UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00393771 1

72

PENSÉES DE BLAISE PASCAL

PRÉCÉDÉES DE

DOCUMENTS SUR SA VIE

ET SUIVIES DE

SES PRINCIPAUX OPUSCULES

PENSÉES

DE

BLAISE PASCAL

DANS LEUR TEXTE AUTHENTIQUE

ET SELON L'ORDRE VOULU PAR L'AUTEUR

PRÉCÉDÉES DE

DOCUMENTS SUR SA VIE

ET SUIVIES DE

SES PRINCIPAUX OPUSCULES

ÉDITION COORDONNÉE ET ANNOTÉE

PAR M. LE CHANOINE JULES DIDIOT

DOYEN DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE LILLE

Société de Saint-Augustin

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie

1896

B
1901
P4
1896

PRÉFACE.

I. — *La* Vie *de Pascal par sa sœur Gilberte, ses* Pensées, *quelques-uns de ses* Opuscules, *appartiennent à la catégorie des ouvrages fameux qu'on veut posséder dans sa bibliothèque, après les avoir au moins feuilletés dans ses années d'études philosophiques ou littéraires.*

Il en existe de belles éditions d'amateur, peu soucieuses d'en donner une explication philosophique et théologique, moins encore d'en faire exactement la critique d'après les enseignements de l'Église.

Il en existe aussi des éditions de classe, surtout préoccupées, pour la plupart, d'histoire, de grammaire, et parfois de neutralité doctrinale.

Nous avons jugé nécessaire, pour les étudiants comme pour les lecteurs, d'en faire une publication nouvelle, qui donnerait à tous satisfaction, mais qui essaierait principalement d'obéir aux justes exigences de la raison et de la foi catholique.

II. — *Notre volume comprend trois parties. D'abord, de précieux* Documents biographiques *sur Pascal, qui nous dispensent de raconter nous-même son émouvante et brève existence. Ensuite les* Pensées, *fragments célèbres et souvent très importants d'un vaste ouvrage auquel il travailla durant de longues années, autant du moins que le lui permettait une santé prématurément épuisée par l'étude des mathématiques et par les rigueurs jansénistes. Enfin quelques* Opuscules *religieux ou philosophiques, auxquels nous avons rattaché des extraits de sa correspondance, et des discours ou entretiens rédigés d'après lui par ses amis de Port-Royal.*

Nous aurions pu, çà et là, ajouter à notre édition quelques autres lignes ou quelques autres pages du grand écrivain ; mais nous aurions dû, par le fait même, augmenter la quantité déjà trop grande des passages que nous avons reproduits de mauvais gré. Nous nous sommes donc très volontiers contenté, presque partout, des textes déjà publiés pour la jeunesse, et plus que suffisants pour donner une idée complète de l'auteur et de l'œuvre.

Il nous eût même été fort agréable, nous n'hésitons pas à le dire, de supprimer bien des paragraphes et bien des phrases en opposition avec des principes, des dogmes, des institutions, que nous révérons et que nous aimons de toute notre âme. Mais les étudiants obligés, pour leurs examens, de lire et de commenter, sinon d'admirer les erreurs de Pascal, fussent demeurés dans la nécessité, dont nous voulions les affranchir, de recourir à certaines éditions fort peu chrétiennes, bien qu'à peu près officielles en France. Peut-être aussi, dans certaines régions, nous eût-on taxé de peur ou de déloyauté, à cause de ces suppressions. Nous avons donc préféré donner tout ce que donnent, des Pensées *et des* Opuscules, *les éditions analogues à la nôtre. Nous espérons y avoir mis assez de correctifs ou de préservatifs, pour endiguer et maîtriser le jansénisme qui est souvent à l'état latent dans les pages les plus remarquables de Pascal, et qui parfois en déborde avec l'audace des* Provinciales.

Ainsi, ce n'est pas seulement une nouvelle édition que nous avons voulu faire : c'est une nouvelle réfutation, sans phrases, des erreurs qui déparent l'un des plus beaux essais de la raison humaine et de l'apologétique chrétienne.

Il serait souverainement à regretter que la littérature catholique parût seulement négliger une œuvre aussi remarquable : mais il serait plus fâcheux encore qu'elle ne s'efforçât pas d'en neutraliser tous les mauvais effets possibles.

Car, on ne saurait s'y méprendre, ce génie de penseur et d'écrivain était malheureusement atteint d'une exaltation nerveuse, qui le poussait parfois jusqu'à la déraison en philosophie et jusqu'à l'hérésie en religion. Il voulait défendre le christianisme, mais dénaturé par le jansénisme. Il voulait en être l'apologiste contre le pape et les jésuites, autant que contre les païens et les impies. Il consentait à obéir au Vatican, mais sans abandonner Port-Royal ; et il n'admettait les décisions de l'Église Romaine que sous le contrôle des Arnauld, des Nicole et des Singlin. Or, l'Église a triomphé ; et le récent concile du Vatican a éclairé d'une lumière complète, définitive, les problèmes mal résolus par Pascal, touchant les forces et les droits de la raison, ou la puissance et le rôle du pape dans la chrétienté. Le jansénisme n'est plus qu'une ombre sur le ciel de la Hollande, qu'un grain de poussière sur la terre de France.

Le temps est venu de donner au travail de Pascal la conclusion qu'il lui eût peut-être refusée dix ans avant sa mort, mais qu'il lui eût donnée au jour où il reçut le saint viatique, et qu'il lui donnerait certainement aujourd'hui, en s'inclinant avec amour devant l'infaillible autorité de l'Église.

Il ferait aujourd'hui l'apologie de la vraie foi, et non plus de

Port-Royal ; il s'appuierait sur les principes certains de la raison, et non plus sur les sophismes et les plaisanteries de Montaigne ; il invoquerait davantage les grands, les indéniables miracles de la fondation et de l'existence même du catholicisme, et point du tout les prestiges attribués à une Sainte-Épine plus ou moins authentique. Ce qu'il ferait certainement à notre époque, nous avons tenté de le faire pour lui et avec lui. Si nous y avons réussi, l'on trouvera dans ce volume un Pascal vraiment catholique, condamnant et réfutant ce qu'il avait d'abord soutenu contre l'exacte et unique doctrine de l'Église.

III. — *Il nous fallait, avant tout, donner un texte fidèle des documents, des opuscules, des fragments, des* Pensées *surtout, dont est formé ce recueil. Port-Royal y avait introduit, dès la première édition, des changements et des arrangements que sa casuistique pouvait lui suggérer, mais qu'une saine critique ne saurait pardonner à un éditeur consciencieux. L'abbé Bossut et le libraire Renouard firent beaucoup mieux que MM. les Solitaires, mais sans atteindre encore la perfection. Victor Cousin démontra, jusqu'à l'évidence, la nécessité d'une nouvelle et fidèle publication des* Pensées ; *et il suscita les intelligentes et patientes recherches de MM. Faugère, Louandre, Havet, Molinier, dans les manuscrits originaux et dans les copies anciennes. Grâce à eux, nous présentons au lecteur un texte qui se rapproche aussi près que possible de l'exactitude littérale. Pascal écrivait mal, hâtivement, d'une main nerveuse et même névrosée. Il* barrait *quelquefois ses remarques précédentes, ou parce qu'elles ne lui semblaient pas utiles à conserver, ou parce qu'il leur avait donné un autre tour et une autre expression. On peut se demander si des indiscrets, MM. de Port-Royal, par exemple, ne seraient pas aussi intervenus dans ces suppressions parfois maladroites, sacrifiant la meilleure rédaction pour retenir la plus faible, la moins originale. Quoi qu'il en soit, nous avons reproduit, au moins en notes, les passages* barrés *qui nous paraissaient vraiment intéressants.*

Les mots (entre parenthèses) sont de lui ; ceux qu'on trouvera [entre crochets] sont de quelque éditeur poussé à cette insertion par la nécessité de compléter une phrase ou une formule incomplètes, mais d'un sens néanmoins très clair. Pour les suppléments douteux, nous les avons proposés en notes.

IV. — *L'ordre des* Pensées *ne laissait pas moins à désirer que le texte, dans les nombreuses éditions qu'on en a faites ; et Victor Cousin n'a pas eu le pouvoir ou le bonheur de faire réussir une amélioration pourtant bien nécessaire en ce point. Pascal avait assurément un plan, d'abord assez incertain et plus tard très arrêté, pour le grand ouvrage apologétique auquel il consacra*

le peu de forces et de loisirs que lui laissaient la maladie et surtout la polémique si brillante, mais si peu loyale, si peu honorable, de ses Provinciales. *Sur ce plan, nous avons quelques indications fournies par les* Pensées *elles-mêmes, ensuite par Gilberte Périer dans sa* Vie *de Pascal, et par l'*Entretien avec M. de Sacy *au sujet d'Épictète et de Montaigne. Mais ces renseignements ne sont pas fort précis, et se rapportent plutôt à l'esprit et à la méthode de l'auteur, qu'au programme dont il avait tracé les lignes générales.*

C'est pourtant d'après ces vagues indications que Port-Royal, et la plupart des autres éditeurs jusqu'à nos jours, ont rangé les Pensées *de Blaise Pascal. Nécessairement donc l'ordre y faisait défaut, et en même temps la clarté, qui est inséparable d'une bonne et logique disposition des idées. Combien de ces précieux fragments offriraient un sens plus net et plus acceptable, s'ils étaient mis en leur vraie place, précédés et suivis de ceux qui devaient les expliquer en s'expliquant eux-mêmes par eux !*

On a quelquefois supposé et dit que cet ordre conçu par l'auteur était des plus faciles à reconnaître et à reconstituer. S'il en est ainsi, nous sommes très surpris qu'on n'ait pas fait sur-le-champ ce qu'il était si aisé de faire. Pourtant peu d'éditeurs s'y sont appliqués, et ils ne paraissent pas y avoir obtenu grand succès. Leur essai, d'ailleurs, était peut-être prématuré, le texte authentique des Pensées *n'étant pas encore définitivement fixé.*

D'autres fois on a dit que ce plan était inutile, et qu'on ferait même un travail nuisible en y conformant les notes et fragments qui nous restent de la tentative de Pascal. Si on l'a dit, j'ai peine à croire qu'on l'ait pensé : car un pareil système est trop voisin du scepticisme ou du dépit, pour être sincèrement accepté par un esprit juste et sérieux.

Enfin l'on a soutenu que toute classification, toute coordination des Pensées, *était fatalement vouée à l'insuccès, parce qu'il était également impossible de retrouver le plan de Pascal, et de le réaliser avec des matériaux si épars et si confus. Nous sommes entièrement convaincu du mal fondé de cette opinion, et voici pourquoi. Tout d'abord le plan de la* Défense de la Religion, *si tel était le titre de l'ouvrage projeté, nous a été fidèlement transmis par le neveu de Pascal, Étienne Périer, dans la remarquable* Préface *composée en 1670 pour l'édition de Port-Royal et reproduite exactement dans la nôtre. Elle raconte tout au long comment, « en présence et à la prière de plusieurs personnes très considérables de ses amis », Blaise Pascal « leur développa en peu de mots le plan de tout son ouvrage : il leur représenta ce qui en devait faire le sujet et la matière ; il leur en rapporta en abrégé les raisons et les principes, et il leur expliqua l'ordre et la*

suite des choses qu'il y voulait traiter. » *Sans nul doute, c'est des interlocuteurs de son oncle qu'Étienne Périer tenait le résumé, fort clair et même assez détaillé, qu'il a eu la bonne inspiration de nous conserver.*

Un an plus tard, M. du Bois de la Cour publiait un Discours sur les Pensées de M. Pascal, *où il commentait avec beaucoup de sagacité le plan reproduit par Étienne Périer. Probablement il utilisait, lui aussi, les souvenirs des amis qui avaient entendu, de 1658 à 1660, l'exposé que Pascal avait fait de vive voix, sous les ombrages de Port-Royal.*

L'avouerai-je ? J'ai quelque temps hésité sur le degré de confiance mérité par Périer et du Bois de la Cour ; et je me suis demandé, comme la plupart de mes devanciers, si réellement on pouvait s'en rapporter à ces deux témoins, du soin de nous dessiner la perspective générale et la distribution intérieure du grand monument rêvé par Pascal. Les pierres taillées, ou du moins ébauchées pour y entrer un jour, pouvaient-elles être démêlées et arrangées par une autre main que la sienne ?

Le problème était intéressant ; la solution, si elle était possible, promettait d'être féconde. Aussi, à maintes reprises, étudiai-je avec soin les données fournies par la Préface *de 1670 et par le* Discours *de 1671 ; et après les avoir réduites en un tableau synoptique fort clair, je leur comparai plusieurs fois chacune des* Pensées *que j'avais résolu d'admettre dans mon édition.*

Le résultat m'a semblé doublement heureux. Il n'y eut pas un seul trait de mon tableau, c'est-à-dire, en vérité, du plan de Pascal, qui ne rencontrât sa réalisation dans un certain nombre des Pensées ; *et il n'y eut pas une seule* Pensée *qui ne rencontrât sa place dans ce même tableau, dans ce même canevas, augmenté, il est vrai, de quelques cases destinées aux fragments d'ordre littéraire ou esthétique. Ainsi le plan attribué à Pascal se trouve pleinement vérifié et contrôlé par les* Pensées ; *et souvent les* Pensées *se trouvent elles-mêmes éclairées par la place qu'elles prennent dans l'ensemble. Au lieu de ruines confuses et obscures, un édifice surgit dont le lecteur appréciera, je l'espère, le grandiose aspect et la savante régularité.*

Les côtés fâcheux de l'œuvre et les erreurs de l'ouvrier sont peut-être, et par une conséquence forcée, plus visibles qu'auparavant ; mais on a le droit de s'en réjouir pour la cause de la vérité, qui après tout mérite d'être plus aimée que Platon et que Pascal.

Certains détails de notre classification laissent probablement encore à désirer, et volontiers nous les verrions améliorés par de plus habiles éditeurs. Mais, quant aux grandes lignes architecturales marquées par nos titres et *nos* sommaires, *quant à la*

répartition des matières les plus importantes et des passages les plus considérables, nous croyons que l'on aura bien peu de graves reproches à nous faire.

V. — *Des annotations étaient indispensables, non seulement aux* Pensées, *mais aux* Documents biographiques *et aux* Opuscules. *Nous les avons faites aussi nombreuses, mais aussi courtes que le texte nous a paru le demander. Quand il semblait par trop obscur ; quand il contenait de fausses accusations ou des sentiments inexacts ; quand ces obscurités et ces erreurs n'avaient pas encore été éclaircies dans les notes précédentes ; en un mot, quand il semblait qu'il y eût quelque danger pour la raison ou pour la foi des lecteurs, nous sommes intervenu promptement en leur faveur, sans nous laisser ni éblouir ni séduire par l'éclat du style ou par l'habileté de la pensée; et si l'on trouvait mauvais que nous eussions fait ici œuvre de philosophe et de théologien catholique, nous accepterions ce blâme sans nulle confusion, sans nul regret.*

Ne faisant point de critique grammaticale ni littéraire, nous avons pu nous abstenir de citer scrupuleusement toutes les sources où Pascal a puisé. Il nous aurait été particulièrement désagréable de renvoyer fréquemment aux Essais *de Montaigne, si peu chrétiens, si peu moraux, si justement censurés par l'Église. Nous ne les avons donc allégués que fort rarement, et lorsqu'il y avait un sérieux intérêt à en signaler la néfaste influence sur l'auteur des* Pensées.

VI. — *Outre la* Table analytique *de toutes les* matières *contenues dans ce volume, nous donnons une* Table alphabétique *pour les* Pensées. *Elle doit servir à retrouver aisément, dans notre édition, tous les fragments que l'on trouve disposés d'une autre manière dans les publications antérieures à celle-ci. Cette* Table alphabétique *indique plusieurs pièces que nous avons insérées parmi les* Pensées, *bien qu'elles figurent ordinairement ailleurs, comme par exemple le* Mystère de JÉSUS *et la* Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui.

Une Table alphabétique *et détaillée des* matières *devenait inutile, dès que la clarté et la précision de notre classification étaient assez grandes pour faire retrouver, sans beaucoup de peine, les sujets sur lesquels on voudrait consulter Pascal.*

VII. — *Quel jugement convient-il enfin de porter relativement à cet homme de génie, et à son œuvre apologétique si prématurément interrompue par la mort ?*

Pour être un philosophe et un théologien de tout premier ordre, il n'a manqué à Pascal ni haute intelligence, ni raison très subtile, ni sincère amour de la vérité ; mais il lui a manqué la santé

physique et morale, la paix et la liberté de l'âme, l'observation des faits humains en eux-mêmes et non dans les préjugés d'une secte à part, l'étude des vrais maîtres de la foi et du bon sens, la soumission raisonnable et confiante à la véritable autorité religieuse.

On s'est souvent demandé s'il était oui ou non sceptique, absolument sceptique. Je réponds qu'au point de vue simplement philosophique il n'était sûrement pas sceptique à la façon des pyrrhoniens ou de Montaigne, de Bayle ou de Kant. Il admettait que la nature humaine, dans son état primitif et normal, était parfaitement capable de certitude. Mais il croyait à Jansénius : et sous l'influence de cette fausse théologie, dérivée elle-même de Luther et de Calvin, il soutenait que le péché originel avait ruiné cette capacité, cette force primordiale de notre raison ; la foi seule pouvait nous restituer en partie ce dont la chute d'Adam nous avait tous privés ; et ainsi la révélation rendait à l'esprit humain la solidité, la clairvoyance, la conviction, qui lui avaient appartenu quelques jours, ou seulement quelques heures, dans la personne du premier homme sortant des mains de Dieu.

C'est justement cette banqueroute primitive de l'esprit humain, que Pascal prétendait démontrer par ce qui nous reste de savoir et de pouvoir intellectuel, au milieu de l'effroyable désarroi de nos opinions et de nos systèmes. Il en déduisait subtilement l'existence et la divinité de la révélation mosaïque, puis de la religion chrétienne.

Pour construire son vaste et difficile édifice apologétique, il a su trouver de merveilleux matériaux souvent mêlés à des pierres de rebut ; et il a déployé pour les appareiller et les polir, bons ou mauvais, solides ou non, un art tout à fait incomparable. Ses Pensées, *quand elles sont vraies, sont de purs diamants ; et même les fausses brillent souvent d'un éclat fascinateur.*

Si Pascal avait pu terminer son ouvrage, on aurait certainement dû y déplorer un manque total d'unité dans le but, et conséquemment aussi dans l'exécution.

Il voulait établir la divinité de l'Église catholique et la divinité du jansénisme, plus encore peut-être celle du jansénisme que celle de l'Église. Or, ce sont là deux choses absolument contraires, et dont la démonstration simultanée était une chimère irréalisable. S'il eût suffisamment prouvé l'autorité de Rome sans laquelle il n'y a point d'Église, il eût nécessairement dévoilé, malgré lui, l'hérésie et le schisme de Port-Royal. C'est pourquoi ce livre inachevé est très supérieur à ce qu'il eût été dans son achèvement.

Hélas ! il y a un autre ouvrage de Pascal, qui malheureusement est terminé : c'est celui des Provinciales, *œuvre admirable*

de délation et de mensonge. Celui-là peut faire sourire, mais il est incapable d'élever l'esprit ni le cœur. Les Pensées, *heureusement incomplètes, et assez facilement dégagées de l'ivraie dont leur bon grain est parfois envahi, constituent en revanche un aliment plein de force et de moelle pour nourrir les âmes, et pour faire apprécier à son exacte valeur, qui est infinie, le bienfait de la Révélation Divine infailliblement interprétée par l'Église Romaine.*

Faculté de Théologie de Lille, 15 août 1895.

Chanoine Jules DIDIOT.

PREMIÈRE PARTIE

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES.

I.

VIE DE BLAISE PASCAL

ÉCRITE PAR

GILBERTE PERIER, SA SŒUR.

Mon frère naquit à Clermont [1], le 19 juin de l'année 1623 [2]. Mon père s'appelait Étienne Pascal, président en la cour des aides ; et ma mère, Antoinette Begon. Dès que mon frère fut en âge qu'on lui pût parler, il donna des marques d'un esprit extraordinaire par les petites reparties qu'il faisait fort à propos; mais encore plus par les questions qu'il faisait sur la nature des choses, qui surprenaient tout le monde. Ce commencement, qui donnait de belles espérances, ne se démentit jamais ; car à mesure qu'il croissait il augmentait toujours en force de raisonnement, en sorte qu'il était toujours beaucoup au-dessus de son âge.

Cependant ma mère étant morte dès l'année 1626, que mon frère n'avait que trois ans, mon père se voyant seul s'appliqua plus fortement au soin de sa famille ; et comme il n'avait point d'autre fils que celui-là, cette qualité de fils unique, et les grandes marques d'esprit qu'il reconnut dans cet enfant, lui donnèrent une si grande affection pour lui, qu'il ne put se résoudre à commettre son éducation à un autre, et se résolut dès lors à l'instruire lui-même, comme il a fait, mon frère n'ayant jamais entré dans aucun collège, et n'ayant jamais eu d'autre maître que mon père.

En l'année 1631, mon père se retira à Paris, nous y mena tous, et y établit sa demeure. Mon frère, qui n'avait que huit ans, reçut un grand avantage de cette retraite, dans ce dessein que mon père avait de l'élever ; car il est sans doute qu'il n'aurait pas pu prendre le même soin dans la province, où l'exercice de sa charge et les compagnies continuelles qui abondaient chez lui l'auraient beaucoup détourné : mais il était à Paris dans une entière liberté ; il s'y appliqua tout entier, et il

---

1. En Auvergne.
2. Il fut baptisé le 27 (le 21?) du même mois, en la paroisse Saint-Pierre.

eut tout le succès que purent avoir les soins d'un père aussi intelligent et aussi affectionné qu'on le puisse être.

Sa principale maxime dans cette éducation était de tenir toujours cet enfant au-dessus de son ouvrage ; et ce fut par cette raison qu'il ne voulut point commencer à lui apprendre le latin qu'il n'eût douze ans, afin qu'il le fît avec plus de facilité.

Pendant cet intervalle il ne le laissait pas inutile, car il l'entretenait de toutes les choses dont il le voyait capable. Il lui faisait voir en général ce que c'était que les langues ; il lui montrait comme on les avait réduites en grammaires sous de certaines règles ; que ces règles avaient encore des exceptions qu'on avait eu soin de remarquer ; et qu'ainsi l'on avait trouvé le moyen par là de rendre toutes les langues communicables d'un pays en un autre.

Cette idée générale lui débrouillait l'esprit, et lui faisait voir la raison des règles de la grammaire ; de sorte que, quand il vint à l'apprendre, il savait pourquoi il le faisait, et il s'appliquait précisément aux choses à quoi il fallait le plus d'application.

Après ces connaissances, mon père lui en donna d'autres ; il lui parlait souvent des effets extraordinaires de la nature, comme de la poudre à canon, et d'autres choses qui surprennent quand on les considère. Mon frère prenait grand plaisir à cet entretien, mais il voulait savoir la raison de toutes choses ; et comme elles ne sont pas toutes connues, lorsque mon père ne les disait pas, ou qu'il disait celles qu'on allègue d'ordinaire, qui ne sont proprement que des défaites, cela ne le contentait pas : car il a toujours eu une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux ; et on peut dire que toujours et en toutes choses la vérité a été le seul objet de son esprit, puisque jamais rien ne l'a pu satisfaire que sa connaissance. Ainsi dès son enfance il ne pouvait se rendre qu'à ce qui lui paraissait vrai évidemment ; de sorte que, quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même ; et quand il s'était attaché à quelque chose, il ne la quittait point qu'il n'en eût trouvé quelqu'une qui le pût satisfaire. Une fois entre autres, quelqu'un ayant frappé à table un plat de faïence avec un couteau, il prit garde que cela rendait un grand son, mais qu'aussitôt qu'on eut mis la main dessus, cela l'arrêta. Il voulut en même temps en savoir la cause, et cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons. Il y remarqua tant de choses, qu'il en fit un traité à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné.

Son génie à la géométrie commença à paraître lorsqu'il n'avait encore que douze ans, par une rencontre si extraordi-

naire, qu'il me semble qu'elle mérite bien d'être déduite en particulier.

Mon père était homme savant dans les mathématiques, et avait habitude par là avec tous les habiles gens en cette science, qui étaient souvent chez lui ; mais comme il avait dessein d'instruire mon frère dans les langues, et qu'il savait que la mathématique est une science qui remplit et qui satisfait beaucoup l'esprit, il ne voulut point que mon frère en eût aucune connaissance, de peur que cela ne le rendît négligent pour la latine et les autres langues dans lesquelles il voulait le perfectionner. Par cette raison il avait serré tous les livres qui en traitent, et il s'abstenait d'en parler avec ses amis en sa présence ; mais cette précaution n'empêchait pas que la curiosité de cet enfant ne fût excitée, de sorte qu'il priait souvent mon père de lui apprendre la mathématique ; mais il le lui refusait, lui promettant cela comme une récompense. Il lui promettait qu'aussitôt qu'il saurait le latin et le grec, il la lui apprendrait. Mon frère, voyant cette résistance, lui demanda un jour ce que c'était que cette science, et de quoi on y traitait : mon père lui dit en général que c'était le moyen de faire des figures justes, et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, et en même temps lui défendit d'en parler davantage et d'y penser jamais. Mais cet esprit qui ne pouvait demeurer dans ces bornes, dès qu'il eut cette simple ouverture, que la mathématique donnait des moyens de faire des figures infailliblement justes, il se mit lui-même à rêver sur cela à ses heures de récréation ; et étant seul dans une salle où il avait accoutumé de se divertir, il prenait du charbon et faisait des figures sur des carreaux, cherchant les moyens de faire, par exemple, un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtés et les angles fussent égaux, et autres choses semblables. Il trouvait tout cela lui seul; ensuite il cherchait les proportions des figures entre elles. Mais comme le soin de mon père avait été si grand de lui cacher toutes ces choses, il n'en savait pas même les noms. Il fut contraint de se faire lui-même des définitions ; il appelait un cercle un rond, une ligne une barre, et ainsi des autres. Après ces définitions il se fit des axiomes, et enfin il fit des démonstrations parfaites ; et comme l'on va de l'un à l'autre dans ces choses, il poussa ses recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide [1]. Comme il en était là-dessus, mon père entra dans le lieu où il était, sans que mon frère l'entendît; il le trouva si fort appliqué, qu'il fut longtemps sans s'apercevoir de sa venue. On ne peut

1. La somme des angles d'un triangle est égale à deux droits.

dire lequel fut le plus surpris, ou le fils de voir son père, à cause de la défense expresse qu'il lui en avait faite, ou du père de voir son fils au milieu de toutes ces choses. Mais la surprise du père fut bien plus grande, lorsque, lui ayant demandé ce qu'il faisait, il lui dit qu'il cherchait telle chose, qui était la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide. Mon père lui demanda ce qui l'avait fait penser à chercher cela : il dit que c'était qu'il avait trouvé telle autre chose ; et sur cela lui ayant fait encore la même question, il lui dit encore quelques démonstrations qu'il avait faites ; et enfin, en rétrogradant et s'expliquant toujours par les noms de rond et de barre, il en vint à ses définitions et à ses axiomes.

Mon père fut si épouvanté de la grandeur et de la puissance de ce génie, que sans lui dire mot il le quitta, et alla chez M. Le Pailleur, qui était son ami intime, et qui était aussi très savant. Lorsqu'il y fut arrivé, il y demeura immobile comme un homme transporté. M. Le Pailleur voyant cela, et voyant même qu'il versait quelques larmes, fut épouvanté, et le pria de ne lui pas celer plus longtemps la cause de son déplaisir. Mon père lui répondit : « Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie. Vous savez les soins que j'ai pris pour ôter à mon fils la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner de ses autres études : cependant voici ce qu'il a fait. » Sur cela il lui montra tout ce qu'il avait trouvé, par où l'on pouvait dire en quelque façon qu'il avait inventé les mathématiques. M. Le Pailleur ne fut pas moins surpris que mon père l'avait été, et lui dit qu'il ne trouvait pas juste de captiver plus longtemps cet esprit, et de lui cacher encore cette connaissance ; qu'il fallait lui laisser voir les livres, sans le retenir davantage.

Mon père ayant trouvé cela à propos, lui donna les *Éléments d'Euclide* pour les lire à ses heures de récréation. Il les vit et les entendit tout seul, sans avoir jamais eu besoin d'aucune explication ; et pendant qu'il les voyait, il composait, et allait si avant, qu'il se trouvait régulièrement aux conférences qui se faisaient toutes les semaines, où tous les habiles gens de Paris s'assemblaient pour porter leurs ouvrages, ou pour examiner ceux des autres [1]. Mon frère y tenait fort bien son rang, tant pour l'examen que pour la production ; car il était de ceux qui y portaient le plus souvent des choses nouvelles. On voyait souvent aussi dans ces assemblées-là des propositions qui étaient envoyées d'Italie, d'Allemagne, et d'autres pays étrangers, et l'on prenait son avis sur tout avec autant de soin

1. Ces conférences étaient faites par le Père Mersenne, et MM. de Roberval, Mydorge, Carcavi, Le Pailleur, et plusieurs autres savants distingués. Elles préparèrent l'Académie royale des sciences, fondée en 1666.

que de pas un des autres ; car il avait des lumières si vives, qu'il est arrivé quelquefois qu'il a découvert des fautes dont les autres ne s'étaient point aperçus. Cependant il n'employait à cette étude de géométrie que ses heures de récréation ; car il apprenait le latin sur les règles que mon père lui avait faites exprès. Mais comme il trouvait dans cette science la vérité qu'il avait si ardemment recherchée, il en était si satisfait, qu'il y mettait son esprit tout entier ; de sorte que, pour peu qu'il s'y appliquât, il y avançait tellement, qu'à l'âge de seize ans il fit un *Traité des Coniques* [1] qui passa pour être un si grand effort d'esprit, qu'on disait que depuis Archimède on n'avait rien vu de cette force. Les habiles gens étaient d'avis qu'on les imprimât dès lors, parce qu'ils disaient qu'encore que ce fût un ouvrage qui serait toujours admirable, néanmoins si on l'imprimait dans le temps que celui qui l'avait inventé n'avait encore que seize ans, cette circonstance ajouterait beaucoup à sa beauté : mais comme mon frère n'a jamais eu de passion pour la réputation, il ne fit pas de cas de cela ; et ainsi cet ouvrage n'a jamais été imprimé.

Durant tous ces temps-là il continuait toujours d'apprendre le latin et le grec ; et outre cela, pendant et après le repas, mon père l'entretenait tantôt de la logique, tantôt de la physique, et des autres parties de la philosophie ; et c'est tout ce qu'il en a appris, n'ayant jamais été au collège, ni eu d'autres maîtres pour cela non plus que pour le reste. Mon père prenait un plaisir tel qu'on le peut croire de ces grands progrès que mon frère faisait dans toutes les sciences, mais il ne s'aperçut pas que les grandes et continuelles applications dans un âge si tendre pouvaient beaucoup intéresser sa santé ; et en effet elle commença d'être altérée dès qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans. Mais comme les incommodités qu'il ressentait alors n'étaient pas encore dans une grande force, elles ne l'empêchèrent pas de continuer toujours dans ses occupations ordinaires ; de sorte que ce fut en ce temps-là et à l'âge de dix-neuf ans qu'il inventa cette machine d'arithmétique par laquelle on fait non seulement toutes sortes de supputations sans plume et sans jetons, mais on les fait même sans savoir aucune règle d'arithmétique, et avec une sûreté infaillible.

Cet ouvrage a été considéré comme une chose nouvelle dans la nature, d'avoir réduit en machine une science qui réside tout entière dans l'esprit, et d'avoir trouvé le moyen d'en faire toutes les opérations avec une entière certitude, sans avoir besoin de raisonnement. Ce travail le fatigua beaucoup, non pas

1. Ou *Traité des Sections Coniques.*

pour la pensée ou pour le mouvement, qu'il trouva sans peine, mais pour faire comprendre aux ouvriers toutes ces choses. De sorte qu'il fut deux ans à le mettre dans cette perfection où il est à présent [1].

Mais cette fatigue, et la délicatesse où se trouvait sa santé depuis quelques années, le jetèrent dans des incommodités qui ne l'ont plus quitté ; de sorte qu'il nous disait quelquefois que depuis l'âge de dix-huit ans il n'avait pas passé un jour sans douleur. Ces incommodités néanmoins n'étant pas toujours dans une égale violence, dès qu'il avait un peu de relâche son esprit se portait incontinent à chercher quelque chose de nouveau.

Ce fut dans ce temps-là et à l'âge de vingt-trois ans qu'ayant vu l'expérience de Torricelli, il inventa ensuite et exécuta les autres expériences qu'on nomme ses expériences : celle du vide, qui prouvait si clairement que tous les effets qu'on avait attribués jusque-là à l'horreur du vide sont causés par la pesanteur de l'air. Cette occupation fut la dernière où il appliqua son esprit pour les sciences humaines ; et quoiqu'il ait inventé la roulette après, cela ne contredit point à ce que je dis ; car il la trouva sans y penser, et d'une manière qui fait bien voir qu'il n'y avait pas d'application, comme je dirai dans son lieu.

Immédiatement après cette expérience, et lorsqu'il n'avait pas encore vingt-quatre ans, la providence de Dieu ayant fait naître une occasion qui l'obligea de lire des écrits de piété, Dieu l'éclaira de telle sorte par cette lecture, qu'il comprit parfaitement que la religion chrétienne nous oblige à ne vivre que pour Dieu, et à n'avoir point d'autre objet que lui [2] ; et cette vérité lui parut si évidente, si nécessaire et si utile, qu'elle termina toutes ses recherches : de sorte que dès ce temps-là il renonça à toutes les autres connaissances pour s'appliquer uniquement à l'unique chose que JÉSUS-CHRIST appelle nécessaire [3].

Il avait été jusqu'alors préservé, par une protection de Dieu particulière, de tous les vices de la jeunesse ; et ce qui est encore plus étrange à un esprit de cette trempe et de ce caractère, il ne s'était jamais porté au libertinage [4] pour ce qui

1. On possède à Paris, au Conservatoire des arts et métiers, le modèle de cette machine qui fut soumis en 1652 à l'examen des savants qui se réunissaient chez le P. Mersenne.

2. La religion chrétienne ne nous oblige point à cela, et Pascal pouvait parfaitement continuer de s'occuper des sciences humaines en redoublant de zèle au service de Dieu. Les jansénistes de Port-Royal le firent tomber dans cet excès dont nous serions bien fondés à leur demander compte. Ils entrèrent dans la maison de Pascal en janvier 1646, sous prétexte de soigner le chef de la famille, qui s'était démis la jambe en tombant sur la glace.

3. Sans exclure aucunement les autres qui se rapportent à lui.

4. La libre pensée, comme on l'appelle aujourd'hui.

regarde la religion, ayant toujours borné sa curiosité aux choses naturelles. Il m'a dit plusieurs fois qu'il joignait cette obligation à toutes les autres qu'il avait à mon père, qui, ayant lui-même un très grand respect pour la religion, le lui avait inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maxime que tout ce qui est l'objet de la foi ne le saurait être de la raison [1], et beaucoup moins y être soumis. Ces maximes, qui lui étaient souvent réitérées par un père pour qui il avait une très grande estime, et en qui il voyait une grande science accompagnée d'un raisonnement fort net et fort puissant, faisaient une si grande impression sur son esprit [2], que quelques discours qu'il entendît faire aux libertins, il n'en était nullement ému ; et quoiqu'il fût fort jeune, il les regardait comme des gens qui étaient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, et qui ne connaissent pas la nature de la foi ; et ainsi cet esprit si grand, si vaste, et si rempli de curiosités, qui cherchait avec tant de soin la cause et la raison de tout, était en même temps soumis à toutes les choses de la religion comme un enfant ; et cette simplicité a régné en lui toute sa vie : de sorte que, depuis même qu'il se résolut de ne plus faire d'autre étude que celle de la religion, il ne s'est jamais appliqué aux questions curieuses de la théologie [3], et il a mis toute la force de son esprit à connaître et à pratiquer la perfection de la morale chrétienne [4], à laquelle il a consacré tous les talents que Dieu lui avait donnés, n'ayant fait autre chose dans tout le reste de sa vie que méditer la loi de Dieu jour et nuit.

Mais quoiqu'il n'eût pas fait une étude particulière de la scolastique, il n'ignorait pourtant pas les décisions de l'Église contre les hérésies qui ont été inventées par la subtilité de l'esprit [5] ; et c'est contre ces sortes de recherches qu'il était le plus animé, et Dieu lui donna dès ce temps-là une occasion de faire paraître le zèle qu'il avait pour la religion.

Il était alors à Rouen, où mon père était employé pour le service du Roi [6], et il y avait aussi en ce même temps un homme qui enseignait une nouvelle philosophie qui attirait tous les curieux. Mon frère ayant été pressé d'y aller par deux jeunes hommes de ses amis, y fut avec eux : mais ils furent

1. Sans doute, il est des mystères que la raison ne saurait découvrir, mais qu'elle entend dès qu'ils lui sont révélés. La révélation contient également beaucoup de vérités naturellement accessibles à la raison.
2. Elles ont malheureusement mêlé beaucoup d'erreurs aux *Pensées* de Pascal.
3. L'étude de la théologie scolastique lui eût cependant été du plus grand secours, aussi bien qu'à ses dangereux amis de Port-Royal.
4. Que n'a-t-il eu autant de soin pour la dogmatique !
5. Il a trop méconnu, en revanche, les décisions de l'Église contre le jansénisme.
6. Comme intendant de justice, de 1641 à 1648.

bien surpris, dans l'entretien qu'ils eurent avec cet homme [1], qu'en leur débitant les principes de sa philosophie, il en tirait des conséquences sur des points de foi, contraires aux décisions de l'Église. Il prouvait par ses raisonnements que le corps de JÉSUS-CHRIST n'était pas formé du sang de la sainte Vierge, mais d'une matière créée exprès, et plusieurs autres choses semblables. Ils voulurent le contredire ; mais il demeura ferme dans ce sentiment. De sorte qu'ayant considéré entre eux le danger qu'il y avait de laisser la liberté d'instruire la jeunesse à un homme qui avait des sentiments erronés, ils résolurent de l'avertir premièrement, et puis de le dénoncer s'il résistait à l'avis qu'on lui donnait. La chose arriva ainsi, car il méprisa cet avis : de sorte qu'ils crurent qu'il était de leur devoir de le dénoncer à M. du Bellay [2], qui faisait pour lors les fonctions épiscopales dans le diocèse de Rouen, par commission de M. l'archevêque. M. du Bellay envoya quérir cet homme, et, l'ayant interrogé, il fut trompé par une confession de foi équivoque qu'il lui écrivit et signa de sa main, faisant d'ailleurs peu de cas d'un avis de cette importance qui lui était donné par trois jeunes hommes.

Cependant aussitôt qu'ils virent cette confession de foi, ils connurent ce défaut : ce qui les obligea d'aller trouver à Gaillon M. l'archevêque de Rouen, qui, ayant examiné toutes ces choses, les trouva si importantes, qu'il écrivit une patente à son conseil, et donna un ordre exprès à M. du Bellay de faire rétracter cet homme sur tous les points dont il était accusé, et de ne recevoir rien de lui que par la communication de ceux qui l'avaient dénoncé. La chose fut exécutée ainsi, et il comparut dans le conseil de M. l'archevêque, et renonça à tous ses sentiments ; et on peut dire que ce fut sincèrement, car il n'a jamais témoigné de fiel contre ceux qui lui avaient causé cette affaire : ce qui fait croire qu'il était lui-même trompé par les fausses conclusions qu'il tirait de ses faux principes. Aussi était-il bien certain qu'on n'avait eu en cela aucun dessein de lui nuire, ni d'autre vue que de le détromper lui-même, et l'empêcher de séduire les jeunes gens qui n'eussent pas été capables de discerner le vrai d'avec le faux dans des questions si subtiles. Ainsi cette affaire se termina doucement ; et mon frère continuant de chercher de plus en plus le moyen de plaire à Dieu, cet amour de la perfection chrétienne s'enflamma de telle sorte dès l'âge de vingt-quatre ans, qu'il se répandait sur toute la maison. Mon père même, n'ayant pas de honte de se

1. Jacques Forton, dit *Frère Ange*. Le fait dont il s'agit est de 1647.
2. Il faut lire *de Belley;* car il s'agit de Pierre Camus, ancien évêque de cette ville.

rendre aux enseignements de son fils [1], embrassa pour lors une manière de vie plus exacte par la pratique continuelle des vertus jusqu'à sa mort, qui a été tout à fait chrétienne [2], et ma sœur, qui avait des talents d'esprit tout extraordinaires, et qui était dès son enfance dans une réputation où peu de filles parviennent, fut tellement touchée des discours de mon frère, qu'elle se résolut de renoncer à tous ces avantages qu'elle avait tant aimés jusqu'alors, pour se consacrer à Dieu tout entière, comme elle a fait depuis, s'étant faite religieuse [3] dans une maison très sainte et très austère, où elle a fait un si bon usage des perfections dont Dieu l'avait ornée, qu'on l'a trouvée digne des emplois les plus difficiles, dont elle s'est toujours acquittée avec toute la fidélité imaginable, et où elle est morte saintement le 4 octobre 1661, âgée de trente-six ans.

Cependant mon frère, de qui Dieu se servait pour opérer tous ces biens, était travaillé par des maladies continuelles, et qui allaient toujours en augmentant. Mais comme alors il ne connaissait pas d'autre science que la perfection, il trouvait une grande différence entre celle-là et celle qui avait occupé son esprit jusqu'alors ; car, au lieu que ses indispositions retardaient le progrès des autres, celle-ci au contraire se perfectionnait dans ces mêmes indispositions par la patience admirable avec laquelle il les souffrait. Je me contenterai, pour le faire voir, d'en rapporter un exemple.

Il avait entre autres incommodités celle de ne pouvoir rien avaler de liquide, à moins qu'il ne fût chaud ; encore ne le pouvait-il faire que goutte à goutte ; mais comme il avait outre

1. Et surtout à ceux des jansénistes aux pièges desquels il s'était laissé prendre.

2. Voici son épitaphe où il n'est pas difficile de reconnaître l'œuvre de Blaise Pascal.

✠

« Ici gît,.....

« Illustre par son grand savoir, qui a été reconnu des savants de toute l'Europe ; plus illustre encore par la grande probité qu'il a exercée dans les charges et les emplois dont il a été honoré ; mais beaucoup plus illustre par sa piété exemplaire. Il a goûté de la bonne et de la mauvaise fortune, afin qu'il fût reconnu en tout pour ce qu'il était. On l'a vu modéré dans la prospérité et patient dans l'adversité. Il a eu recours à Dieu dans le malheur, et lui a rendu grâces dans le bonheur. Son cœur a été tout entier à son Dieu, à son Roi, à sa famille, à ses amis. Il a eu du respect pour les grands et de l'amour pour les petits ; et il a plu à Dieu de couronner toutes les grâces de la nature qu'il lui avait départies, d'une grâce divine qui a fait que son grand amour pour Dieu a été le fondement, le soutien et le comble de toutes ses autres vertus.

« Toi, qui vois dans cet abrégé la seule chose qui nous reste d'une si belle vie, admire la fragilité de toutes les choses présentes, pleure la perte que nous avons faite, rends gloire à Dieu d'avoir laissé quelque temps à la terre la jouissance de ce trésor, et prie sa bonté de combler de sa gloire éternelle celui qu'il avait comblé ici-bas de plus de grâces et de vertus que l'étendue d'une épitaphe ne permet d'en écrire.

« Ses enfants accablés de douleur ont fait poser cette épitaphe en ce lieu, qu'ils ont composée de l'abondance du cœur pour rendre hommage à la vérité et ne paraître pas ingrats envers Dieu. »

3. A Port-Royal, malheureusement pour elle et pour Pascal.

cela une douleur de tête insupportable, une chaleur d'entrailles excessive, et beaucoup d'autres maux, les médecins lui ordonnèrent de se purger de deux jours l'un durant trois mois ; de sorte qu'il fallut prendre toutes ces médecines, et pour cela les faire chauffer et les avaler goutte à goutte : ce qui était un véritable supplice, et qui faisait mal au cœur à tous ceux qui étaient auprès de lui, sans qu'il s'en soit jamais plaint.

La continuation de ces remèdes, avec d'autres qu'on lui fit pratiquer, lui apportèrent quelque soulagement, mais non pas une santé parfaite ; de sorte que les médecins crurent que pour le rétablir entièrement il fallait qu'il quittât toute sorte d'application d'esprit, et qu'il cherchât autant qu'il pourrait les occasions de se divertir. Mon frère eut quelque peine à se rendre à ce conseil, parce qu'il y voyait du danger : mais enfin il le suivit, croyant être obligé de faire tout ce qui lui serait possible pour remettre sa santé, et il s'imagina que les divertissements honnêtes ne pourraient pas lui nuire ; et ainsi il se mit dans le monde. Mais quoique par la miséricorde de Dieu il se soit toujours exempté des vices, néanmoins, comme Dieu l'appelait à une plus grande perfection, il ne voulut pas l'y laisser, et il se servit de ma sœur pour ce dessein ; comme il s'était autrefois servi de mon frère, lorsqu'il avait voulu retirer ma sœur des engagements où elle était dans le monde.

Elle était alors religieuse, et elle menait une vie si sainte, qu'elle édifiait toute la maison : étant en cet état, elle eut de la peine de voir que celui à qui elle était redevable, après Dieu, des grâces dont elle jouissait, ne fût pas dans la possession de ces grâces ; et comme mon frère la voyait souvent, elle lui en parlait souvent aussi ; et enfin elle le fit avec tant de force et de douceur, qu'elle lui persuada ce qu'il lui avait persuadé le premier, de quitter absolument le monde ; en sorte qu'il se résolut de quitter tout à fait toutes les conversations du monde, et de retrancher toutes les inutilités de la vie au péril même de sa santé, parce qu'il crut que le salut était préférable à toutes choses.

Il avait pour lors trente ans [1], et il était toujours infirme ; et c'est depuis ce temps-là qu'il a embrassé la manière de vivre où il a été jusqu'à la mort.

Pour parvenir à ce dessein et rompre toutes ses habitudes, il changea de quartier, et fut demeurer quelque temps à la campagne ; d'où étant de retour, il témoigna si bien qu'il voulait quitter le monde, qu'enfin le monde le quitta ; et il établit le règlement de sa vie dans cette retraite sur deux maximes

1. Ou trente et un ans ; car cette définitive conversion de Pascal est de la fin de 1654.

principales, qui furent de renoncer à tout plaisir et à toutes superfluités, et c'est dans cette pratique qu'il a passé le reste de sa vie. Pour y réussir, il commença dès lors, comme il fit toujours depuis, à se passer du service de ses domestiques autant qu'il pouvait. Il faisait son lit lui-même, il allait prendre son dîner dans la cuisine et le portait à sa chambre ; il le rapportait, et enfin il ne se servait de son monde que pour faire sa cuisine, pour aller en ville, et pour les autres choses qu'il ne pouvait absolument faire. Tout son temps était employé à la prière et à la lecture de l'Écriture sainte : et il y prenait un plaisir incroyable. Il disait que l'Écriture sainte n'était pas une science de l'esprit, mais une science du cœur, qui n'était intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit, et que tous les autres n'y trouvent que de l'obscurité.

C'est dans cette disposition qu'il la lisait, renonçant à toutes les lumières de son esprit [1] ; et il s'y était si fortement appliqué, qu'il la savait toute par cœur ; de sorte qu'on ne pouvait la lui citer à faux ; car lorsqu'on lui disait une parole sur cela, il disait positivement : « Cela n'est pas de l'Écriture sainte », ou « Cela en est ; » et alors il marquait précisément l'endroit. Il lisait aussi tous les commentaires avec grand soin ; car le respect pour la religion où il avait été élevé dès sa jeunesse était alors changé en un amour ardent et sensible pour toutes les vérités de la foi ; soit pour celles qui regardent la soumission de l'esprit, soit pour celles qui regardent la pratique dans le monde, à quoi toute la religion se termine ; et cet amour le portait à travailler sans cesse à détruire tout ce qui se pouvait opposer à ces vérités.

Il avait une éloquence naturelle qui lui donnait une facilité merveilleuse à dire ce qu'il voulait ; mais il avait ajouté à cela des règles dont on ne s'était pas encore avisé, et dont il se servait si avantageusement, qu'il était maître de son style ; en sorte que non seulement il disait tout ce qu'il voulait, mais il le disait de la manière qu'il le voulait, et son discours faisait l'effet qu'il s'était proposé. Et cette manière d'écrire naturelle, naïve, et forte en même temps, lui était si propre et si particulière, qu'aussitôt qu'on vit paraître les *Lettres au Provincial* [2], on vit bien qu'elles étaient de lui, quelque soin qu'il ait toujours pris de le cacher, même à ses proches [3]. Ce fut dans ce temps-

1. Avant tout, pour profiter de l'Écriture sainte, il faut la lire et l'expliquer à la lumière des définitions et des traditions de l'Église ; « les lumières de l'esprit », dirigées et augmentées par celle-là, n'ont rien que d'utile ; et Pascal eût bien fait de ne pas s'en priver.

2. Les *Provinciales* justement surnommées de *belles menteuses*. La première parut en janvier 1656.

3. Ce n'était pas uniquement par humilité.

là qu'il plut à Dieu de guérir ma fille [1] d'une fistule lacrymale qui avait fait un si grand progrès dans trois ans et demi, que le pus sortait non seulement par l'œil, mais aussi par le nez et par la bouche. Et cette fistule était d'une si mauvaise qualité, que les plus habiles chirurgiens de Paris la jugeaient incurable. Cependant elle fut guérie en un moment par l'attouchement d'une sainte Épine [2] ; et ce miracle fut si authentique, qu'il a été avoué de tout le monde, ayant été attesté par de très grands médecins et par les plus habiles chirurgiens de France, et ayant été autorisé par un jugement solennel de l'Église [3].

Mon frère fut sensiblement touché de cette grâce, qu'il regardait comme faite à lui-même, puisque c'était sur une personne qui, outre sa proximité, était encore sa fille spirituelle dans le baptême ; et sa consolation fut extrême de voir que Dieu se manifestait si clairement dans un temps où la foi paraissait comme éteinte dans le cœur de la plupart du monde. La joie qu'il en eut fut si grande, qu'il en était pénétré ; de sorte qu'en ayant l'esprit tout occupé, Dieu lui inspira une infinité de pensées admirables sur les miracles, qui, lui donnant de nouvelles lumières sur la religion, lui redoublèrent l'amour et le respect qu'il avait toujours eus pour elle.

Et ce fut cette occasion qui fit paraître cet extrême désir qu'il avait de travailler à réfuter les principaux et les plus faux raisonnements des athées. Il les avait étudiés avec grand soin, et avait employé tout son esprit à chercher tous les moyens de les convaincre. C'est à quoi il s'était mis tout entier. La dernière année de son travail [4] a été toute employée à recueillir diverses pensées sur ce sujet : mais Dieu, qui lui avait inspiré ce dessein et toutes ces pensées, n'a pas permis qu'il l'ait conduit à sa perfection, pour des raisons qui nous sont inconnues [5].

---

1. Marguerite Périer, filleule de Pascal.

2. La Sainte-Epine de l'abbé de la Poterie, prêtée par lui aux religieuses de Port-Royal. Les jansénistes firent grand bruit de ce miracle par lequel ils voulaient que Dieu eût autorisé leur révolte. Pascal, pour en garder le souvenir, adopta pour cachet *un œil dans une couronne d'épines.*

3. Tout simplement par les vicaires généraux de Paris. Quant aux « très grands médecins » et aux « plus habiles chirurgiens de France, » il paraît qu'il faut beaucoup en rabattre, si l'on en croit Gui Patin. (*Nouvelles Lettres*, II, p. 206.)

4. Du temps qu'il put travailler.

5. Gilberte Périer avait d'abord analysé en cet endroit le plan des *Pensées* de son oncle. Elle a ensuite supprimé ce qu'elle en avait écrit, et qui nous a été conservé par l'abbé Besongne dans l'*Histoire de l'abbaye de Port-Royal.* Faut-il, avec elle, se déclarer incapable de deviner pourquoi la Providence n'a point permis à Pascal d'achever son ouvrage ? Un livre inspiré par le miracle suspect de la Sainte-Epine et par le dessein d'en faire profiter la secte janséniste ; un livre dont la base même, — l'état présent de l'humanité vu à travers les ombrages et les nuages de Port-Royal, — était ruineuse ; un livre déconsidéré par les *Provinciales*, ses sœurs aînées et fort peu honnêtes, eût-il été grandement utile à la religion et à la philosophie ? Les fragments que nous en avons, s'ils sont convenablement munis de notes explicatives et restrictives, nous paraissent jusqu'à un certain point préférables à l'ouvrage entier.

Cependant l'éloignement du monde, qu'il pratiquait avec tant de soin, n'empêchait point qu'il ne vît souvent des gens de grand esprit et de grande condition, qui, ayant des pensées de retraite, demandaient ses avis et les suivaient exactement ; et d'autres qui étaient travaillés de doutes sur les matières de la foi, et qui, sachant qu'il avait de grandes lumières là-dessus, venaient à lui le consulter, et s'en retournaient toujours satisfaits ; de sorte que toutes ces personnes qui vivent présentement fort chrétiennement [1] témoignent encore aujourd'hui que c'est à ses avis et à ses conseils, et aux éclaircissements qu'il leur a donnés, qu'ils sont redevables de tout le bien qu'ils font.

Les conversations auxquelles il se trouvait souvent engagé, quoiqu'elles fussent toutes de charité, ne laissaient pas de lui donner quelque crainte qu'il ne s'y trouvât du péril ; mais comme il ne pouvait pas aussi en conscience refuser le secours que les personnes lui demandaient, il avait trouvé un remède à cela. Il prenait dans les occasions une ceinture de fer pleine de pointes, il la mettait à nu sur sa chair ; et lorsqu'il lui venait quelque pensée de vanité, ou qu'il prenait quelque plaisir au lieu où il était, ou quelque chose semblable, il se donnait des coups de coude pour redoubler la violence des piqûres, et se faisait ainsi souvenir lui-même de son devoir. Cette pratique lui parut si utile, qu'il la conserva jusqu'à la mort. Et même dans les derniers temps de sa vie, où il était dans des douleurs continuelles, parce qu'il ne pouvait écrire ni lire, il était contraint de demeurer sans rien faire et de s'aller promener ; il était dans une continuelle crainte que ce manque d'occupation ne le détournât de ses vues. Nous n'avons su toutes ces choses qu'après sa mort, et par une personne de très grande vertu, qui avait beaucoup de confiance en lui, à qui il avait été obligé de le dire pour des raisons qui la regardaient elle-même.

Cette rigueur qu'il exerçait sur lui-même était tirée de cette grande maxime de renoncer à tout plaisir, sur laquelle il avait fondé tout le règlement de sa vie. Dès le commencement de sa retraite, il ne manquait pas non plus de pratiquer exactement cette autre, qui l'obligeait de renoncer à toute superfluité ; car il retranchait avec tant de soin toutes les choses inutiles, qu'il s'était réduit peu à peu à n'avoir plus de tapisserie dans sa chambre, parce qu'il ne croyait pas que cela fût nécessaire, et de plus n'y étant obligé par aucune bienséance, parce qu'il n'y venait que des gens à qui il recommandait sans cesse le retranchement, de sorte qu'ils n'étaient pas surpris de ce qu'il vivait lui-même de la manière qu'il conseillait aux autres de vivre.

1. Selon les maximes de Jansénius.

Voilà comme il a passé cinq ans de sa vie, depuis trente ans jusqu'à trente-cinq [1] : travaillant sans cesse pour Dieu, pour le prochain, et pour lui-même, en tâchant de se perfectionner de plus en plus ; et on pouvait dire en quelque façon que c'est tout le temps qu'il a vécu ; car les quatre années que Dieu lui a données après n'ont été qu'une continuelle langueur. Ce n'était pas proprement une maladie qui fût venue nouvellement, mais un redoublement des grandes indispositions où il avait été sujet dès sa jeunesse. Mais il en fut alors attaqué avec tant de violence, qu'enfin il y est succombé ; et durant tout ce temps-là il n'a pu en tout travailler un instant à ce grand ouvrage qu'il avait entrepris pour la religion, ni assister les personnes qui s'adressaient à lui pour avoir des avis, ni de bouche ni par écrit : car ses maux étaient si grands, qu'il ne pouvait les satisfaire, quoiqu'il en eût un grand désir.

Ce renouvellement de ses maux commença par un mal de dents qui lui ôta absolument le sommeil. Dans ses grandes veilles, il lui vint une nuit dans l'esprit, sans dessein, quelques pensées sur la proposition de la roulette [2]. Cette pensée étant suivie d'une autre, et celle-ci d'une autre, enfin une multitude de pensées qui se succédèrent les unes aux autres lui découvrirent comme malgré lui la démonstration de toutes ces choses, dont il fut lui-même surpris. Mais comme il y avait longtemps qu'il avait renoncé à toutes ces connaissances, il ne s'avisa pas seulement de les écrire : néanmoins, en ayant parlé par occasion à une personne [3] à qui il devait toute sorte de déférence, et par respect et par reconnaissance de l'affection dont il l'honorait, cette personne, qui est aussi considérable par sa piété que par les éminentes qualités de son esprit et par la grandeur de sa naissance, ayant formé sur cela un dessein qui ne regardait que la gloire de Dieu, trouva à propos qu'il en usât, comme il fit, et qu'ensuite il le fit imprimer.

Ce fut seulement alors qu'il l'écrivit, mais avec une précipitation extrême, en huit jours ; car c'était en même temps que les imprimeurs travaillaient, fournissant à deux en même temps sur deux différents traités, sans que jamais il en ait eu

1. Il avait trente et un ans, quand lui arriva, en 1654, son terrible accident du Pont de Neuilly. Il se promenait dans un carrosse à quatre chevaux, suivant l'usage du temps. Quand il fut près du pont, les deux premiers chevaux prirent le mors aux dents, et se précipitèrent dans la rivière ; heureusement les traits se rompirent, et la voiture resta sur le bord. La commotion subite et violente que reçut Pascal faillit lui coûter la vie, et ébranla son imagination au point que depuis cette époque il crut toujours voir un précipice ouvert à ses côtés.

2. Ligne courbe qu'on a aussi appelée *trochoïde*, et que les mathématiciens nomment maintenant *cycloïde*.

3. Le duc de Roannez, excellent janséniste, dont la sœur, pour un temps novice à Port-Royal, eut une grande influence sur Pascal.

d'autre copie que celle qui fut faite pour l'impression ; ce qu'on ne sut que six mois après que la chose fut trouvée.

Cependant ses infirmités continuant toujours, sans lui donner un seul moment de relâche, le réduisirent, comme j'ai dit, à ne pouvoir plus travailler, et à ne voir quasi personne. Mais si elles l'empêchèrent de servir le public et les particuliers, elles ne furent point inutiles pour lui-même ; et il les a souffertes avec tant de paix et tant de patience, qu'il y a sujet de croire que Dieu a voulu achever par là de le rendre tel qu'il le voulait pour paraître devant lui : car durant cette longue maladie il ne s'est jamais détourné de ses vues, ayant toujours dans l'esprit ces deux grandes maximes, de renoncer à tout plaisir et à toute superfluité. Il les pratiquait dans le plus fort de son mal avec une vigilance continuelle sur ses sens, leur refusant absolument tout ce qui leur était agréable : et quand la nécessité le contraignait à faire quelque chose qui pouvait lui donner quelque satisfaction, il avait une adresse merveilleuse pour en détourner son esprit, afin qu'il n'y prît point de part : par exemple, ses continuelles maladies l'obligeant de se nourrir délicatement, il avait un soin très grand de ne point goûter ce qu'il mangeait ; et nous avons pris garde que, quelque peine qu'on prît à lui chercher quelque viande agréable, à cause des dégoûts à quoi il était sujet, jamais il n'a dit : « Voilà qui est bon » ; et encore lorsqu'on lui servait quelque chose de nouveau selon les saisons, si l'on lui demandait après le repas s'il l'avait trouvé bon, il disait simplement : « Il fallait m'en avertir devant, et je vous avoue que je n'y ai point pris garde. » Et lorsqu'il arrivait que quelqu'un admirait la bonté de quelque viande en sa présence, il ne le pouvait souffrir ; il appelait cela être sensuel, encore même que ce ne fût que des choses communes ; parce qu'il disait que c'était une marque qu'on mangeait pour contenter le goût, ce qui était toujours mal.

Pour éviter d'y tomber, il n'a jamais voulu permettre qu'on lui fît aucune sauce ni ragoût, non pas même de l'orange et du verjus, ni rien de tout ce qui excite l'appétit, quoiqu'il aimât naturellement toutes ces choses. Et, pour se tenir dans des bornes réglées, il avait pris garde, dès le commencement de sa retraite, à ce qu'il fallait pour son estomac ; et depuis cela il avait réglé tout ce qu'il devait manger ; en sorte que, quelque appétit qu'il eût, il ne passait jamais cela ; et, quelque dégoût qu'il eût, il fallait qu'il le mangeât : et lorsqu'on lui demandait la raison pourquoi il se contraignait ainsi, il disait que c'était le besoin de l'estomac qu'il fallait satisfaire et non pas son appétit.

La mortification de ses sens n'allait pas seulement à se retrancher tout ce qui pouvait leur être agréable, mais encore à

ne leur rien refuser par cette raison qu'il pourrait leur déplaire, soit par sa nourriture, soit par ses remèdes [1]. Il a pris quatre ans durant des consommés sans en témoigner le moindre dégoût ; il prenait toutes les choses qu'on lui ordonnait pour sa santé, sans aucune peine, quelque difficiles qu'elles fussent : et lorsque je m'étonnais de ce qu'il ne témoignait pas la moindre répugnance en les prenant, il se moquait de moi, et me disait qu'il ne pouvait pas comprendre lui-même comme on pouvait témoigner de la répugnance quand on prenait une médecine volontairement, après qu'on avait été averti qu'elle était mauvaise, et qu'il n'y avait que la violence ou la surprise qui dussent produire cet effet. C'est en cette manière qu'il travaillait sans cesse à la mortification.

Il avait un amour si grand pour la pauvreté, qu'elle lui était toujours présente ; de sorte que dès qu'il voulait entreprendre quelque chose, ou que quelqu'un lui demandait conseil, la première pensée qui lui venait en l'esprit, c'était de voir si la pauvreté pouvait être pratiquée. Une des choses sur lesquelles il s'examinait le plus, c'était cette fantaisie de vouloir exceller en tout, comme de se servir en toutes choses des meilleurs ouvriers, et autres choses semblables. Il ne pouvait encore souffrir qu'on cherchât avec soin toutes ses commodités, comme d'avoir toutes choses près de soi ; et mille autres choses qu'on fait sans scrupule, parce qu'on ne croit pas qu'il y ait du mal. Mais il n'en jugeait pas de même, et nous disait qu'il n'y avait rien de si capable d'éteindre l'esprit de pauvreté, comme cette recherche curieuse de ses commodités, de cette bienséance qui porte à vouloir toujours avoir du meilleur et du mieux fait ; et il nous disait que, pour les ouvriers, il fallait toujours choisir les plus pauvres et les plus gens de bien, et non pas cette excellence qui n'est jamais nécessaire, et qui ne saurait jamais être utile [2]. Il s'écriait quelquefois : « Si j'avais le cœur aussi pauvre que l'esprit, je serais bien heureux ; car je suis merveilleusement persuadé que la pauvreté est un grand moyen pour faire son salut. »

Cet amour qu'il avait pour la pauvreté le portait à aimer les pauvres avec tant de tendresse, qu'il n'a jamais pu refuser l'aumône, quoiqu'il n'en fît que de son nécessaire, ayant peu de bien, et étant obligé de faire une dépense qui excédait son revenu, à cause de ses infirmités. Mais lorsqu'on lui voulait représenter cela, quand il faisait quelque aumône considérable,

1. Le déplaisir que ses sens pouvaient ressentir dans telle nourriture ou dans tels remèdes, n'était pas pour lui une raison de leur épargner cette nourriture, ces remèdes.

2. Gilberte en est-elle sûre ? L'excellence des œuvres d'art ou de métier déplaisait-elle si fort à MM. de Port-Royal ?

il se fâchait et disait : « J'ai remarqué une chose, que, quelque pauvre qu'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant.» Ainsi il fermait la bouche [1] : et il a été quelquefois si avant, qu'il s'est réduit à prendre de l'argent au change [2], pour avoir donné aux pauvres tout ce qu'il avait, et ne voulant pas après cela importuner ses amis.

Dès que l'affaire des carrosses fut établie [3], il me dit qu'il voulait demander mille francs par avance sur sa part à des fermiers avec qui l'on traitait, si l'on pouvait demeurer d'accord avec eux, parce qu'ils étaient de sa connaissance, pour envoyer aux pauvres de Blois [4] ; et comme je lui disais que l'affaire n'était pas assez sûre pour cela, et qu'il fallait attendre à une autre année, il me fit tout aussitôt cette réponse: qu'il ne voyait pas un grand inconvénient à cela, parce que s'ils perdaient [5], il le leur rendrait de son bien, et qu'il n'avait garde d'attendre à une autre année, parce que le besoin était trop pressant pour différer la charité. Et comme on ne s'accordait pas avec ces personnes, il ne put exécuter cette résolution, par laquelle il nous faisait voir la vérité de ce qu'il nous avait dit tant de fois: qu'il ne souhaitait avoir du bien que pour en assister les pauvres ; puisqu'en même temps que Dieu lui donnait l'espérance d'en avoir, il commençait à le distribuer par avance, avant même qu'il en fût assuré.

Sa charité envers les pauvres avait toujours été fort grande ; mais elle était si fort redoublée à la fin de sa vie, que je ne pouvais le satisfaire davantage que de l'en entretenir. Il m'exhortait avec grand soin depuis quatre ans à me consacrer au service des pauvres, et à y porter mes enfants. Et quand je lui disais que je craignais que cela ne me divertît du soin de ma famille, il me disait que ce n'était que manque de bonne volonté, et que comme il y a divers degrés dans cette vertu, on peut bien la pratiquer en sorte que cela ne nuise point aux affaires domestiques. Il disait que c'était la vocation générale des chrétiens, et qu'il ne fallait point de marque particulière pour savoir si on y était appelé, parce que cela était certain ; que c'est sur cela que JÉSUS-CHRIST jugera le monde ; et que quand on considérait que la seule omission de cette vertu est cause de la damnation, cette seule pensée serait capable de nous porter à nous dépouiller de tout [6], si nous avions de la foi. Il nous disait

1. Aux reproches qu'on lui faisait.
2. A emprunter chez le banquier.
3. Pascal insista beaucoup pour l'établissement des omnibus ou voitures publiques *à 5 sols la place.*
4. Lors de la famine de 1662.
5. Les fermiers ou entrepreneurs.
6. Exagération d'un sentiment très chrétien qui fait le plus grand honneur à Pascal. Deux siècles après il eût été l'un des fondateurs de la Société de Saint-Vincent de Paul.

encore que la fréquentation des pauvres est extrêmement utile, en ce que voyant continuellement les misères dont ils sont accablés, et que même dans l'extrémité de leurs maladies ils manquaient des choses les plus nécessaires, qu'après cela il faudrait être bien dur pour ne pas se priver volontairement des commodités inutiles et des ajustements superflus.

Tous ces discours nous excitaient et nous portaient quelquefois à faire des propositions[1] pour trouver des moyens pour des règlements généraux qui pourvussent à toutes les nécessités ; mais il ne trouvait pas cela bon, et il disait que nous n'étions pas appelés au général, mais au particulier ; et qu'il croyait que la manière la plus agréable à Dieu était de servir les pauvres pauvrement, c'est-à-dire chacun selon son pouvoir, sans se remplir l'esprit de ces grands desseins qui tiennent de cette excellence dont il blâmait la recherche en toutes choses. Ce n'est pas qu'il trouvât mauvais l'établissement des hôpitaux généraux ; au contraire, il avait beaucoup d'amour pour cela, comme il l'a bien témoigné par son testament ; mais il disait que ces grandes entreprises étaient réservées à de certaines personnes que Dieu destinait à cela, et qu'il conduisait quasi visiblement ; mais que ce n'était pas la vocation générale de tout le monde, comme l'assistance journalière et particulière des pauvres.

Voilà une partie des instructions qu'il nous donnait pour nous porter à la pratique de cette vertu qui tenait une si grande place dans son cœur ; c'est un petit échantillon qui nous fait voir la grandeur de sa charité. Sa pureté n'était pas moindre ; et il avait un si grand respect pour cette vertu, qu'il était continuellement en garde pour empêcher qu'elle ne fût blessée ou dans lui ou dans les autres ; et il n'est pas croyable combien il était exact sur ce point. J'en étais même dans la crainte ; car il trouvait à redire à des discours que je faisais et que je croyais très innocents, et dont il me faisait ensuite voir les défauts que je n'aurais jamais connus sans ses avis. Si je disais quelquefois par occasion que j'avais vu une belle femme, il se fâchait, et me disait qu'il ne fallait jamais tenir ce discours devant des laquais ni des jeunes gens, parce que je ne savais pas quelles pensées je pourrais exciter par là en eux. Il ne pouvait souffrir aussi les caresses que je recevais de mes enfants ; et il me disait qu'il fallait les en désaccoutumer, et que cela ne pouvait que leur nuire, et qu'on leur pouvait témoigner de la tendresse en mille autres manières[2]. Voilà les instructions qu'il me donnait là-

1. Certains éditeurs lisent des *préparations*.
2. Exagération janséniste.

dessus ; et voilà quelle était sa vigilance pour la conservation de la pureté dans lui et dans les autres.

Il lui arriva une rencontre, environ trois mois avant sa mort, qui en fut une preuve bien sensible, et qui fait voir en même temps la grandeur de sa charité. Comme il revenait un jour de la messe de Saint-Sulpice, il vint à lui une jeune fille d'environ quinze ans, fort belle, qui lui demanda l'aumône ; il fut touché de voir cette personne exposée à un danger si évident ; il lui demanda qui elle était, et ce qui l'obligeait ainsi à demander l'aumône ; et ayant su qu'elle était de la campagne, et que son père était mort, et que sa mère étant tombée malade on l'avait portée à l'Hôtel-Dieu ce jour-là même, il crut que Dieu la lui avait envoyée aussitôt qu'elle avait été dans le besoin ; de sorte que dès l'heure même il la mena au séminaire [1], où il la mit entre les mains d'un bon prêtre à qui il donna de l'argent, et le pria d'en prendre soin, et de la mettre en quelque condition où elle pût recevoir de la conduite à cause de sa jeunesse, et où elle fût en sûreté de sa personne. Et pour le soulager dans ce soin, il lui dit qu'il lui enverrait le lendemain une femme pour lui acheter des habits, et tout ce qui lui serait nécessaire pour la mettre en état de pouvoir servir une maîtresse. Le lendemain il lui envoya une femme qui travailla si bien avec ce bon prêtre, qu'après l'avoir fait habiller, ils la mirent dans une bonne condition. Et cet ecclésiastique ayant demandé à cette femme le nom de celui qui faisait cette charité, elle lui dit qu'elle n'avait point charge de le dire, mais qu'elle le viendrait voir de temps en temps pour pourvoir avec lui aux besoins de cette jeune fille, et il la pria d'obtenir de lui la permission de lui dire son nom : « Je vous promets, dit-il, que je n'en parlerai jamais pendant sa vie ; mais si Dieu permettait qu'il mourût avant moi, j'aurais de la consolation de publier cette action : car je la trouve si belle, que je ne puis souffrir qu'elle demeure dans l'oubli. » Ainsi, par cette seule rencontre ce bon ecclésiastique, sans le connaître, jugeait combien il avait de charité, et d'amour pour la pureté.

Il avait une extrême tendresse pour nous ; mais cette affection n'allait pas jusqu'à l'attachement. Il en donna une preuve bien sensible à la mort de ma sœur [2], qui précéda la sienne de six mois. Lorsqu'il reçut cette nouvelle il ne dit rien, sinon : « Dieu nous fasse la grâce d'aussi bien mourir ! » et il s'est toujours depuis tenu dans une soumission admirable aux ordres de la providence de Dieu, sans faire jamais réflexion que sur

1. De Saint-Sulpice.
2. Jacqueline, la religieuse de Port-Royal.

les grandes grâces que Dieu avait faites à ma sœur pendant sa vie, et des circonstances du temps de sa mort ; ce qui lui faisait dire sans cesse : « Bienheureux ceux qui meurent, pourvu qu'ils meurent au Seigneur ! » Lorsqu'il me voyait dans de continuelles afflictions pour cette perte que je ressentais si fort, il se fâchait, et me disait que cela n'était pas bien, et qu'il ne fallait pas avoir ces sentiments pour la mort des justes, et qu'il fallait au contraire louer Dieu de ce qu'il l'avait si fort récompensée des petits services qu'elle lui avait rendus [1].

C'est ainsi qu'il faisait voir qu'il n'avait nulle attache pour ceux qu'il aimait ; car s'il eût été capable d'en avoir, c'eût été sans doute pour ma sœur, parce que c'était assurément la personne du monde qu'il aimait le plus. Mais il n'en demeurait pas là ; car non seulement il n'avait point d'attache pour les autres, mais il ne voulait point du tout que les autres en eussent pour lui. Je ne parle pas de ces attaches criminelles et dangereuses : car cela est grossier, et tout le monde le voit bien ; mais je parle de ces amitiés les plus innocentes : et c'était une des choses sur laquelle il s'observait le plus régulièrement, afin de n'y point donner de sujet, et même pour l'empêcher ; et comme je ne savais pas cela, j'étais toute surprise des rebuts qu'il me faisait quelquefois, et je le disais à ma sœur, me plaignant à elle que mon frère ne m'aimait pas, et qu'il semblait que je lui faisais de la peine, lors même que je lui rendais mes services les plus affectionnés dans ses infirmités. Ma sœur me disait là-dessus que je me trompais, qu'elle savait le contraire ; qu'il avait pour moi une affection aussi grande que je le pouvais souhaiter. C'est ainsi que ma sœur remettait mon esprit, et je ne tardais guère à en voir des preuves ; car aussitôt qu'il se présentait quelque occasion où j'avais besoin du secours de mon frère, il l'embrassait avec tant de soin et de témoignages d'affection, que je n'avais pas lieu de douter qu'il ne m'aimât beaucoup ; de sorte que j'attribuais aux chagrins de sa maladie les manières froides dont il recevait les assiduités que je lui rendais pour le désennuyer ; et cette énigme ne m'a été expliquée que le jour même de sa mort, qu'une personne des plus considérables par la grandeur de son esprit et de sa piété [2], avec qui il avait eu de grandes communications sur la pratique de la vertu, me dit qu'il lui avait donné cette instruction entre autres, qu'il ne souffrît jamais de qui que ce fût qu'on l'aimât avec attachement ; que c'était une faute sur laquelle on ne s'examine pas assez, parce qu'on n'en conçoit pas assez la grandeur, et qu'on

1. Pourquoi *se fâcher* de la douleur de sa sœur, au lieu de la consoler ? Étrange charité fraternelle.

2. Domat, savant jurisconsulte.

ne considérait pas qu'en fomentant et souffrant ces attachements, on occupait un cœur qui ne devait être qu'à Dieu seul : que c'était lui faire un larcin de la chose du monde qui lui était la plus précieuse [1]. Nous avons bien vu ensuite que ce principe était bien avant dans son cœur ; car, pour l'avoir toujours présent, il l'avait écrit de sa main sur un petit papier séparé, où il y avait ces mots : « Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement : je tromperais ceux en qui je ferais naître le désir, car je ne suis la fin de personne [2], et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir, et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc ? Comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fît plaisir : de même je suis coupable de me faire aimer, et si j'attire les gens à s'attacher à moi. Je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qu'il m'en revînt ; et de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi ; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu ou à le chercher. »

Voilà de quelle manière il s'instruisait lui-même, et comme il pratiquait si bien ses instructions que j'y avais été trompée moi-même. Par ces marques que nous avons de ses pratiques, qui ne sont venues à notre connaissance que par hasard, on peut voir une partie des lumières que Dieu lui donnait pour la perfection de la vie chrétienne.

Il avait un si grand zèle pour la gloire de Dieu, qu'il ne pouvait souffrir qu'elle fût violée en quoi que ce soit ; c'est ce qui le rendait si ardent pour le service du Roi, qu'il résistait à tout le monde lors des troubles de Paris [3], et toujours depuis il appelait des prétextes toutes les raisons qu'on donnait pour excuser cette rébellion ; et il disait que dans un État établi en république, comme Venise, c'était un grand mal de contribuer à y mettre un roi, et opprimer la liberté des peuples à qui Dieu l'a donnée ; mais que dans un État où la puissance royale est établie, on ne pouvait violer le respect qu'on lui doit que par une espèce de sacrilège ; puisque c'est non seulement une image de la puissance de Dieu, mais une participation de cette même puissance, à laquelle on ne pouvait s'opposer sans résister visiblement à l'ordre de Dieu, et qu'ainsi l'on ne pouvait assez exagérer la grandeur de cette faute, outre qu'elle est tou-

1. Dieu a voulu et sanctifié ces attaches pures et saintes dont Pascal et Jacqueline prétendaient priver leur pauvre sœur Gilberte, manifestement peu faite pour cette quintessence de vertu froide, compassée et guindée.

2. Sans doute, mais l'on peut être un moyen digne d'être aimé s'il conduit efficacement à Dieu.

3. Ceux de la Fronde.

jours accompagnée de la guerre civile, qui est le plus grand péché que l'on puisse commettre contre la charité du prochain. Et il observait cette maxime si sincèrement, qu'il a refusé dans ce temps-là des avantages très considérables pour n'y pas manquer. Il disait ordinairement qu'il avait un aussi grand éloignement pour ce péché-là que pour assassiner le monde, ou pour voler sur les grands chemins ; et qu'enfin il n'y avait rien qui fût plus contraire à son naturel, et sur quoi il fût moins tenté.

Ce sont là les sentiments où il était pour le service du Roi : aussi était-il irréconciliable avec tous ceux qui s'y opposaient ; et ce qui faisait voir que ce n'était pas par tempérament ou par attache à ses sentiments, c'est qu'il avait une douceur admirable pour ceux qui l'offensaient en particulier. En sorte qu'il n'a jamais fait de différence de ceux-là d'avec les autres ; et il oubliait si absolument ce qui ne regardait que sa personne, qu'on avait peine à l'en faire souvenir, et il fallait pour cela circonstancier les choses. Et comme on admirait quelquefois cela, il disait : « Ne vous en étonnez pas, ce n'est pas par vertu, c'est par oubli réel ; je ne m'en souviens point du tout. » Cependant il est certain qu'on voit par là que les offenses qui ne regardaient que sa personne ne lui faisaient pas de grandes impressions, puisqu'il les oubliait si facilement ; car il avait une mémoire si excellente qu'il disait souvent qu'il n'avait jamais rien oublié des choses qu'il avait voulu retenir.

Il a pratiqué cette douceur dans la pratique [1] des choses désobligeantes, jusqu'à la fin ; car peu de temps avant sa mort, ayant été offensé dans une partie qui lui était fort sensible, par une personne qui lui avait de grandes obligations, et ayant en même temps reçu un service de cette personne, il la remercia avec tant de compliments et de civilités, qu'il en était excessif : cependant ce n'était pas par oubli, puisque c'était dans le même temps; mais c'est qu'en effet il n'avait point de ressentiment pour les offenses qui ne regardaient que sa personne.

Toutes ces inclinations, dont j'ai remarqué les particularités, se verront mieux en abrégé par une peinture qu'il a faite de lui-même dans un petit papier écrit de sa main en cette manière [2].

« J'aime la pauvreté, parce que JÉSUS-CHRIST l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je ne rends pas

1. C'est-à-dire dans le support.

2. Ce « petit papier » commençait par ces mots que Pascal a effacés : « J'aime tous « les hommes comme mes frères, parce qu'ils sont tous rachetés. » Pourquoi a-t-il supprimé une si juste pensée? C'est que, d'après les jansénistes, JÉSUS-CHRIST n'est pas mort pour tous les hommes et qu'ils ne sont pas « tous rachetés ». Son crucifix ne le lui disait-il pas avec ses bras resserrés au-dessus de la tête, à la mode janséniste ?

le mal à ceux qui m'en font, mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaie d'être juste, véritable, sincère, et fidèle à tous les hommes, et j'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus étroitement ; et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments ; et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux [1] par la force de sa grâce à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur. »

Il s'était ainsi dépeint lui-même, afin qu'ayant continuellement devant les yeux la voie par laquelle Dieu le conduisait, il ne pût jamais s'en détourner. Les lumières extraordinaires, jointes à la grandeur de son esprit, n'empêchaient pas une simplicité merveilleuse qui paraissait dans toute la suite de sa vie, et qui le rendait exact à toutes les pratiques qui regardaient la religion. Il avait un amour sensible pour tout l'office divin ; mais surtout pour les petites Heures, parce qu'elles sont composées du psaume CXVIII [2], dans lequel il trouvait tant de choses admirables, qu'il sentait de la délectation à le réciter. Quand il s'entretenait avec ses amis de la beauté de ce psaume, il se transportait en sorte qu'il paraissait hors de lui-même ; et cette méditation l'avait rendu si sensible à toutes les choses par lesquelles on tâche d'honorer Dieu, qu'il n'en négligeait pas une. Lorsqu'on lui envoyait des billets tous les mois, comme on fait en beaucoup de lieux, il les recevait avec un respect admirable ; il en récitait tous les jours la sentence ; et dans les quatre dernières années de sa vie, comme il ne pouvait travailler, son principal divertissement était d'aller visiter les églises, où il y avait des reliques exposées, ou quelque solennité ; et il avait pour cela un almanach spirituel qui l'instruisait des lieux où il y avait des dévotions particulières ; et il faisait tout cela si dévotement et si simplement, que ceux qui le voyaient en étaient surpris ; ce qui a donné lieu à cette belle parole d'une personne très vertueuse et très éclairée : Que la grâce de Dieu se fait connaître dans les grands esprits par les petites choses, et dans les esprits communs par les grandes.

Cette grande simplicité paraissait lorsqu'on lui parlait de

1. Ceci manque un peu d'humilité et peut-être de vérité. « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous, » dit l'apôtre saint Jean. (I *Ep.*, I, 8.)

2. C'était avant la réforme gallicane du Bréviaire.

Dieu, ou de lui-même ; de sorte que, la veille de sa mort, un ecclésiastique [1] qui est un homme d'une très grande science et d'une très grande vertu l'étant venu voir, comme il l'avait souhaité, et ayant demeuré une heure avec lui, il en sortit si édifié, qu'il me dit : « Allez, consolez-vous ; si Dieu l'appelle, vous avez bien sujet de le louer des grâces qu'il lui fait. J'avais toujours admiré beaucoup de grandes choses en lui, mais je n'y avais jamais remarqué la grande simplicité que je viens de voir : cela est incomparable dans un esprit tel que le sien ; je voudrais de tout mon cœur être en sa place. »

Monsieur le curé de Saint-Étienne [2], qui l'a vu dans sa maladie, y voyait la même chose, et disait à toute heure : « C'est un enfant : il est humble, il est soumis comme un enfant. » C'est par cette même simplicité qu'on avait une liberté tout entière pour l'avertir de ses défauts, et il se rendait aux avis qu'on lui donnait, sans résistance. L'extrême vivacité de son esprit le rendait quelquefois si impatient, qu'on avait peine à le satisfaire [3] ; mais quand on l'avertissait, ou qu'il s'apercevait qu'il avait fâché quelqu'un dans ses impatiences, il réparait incontinent cela par des traitements si doux et par tant de bienfaits, que jamais il n'a perdu l'amitié de personne par là.

Je tâche tant que je puis d'abréger, sans cela j'aurais bien des particularités à dire sur chacune des choses que j'ai marquées ; mais comme je ne veux pas m'étendre, je viens à sa dernière maladie.

Elle commença par un dégoût étrange qui lui prit deux mois avant sa mort : son médecin lui conseilla de s'abstenir de manger du solide, et de se purger. Pendant qu'il était en cet état, il fit une action de charité bien remarquable. Il avait chez lui un bon homme avec sa femme et tout son ménage, à qui il avait donné une chambre, et à qui il fournissait du bois, tout cela par charité ; car il n'en tirait point d'autre service que de n'être point seul dans sa maison. Ce bon homme avait un fils, qui, étant tombé malade, en ce temps-là, de la petite vérole, mon frère, qui avait besoin de mes assistances, eut peur que je n'eusse de l'appréhension d'aller chez lui à cause de mes enfants. Cela l'obligea à penser de se séparer de ce malade ; mais comme il craignait qu'il ne fût en danger si on le transportait en cet état hors de sa maison, il aima mieux en sortir lui-même, quoiqu'il fût déjà fort mal, disant : « Il y a moins de danger pour moi dans ce changement de demeure : c'est pourquoi il faut que ce soit moi qui quitte. » Ainsi il sortit de sa maison le 29 juin,

1. M. de Sainte-Marthe, un des principaux de Port-Royal.
2. Le Père Beurrier, depuis abbé de Sainte-Geneviève.
3. Voici quelque « misère » dont on n'est pas complètement « exempt ».

pour venir chez nous [1], et il n'y rentra jamais ; car trois jours après il commença d'être attaqué d'une colique très violente qui lui ôtait absolument le sommeil. Mais comme il avait une grande force d'esprit et un grand courage, il endurait ses douleurs avec une patience admirable. Il ne laissait pas de se lever tous les jours et de prendre lui-même ses remèdes, sans vouloir souffrir qu'on lui rendît le moindre service. Les médecins qui le traitaient voyant que ses douleurs étaient considérables, mais parce qu'il avait le pouls fort bon, sans aucune altération ni apparence de fièvre, ils assuraient qu'il n'y avait aucun péril, se servant même de ces mots : « Il n'y a pas la moindre ombre de danger. » Nonobstant ces discours, voyant que la continuation de ses douleurs et de ses grandes veilles l'affaiblissait, dès le quatrième jour de sa colique, et avant même que d'être alité, il envoya quérir M. le curé, et se confessa. Cela fit du bruit parmi ses amis, et en obligea quelques-uns de le venir voir, tout épouvantés d'appréhension [2]. Les médecins même en furent si surpris, qu'ils ne purent s'empêcher de le témoigner, disant que c'était une marque d'appréhension à quoi ils ne s'attendaient pas de sa part. Mon frère voyant l'émotion que cela avait causée, en fut fâché, et me dit : « J'eusse voulu communier; mais puisque je vois qu'on est si surpris de ma confession, j'aurais peur qu'on ne le fût davantage ; c'est pourquoi il vaut mieux différer » ; et M. le curé ayant été de cet avis [3], il ne communia pas. Cependant son mal continuait ; et comme M. le curé le venait voir de temps en temps par visite, il ne perdait pas une de ces occasions pour se confesser, et n'en disait rien de peur d'effrayer le monde [4], parce que les médecins assuraient toujours qu'il n'y avait nul danger à sa maladie ; et en effet il y eut quelque diminution en ses douleurs, en sorte qu'il se levait quelquefois dans sa chambre. Elles ne le quittèrent jamais néanmoins tout à fait, et même elles revenaient quelquefois, et il maigrissait aussi beaucoup, ce qui n'effrayait pas beaucoup les médecins : mais, quoi qu'ils pussent dire, il dit toujours qu'il était en danger, et ne manqua pas de se confesser toutes les fois que M. le curé le venait voir. Il fit même son testament durant ce temps-là, où les pauvres ne furent pas oubliés ; et il se fit violence pour ne leur pas donner davantage, car il me dit que si M. Périer [5] eût été à Paris, et qu'il y eût consenti, il

1. Rue Neuve Saint-Étienne, n° 8, aujourd'hui à l'intersection de la rue Rollin et de la rue Monge.
2. Probablement cette appréhension était surtout qu'il n'échappât à la secte.
3. Il aurait dû y résister au lieu de le partager.
4. Et peut-être de contrarier Port-Royal où la confession fréquente ne plaisait guère mieux que la fréquente communion.
5. Le mari de Gilberte qui écrit ceci.

aurait disposé de tout son bien en faveur des pauvres ; et enfin il n'avait rien dans l'esprit et dans le cœur que les pauvres, et il me disait quelquefois : « D'où vient que je n'ai jamais rien fait pour les pauvres, quoique j'aie toujours eu un si grand amour pour eux ? » Je lui dis : « C'est que vous n'avez jamais eu assez de bien pour leur donner de grandes assistances. » Et il me répondit : « Puisque je n'avais pas de bien pour leur en donner, je devais leur avoir donné mon temps et ma peine ; c'est à quoi j'ai failli ; et si les médecins disent vrai, et si Dieu permet que je relève de cette maladie, je suis résolu de n'avoir point d'autre emploi ni point d'autre occupation tout le reste de ma vie, que le service des pauvres. » Ce sont les sentiments dans lesquels Dieu l'a pris.

Il joignait à cette ardente charité pendant sa maladie une patience si admirable, qu'il édifiait et surprenait toutes les personnes qui étaient autour de lui ; et il disait à ceux qui lui témoignaient avoir de la peine de voir l'état où il était, que, pour lui, il n'en avait pas, et qu'il appréhendait même de guérir; et quand on lui en demandait la raison, il disait : « C'est que je connais les dangers de la santé et les avantages de la maladie. » Il disait encore au plus fort de ses douleurs, quand on s'affligeait de les lui voir souffrir: « Ne me plaignez point; la maladie est l'état naturel des chrétiens, parce qu'on est par là, comme on devrait toujours être, dans la souffrance des maux, dans la privation de tous les biens et de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort. N'est-ce pas ainsi que les chrétiens devraient passer la vie ? Et n'est-ce pas un grand bonheur quand on se trouve par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être, et qu'on n'a autre chose à faire qu'à se soumettre humblement et paisiblement ? C'est pourquoi je ne demande autre chose que de prier Dieu qu'il me fasse cette grâce. » Voilà dans quel esprit [1] il endurait tous ses maux.

Il souhaitait beaucoup de communier ; mais les médecins s'y opposaient, disant qu'il ne le pouvait faire à jeun, à moins que ce ne fût la nuit, ce qu'il ne trouvait pas à propos de faire sans nécessité ; et que pour communier en viatique il fallait être en danger de mort, ce qui ne se trouvant pas en lui, ils ne pouvaient pas lui donner ce conseil. Cette résistance le fâchait ; mais il était contraint d'y céder [2]. Cependant sa colique continuant

1. Forcé et quelque peu faussé par l'hérésie jansénienne.

2. Dans ce désir de la communion, Pascal se retrouve avec la foi véritable et la piété sincère de ses premières années. Du reste, ses *Pensées* mêmes nous le montreront souvent meilleur que sa compagnie habituelle de Port-Royal.

toujours, on lui ordonna de boire des eaux, qui en effet le soulagèrent beaucoup : mais au sixième jour de sa boisson, qui était le quatorzième d'août, il sentit un grand étourdissement avec une grande douleur de tête ; et quoique les médecins ne s'étonnassent pas de cela, et qu'ils l'assurassent que ce n'était que la vapeur des eaux, il ne laissa pas de se confesser, et il demanda avec des instances incroyables qu'on le fît communier, et qu'au nom de Dieu on trouvât moyen de remédier à tous les inconvénients qu'on lui avait allégués jusqu'alors; et il pressa tant pour cela, qu'une personne qui se trouva présente lui reprocha qu'il avait de l'inquiétude, et qu'il devait se rendre au sentiment de ses amis ; qu'il se portait mieux, et qu'il n'avait presque plus de colique ; et que, ne lui restant plus qu'une vapeur d'eau, il n'était pas juste qu'il se fît porter le Saint-Sacrement; qu'il valait mieux différer, pour faire cette action à l'église [1]. Il répondit à cela : « On ne sent pas mon mal, et on y sera trompé ; ma douleur de tête a quelque chose de fort extraordinaire. » Néanmoins voyant une si grande opposition à son désir, il n'osa plus en parler ; mais il dit : « Puisqu'on ne me veut pas accorder cette grâce, j'y voudrais bien suppléer par quelque bonne œuvre, et ne pouvant pas communier dans le Chef, je voudrais bien communier dans les membres [2]; et pour cela j'ai pensé d'avoir céans un pauvre malade à qui on rende les mêmes services comme à moi, qu'on prenne une garde exprès, et enfin qu'il n'y ait aucune différence de lui à moi, afin que j'aie cette consolation de savoir qu'il y a un pauvre aussi bien traité que moi, dans la confusion que je souffre de me voir dans la grande abondance de toutes choses où je me vois. Car quand je pense qu'au même temps que je suis si bien, il y a une infinité de pauvres qui sont plus malades que moi, et qui manquent des choses les plus nécessaires, cela me fait une peine que je ne puis supporter ; et ainsi je vous prie de demander un malade à M. le curé pour le dessein que j'ai. »

J'envoyai à M. le curé à l'heure même, qui manda qu'il n'y en avait point qui fût en état d'être transporté ; mais qu'il lui donnerait, aussitôt qu'il serait guéri, un moyen d'exercer sa charité, en se chargeant d'un vieux homme dont il prendrait soin le reste de sa vie : car M. le curé ne doutait pas alors qu'il ne dût guérir.

Comme il vit qu'il ne pouvait pas avoir un pauvre en sa

1. Quel fanatisme !

2. Pascal, victime de ses cruels amis jusqu'à l'heure de sa mort, nous inspire la plus poignante compassion. On lui refuse de communier à son Sauveur, qui est le chef invisible de l'Église, et il veut du moins s'unir aux membres de cette Église dont ses cruels amis le tiennent éloigné.

maison avec lui, il me pria donc de lui faire cette grâce de le faire porter aux Incurables, parce qu'il avait grand désir de mourir en la compagnie des pauvres. Je lui dis que les médecins ne trouvaient pas à propos de le transporter en l'état où il était, ce qui le fâcha beaucoup ; il me fit promettre que s'il avait un peu de relâche, je lui donnerais cette satisfaction.

Cependant cette douleur de tête augmentant, il la souffrait toujours comme tous les autres maux, c'est-à-dire sans se plaindre ; et une fois, dans le plus fort de sa douleur, le dix-septième d'août, il me pria de faire une consultation ; mais il entra en même temps en scrupule, et me dit : « Je crains qu'il n'y ait trop de recherche dans cette demande. » Je ne laissai pourtant pas de le faire ; et les médecins lui ordonnèrent de boire du petit-lait, lui assurant toujours qu'il n'y avait nul danger, et que ce n'était que la migraine mêlée avec la vapeur des eaux. Néanmoins, quoi qu'ils pussent dire, il ne les crut jamais, et me pria d'avoir un ecclésiastique pour passer la nuit auprès de lui ; et moi-même je le trouvai si mal, que je donnai ordre, sans en rien dire, d'apporter des cierges et tout ce qu'il fallait pour le faire communier le lendemain matin [1].

Ces apprêts ne furent pas inutiles ; mais ils servirent plus tôt que nous n'avions pensé : car, environ minuit, il lui prit une convulsion si violente, que, quand elle fut passée, nous crûmes qu'il était mort ; et nous avions cet extrême déplaisir, avec tous les autres [2], de le voir mourir sans le Saint-Sacrement, après l'avoir demandé si souvent avec tant d'instance. Mais Dieu, qui voulait récompenser un désir si fervent et si juste, suspendit comme par un miracle cette convulsion, et lui rendit son jugement entier, comme dans sa parfaite santé ; en sorte que M. le curé entrant dans sa chambre avec le Saint-Sacrement, lui cria : « Voici Celui que vous avez tant désiré. » Ces paroles achevèrent de le réveiller ; et comme M. le curé approcha pour lui donner la communion, il fit un effort, et il se leva seul à moitié, pour le recevoir avec plus de respect ; et M. le curé, l'ayant interrogé, suivant la coutume, sur les principaux mystères de la foi, il répondit distinctement : « Oui, monsieur, je crois tout cela de tout mon cœur. » Ensuite, il reçut le saint Viatique et l'extrême-onction avec des sentiments si tendres, qu'il en versait des larmes. Il répondit à tout, remercia M. le curé ; et lorsqu'il le bénit avec le saint ciboire, il dit : « Que Dieu ne m'abandonne jamais ! » Ce qui fut comme ses dernières paroles ; car, après avoir fait son action de grâces, un moment après

1. Ce trait est tout à la louange de Gilberte. Que n'a-t-elle pu secouer plus tôt le joug qui les écrasait, elle et son frère !
2. Avec les autres déplaisirs.

ses convulsions le reprirent, qui ne le quittèrent plus, et qui ne lui laissèrent pas un instant de liberté d'esprit : elles durèrent jusqu'à sa mort, qui fut vingt-quatre heures après, le dix-neuvième d'août mil six cent soixante-deux, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans deux mois [1].

1. Il fut inhumé en l'église Saint-Étienne du Mont, devant la chapelle de la Sainte-Vierge. Sa tombe a été violée par les fanatiques de 1793. Mais sa dalle tumulaire a été conservée. En 1818, on a placé au pilier droit de la chapelle Saint-Bernard une reproduction plus lisible de l'épitaphe, d'ailleurs assez médiocre, que Florin Périer, son beau-frère, lui avait dédiée.

II.

EXTRAITS D'UN MÉMOIRE DE LA VIE DE PASCAL

par MARGUERITE PÉRIER, sa nièce [1].

Lorsque mon oncle eut un an, il lui arriva une chose fort extraordinaire. Ma grand'mère était, quoique très jeune, très pieuse et très charitable : elle avait un grand nombre de pauvres familles à qui elle donnait la charité. Il y en avait une qui avait la réputation d'être sorcière ; tout le monde le lui disait : mais ma grand'mère, qui n'était pas de ces femmes crédules et qui avait beaucoup d'esprit, se moqua de cet avis, et continuait toujours à lui faire l'aumône. Dans ce temps-là il arriva que le petit Pascal tomba dans une langueur semblable à ce qu'on appelle à Paris *tomber en chartre ;* mais cette langueur était accompagnée de deux circonstances qui ne sont pas ordinaires [2] ; l'une qu'il ne pouvait souffrir de voir de l'eau sans tomber dans des transports d'emportement très grands ; et l'autre, bien plus étonnante, c'est qu'il ne pouvait plus souffrir de voir son père et sa mère s'approcher l'un de l'autre ; il souffrait les caresses de l'un et de l'autre en particulier avec plaisir; mais aussitôt qu'ils s'approchaient ensemble, il criait, se débattait avec une violence excessive. Tout cela dura plus d'un an, durant lequel le mal s'augmentait ; il tomba dans une telle extrémité qu'on le croyait prêt à mourir.

Tout le monde disait à mon grand-père et à ma grand-mère, que c'était assurément un sort que cette sorcière avait jeté sur cet enfant ; ils s'en moquaient l'un et l'autre, regardant ces discours comme des imaginations qu'on a quand on voit des choses extraordinaires, et n'y faisant aucune attention, laissant toujours à cette femme une entrée libre dans leur maison, où elle recevait la charité. Enfin mon grand-père, importuné de tout ce qu'on lui disait là-dessus, fit un jour entrer cette femme dans son cabinet, croyant que la manière dont il lui parlerait lui donnerait lieu de faire cesser tous les bruits ; mais il fut très étonné lorsque, après les premières paroles qu'il lui dit, auxquelles elle répondit seulement et assez doucement que cela

1. Celle qui fut guérie par le miracle de Port-Royal.
2. Elles paraissent bien désigner un état névropathique, comme on dit aujourd'hui, et rien de plus.

n'était point et qu'on ne disait cela que par envie, à cause des charités qu'elle recevait, il voulut lui faire peur, et feignant d'être assuré qu'elle avait ensorcelé son enfant, il la menaça de la faire pendre, si elle ne lui avouait la vérité ; alors elle fut effrayée, et, se mettant à genoux, elle lui promit de lui dire tout, s'il lui promettait de lui sauver la vie. Sur cela mon grand-père, fort surpris [1], lui demanda ce qu'elle avait fait, et ce qui l'avait obligée à le faire ; elle lui dit que, l'ayant prié de solliciter un procès pour elle, il l'avait refusée, parce qu'il croyait qu'il n'était pas bon, et que pour s'en venger elle avait jeté un sort sur son enfant qu'elle voyait qu'il aimait tendrement, et qu'elle était bien fâchée de le lui dire, mais que le sort était à la mort. Mon grand-père affligé lui dit : « Quoi ! il faut donc que mon enfant meure ! » Elle lui dit qu'il y avait du remède, mais qu'il fallait que quelqu'un mourût pour lui, et transporter le sort. Mon grand-père lui dit : « Eh ! j'aime mieux que mon fils meure que si quelqu'un mourait pour lui. » Elle lui dit : « On peut mettre le sort sur une bête. » Mon grand-père lui offrit un cheval : elle lui dit que sans faire de si grands frais un chat lui suffirait : il lui en fit donner un ; elle l'emporta, et en descendant elle trouva deux capucins qui montaient pour consoler mon grand-père de la maladie de son fils. Ces Pères dirent à cette femme qu'elle voulait encore faire quelque sortilège de ce chat : elle le prit et le jeta par une fenêtre, d'où il ne tomba que de la hauteur de six pieds et tomba mort ; elle en demanda un autre que mon grand-père lui fit donner. La grande tendresse qu'il avait pour cet enfant fut cause qu'il ne fit pas d'attention que tout cela ne valait rien, puisqu'il fallait, pour transporter ce sort, faire une nouvelle invocation au diable ; jamais cette pensée ne lui vint dans l'esprit ; elle ne lui vint que longtemps après, et il se repentit d'avoir donné lieu à cela.

Le soir, la femme vint et dit à mon grand-père qu'elle avait besoin d'avoir un enfant qui n'eût pas sept ans, et qui, avant le lever du soleil, cueillît neuf feuilles de trois sortes d'herbes, c'est-à-dire trois de chaque sorte. Mon grand-père le dit à son apothicaire, qui dit qu'il y mènerait lui-même sa fille, ce qu'il fit le lendemain matin. Les trois sortes d'herbes étant cueillies, la femme fit un cataplasme qu'elle porta à sept heures du matin à mon grand-père, et lui dit qu'il fallait le mettre sur le ventre de l'enfant. Mon grand-père le fit mettre, et à midi revenant du palais, il trouva toute la maison en larmes, et on

1. Fort surpris aussi sera le lecteur, qu'un grave magistrat ait eu la crédulité si prompte, si complète, si persévérante. L'historiette ici racontée par sa petite fille jette un jour très curieux dans l'intimité de ce parti janséniste, qu'on voudrait nous faire admirer comme un cénacle de haute raison et de ferme philosophie.

lui dit que l'enfant était mort ; il monta, vit sa femme dans les larmes, et l'enfant dans le berceau, mort, à ce qu'il paraissait. Il s'en alla, et en sortant de la chambre il rencontra sur le degré la femme qui avait apporté le cataplasme, et, attribuant la mort de cet enfant à ce remède, il lui donna un soufflet si fort qu'il lui fit sauter le degré. Cette femme se releva et lui dit qu'elle voyait bien qu'il était en colère, parce qu'il croyait que son enfant était mort ; mais qu'elle avait oublié de lui dire le matin qu'il devait paraître mort jusqu'à minuit, et qu'on le laissât dans son berceau jusqu'à cette heure-là et qu'alors il reviendrait. Mon grand-père rentra et dit qu'il voulait absolument qu'on le gardât sans l'ensevelir. Cependant l'enfant paraissait mort ; il n'avait ni pouls, ni voix, ni sentiment ; il devenait froid, et avait toutes les marques de la mort ; on se moquait de la crédulité de mon grand-père, qui n'avait pas accoutumé à croire à ces gens-là.

On le garda donc ainsi, mon grand-père et ma grand'mère toujours présents, ne voulant s'en fier à personne ; ils entendirent sonner toutes les heures et minuit aussi sans que l'enfant revînt. Enfin, entre minuit et une heure, plus près d'une heure que de minuit, l'enfant commença à bâiller ; cela surprit extraordinairement : on le prit, on le réchauffa ; on lui donna du vin avec du sucre ; il l'avala sans donner néanmoins des marques de connaissance et sans ouvrir les yeux ; cela dura jusqu'à six heures du matin qu'il commença à ouvrir les yeux et à connaître quelqu'un. Alors, voyant son père et sa mère l'un près de l'autre, il se mit à crier comme il avait accoutumé; cela fit voir qu'il n'était pas encore guéri ; mais on fut du moins consolé de ce qu'il n'était pas mort, et environ six à sept jours après il commença à souffrir la vue de l'eau. Mon grand-père arrivant de la messe, le trouva qui se divertissait à verser de l'eau d'un verre dans un autre dans les bras de sa mère ; il voulut alors s'approcher, mais l'enfant ne le put souffrir, et peu de jours après il le souffrit, et en trois semaines de temps cet enfant fut entièrement guéri et remis dans son embonpoint.

Pendant que mon grand-père était à Rouen, M. Pascal, mon oncle, qui vivait dans cette grande piété qu'il avait lui-même imprimée à la famille, tomba dans un état fort extraordinaire, qui était causé par la grande application qu'il avait donnée aux sciences ; car les esprits étant montés trop fortement au cerveau, il se trouva dans une espèce de paralysie depuis la ceinture en bas, en sorte qu'il fut réduit à ne marcher qu'avec des potences [1] ; ses jambes et ses pieds devinrent froids

1. Des crosses.

comme du marbre, et on était obligé de lui mettre tous les jours des chaussons trempés dans de l'eau-de-vie pour tâcher de faire revenir la chaleur aux pieds. Cet état où les médecins le virent les obligea de lui défendre toute sorte d'application ; mais cet esprit si vif et si agissant ne pouvait pas demeurer oisif. Quand il ne fut plus occupé ni de sciences, ni de choses de piété qui portent avec elles leur application, il lui fallut quelque plaisir ; il fut contraint de revoir le monde [1], de jouer, et de se divertir. Dans le commencement cela était modéré ; mais insensiblement le goût en vint ; il se mit dans le monde, sans vice néanmoins ni déréglement, mais dans l'inutilité, le plaisir et l'amusement. Mon grand-père mourut ; il continua à se mettre dans le monde avec même plus de facilité, étant maître de son bien ; et alors, après s'y être un peu enfoncé, il prit la résolution de suivre le train commun du monde, c'est-à-dire de prendre une charge et de se marier [2] ; et prenant ses mesures pour l'un et pour l'autre, il en conféra avec ma tante qui était alors religieuse [3], qui gémissait de voir celui qui lui avait fait connaître le néant du monde s'y plonger lui-même par de tels engagements. Enfin Dieu permit qu'un jour de la Conception de la sainte Vierge [4], il allât voir ma tante, et demeurât au parloir avec elle durant qu'on disait none avant le sermon. Lorsqu'il fut achevé de sonner, elle le quitta, et lui de son côté entra dans l'église pour entendre le sermon, sans savoir que c'était là où Dieu l'attendait. Il trouva le prédicateur en chaire, ainsi il vit bien que ma tante ne pouvait pas lui avoir parlé [5] ; le sermon fut au sujet de la Conception de la sainte Vierge, sur les commencements de la vie des chrétiens, et sur l'importance de les rendre saints, en ne s'engageant pas, comme font presque tous les gens du monde, par l'habitude, par la coutume, et par des raisons de bienséance toutes humaines, dans des charges et dans des mariages ; il montra comment il fallait consulter Dieu avant que de s'y engager, et bien examiner si on pourrait faire son salut, si on n'y trouverait point d'obstacles. Comme c'était là précisément son état et sa disposition, et que le prédicateur prêcha avec beaucoup de véhémence et de solidité, il fut vivement touché, et croyant que tout cela avait été dit pour lui, il le prit de même. Ma tante alluma

1. De 1648 à 1654. Le *monde* que revit alors Pascal n'était pas du meilleur, attendu qu'il y voyait Des Barreaux et Miton, l'un et l'autre plus que « mondains ».

2. La sœur du duc de Roannez, qui fut pour un temps novice parmi les religieuses de Port-Royal, paraît bien avoir été l'objet de cette résolution de Pascal.

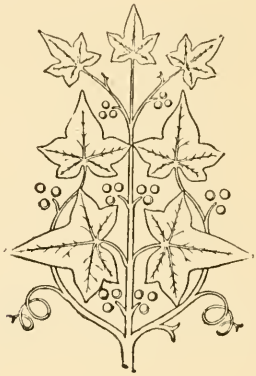
3. Jacqueline, de Port-Royal.

4. Le 8 décembre 1654. Le prédicateur qu'il entendit ce jour-là était le très janséniste Singlin.

5. Cela ne nous empêche pas de soupçonner qu'il y avait ce jour-là un complot pour attirer Pascal au parti janséniste, ou pour l'y ramener définitivement.

autant qu'elle put ce nouveau feu, et mon oncle se détermina peu de jours après à rompre entièrement avec le monde ; et pour cela il alla passer quelque temps à la campagne [1] pour se dépayser, et rompre le cours général du grand nombre de visites qu'il faisait et qu'il recevait ; cela lui réussit, car depuis cela il n'a vu aucun de ces amis qu'il ne visitait que par rapport au monde.

1. A Port-Royal des Champs.



III.

TRADUCTION DE
L'ÉPITAPHE DE PASCAL
composée en latin par Florin Périer.

Sous ce marbre repose Blaise Pascal, de Clermont, fils d'Étienne Pascal président en la cour suprême des aides d'Auvergne, lequel, après quelques années passées dans une sévère retraite et dans la méditation de la loi divine, mourut heureusement et religieusement dans la paix du Christ, le 19 aout 1662, a l'age de 39 ans. Dans son amour de la pauvreté et de l'humilité, il eut sans doute désiré ne pas même recevoir ces honneurs du tombeau, et rester caché jusque dans la mort après avoir toujours voulu l'être dans sa vie. Mais ne pouvant en cela céder a ses vœux, Florin Périer, conseiller en la même cour des aides, époux très aimant de Gilberte Pascal sœur de Blaise Pascal, a placé cette table de marbre afin de témoigner sa piété envers lui, et afin de se recommander avec lui aux pieux souvenirs et aux chrétiennes prières des fidèles.

IV.

ÉPITAPHE DE PASCAL
composée par A. P. C. D.

D. O. M. — Ici repose Blaise Pascal, noble écuyer, mort le 14 des calendes de septembre en l'année 1662, a l'age de 39 ans et 2 mois. — Si la piété est immortelle, Pascal vivra a jamais. Il a préféré le célibat au mariage, il s'est sanctifié par la religion et illustré par la vertu. Il fut célèbre par sa science, doué d'un génie pénétrant, aussi noble de cœur que de race, docte quoique non docteur, ami de l'équité, défenseur de la vérité, vengeur des vierges sacrées, ennemi très redoutable des corrupteurs de la morale chrétienne. Les rhéteurs aiment son éloquence, les écrivains vantent son élégance, les mathématiciens s'étonnent de sa profondeur, les philosophes s'attachent a sa sagesse, les docteurs louent sa théologie, les ames pieuses vénèrent son austérité, le monde entier admire cet homme qui voulait être inconnu de tous quoique il fut connu de tous. Quoi de plus? Voyageur, sache que le Pascal inhumé ici était le fameux Louis de Montalte. Hélas ! j'en ai dit assez, mes larmes éclatent, je me tais. Pascal est mort, hélas ! hélas ! quel deuil ! — Pierre posée avec tristesse par A. P. D. C. canoniste [1] orléanais [2].

---

1. Ou plutôt chanoine.
2. Inutile de faire observer l'inspiration toute janséniste de cette épitaphe qui, malgré ses coupables insinuations contre l'Église, honore cependant la mémoire de Pascal.

DEUXIÈME PARTIE

PENSÉES

PRÉFACE

D'ÉTIENNE PÉRIER, NEVEU DE PASCAL,

pour l'édition princeps des Pensées publiée en 1669-1670 par MM. de Port-Royal.

Monsieur Pascal ayant quitté fort jeune l'étude des mathématiques, de la physique et des autres sciences profanes, dans lesquelles il avait fait un si grand progrès qu'il y a eu assurément peu de personnes qui aient pénétré plus avant que lui dans les matières particulières qu'il en a traitées, il commença, vers la trentième année de son âge, à s'appliquer à des choses plus sérieuses et plus relevées, et à s'adonner uniquement, autant que sa santé le put permettre, à l'étude de l'Écriture, des Pères, et de la morale chrétienne.

Mais quoiqu'il n'ait pas moins excellé dans ces sortes de sciences qu'il avait fait dans les autres, comme il l'a bien fait paraître par des ouvrages qui passent pour assez achevés en leur genre [1], on peut dire néanmoins que, si Dieu eût permis qu'il eût travaillé quelque temps à celui qu'il avait dessein de faire sur la religion, et auquel il voulait employer tout le reste de sa vie, cet ouvrage eût beaucoup surpassé tous les autres qu'on a vus de lui ; parce qu'en effet les vues qu'il avait sur ce sujet étaient infiniment au-dessus de celles qu'il avait sur toutes les autres choses.

Je crois qu'il n'y aura personne qui n'en soit facilement persuadé en voyant seulement le peu que l'on en donne à présent, quelque imparfait qu'il paraisse ; et principalement sachant la manière dont il y a travaillé, et toute l'histoire du recueil qu'on en a fait. Voici comment tout cela s'est passé.

Monsieur Pascal conçut le dessein de cet ouvrage plusieurs années avant sa mort ; mais il ne faut pas néanmoins s'étonner s'il fut si longtemps sans en rien mettre par écrit : car il avait toujours accoutumé de songer beaucoup aux choses, et de les disposer dans son esprit avant que de les produire au dehors, pour bien considérer et examiner avec soin celles qu'il fallait mettre les premières ou les dernières, et l'ordre qu'il leur devait

1. Les *Provinciales*, si estimées des jansénistes.

donner à toutes, afin qu'elles pussent faire l'effet qu'il désirait. Et comme il avait une mémoire excellente, et qu'on peut dire même prodigieuse, en sorte qu'il a souvent assuré qu'il n'avait jamais rien oublié de ce qu'il avait une fois bien imprimé dans son esprit ; lorsqu'il s'était ainsi quelque temps appliqué à un sujet, il ne craignait pas que les pensées qui lui étaient venues lui pussent jamais échapper ; et c'est pourquoi il différait assez souvent de les écrire, soit qu'il n'en eût pas le loisir, soit que sa santé, qui a presque toujours été languissante et imparfaite, ne fût pas assez forte pour lui permettre de travailler avec application.

C'est ce qui a été cause que l'on a perdu à sa mort la plus grande partie de ce qu'il avait déjà conçu touchant son dessein; car il n'a presque rien écrit des principales raisons dont il voulait se servir, des fondements sur lesquels il prétendait appuyer son ouvrage, et de l'ordre qu'il voulait y garder, ce qui était assurément très considérable. Tout cela était tellement gravé dans son esprit et dans sa mémoire, qu'ayant négligé de l'écrire lorsqu'il l'aurait peut-être pu faire, il se trouva, lorsqu'il l'aurait bien voulu, hors d'état d'y pouvoir du tout travailler.

Il se rencontra néanmoins une occasion, il y a environ dix ou douze ans [1], en laquelle on l'obligea, non pas d'écrire ce qu'il avait dans l'esprit sur ce sujet-là, mais d'en dire quelque chose de vive voix. Il le fit donc en présence et à la prière de plusieurs personnes très considérables de ses amis. Il leur développa en peu de mots le plan de tout son ouvrage : il leur représenta ce qui en devait faire le sujet et la matière : il leur en rapporta en abrégé les raisons et les principes, et il leur expliqua l'ordre et la suite des choses qu'il y voulait traiter. Et ces personnes, qui sont aussi capables qu'on le puisse être de juger de ces sortes de choses, avouent qu'elles n'ont jamais rien entendu de plus beau, de plus fort, de plus touchant, ni de plus convaincant ; qu'elles en furent charmées, et que ce qu'elles virent de ce projet et de ce dessein dans un discours de deux ou trois heures fait ainsi sur-le-champ, et sans avoir été prémédité ni travaillé, leur fit juger ce que ce pourrait être un jour, s'il était jamais exécuté et conduit à sa perfection par une personne dont elles connaissaient la force et la capacité, qui avait accoutumé de tant travailler tous ses ouvrages, qui ne se contentait presque jamais de ses premières pensées, quelque bonnes qu'elles parussent aux autres, et qui a refait souvent jusqu'à huit ou dix fois des pièces que tout autre que lui trouvait admirables dès la première.

1. Vers 1658. On peut supposer que ce fut à Port-Royal même, et en présence des fameux *solitaires*.

Après qu'il leur eut fait voir quelles sont les preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes, et qui sont les plus propres à les persuader, il entreprit de montrer que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude et d'évidence que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables [1].

Pour entrer dans ce dessein, il commença d'abord par une peinture de l'homme, où il n'oublia rien de tout ce qui le pouvait faire connaître et au dedans et au dehors de lui-même, jusqu'aux plus secrets mouvements de son cœur. Il supposa ensuite un homme qui, ayant toujours vécu dans une ignorance générale, et dans une indifférence à l'égard de toutes choses, et surtout à l'égard de soi-même, vient enfin à se considérer dans ce tableau, et à examiner ce qu'il est. Il est surpris d'y découvrir une infinité de choses auxquelles il n'a jamais pensé ; et il ne saurait remarquer sans étonnement et sans admiration tout ce que Monsieur Pascal lui fait sentir de sa grandeur et de sa bassesse, de ses avantages et de ses faiblesses, du peu de lumière qui lui reste, et des ténèbres qui l'environnent presque de toutes parts,et enfin de toutes les contrariétés étonnantes qui se trouvent dans sa nature. Il ne peut plus après cela demeurer dans l'indifférence, s'il a tant soit peu de raison ; et quelque insensible qu'il ait été jusqu'alors, il doit souhaiter, après avoir ainsi connu ce qu'il est, de connaître aussi d'où il vient et ce qu'il doit devenir.

M. Pascal l'ayant mis dans cette disposition de chercher à s'instruire sur un doute si important, il l'adresse premièrement aux philosophes ; et c'est là qu'après lui avoir développé tout ce que les plus grands philosophes de toutes les sectes ont dit sur le sujet de l'homme, il lui fait observer tant de défauts, tant de faiblesses, tant de contradictions, et tant de faussetés dans tout ce qu'ils en ont avancé, qu'il n'est pas difficile à cet homme de juger que ce n'est pas là où il s'en doit tenir.

Il lui fait ensuite parcourir tout l'univers et tous les âges, pour lui faire remarquer une infinité de religions qui s'y rencontrent ; mais il lui fait voir en même temps, par des raisons si fortes et si convaincantes, que toutes ces religions ne sont remplies que de vanité, que de folies, que d'erreurs, que d'égarements et d'extravagances, qu'il n'y trouve rien encore qui le puisse satisfaire.

1. Cette proposition n'est pas sans quelque exagération. Jamais l'Église n'a prétendu que ses titres fussent d'une évidence aussi frappante, aussi directe, que celles des sciences expérimentales ou mathématiques. L'obscurité de la foi est reconnue par tous les bons théologiens, et sert à assurer le mérite de la croyance. Pascal lui-même a repoussé cette exagération en plusieurs de ses *Pensées*, allant même jusqu'à l'extrémité opposée, qui est également fausse.

Enfin il lui fait jeter les yeux sur le peuple juif, et il lui en fait observer des circonstances si extraordinaires, qu'il attire facilement son attention. Après lui avoir représenté tout ce que ce peuple a de singulier, il s'arrête particulièrement à lui faire remarquer un livre unique par lequel il se gouverne, et qui comprend tout ensemble son histoire, sa loi et sa religion. A peine a-t-il ouvert ce livre, qu'il y apprend que le monde est l'ouvrage d'un Dieu, et que c'est ce même Dieu qui a créé l'homme à son image, et qui l'a doué de tous les avantages du corps et de l'esprit qui convenaient à cet état. Quoiqu'il n'ait rien encore qui le convainque de cette vérité, elle ne laisse pas de lui plaire ; et la raison seule suffit pour lui faire trouver plus de vraisemblance [1] dans cette supposition qu'un Dieu est l'auteur des hommes et de tout ce qu'il y a dans l'univers, que dans tout ce que ces mêmes hommes se sont imaginé par leurs propres lumières. Ce qui l'arrête en cet endroit, est de voir, par la peinture qu'on lui a faite de l'homme, qu'il est bien éloigné de posséder tous ces avantages qu'il a dû avoir lorsqu'il est sorti des mains de son auteur [2] ; mais il ne demeure pas longtemps dans ce doute ; car, dès qu'il poursuit la lecture de ce même livre, il y trouve qu'après que l'homme eut été créé de Dieu dans l'état d'innocence, et avec toutes sortes de perfections, la première action qu'il fit fut de se révolter contre son créateur, et d'employer tous les avantages qu'il en avait reçus, pour l'offenser.

Monsieur Pascal lui fait alors comprendre que ce crime ayant été le plus grand de tous les crimes en toutes ses circonstances, il avait été puni non seulement dans ce premier homme, qui, étant déchu par là de son état, tomba tout d'un coup dans la misère, dans la faiblesse, dans l'erreur et dans l'aveuglement ; mais encore dans tous ses descendants, à qui ce même homme a communiqué et communiquera encore sa corruption dans toute la suite des temps [3].

Il lui fait ensuite parcourir divers endroits de ce livre où il a découvert cette vérité. Il lui fait prendre garde qu'il n'y est plus parlé de l'homme que par rapport à cet état de faiblesse et de désordre ; qu'il y est dit souvent que toute chair est corrompue, que les hommes sont abandonnés à leurs sens, et qu'ils ont une pente au mal dès leur naissance. Il lui fait voir encore

1. Ce n'est pas assez. La raison peut découvrir par elle-même que l'homme est une créature de Dieu, faite à son image.

2. Cet argument repose sur une idée exagérée de la misère actuelle de l'homme, et sur l'opinion janséniste de la nécessité des dons préternaturels et surnaturels dans le premier homme.

3. Pascal se trompe : ce n'est pas la gravité du péché d'Adam qui a été cause de sa transmission. Et puis, qui croira qu'Adam a été plus criminel en toute façon que Judas le traître et que les juifs déicides ?

que cette première chute est la source, non seulement de tout ce qu'il y a de plus incompréhensible dans la nature de l'homme, mais aussi d'une infinité d'effets qui sont hors de lui, et dont la cause lui est inconnue [1]. Enfin il lui représente l'homme si bien dépeint dans tout ce livre, qu'il ne lui paraît plus différent de la première image qu'il lui en a tracée.

Ce n'est pas assez d'avoir fait connaître à cet homme son état plein de misère ; M. Pascal lui apprend encore qu'il trouvera dans ce même livre de quoi se consoler. Et en effet, il lui fait remarquer qu'il y est dit que le remède est entre les mains de Dieu ; que c'est à lui que nous devons recourir pour avoir les forces qui nous manquent ; qu'il se laissera fléchir, et qu'il enverra même un libérateur aux hommes, qui satisfera pour eux, et qui réparera leur impuissance.

Après qu'il lui a expliqué un grand nombre de remarques très particulières sur le livre de ce peuple, il lui fait encore considérer que c'est le seul qui ait parlé dignement de l'Être souverain, et qui ait donné l'idée d'une véritable religion. Il lui en fait concevoir les marques les plus sensibles qu'il applique à celles que ce livre a enseignées ; et il lui fait faire une attention particulière sur ce qu'elle fait consister l'essence de son culte dans l'amour du Dieu qu'elle adore ; ce qui est un caractère tout singulier, et qui la distingue visiblement de toutes les autres religions, dont la fausseté paraît par le défaut de cette marque si essentielle.

Quoique Monsieur Pascal, après avoir conduit si avant cet homme qu'il s'était proposé de persuader insensiblement, ne lui ait encore rien dit qui le puisse convaincre des vérités qu'il lui a fait découvrir, il l'a mis néanmoins dans la disposition de les recevoir avec plaisir, pourvu qu'on puisse lui faire voir qu'il doit s'y rendre, et de souhaiter même de tout son cœur qu'elles soient solides et bien fondées, puisqu'il y trouve de si grands avantages pour son repos et pour l'éclaircissement de ses doutes. C'est aussi l'état où devrait être tout homme raisonnable, s'il était une fois bien entré dans la suite de toutes les choses que M. Pascal vient de représenter : et il y a sujet de croire qu'après cela il se rendrait facilement à toutes les preuves qu'il apporta ensuite pour confirmer la certitude et l'évidence de toutes ces vérités importantes dont il avait parlé, et qui sont le fondement de la religion chrétienne, qu'il avait dessein de persuader.

Pour dire en peu de mots quelque chose de ces preuves, après qu'il eut montré en général que les vérités dont il s'agis-

1. Exagération au sujet du péché originel. On en était coutumier dans le parti janséniste.

sait étaient contenues dans un livre de la certitude duquel tout homme de bon sens ne pouvait douter, il s'arrêta principalement au livre de Moïse où ces vérités sont particulièrement répandues ; et il fit voir, par un très grand nombre de circonstances indubitables, qu'il était également impossible que Moïse eût laissé par écrit des choses fausses ; ou que le peuple à qui il les avait laissées s'y fût laissé tromper, quand même Moïse aurait été capable d'être fourbe.

Il parla aussi de tous les grands miracles qui sont rapportés dans ce livre ; et comme ils sont d'une grande conséquence pour la religion qui y est enseignée, il prouva qu'il n'était pas possible qu'ils ne fussent vrais, non seulement par l'autorité du livre où ils sont contenus, mais encore par toutes les circonstances qui les accompagnent, et qui les rendent indubitables.

Il fit voir encore de quelle manière toute la loi de Moïse était figurative ; que tout ce qui était arrivé aux Juifs n'avait été que la figure des vérités accomplies à la venue du Messie ; et que, le voile qui couvrait ces figures ayant été levé, il était aisé d'en voir l'accomplissement et la consommation parfaite en faveur de ceux qui ont reçu JÉSUS-CHRIST.

Monsieur Pascal entreprit ensuite de prouver la vérité de la religion par les prophéties ; et ce fut sur ce sujet qu'il s'étendit beaucoup plus que sur les autres. Comme il avait beaucoup travaillé là-dessus, et qu'il y avait des vues qui lui étaient toutes particulières, il les expliqua d'une manière fort intelligible : il en fit voir le sens et la suite avec une facilité merveilleuse ; et il les mit dans tout leur jour et dans toute leur force.

Enfin, après avoir parcouru les livres de l'Ancien Testament, et fait encore plusieurs observations convaincantes pour servir de fondements et de preuves à la vérité de la religion, il entreprit encore de parler du Nouveau Testament, et de tirer ses preuves de la vérité même de l'Évangile.

Il commença par JÉSUS-CHRIST ; et quoiqu'il l'eût déjà prouvé invinciblement par les prophéties et par toutes les figures de la loi, dont on voyait en lui l'accomplissement parfait, il apporta encore beaucoup de preuves tirées de sa personne même, de ses miracles, de sa doctrine et des circonstances de sa vie.

Il s'arrêta ensuite sur les apôtres ; et pour faire voir la vérité de la foi qu'ils ont publiée hautement partout, après avoir établi qu'on ne pouvait les accuser de fausseté qu'en supposant, ou qu'ils avaient été des fourbes, ou qu'ils avaient été trompés eux-mêmes, il fit voir clairement que l'une et l'autre de ces suppositions étaient également impossibles.

Enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvait servir à la vérité

de l'histoire évangélique, faisant de très belles remarques sur l'Evangile, même sur le style des évangélistes, et sur leurs personnes ; sur les apôtres en particulier, et sur leurs écrits ; sur le nombre prodigieux de miracles ; sur les martyrs ; sur les saints : en un mot, sur toutes les voies par lesquelles la religion chrétienne s'est entièrement établie. Et quoiqu'il n'eût pas le loisir, dans un simple discours, de traiter au long une si vaste matière, comme il avait dessein de faire dans son ouvrage, il en dit néanmoins assez pour convaincre que tout cela ne pouvait être l'ouvrage des hommes, et qu'il n'y avait que Dieu seul qui eût pu conduire l'événement de tant d'effets différents, qui concourent tous également à prouver d'une manière invincible la religion qu'il est venu lui-même établir parmi les hommes.

Voilà en substance les principales choses dont il entreprit de parler dans tout ce discours, qu'il ne proposa à ceux qui l'entendirent que comme l'abrégé du grand ouvrage qu'il méditait ; et c'est par le moyen d'un de ceux qui y furent présents qu'on a su depuis le peu que je viens d'en rapporter.

On verra, parmi les fragments que l'on donne au public, quelque chose de ce grand dessein de Monsieur Pascal : mais on y en verra bien peu ; et les choses mêmes que l'on y trouvera sont si imparfaites, si peu étendues, et si peu digérées, qu'elles ne peuvent donner qu'une idée très grossière de la manière dont il avait envie de les traiter.

Au reste, il ne faut pas s'étonner si, dans le peu qu'on en donne, on n'a pas gardé son ordre et sa suite pour la distribution des matières. Comme on n'avait presque rien qui se suivît, il eût été inutile de s'attacher à cet ordre [1], et l'on s'est contenté de les disposer à peu près en la manière qu'on a jugé être plus propre et plus convenable à ce que l'on en avait. On espère même qu'il y aura peu de personnes qui, après avoir bien conçu une fois le dessein de Monsieur Pascal, ne suppléent d'eux-mêmes au défaut de cet ordre ; et qui, en considérant avec attention les diverses matières répandues dans ces fragments, ne jugent facilement où elles doivent être rapportées suivant l'idée de celui qui les avait écrites [2].

Si l'on avait seulement ce discours-là par écrit tout au long et en la manière qu'il fut prononcé, l'on aurait quelque sujet de se consoler de la perte de cet ouvrage, et l'on pourrait dire qu'on en aurait au moins un petit échantillon, quoique fort imparfait. Mais Dieu n'a pas permis qu'il nous ait laissé ni l'un

1. Inutile, non ; difficile, oui.
2. Telle est la tâche que nous avons assumée afin d'en épargner, en partie du moins, l'ennui et la fatigue au lecteur.

ni l'autre. Car peu de temps après il tomba malade d'une maladie de langueur et de faiblesse qui dura les quatre dernières années de sa vie, et qui, quoiqu'elle parût fort peu au dehors, et qu'elle ne l'obligeât pas de garder le lit ni la chambre, ne laissait pas de l'incommoder beaucoup, et de le rendre presque incapable de s'appliquer à quoi que ce soit : de sorte que le plus grand soin et la principale occupation de ceux qui étaient auprès de lui était de le détourner d'écrire, et même de parler de tout ce qui demandait quelque contention d'esprit, et de ne l'entretenir que de choses indifférentes et incapables de le fatiguer.

C'est néanmoins pendant ces quatre dernières années de langueur et de maladie qu'il a fait et écrit tout ce que l'on a de lui de cet ouvrage qu'il méditait, et tout ce que l'on en donne au public. Car, quoiqu'il attendît que sa santé fût entièrement rétablie pour y travailler tout de bon, et pour écrire les choses qu'il avait déjà digérées et disposées dans son esprit, cependant, lorsqu'il lui survenait quelques nouvelles pensées, quelques vues, quelques idées, ou même quelque tour et quelques expressions qu'il prévoyait lui pouvoir un jour servir pour son dessein, comme il n'était pas alors en état de s'y appliquer aussi fortement qu'il faisait quand il se portait bien, ni de les imprimer dans son esprit et dans sa mémoire, il aimait mieux en mettre quelque chose par écrit pour ne les pas oublier ; et pour cela il prenait le premier morceau de papier qu'il trouvait sous sa main, sur lequel il mettait sa pensée en peu de mots, et fort souvent même seulement à demi-mot, car il ne l'écrivait que pour lui ; et c'est pourquoi il se contentait de le faire fort légèrement, pour ne se pas fatiguer l'esprit, et d'y mettre seulement les choses qui étaient nécessaires pour le faire ressouvenir des vues et des idées qu'il avait.

C'est ainsi qu'il a fait la plupart des fragments qu'on trouvera dans ce recueil : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il y en a quelques-uns qui semblent assez imparfaits, trop courts et trop peu expliqués, et dans lesquels on peut même trouver des termes et des expressions moins propres et moins élégantes. Il arrivait néanmoins quelquefois, qu'ayant la plume à la main, il ne pouvait s'empêcher, en suivant son inclination, de pousser ses pensées et de les étendre un peu davantage, quoique ce ne fût jamais avec la force et l'application d'esprit qu'il aurait pu faire en parfaite santé. Et c'est pourquoi l'on en trouvera aussi quelques-unes plus étendues et mieux écrites, et des chapitres plus suivis et plus parfaits que les autres.

Voilà de quelle manière ont été écrites ces Pensées. Et je crois qu'il n'y aura personne qui ne juge facilement, par ces

légers commencements et par ces faibles essais d'une personne malade, qu'il n'avait écrit que pour lui seul, et pour se remettre dans l'esprit des pensées qu'il craignait de perdre, et qu'il n'a jamais revues ni retouchées, quel eût été l'ouvrage entier, s'il eût pu recouvrer sa parfaite santé et y mettre la dernière main : lui qui savait disposer les choses dans un si beau jour et un si bel ordre, qui donnait un tour si particulier, si noble et si relevé, à tout ce qu'il voulait dire, qui avait dessein de travailler cet ouvrage plus que tous ceux qu'il avait jamais faits, qui y voulait employer toute la force d'esprit et tous les talents que Dieu lui avait donnés, et duquel il a dit souvent qu'il lui fallait dix ans de santé pour l'achever.

Comme l'on savait le dessein qu'avait Monsieur Pascal de travailler sur la religion, l'on eut un très grand soin, après sa mort, de recueillir tous les écrits qu'il avait faits sur cette matière. On les trouva tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre et sans aucune suite, parce que, comme je l'ai déjà remarqué, ce n'était que les premières expressions de ses pensées qu'il écrivait sur de petits morceaux de papier à mesure qu'elles lui venaient dans l'esprit. Et tout cela était si imparfait et si mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer.

La première chose que l'on fit fut de les faire copier [1] tels qu'ils étaient, et dans la même confusion qu'on les avait trouvés. Mais lorsqu'on les vit en cet état, et qu'on eut plus de facilité de les lire et de les examiner que dans les originaux [2], ils parurent d'abord si informes, si peu suivis, et la plupart si peu expliqués, qu'on fut fort longtemps sans penser du tout à les faire imprimer, quoique plusieurs personnes de très grande considération le demandassent souvent avec des instances et des sollicitations fort pressantes : parce que l'on jugeait bien que l'on ne pouvait pas remplir l'attente et l'idée que tout le monde avait de cet ouvrage, dont l'on avait déjà entendu parler, en donnant ces écrits en l'état qu'ils étaient.

Mais enfin on fut obligé de céder à l'impatience et au grand désir que tout le monde témoignait de les voir imprimés. Et l'on s'y porta d'autant plus aisément, que l'on crut que ceux qui les liraient seraient assez équitables pour faire le discernement d'un dessein ébauché d'avec une pièce achevée, et pour

1. Deux de ces copies sont actuellement à Paris, Bibliothèque Nationale.

2. Ces originaux ont été réunis, mais avec un grand désordre, dans un précieux manuscrit de la Bibliothèque Nationale. Il est presque tout entier de la main de Pascal; la dixième partie environ est d'une autre écriture, mais certainement relue par Pascal. Beaucoup de ces fragments sont des rédactions successives d'une même pensée, d'un même sujet. Il s'en trouve que Pascal a cru devoir barrer et qui méritent néanmoins d'être conservés et reproduits dans notre édition.

juger de l'ouvrage par l'échantillon, quelque imparfait qu'il fût. Et ainsi l'on se résolut de les donner au public. Mais comme il y avait plusieurs manières de l'exécuter, l'on a été quelque temps à se déterminer sur celle que l'on devait prendre.

La première qui vint dans l'esprit, et celle qui était sans doute la plus facile, était de les faire imprimer tout de suite dans le même état où on les avait trouvés. Mais l'on jugea bientôt que, de le faire de cette sorte, c'eût été perdre presque tout le fruit qu'on en pouvait espérer, parce que les pensées plus parfaites, plus suivies, plus claires et plus étendues, étant mêlées et comme absorbées parmi tant d'autres imparfaites, obscurs, à demi digérées, et quelques-unes même presque inintelligibles à tout autre qu'à celui qui les avait écrites, il y avait tout sujet de croire que les unes feraient rebuter les autres, et que l'on ne considérerait ce volume, grossi inutilement de tant de pensées imparfaites, que comme un amas confus, sans ordre, sans suite, et qui ne pouvait servir à rien.

Il y avait une autre manière de donner ces écrits au public, qui était d'y travailler auparavant, d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui étaient imparfaites, et, en prenant dans tous ces fragments le dessein de M. Pascal, de suppléer en quelque sorte l'ouvrage qu'il voulait faire. Cette voie eût été assurément la plus parfaite ; mais il était aussi très difficile de la bien exécuter. L'on s'y est néanmoins arrêté assez longtemps, et l'on avait en effet commencé à y travailler. Mais enfin l'on s'est résolu de la rejeter aussi bien que la première, parce que l'on a considéré qu'il était presque impossible de bien entrer dans la pensée et dans le dessein d'un auteur, et surtout d'un auteur mort, et que ce n'eût pas été donner l'ouvrage de M. Pascal, mais un ouvrage tout différent.

Ainsi, pour éviter les inconvénients qui se trouvaient dans l'une et l'autre de ces manières de faire paraître ces écrits, l'on en a choisi une entre deux, qui est celle que l'on a suivie dans ce recueil. L'on a pris seulement parmi ce grand nombre de pensées celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées ; et on les donne telles qu'on les a trouvées, sans y rien ajouter ni changer [1],

1. Etienne Périer se trompe. L'édition de 1669-1670 pour laquelle il écrit cette préface, et qui fut publiée par la famille de Pascal, aidée de Nicole, d'Arnauld et du duc de Roannez, n'est qu'une continuelle trahison de Pascal et de son œuvre: suppressions, altérations, bouleversements des idées et des phrases, y abondent avec une audace peu honorable pour Messieurs de Port-Royal plus préoccupés des intérêts de leur secte que de l'authenticité de leur texte. L'édition de l'abbé Bossut, en 1770, contient en plus les « tirades » contre les Jésuites, supprimées cent ans auparavant « dans un esprit de paix » plus ou moins sincère. Mais à ces tirades s'ajoutent bien des passages sortis de la seule imagination du nouvel éditeur. C'est seulement en 1844, grâce à M. Cousin, que M. Faugère a donné le vrai texte des *Pensées*. MM. Havet en 1852, Ch. Louandre en 1869, Plon en 1873, Molinier en 1877-1879, ont complété son œuvre. Par eux, nous connaissons enfin Pascal.

si ce n'est qu'au lieu qu'elles étaient sans suite, sans liaison, et dispersées confusément de côté et d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre, et réduit sous les mêmes titres celles qui étaient sur les mêmes sujets ; et l'on a supprimé toutes les autres qui étaient ou trop obscures, ou trop imparfaites.

Ce n'est pas qu'elles ne continssent aussi de très belles choses, et qu'elles ne fussent capables de donner de grandes vues à ceux qui les entendraient bien. Mais comme l'on ne voulait pas travailler à les éclaircir et à les achever, elles eussent été entièrement inutiles en l'état qu'elles sont. Et afin que l'on en ait quelque idée, j'en rapporterai ici seulement une pour servir d'exemple, et par laquelle on pourra juger de toutes les autres que l'on a retranchées. Voici donc quelle est cette pensée, et en quel état on l'a trouvée parmi ces fragments : « Un artisan « qui parle des richesses, un procureur qui parle de la guerre, « de la royauté, etc. Mais le riche parle bien des richesses, le « Roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, et « Dieu parle bien de Dieu. »

Il y a dans ce fragment une fort belle pensée ; mais il y a peu de personnes qui la puissent voir, parce qu'elle y est expliquée très imparfaitement et d'une manière fort obscure, fort courte et fort abrégée ; en sorte que, si on ne lui avait souvent ouï dire de bouche la même pensée, il serait difficile de la reconnaître dans une expression si confuse et si embrouillée. Voici à peu près en quoi elle consiste.

Il avait fait plusieurs remarques très particulières sur le style de l'Écriture, et principalement de l'Évangile, et il y trouvait des beautés que peut-être personne n'avait remarquées avant lui. Il admirait entre autres choses la naïveté, la simplicité, et pour le dire ainsi, la froideur avec laquelle il semble que JÉSUS-CHRIST y parle des choses les plus grandes et les plus relevées, comme sont, par exemple, le royaume de Dieu, la gloire que posséderont les saints dans le ciel, les peines de l'enfer, sans s'y étendre, comme ont fait les Pères et tous ceux qui ont écrit sur ces matières. Et il disait que la véritable cause de cela était que ces choses, qui à la vérité sont infiniment grandes et relevées à notre égard, ne le sont pas de même à l'égard de JÉSUS-CHRIST, et qu'ainsi il ne faut pas trouver étrange qu'il en parle de cette sorte sans étonnement et sans admiration ; comme l'on voit, sans comparaison, qu'un général d'armée parle tout simplement et sans s'émouvoir du siège d'une place importante, et du gain d'une grande bataille, et qu'un roi parle froidement d'une somme de quinze ou vingt millions, dont un particulier et un artisan ne parleraient qu'avec de grandes exagérations.

Voilà quelle est la pensée qui est contenue et renfermée sous

le peu de paroles qui composent ce fragment ; et cette considération, jointe à quantité d'autres semblables, pouvait servir assurément, dans l'esprit des personnes raisonnables et qui agissent de bonne foi, de quelque preuve de la divinité de JÉSUS-CHRIST.

Je crois que ce seul exemple peut suffire, non seulement pour faire juger quels sont à peu près les autres fragments qu'on a retranchés, mais aussi pour faire voir le peu d'application et la négligence, pour ainsi dire, avec laquelle ils ont presque tous été écrits ; ce qui doit bien convaincre de ce que j'ai dit, que Monsieur Pascal ne les avait écrits en effet que pour lui seul, et sans aucune pensée qu'ils dussent jamais paraître en cet état. Et c'est aussi ce qui fait espérer que l'on sera assez porté à excuser les défauts qui s'y pourront rencontrer.

Que s'il se trouve encore dans ce recueil quelques pensées un peu obscures, je pense que, pour peu qu'on s'y veuille appliquer, on les comprendra néanmoins très facilement, et qu'on demeurera d'accord que ce ne sont pas les moins belles, et qu'on a mieux fait de les donner telles qu'elles sont, que de les éclaircir par un grand nombre de paroles qui n'auraient servi qu'à les rendre traînantes et languissantes, et qui en auraient ôté une des principales beautés qui consiste à dire beaucoup de choses en peu de mots.

L'on en peut voir un exemple dans un des fragments du chapitre des *Preuves de Jésus-Christ par les prophéties*, qui est conçu en ces termes : « Les prophètes sont mêlés de prophéties « particulières, et de celles du Messie : afin que les prophéties du « Messie ne fussent pas sans preuves, et que les prophéties par- « ticulières ne fussent pas sans fruit. » Il rapporte dans ce fragment la raison pour laquelle les prophètes, qui n'avaient en vue que le Messie, et qui semblaient ne devoir prophétiser que de lui et de ce qui le regardait, ont néanmoins souvent prédit des choses particulières qui paraissaient assez indifférentes et inutiles à leur dessein. Il dit que c'était afin que ces événements particuliers s'accomplissant de jour en jour aux yeux de tout le monde, en la manière qu'ils les avaient prédits, ils fussent incontestablement reconnus pour prophètes, et qu'ainsi l'on ne pût douter de la vérité et de la certitude de toutes les choses qu'ils prophétisaient du Messie. De sorte que, par ce moyen, les prophéties du Messie tiraient en quelque façon leurs preuves et leur autorité de ces prophéties particulières verifiées et accomplies ; et ces prophéties particulières, servant ainsi à prouver et à autoriser celles du Messie [1], elles n'étaient pas inutiles et

1. Et par conséquent à le faire connaître, espérer, désirer, pour sauver ainsi les âmes, même dès avant sa venue.

infructueuses. Voilà le sens de ce fragment étendu et développé. Mais il n'y a sans doute personne qui ne prît bien plus de plaisir de le découvrir soi-même dans ces paroles obscures, que de le voir ainsi éclairci et expliqué.

Il est encore, ce me semble, assez à propos, pour détromper quelques personnes qui pourraient peut-être s'attendre de trouver ici des preuves et des démonstrations géométriques de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et de plusieurs autres articles de la foi chrétienne, de les avertir que ce n'était pas là le dessein de Monsieur Pascal. Il ne prétendait point prouver toutes ces vérités de la religion par de telles démonstrations fondées sur des principes évidents capables de convaincre l'obstination des plus endurcis, ni par des raisonnements métaphysiques qui souvent égarent plus l'esprit qu'ils ne le persuadent, ni par des lieux communs tirés de divers effets de la nature [1]; mais par des preuves morales qui vont plus au cœur qu'à l'esprit. C'est-à-dire qu'il voulait plus travailler à toucher et à disposer le cœur qu'à convaincre et à persuader l'esprit ; parce qu'il savait que les passions et les attachements vicieux qui corrompent le cœur et la volonté sont les plus grands obstacles et les principaux empêchements que nous ayons à la foi, et que, pourvu qu'on pût lever ces obstacles, il n'était pas difficile de faire recevoir à l'esprit les lumières et les raisons qui pouvaient le convaincre.

L'on sera facilement persuadé de tout cela en lisant ces écrits. Mais Monsieur Pascal s'en est encore expliqué lui-même dans un de ses fragments qui a été trouvé parmi les autres, et que l'on n'a point mis dans ce recueil [2]. Voici ce qu'il dit dans ce fragment : « Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des « raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou « l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature ; « non seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort « pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées « endurcis [3] ; mais encore parce que cette connaissance, sans « JÉSUS-CHRIST, est inutile et stérile. Quand un homme serait « persuadé que les proportions des nombres sont des vérités « immatérielles, éternelles, et dépendantes d'une première « vérité en qui elles subsistent et qu'on appelle Dieu, je ne le « trouverais pas beaucoup avancé pour son salut [4]. »

L'on s'étonnera peut-être aussi de trouver dans ce recueil

1. Il eût cependant bien fait de rapporter les meilleures de ces preuves, dont plusieurs sont excellentes.
2. M. Faugère et ses successeurs ont réparé cette omission et beaucoup d'autres.
3. Triste défaillance d'un grand esprit que le jansénisme avait profondément égaré.
4. Pascal se trompe. L'Écriture ne lui disait-elle pas : « Celui qui s'approche de Dieu, doit croire tout d'abord qu'il est ? » (Heb., XI, 6.) C'est le point de départ nécessaire.

une si grande diversité de pensées, dont il y en a même plusieurs qui semblent assez éloignées du sujet que Monsieur Pascal avait entrepris de traiter. Mais il faut considérer que son dessein était bien plus ample et plus étendu qu'on ne se l'imagine, et qu'il ne se bornait pas seulement à réfuter les raisonnements des athées et de ceux qui combattent quelques-unes des vérités de la foi chrétienne. Le grand amour et l'estime singulière qu'il avait pour la religion faisait que non seulement il ne pouvait souffrir qu'on la voulût détruire et anéantir tout à fait, mais même qu'on la blessât et qu'on la corrompît en la moindre chose. De sorte qu'il voulait déclarer la guerre à tous ceux qui en attaquent ou la vérité ou la sainteté ; c'est-à-dire non seulement aux athées, aux infidèles et aux hérétiques qui refusent de soumettre les fausses lumières de leur raison à la foi, et de reconnaître les vérités qu'elle nous enseigne ; mais même aux chrétiens et aux catholiques qui, étant dans le corps de la véritable Église, ne vivent pas néanmoins selon la pureté des maximes de l'Évangile qui nous y sont proposées comme le modèle sur lequel nous devons nous régler et conformer toutes nos actions.

Voilà quel était son dessein ; et ce dessein était assez vaste et assez grand pour pouvoir comprendre la plupart des choses qui sont répandues dans ce recueil. Il s'y en pourra néanmoins trouver quelques-unes qui n'y ont nul rapport, et qui en effet n'y étaient pas destinées, comme, par exemple, la plupart de celles qui sont dans le chapitre des *Pensées diverses*, lesquelles on a aussi trouvées parmi les papiers de Monsieur Pascal, et que l'on a jugé à propos de joindre aux autres ; parce que l'on ne donne pas ce livre-ci simplement comme un ouvrage fait contre les athées ou sur la religion, mais comme un recueil de *Pensées de Monsieur Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets.*

Je pense qu'il ne reste plus, pour achever cette Préface, que de dire quelque chose de l'auteur après avoir parlé de son ouvrage. Je crois que non seulement cela sera assez à propos, mais que ce que j'ai dessein d'en écrire pourra même être très utile pour faire connaître comment Monsieur Pascal est entré dans l'estime et dans les sentiments qu'il avait pour la religion, qui lui firent concevoir le dessein d'entreprendre cet ouvrage [1].

L'on a déjà rapporté en abrégé, dans la préface des *Traités de l'équilibre des liqueurs*, et *de la pesanteur de l'air*, de quelle manière il a passé sa jeunesse, et le grand progrès qu'il y fit en

1. Étienne Périer ne fait plus qu'analyser l'écrit de Gilberte sa mère, sur la vie de Pascal. Voir les notes que nous y avons mises.

peu de temps dans toutes les sciences humaines et profanes auxquelles il voulut s'appliquer,et particulièrement en la géométrie et aux mathématiques; la manière étrange et surprenante dont il les apprit à l'âge d'onze ou douze ans; les petits ouvrages qu'il faisait quelquefois,et qui surpassaient toujours beaucoup la force et la portée d'une personne de son âge; l'effort étonnant et prodigieux de son imagination et de son esprit qui parut dans sa *Machine arithmétique*, qu'il inventa âgé seulement de dix-neuf à vingt ans ; et enfin les belles expériences *du vide* qu'il fit en présence des personnes les plus considérables de la ville de Rouen, où il demeura quelque temps, pendant que Monsieur le président Pascal son père y était employé pour le service du Roi dans la fonction d'intendant de justice. Ainsi je ne répéterai rien ici de tout cela, et je me contenterai seulement de représenter en peu de mots comment il a méprisé toutes ces choses, et dans quel esprit il a passé les dernières années de sa vie ; en quoi il n'a pas moins fait paraître la grandeur et la solidité de sa vertu et de sa piété, qu'il avait montré auparavant la force, l'étendue et la pénétration admirable de son esprit.

Il avait été préservé, pendant sa jeunesse, par une protection particulière de Dieu, des vices où tombent la plupart des jeunes gens ; et ce qui est assez extraordinaire à un esprit aussi curieux que le sien, il ne s'était jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la religion, ayant toujours borné sa curiosité aux choses naturelles. Et il a dit plusieurs fois qu'il joignait cette obligation à toutes les autres qu'il avait à Monsieur son père, qui, ayant lui-même un très grand respect pour la religion, le lui avait inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maxime, que tout ce qui est l'objet de la foi ne saurait l'être de la raison, et beaucoup moins y être soumis.

Ces instructions, qui lui étaient souvent réitérées par un père pour qui il avait une très grande estime, et en qui il voyait une grande science accompagnée d'un raisonnement fort et puissant, faisaient tant d'impression sur son esprit, que, quelques discours qu'il entendît faire aux libertins, il n'en était nullement ému ; et, quoiqu'il fût fort jeune, il les regardait comme des gens qui étaient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, et qui ne connaissaient pas la nature de la foi.

Mais enfin, après avoir ainsi passé sa jeunesse dans des occupations et des divertissements qui paraissaient assez innocents aux yeux du monde, Dieu le toucha de telle sorte, qu'il lui fit comprendre parfaitement que la religion chrétienne nous oblige à ne vivre que pour lui, et à n'avoir point d'autre objet que lui. Et cette vérité lui parut si évidente, si utile et si néces-

saire, qu'elle le fit résoudre de se retirer, et de se dégager peu à peu de tous les attachements qu'il avait au monde, pour pouvoir s'y appliquer uniquement.

Ce désir de la retraite, et de mener une vie plus chrétienne et plus réglée, lui vint lorsqu'il était encore fort jeune ; et il le porta dès lors à quitter entièrement l'étude des sciences profanes pour ne s'appliquer plus qu'à celles qui pouvaient contribuer à son salut et à celui des autres. Mais de continuelles maladies qui lui survinrent le détournèrent quelque temps de son dessein, et l'empêchèrent de le pouvoir exécuter plus tôt qu'à l'âge de trente ans.

Ce fut alors qu'il commença à y travailler tout de bon ; et pour y parvenir plus facilement, et rompre tout d'un coup toutes ses habitudes, il changea de quartier, et ensuite se retira à la campagne [1], où il demeura quelque temps ; d'où, étant de retour, il témoigna si bien qu'il voulait quitter le monde, qu'enfin le monde le quitta. Il établit le règlement de sa vie dans sa retraite, sur deux maximes principales, qui sont de renoncer à tout plaisir et à toute superfluité. Il les avait sans cesse devant les yeux, et il tâchait de s'y avancer et de s'y perfectionner toujours de plus en plus.

C'est l'application continuelle qu'il avait à ces deux grandes maximes qui lui faisait témoigner une si grande patience dans ses maux et dans ses maladies, qui ne l'ont presque jamais laissé sans douleur pendant toute sa vie ; qui lui faisait pratiquer des mortifications très rudes et très sévères envers lui-même ; qui faisait que non seulement il refusait à ses sens tout ce qui pouvait leur être agréable, mais encore qu'il prenait sans peine, sans dégoût, et même avec joie, lorsqu'il le fallait, tout ce qui leur pouvait déplaire, soit pour la nourriture, soit pour les remèdes ; qui le portait à se retrancher tous les jours de plus en plus tout ce qu'il ne jugeait pas lui être absolument nécessaire, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture, pour les meubles, et pour toutes les autres choses ; qui lui donnait un amour si grand et si ardent pour la pauvreté, qu'elle lui était toujours présente, et que, lorsqu'il voulait entreprendre quelque chose, la première pensée qui lui venait en l'esprit était de voir si la pauvreté y pouvait être pratiquée, et qui lui faisait avoir en même temps tant de tendresse et d'affection pour les pauvres, qu'il ne leur a jamais pu refuser l'aumône et qu'il en a fait même fort souvent d'assez considérables, quoiqu'il n'en fît que de son nécessaire ; qui faisait qu'il ne pouvait souffrir qu'on cherchât avec soin toutes ses commodités, et qu'il blâmait tant cette

1. A Port-Royal des Champs.

recherche curieuse et cette fantaisie de vouloir exceller en tout, comme de se servir en toutes choses des meilleurs ouvriers, d'avoir toujours du meilleur et du mieux fait, et mille autres choses semblables qu'on fait sans scrupule, parce qu'on ne croit pas qu'il y ait de mal, mais dont il ne jugeait pas de même ; et enfin qui lui a fait faire plusieurs actions très remarquables et très chrétiennes, que je ne rapporte pas ici, de peur d'être trop long, et parce que mon dessein n'est pas de faire une Vie, mais seulement de donner quelque idée de la piété et de la vertu de Monsieur Pascal à ceux qui ne l'ont pas connu ; car pour ceux qui l'ont vu, et qui l'ont un peu fréquenté pendant les dernières années de sa vie, je ne prétends pas leur rien apprendre par là ; et je crois qu'ils jugeront, bien au contraire, que j'aurais pu dire encore beaucoup d'autres choses que je passe sous silence.

CHAPITRE PREMIER

Préliminaires

De l'esprit humain et de la méthode qu'il doit suivre pour arriver à la vérité chrétienne.

ARTICLE I.

De l'esprit humain. — Diverses sortes d'esprits. — La raison et le cœur.

I. — *Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse.* — En l'un [1], les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun ; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude : mais pour peu qu'on l'y tourne, on voit les principes à plein ; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais, dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne ; car les principes sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or, l'omission d'un principe mène à l'erreur : ainsi, il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes, et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus.

Tous les géomètres seraient donc fins s'ils avaient la vue bonne, car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connaissent ; et les esprits fins seraient géomètres s'ils pouvaient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie.

Ce qui fait donc que de certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les

1. L'esprit de géométrie.

principes de géométrie ; mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux ; et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit ; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes : ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et juger droit et juste selon ce sentiment, sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusque un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins, et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement ces choses fines, et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnements. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse ; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art, car l'expression en passe tous les hommes [1], et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes.

Et les esprits fins, au contraire, ayant ainsi accoutumé à juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, et où pour entrer il faut passer par des définitions et des principes si stériles, qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géomètres. Les géomètres qui ne sont que géomètres ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions et principes ; autrement ils sont faux et insupportables, car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patience de descendre jusque dans les premiers principes des choses spéculatives et d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde, et tout à fait hors d'usage [2].

II. — Diverses sortes de sens droits ; les uns dans un certain ordre de choses, et non dans les autres ordres, où ils extra-

1. Nul homme ne saurait les exprimer. — Nous pensons qu'il y a quelque chose à rabattre de cette impossibilité.

2. Choses d'imagination et hors d'usage, c'est-à-dire, choses abstraites qui n'existent pas réellement comme on les considère, qui comme telles ne tombent pas sous les sens, et ne se rencontrent pas dans l'usage de la vie.

vaguent. Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes, et c'est une droiture de sens.

Les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes.

Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes ; mais les conséquences en sont si fines, qu'il n'y a qu'une extrême droiture d'esprit qui y puisse aller ; et ceux-là ne seraient peut-être pas pour cela grands géomètres, parce que la géométrie comprend un grand nombre de principes, et qu'une nature d'esprit peut être telle qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, et qu'elle ne puisse pénétrer le moins du monde les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux sortes d'esprits : l'une, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse ; l'autre, de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force et droiture d'esprit, l'autre est amplitude d'esprit. Or l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être ample et faible.

III. — Écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences [1]. Descartes.

IV. — La raison agit avec lenteur, et avec tant de vues, sur tant de principes, lesquels il faut qu'ils soient toujours présents, qu'à toute heure elle s'assoupit et s'égare, manque d'avoir tous ses principes présents [2]. Le sentiment n'agit pas ainsi : il agit en un instant, et toujours est prêt à agir. Il faut donc mettre notre foi dans le sentiment [3], autrement elle sera toujours vacillante [4].

V. — Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison ; cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a *espace*, *temps*, *mouvement*, *nombres*,

1. Pascal n'a pu réaliser ce projet. Cependant il en dira quelque chose plus loin.
2. Mais une fois qu'elle a constaté une vérité, elle s'y établit comme sur un fond solide.
3. L'Église ne l'entend nullement ainsi ; cette foi sentimentale est une des plaies de notre temps.
4. C'est justement le contraire qui est vrai.

[est] aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuye, et qu'elle y fonde tout son discours [1]. Le cœur sent [2] qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis : et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent ; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir.

Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison, qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment! Mais la nature nous a refusé ce bien, et elle ne nous a au contraire donné que très peu de connaissances de cette sorte ; toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Et c'est pourquoi ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la [leur] donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine, et inutile pour le salut [3].

VI. — Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point ; on le sent en mille choses [4].

VII. — Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point [5] : on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel [6] naturellement, et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne ; et il se durcit contre l'un ou l'autre, à son choix [7]. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre ; est-ce par raison que

1. A la condition de les contrôler.
2. Non, ce n'est pas le cœur ; c'est l'intelligence même.
3. La foi surnaturelle et salutaire est une adhésion à la révélation divine, à cause de la véracité divine, et avec le secours de la grâce divine. C'est en ce sens qu'il faut prendre ce qu'en dit Pascal.
4. Mais si, en fin de compte, la raison ne peut approuver les raisons du cœur, celles-ci ne valent rien. Elles sont généralement tirées du bien, du beau, du sublime, ou même de la passion ; or la raison en est juge.
5. Mais qu'elle doit contrôler, si vraiment ce sont des raisons.
6. L'être tout simplement, sans addition ni détermination. Car nous n'aimons pas naturellement et nécessairement tout être déterminé.
7. Pascal se trompe ; nous ne pouvons pas ne pas aimer ces deux objets.

vous aimez [1] ? C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison [2]. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur et non à la raison [3].

VIII. — Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment ne comprennent rien aux choses de raisonnement; car ils veulent d'abord pénétrer d'une vue, et ne sont point accoutumés à chercher les principes. Et les autres, au contraire, qui sont accoutumés à raisonner par principes, ne comprennent rien aux choses de sentiment, y cherchant des principes, et ne pouvant voir d'une vue.

IX. — M. de Roannez [4] disait : « Les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agrée ou me choque sans en savoir la raison, et cependant cela me choque par cette raison que je ne découvre qu'ensuite. » Mais je crois, non pas que cela choquait par ces raisons qu'on trouve après, mais qu'on ne trouve ces raisons que parce que cela choque [5].

ARTICLE II.

Des dispositions nécessaires pour connaître la vraie religion.

Dispositions intellectuelles. — Dispositions morales, données surtout par Dieu.

I. — Il y a peu de vrais chrétiens, je dis même pour la foi [6]. Il y en a bien qui croient, mais par superstition ; il y en a bien qui ne croient pas, mais par libertinage : peu sont entre deux.

Je ne comprends pas en cela ceux qui sont dans la véritable piété de mœurs, et tous ceux qui croient par un sentiment du cœur [7].

II. — Ce n'est pas une chose rare qu'il faille reprendre le monde de trop de docilité ; c'est un vice naturel comme l'incrédulité, et aussi pernicieux. *Superstition* [8].

1. Nous n'admettons pas la possibilité de ce choix. Mais, en tout cas, c'est la raison qui nous fait aimer l'objet qu'elle nous propose et dont elle nous découvre la bonté.
2. Erreur condamnée au concile du Vatican.
3. Ce n'est pas du tout la foi. La foi est l'assentiment de la raison surnaturellement éclairée et commandée par la volonté libre, aux vérités que Dieu révèle et que l'Église enseigne.
4. Grand ami de Pascal.
5. Nous croyons que Pascal était dans l'erreur, et le duc de Roannez dans le vrai.
6. Ne soyons pas si pessimistes.
7. Ceux-là, Pascal veut bien les compter pour de vrais chrétiens, mais il ne les tient pas non plus pour fort nombreux.
8. Pascal en eût sans doute montré la fréquence.

III. — Il y a une différence universelle et essentielle entre les actions de la volonté et toutes les autres.

La volonté est un des principaux organes de la créance [1] ; non qu'elle forme la créance, mais parce que les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celles qu'elle n'aime pas à voir : et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime, et ainsi il en juge par ce qu'il y voit.

IV. — Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer. « Ne pensez pas aux passages du Messie, » disait le Juif à son fils [2]. Ainsi font les nôtres souvent. Ainsi se conservent les fausses religions ; et la vraie même, à l'égard de beaucoup de gens [3]. Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on l'aura défendu. Ceux-là se défont des fausses religions ; et de la vraie même, s'ils ne trouvent des discours solides.

V. — « J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. » — Et moi, je vous dis : « Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs. Or, c'est à vous à commencer. Si je pouvais, je vous donnerais la foi. Je ne puis le faire, ni partant éprouver la vérité de ce que vous dites. Mais vous pouvez bien quitter les plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai. »

VI. — Deux sortes de personnes connaissent [Dieu] : ceux qui ont le cœur humilié, et qui aiment la bassesse [4], quelque degré d'esprit qu'ils aient, haut ou bas ; ou ceux qui ont assez d'esprit pour voir la vérité, quelque opposition qu'ils y aient.

VII. — Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration [5]. La religion chrétienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration ; ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume ; au contraire, mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y confirmer par la coutume, mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet : *Ne evacuetur crux Christi* [6].

VIII. — Lorsqu'on est accoutumé à se servir de mauvaises raisons pour prouver des effets de la nature, on ne veut plus recevoir les bonnes lorsqu'elles sont découvertes. L'exemple

1. Il s'agit du jugement pratique porté sur les choses. Pascal outre ici le rôle de la volonté qui, en réalité, ne peut obscurcir complètement l'évidence.
2. Un Juif, embarrassé par les questions de son fils sur le Messie.
3. Pascal devrait dire qu'il y a d'autres moyens de conserver la vraie religion, et que les « discours solides » ne sont ni les seuls ni les plus efficaces.
4. L'humilité.
5. C'est-à-dire la grâce intérieure nécessaire à la foi salutaire et surnaturelle.
6. « Pour ne pas rendre vaine la croix de Jésus-Christ. » *(I Cor. I, 17.)*

qu'on en donna [1] fut la circulation du sang, pour rendre raison pourquoi la veine enfle au-dessous de la ligature [2].

IX. — La coutume est notre nature. Qui s'accoutume à sa foi la croit, et ne peut plus même craindre l'enfer [3], et ne croit autre chose. Qui s'accoutume à croire que le roi est terrible [4]..., etc. Qui doute donc, que notre âme, étant accoutumée à voir nombre, espace, mouvement, croie cela et rien que cela [5]?

X. — Dieu veut plus disposer la volonté que l'esprit. La clarté parfaite servirait à l'esprit et nuirait à la volonté. Abaisser la superbe.

XI. — Dieu a voulu racheter les hommes, et ouvrir le salut à ceux qui le chercheraient. Mais les hommes s'en rendent si indignes, qu'il est juste que Dieu refuse à quelques-uns, à cause de leur endurcissement [6], ce qu'il accorde aux autres par une miséricorde qui ne leur est pas due. S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux, qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son essence, comme il paraîtra au dernier jour, avec un tel éclat de foudres, et un tel renversement de la nature, que les morts ressusciteront, et les plus aveugles le verront.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître dans son avènement de douceur ; parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine, et absolument capable de convaincre tous les hommes ; mais il n'était pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée, qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là ; et ainsi, voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère sa connaissance, en sorte qu'il a donné des marques de soi visibles à ceux qui le cherchent, et non à ceux qui ne le cherchent pas. Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. Il y a assez de clarté pour éclairer les élus et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les

1. Probablement dans une conversation sur ce sujet, à Port-Royal.
2. Cette raison est bonne, et sans doute elle était encore niée, du temps de Pascal, au profit de quelque fausse mais ancienne hypothèse.
3. Il s'agit ici d'une foi purement subjective et aisément fanatique.
4. Tremblera toujours devant lui.
5. Heureusement, au delà de ces nombres, espaces et mouvements, notre raison entrevoit, cherche et trouve naturellement l'être infini, le premier et éternel moteur.
6. Tant qu'un homme est obligé aux commandements de Dieu, il peut certainement les accomplir ; Dieu ne commande rien d'impossible.

réprouvés, et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. (Saint Augustin, Montaigne, Sebonde [1].)

XII. — Si le monde subsistait pour instruire l'homme de Dieu [2], sa divinité reluirait de toutes parts d'une manière incontestable [3] ; mais, comme il ne subsiste que par JÉSUS-CHRIST et pour JÉSUS-CHRIST [4], et pour instruire les hommes et de leur corruption et de leur rédemption, tout y éclate des preuves de ces deux vérités. Ce qui y paraît ne marque ni une exclusion totale ni une présence manifeste de divinité, mais la présence d'un Dieu qui se cache [5] : tout porte ce caractère.

S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle serait équivoque, et pourrait aussi bien se rapporter à l'absence de toute divinité, ou à l'indignité où seraient les hommes de la connaître. Mais de ce qu'il paraît quelquefois, et non pas toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paraît une fois, il est toujours; et ainsi on n'en peut conclure, sinon qu'il y a un Dieu, et que les hommes en sont indignes [6].

XIII. — ... Il est donc vrai que tout instruit l'homme de sa condition, mais il le faut bien entendre : car il n'est pas vrai que tout découvre Dieu, et il n'est pas vrai que tout cache Dieu. Mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent, et qu'il se découvre à ceux qui le cherchent, parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, et capables de Dieu ; indignes par leur corruption, capables par leur première nature [7].

XIV. — S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait pas sa corruption ; s'il n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait point de remède. Ainsi, il est non seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu.

XV. — Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonner. Dieu leur donne l'amour de soi et la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira

---

1. Dieu, de sa part, veut sincèrement le salut de tous, et il n'a pas de ces calculs sournois que Pascal semble lui attribuer. Peut-être celui-ci voulait-il appuyer son dire de l'exemple de S. Augustin arrivant à la foi, et de Montaigne demeurant sceptique dans son fameux chapitre sur Raymond de Sebonde.

2. Il en est ainsi, et le monde est une évidente leçon de l'existence de Dieu.

3. Il en est encore ainsi.

4. Sans exclure toutefois le but indiqué dans les deux notes précédentes.

5. Non, Dieu ne se cache pas. Il se révèle au contraire, par le monde, autant que le monde peut révéler son auteur.

6. Cette prétendue indignité de connaître Dieu est singulière. Est-on indigne d'avoir un but pour son existence, et de le savoir ?

7. Voyez les deux notes précédentes.

jamais d'une créance utile et de foi, si Dieu n'incline le cœur ; et on croira dès qu'il l'inclinera. Et c'est ce que David connaissait bien : *Inclina cor meum, Deus, in testimonia tua* [1].

XVI. — Ceux que nous voyons chrétiens sans la connaissance des prophéties et des preuves ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. Ils en jugent par le cœur [2], comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire ; et ainsi ils sont très efficacement persuadés [3].

J'avoue bien qu'un de ces chrétiens qui croient sans preuves n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle qui en dira autant de soi. Mais ceux qui savent les preuves de la religion prouveront sans difficulté que ce fidèle est véritablement inspiré [4] de Dieu, quoiqu'il ne pût le prouver lui-même. Car Dieu ayant dit dans ses prophètes (qui sont indubitablement prophètes), que dans le règne de JÉSUS-CHRIST il répandrait son esprit sur les nations, et que les fils, les filles et les enfants de l'Église prophétiseraient [5], il est sans doute que l'esprit de Dieu est sur ceux-là, et qu'il n'est point sur les autres.

XVII. — Ceux qui croient sans avoir lu les Testaments [6], c'est parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte [7], et que ce qu'ils entendent dire de notre religion y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits. Ils ne veulent aimer que Dieu ; ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force d'eux-mêmes ; qu'ils sont incapables d'aller à Dieu ; et que, si Dieu ne vient à eux, ils ne peuvent avoir aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans notre religion qu'il ne faut aimer que Dieu, et ne haïr que soi-même : mais qu'étant tous corrompus, et incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, et qui ont cette connaissance de leur devoir et de leur incapacité.

1. « Inclinez mon cœur, ô Dieu, vers votre révélation ». (Ps. CXVIII, 36.)
2. D'une façon raisonnable pourtant et surnaturelle.
3. Pascal avait d'abord ajouté, puis il a biffé ceci : « On répondra que les infidèles diront la même chose ; mais je réponds à cela que nous avons des preuves que Dieu incline véritablement ceux qu'il aime à croire la religion chrétienne, et que les infidèles n'ont aucune preuve de ce qu'ils disent : et ainsi nos propositions étant semblables dans les termes, elles diffèrent en ce que l'une est sans aucune preuve, et l'autre est solidement prouvée. »
4. Il eût mieux valu dire : aidé, secouru.
5. JOEL, II, 28.
6. La Bible. Il n'est nullement nécessaire de la lire pour arriver à la foi.
7. Opérée par la grâce divine.

ARTICLE III.

La foi, la raison, les sens.

Usage de la raison dans la recherche de la vraie religion. Les difficultés. Les sophismes. Le vrai moyen de croire.

I.—Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison [1].

II. — *Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme.* — Si on [2] soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux ni de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule.

III. *Saint Augustin.* La raison ne se soumettrait jamais, si elle ne jugeait qu'il y a des occasions où elle se doit soumettre [3]. Il est donc juste qu'elle se soumette, quand elle juge qu'elle se doit soumettre.

IV. — Ce sera une des confusions des damnés, de voir qu'ils seront condamnés par leur propre raison, par laquelle ils ont prétendu condamner la religion chrétienne.

V. — La dernière démarche de la raison, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible, si elle ne va jusqu'à connaître cela. Que si les choses naturelles la surpassent, que dira-t-on des surnaturelles ?

VI. — Il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison [4].

VII. — *L'autorité.* — Tant s'en faut que d'avoir ouï dire une chose soit la règle de votre créance, que vous ne devez rien croire sans vous mettre en l'état comme si jamais vous ne l'aviez ouï. C'est le consentement de vous à vous-même, et la voix constante de votre raison, et non des autres, qui vous doit faire croire [5].

Le croire [6] est si important ! Cent contradictions seraient vraies [7]. Si l'antiquité était la règle de la créance : les anciens

1. Cette courte pensée est excellente. Si Pascal l'avait toujours eue dans l'esprit !
2. Ceux qui sont chargés d'enseigner et d'exposer la religion.
3. Voir la lettre CXXe du grand Docteur d'Hippone *ad Consentium.* n° 3.
4. S'il est raisonnable, et s'il est appliqué aux mystères, où la raison doit désavouer ses propres raisonnements, dès qu'ils contredisent à ce qu'elle s'est vue obligée de croire.
5. Cependant le témoignage de Dieu et des hommes est nécessaire à la foi.
6. La foi.
7. Si l'Église n'établissait l'unité dans la vérité.

étaient donc sans règle [1]. Si le consentement général : si les hommes étaient péris [2] ?

Fausse humilité, orgueil. Levez le rideau [3].

Vous avez beau faire ; si faut-il [4] ou croire, ou nier, ou douter. N'aurons-nous donc pas de règle ? Nous jugeons des animaux qu'ils font bien ce qu'ils font : n'y aura-t-il point une règle pour juger des hommes ? Nier, croire, et douter bien [5], sont à l'homme ce que le courir est au cheval.

Punition de ceux qui pèchent, erreur.

VIII. — *Soumission.* — Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, et se soumettre où il faut [6]. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui faillent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de connaître en démonstration ; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre ; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger.

IX. — La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus et non pas contre.

X. — Contradiction [7] est une mauvaise marque de vérité.

Plusieurs choses certaines sont contredites, plusieurs fausses passent sans contradiction : ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité.

XI. — Ceux qui n'aiment pas la vérité prennent le prétexte de la contestation de la multitude de ceux qui la nient. Et ainsi leur erreur ne vient que de ce qu'ils n'aiment pas la vérité ou la charité [8] ; et ainsi ils ne sont pas excusés.

XII. — Deux sortes de gens égalent les choses [9], comme les fêtes aux jours ouvriers, les chrétiens aux prêtres, tous les péchés entre eux, etc. Et de là les uns concluent que ce qui est

---

1. Au-dessus de l'antiquité, il y a toujours eu l'autorité, en matière de foi ; et l'évidence, en matière de raison.

2. Le consentement général est une bonne règle de créance, qui ne périrait pas quand même le monde entier périrait : car il serait toujours vrai qu'elle représentait la vérité. Mais c'est une règle secondaire.

3. Le rideau de cette fausse humilité qui se prétend incapable d'aborder la grande question de la religion.

4. Encore faut-il.

5. Nier à propos, croire à propos, douter à propos, serait en effet la sagesse de l'homme, comme bien courir la perfection du cheval.

6. Autre rédaction abandonnée par Pascal : « Il faut avoir ces trois qualités, pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis ; et elles s'accordent et se tempèrent, en doutant où il faut, en assurant où il faut, en se soumettant où il faut. » Hélas ! pourquoi Pascal n'a-t-il pas bien connu ce triple « où il faut » ?

7. L'opposition faite à une doctrine par l'opinion publique.

8. S'ils aimaient la vérité, ils ne s'arrêteraient pas devant les négations qu'on lui oppose ; s'ils aimaient la charité, ils blâmeraient les contestations, et n'en feraient pas le prétexte de leur incrédulité.

9. Les mettent au même rang.

donc mal aux prêtres l'est aussi aux chrétiens ; et les autres, que ce qui n'est pas mal aux chrétiens est permis aux prêtres [1].

XIII. — « Si j'avais vu un miracle, disent-ils, je me convertirais. » Comment assurent-ils qu'ils feraient ce qu'ils ignorent ? Ils s'imaginent que cette conversion consiste en une adoration qui se fait de Dieu comme un commerce et une conversion telle qu'ils se la figurent. La conversion véritable consiste à s'anéantir devant cet être universel qu'on a irrité tant de fois, et qui peut vous perdre légitimement à toute heure ; à reconnaître qu'on ne peut rien sans lui, et qu'on n'a rien mérité de lui que sa disgrâce. Elle consiste à connaître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu et nous ; et que, sans un médiateur, il ne peut y avoir de commerce.

XIV. — Les raisons [2] qui, étant vues de loin, semblent borner notre vue, quand on y est arrivé ne la bornent plus, on commence à voir au delà.

ARTICLE IV.

La Méthode.

Des preuves et des sources de conviction. Du plan à suivre.

I. — La religion est proportionnée à toutes sortes d'esprits. Les premiers s'arrêtent au seul établissement ; et cette religion est telle, que son seul établissement est suffisant pour en prouver la vérité. Les autres vont jusqu'aux apôtres. Les plus instruits vont jusqu'au commencement du monde. Les anges la voient encore mieux, et de plus loin.

II. — Si le foudre tombait sur les lieux bas, etc., les poètes, et ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueraient de preuves [3].

III. — Commencer par plaindre les incrédules ; ils sont assez malheureux par leur condition. Il ne les faudrait injurier qu'au cas que cela servît ; mais cela leur nuit.

IV. — Les exemples qu'on prend pour prouver d'autres choses, si on voulait prouver les exemples, on prendrait les autres choses pour en être les exemples ; car, comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve

1. Les uns et les autres ont tort.
2. Surtout les objections contre la vérité de la religion.
3. Pour montrer le danger de l'orgueil et des grandeurs.

les exemples plus clairs et aidant à le montrer. Ainsi, quand on veut montrer une chose générale, il faut en donner la règle particulière d'un cas: mais si on veut montrer un cas particulier, il faudra commencer par la règle générale. Car on trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver, et claire celle qu'on emploie à la preuve : car, quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure, et, au contraire, que celle qui la doit prouver est claire, et ainsi on l'entend aisément [1].

V. — Il y a deux manières de persuader les vérités de notre religion : l'une par la force de la raison, l'autre par l'autorité de celui qui parle. [2] On ne se sert pas de la dernière, mais de la première. On ne dit pas : « Il faut croire cela ; car l'Écriture, qui le dit, est divine ; » mais on dit qu'il le faut croire par telle et telle raison, qui sont de faibles arguments, la raison étant flexible à tout.

VI. — La conduite de Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce. Mais de la vouloir mettre dans l'esprit et dans le cœur par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur, *terrorem potius quam religionem* [3].

VII. — ... Car il ne faut pas se méconnaître, nous sommes automate autant qu'esprit [4] ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues ; elle incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons ? et qu'y a-t-il de plus cru ? C'est donc la coutume qui nous en persuade, c'est elle qui fait tant de Chrétiens [5], c'est elle qui fait les Turcs, les Païens, les métiers, les soldats, etc. Enfin, il faut avoir recours à elle quand

1. On ne peut toutefois nier que certaines choses ne soient plus claires en elles-mêmes que d'autres.

2. Avant la foi, la raison est pourtant nécessaire, et elle n'est pas si vacillante que le suppose Pascal.

3. « La terreur plutôt que la religion. »

4. « M. Pascal parlait peu de sciences : cependant, quand l'occasion s'en présentait, il disait son sentiment sur les choses dont on lui parlait. Par exemple, sur la philosophie de M. Descartes, il disait assez ce qu'il pensait ; il était de son sentiment sur l'automate, et n'en était point sur la matière subtile, dont il se moquait fort ; mais il ne pouvait souffrir sa manière d'expliquer la formation de toutes choses, et il disait très souvent : Je ne puis pardonner à Descartes ; il voudrait bien, dans toute sa philosophie, se pouvoir passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui accorder une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; après cela il n'a plus que faire de Dieu. » (*Extrait d'un Mémoire de* MARGUERITE PÉRIER.)

5. Qui n'ont pas de conviction personnelle, suivant Pascal.

une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et nous teindre de cette créance, qui nous échappe à toute heure ; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est celle de l'habitude, qui, sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme y tombe naturellement. Quand on ne croit que par la force de la conviction, et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez. Il faut donc faire croire nos deux pièces ; l'esprit, par les raisons, qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; et l'automate, par la coutume, et en ne lui permettant pas de s'incliner au contraire. *Inclina cor meum, Deus* [1].

VIII. — *Préface.* — Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu ; et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés [2].

Quod curiositate cognoverint superbia amiserunt [3].

C'est ce que produit la connaissance de Dieu qui se tire sans JÉSUS-CHRIST, qui [4] est de communiquer sans médiateur avec le Dieu qu'on a connu sans médiateur. Au lieu que ceux qui ont connu Dieu par médiateur connaissent leur misère.

JÉSUS-CHRIST est l'objet de tout et le centre où tout tend. Qui le connaît, connaît la raison de toutes choses.

Ceux qui s'égarent ne s'égarent que manque de voir une de ces deux choses. On peut donc bien connaître Dieu sans sa misère, et sa misère sans Dieu, mais on ne peut connaître JÉSUS-CHRIST sans connaître tout ensemble et Dieu et sa misère.

Et c'est pourquoi je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité [5], ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature ; non seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connaissance, sans JÉSUS-CHRIST,

1. « *Inclinez mon cœur, ô Dieu.* » (Ps. CXVIII, 36.) On voit le danger de cette croyance automatique, aveugle. Où sont désormais la certitude, la liberté et le mérite de la foi ? L'homme obéissant à la coutume et non à l'évidence, que peut-il savoir et à qui peut-il se confier ? Et quelle différence Pascal peut-il mettre entre les chrétiens par coutume et les chrétiens par conviction ?

2. Nullement. Ces preuves sont bonnes, solides et approuvées par l'Église qui a blâmé les traditionalistes de les avoir méprisées.

3. « Ce qu'ils ont appris par curiosité, ils l'ont perdu par orgueil. » Remarque relative au texte de saint Paul sur les philosophes païens. (*Rom. I*, 21-32.)

4. *Qui est* se rapporte à *ce que produit*, et désigne l'effet de la connaissance de Dieu sans J.-C.

5. La Trinité est un mystère qui ne se prouve pas naturellement.

est inutile et stérile [1]. Quand un homme serait persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles, et dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent, et qu'on appelle Dieu, je ne le trouverais pas beaucoup avancé pour son salut [2].

IX. — *Ordre.* — Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine, et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison ; vénérable, en donner respect ; la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie ; et puis, montrer qu'elle est vraie [3].

Vénérable, parce qu'elle a bien connu l'homme ; aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.

X. — Quand on veut reprendre avec utilité, et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or, on ne se fâche pas de ne pas tout voir. Mais on ne veut pas s'être trompé, et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage [4] ; comme, les appréhensions des sens sont toujours vraies [5].

XI. — *Ordre.* — ... J'aurais bien pris ce discours d'ordre [6] comme celui-ci : pour montrer la vanité de toutes sortes de conditions, montrer la vanité des vies communes, et puis la vanité des vies philosophiques (pyrrhoniennes, stoïques) ; mais l'ordre ne serait pas gardé. Je sais un peu ce que c'est, et combien peu de gens l'entendent. Nulle science humaine ne le peut garder. Saint Thomas ne l'a pas gardé [7]. La mathématique le garde, mais elle est inutile en sa profondeur.

XII. — *Première partie :* Misère de l'homme sans Dieu.

Seconde partie : Félicité de l'homme avec Dieu.

Autrement, *Première partie :* Que la nature est corrompue. Par la nature même [8].

---

1. Toujours la même erreur.
2. Il le serait néanmoins, sinon beaucoup, du moins réellement.
3. Louis Racine s'est inspiré de cette pensée dans son *Poème de la Religion ;* il le déclare lui-même en sa préface.
4. Théorie favorable au système moderne des *nuances* remplaçant la vérité.
5. A de certaines conditions toutefois.
6. J'aurais bien mis un ordre plus serré dans cette apologie.
7. Plût à Dieu toutefois que tous les philosophes fussent aussi logiques que le Docteur d'Aquin !
8. Le prouver par la nature même.

Seconde partie : Qu'il y a un réparateur. Par l'Écriture [1].

XIII. — *Préface de la seconde partie :* Parler de ceux qui ont traité de cette matière.

J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature.

Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise, s'ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain [que ceux] qui ont la foi vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. Mais pour ceux en qui cette lumière s'est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de grâce, qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres [2]; dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils y verront Dieu à découvert [3], et leur donner, pour toute preuve [4] de ce grand et important sujet, le cours de la lune et des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles ; et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connaît mieux les choses qui sont de Dieu, en parle [5]. Elle dit au contraire que Dieu est un Dieu caché ; et que, depuis la corruption de la nature, il les a laissés dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par JÉSUS-CHRIST, hors duquel toute communication avec Dieu est ôtée : *Nemo novit Patrem, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare* [6].

C'est ce que l'Écriture nous marque, quand elle dit en tant d'endroits que ceux qui cherchent Dieu le trouvent. Ce n'est point de cette lumière qu'on parle, *comme le jour en plein midi.* On ne dit point que ceux qui cherchent le jour en plein midi, ou de l'eau dans la mer, en trouveront ; et ainsi il faut bien

1. Le prouver par l'Écriture. — Cette pensée et la suivante fournissent quelques renseignements sur le plan rêvé par Pascal.

2. Fausse supposition.

3. On ne leur promet pas cela, mais une connaissance certaine, encore qu'elle soit d'évidence seulement médiate, et obtenue par voie de raisonnement.

4. Ce n'est pas la seule.

5. C'est justement ainsi qu'elle en parle, l'auteur se trompe.

6. « Personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils l'aura voulu révéler. » (*Matth.*, XI, 27.) Ce texte est relatif au mystère de la Trinité, et ne va pas du tout à la question présente, qui est de la connaissance naturelle de Dieu, de son existence, de ses perfections.

que l'évidence de Dieu ne soit pas telle dans la nature [1]. Aussi elle nous dit ailleurs : *Vere tu es Deus absconditus* [2].

XIV. — Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau ; la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre ; mais l'un la place mieux. J'aimerais autant qu'on me dît que je me suis servi des mots anciens. Et comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps par une disposition différente de discours, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par leur différente disposition.

XV. — *Diversité.* — La théologie est une science, mais en même temps combien est-ce de sciences [3] ? Un homme est un suppôt [4] : mais si on l'anatomise, sera-ce la tête, le cœur, l'estomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur du sang [5] ?

Une ville, une campagne, de loin est une ville et une campagne ; mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmi, à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne.

1. Non, l'existence de Dieu n'est pas tout aussi facile à découvrir que celle du soleil, et il y faut de la recherche, mais une recherche assez facile.

2. « Vraiment vous êtes un Dieu caché. » (*Is.*, XLIV, 15.) Ce qui n'a pas été dit au sens de Pascal.

3. C'est-à-dire, la théologie est-elle une science unique, ou un assemblage de sciences ?

4. Un seul être subsistant à part.

5. Laquelle de ces parties sera essentiellement l'homme ? Et ne faudra-t-il pas admettre qu'il y a plusieurs choses essentielles en lui ? — Si cette comparaison et la suivante montrent qu'il peut y avoir plusieurs parties essentielles dans la science théologique, elles ne prouvent pas que cette science en fasse plusieurs.

CHAPITRE II.

Etude positive de l'homme.

Grandeur et bassesse de l'homme considéré en lui-même, et dans ses relations avec le monde et avec Dieu. Incompréhensibilité de sa nature, telle qu'elle est actuellement. Conséquences tirées de là.

SECTION I.

L'HOMME INDIVIDUEL.

L'homme considéré au dehors de lui-même, et ensuite au dedans, est un mélange extraordinaire de grandeur et de bassesse.

ARTICLE I.

Comparaison de l'homme avec l'animal, avec la nature, avec Dieu.

I. — *Préface de la première partie* [1]. — Parler de ceux qui ont traité de la connaissance de soi-même, des divisions de Charron [2], qui attristent et ennuient, de la confusion de Montaigne [3] ; qu'il avait bien senti le défaut d'une droite méthode, qu'il l'évitait en sautant de sujet en sujet, qu'il cherchait le bon air. Le sot projet qu'il a de se peindre ! et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir ; mais par ses propres maximes, et par un dessein

1. De la 1re partie de l'*Apologie de la religion chrétienne*. Cette première partie eût été le développement du présent chapitre II.

2. Dans son livre de la *Sagesse*.

3. Pascal observe justement que Montaigne dans les *Essais* avait bien senti que son ouvrage manquait d'une méthode droite et ferme. Il le blâme si fortement ici qu'on s'étonne qu'il lui ait accordé tant de confiance ailleurs.

premier et principal. Car, de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire par dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-ci...

II. — Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature, l'instinct et l'expérience.

III. — Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête, car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds. Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée [1], ce serait une pierre ou une brute.

IV. — Je sens que je puis n'avoir point été : car le moi consiste dans ma pensée [2] ; donc moi qui pense n'aurais point été, si ma mère eût été tuée avant que j'eusse été animé [3]. Donc je ne suis pas un être nécessaire. Je ne suis pas aussi [4] éternel, ni infini ; mais je vois bien qu'il y a dans la nature un être nécessaire, éternel et infini.

V. — L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête [5].

VI. — Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur, et il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

VII. — *Grandeur de l'homme.* — Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une âme ; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime [6].

La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire [7], mais c'est cela même qui est la plus grande marque de son excellence ; car, quelque possession qu'il ait sur la terre, quelque santé et commodité essentielle qu'il ait, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que, quelque avantage qu'il ait sur la terre, s'il n'est placé avantageusement aussi dans la raison de

1. Erreur cartésienne. L'homme ne peut être sans la raison, mais la raison peut être sans la pensée actuelle.

2. Le *moi* est manifesté par la pensée, mais il n'est pas constitué par elle.

3. Pascal se rattache ici à l'antique doctrine philosophique, vraisemblable encore à présent, d'après laquelle *l'âme raisonnable* n'est créée et unie au corps qu'après une préparation et formation plus ou moins longue de celui-ci.

4. Je ne suis pas *non plus*.

5. Célèbre et belle pensée dont le fond appartient à Montaigne, *Essais*, liv. III.

6. Non, pas toute.

7. La raison, la révélation elle-même, ne nous disent-elles pas que la réputation, l'estime, la gloire, encore que ce soient des biens inférieurs, n'en sont pas moins des biens réels dont il est permis et parfois commandé de tenir du cas ?

l'homme, il n'est pas content. C'est la plus belle place du monde : rien ne peut le détourner de ce désir, et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme.

Et ceux qui méprisent le plus les hommes, et les égalent aux bêtes, encore veulent-ils en être admirés et crus, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment : leur nature, qui est plus forte que tout, les convainquant de la grandeur de l'homme plus fortement que la raison ne les convainc de leur bassesse.

VIII. — *Gloire.* — Les bêtes ne s'admirent point [1]. Un cheval n'admire point son compagnon. Ce n'est pas qu'il n'y ait entre eux de l'émulation à la course, mais c'est sans conséquence ; car, étant à l'étable, le plus pesant et le plus mal taillé n'en cède pas son avoine à l'autre, comme les hommes veulent qu'on leur fasse [2]. Leur vertu se satisfait d'elle-même [3].

IX. — *La grandeur de l'homme.* — La grandeur de l'homme est si visible, qu'elle se tire même de sa misère. Car ce qui est nature aux animaux, nous l'appelons misère en l'homme, par où nous reconnaissons que sa nature étant aujourd'hui pareille à celle des animaux, il est déchu d'une meilleure nature qui lui était propre autrefois [4].

Car qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé [5] ? Trouvait-on Paul-Émile malheureux de n'être plus consul ? Au contraire, tout le monde trouvait qu'il était heureux de l'avoir été, parce que sa condition n'était pas de l'être toujours. Mais on trouvait Persée si malheureux de n'être plus roi, parce que sa condition était de l'être toujours, qu'on trouvait étrange de ce qu'il supportait la vie. [6] Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche ? et qui ne se trouvera malheureux de n'avoir qu'un œil ? On ne s'est peut-être jamais affligé de n'avoir pas trois yeux, mais on est inconsolable de n'en point avoir [7].

X. — Si un animal faisait par esprit ce qu'il fait par instinct, et s'il parlait par esprit ce qu'il parle par instinct, pour la chasse, et pour avertir ses camarades que la proie est trouvée ou perdue, il parlerait bien aussi pour des choses où il a plus

---

1. Ce n'est pas très sûr.
2. Les animaux le veulent souvent aussi.
3. La vertu des animaux se contente de s'admirer elle-même.
4. Non, il n'a pas changé de nature par le péché originel ; mais il a perdu les dons surnaturels et préternaturels que Dieu lui avait faits.
5. Pas uniquement lui.
6. « Paul-Émile en reprochait à Persée de ce qu'il ne se tuait pas, » dit ailleurs Pascal.
7. Tout cela est spirituellement dit, mais ne prouve pas que les misères d'ici-bas soient contre nature, et que Dieu n'ait pu, s'il l'eût voulu, nous créer primitivement avec ces misères extérieures et corporelles.

d'affection, comme, pour dire : « Rongez cette corde qui me blesse, et où je ne puis atteindre [1]. »

XI. — La machine d'arithmétique [2] fait des effets qui approchent plus de la pensée que tout ce que font les animaux ; mais elle ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté, comme les animaux. [3]

XII. — Le seul [4] qui connaît la nature ne la connaîtra-t-il que pour être misérable? le seul qui la connaîtra sera-t-il le seul malheureux ?

...Il ne faut pas qu'il ne voie rien du tout [5] ; il ne faut pas aussi qu'il en voie assez pour croire qu'il le possède ; mais qu'il en voie assez pour connaître qu'il l'a perdu : car, pour connaître qu'on a perdu, il faut voir et ne voir pas ; et c'est précisément l'état où est la nature. [6]

XIII. *Disproportion de l'homme.* [7] — Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent : qu'il regarde cette éclatante lumière [8] mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit [9], et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables : nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part [10]. Enfin c'est le plus

1. Donc, d'après Pascal, les animaux ont un instinct limité à quelques objets, non un esprit ouvert à tous. Il a raison.
2. Inventée par Pascal.
3. La volonté des animaux n'est pourtant qu'une faculté de l'ordre sensible et organique.
4. D'entre les êtres créés sur la terre, l'homme.
5. De l'état de justice où Dieu l'avait primitivement placé.
6. Non, la nature laissée à ses propres lumières ne saurait connaître le mystère surnaturel de sa déchéance. Pascal n'a pas bien compris l'élévation de la nature humaine à l'état de grâce, ni le péché originel et ses résultats.
7. Avec la nature dont il fait partie ; et conséquemment, au dire de Pascal, incapacité de l'homme à la connaitre et à se connaitre soi-même.
8. Le soleil.
9. Pascal avait d'abord écrit, conformément au système de Galilée : *Que le vaste tour qu'elle décrit lui fasse regarder la terre comme un point.* — En effaçant cette phrase, il s'est rattaché au système de Copernic et des anciens.
10. Cette célèbre comparaison a été appliquée à l'essence divine elle-même, avec plus de beauté encore, sinon avec plus de justesse. Elle paraît devoir être attribuée à Empédocle, ou du moins avoir été inspirée par ses vues sur l'Être.

grand caractère [1] sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme un égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que,de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je lui veux faire voir là-dedans un abîme nouveau.Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres dans leur étendue [2] ; car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ? [3]

Qui se considère de la sorte s'effraiera de soi-même, et se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera à la vue de ces merveilles ; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre

1. Preuve et expression.

2. Il faut convenir, même après ce que le microscope nous a appris des « infiniment petits », que ce passage, d'ailleurs très beau, n'est pas sans quelque enflure d'imagination.

3. En fait, nous pouvons très bien arriver par la pensée sinon par l'expérience au vide et au néant.

rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable ; également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti [1].

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend ; tout autre ne le peut faire [2].

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avaient quelque proportion avec elle [3].

C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet [4]. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie comme la nature [5].

Quand on est instruit, on comprend que la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes sciences sont infinies [6] en l'étendue de leurs recherches ; car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer ? Elles sont aussi infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes, car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de dernier ?

Mais nous faisons des derniers qui paraissent à la raison comme on fait dans les choses matérielles, où nous appelons un point indivisible celui au delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment [7] et par sa nature.

De ces deux infinis de sciences, celui de grandeur est bien plus sensible, et c'est pourquoi il est arrivé à peu de personnes

1. La philosophie, surtout la philosophie chrétienne, n'est pas si dépourvue de lumières sur ce néant et sur cet infini.

2. Tout autre, il est vrai, ne peut les *comprendre ;* mais la raison peut les *connaître.*

3. Ils en ont une, et très réelle. C'est une doctrine aujourd'hui de foi, après les définitions du concile du Vatican.

4. Connaître tout par la nature nous est impossible ; connaître beaucoup nous est possible.

5. Non, la nature n'est pas infinie et nous ne lui demandons pas les mystères surnaturels, objets propres de la révélation divine.

6. Indéfinies plutôt qu'infinies.

7. Indéfiniment, et en théorie.

de prétendre connaître toutes choses. Je vais parler de tout, disait Démocrite [1].

Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible. Les philosophes ont bien plus tôt prétendu d'y arriver ; et c'est là où tous ont achoppé. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires, « Des principes des choses », « Des principes de la phi- « losophie, » et aux semblables, aussi fastueux en effet, quoique non en apparence, que cet autre qui crève les yeux, *De omni scibili* [2].

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement ; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder ; et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie pour l'un et l'autre ; et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses [3] pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Ces extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement.

Connaissons donc notre portée ; nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout. Ce que nous avons d'être nous dérobe la connaissance des premiers principes, qui naissent du néant [4], et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature.

Bornés en tout genre, cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit ; trop de lumière éblouit ; trop de distance et trop de proximité empêche la vue ; trop de longueur et trop de brièveté du discours l'obscurcit ; trop de vérité nous étonne : j'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte quatre

1. Pascal avait d'abord ajouté, et il a ensuite barré ce qui suit : « Mais outre que c'est peu d'en parler simplement, sans prouver et connaître, il est néanmoins impossible de le faire, la multitude infinie des choses nous étant si cachée que tout ce que nous pouvons exprimer par paroles ou par pensées n'en est qu'un trait invisible. D'où il paraît combien est sot, vain et ignorant, ce titre de quelques livres : *De omni scibili*. — On voit d'une première vue que l'arithmétique seule fournit des propriétés sans nombre et chaque science de même. »

2. « De tout ce qu'on peut savoir. »

3. Les premiers éléments constitutifs des choses.

4. C'est-à-dire, au delà desquels il n'y a plus rien, rien que le néant. Pascal est ici plus ingénieux que vrai : ce n'est pas notre être qui nous dérobe ou le néant ou l'infini ; au contraire, c'est par lui que nous savons le peu que nous en savons. Si nous n'en savons pas davantage, c'est que notre être est borné.

reste zéro [1]. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous. Trop de plaisir incommode. Trop de consonnances déplaisent dans la musique ; et trop de bienfaits irritent : nous voulons avoir de quoi surpayer la dette [2] : *Beneficia eo usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse ; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur* [3].

Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles : nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit ; trop et trop peu d'instruction [4]... Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point, et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument [5]. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte ; et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination ; nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini. Mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences ; rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient [6].

Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé. Ce milieu qui nous est échu en partage étant toujours distant des extrêmes, qu'importe que l'homme ait un peu plus d'intelligence des choses ? S'il en a, il les prend un peu de plus haut. N'est-il pas toujours

1. Au fait, c'est là une opération purement abstraite et fictive. Du zéro réel, on ne saurait ôter ni un ni quatre.

2. Surpayer : payer avec surabondance.

3. « Tant que les bienfaits paraissent ne pas excéder la reconnaissance, on les accepte avec joie ; dès qu'ils la surpassent beaucoup, ils excitent la haine au lieu de la gratitude. » (*Tacite*, Annales, l. IV, n. 18.)

4. Lui sont nuisibles. Et non pas : *l'abêtissent*, comme supplée ridiculement l'édition de Port-Royal.

5. Erreur. Nous pouvons savoir *certainement* encore qu'*imparfaitement*. Et quant à l'ordre surnaturel, nous l'ignorerions absolument, si Dieu ne nous l'avait révélé.

6. Avec une pareille doctrine, rien, pas même la révélation, ne pourrait nous conduire à la certitude. Qu'il le veuille ou non, Pascal est atteint d'un scepticisme irrémédiable, comme le seront plus tard de Bonald, de Lamennais, Bautain et Bonnetty. Leurs bonnes intentions ne les guériront pas de cette plaie béante.

infiniment éloigné du bout, et la durée de notre vie n'est-elle pas également infiniment [éloignée] de l'éternité, pour durer dix ans davantage ?

Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux ; et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur un que sur l'autre [1].

La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine [2].

Si l'homme s'étudiait le premier, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il qu'une partie connût le tout [3] ? Mais il aspirera peut-être à connaître au moins les parties, avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout [4].

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connaît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour le nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps ; enfin tout tombe sous son alliance [5].

Il faut donc, pour connaître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister ; et pour connaître l'air, savoir par où il a rapport à la vie de l'homme, etc. La flamme ne subsiste point sans l'air : donc pour connaître l'un, il faut connaître l'autre [6].

Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entre-tenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible [7] de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties.

Et ce qui achève notre impuissance à connaître les choses est qu'elles sont simples en elles-mêmes, et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genre,

1. Il ne s'agit pas d'asseoir son imagination, mais sa raison ; et parmi les finis il y en a qui sont d'excellentes bases appuyées elles-mêmes sur l'infini.

2. Oui, si nous pensons que la certitude n'est nulle part pour nous dans le fini. Mais elle y est, et nous pouvons facilement la rencontrer.

3. Ne pourra-t-elle pas du moins se connaître elle-même et quelque autre partie du tout ? N'est-ce pas déjà d'un grand prix et d'une grande consolation ?

4. Parfaitement, oui; imparfaitement, non.

5. Tout est en rapport avec lui.

6. Exagérations manifestes ; et confusion de la connaissance imparfaite avec l'ignorance.

7. Pascal avait d'abord écrit, avec plus d'exagération encore : « Je tiens impossible d'en connaître aucune seule sans toutes les autres, c'est-à-dire impossible purement et absolument. — L'éternité des choses en elles-mêmes ou en Dieu doit encore étonner notre petite durée. L'immobilité fixe et constante de la nature, [par] comparaison au changement continuel qui se passe en nous, doit faire le même effet. »

d'âme et de corps ; car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle ; et quand on prétendrait que nous serions simplement corporels, cela nous exclurait bien davantage de la connaissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière se connaît soi-même. Il ne nous est pas possible de connaître comment elle se connaîtrait.

Et ainsi, si nous sommes simplement matériels, nous ne pouvons rien du tout connaître ; et si nous sommes composés d'esprit et de matière, nous ne pouvons connaître parfaitement les choses simples, spirituelles et corporelles.

De là vient que presque tous les philosophes confondent les idées des choses, et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'elle craint [1] le vide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en parlant des esprits, il les considèrent comme en un lieu, et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont choses qui n'appartiennent qu'aux corps [2].

Au lieu de recevoir les idées de ces choses pures, nous les teignons de nos qualités, et empreignons [de] notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croirait, à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous serait bien compréhensible? C'est néanmoins la chose qu'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature ; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comment un corps peut être uni avec un esprit ; c'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être : *Modus quo corporibus adhæret spiritus comprehendi ab hominibus non potest ; et hoc tamen homo est* [3]. Enfin, pour consommer la preuve de notre faiblesse, je finirai par ces deux considérations [4]...

---

1. La nature.

2. Pascal a tort de confondre ici le langage métaphorique, dont la philosophie est obligée d'user, avec le langage propre et technique.

3. « La manière dont l'esprit est uni au corps ne peut être *comprise* par les hommes ; et cependant cela même est l'homme. » (S. Augustin, *De Civit. Dei*, l. XXI, 10.) Remarquons-le, S. Augustin ne parle que de la *compréhension* ou connaissance parfaite Quant à la *connaissance imparfaite*, ni lui ni aucun philosophe véritable ne niera jamais qu'elle s'étende à savoir ce que c'est que le corps, l'esprit, et l'union de l'un et de l'autre dans l'homme.

4. Pascal ajoutait d'abord le passage suivant : « Voilà une partie des causes qui rendent l'homme si imbécile à connaître la nature. Elle est infinie en deux manières ; il est fini et limité. Elle dure et se maintient perpétuellement en son être ; il passe et est mortel. Les choses en particulier se corrompent et se changent à chaque instant ;

XIV. — L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien [1].

Toute notre dignité consiste donc en la pensée [2]. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale [3].

XV. — Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère [4]. Rome même allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli.

XVI. — La nature s'imite [5]. Une graine, jetée en bonne terre, produit. Un principe, jeté dans un bon esprit, produit. Les nombres limitent l'espace, qui sont de nature si différente. Tout est fait et conduit par un même maître : la racine, la branche, les fruits, les principes, les conséquences.

XVII. — Chacun est un tout à soi-même; car lui mort, le tout est mort pour soi. Et de là vient que chacun croit être tout à tous. Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle.

XVIII. — La nature a des perfections, pour montrer qu'elle est l'image de Dieu ; et des défauts, pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

---

il ne les voit qu'en passant. Elles ont leur principe et leur fin ; il ne conçoit ni l'un ni l'autre. Elles sont simples, et il est composé de deux natures différentes ; et pour consommer la preuve de notre faiblesse, je finirais par cette réflexion sur l'état de notre nature. » Il l'a biffé, mais nous le reproduisons afin de faire voir plus complètement les diverses parties dont Pascal voulait composer sa prétendue démonstration de notre incapacité de connaître certainement le monde et nous-mêmes.

1. M. Havet met un point après « sur lui », et cela détruit le sens. — Voici la première rédaction de cette pensée fameuse : « *Roseau pensant.* Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité ; mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai pas davantage en possédant des terres par l'espace : l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée je le comprends. » On a beaucoup vanté ce *Roseau pensant*, et l'on a négligé de dire que son inventeur n'est nullement Pascal, mais JÉSUS-CHRIST qui demande aux juifs, touchant son précurseur : « Qu'êtes-vous allés voir au désert? *Un roseau agité par le vent?* » (*Matth.*, XI, 8.) Du Messie lui-même, il est écrit : « Il ne brisera pas le roseau secoué. » (*Ibid.*, XII, 20.) Jusque dans son style, Pascal est bien plus chrétien que ne le pensent et ne le voudraient peut-être ses incrédules admirateurs.

2. Au point de vue naturel, soit ; au point de vue surnaturel, notre dignité principale est d'être enfants de Dieu et frères de JÉSUS-CHRIST.

3. C'est-à-dire son point de départ.

4. C'est une inexactitude historique. La maladie de Cromwell ne fut pas celle-là, mais une fièvre.

5. Elle s'imite elle-même, par l'harmonie qui règne entre ses divers effets.

XIX. — Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini, sans parties ? Oui. Je vous veux donc faire voir une chose infinie et indivisible : c'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie ; car il est en tous lieux, et est tout entier en chaque endroit [1].

Que cet effet de nature, qui vous semblait impossible auparavant, vous fasse connaître qu'il peut y en avoir d'autres que vous ne connaissez pas encore. Ne tirez pas cette conséquence de votre apprentissage, qu'il ne vous reste rien à savoir ; mais qu'il vous reste infiniment à savoir.

XX. — Quand nous voulons penser à Dieu, n'y a-t-il rien qui nous détourne, nous tente de penser ailleurs ? Tout cela est mauvais [2], et né avec nous.

XXI. — Voilà ce que je vois et ce qui me trouble. Je regarde de toutes parts, et ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une Divinité, je me déterminerais à la négative. Si je voyais partout les marques d'un Créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais, voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que, si un Dieu la soutient, elle le marquât sans équivoque ; et que, si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait ; qu'elle dît tout ou rien [3], afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition, ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien, pour le suivre. Rien ne me serait trop cher pour l'éternité... [4]

XXII. — Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu ? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu [5] ?

XXIII. — Toutes les bonnes maximes sont dans le monde: on ne manque qu'à les appliquer. Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, et plusieurs le font ; mais pour la religion, point [6].

1. Malheureusement ce point n'est qu'une abstraction, une imagination, qui sert de peu pour conduire à la connaissance d'un Dieu infiniment réel et existant.
2. Si nous y consentons au détriment de notre devoir.
3. Elle en dit largement et clairement assez.
4. Pour gagner l'éternité.
5. Parce qu'il se laisse volontairement entraîner loin de lui.
6. Notre temps donnerait plus d'un noble démenti à cette remarque ; et les précédents aussi.

ARTICLE II.

Grandeur et bassesse de l'homme au-dedans.

§ Ier. — L'IMAGINATION. — Avantages et désavantages de l'imagination.

I. *Imagination.* — C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible de mensonge [1]. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux.

Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages ; et c'est parmi eux que l'imagination a le grand don de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses [2].

Cette superbe puissance, ennemie de la raison [3], qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres ; elle fait croire, douter, nier la raison ; elle suspend les sens, elle les fait sentir ; elle a ses fous et ses sages : et rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire [4]. Ils regardent les gens avec empire ; ils disputent avec hardiesse et confiance ; les autres [5], avec crainte et défiance : et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend heureux à l'envi de la raison qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte.

Qui dispense la réputation ? qui donne le respect et la véné-

1. Il suffirait alors, en effet, de prendre toujours le contrepied de ses représentations.
2. La dernière enchère appartient donc toujours à l'imagination.
3. L'imagination, faculté sensible de représenter et de former des images sensibles, porte la raison à ne juger des choses que par leur côté sensible, non par leur réalité et leurs perfections essentielles.
4. Ne se peuvent plaire avec leur raison, qui les empêche de se croire meilleurs qu'ils ne sont.
5. Les gens de raison.

ration aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginante? Toutes les richesses de la terre, insuffisantes sans son consentement.

Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter à ces vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles? Voyez-le entrer dans un sermon où il apporte un zèle tout dévot, renforçant l'égalité, la solidité de la raison par l'ardeur de la charité. Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître : que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelque grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur.

Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut [1], s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer.

Qui ne sait que la vue de chats, de rats, l'écrasement d'un charbon, etc., emportent la raison hors des gonds? Le ton de voix impose aux plus sages, et change un discours et un poème de face.

L'affection ou la haine changent la justice de face ; et combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide! combien son geste hardi le fait-il paraître meilleur aux juges, dupés par cette apparence! Plaisante raison qu'un vent manie, et à tous sens!

Je ne veux pas rapporter tous ses effets ; je rapporterais presque toutes les actions des hommes, qui ne branlent presque que par ses secousses. Car la raison a été obligée de céder, et la plus sage prend pour ses principes ceux que l'imagination des hommes a témérairement introduits en chaque lieu [2].

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leur hermine, dont ils s'emmaillottent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était fort nécessaire ; et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties [3], jamais

1. Pour qu'il y passe avec sécurité.
2. Pascal avait ajouté ici : « Il faut travailler tout le jour pour des biens reconnus pour imaginaires, et quand le sommeil nous a délassés des fatigues de notre raison, il faut incontinent se lever en sursaut pour aller courir après les fumées et essuyer les impressions de cette maîtresse du monde. » Celle-ci est l'imagination.
3. Quatre fois trop amples.

ils n'auraient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre si authentique. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle [1] : ils s'établissent par la force, les autres par grimace.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels [2] ; mais ils se sont accompagnés de gardes, de hallebardes. Ces trognes armées qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le Grand Seigneur [3] environné, dans son superbe sérail, de quarante mille janissaires.

S'ils avaient [4] la véritable justice, si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés : la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination, à laquelle ils ont affaire ; et par là, en effet, ils s'attirent le respect.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance [5].

L'imagination dispose de tout ; elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres : *Della opinione regina del mondo* [6]. J'y souscris sans le connaître, sauf le mal, s'il y en a.

Voilà à peu près les effets de cette faculté trompeuse qui semble nous être donnée exprès pour nous induire à une erreur nécessaire. Nous en avons bien d'autres principes [7].

Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser: les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent ou de suivre leurs fausses impressions de l'enfance,

1 N'est-ce pas un peu une ironie ? L'état militaire n'a-t-il pas largement recours au prestige des ornements extérieurs ?

2 Pour paraître rois. Pascal dit ailleurs : « Le chancelier est grave et revêtu d'ornements, car son poste est faux. Et non le roi ; il a la force, il n'a que faire de l'imagination. Les juges, médecins, etc., n'ont que de l'imagination. »

3. Le sultan des Turcs.

4. Les jurisconsultes.

5. De sa science suffisant à son rôle. Inutile de remarquer que s'il y a bien de l'esprit en tout ce passage, il n'y manque pas non plus d'exagération et d'imagination.

6. « De l'opinion reine du monde. » — L'opinion est en grande partie fondée sur l'imagination.

7. D'erreur. — Mais ni aucune erreur n'est nécessaire, ni aucune faculté nécessairement trompeuse.

ou de courir témérairement après les nouvelles. Qui tient le juste milieu ? Qu'il paraisse, et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens. Parce, dit-on, que vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre était vide lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez cru le vide possible; c'est une illusion de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent: Parce qu'on vous a dit dans l'école qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenait si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé ? les sens ou l'instruction ?

Nous avons un autre principe d'erreur, les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à leur proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement. Il n'est pas permis au plus équitable homme du monde d'être juge en sa cause: j'en sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus injustes du monde à contre-biais [1]. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste, était de la leur faire recommander par leurs proches parents. La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

II. — L'imagination grossit les petits objets jusqu'à en remplir notre âme, par une estimation fantastique ; et, par une insolence téméraire, elle amoindrit les grands jusqu'à sa mesure, comme en parlant de Dieu [2].

III. — Les choses qui nous tiennent le plus [3], comme de cacher son peu de bien [4], ce n'est souvent presque rien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine [5].

IV.—Notre imagination nous grossit si fort le temps présent, à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité ; et tout cela a ses

1. A rebours, et d'une façon opposée à celle que prescrivaient le bon sens et le bon droit.
2. Comme elle le fait en parlant de Dieu à la façon humaine.
3. Que nous avons le plus à cœur.
4. Son peu de richesses.
5. La raison serait bien plus efficace encore ici que l'imagination avec « son autre tour ».

racines si vives en nous, que toute notre raison ne peut nous en défendre et que...

V. — Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la victoire. On aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu. Que voulait-on voir, sinon la fin de la victoire? Et dès qu'elle arrive, on en est saoûl. Ainsi dans le jeu, ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naître de la dispute [1]. De même, dans les passions, il y a du plaisir à voir deux contraires se heurter; mais quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. Ainsi, dans la comédie, les scènes contentes sans crainte ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérance, ni les amours brutaux, ni les sévérités âpres.

VI. — Les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé, ce sont des enfants; mais le moyen que ce qui est si faible, étant enfant, soit bien fort, étant plus âgé? On ne fait que changer de fantaisie [2].

---

§ 2. L'INTELLIGENCE. — Sa misère. La frivolité de ses opinions. Son extrême dépendance à l'égard des passions.

I. — MISÈRE DE LA RAISON.

I. — Dieu, pour se réserver à lui seul le droit de nous instruire, et pour nous rendre la difficulté de notre être inintelligible, nous en a caché le nœud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous étions incapables d'y arriver: de sorte que ce n'est pas par les agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître [3].

---

1. Nous connaissons, de notre temps, plus d'un prétendu philosophe qui se réclamerait volontiers de cette remarque de Pascal. La lutte pour l'existence substituée à la vérité !

2. D'imagination, et conséquemment de peur. — Ici encore, la pensée est plus ingénieuse qu'exacte.

3. Exagération de doctrine familière à l'auteur.

II. — *Pensée.* — Toute la dignité de l'homme est en la pensée. Mais qu'est-ce que cette pensée ! Qu'elle est sotte [1] !

III. — *Pyrrhonisme.* — J'écrirai ici mes pensées sans ordre, et non pas peut-être dans une confusion sans dessein : c'est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet [2] par le désordre même.

Je ferais trop d'honneur à mon sujet [3] si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable.

IV. — *Faiblesse.* — Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien ; et ils ne sauraient avoir de titre pour montrer qu'ils le possèdent par justice [4], car ils n'ont que la fantaisie des hommes ; ni force [5] pour le posséder sûrement. Il en est de même de la science, car la maladie l'ôte. Nous sommes incapables et de vrai et de bien [6].

V. — *La prévention induisant en erreur.* — C'est une chose déplorable de voir tous les hommes ne délibérer que des moyens, et point de la fin. Chacun songe comment il s'acquittera de sa condition ; mais pour le choix de la condition et de la patrie, le sort [7] nous le donne. C'est une chose pitoyable de voir tant de Turcs, d'hérétiques, d'infidèles, suivre le train de leurs pères, par cette seule raison qu'ils ont été prévenus [8] chacun que c'est le meilleur. Et c'est ce qui détermine chacun à chaque condition, de serrurier, soldat, etc. C'est par là que les sauvages n'ont que faire de la Provence [9].

VI. — *Vanité des sciences.* — La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale au temps d'affliction ; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures.

VII. — J'avais passé longtemps dans l'étude des sciences abstraites ; et le peu de communication qu'on en peut avoir [10] m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne sont pas propres à l'homme [11],

1. Voici, de cette remarque injuste et amère, un commentaire de Pascal lui-même qui ensuite l'a supprimé. « Toute la dignité de l'homme est en la pensée. La pensée est donc une chose admirable et incomparable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable. Mais elle en a de tels, que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature ! Qu'elle est basse par ses défauts ! »
2. Que tout est désordre et incapacité dans l'homme.
3. La nature humaine déchue.
4. Avant nous, M. Ch. Louandre a pensé à Proudhon en commentant cette pensée.
5. Ils ne sauraient avoir de force capable de résister à toutes les attaques, et de leur garantir ce bien possédé sans titre.
6. Tel est le dernier mot de Jansénius, et avant lui, de Luther et de Calvin.
7. Mais le sort n'est-il pas sous la direction de la Providence divine ?
8. Dans le sens de prévention.
9. Je ne puis me persuader qu'il n'y ait pas là une faute d'écriture. Pascal a voulu dire *Providence.* Les sauvages, en effet, ne croient pas avoir besoin de Providence, ni de prévoyance, parce qu'ils sont généralement fatalistes.
10. Le peu d'occasions qu'on a d'en parler avec d'autres.
11. Que les sciences mathématiques ne sont pas ce pour quoi l'homme est fait.

et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant: j'ai pardonné aux autres d'y peu savoir. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons en l'étude de l'homme, et que c'est la vraie étude qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y a encore moins qui l'étudient que la géométrie. Ce n'est que manque de savoir étudier cela qu'on cherche le reste. Mais n'est-ce pas que ce n'est pas encore là la science que l'homme doit avoir, et qu'il lui est meilleur de l'ignorer pour être heureux [1] ?

VIII.— « Il y a des herbes sur la terre; nous les voyons. De la lune on ne les verrait pas. Et sur ces herbes, des poils; et dans ces poils de petits animaux: mais après cela, plus rien. » — O présomptueux [2] ! — « Les mixtes sont composés d'éléments; et les éléments, non. » — O présomptueux [3] ! — Voici un trait délicat. Il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas ; il faut donc dire comme les autres, mais non pas penser comme eux [4].

IX. — On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes hommes [5], et on leur apprend tout le reste; et ils ne se piquent jamais tant de savoir rien du reste, comme d'être honnêtes hommes. Ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

X. — Que dois-je faire? Je ne vois partout qu'obscurités. Croirai-je que je ne suis rien? Croirai-je que je suis Dieu ?

« Toutes choses changent et se succèdent. » — Vous vous trompez, il y a... [6].

XI. — Les hommes n'ayant pas accoutumé de former le mérite, mais seulement de le récompenser où ils le trouvent formé, jugent de Dieu par eux-mêmes [7].

XII. — Mon Dieu, que ce sont de sots discours [8] ! « Dieu aurait-il fait le monde pour le damner? Damnerait-il tant de gens si faibles ? » etc. Pyrrhonisme est le remède à ce mal, et rabattra cette vanité [9]. Le pyrrhonisme sert à la religion.

---

1. Quel découragement ! Quel scepticisme !
2. Cette exclamation s'adresse à celui qui tiendrait le discours qui précède.
3. Nouveau blâme à l'adresse de qui prétendrait rendre compte, non seulement des corps composés ou mixtes, mais aussi des corps simples ou éléments.
4. C'est la pensée de derrière, dont Pascal nous parlera ailleurs.
5. On l'apprend à un grand nombre, Dieu merci.
6. Dieu qui demeure éternellement.
7. Et ils croient que Dieu ne forme pas le mérite par sa grâce. Cependant l'homme y a une part qu'on ne saurait méconnaître.
8. Ceux qui suivent, et qui ne sont pas sots du tout, quoi qu'en dise le jansénisme. Non, personne n'est jamais damné que par sa faute, s'il est adulte. Et s'il n'est pas adulte, sa damnation est adoucie par la sagesse et la miséricorde d'un Dieu infiniment juste et bon. Les enfants morts sans baptême ne subissent pas la peine du feu et des tourments de l'enfer.
9. Le doute, ou pyrrhonisme, au lieu de remédier à ces discours, et à l'inquiétude (Pascal dit : à *la vanité*) qui les inspire, ne fera qu'achever la perte des âmes qui voudraient se rassurer par ces *sages discours*.

XIII. — Ceux qui sont dans le déréglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils la croient suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port juge ceux qui sont dans le vaisseau ; mais où prendrons-nous un point dans la morale [1] ?

XIV. — L'esprit croit naturellement, et la volonté aime naturellement ; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux [2].

XV. — Nous nous connaissons si peu, que plusieurs pensent aller mourir quand ils se portent bien, et plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proches de mourir, ne sentant pas la fièvre prochaine, ou l'abcès prêt à se former.

II. — FRIVOLITÉ DES OPINIONS.

I. — *Opinions du peuple saines.* — Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres, si on veut récompenser les mérites, car tous diront qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr [3].

II. — C'est un grand avantage que la qualité, qui, dès dix-huit ou vingt ans, met un homme en passe [4], connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans : c'est trente ans gagnés sans peine.

III. — La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui plient la machine [5] vers le respect et la terreur, fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare pas dans la pensée leurs personnes d'avec leurs suites qu'on y voit d'ordinaire jointes. Et le monde, qui ne sait pas

---

1. Pascal voudrait répondre : dans la révélation, dans la grâce. Mais comment serait-il sûr que c'est le vrai point, et que la grâce ne le trompe pas ? Si elle se propose librement à lui, osera-t-il choisir ? Si elle s'impose de vive force, comment saura-t-il qu'il n'est pas le jouet d'une nouvelle illusion ? Du scepticisme on ne peut rien tirer que le scepticisme.
2. Mais jamais ils ne s'y attacheront aussi réellement qu'aux vrais.
3. Bonne raison en faveur du pouvoir héréditaire.
4. En bon chemin pour réussir.
5. Le peuple ou l'homme sensitif, l'*automate*.

que cet effet vient de cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle ; et de là viennent ces mots : Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage, etc.

La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et importante chose du monde a pour fondement la faiblesse : et ce fondement-là est admirablement sûr : car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple sera faible. Ce qui est fondé sur la saine raison est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse [1].

IV. — *Raison des effets.* — Gradation [2]. Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par la pensée de derrière [3]. Les dévots qui ont plus de zèle que de science les méprisent, malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles, parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière.

V. — *Raison des effets.* — Il est donc vrai de dire que tout le monde est dans l'illusion : car, encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, car il pense que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se figurent. Par exemple, il est vrai qu'il faut honorer les gentilshommes, mais non pas parce que la naissance est un avantage effectif, etc. [4].

VI. — Pourquoi me tuez-vous ? — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste.

VII. — *Ferox gens nullam esse vitam sine armis rati* [5]. Ils aiment mieux la mort que la paix ; les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférable à la vie, dont l'amour paraît si fort et si naturel.

VIII. — Non seulement nous regardons les choses par

---

1. Est-ce bien Pascal, n'est-ce pas Rousseau qui a écrit ceci ?
2. Celle qui suit.
3. Cette *pensée de derrière*, n'est pas seulement une pensée plus profonde que celle du peuple ; c'est une pensée opposée à la sienne qu'on lui laisse d'ailleurs par mépris et politique. Sans cela serait-on « habile » ?
4. Et pourquoi donc n'en serait-elle pas un ?
5. « Race féroce, au jugement de laquelle ce n'est pas vivre que de ne pas guerroyer. » (Tit. Liv., l. XXXIV, 17.)

d'autres côtés, mais avec d'autres yeux ; nous n'avons garde de les trouver pareilles [1].

IX. — D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et un esprit boiteux nous irrite [2]? A cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons ; sans cela nous en aurions pitié et non colère.

Epictète demande bien plus fortement : Pourquoi ne nous fâchons-nous pas si on dit que nous avons mal à la tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal ? Ce qui cause cela, est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, et que nous ne sommes pas boiteux : mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissons le vrai. De sorte que, n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens et nous étonne, et encore plus quand mille autres se moquent de notre choix ; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, et cela est hardi et difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux [3].

X. — Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment [4]. Mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment, de sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires : l'un dit que mon sentiment est fantaisie, l'autre que sa fantaisie est sentiment. Il faudrait avoir une règle. La raison s'offre, mais elle est ployable à tous sens [5] ; et ainsi il n'y en a point [6].

XI. — En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois ; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse, que j'oublie à toute heure ; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tends qu'à connaître mon néant.

III. — LA RAISON ET LES PASSIONS.

I. — L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur, naturelle et ineffaçable sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité : tout l'abuse. Ces deux principes de vérités, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences ; et cette même piperie qu'ils apportent à la raison, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens, et leur font des impressions fausses.

1. Pareilles à ce que les autres voient et disent.
2. C'est un problème posé par Montaigne.
3. Pourquoi pas ? Les sens sont-ils plus sûrs que la raison ?
4. Non, mais à l'évidence.
5. Oui, si elle ne se surveille pas elle-même dans son action.
6. De règle pour discerner le vrai du faux. Erreur profonde de Pascal.

Ils [1] mentent et se trompent à l'envi. Mais outre ces erreurs qui viennent par accident et par un manque d'intelligence, avec ces facultés hétérogènes... (Il faut commencer par là le chapitre *des Puissances trompeuses.*)

II. — Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'elles disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'elles ne mentent point; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

III. — Quand on se porte bien, on admire [2] comment on pourrait faire si on était malade; quand on l'est, on prend médecine gaiement; le mal y résout. On n'a plus les passions et les désirs de divertissements et de promenades que la santé donnait, et qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des passions et des désirs conformes à l'état présent. Il n'y a que les craintes (que nous nous donnons nous-mêmes, et non pas la nature), qui nous troublent; parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes les passions de l'état où nous ne sommes pas.

IV. — *Ennui.* — Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.

V. — Quand notre passion nous porte à faire quelque chose, nous oublions notre devoir. Comme on aime un livre, on le lit, lorsqu'on devrait faire autre chose. Mais, pour s'en souvenir, il faut se proposer de faire quelque chose qu'on hait; et lors on s'excuse sur ce qu'on a autre chose à faire, et on se souvient de son devoir par ce moyen.

VI. — Guerre intestine de l'homme entre la raison et les passions. S'il n'avait que la raison sans passions..., s'il n'avait que les passions sans raison [3]... Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre. Aussi il est toujours divisé, et contraire à lui-même.

VII. — Cette guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns [4] ont voulu renoncer aux

1. La raison et les sens. — Tout ceci est emprunté pour le fond aux jansénistes, et pour l'expression à Montaigne (*Essais*, liv. II, ch. XII). Si l'homme sans la grâce « n'est qu'un sujet plein d'erreur », comment pourra-t-il reconnaître la grâce, la recevoir sans mélange et s'y fier?

2. On s'étonne, on s'inquiète de ce que l'on pourrait bien faire en cas de maladie.

3. Il serait en paix.

4. Les Stoïciens.

passions, et devenir dieux ; les autres [1] ont voulu renoncer à la raison, et devenir bêtes brutes (Des Barreaux) [2]. Mais ils ne l'ont pu, ni les uns ni les autres, et la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et qui trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent ; et les passions sont toujours vivantes dans ceux mêmes qui y veulent renoncer.

VIII. — En sachant la passion dominante de chacun, on est sûr de lui plaire ; et néanmoins chacun a ses fantaisies, contraires à son propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien ; et c'est une bizarrerie qui met hors de gamme [3].

---

§ 3. LA VOLONTÉ. — Inconstance et inquiétude. Recherche passionnée des divertissements ou distractions. L'amour injuste de soi.

---

1. — MOBILITÉ DE LA VOLONTÉ.

I. — Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude.

II. — Notre nature est dans le mouvement [4] ; le repos entier est la mort.

III. — *Inconstance.* — Les choses ont diverses qualités, et l'âme diverses inclinations ; car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'âme, et l'âme ne s'offre jamais simple à aucun sujet. De là vient qu'on pleure et qu'on rit quelquefois d'une même chose.

IV. — Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés [5] ? Et dans les enfants, ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux ?

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience ; et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume contre la nature, ineffaçables à la nature et à une seconde coutume. Cela dépend de la disposition.

V. Les pères craignent que l'amour naturel des enfants [6] ne

---

1. Les Épicuriens.
2. Le poète Des Barreaux, au temps de Pascal, était en effet un des exemples les plus honteux d'Épicuréisme. Le *Sonnet* de son repentir est fameux.
3. Qui déroute quand on veut lui plaire.
4. C'est-à-dire : il nous est naturel, essentiel, d'être en mouvement.
5. Reçus, non parce qu'ils sont vrais, mais parce que c'est la coutume de s'y attacher. — Quel redoutable péril qu'un pareil système !
6. Pour eux.

s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée? La coutume est donc une seconde nature qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature? Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature.

VI. — Le temps guérit les douleurs et les querelles, parce qu'on change, on n'est plus la même personne. Ni l'offensant, ni l'offensé, ne sont plus eux-mêmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, et qu'on reverrait après deux générations. Ce sont encore les Français, mais non les mêmes.

VII. — Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Epaminondas, qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité ; car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'âme de l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu [1]. Soit, mais au moins cela marque l'agilité de l'âme, si cela n'en marque l'étendue [2].

VIII. *Pyrrhonisme.* — L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut [3]. Rien que la médiocrité n'est bon. C'est la pluralité [4] qui a établi cela, et qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas, je consens bien qu'on m'y mette, et me refuse d'être au bas bout, non pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout ; car je refuserais de même qu'on me mît au haut. C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu : la grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir ; tant s'en faut que la grandeur soit à en sortir, qu'elle est à n'en point sortir.

IX. — *Inconstance et bizarrerie.* — Ne vivre que de son travail et régner sur le plus puissant État du monde, sont choses très opposées. Elles sont unies dans la personne du Grand Seigneur des Turcs.

X. — L'éloquence continue ennuie.

Les princes et rois jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes ; ils s'y ennuient. La grandeur a besoin

1. Qui, mû rapidement, nous donne la sensation d'un cercle de feu continu, bien qu'il ne soit qu'en un point.
2. La perfection et l'énergie.
3. L'extrême savoir comme l'extrême ignorance.
4. La majorité des hommes et leur opinion commune.

d'être quittée pour être sentie. La continuité dégoûte en tout. Le froid est agréable pour se chauffer.

XI. — Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents, causent l'inconstance.

XII. — *Lustravit lampade terras* [1].

Le temps et mon humeur ont peu de liaison. — Mon humeur ne dépend guère du temps : j'ai mes brouillards et mon beau temps au dedans de moi. Le bien et le mal de mes affaires mêmes y fait peu : je m'efforce quelquefois contre la fortune ; la gloire de la dompter me la fait dompter gaiement ; au lieu que je fais quelquefois le dégoûté dans la bonne fortune.

XIII. — ...L'ennui qu'on a de quitter les occupations où l'on s'est attaché. Un homme vit avec plaisir en son ménage : qu'il voie une femme qui lui plaise, qu'il joue cinq ou six jours avec plaisir, le voilà misérable s'il retourne à sa première occupation. Rien n'est plus ordinaire que cela.

XIV. — « Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. » Je crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus. Il était jeune et elle aussi. Elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors.

XV. — La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours [2], elle a ses allées et venues. La fièvre a ses frissons et ses ardeurs, et le froid montre aussi bien la grandeur de l'ardeur de la fièvre que le chaud même. Les inventions des hommes de siècle en siècle vont de même. La bonté et la malice du monde en général en est de même : *Plerumque gratæ principibus vices* [3].

XVI. — L'orgueil contre-pèse et emporte toutes les misères [4]. Voilà un étrange monstre [5], et un égarement bien visible. Le voilà tombé de sa place [6], il la cherche avec inquiétude. C'est ce que tous les hommes font. Voyons qui l'aura trouvée [7].

XVII. — Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents que nous errons dans les

1. Fragment d'un vers latin traduit du grec d'Homère et conservé par saint Augustin (*De Civ. Dei*, l. v, ch. 8). Le sens d'Homère est que l'état de notre âme dépend du temps qu'il fait.

2. Droit devant elle.

3. Adaptation d'un vers d'Horace, liv. III, ode XXIX. « Ordinairement, les grands se plaisent à essayer tour à tour des contraires. »

4. L'orgueil, dans notre balance, fait contrepoids à nos misères et même l'emporte sur elles, en sorte que nous ne les voyons plus.

5. Le genre humain si orgueilleux.

6. Par le péché originel.

7. Personne d'entre les hommes ne saurait, sans la grâce, rentrer dans l'amitié de Dieu. C'est ce que Pascal voulait ici démontrer, et qui est vrai.

temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toujours occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière, pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin [1] ; le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais [2].

XVIII. — *Divertissement.* — On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis, et encore du bien et de l'honneur de leurs amis. On les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et d'exercices ; et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux sans que leur santé, leur honneur, leur fortune et celle de leurs amis soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque les rendrait malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux ! Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? Comment ! ce qu'on pourrait faire ? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins ; car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont. Et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner ; et c'est pourquoi, après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, à jouer et à s'occuper toujours tout entier. (Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure.)

XIX. — *Misère.* — La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.

1. Et nous avons bien raison en cela, car « nous n'avons pas ici de cité permanente, et nous cherchons celle qui est à venir ». (Hæbr., XIII, 14.)
2. Sauf dans la cité future et permanente.

XX. *Divertissement.* — Si l'homme était heureux, il le serait d'autant plus qu'il serait moins diverti, comme les saints et Dieu.

Oui, mais n'est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement? Non, car il vient d'ailleurs et de dehors : et ainsi il est dépendant, et partant [1], sujet à être troublé par mille accidents, qui font les afflictions inévitables.

XXI. — Ils s'imaginent que, s'ils avaient obtenu cette charge, ils se reposeraient ensuite avec plaisir, et ne sentent pas la nature insatiable de leur cupidité. Ils croient chercher sincèrement le repos, et ne cherchent en effet que l'agitation.

XXII. — Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles ; et ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de notre première nature [2], qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos, et non pas dans le tumulte ; et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable ; car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles qui nous menacent. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir au fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

Le conseil qu'on donnait à Pyrrhus de prendre le repos qu'il allait chercher par tant de fatigue, recevait [3] bien des difficultés.

Ainsi l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui [4], par l'état propre de sa complexion ; et il est si vain, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse, suffit pour le divertir.

---

1. Et conséquemment.
2. Cet instinct secret du repos n'est pas plus le reste d'une « première nature » que le goût du divertissement n'est le fruit d'une seconde nature déchue. L'un et l'autre ont du bien et du mal, et procèdent également de notre unique nature à la fois parfaite et imparfaite.
3. Rencontrait.
4. Non pas. Il faut à l'ennui une cause, comme à tous les phénomènes de notre nature.

Mais, direz-vous, quel objet a-t-il en tout cela ? Celui de se vanter demain entre ses amis de ce qu'il a mieux joué qu'un autre. Ainsi les autres suent dans leur cabinet pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qu'on n'aurait pu trouver jusqu'ici ; et tant d'autres s'exposent aux derniers périls pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auront prise, et aussi sottement [1], à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils les savent ; et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connaissance, au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seraient plus s'ils avaient cette connaissance.

Tel homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point : vous le rendez malheureux. On dira peut-être que c'est qu'il cherche l'amusement du jeu, et non pas le gain. Faites-le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il recherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe et qu'il se pipe lui-même, en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion, et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte, pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. [2]

D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage [3]. L'homme, quelque plein de tristesse

1. Pascal a-t-il cru sincèrement qu'il y avait nécessairement « sottise » en cela?

2. Ceci est emprunté aux *Essais* de Montaigne *(Apol. de Sebonde)*, qui l'avait tiré lui-même de Sénèque, *Lettre 24*.

3. Autre rédaction, abandonnée par Pascal : « Cet homme si affligé de la mort de sa femme et de son fils unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente, d'où vient qu'à ce moment il n'est pas triste, et qu'on le voit si exempt de toutes ces pensées pénibles et inquiétantes? Il ne faut pas s'en étonner ; on vient de lui servir une balle, et il faut qu'il la rejette à son compagnon. Il est occupé à la prendre à la chute du toit pour gagner une chasse ; comment voulez-vous qu'il pense à ses affaires, ayant cette autre affaire à manier? Voilà un soin digne d'occuper cette grande âme, et de lui ôter toute autre pensée de l'esprit. Cet homme, né pour connaître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régir tout un État, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre. Et s'il ne s'abaisse à cela et [qu'il] veuille toujours être tendu, il n'en sera que plus sot, parce qu'il voudra s'élever au dessus de l humanité, et il n'est qu'un homme, au bout du compte, c'est-à-dire capable de peu et de beaucoup, de tout et de rien. Il n'est ni ange ni bête, mais homme. Une seule pensée nous occupe, nous ne pouvons penser à deux choses à la fois. Dont bien nous prend selon le monde, non selon Dieu », c'est-à-dire, cela est un bonheur et un avantage selon le monde, mais non selon Dieu.

qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là. Et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement il n'y a point de joie, avec le divertissement il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, sinon d'être en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes ? Et quand ils sont dans la disgrâce et qu'on les envoie à leurs maisons des champs, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister dans leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux.

XXIII. — *Divertissement.* — La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même pour celui qui la possède, pour le rendre heureux par la seule vue de ce qu'il est ? Faudra-t-il le divertir de cette pensée comme les gens du commun ? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux de le divertir de la vue de ses misères domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un roi, et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur ? Et quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit ? Ne serait-ce donc pas faire tort à sa joie, d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle, au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve : qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à lui tout à loisir, et l'on verra qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misères. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement à leurs affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide ; c'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant bien qu'il sera misérable, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Je ne parle point en tout cela des rois chrétiens comme chrétiens, mais seulement comme rois.

XXIV.— *Divertissement.* — Quand je me suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes, et les périls et les peines où ils s'exposent dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville[1]; et on ne recherche la conversation et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près [2].

Quelque condition qu'on se figure, si l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde; et cependant qu'on s'imagine [un roi] accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher ; s'il est sans divertissement, et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point; il tombera par nécessité dans les vues des maladies qui le menacent, des révoltes qui peuvent arriver, et enfin de la mort et des maladies qui sont inévitables; de sorte que, s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois, sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court. On n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit [3].

1. Dieu merci, il y a d'autres motifs au mouvement que se donne le genre humain, et Pascal a tort de n'en tenir nul compte.
2. Exagération et erreur janséniste.
3. En marge: « Raison pourquoi on aime mieux la chasse que la prise » (du gibier).

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement; de là vient que la prison est un supplice si horrible ; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. Et c'est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition des rois, de ce qu'on essaye sans cesse à les divertir et à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi, et l'empêchent de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'il ne voudrait pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères,mais la chasse nous en garantit. Et ainsi, quand on leur reproche que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire, s'ils répondaient, comme ils devraient le faire s'ils y pensaient bien, qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de penser à soi [1], et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et les attire avec ardeur, ils laisseraient leurs adversaires sans repartie [2]. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes [3] : ils ne savent pas que ce n'est que la chasse, et non la prise, qu'ils recherchent.

II. — ORGUEIL. EGOÏSME. HYPOCRISIE.

I. — *Raison des effets.* — La concupiscence et la force sont la source de toutes nos actions; la concupiscence fait les volontaires; la force, les involontaires [4].

II. — *Orgueil.* — Curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. Autrement on ne voyagerait pas sur la mer, pour ne jamais en rien dire et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer.

III. — Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à

1. De la vue de la mort.
2. En marge: « La danse. Il faut bien penser où l'on mettra ses pieds. » Et cela distrait, divertit.
3. En marge: « Le gentilhomme croit sincèrement que la chasse est un plaisir grand et un plaisir royal ; mais son piqueur n'est pas de ce sentiment-là, » parce qu'il n'a pas les mêmes ennuis à tromper.
4. Pascal oublie la raison et la liberté. Notre volonté ne vient pas de si bas qu'il le dit, et nous ne sommes pas tant les victimes de la force qu'il le suppose.

embellir et à conserver cet être imaginaire, et nous négligeons le véritable. Et si nous avons, ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre ; et nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfaits de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre [1] ! Car qui ne mourrait pas pour conserver son honneur, celui-là serait infâme [2].

Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

IV. — La nature de l'amour-propre et de ce moi humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il ? Il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères : il veut être grand, et il se voit petit ; il veut être heureux, et il se voit misérable : il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections ; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer ; car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend, et qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir, et, ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans sa connaissance et dans celle des autres : c'est-à-dire qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts, et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir, ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts ; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent ; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent : il n'est donc pas juste que nous les trompions, et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

Ainsi, lorsqu'ils ne découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause ; et qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer

1. L'autre, c'est l'être imaginaire.
2. Aux yeux du monde, et à son propre jugement faussé.

d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connaissent, et qu'ils nous méprisent, étant juste et qu'ils nous connaissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent, si nous sommes méprisables.

Voilà les sentiments qui naîtraient d'un cœur qui serait plein d'équité et de justice. Que devons-nous dire donc du nôtre, en y voyant une disposition toute contraire ? Car n'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent, et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage, et que nous voulons être estimés d'eux autres que nous ne sommes en effet ?

En voici une preuve qui me fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde: elle souffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes; mais elle en excepte un seul [1], à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur, et de se faire voir tel qu'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de désabuser, et elle l'oblige à un secret inviolable, qui fait que cette connaissance est dans lui comme si elle n'y était pas. Peut-on s'imaginer rien de plus charitable et de plus doux ? Et néanmoins la corruption de l'homme est telle, qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi [2], et c'est une des principales raisons qui a fait révolter contre l'Église une grande partie de l'Europe.

Que le cœur de l'homme est injuste et déraisonnable, pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire à l'égard d'un homme ce qu'il serait juste, en quelque sorte, qu'il fît à l'égard de tous les hommes ! Car est-il juste que nous les trompions ?

Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité : mais on peut dire qu'elle est dans tous en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour-propre. C'est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres, de choisir tant de détours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges et des témoignages d'affection et d'estime. Avec tout cela, cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. Il en prend le moins qu'il peut et toujours avec dégoût, et souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent.

Il arrive de là que, si on a quelque intérêt d'être aimé de

1. Le confesseur.
2. La loi de la confession, contre laquelle s'est insurgé le protestantisme.

nous, on s'éloigne de nous rendre un office qu'on sait nous être désagréable. On nous traite comme nous voulons être traités : nous haïssons la vérité, on nous la cache; nous voulons être flattés, on nous flatte; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent ; et ainsi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes.

Ce malheur est sans doute plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes ; mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle ; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion.

L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres ; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur [1].

V. — Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence [2]; au contraire, on est bien aise d'avoir à rendre ce témoignage d'amitié, et à s'attirer la réputation de tendresse sans rien donner.

VI. — Chacun est un tout à soi-même, car lui mort, le tout est mort pour soi et de là vient que chacun croit être tout à tous [3].

VII. — Quel dérèglement de jugement, par lequel il n'y a

1. Mais ce n'est pas, comme le voudrait Pascal, une preuve évidente du péché originel, ni surtout de la prétendue corruption entière et essentielle qu'il en croit la suite. Le péché originel ne se prouve bien que par la révélation ; et ses conséquences n'ont pas été aussi funestes que Jansénius et les siens l'ont persuadé à Pascal.

2. Pascal sous-entend : Ah! si cela gênait la concupiscence, on se garderait bien de le faire ; car, Port-Royal l'enseigne, on est tout concupiscence, et rien de plus.

3. Pour croire cette absurdité, il faut n'avoir ni raison ni foi en Dieu.

personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien, que celui..., [1] et la durée de son bonheur et de sa vie, que celle de tout le reste du monde!

VIII.— C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement, comme, par exemple, les soldats de Mahomet, les voleurs, les hérétiques, etc. Et ainsi les logiciens [2]. Il semble que leur licence doive être sans aucunes bornes ni barrières, voyant qu'ils en ont tant franchi de si justes et de si saintes [3].

---

§ 4. — LE NÉANT HUMAIN. — Vanité et misère de l'être humain et de ses biens.

I. — L'homme est visiblement fait pour penser ; c'est toute sa dignité et tout son mérite ; et tout son devoir est de penser comme il faut ; et l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin [4]. Or, à quoi pense le monde? Jamais à cela ; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi, et qu'être homme.

II. — *Vanité.* — Qu'une chose aussi visible qu'est la vanité du monde soit si peu connue, que ce soit une chose étrange et surprenante de dire que c'est une sottise de chercher les grandeurs, cela est admirable [5]!

Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. Aussi qui ne la voit? excepté de jeunes gens qui sont tout dans le bruit, dans le divertissement, et dans la pensée de l'avenir. Mais ôtez leur divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui. Ils sentent alors leur néant sans le connaître : car c'est bien être malheureux que d'être dans une tristesse insupportable aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être point diverti.

III. — La seule science, qui est contre le sens commun et la nature des hommes, est la seule qui ait toujours subsisté parmi les hommes [6].

---

1. Des autres.
2. La logique n'est pas si méprisable, témoin celle de Port-Royal même.
3. Qu'il leur serait facile, à ces logiciens, de retourner contre Pascal le trait qu'il leur décoche!
4. En remontant de soi à son auteur, à sa fin.
5. Surprenant.
6. Non point la seule. Les traditionalistes de notre temps, qui ont trop incliné vers le scepticisme de Pascal, ont au moins démontré contre lui que les traditions de la vérité primitive avaient eu de durables ramifications chez les peuples anciens.

IV. — La nature nous rendant toujours malheureux en tous états [1], nos désirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas ; et quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres désirs conformes à ce nouvel état.

Il faut particulariser cette proposition générale [2]...

V. — Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus ; et nous sommes si vains [3], que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente.

VI. — *Métiers.* — La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

VII. — La chose la plus importante à toute la vie, c'est le choix du métier : le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, soldats, couvreurs. « C'est un excellent couvreur », dit-on ; et en parlant des soldats : « Ils sont bien fous », dit-on. Et les autres [4], au contraire : « Il n'y a rien de grand que la guerre ; le reste des hommes sont des coquins. » A force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit ; car naturellement on aime la vertu, et on hait la folie. Ces mots nous émeuvent : on ne pèche qu'en l'application. Tant est grande la force de la coutume, que de ceux que la nature n'a faits qu'hommes, on fait toutes les conditions des hommes ; car des pays sont tous de maçons, d'autres tous de soldats, etc. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est la coutume qui fait donc cela, car elle contraint la nature ; et quelquefois la nature la surmonte, et retient l'homme dans son instinct, malgré toute coutume, bonne ou mauvaise [5].

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur, se vante et veut avoir ses admirateurs : et les philosophes mêmes en veulent. Et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et

1. Non pas la nature, mais le péché et le désordre de la nature.
2. Pascal l'eût donc expliquée par des exemples.
3. Au sens premier du mot : vides, creux et futiles.
4. Les soldats.
5. A la suite, Pascal écrit : « Hommes naturellement couvreurs, et de toutes vocations, hormis en chambre », c'est-à-dire probablement, « hormis la vocation de rester en leur chambre pour y étudier et y réfléchir. » — On voit aisément que Pascal exagère ici encore : la vocation est pour beaucoup dans le choix des carrières, principalement de notre temps.

moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie; et peut-être que ceux qui le liront [1]...

VIII. — Les villes par où on passe, on ne se soucie pas d'y être estimé. Mais, quand on y doit demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive.

IX. — Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est « un je ne sais quoi » (Corneille); et les effets en sont effroyables. Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé [2].

X. — César était trop vieil, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde. Cet amusement était bon à Auguste ou à Alexandre ; c'étaient des jeunes gens, qu'il est difficile d'arrêter ; mais César devait être plus mûr.

XI. — *Pensées.* — *In omnibus requiem quæsivi* [3]. — Si notre condition était véritablement heureuse, il ne nous faudrait pas divertir d'y penser pour nous rendre heureux.

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

Nous sommes si malheureux que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose qu'à la condition de nous fâcher si elle réussit mal ; ce que mille choses peuvent faire, et font à toute heure. Qui aurait trouvé le secret de se réjouir du bien sans se fâcher du mal contraire, aurait trouvé le point [4]. C'est le mouvement perpétuel [5].

XII. — Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier. Et celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il? Non ; car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si l'on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi? Non ; car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce « moi », s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme? Et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le « moi », puisqu'elles sont périssables? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent [6]? Cela ne se peut et serait

1. Auront cette envie à leur tour.
2. L'Egyptienne n'eût pas séduit César, puis Antoine.
3. « En toutes choses, j'ai cherché le repos. » (*Eccl.*, XXIV, 11.)
4. Le point capital du repos et du bonheur.
5. Mais cela est introuvable comme le mouvement perpétuel.
6. Indépendamment de ses qualités, et lors même qu'elles seraient mauvaises.

injuste [1]. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités [2]. Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées [3].

XIII. — Les grands et les petits ont mêmes accidents, et mêmes fâcheries, et mêmes passions ; mais l'un [4] est au haut de la roue ; et l'autre [5] près du centre, et ainsi moins agité par les mêmes mouvements.

XIV. — Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire [6].

XV. — ... C'est [7] l'effet de la force, non de la coutume ; car ceux qui sont capables d'inventer sont rares ; les plus forts en nombre ne veulent que suivre, et refusent la gloire à ces inventeurs qui la cherchent par leurs inventions. Et s'ils s'obstinent à la vouloir obtenir, et mépriser ceux qui n'inventent pas, les autres leur donneront des noms ridicules, leur donneraient des coups de bâton. Qu'on ne se pique donc pas de cette subtilité [8], ou qu'on se contente en soi-même [9].

XVI. — Ces grands efforts d'esprit où l'âme touche quelquefois sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, non comme sur le trône, pour toujours, mais pour un instant seulement.

XVII. — N'avez-vous jamais vu des gens qui, pour se plaindre du peu d'état que vous faites d'eux, vous étalent l'exemple de gens de condition qui les estiment ? Je leur répondrais à cela : Montrez-moi le mérite par où vous avez charmé ces personnes, et je vous estimerai de même.

XVIII. — Scaramouche [10], qui ne pense qu'à une chose. Le Docteur qui parle un quart d'heure après avoir tout dit, tant il est plein du désir de dire. Le bec du perroquet, qu'il essuie, quoiqu'il soit net [11].

XIX. — Es-tu moins esclave, pour être aimé et flatté de ton maître ? Tu as bien du bien, esclave : ton maître te flatte. Il te battra tantôt [12].

1. Au contraire, il est juste d'aimer l'âme pour ce qu'elle est, et pour ses bonnes qualités si elle en a.
2. On aime souvent les qualités seules, soit. Mais le vrai sage aime aussi le moi qui est l'âme et le corps, et qui a bien sa réelle valeur.
3. Non, les qualités personnelles ne sont pas des qualités « empruntées ». La comparaison est inexacte.
4. Les grands.
5. Les petits.
6. Par le cours ordinaire de sa vie. Pensée déjà formulée par Montaigne.
7. L'insuccès des inventeurs.
8. De vouloir inventer.
9. Qu'on ne se vante pas de ses inventions et qu'on en jouisse en silence.
10. Personnage de comédie.
11. Trois exemples de manie.
12. Pascal paraît s'adresser à l'homme esclave du monde ou du démon.

XX. — ... Il n'est pas honteux à l'homme de succomber sous la douleur, et il lui est honteux de succomber sous le plaisir [1]. Ce qui ne vient pas de ce que la douleur nous vient d'ailleurs, et que nous recherchons le plaisir : car on peut rechercher la douleur et y succomber à dessein, sans ce genre de bassesse. D'où vient donc qu'il est glorieux à la raison de succomber sous l'effort de la douleur, et qu'il lui est honteux de succomber sous l'effort du plaisir? C'est que ce n'est pas la douleur qui nous tente et nous attire. C'est nous-mêmes qui volontairement la choisissons et voulons la faire dominer sur nous ; de sorte que nous sommes maîtres de la chose, et en cela c'est l'homme qui succombe à soi-même; mais dans le plaisir, c'est l'homme qui succombe au plaisir. Or, il n'y a que la maîtrise et l'empire qui fait la gloire, et que la servitude qui fait la honte.

XXI. — ... Quand la force attaque la grimace [2], quand un simple soldat prend le bonnet carré d'un premier président, et le fait voler par la fenêtre [3].

XXII. — Combien de royaumes nous ignorent !

XXIII. — Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.

XXIV. — *Puissance des mouches.* — Elles gagnent des batailles [4], empêchent notre âme d'agir, mangent notre corps.

XXV. — Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de ne pas être fou [5].

XXVI. — Le dernier acte [6] est sanglant ; quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

XXVII. — On n'est pas misérable sans sentiment : une maison ruinée ne l'est pas. Il n'y a que l'homme de misérable. *Ego vir videns* (JÉRÉMIE) [7].

---

1. Cette phrase est précédée, dans le manuscrit, de quelques lignes inspirées par Montaigne (*Essais*, liv. III, ch 5) ; M. Havet n'hésite pas à dire que l'objet en est obscène, ce qui n'est pas à l'honneur de la morale janséniste.
2. Grimace est bien dur pour désigner les marques de l'autorité. Pascal donne la main à Montaigne et à Rousseau.
3. Eh ! bien, qu'en résulte-t-il? qu'est-ce que cela prouve?
4. Allusion à un récit de Montaigne.
5. Spirituellement tournée, cette pensée n'en manque pas moins totalement de justesse.
6. De la vie humaine.
7. « Moi, l'homme voyant sa pauvreté. » (*Lament.*, III.)

SECTION II.

L'HOMME EN SOCIÉTÉ.

Relations humaines. — Propriété et inégalité — Organisation sociale. — Opinion et force. — Justice et injustice. — Tyrannie.

ARTICLE I.

Relations humaines.

Nécessaires. — Faites de haine. — Apparences d'amitié. — Corruption mutuelle des idées et des mœurs.

I. — Description de l'homme : Dépendance, désir d'indépendance, besoin.

II. — Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre [1]. On s'est servi comme on a pu de la concupiscence [2] pour la faire servir au bien public. Mais ce n'est que feinte, et une fausse image de la charité : car au fond ce n'est que haine.

III. — Le « moi » est haïssable. — Vous, Miton [3], le couvrez [4], vous ne l'ôtez pas pour cela ; vous êtes donc toujours haïssable. — Point, car en agissant, comme nous faisons, obligeamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous haïr. — Cela est vrai, si on ne haïssait dans le « moi » que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre du tout, je le haïrai toujours. En un mot, le « moi » a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre du tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir : car chaque « moi » est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice ; et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui haïssent l'injustice : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi ; et ainsi vous demeurez injuste, et ne pouvez plaire qu'aux injustes.

IV. — Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables. Misérables comme nous, impuissants comme nous, ils ne nous aideront pas ; on mourra seul ; il faut donc faire comme si on était seul ; et alors [5], bâtirait-on

1. Non pas universellement.
2. De l'ambition, de l'intérêt, des passions.
3. Un des amis mondains de Pascal, avec lequel il dialogue ici.
4. Vous le cachez, le dissimulez.
5. Si l'on était seul.

des maisons superbes, etc.? On chercherait la vérité sans hésiter ; et si on le refuse [1], on témoigne estimer plus l'estime des hommes, que la recherche de la vérité.

V. — Un vrai ami est une chose si avantageuse, même pour les plus grands seigneurs, afin qu'il dise du bien d'eux, et qu'il les soutienne en leur absence même, qu'ils doivent tout faire pour en avoir [2]. Mais qu'ils choisissent bien ; car, s'ils font tous leurs efforts pour des sots, cela leur sera inutile, quelque bien qu'ils disent d'eux : et même ils n'en diront pas du bien, s'ils se trouvent les plus faibles, car ils n'ont pas d'autorité ; et ainsi ils en médiront par compagnie [3].

VI. — Je mets en fait que, si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. Cela paraît par les querelles que causent les rapports indiscrets qu'on en fait quelquefois.

VII.— *Du désir d'être estimé de ceux avec qui on est.* — L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères, erreurs, etc.... Nous perdons encore la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

VIII. — Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment : il est injuste que nous le voulions. Si nous naissions raisonnables, et indifférents, et connaissant nous et les autres, nous ne donnerions point cette inclination à notre volonté. Nous naissons pourtant avec elle ; nous naissons donc injustes. Car tout tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut tendre au général ; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police, en économie, dans le corps particulier de l'homme [4]. La volonté est donc dépravée.

Si les membres des communautés naturelles et civiles tendent au bien du corps, les communautés elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus général, dont elles sont membres. L'on doit donc tendre au général. Nous naissons donc injustes et dépravés [5].

IX. — Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre, sans corrompre son jugement par la manière de la lui proposer ! Si on dit : Je le trouve beau, je le trouve obscur, ou autre chose semblable, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien

1. De chercher la vérité.
2. Maxime d'un goût douteux, et d'une moralité peu certaine.
3. Pour faire comme les autres.
4. Où le développement exclusif d'un organe nuit aux autres.
5. Nous ne sommes injustes que si nous voulons être aimés au delà de notre bonté, et au préjudice de Dieu et de son amour. Sans doute il faut souvent préférer le bien général à notre bien propre ; mais l'inclination de notre volonté pour celui-ci ne prouve pas que nous soyons dépravés.

dire ; et alors il juge selon ce qu'il est, c'est-à-dire selon ce qu'il est alors, et selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur y auront mis ; mais au moins on n'y aura rien mis ; si ce n'est que ce silence ne fasse aussi son effet, selon le tour et l'interprétation qu'il sera en humeur de lui donner, ou selon qu'il le conjecturera des mouvements et air du visage, ou du ton de la voix, selon qu'il sera physionomiste : tant il est difficile de ne point démonter un jugement de son assiette naturelle, ou plutôt tant il (y) en a peu de fermes et stables [1] !

X. — L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants. Il n'est pas honteux de n'être pas aussi vertueux que lui, et il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout à fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes ; et cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple ; car, quelque élevés qu'ils soient, si sont-ils [2] unis aux moindres des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, tous abstraits de notre société. Non, non ; s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée ; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils y sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre ; et par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits, que les enfants, que les bêtes.

XI. — Diseur de bons mots, mauvais caractère [3].

ARTICLE II.

Propriété et inégalité.

Source enfantine. Effets tyranniques. Le pour et le contre dans les opinions et coutumes sociales.

I. — *Mien, tien.* — « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ; c'est là ma place au soleil. » Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre [4].

II. — Il est nécessaire qu'il y ait de l'inégalité parmi les hommes, cela est vrai ; mais, cela étant accordé, voilà la porte ouverte non seulement à la plus haute domination, mais à la

1. Le nombre en est plus grand que ne l'imagine Pascal.
2. Encore sont-ils.
3. Ceci est un peu bien dur pour une profession parfois honorable.
4. *Usurpation* dans le sens *d'occupation*.

plus haute tyrannie. Il est nécessaire de relâcher un peu l'esprit ; mais cela ouvre la porte aux plus grands débordements. Qu'on en marque les limites. Il n'y a point de bornes dans les choses : les lois y en veulent mettre et l'esprit ne peut le souffrir [1].

III. — Le monde juge bien des choses, car il est dans l'ignorance naturelle qui est la vraie sagesse de l'homme [2]. Les sciences ont deux extrémités qui se touchent : la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent en cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît [3]. Ceux d'entre eux qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus ; ceux-là troublent le monde, et jugent mal de tout. Le peuple et les habiles [4] composent le train du monde ; ceux-là [5] le méprisent, et sont méprisés ; ils jugent mal de toutes choses, et le monde en juge bien.

IV. — *Opinions du peuple saines.* — Être brave [6] n'est pas trop vain ; car c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour soi ; c'est montrer par ses cheveux qu'on a un valet de chambre, un parfumeur, etc. ; par son rabat, le fil, le passement, etc. [7].

Or, ce n'est pas une simple superficie, ni un simple harnais, d'avoir plusieurs bras [8]. Plus on a de bras, plus on est fort. Être brave, est montrer sa force.

V. — Le peuple a les opinions très saines [9] : par exemple : 1° D'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie. Les demi-savants s'en moquent, et triomphent à montrer là-dessus la folie du monde ; mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, on a raison. 2° D'avoir distingué les hommes par le dehors, comme par la noblesse ou le bien : le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable ; mais cela est très raisonnable. (Cannibales [10] se rient d'un en-

1. S'il est déraisonnable, soit. Mais qui l'oblige à déraisonner ?
2. Rien de plus sceptique que d'affirmer que pour bien juger il faut être ignorant. Le tour spirituel d'une telle pensée ne suffit pas à la rendre acceptable.
3. Ce n'est donc plus du tout celle du point de départ.
4. Ceux qui sont arrivés à l'ignorance qui se connaît.
5. Les demi-savants.
6. Au sens italien : être beau et richement mis.
7. Qu'on a des fournisseurs, etc.
8. Plusieurs bras, plusieurs gens à son service.
9. On reconnaît ici l'amère ironie de Pascal, mêlée, si l'on veut, à une demi-conviction.
10. Allusion à un récit de Montaigne au sujet des sauvages présentés à la cour de Charles IX enfant.

fant roi.) 3° De s'offenser pour avoir reçu un soufflet, ou de tant désirer la gloire. Mais cela est très souhaitable, à cause des autres biens essentiels qui y sont joints. Et un homme qui a reçu un soufflet sans s'en ressentir est accablé d'injures et de nécessités. 4° Travailler pour l'incertain ; aller sur la mer ; passer sur une planche.

VI. — Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures ! Qui passera de nous deux ? qui cédera la place à l'autre ? Le moins habile ? mais je suis aussi habile que lui ; il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un : cela est visible ; il n'y a qu'à compter ; c'est à moi à céder, et je suis un sot si je conteste. Nous voilà en paix par ce moyen ; ce qui est le plus grand des biens [1].

VII. — *Raison des effets.* — Renversement continuel du pour au contre [2].

Nous avons donc montré que l'homme est vain, par l'estime qu'il fait des choses qui ne sont point essentielles. Et toutes ces opinions sont détruites. Nous avons montré ensuite que toutes ces opinions sont très saines, et qu'ainsi toutes ces vanités étant très bien fondées, le peuple n'est pas si vain qu'on dit. Et ainsi nous avons détruit l'opinion qui détruisait celle du peuple.

Mais il faut détruire maintenant cette dernière proposition et montrer qu'il demeure toujours vrai que le peuple est vain, quoique ses opinions soient saines, parce qu'il n'en sent pas la vérité où elle est, et que, la mettant où elle n'est pas, ses opinions sont toujours très fausses et très malsaines.

VIII. — On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui des voyageurs qui est de meilleure maison [3].

IX. — Comme les duchés et royautés et magistratures sont réels et nécessaires, à cause de ce que la force règle tout, il y en a partout et toujours ; mais parce que ce n'est que

1. Ces seuls mots : *Il a quatre laquais ;* se trouvent dans le manuscrit original. Le reste a peut-être été suppléé de mémoire, et d'après une conversation des premiers éditeurs avec Pascal.

2. Ce genre de raisonnement ne se rapproche-t-il pas beaucoup du sophisme ?

3. Un contemporain de Pascal, le médecin Vallant, attribue à Pascal lui-même le développement suivant : « Les choses du monde les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables, à cause du dérèglement des hommes. Qu'y a-t-il de moins raisonnable que de choisir pour gouverner un Etat le premier fils d'une reine ? *On ne choisit pas pour gouverner un bateau celui des voyageurs qui est de meilleure maison ;* cette loi serait ridicule et injuste Mais parce qu'ils le sont et le seront toujours [ridicules et injustes], elle devient raisonnable et juste. Car qui choisira-t-on ? Le plus vertueux et le plus habile ? Nous voilà incontinent aux mains : chacun prétend être le plus vertueux et le plus habile. Attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable. C'est le fils aîné du roi ; cela est net, il n'y a point de dispute. La raison ne peut mieux faire, car la guerre civile est le plus grand des maux. » (*Bibl. nat.*, mss. 17049 fr.)

fantaisie qui fait qu'un tel ou tel le soit, cela n'est pas constant, cela est sujet à varier [1].

X. — *Raison des effets.* — Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle, et suivi de sept ou huit laquais ! Eh quoi ! il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit, c'est une force. C'est bien de même qu'un cheval bien enharnaché, à l'égard d'un autre. Montaigne est plaisant de ne pas voir quelle différence il y a, et d'admirer qu'on y en trouve, et d'en demander la raison. « De vrai, dit-il, d'où vient... »

ARTICLE III.

Organisation sociale.

Bases sans consistance et sans uniformité. — Faiblesse des gouvernants. — Incertitude des lois. — Les événements livrés à l'opinion d'un seul.

I. — ... Sur quoi [l'homme] fondera-t-il l'économie du monde qu'il veut gouverner ? Sera-ce sur le caprice de chaque particulier ? Quelle confusion ! Sera-ce sur la justice ? Il l'ignore.

Certainement, s'il la connaissait, il n'aurait pas établi cette maxime, la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes, que chacun suive les mœurs de son pays ; l'éclat de la véritable équité aurait assujetti tous les peuples ; et les législateurs n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et Allemands, et des Indiens. On la verrait plantée par tous les États du monde et dans tous les temps, au lieu qu'on ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime [2]. Plaisante justice qu'une rivière borne [3] ! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà.

1. Maxime où le vrai et le faux se côtoient, de façon à créer quelque danger pour la stabilité des États.

2. C'est-à-dire qu'une loi étant portée à telle ou telle date, le crime de l'enfreindre commence à la même date. Quoi d'étonnant à cela, s'il s'agit seulement d'une loi positive ?

3. Pascal avait aussi écrit, avec un moindre bonheur de style : « Que le trajet d'une rivière rend crime. » Nous n'avons pas besoin de faire observer combien ses jugements sont excessifs en toute cette matière ; et comment, des erreurs et des divergences de la raison humaine, on ne saurait conclure à son incapacité radicale d'atteindre au vrai.

Ils confessent que la justice n'est pas dans ces coutumes, mais qu'elle réside dans les lois naturelles connues en tout pays. Certainement ils la soutiendraient opiniâtrément, si la témérité du hasard qui a semé les lois humaines en avait rencontré au moins une qui fût universelle ; mais la plaisanterie est telle que le caprice des hommes s'est si bien diversifié qu'il n'y en a point.

Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfants, et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses [1]. Se peut-il rien de plus plaisant, qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure au delà de l'eau et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui [2]?

Il y a sans doute des lois naturelles ; mais cette belle raison corrompue a tout corrompu [3]. *Nihil amplius nostrum est ; quod nostrum dicimus, artis est. — Ex senatusconsultis et plebiscitis crimina exercentur. — Ut olim vitiis, sic nunc legibus laboramus* [4].

De cette confusion arrive que l'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur ; l'autre, la commodité du souverain ; l'autre, la coutume présente, et c'est le plus sûr : rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi ; tout branle avec le temps. La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue ; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe, [5] l'anéantit. Rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes : qui leur obéit parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi : elle est toute ramassée en soi ; elle est loi, et rien davantage. Qui voudra en examiner le motif le trouvera si faible et si léger, que, s'il n'est accoutumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera qu'un siècle lui ait tant acquis de pompe et de révérence. L'art de fronder, [de] bouleverser les États, est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour marquer leur défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre ; rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête aisément l'oreille à ces discours. Ils secouent le joug dès qu'ils le reconnaissent ; et

1. Donc, il y a eu des erreurs ; voilà tout.

2. Certainement oui, la guerre est juste parfois, et rien n'est moins « plaisant ».

3. Non, ce n'est pas la raison qui est corrompue et ce n'est pas elle qui a tout corrompu. C'est l'absence ou l'abus de la raison.

4. « Rien désormais n'est à nous ; ce que nous appelons *nôtre*, ne l'est que par artifice. — On permet des crimes en vertu des sénatus-consultes et des plébiscites. — Autrefois nous souffrions par les vices, et aujourd'hui par les lois. » Ces trois citations sont empruntées à Montaigne. La première est d'un auteur inconnu ; la deuxième est de Sénèque (*Epist.* 95) ; et la dernière, de Tacite (*Annal.*, III, 25).

5. A son origine, où elle n'est pas encore coutume.

les grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux examinateurs du fondement des coutumes reçues et des lois fondamentales d'autrefois. (Mais, par un défaut contraire, les hommes croient quelquefois pouvoir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple.) C'est pourquoi le plus sage des législateurs disait que, pour le bien des hommes, il faut souvent les piper[1]; et un autre, bon politique: *Quum veritatem qua liberetur ignoret, expedit quod fallatur*[2]. Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation ; elle a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable ; il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, et en cacher le commencement, si on ne veut qu'elle ne prenne bientôt fin[3].

II. — L'esprit de ce souverain juge du monde[4] n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent ; une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. Le plaisant dieu que voilà ! *O ridicolosissimo eroe*[5] *!*

III. — Montaigne a tort[6] : la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle soit raisonnable ou juste. Mais le peuple la suit par cette seule raison qu'il la croit juste : sinon, il ne la suivrait plus, quoiqu'elle fût coutume ; car on ne veut être assujetti qu'à la raison ou à la justice. La coutume, sans cela, passerait pour tyrannie. Mais l'empire de la raison et de la justice n'est non plus tyrannique que celui de la délectation : ce sont les principes naturels à l'homme[7].

Il serait donc bon qu'on obéît aux lois et coutumes, parce

1. Platon, cité par Montaigne.
2. Ce mot est de Varron, cité par saint Augustin. (*De Civ. Dei*, IV, 27.) Le sens est qu'il est utile qu'un peuple qui ignore la vérité dans laquelle il trouverait sa délivrance, demeure dans son erreur.
3. Il y a, dans ce paragraphe, de quoi justement condamner Rousseau et la Révolution française, mais aussi de quoi fortifier leurs très dangereuses erreurs.
4. De quelque grand monarque.
5. Italien : « O très ridicule héros ! » Ajoutons : très révolutionnaire pensée ! Est-ce donc là ce Pascal que Gilberte sa sœur nous a dépeint si respectueux du Roi?
6. Quand il dit que la coutume doit être suivie uniquement à cause de son caractère de justice et de raison.
7. Le sens est celui-ci : l'homme ne veut point souffrir de tyrannie. En dehors des principes auxquels il obéit naturellement, et qui sont la raison, la justice, la délectation, tout commandement est tyrannique, et la coutume en premier lieu. Si donc l'homme obéit à la coutume, c'est qu'il la croit juste, par quoi il pense échapper à la tyrannie.

qu'elles sont lois ; qu'il [1] sût qu'il n'y en a aucune vraie et juste à introduire ; que nous n'y connaissons rien [2], et qu'ainsi il faut seulement suivre les reçues : par ce moyen on ne les quitterait jamais. Mais le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine ; et ainsi, comme il croit que la vérité se peut trouver, et qu'elle est dans les lois et coutumes, il les croit, et prend leur antiquité comme une preuve de leur vérité, et non de leur seule autorité sans vérité. Ainsi il y obéit ; mais il est sujet à se révolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien ; ce qui se peut faire voir de toutes, en les regardant d'un certain côté.

IV. — Il y a diverses classes de forts, de beaux, de bons esprits et de pieux, dont chacun règne chez soi, non ailleurs. Ils se rencontrent quelquefois ; et le fort et le beau se battent sottement à qui sera le maître l'un de l'autre ; car leur maîtrise est de divers genres [3]. Ils ne s'entendent pas, et leur faute est de vouloir régner partout. Rien ne le peut, non pas même la force : elle ne fait rien au royaume des savants ; elle n'est maîtresse que des actions extérieures.

V. — Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé : ce devrait être un tiers indifférent [4].

VI. — Qui aurait eu l'amitié du roi d'Angleterre [5], du roi de Pologne [6] et de la reine de Suède [7], aurait-il cru pouvoir manquer de retraite et d'asile au monde [8] ?

ARTICLE IV.

Opinion et force.

Leur alliance. Résultat tyrannique. La force a le suprême empire. Elle fait la justice et l'injustice. La tyrannie.

I. — La force est la reine du monde, et non pas l'opinion [9] ; mais l'opinion est celle qui use de la force [10]. C'est la force qui fait l'opinion.

1. Le peuple.
2. Personne a-t-il jamais porté si loin le scepticisme en fait d'ordre social ?
3. Ils ne devraient donc ni se gêner, ni se battre ; ce sont des sots. Que ne règnent-ils chacun chez soi ?
4. A ce point de vue, l'intervention du pouvoir religieux serait d'une grande sagesse, et l'antiquité ne l'avait pas méconnu. Et justement, dans une occasion toute récente qui restera fameuse, l'Espagnol et l'Allemand se sont adressés au Souverain Pontife, « tiers indifférent », pour décider d'une querelle des plus dangereuses.
5. Charles Ier, mort sur l'échafaud, en 1649.
6. Jean-Casimir, chassé de son royaume, en 1656.
7. Christine, reine de Suède, qui abdiqua en 1654.
8. De tels appuis disparaissent en un instant. Et maintenant, comptez sur le monde !
9. Peut-être les choses ont-elles changé depuis Pascal.
10. La force appartient communément à l'opinion.

La mollesse est belle selon notre opinion. Pourquoi? Parce que qui voudra danser sur la corde sera seul; et je ferai une cabale plus forte de gens qui diront que cela n'est pas séant.

II. — L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination règne quelque temps, et cet empire est doux et volontaire : celui de la force règne toujours [1]. Ainsi l'opinion est comme la reine du monde, mais la force en est le tyran.

III. — Les seules règles universelles sont les lois du pays aux choses ordinaires ; et la pluralité aux autres [2]. D'où vient cela? de la force qui y est.

Et de là vient que les rois, qui ont la force d'ailleurs, ne suivent pas la pluralité de leurs ministres. Sans doute l'égalité des biens est juste [3] ; mais, ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force ; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble, et que la paix fût, qui est le souverain bien [4].

IV. — Pourquoi suit-on la pluralité [5]? Est-ce à cause qu'ils ont plus de raison? Non, mais plus de force. Pourquoi suit-on les anciennes lois et anciennes opinions? Est-ce qu'elles sont les plus saines? Non, mais elles sont uniques, et nous ôtent la ..... de la diversité [6].

V.— *Justice.*— Comme la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice.

VI. — La justice est ce qui est établi [7] ; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies.

VII. — Dans la Lettre *de l'Injustice*, peut venir la plaisanterie des aînés qui ont tout [8].

« Mon ami, vous êtes né de ce côté de la montagne ; il est donc juste que votre aîné ait tout. » — Pourquoi me tuez-vous?

VIII. — *Justice, force.* — Il est juste que ce qui est juste soit suivi. Il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante : la force sans la justice est tyrannique. La justice sans force est contredite,

1. Grâce à Dieu, non.
2. C'est-à-dire, pour les choses ordinaires, les lois du pays servent de règles universelles. Pour les choses extraordinaires, la règle est dans la majorité des suffrages.
3. A condition qu'elle soit fondée sur des droits égaux.
4. Doctrine pessimiste que nous avons déjà notée. Hobbes et les matérialistes n'auraient-ils pas sujet d'en féliciter Pascal?
5. L'opinion de la majorité.
6. Le mot ici laissé en blanc et illisible dans l'original est peut-être celui de *racine*, ou de *ruine*. La pluralité et l'antiquité sont aussi, et Pascal le nie en vain, des moyens souvent fort utiles de connaître le vrai.
7. Définition fausse en droit ; malheureusement vraie souvent en fait.
8. Dans cette Lettre sur l'*Injustice*, Pascal aurait attaqué le droit d'aînesse par des plaisanteries dont il donne un spécimen.

parce qu'il y a toujours des méchants : la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force ; et pour cela, faire que ce qui est juste soit fort, et que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à disputes : la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste : et ainsi, ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste [1].

IX. — *Injustice.* — Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes ; car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il lui faut dire en même temps qu'il y faut obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là, voilà toute sédition prévenue, si on peut faire entendre cela, et ce que c'est proprement que la définition de la justice [2].

X. — Les cordes qu'attache le respect des uns envers les autres, en général, sont cordes de nécessité ; car il faut qu'il y ait différents degrés, tous les hommes voulant dominer, et tous ne le pouvant pas, mais quelques-uns le pouvant.

Figurons-nous donc que nous les voyons commençant à se former. Il est sans doute qu'ils se battront jusqu'à ce que la plus forte partie opprime la plus faible, et qu'enfin il y ait un parti dominant. Mais quand cela est une fois déterminé, alors les maîtres, qui ne veulent pas que la guerre continue, ordonnent que la force qui est entre leurs mains succédera comme il plaît [3], les uns la remettant à l'élection des peuples, les autres à la succession de naissance, etc.

Et c'est là où l'imagination commence à jouer son rôle [4]. Jusque-là le pouvoir force le fait : ici c'est la force qui se tient par l'imagination en un certain parti, en France des gentilshommes, en Suisse des roturiers, etc. [5].

Ces cordes qui attachent donc le respect à tel et tel en particulier, sont des cordes d'imagination.

XI. — *Summum jus, summa injuria* [6]. — La pluralité est la

1. Sophisme d'attribuer à tous les cas ce qui se rencontre seulement en quelques-uns.
2. Nous avons déjà noté le caractère profondément injuste de cette théorie de la justice.
3. Se transmettra comme il leur plaît.
4. Non, ce n'est pas seulement l'imagination qui nous fait croire à la transmission du pouvoir : c'est la raison même et le droit.
5. Le parti prédominant était alors en France celui des nobles et en Suisse celui des bourgeois.
6. Proverbe fameux : « Souverain droit, souveraine injustice », c'est-à-dire que les avantages réclamés avec le plus de rigueur et d'âpreté par les hommes, sont souvent ceux auxquels ils devraient le moins prétendre.

meilleure voie, parce qu'elle est visible, et qu'elle a la force pour se faire obéir ; cependant c'est l'avis des moins habiles [1].

Si l'on avait pu, l'on aurait mis la force entre les mains de la justice : mais comme la force ne se laisse pas manier comme on veut, parce que c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle dont on dispose comme on veut, on a mis la justice entre les mains de la force ; et ainsi on appelle juste ce qu'il est force d'observer.

De là vient le droit de l'épée, car l'épée donne un véritable droit. Autrement on verrait la violence d'un côté et la justice de l'autre. (Fin de la douzième *Provinciale*.)

De là vient l'injustice de la Fronde qui élève sa prétendue justice contre la force.

Il n'en est pas de même dans l'Église ; car il y a une justice véritable et nulle violence [2].

XII.— *Tyrannie.* — ...Ainsi ces discours sont faux et tyranniques : « Je suis beau, donc on doit me craindre. Je suis fort, donc on doit m'aimer. Je suis... » La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. On rend différents devoirs aux différents mérites : devoir d'amour à l'agrément ; devoir de crainte à la force ; devoir de créance à la science. On doit rendre ces devoirs-là ; on est injuste de les refuser, et injuste d'en demander d'autres. Et c'est de même être faux et tyran de dire : Il n'est pas fort, donc je ne l'estimerai pas ; il n'est pas habile, donc je ne le craindrai pas.

XIII. — La tyrannie consiste au désir de domination universelle, et hors de son ordre [3].

1. Excellente critique du suffrage universel.

2. Pour rendre cet hommage à l'Église, était-il donc nécessaire de dénier d'abord aux sociétés humaines la possibilité de connaître et d'appliquer la justice ?

3. Cette définition s'explique par la pensée IV de l'article précédent, page 124. On y voit Pascal distinguer des catégories absolument différentes d'esprits, qui devraient exceller et régner chacun « dans son ordre ». Mais ils ne veulent pas s'y tenir, ils en sortent, ils rencontrent les autres et entrent avec eux en de regrettables conflits. C'est ainsi que tant de gouvernements d'ordre temporel se sont jetés dans d'inextricables difficultés avec le pouvoir spirituel, usant et abusant inutilement contre lui de leur force matérielle.

SECTION III.

CARACTÈRE MONSTRUEUX DE L'HOMME.

Duplicité et opposition de sa nature. Son incompréhensibilité monstrueuse. Sa corruption essentielle.

ARTICLE Ier.

L'homme, être double et opposé.

Opposition dans ses bons actes, dans ses vertus, dans ses fautes et ses vices, dans son histoire individuelle ou sociale.

I. — La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable [1]. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. Toutes ces misères-là mêmes prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé.

II. — *Grandeur et misère.* — La misère se concluant de la grandeur, et la grandeur de la misère, les uns ont conclu la misère d'autant plus qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur ; et les autres concluant la grandeur avec d'autant plus de force qu'ils l'ont conclue de la misère même, tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère, puisque c'est être d'autant plus misérable qu'on est tombé de plus haut ; et les autres, au contraire [2]. Ils se sont portés les uns sur les autres par un cercle sans fin : étant certain qu'à mesure que les hommes ont de la lumière, ils trouvent et grandeur et misère en l'homme. En un mot, l'homme connaît qu'il est misérable : il est donc misérable, puisqu'il l'est ; mais il est bien grand, puisqu'il le connaît.

III. — Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout à fait cachées, puisqu'elles ont été sues : et quoiqu'on ait fait ce qu'on a pu pour les cacher, ce peu par où elles ont paru gâte tout ; car c'est là le plus beau, de les avoir voulu cacher [3].

---

1. La grandeur de l'homme a d'autres raisons et d'autres preuves que celle-là.
2. Les autres, au contraire, ont conclu de la profondeur très grande de notre chute à la sublimité de notre destinée première. Au fond, les uns et les autres ont grandement exagéré.
3. L'Évangile n'est pas si sévère. Il veut « que les hommes voient nos bonnes actions et apprennent ainsi à glorifier le Père céleste ». (*Matth.*, V, 16.)

IV. — *Contradiction.* — Orgueil, contrepesant toutes les misères. Ou il cache ses misères ; ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connaître.

V. — Les discours d'humilité [1] sont matière d'orgueil aux gens glorieux, et d'humilité aux humbles. Ainsi ceux du pyrrhonisme sont matière d'affirmation aux affirmatifs [2]. Peu parlent de l'humilité humblement ; peu, de la chasteté chastement ; peu, du pyrrhonisme en doutant. Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariété, et nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes.

VI. — Les suisses s'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent la roture de race pour être jugés dignes de grands emplois.

VII. — Si on est trop jeune, on ne juge pas bien ; trop vieil, de même ; si on n'y songe pas assez [3]... ; si on y songe trop, on s'entête, et on s'en coiffe. Si on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu ; si trop longtemps après, on n'y entre plus. Aussi les tableaux, vus de trop loin et de trop près ; et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu : les autres sont trop près, trop loin, trop haut ou trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture ; mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera [4]?

VIII. — Instinct et raison, marques de deux natures [5].

IX. — Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contre-poids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires : ôtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre [6].

X. — Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misères et mort. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables ni de certitude ni de bonheur. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir [7], que pour nous faire sentir d'où nous sommes effondrés.

XI. — ...Ainsi, tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté ; tout lui apprend sa grandeur ou sa misère. L'abandon de Dieu paraît dans les païens ; la protection de Dieu paraît dans les juifs.

---

1. Les entretiens et conversations sur l'humilité.
2. Et à bon droit.
3. On prononce à la légère.
4. L'évidence dont notre raison demeure très suffisamment pourvue.
5. De deux substances, le corps et l'âme, faisant une seule nature ou substance complète.
6. Cela est vrai, naturellement parlant, dans beaucoup de cas, mais non dans tous. Pascal élargit trop cet argument en faveur de la nécessité de la grâce.
7. Étrange explication d'un désir qui, au contraire, est un des dons les plus précieux de la Providence.

XII. — Il n'y a rien sur la terre qui ne montre, ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu ; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

XIII. — L'Écriture a pourvu de passages pour consoler toutes les conditions, et pour intimider toutes les conditions.

La nature semble avoir fait la même chose par ses deux infinis, naturels et moraux : car nous aurons toujours du dessus et du dessous, de plus habiles et de moins habiles, de plus élevés et de plus misérables, pour abaisser notre orgueil et relever notre abjection.

ARTICLE II.

L'homme, être incompréhensible.

Système des deux âmes. — Nombreuses incompréhensibilités. — La monstruosité de l'homme.

I. — Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux âmes [1] : un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

II. — Incompréhensible que Dieu soit [2], et incompréhensible qu'il ne soit pas ; que l'âme soit avec le corps [3], que nous n'ayons point d'âme ; que le monde soit créé [4], qu'il ne le soit pas, etc.; que le péché originel soit, et qu'il ne soit pas [5].

III. — L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès, dans des ténèbres impénétrables.

IV. — ...S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible [6].

1. Emprunt fait aux *Essais* de Montaigne.
2. Non.
3. Pas davantage.
4. Non encore.
5. Non toujours.
6. Que la nature humaine soit un monstre incompréhensible, c'est-à-dire, une merveille d'horreur et d'absurdité, qui le croira, en dehors de Genève et de Port-Royal ?

ARTICLE III.
L'homme, être corrompu.

L'incarnation a été nécessaire pour le sauver de lui-même. — Il était devenu tout, excepté un homme.

I. — La corruption [1] de la raison paraît par tant de différentes et extravagantes mœurs. Il a fallu que la vérité soit venue, afin que l'homme ne véquît plus en soi-même.

II. — *Nature corrompue.* — L'homme n'agit point [2] par la raison, qui fait son être.

III. — ... La vraie nature étant perdue, tout devient sa nature; comme, le véritable bien étant perdu, tout devient son véritable bien [3].

IV. — La nature de l'homme est toute nature, *omne animal.* Il n'y a rien qu'on ne rende naturel ; il n'y a naturel qu'on ne fasse perdre [4].

V. — Bassesse de l'homme jusqu'à se soumettre aux bêtes, jusqu'à les adorer.

VI. — ...Mais, dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum* [5], n'est que couvert ; il n'est pas ôté [6].

SECTION IV.
CONCLUSIONS DE L'ÉTUDE DE L'HOMME.

Absurdité de l'indifférence. — Folie de vivre et de mourir au hasard. — Le parti le plus sage.

ARTICLE I.
L'indifférence est absurde.

Elle laisse l'homme dans le danger, dans le déréglement, dans le doute, dans l'ignorance, relativement aux objets les plus graves.

I. — *Contrariétés. Après avoir montré la bassesse et la grandeur de l'homme.* — Que l'homme maintenant s'estime son

1. La faiblesse seulement.
2. Quelque peu cependant.
3. *Sa* et *son* se rapportent à *l'homme* sous-entendu.
4. C'est-à-dire que l'homme peut se dépouiller de tout ce qu'il a de bien naturel, comme homme, pour prendre les défauts de toute nature inférieure, de « tout animal », *omne animal.*
5. Cette « mauvaise matière dont nous sommes pétris ».
6. Nos passions, il est vrai, ne sont point détruites par le baptême. Mais prendre garde à cette conclusion hérétique, que la grâce n'efface jamais le péché, ne faisant que le couvrir.

prix. Qu'il s'aime, car il a en lui une nature capable de bien ; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette capacité est vide, mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse, qu'il s'aime ; il a en lui la capacité de connaître la vérité et d'être heureux ; mais il n'a point de vérité, ou constante ou satisfaisante [1].

Je voudrais donc porter l'homme à désirer d'en trouver, à être prêt et dégagé des passions pour la suivre où il la trouvera, sachant combien sa connaissance s'est obscurcie par les passions ; je voudrais bien qu'il hait en soi la concupiscence qui se détermine d'elle-même [2], afin qu'elle ne l'aveuglât point pour faire son choix, et qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.

II. — Il faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste.

III. — C'est un héritier qui trouve les titres de sa maison. Dira-t-il : « Peut-être qu'ils sont faux, » et négligera-t-il de les examiner [3] ?

IV. — Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédente et suivante ; le petit espace que je remplis, et même que je vois abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là ; car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis ? Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi ? — *Memoria hospitis unius diei prætereuntis* [4].

V. — Il n'y a que trois sortes de personnes : les unes qui servent Dieu, l'ayant trouvé ; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas trouvé ; les autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux ; les derniers sont fous et malheureux ; ceux du milieu sont malheureux et raisonnables.

VI. — Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser.

VII. — Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence : comme en un vaisseau. Quand tous vont vers

1. Nous avons déjà noté cette inexactitude.

2. Les éditeurs mettent : « qui *le* déterminent d'elle-même » ; cette leçon paraît fautive.

3. Fort belle comparaison. Les titres de la révélation sont nos titres de famille et de noblesse.

4. « L'espérance de l'impie est comme le souvenir d'un hôte d'un jour qui n'a fait que passer. » (*Sap.*, V, 15.)

le débordement, nul ne semble y aller. Celui qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

VIII. — La religion est une chose si grande, qu'il est juste que ceux qui ne voudraient pas prendre la peine de la chercher si elle est obscure, en soient privés [1]. De quoi se plaint-on donc, si elle est telle qu'on la puisse trouver en la cherchant ?

IX. — ...Mais ceux-là mêmes qui semblent les plus opposés à la gloire de la religion n'y seront pas inutiles pour les autres. Nous en ferons le premier argument, qu'il y a quelque chose de surnaturel ; car un aveuglement de cette sorte n'est pas une chose naturelle [2]. Et si leur folie les rend si contraires à leur propre bien, elle servira à en garantir les autres par l'horreur d'un exemple si déplorable et d'une folie si digne de compassion.

X. — Il y a cela de commun entre la vie ordinaire des hommes et celle des saints, qu'ils aspirent tous à la félicité ; et ils ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent. Les uns et les autres appellent leurs ennemis ceux qui les empêchent d'y arriver.

Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle : et non pas par la nôtre propre, qui est toujours pleine de malice et d'erreur [3].

ARTICLE II.

La folie commune des hommes.

Ils sont dans un état lamentable, s'efforçant de ne pas le voir, et fuyant même lâchement la pensée de la mort.

I. — Je blâme également, et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir ; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant [4].

II. — Le monde subsiste pour exercer [5] miséricorde et jugement, non pas comme si les hommes y étaient sortant des mains de Dieu, mais comme des ennemis de Dieu, auxquels il donne, par grâce, assez de lumière pour revenir, s'ils le veulent chercher et le suivre ; mais pour les punir [6], s'ils refusent de le chercher ou de le suivre.

1. Dieu n'est pas toujours si sévère.
2. Comment Pascal, qui tient en si mauvaise estime notre nature, ne la croit-il donc pas capable de cela ? Et pourquoi recourir au surnaturel, c'est-à-dire ici au diable ?
3. Mais notre raison, bien gouvernée et soutenue par Dieu, peut corriger les erreurs de notre volonté.
4. Ce gémissement continu est de trop.
5. Pour que Dieu y exerce.
6. Tel n'est pas le but des œuvres de Dieu.

III. — Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes [1].

IV. — Nous courons sans souci dans le précipice, après que nous avons mis quelque chose devant nous pour nous empêcher de le voir. Fausseté des philosophes qui ne discutaient pas l'immortalité de l'âme. Fausseté de leur dilemme dans Montaigne.

V. — *Écoulement.* — C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède.

VI. — Entre nous, et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui est la chose du monde la plus fragile.

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer au piquet. Ainsi, il est surnaturel que l'homme [2]... C'est un appesantissement de la main de Dieu.

Ainsi, non seulement le zèle de ceux qui le cherchent prouve Dieu, mais l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas.

VII. — *Cachot.* — Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic [3] ; mais ceci !... Il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle.

VIII. — Les impies, qui font profession de suivre la raison, doivent être étrangement forts en raison. Que disent-ils donc ? « Ne voyons-nous pas, disent-ils, mourir et vivre les bêtes comme les hommes, et les Turcs comme les chrétiens ? Ils ont leurs cérémonies, leurs prophètes, leurs docteurs, leurs saints, leurs religieux, comme nous, etc. » — Cela [4] est-il contraire à l'Écriture ? Ne dit-elle pas tout cela ? — Si vous ne vous souciez guère de savoir la vérité, en voilà assez pour vous laisser en repos [5]. Mais si vous désirez de tout votre cœur de la connaître, ce n'est pas assez ; regardez au détail. C'en serait assez

1. Mais ont-ils jamais été abandonnés par Dieu à cette mort sans espoir? Le supposer, c'est se tromper.

2. Pascal a voulu dire : il est diabolique que l'homme toujours près de tomber dans l'éternelle damnation, s'il ne s'attache à Dieu et à sa loi, s'amuse aux frivolités d'ici-bas au lieu d'employer son temps à se convertir. Mais Pascal exagère en croyant que cet état ne peut être le fruit de notre seule frivolité, et qu'il provient d'un « appesantissement de la main de Dieu ».

3. Sur le mouvement de la terre et des astres.

4. Ces faits qu'on veut nous objecter.

5. Les objections superficielles que vous venez de faire contre la vraie religion.

pour une question de philosophie [1] ; mais ici où il va de tout... — Et cependant, après une réflexion légère de cette sorte, on s'amusera [2], etc. Qu'on s'informe de cette religion même si elle ne rend pas raison de cette obscurité ; peut-être qu'elle nous l'apprendra.

IX. — Est-ce courage à un homme mourant d'aller, dans la faiblesse et dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puissant et éternel [3] ?

ARTICLE III.

Le parti le plus sage.

Plusieurs partis s'offrent à nous. Croix ou pile. Épouvantable malheur possible. Immense gain probable, sans aucune perte. Le parti à prendre est évident.

I. — L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient un pur néant [4]. Ainsi notre esprit devant Dieu ; ainsi notre justice devant la justice divine.

Il n'y a pas si grande disproportion [5] entre notre justice et celle de Dieu, qu'entre l'unité et l'infini.

Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde : or, la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus [6].

II. — *Infini, rien.* — Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimension ; elle raisonne là-dessus, et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose [7].

Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature. Comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis, donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre : mais nous ne savons ce qu'il est [8]. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair ; car, en ajoutant l'unité, il ne change point de nature ; cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair : il est vrai que cela s'entend de tous nombres finis.

1. S'il ne s'agissait que de philosophie, vous pourriez vous contenter de douter.
2. On jouera son salut éternel sur une plaisanterie, sur une objection ridicule par laquelle on se dispensera de chercher davantage la vérité.
3. Pensée barrée par l'auteur. Elle se rapportait sans doute à la mort de l'impie.
4. Non pas au pied de la lettre, mais par métaphore.
5. Ne faut-il pas lire *proportion ?*
6. Dieu est toujours infini, et en tout.
7. Pardon. Elle peut, de ce point de départ, s'élever avec promptitude et certitude jusqu'à la notion de l'esprit et de l'infini.
8. Parce que c'est une pure abstraction, et plutôt un *indéfini.*

Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est [1].

Nous connaissons donc l'existence et la nature du fini, parce que nous sommes finis et étendus comme lui.

Nous connaissons l'existence de l'infini [2] et ignorons sa nature, parce qu'il a étendue [3] comme nous, mais non pas des bornes comme nous.

Mais nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue ni bornes [4].

Mais par la foi nous connaissons son existence; par la gloire nous connaîtrons sa nature [5]. Or, j'ai déjà montré qu'on peut bien connaître l'existence d'une chose sans connaître sa nature [6].

Parlons maintenant selon les lumières naturelles.

S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport avec nous : nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est [7]. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question ? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison [8] ? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam* [9]; et puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas ! S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole : c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens.

— Oui ; mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, et que cela les ôte de blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent.

---

1. Sans le savoir parfaitement, oui ; mais non sans le savoir à quelque degré.
2. Abstrait.
3. Il s'agit ici de l'*infini mathématique* ou abstrait.
4. Grave erreur ; la raison connaît l'existence et la nature de Dieu quoique imparfaitement.
5. Par la foi nous *croyons* l'existence de Dieu et sa nature. Par la gloire, dans le ciel, nous *verrons* l'une et l'autre.
6. Pascal croit l'avoir montré par ce qu'il a dit de l'*infini abstrait*. Mais toute sa théorie est sans aucune valeur philosophique ; et son *infini* n'existe pas plus que toute autre abstraction ou fiction de notre esprit.
7. Confusion de l'incompréhensible avec l'inconnaissable.
8. L'Écriture dit le contraire en plus d'un endroit. (*Act.*, XXII, I ; *Rom.*, XII, I ; *I Pet.*, III, 15, etc.)
9. I Cor., I, 18. Le commentaire que Pascal donne de ce texte en est l'altération la plus complète. — Le fameux pari dont il va être question suppose également l'incapacité de la raison à connaître Dieu avec certitude. Le concile du Vatican a formellement condamné cette supposition. Et d'ailleurs, à quoi bon toutes les raisons accumulées ici par Pascal, si la raison n'est sûre de rien? L'auteur a embrouillé cette doctrine. Les chrétiens doivent avoir des preuves de leur foi qui doit être « croyable » ; ils en ont ; ils en donnent ; ils seraient inexcusables de n'en pas donner à ceux qu'ils évangélisent ; et ceux-ci seraient absolument excusables de ne pas croire, si on ne leur en proposait pas.

— Examinons donc ce point, et disons : Dieu est, ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu, à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile.

Que gagerez-vous ? Par raison, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre ; par raison, vous ne pouvez défendre nul des deux. Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix ; car vous n'en savez rien.

— Non : mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix ; car, encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute : le juste est de ne point parier.

— Oui, mais il faut parier : cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc ? Voyons. Puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse [1] le moins. Vous avez deux choses à perdre, le vrai et le bien ; et deux choses à engager, votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ; et votre nature a deux choses à fuir, l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, en choisissant l'un que l'autre, puisqu'il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé ; mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix, que Dieu est. Estimons ces deux cas ; si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter.

— Cela est admirable : oui, il faut gager : mais je gage peut-être trop.

— Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager. Mais s'il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer, (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur. Et cela étant, quand il y aurait une infinité de hasards dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux ; et vous agiriez de mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner. Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte, et ce que vous jouez est fini. Cela est tout parti [2] ; partout où est l'infini, et où il n'y a

1. Ce qui vous expose.
2. Tout déterminé, tout décidé.

pas infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainsi, quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie plutôt que de la hasarder pour le gain infini, aussi prêt à arriver que la perte du néant. Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde; et que l'infinie distance qui est entre la *certitude* de ce qu'on expose et l'*incertitude* de ce qu'on gagnera, égale le bien fini, qu'on expose certainement, à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas : tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude; et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose et l'incertitude du gain ; cela est faux. Il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte ; et de là vient que, s'il y a autant de hasards d'un côté que d'autre, le parti [1] est à jouer égal contre égal ; et alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif ; et si les hommes sont capables de quelques vérités, celle-là l'est [2].

— Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y a-t-il point moyen de voir le dessous du jeu [3] ?

— Oui, l'Écriture, et le reste, etc. [4].

— Oui ; mais j'ai les mains liées et la bouche muette ; on me force à parier, et je ne suis pas en liberté : on ne me relâche pas, et je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse ?

— Il est vrai. Mais apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez ; travaillez donc, non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de

1. La partie.

2. Démontrée. — Mais les hommes sont-ils réellement capables de quelque vérité ? Pascal a soutenu que non. D'ailleurs, tout cela est pur sophisme. Car, si je parie pour Dieu sans être sûr qu'il existe, je devrai néanmoins en telle ou telle rencontre lui sacrifier entièrement ma vie présente et tout mon sang, comme le font les martyrs et bien d'autres. Or, c'est folie de sacrifier, non pas seulement quelque bien, mais tout son bien, tout son être, pour une espérance incertaine. Le jeu de Pascal est donc sans aucune apparence de légitimité.

3. Non seulement la probabilité, mais la réalité de l'existence de Dieu mise en question et en jeu.

4. Pascal, défiant de la raison, est forcé de recourir à la révélation.

vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin ; vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes : apprenez de ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien : ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé ; c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. [1]. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira [2].

— Mais c'est ce que je crains.

— Et pourquoi ? qu'avez-vous à perdre ? Mais pour vous montrer que cela y mène, c'est que cela diminuera les passions, qui sont vos grands obstacles, etc. Or, quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable [3]. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices ; mais n'en aurez-vous point d'autres ? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie ; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous reconnaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné.

— Oh ! ce discours me transporte, me ravit, etc. [4].

— Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après pour prier [5] cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire ; et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse [6].

---

1. Eh ! bien, non, nous ne pouvons, nous, catholiques, admettre ce moyen qui est bien capable en effet « d'abêtir naturellement, » mais non d'éclairer surnaturellement ni naturellement. Agir sans conviction n'est pas le chemin d'arriver à la conviction. Que l'on se convainque d'abord naturellement de l'existence de Dieu, et qu'on le prie de donner sa lumière et son secours afin qu'on aille plus loin et plus haut, voilà la vraie méthode.

2. Les défenseurs de Pascal ne veulent pas qu'on s'effraye de ce mot ni qu'on le prenne dans son sens « brutal ». Ils se trompent. Un sens adouci ne suffirait pas à rendre le mépris et la colère du génie janséniste envers la raison humaine. Et il faut grandement redouter des principes d'où s'échappe bon gré mal gré une telle conclusion. Non, la foi n'est pas un abêtissement, et qui s'abêtit ne peut croire.

3. Non, vous ne serez ni sincère, ni véritable envers Dieu et envers votre propre conscience.

4. L'interlocuteur de Pascal est vraiment bien bon.

5. Un peu d'étude de la théologie traditionnelle dans l'Eglise eût mieux valu à Pascal, que cette prière d'où rien n'est sorti de vrai ni de bon. Mais comment priait-on à Port-Royal ?

6. La force convertissante de Dieu avec la bassesse de l'abêtissement conseillé plus haut.

III. — Mais est-il *probable* que la *probabilité* assure [1] ? — Différence entre repos et sûreté de conscience. Rien ne donne l'assurance que la vérité. Rien ne donne le repos que la recherche sincère de la vérité.

IV. — Saint Augustin a vu qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc. ; il n'a pas vu la règle des partis [2], qui démontre qu'on le doit. Montaigne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, et que la coutume peut tout ; mais il n'a pas vu la raison de cet effet [3]. Toutes ces personnes ont vu les effets, mais ils n'ont pas vu les causes ; ils sont à l'égard de ceux qui ont découvert les causes comme ceux qui n'ont que les yeux à l'égard de ceux qui ont l'esprit ; car les effets sont comme sensibles, et les causes sont visibles seulement à l'esprit. Et quoique ces effets-là se voient par l'esprit, cet esprit est à l'égard de l'esprit qui voit les causes comme les sens corporels à l'égard de l'esprit.

V. — Quiconque, n'ayant plus que huit jours à vivre, ne trouvera pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas un coup du hasard [4].....

Or, si les passions ne nous tenaient point, huit jours et cent ans sont une même chose [5].

VI. — *Objection.* — Ceux qui espèrent leur salut sont heureux en cela, mais ils ont pour contre-poids la crainte de l'enfer. — *Réponse.* — Qui a plus de sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et la certitude de damnation, s'il y en a ; ou celui qui est dans une certaine persuasion qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé, s'il est [6] ?

VII. — *Partis* [7]. — Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions : 1° Si l'on pouvait y être toujours ; 2° S'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps, et incertain si on y sera une heure. Cette dernière supposition est la nôtre [8].

---

1. Objection contre la doctrine de Pascal d'après laquelle l'évidence des titres de la religion ne suffit pas à convaincre. — Vous n'avez donc, lui dit-on, qu'une probabilité ? Or est-il probable que cette probabilité puisse vous donner repos et sûreté de conscience ? — Il répond : J'ai le repos par la recherche de la vérité. J'ai la sûreté de conscience par la vérité même qui m'est donnée, non par l'évidence, mais par la grâce.

2. Celle qui vient d'être exposée relativement à l'obligation de jouer à croix ou pile son éternité. Voir, de saint Augustin, les opuscules *de Fide, Spe et Charitate, de Utilitate credendi*, etc. La modestie de Pascal n'est pas blessée par la pensée de se mettre au dessus de l'Évêque d'Hippone en ce passage.

3. Pascal croit l'avoir vue et dite plus haut.

4. Que le parti le meilleur est de croire que l'univers n'est pas un coup du hasard, mais l'œuvre de Dieu. Quiconque, dit Pascal, n'ayant que huit jours à vivre ne trouve pas ce parti le meilleur, est un fou.

5. Ce n'est donc pas seulement huit jours avant de mourir, c'est vingt, c'est trente ans auparavant, qu'il faut prendre ce meilleur parti.

6. Le premier sans doute. Mais cette comparaison est inefficace !

7. Hypothèses entre lesquelles il faut choisir.

8. Car nous sommes mortels.

VIII. — Par les partis, vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité : car si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. — Mais, dites-vous, s'il avait voulu que je l'adorasse, il m'aurait laissé des signes de sa volonté. — Aussi [1] a-t-il fait ; mais vous les négligez. Cherchez-les donc ; cela le vaut bien.

IX. — Je porte envie à ceux que je vois dans la foi vivre avec tant de négligence, et qui usent si mal d'un don duquel il me semble que je ferais un usage si différent [2].

X. — *Ordre.* — J'aurais bien plus de peur de me tromper et de trouver que la religion chrétienne ne soit vraie, que non pas de me tromper en la croyant vraie [3].

XI.— Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent, avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, *Deus absconditus ;* et enfin si elle travaille également à établir ces deux choses : que Dieu a établi des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement, et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur, — quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque, dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre ? — puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Église, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre, et établit sa doctrine bien loin de la ruiner.

Il faudrait, pour la combattre, qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour la chercher partout, et même dans ce que l'Église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction [4]. S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient à la vérité une de ses prétentions. Mais j'espère montrer ici qu'il n'y a personne raisonnable qui puisse parler de la sorte ; et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit [5]. Ils

1. Ainsi.
2. Cette pensée semble avoir été écrite dans un temps où Pascal s'était éloigné de la foi chrétienne.
3. Ceci revient à dire que l'erreur de croire la religion chrétienne vraie serait préférable à l'erreur de ne pas la croire vraie.
4. Sans qu'ils aient rencontré de preuves satisfaisantes.
5. Dans l'esprit d'opposition à la religion de JÉSUS-CHRIST.

croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. Mais, en vérité, je leur dirais ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère, pour en user de cette façon ; il s'agit de nous-mêmes, et de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet [1].

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, entre ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales et leurs plus sérieuses occupations.

Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes les lumières qui les persuadent, négligent de les chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très solide et inébranlable, je les considère d'une manière toute différente.

Cette négligence, en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour propre.

---

1. Ce point qu'il nous faut avoir en vue dans toute notre conduite, c'est la réalité ou la fausseté de l'espérance de la vie éternelle, notre fin dernière.

Il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici [1] de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité ; que nos maux sont infinis ; et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. Qu'on fasse réflexion là-dessus, et qu'on dise ensuite s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie ; qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche [2], et que comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité [3], il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière.

C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute ; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute ; et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables, et comment se peut-il faire que ce raisonnement-ci [4] se passe dans un homme raisonnable [5] ?

---

1. Ici-bas.

2 De cette autre vie, de laquelle on s'approche par la foi et les vertus chrétiennes.

3. Le sens est celui-ci : « Il n'y a plus de véritables malheurs ici-bas pour ceux qui s'attachent fermement à l'espérance chrétienne et qui jugent tous les événements de cette vie à sa lumière. »

4. Celui des deux alinéas qui suivent et dont l'éloquence pleine de désespoir rappelle la fameuse confession de Jouffroy achevant de perdre la foi en cette « soirée de décembre où le voile qui lui dérobait à lui-même son incrédulité fut déchiré ».

5. Pascal avait d'abord rédigé, de la façon que voici, tout ce qu'il vient de dire avec tant de force contre l'indifférence en matière de religion.

« Avant que d'entrer dans les preuves de la religion chrétienne, je trouve nécessaire de représenter l'injustice des hommes qui vivent dans l'indifférence de chercher la vérité d'une chose qui leur est si importante et qui les touche de si près.

« De tous leurs égarements, c'est sans doute celui qui les convainc le plus de folie et d'aveuglement et dans lequel il est le plus facile de les confondre par les premières vues du sens commun et par les sentiments de la nature. Car il est indubitable que le temps de cette vie n'est qu'un instant, que l'état de la mort est éternel, de quelque nature qu'il puisse être, et qu'ainsi toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon l'état de cette éternité, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet.

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais ; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage. Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes ; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher ; et après, en traitant

---

« Il n'y a rien de plus visible que cela, et qu'ainsi, selon les principes de la raison, la conduite des hommes est tout à fait déraisonnable, s'ils ne prennent une autre voie. Que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent sans songer à cette dernière fin de la vie, qui, se laissant conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs sans réflexion et sans inquiétude, et comme s'ils pouvaient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement.

« Cependant cette éternité subsiste, et la mort qui la doit ouvrir et qui les menace à toute heure les doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces éternités leur est à jamais préparée.

« Voilà un doute d'une terrible conséquence. Ils sont dans le péril de l'éternité de misères : et sur cela, comme si la chose n'en valait pas la peine, ils négligent d'examiner si c'est de ces opinions que le peuple reçoit avec une facilité trop crédule, ou de celles qui, étant obscures d'elles-mêmes, ont un fondement très solide quoique caché. Ainsi, ils ne savent s'il y a vérité ou fausseté dans la chose, ni s'il y a force ou faiblesse dans les preuves. Ils les ont devant les yeux ; ils refusent d'y regarder, et dans cette ignorance, ils prennent le parti de faire tout ce qu'il faut pour tomber dans ce malheur au cas qu'il soit, d'attendre à en faire l'épreuve à la mort, d'être cependant fort satisfaits en cet état, d'en faire profession, et enfin d'en faire vanité. Peut-on penser sérieusement à l'importance de cette affaire sans avoir horreur d'une conduite si extravagante?

« Ce repos, dans cette ignorance, est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en la leur représentant à eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans rechercher d'éclaircissement :

« Je ne sais... etc. »

avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. »

Qui souhaiterait avoir pour ami un homme qui discourt de cette manière ? Qui le choisirait entre les autres pour lui communiquer ses affaires ? Qui aurait recours à lui dans ses afflictions ? Et enfin à quel usage de la vie le pourrait-on destiner ?

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables ; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement de ses vérités. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature [1], et la rédemption de JÉSUS-CHRIST. Or, je soutiens que, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état ; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misères, cela n'est point naturel [2]. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les sentent ; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion. C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes ! C'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel, qui marque une force toute-puissante qui le cause [3].

Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour faire gloire [4] d'être dans cet état, dans lequel il semble incroyable qu'une seule personne puisse être. Cepen-

1. Moins imbu de jansénisme, Pascal eût dit : « L'imperfection de la nature que ne corrigent point la grâce et la révélation divines. » La foi chrétienne établit sans doute la chute originelle, mais elle n'enseigne nullement que cette privation de la grâce et des immunités d'Adam soit une corruption des éléments essentiels qui constituent notre nature.

2. Pascal se trompe : cela est naturel, parce que notre nature, très imparfaite par elle-même, tend de tout son poids vers le sensible et le temporel, avec une constante difficulté de monter vers l'invisible et l'éternel.

3. Sans doute, il y a eu une cause « surnaturelle » à notre chute originelle ; mais il ne faut pas en conclure avec les jansénistes, que Dieu ne veut pas sincèrement nous donner à tous les moyens d'en sortir.

4. Pour qu'il se glorifie.

dant l'expérience m'en fait voir en si grand nombre que cela serait surprenant, si nous ne savions que la plupart de ceux qui s'en mêlent se contrefont et ne sont pas tels en effet. Ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, et qu'ils essaient d'imiter. Mais il ne serait pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir est de se faire paraître honnête, fidèle, judicieux, et capable de servir utilement son ami, parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme, qui nous dit qu'il a donc secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions ; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite, et qu'il ne pense en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie? Prétendent-ils nous avoir bien réjouis, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaiement? Et n'est-ce pas une chose à dire tristement au contraire, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, qu'ils seraient plutôt capables de redresser que de corrompre ceux qui auraient quelque inclination à les suivre. Et, en effet, faites-leur rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la religion : ils vous diront des choses si faibles et si basses, qu'ils vous persuaderont du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : « Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il, en vérité vous me convertirez. » Et il avait raison ; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables?

Ainsi, ceux qui ne font que feindre ces sentiments seraient bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent pas : cette déclaration ne sera point honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le

malheur d'un homme sans Dieu ; rien ne marque davantage une mauvaise disposition du cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles ; rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables: qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent être chrétiens ; et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables: ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur parce qu'ils ne le connaissent pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres ; et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent, pour ne les pas mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes [1], et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront pas de lumière. Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs : quelque aversion qu'ils y apportent, peut-être rencontreront-ils quelque chose ; ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup.

Mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de rencontrer la vérité, j'espère qu'ils y auront satisfaction, et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine, que j'ai ramassées ici, et dans lesquelles j'ai suivi à peu près cet ordre [2].

1. Remarquable pensée empruntée à saint Augustin, et bien contraire à la doctrine janséniste qui ne croit pas à la conversion possible de tous les pécheurs, même des plus grands.
2. Pascal comptait exposer ensuite le plan de son apologétique.

CHAPITRE III.

Impuissance de la philosophie à expliquer l'origine de l'homme.

ARTICLE Ier.

CRITIQUE DES PHILOSOPHES.

Vues générales. Le Pyrrhonisme. Les Athées et les matérialistes. Les Stoïciens. Les Astrologues. Les Cartésiens.

I. — ...Une lettre, de la Folie de la science humaine et de la philosophie. Cette lettre avant *le divertissement* [1].

II. — Les trois concupiscences [2] ont fait trois sectes, et les philosophes n'ont fait autre chose que suivre une des trois concupiscences.

III. — La nature de l'homme se considère en deux manières : l'une selon sa fin, et alors il est grand et incomparable; l'autre selon la multitude, comme l'on juge de la nature du cheval et du chien, par la multitude (accoutumée) d'y voir la course *et animum arcendi* [3] ; et alors l'homme est abject et vil. Voilà les deux voies qui en font juger diversement, et qui font tant disputer les philosophes. Car l'un nie la supposition de l'autre. L'un dit : « Il n'est pas né à cette fin, car toutes ses actions y répugnent » ; l'autre dit : « Il s'éloigne de sa fin quand il fait ces basses actions. »

---

1. De cette note il nous semble résulter que Pascal, à une certaine époque, avait pensé rédiger son *Apologie* sous forme de lettres ; qu'il y en aurait eu une sur la *Folie* de la science humaine et de la philosophie, et qu'elle eût été placée avant celle où la question du divertissement, c'est-à-dire des distractions mondaines, aurait été examinée.

2. Dont parle saint Jean (*I Ep.*, II, 16). La concupiscence de la chair a fait les épicuriens ; celle des yeux, les matérialistes ; et l'orgueil a fait les stoïciens.

3. Ce passage est embarrassant pour les commentateurs. Ils choppent presque tous sur l'*animum arcendi*, qui ne signifie pas du tout « l'instinct d'arrêter le gibier ». Ce serait plutôt l'instinct « de chasser et d'éloigner ». Le sens de Pascal nous paraît celui-ci : L'on juge de la nature du cheval et du chien par la multitude, quand on croit que toute leur nature est de courir, sans songer qu'ils ont une âme, un principe vital, suivant en cela la multitude qui est *accoutumée* (mot que nous suppléons), « d'y voir la course » et d'*en exclure l'âme*, « *et animum arcendi* ». Et si l'on juge de l'homme d'après la multitude, *alors il est abject et vil.*

IV. — Les stoïques [1] disent : Rentrez au dedans de vous-mêmes ; c'est là où vous trouverez votre repos : et cela n'est pas vrai. Les autres [2] disent : Sortez au dehors ; recherchez le bonheur en vous divertissant : et cela n'est pas vrai ; les maladies viennent. Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous ; il est en Dieu, et hors et dans nous.

V. — Les principales forces des pyrrhoniens, je laisse les moindres, sont que nous n'avons aucune certitude de la vérité de ces principes [3], hors la foi et la révélation [4], sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous. Or, ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité, puisque n'y ayant point de certitude, hors la foi, si l'homme est [5] créé par un Dieu bon, par un démon méchant, ou à l'aventure, il est en doute si ces principes nous sont donnés, ou véritables, ou faux, ou incertains, selon notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance, hors de la foi, s'il veille ou s'il dort, vu que durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous faisons ; on croit voir les espaces, les figures, les mouvements ; on sent couler le temps ; on le mesure, et enfin on agit de même qu'éveillé ; de sorte que, la moitié de la vie se passant en sommeil, par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paraisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions, qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir [6] ?

Voilà les principales forces de part et d'autre.

Je laisse les moindres, comme les discours que font les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, et les autres choses semblables, qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs, qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements, sont renver-

1. Les Stoïciens, ou philosophes de l'orgueil.
2. Les Epicuriens, ou philosophes du plaisir.
3. Des principes des dogmatistes ou partisans de la certitude et du bon sens, que Pascal devait avoir exposés précédemment.
4. Les pyrrhoniens dont parle Pascal admettaient donc encore la révélation et la foi comme moyens d'arriver à la vérité et à la certitude. C'était le système de Huet ; ce fut celui de La Mennais et des traditionalistes de ce siècle.
5. Que l'homme soit...
6. Pascal avait d'abord ajouté : « Et qui doute que, si on rêvait en compagnie, et que par hasard les songes s'accordassent, ce qui est assez ordinaire, et qu'on veillât en solitude, on ne crût les choses renversées ? Enfin, comme on rêve souvent qu'on rêve, entassant un songe sur l'autre, il se peut aussi bien faire que cette vie n'est elle-même qu'un songe sur lequel les autres sont entés, dont nous nous éveillons à la mort, pendant laquelle [laquelle vie] nous avons aussi peu les principes du vrai et du bien que pendant le sommeil naturel ; ces différentes pensées qui nous y agitent n'étant peut-être que des illusions pareilles à l'écoulement du temps, et aux vaines fantaisies de nos songes. »

sées par le moindre souffle des pyrrhoniens [1]. On n'a qu'à voir leurs livres ; si l'on n'en est pas assez persuadé, on le deviendra bien vite, et peut-être trop.

Je m'arrête à l'unique fort des dogmatistes, qui est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement on ne peut douter des principes naturels [2].

Contre quoi les pyrrhoniens opposent en un mot l'incertitude de notre origine, qui enferme celle de notre nature, à quoi les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure [3].

Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme ; car, qui pensera demeurer neutre, sera pyrrhonien par excellence. Cette neutralité est l'essence de la cabale [4] : qui n'est pas contre eux, est excellemment pour eux. En quoi paraît leur avantage. Ils ne sont pas pour eux-mêmes ; ils sont neutres, indifférents, suspendus [5] à tout, sans s'excepter.

Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t-il de tout ? doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle ? doutera-t-il s'il doute ? doutera-t-il s'il est ? On n'en peut venir là ; et je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point.

Dira-t-il donc, au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, ne peut en montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise [6] ?

Quelle Chimère est-ce donc que l'homme ! quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers [7].

Qui démêlera cet embrouillement ? La nature confond les pyrrhoniens, et la raison confond les dogmatiques [8].

Que deviendrez-vous donc, ô homme qui cherchez quelle est votre véritable condition par votre raison naturelle ? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-

1. Pas tant que le dit Pascal.
2. Cette impossibilité de douter n'est pas l'unique argument des dogmatistes, mais il a bien sa valeur.
3. Ils y répondent au contraire, et parfaitement, depuis que le monde dure.
4. Pyrrhonienne.
5. Hésitants et incertains.
6. Oui, il le dira, sur de bonnes preuves, et sans lâcher prise, s'il a son bon sens.
7. Grand bruit, invectives sublimes, mais c'est tout !
8. Elle ne les confond nullement, mais les approuve invinciblement.

même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile : apprenez que l'homme passe infiniment l'homme [1], et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Écoutez Dieu [2].

Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait point de grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver ; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge : incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déchus [3] !

Il est juste que ceux qui sont en cet état le connaissent : et ceux qui s'y plaisent et ceux qui s'y déplaisent. Mais il n'est pas juste que tous voient la rédemption [4].

Chose étonnante cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes [5] ! Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison, que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste ; car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part, qui est commis six mille ans avant qu'il fût en être [6] ? Certainement, rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine [7] ; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-

1. Que l'homme ne peut du tout se comprendre.
2. Mais, encore une fois, si je suis cet ignorant et cet incapable que dit Pascal, comment puis-je être sûr que c'est Dieu qui me parle, que je l'écoute et que je le comprends?
3. Pascal veut démontrer la chute originelle par l'impuissance intellectuelle de l'homme. Mais, s'il est si impuissant, que prétend-il raisonner? Est-ce qu'il peut seulement analyser son impuissance?
4. Parce que Jansénius a dit que le Christ n'est pas mort pour tous les hommes.
5. Excès de langage.
6. En existence.
7. Oui, comme Port-Royal l'enseigne. Mais l'Eglise ne dit pas que cet enfant soit coupable d'un péché actuel, ni qu'il soit damné comme les pécheurs volontaires. Elle dit qu'il naît sans la grâce, et que s'il meurt sans elle il n'arrivera pas à la gloire. Qu'y a-t-il donc là de si impossible, de si injuste, de si incompréhensible, de si « contraire aux règles de notre misérable justice » ? Est-ce donc une injustice que le fils d'un homme ruiné naisse sans fortune ?

mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme [1].

Seconde partie. Que l'homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien ni la justice. — Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception. Quelque différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas, est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre.

Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement. Tous se plaignent : princes, sujets ; nobles, roturiers ; vieux, jeunes ; forts, faibles ; savants, ignorants ; sains, malades ; de tous pays, de tous les temps, de tous âges et de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme, devrait bien nous convaincre de notre impuissance d'arriver au bien par nos efforts ; mais l'exemple nous instruit peu. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence ; et c'est de là que nous attendons que notre espérance ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Et ainsi, le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous pipe, et de malheur en malheur, nous mène jusqu'à la mort, qui en est un comble éternel.

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuis-

---

1. Pascal avait ajouté : « D'où il paraît que Dieu, voulant nous rendre la difficulté de notre être inintelligible à nous-mêmes, en a caché le nœud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous étions bien incapables d'y arriver ; de sorte que ce n'est pas par les superbes agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître.

« Ces fondements, solidement établis sur l'autorité inviolable de la religion, nous font connaître qu'il y a deux vérités de foi également constantes : l'une, que l'homme, dans l'état de la création ou dans celui de la grâce, est élevé au-dessus de toute la nature, rendu comme semblable à Dieu, et participant de sa divinité ; l'autre, qu'en l'état de la corruption et du péché, il est déchu de cet état et rendu semblable aux bêtes. Ces deux propositions sont également fermes et certaines. L'Ecriture nous les déclare manifestement lorsqu'elle dit en quelques lieux : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* PROV., VIII, 34. — *Effundam spiritum meum super omnem carnem.* JOEL, II, 28. — *Dii estis,* etc., PS., LXXXI, 6 ; — et qu'elle dit en d'autres : *Omnis caro fœnum, Homo assimilatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. Dixi in corde meo de filiis hominum...* ECCLES., III, 18, 19 ; par où il paraît clairement que l'homme, par la grâce, est rendu comme semblable à Dieu et participant de sa divinité, et que, sans la grâce, il est comme semblable aux bêtes brutes. »

Le premier de ces alinéas méritait, en effet, d'être barré. Le second, moyennant quelques adoucissements, aurait pu être conservé.

sance? sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur [1], dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaie inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même.

Lui seul est son véritable bien : et depuis qu'il l'a quitté, c'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place: astres, ciel, terre, élément, plantes, choux, poireaux, animaux, insectes, veaux, serpents, fièvre, peste, guerre, famine, vices, adultère, inceste [2]. Et depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paraître tel [3], jusqu'à sa destruction propre, quoique si contraire à Dieu, à la raison et à la nature tout ensemble.

Les uns le cherchent dans l'autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les voluptés. D'autres, qui en ont en effet plus approché, ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel, que tous les hommes désirent, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui, étant partagées, affligent plus leur possesseur, par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devait être tel, que tous pussent le posséder à la fois, sans diminution et sans envie, et que personne ne pût le perdre contre son gré.

Et leur raison est que ce désir étant naturel à l'homme, puisqu'il est nécessairement dans tous, et qu'il ne peut pas ne le pas avoir, ils en concluent [4]...

VI. — Le pyrrhonisme est le vrai [5]; car, après tout, les hommes, avant JÉSUS-CHRIST, ne savaient où ils en étaient, ni s'ils étaient grands ou petits [6]. Et ceux qui ont dit l'un ou l'autre n'en savaient rien, et devinaient sans raison et par hasard : et même ils erraient toujours, en excluant l'un ou

1. Non, il y a une autre interprétation qui est la vraie : c'est que notre nature est imparfaite. Le péché originel ne se prouve pas expérimentalement. Du reste, si Pascal eût étudié les théologiens, il aurait appris d'eux à ne pas tant exagérer, en beau, la condition de l'homme avant la chute. Son bonheur complet n'eût pas été non plus dans la vie présente qui serait restée pour lui, comme pour nous, une vie d'épreuve.

2. De ce que l'idolâtrie ait cherché le bien et le divin en tout cela, il ne s'ensuit pas que la raison n'ait pu se dégager d'une telle erreur au moins quant à la connaissance, sinon quant à la pratique, et dans l'élite sinon dans la masse de l'humanité.

3. S'il le veut bien, ou s'il est fou.

4. Qu'il a été mis dans leur nature commune par l'auteur même de cette nature, et que son objet, le bien universel, existe, et que ce bien c'est Dieu lui-même. Raisonnement excellent, encore qu'il soit de Platon et d'autres païens fort détestés du jansénisme.

5. Aveu dénué d'artifice.

6. Erreur historique manifeste, comme ce qui suit.

l'autre. *Quod ergo ignorantes quæritis, religio annuntiat vobis* [1].

VII. — *Pyrrhonisme.* — Chaque chose est ici vraie en partie, fausse en partie. La vérité essentielle n'est pas ainsi : elle est toute pure et toute vraie. Ce mélange la déshonore et l'anéantit. Rien n'est purement vrai ; et ainsi rien n'est vrai, en l'entendant du pur vrai. On dira qu'il est vrai que l'homicide est mauvais ; oui, car nous connaissons bien le mal et le faux [2]. Mais que dira-t-on qui soit bon ? La chasteté ? Je dis que non, car le monde finirait. Le mariage? Non: la continence vaudrait mieux. De ne point tuer ? Non, car les désordres seraient horribles, et les méchants tueraient tous les bons. De tuer ? Non, car cela détruit la nature. Nous n'avons ni vrai ni bien qu'en partie, et mêlé de mal et de faux [3].

VIII. — *Instinct. Raison.* — Nous avons une impuissance de prouver, invincible à tout le dogmatisme ; nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le pyrrhonisme.

IX. — Cette secte se fortifie par ses ennemis plus que par ses amis : car la faiblesse de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent [4].

X. — Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est ; mais comme si chacun savait certainement où est la raison et la justice. On se trouve déçu à toute heure ; et, par une plaisante humilité, on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Mais il est bon qu'il y ait tant de ces gens-là au monde, qui ne soient pas pyrrhoniens, pour la gloire du pyrrhonisme, afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable, et de croire qu'il est, au contraire, dans la sagesse naturelle [5].

Rien ne fortifie plus le pyrrhonisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens : si tous l'étaient, ils auraient tort [6].

---

1. « Ce que vous cherchez donc en votre ignorance, la religion vous l'annonce. » Allusion à cette parole de saint Paul aux Athéniens : « En parcourant votre ville, et considérant vos statues, j'ai trouvé un autel avec cette inscription, *Au Dieu inconnu.* Ce que vous adorez sans le connaître, c'est ce que je viens vous annoncer. » (*Act.*, XVII, 23.)

2. Si vous n'êtes pas sûr de connaître le bien, ne prétendez pas connaître bien le mal et le faux.

3. Cette conséquence ne résulte en aucune façon de ce qui précède.

4. Étrange assertion. Les adversaires du scepticisme seraient plus déraisonnables que les sceptiques mêmes.

5. Voici un pas de plus dans la voie fatale du doute. Précédemment Pascal réprouvait le pyrrhonisme ; mais maintenant, considérant ce qu'il appelle « la faiblesse de tout le monde », il ne sait même plus si on peut savoir ou ne pas savoir.

6. Parce que leur unanimité montrerait qu'au moins on peut savoir qu'on ne sait rien.

XI. — *Contre le pyrrhonisme*[1]. — ... Nous supposons que tous les (hommes) conçoivent de même sorte[2] : mais nous le supposons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique ces mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient un corps changer de place, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par le même mot, en disant l'un et l'autre qu'il s'est mû ; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée ; mais cela n'est pas absolument convaincant, de la dernière conviction, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative ; puisqu'on sait [3] qu'on tire souvent les mêmes conséquences des suppositions différentes.

Cela suffit pour embrouiller au moins la matière [4] ; non que cela éteigne absolument la clarté naturelle qui nous assure de ces choses (les académiciens auraient gagné) ; mais cela la ternit (et trouble les dogmatistes), à la gloire de la cabale pyrrhonienne, qui consiste à cette ambiguïté ambiguë, et dans une certaine obscurité douteuse, dont nos doutes ne peuvent ôter toute la clarté, ni nos lumières naturelles en chasser toutes les ténèbres [5].

XII. — Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours ; et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan.

Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis et agités par ces fantômes pénibles, et qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait voyage, on souffrirait presque autant que si cela était véritable ; et on appréhenderait de dormir, comme on appréhende le réveil quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effet. Et en effet il ferait à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les songes sont tous différents, et qu'un même se diversifie, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce

1. Pascal avait d'abord commencé ainsi : « C'est donc une chose étrange qu'on ne peut définir ces choses sans les obscurcir. » Il a supprimé cette phrase.

2. Les choses et les êtres.

3. Argument pour la négative.

4. La question de savoir s'il y a, oui ou non, une vérité certaine.

5. De ce passage obscur et tourmenté nous concluons que, pour Pascal, notre lumière naturelle et primitive, sans être absolument éteinte, est pourtant ternie, et qu'elle est réduite à une « ambiguïté ambiguë », mélangée de ténèbres et de clarté, de certitude et de doute. Il se sépare donc des *dogmatistes* qui affirment que l'évidence existe et qu'ils la voient ; il ne va pas aussi loin que les pyrrhoniens dont le doute est absolu ; mais il approuve les Nouveaux Académiciens de la philosophie grecque, pour lesquels il y avait au moins une certitude : c'est que nous ne savons rien.

qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pourtant pas si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage ; et alors on dit : Il me semble que je rêve ; car la vie est un songe un peu moins inconstant [1].

XIII. — Les athées doivent dire [2] des choses parfaitement claires ; or il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle [3].

XIV. — Athéisme, marque de force d'esprit [4], mais jusqu'à un certain degré seulement.

XV. — Incrédules, les plus crédules. Ils croient les miracles de Vespasien, pour ne pas croire ceux de Moïse.

XVI. — *Philosophes.* — Ils croient que Dieu est seul digne d'être aimé et admiré, et ont désiré d'être aimés et admirés des hommes ; et ils ne connaissent pas leur corruption ! S'ils se sentent pleins de sentiments pour l'aimer et l'adorer, et qu'ils y trouvent leur joie principale, qu'ils s'estiment bons, à la bonne heure ! Mais s'ils s'y trouvent répugnants [5], s'ils n'ont aucune pente qu'à se vouloir établir dans l'estime des hommes, et que pour toute perfection ils fassent seulement que, sans forcer les hommes, ils leur fassent trouver leur bonheur à les aimer, je dirai que cette perfection est horrible. Quoi ! ils ont connu Dieu, et n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aimassent, [mais] que les hommes s'arrêtassent à eux ; ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes !

XVII. — *Stoïques.* — ... Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, et que, puisque le désir de la gloire fait bien faire quelque chose à ceux qu'il possède, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvements fiévreux, que la santé ne peut imiter. Épictète conclut de ce qu'il y a des chrétiens constants, que chacun le peut bien être [6].

XVIII. — *Philosophes.* — Nous sommes pleins de choses qui nous jettent au dehors.

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur hors de nous. Nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Et ainsi les philosophes ont beau dire : « Rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez

1. Et quoi ? Nous n'avons pas de sûr criterium pour distinguer le songe de la réalité ?
2. Selon leur promesse.
3. C'est le contraire qui est parfaitement clair.
4. A ce que disent les athées.
5. A aimer et adorer Dieu.
6. Evidemment, les stoïciens se trompent. L'élément divin de la grâce devrait ici entrer en compte.

votre bien » ; on ne les croit pas, et ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots [1].

XIX. — Le souverain bien. Dispute du souverain bien. *Ut sis contentus et ex te nascentibus bonis* [2]. Il y a contradiction, car ils conseillent enfin de se tuer. Oh ! quelle vie heureuse, dont on se délivre comme de la peste !

XX. — Ils disent [3] que les éclipses présagent malheur, parce que les malheurs sont ordinaires ; de sorte qu'il arrive si souvent du mal, qu'ils devinent souvent ; au lieu que s'ils disaient qu'elles présagent bonheur, ils mentiraient souvent. Ils ne donnent le bonheur qu'à des rencontres du ciel rares ; ainsi ils manquent peu souvent à deviner.

XXI. — Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'êtres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant ! On entreprenait franchement l'Écriture sainte sur le grand nombre des étoiles, en disant : « Il n'y en a que mille vingt-deux [5], nous le savons ».

XXII. — *Descartes.* — Il faut dire en gros : « Cela se fait par figure et mouvement », car cela est vrai. Mais de dire quels, et composer la machine, cela est ridicule ; car cela est inutile, et incertain, et pénible [6]. Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine [7].

XXIII. — La nature recommence toujours les mêmes choses, les ans, les jours, les heures. Les espaces, de même ; et les nombres sont bout à bout à la suite l'un de l'autre. Ainsi se fait une espèce d'infini et d'éternel. Ce n'est pas qu'il y ait rien de tout cela qui soit infini et éternel, mais ces êtres terminés se multiplient infiniment ; ainsi il n'y a, ce me semble, que le nombre qui les multiplie qui soit infini [8].

XXIV. — Quand on dit que le chaud n'est que le mouvement de quelques globules, et la lumière le *conatus recedendi* [9]

---

1. Oh ! que non. Rentrer en soi, c'est se préparer à y trouver Dieu.
2. « Afin que tu sois content de toi-même et des biens qui naissent de toi. » Parole des stoïciens.
3. Les astrologues.
4. Ils n'attribuent d'heureuse signification qu'à des phénomènes rares, parce que le bonheur lui-même est fort rare.
5. C'était l'opinion des anciens astronomes, et on l'opposait à la Bible qui parle souvent de la quantité innombrable des étoiles.
6. Il s'agit ici du système de Descartes sur l'origine du monde. Pascal l'admet quant aux principes généraux, d'ailleurs très contestables ; mais il le rejette quant aux détails.
7. S'il s'agit de la philosophie de Descartes, d'accord. S'il s'agit de la vraie philosophie, mille fois non ; elle vaut une vie tout entière.
8. Et encore ce nombre n'est-il pas réellement infini et ne fait-il pas une multiplication réellement infinie ; tout cela n'est que de l'indéfini. Les cartésiens ne l'ont pas toujours bien discerné.
9. « L'effort de se retirer ». Apparemment Pascal désigne ainsi le mouvement de réflexion des rayons lumineux qui viennent frapper notre œil en produisant en lui l'impression de lumière.

que nous sentons, cela nous étonne. Quoi ? que le plaisir ne soit autre chose que le ballet des esprits [1] ? Nous en avons conçu une si différente idée ! Et ces sentiments-là [2] nous semblent si éloignés de ces autres que nous disons être les mêmes que ceux que nous leur comparons ! Le sentiment du feu, cette chaleur qui nous affecte d'une manière tout autre que l'attouchement, la réception du son et de la lumière, tout cela nous semble mystérieux, et cependant cela est grossier [3] comme un coup de pierre. Il est vrai que la petitesse des esprits qui entrent dans les pores touchent d'autres nerfs [4], mais ce sont toujours des nerfs touchés.

XXV. — Tous leurs principes sont vrais [5], des pyrrhoniens, des stoïques, des athées, etc. Mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi [6].

XXVI. — Les philosophes [7] ont consacré les vices, en les mettant en Dieu même ; les chrétiens [8] ont consacré les vertus.

XXVII. — *Immatérialité de l'âme.* — Les philosophes qui ont dompté leurs passions, quelle matière l'a pu faire [9] ?

ARTICLE II.

Conclusion contre les philosophes.

Ils ne savent rien, ne peuvent rien, ne servent à rien.

I. — *Philosophes.* — La belle chose, de crier à un homme qui ne se connaît pas, qu'il aille de lui-même à Dieu ! Et la belle chose, de le dire à un homme qui se connaît [10] !

II. — *Recherche du vrai bien.* — Le commun des hommes met le bien dans la fortune et dans les biens du dehors, ou au moins

---

1. Des esprits vitaux dont notre corps était pourvu, au dire de l'ancienne physiologie et qui, pénétrant par les pores, mettaient les nerfs en mouvement.
2. La chaleur, la lumière, le plaisir.
3. Mécanique.
4. Imperceptibles.
5. S'ils étaient vrais, les conclusions logiquement déduites de là seraient vraies aussi.
6. Des principes opposés ne sauraient être vrais ensemble.
7. Les poètes anciens surtout.
8. Non pas les chrétiens, mais Dieu lui-même.
9. Quelle matière a pu dompter des passions matérielles ?
10. Certainement ce sont là de belles choses, et vraies. Car Dieu a fait l'homme capable de se connaître et de le connaître : nos imperfections y servent comme nos perfections.

dans le divertissement. Les philosophes ont montré la vanité de tout cela, et l'ont mis où ils ont pu [1].

III. — Pour les philosophes 288 souverains biens [2].

IV. — Il est indubitable que, que l'âme soit mortelle ou immortelle, cela doit mettre une différence entière dans la morale ; et cependant les philosophes ont conduit leur morale indépendamment de cela. Ils délibèrent de passer une heure [3]. Platon [4], pour disposer au christianisme.

V. — On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et comme les autres, riant avec leurs amis : et quand ils se sont divertis à faire leurs Lois et leur Politique, ils l'ont fait en se jouant [5]. C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement.

S'ils ont écrit de politique, c'était comme pour régler un hôpital de fous. Et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensaient être rois et empereurs. Ils entraient dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se pouvait [6].

VI. — L'homme est plein de besoin : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. — C'est un bon mathématicien, dira-t-on. — Mais je n'ai que faire de mathématiques ; il me prendrait pour une proposition. — C'est un bon guerrier ; il me prendrait pour une place assiégée. — Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement [7].

---

1. Plusieurs ont pu et su le mettre en Dieu.
2. D'après Varron cité par Montaigne.
3. La vie présente, si courte, si rapide, qui occupe, sans les mériter, les délibérations des philosophes matérialistes.
4. Est utile, mais probablement Pascal eût dit : est inutile.
5. Qui le croira ?
6. Platon et Aristote seraient les premiers à protester contre une telle allégation. Les païens étaient mal vus à Port-Royal, surtout les plus grands et les plus sages.
7. Pascal écrit ailleurs : « .. Il faut qu'on n'en puisse dire, ni Il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais, Il est honnête homme. Cette qualité universelle me plaît seule. Quand, en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe, je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user. *Ne quid nimis*, de peur qu'une qualité ne l'emporte, et ne fasse baptiser. Qu'on ne songe point qu'il parle bien, sinon quand il s'agit de bien parler ; mais qu'on y songe alors. »

CHAPITRE IV.

Les religions humaines.

ARTICLE Ier.

CRITIQUE.

La Chine. Les païens au service de l'Évangile. Mahomet.

I. — *Histoire de la Chine.* — Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger [1].

Il n'est pas question de voir cela en gros [2]. Je vous dis qu'il y a de quoi aveugler et de quoi éclairer. Par ce mot seul, je ruine tous vos raisonnements. « Mais la Chine obscurcit », dites-vous ; et je réponds : « La Chine obscurcit, mais il y a clarté à trouver ; cherchez-la. Ainsi tout ce que vous dites fait à un des desseins, et rien contre l'autre [3]. » Ainsi cela sert, et ne nuit pas. Il faut donc voir cela en détail, il faut mettre papiers sur table. — *Contre l'histoire de la Chine.* Les historiens de Mexico. Des cinq soleils dont le dernier est il n'y a que six cents ans [4].

II. — Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile [5]!

III. — Mahomet, sans autorité. Il faudrait donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force. Que dit-il donc ? Qu'il faut le croire [6].

IV. — De deux personnes qui disent des sots contes, l'un

---

1. Probablement Pascal sous-entendait : Et par conséquent, je ne crois pas aux fables que les Chinois et leur historien, le P. Martini, débitent sur leurs origines, et pour lesquelles ils ne se feraient certes pas égorger.

2. La question de la possibilité pour les païens d'arriver à la foi et de se sauver.

3. Pascal raisonne contre ceux qui voulaient prouver par l'histoire de la Chine l'impossibilité pour les païens d'arriver à aucune connaissance de la religion chrétienne. Il soutient, ici encore, que Dieu a arrangé les choses de façon à éclairer les uns en aveuglant les autres. Ce sont les deux desseins dont il parle et qu'il veut qu'on examine en détail, « et papiers sur table ».

4. Cette note est tirée de Montaigne où l'on en trouvera le sens.

5. C'est ce que montre admirablement Bossuet, dans le *Discours sur l'histoire universelle.*

6. C'est tout, et c'est extrêmement peu.

qui a double sens, entendu dans la cabale [1], l'autre qui n'a que ce sens; si quelqu'un, n'étant pas du secret, entend discourir les deux en cette sorte, il en fera même jugement. Mais si ensuite, dans le reste du discours, l'un [2] dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses plates et communes, il jugera que l'un parlait avec mystère, et non pas l'autre : l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telles sottises, et capable d'être mystérieux ; et l'autre, qu'il est incapable de mystère, et capable de sottises [3].

V. — Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, et qu'on peut faire passer pour un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge, mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis, et par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Et c'est pourquoi il n'est pas juste de prendre ses obscurités pour des mystères, vu que ses clartés sont ridicules. Il n'en est pas de même de l'Écriture. Je veux qu'il y ait des obscurités qui soient aussi bizarres que celles de Mahomet ; mais il y a des clartés admirables, et des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et égaler les choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité, et non pas par la clarté qui mérite qu'on révère les obscurités.

VI. — *Contre Mahomet.* — L'Alcoran n'est pas plus de Mahomet, que l'Évangile, de saint Matthieu, car il [4] est cité de plusieurs auteurs de siècle en siècle. Les ennemis mêmes, Celse et Porphyre, ne l'ont jamais désavoué.

L'Alcoran dit que saint Matthieu était homme de bien. Donc, Mahomet était faux prophète, ou en appelant gens de bien des méchants, ou en ne demeurant pas d'accord de ce qu'ils ont dit de JÉSUS-CHRIST.

VII. — Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet ; car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST.

VIII. — *Différence entre Jésus-Christ et Mahomet.* — Mahomet, non prédit; JÉSUS-CHRIST, prédit. Mahomet, en tuant; JÉSUS-CHRIST, en faisant tuer les siens. Mahomet, en défendant de lire ; les apôtres, en ordonnant de lire. Enfin, cela est si contraire, que, si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, JÉSUS-CHRIST a pris celle de périr humainement. Et qu'au lieu de conclure que, puisque Mahomet a réussi, JÉSUS-CHRIST a bien pu réussir, il faut dire que, puisque Mahomet a réussi, JÉSUS-CHRIST devait périr.

1. Dans la coterie où l'on fait ce conte.
2. Des conteurs.
3. Cette pensée va s'expliquer par la suivante.
4. L'évangile de saint Matthieu, tellement authentique que l'Alcoran ne l'est pas plus ; or, personne ne doute de l'anthenticité de l'Alcoran.

ARTICLE II.

CONCLUSION CONTRE LES RELIGIONS.

Elles ont été fausses, et inefficaces, dans ce qu'elles avaient de vrai et de bien.

I. — Fausseté des autres religions. — Ils [1] n'ont point de témoins, ceux-ci [2] en ont. Dieu défie les autres religions de produire de telles marques : *Isaïe*, XLIII, 9 ; XLIV, 8.

II. — Qui ne hait en soi son amour-propre, et cet instinct qui le porte à se faire Dieu, est bien aveuglé. Qui ne voit que rien n'est si opposé à la justice et à la vérité ? Car il est faux que nous méritions cela ; et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire [3], et dont il faut nous défaire.

Cependant aucune religion n'a remarqué que ce fût un péché [4], ni que nous y fussions nés [5], ni que nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner les remèdes.

III. — Dira-t-on que pour avoir dit que la justice est partie de la terre, les hommes aient connu le péché originel [6] ? — *Nemo ante obitum beatus est* [7] : C'est-à-dire qu'ils aient connu qu'à la mort la béatitude éternelle et essentielle commence ?

IV. — Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer !

V. — Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au libérateur.

VI. — ...Mais il est impossible que Dieu soit jamais la fin, s'il n'est le principe. On dirige sa vue en haut, mais on s'appuie sur le sable [8] : et la terre fondra, et on tombera en regardant le ciel.

VII. — L'Être éternel est toujours, s'il est une fois.

---

1. Les imposteurs.
2. Les Apôtres.
3. Avec la grâce, nous le pouvons.
4. Ce n'en est pas un, à moins de consentement.
5. Pascal confond à tort cette tendance à l'égoïsme avec le péché originel sans lequel pourtant elle aurait bien pu exister.
6. Ce dire peut bien être, en effet, un écho de la tradition primitive de la chute originelle.
7. « Personne n'est heureux avant la mort. » Parole tirée d'Hérodote et d'Ovide, et qui montre bien, quoi qu'en dise Pascal, que les hommes ont toujours eu quelque idée de la béatitude future.
8. Si l'on admet que Dieu est notre fin, sans admettre qu'il soit notre créateur.

CHAPITRE V.

La religion des Hébreux.

L'apparition du peuple hébreu et de la Bible. Analyse de ce livre sacré, notamment sur la prière, et sur la charité.

ARTICLE I.

LES ORIGINES.

Rapports entre le christianisme, le judaïsme et la Bible. Grandeur de ce peuple et de ce livre. Caractère exceptionnel dans l'antiquité.

I. — La religion païenne est sans fondement [1].

La religion mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet. Mais ce prophète, qui devait être la dernière attente du monde, a-t-il été prédit? Et quelle marque a-t-il, que n'ait aussi tout homme qui se voudra dire prophète? Quels miracles dit-il lui-même avoir faits? Quel mystère a-t-il enseigné, selon sa tradition même? Quelle morale et quelle félicité?

La religion juive doit être regardée différemment dans la tradition des livres saints, et dans la tradition du peuple [2]. La morale et la félicité en est ridicule dans la tradition du peuple, mais elle est admirable dans celle des livres saints [3]. Le fonde-

---

1. Pascal avait écrit : « Sans fondement aujourd'hui. On dit qu'autrefois elle en a eu, par les oracles qui ont parlé. Mais quels sont les livres qui nous en assurent? Sont-ils si dignes de foi par la vertu de leurs auteurs? Sont-ils conservés avec tant de soin qu'on puisse s'assurer qu'ils ne sont point corrompus? » Il a supprimé ce passage, d'ailleurs très vrai.

2. « Et toute religion est de même, car le christianisme est bien différent dans les livres saints et dans les casuistes. » Note de Pascal lui-même qui n'a pu se retenir d'attaquer une fois de plus les théologiens moralistes de la Compagnie de Jésus.

3. La tradition des livres saints ne corrigeait elle pas celle du peuple dont Pascal exagère les erreurs?

ment en est admirable : c'est le plus ancien livre du monde, et le plus authentique ; et au lieu que Mahomet, pour faire subsister le sien, a défendu de le lire, Moïse, pour faire subsister le sien, a ordonné à tout le monde de le lire.

Notre religion est si divine, qu'une autre religion divine [1] en a été le fondement.

II. — La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien unique contemporain [2], et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, et que tous les hommes pussent apprendre une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne pût la savoir que par là.

III. — Je vois la religion chrétienne fondée sur une religion précédente [3], et voici ce que je trouve d'effectif. Je ne parle pas ici des miracles de Moïse, de JÉSUS-CHRIST et des Apôtres, parce qu'ils ne paraissent pas d'abord convaincants [4], et que je ne veux que mettre ici en évidence tous les fondements de cette religion chrétienne qui sont indubitables, et qui ne peuvent être mis en doute par quelque personne que ce soit...

Je vois donc des foisons de religions en plusieurs endroits du monde, et dans tous les temps. Mais elles n'ont ni la morale qui peut me plaire, ni les preuves qui peuvent m'arrêter. Et ainsi j'aurais refusé également la religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Égyptiens,par cette seule raison que l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, ni rien qui déterminât nécessairement, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais, en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances dans les divers temps, je trouve en un coin du monde un peuple particulier [5], séparé de tous les autres peuples de la terre, le plus ancien de tous, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, sorti d'un seul homme [6], qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses mystères ; que tous les hommes sont corrompus [7], et dans la disgrâce de Dieu ; qu'ils sont tous abandonnés à leur sens et à leur propre esprit ; et que de là viennent les étranges égarements et les

1. La religion mosaïque.
2. Moïse.
3. La religion juive.
4. Défiance excessive.
5. Le peuple hébreu.
6. Abraham.
7. Mais toujours capables du vrai.

changements continuels qui arrivent entre eux, et de religions, et de coutumes ; au lieu qu'ils [1] demeurent inébranlables [2] dans leur conduite : mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres ; qu'il viendra un libérateur pour tous ; qu'ils sont au monde pour l'annoncer aux hommes ; qu'ils sont formés exprès pour être les avant-coureurs et les hérauts de ce grand avènement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne, et me semble digne de l'attention. Je considère cette loi qu'ils se vantent de tenir de Dieu, et je la trouve admirable. C'est la première loi de toutes, et de telle sorte qu'avant même que le mot *loi* fût en usage parmi les Grecs, il y avait près de mille ans qu'ils l'avaient reçue et observée sans interruption. Ainsi je trouve étrange que la première loi du monde se rencontre aussi la plus parfaite, en sorte que les plus grands législateurs en ont emprunté les leurs, comme il paraît par la loi des Douze Tables d'Athènes, qui fut ensuite prise par les Romains, et comme il serait aisé de le montrer, si Josèphe et d'autres n'avaient pas assez traité cette matière.

Avantages du peuple juif. — Dans cette recherche, le peuple juif attire d'abord mon attention par quantité de choses admirables et singulières qui y paraissent.

Je vois d'abord que c'est un peuple tout composé de frères : et, au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme ; et, étant ainsi tous une même chair, et membres les uns des autres, ils composent un puissant État d'une seule famille. Cela est unique.

Cette famille ou ce peuple est le plus ancien qui soit en la connaissance des hommes ; ce qui me semble lui attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous faisons : puisque, si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité, mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusque maintenant : car, au lieu que les peuples de Grèce et d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, et les autres qui sont venus si longtemps après, soient péris il y a si longtemps, ceux-ci subsistent toujours ; et, malgré les entreprises de tant de puissants rois qui ont cent fois essayé de les

1. Les Juifs.
2. Ce mot s'accorde peu avec les trop nombreuses défections et punitions du peuple juif.

faire périr, comme les historiens le témoignent et comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses, pendant un si long espace d'années ils ont toujours été conservés néanmoins ; et, s'étendant depuis les premiers temps jusques aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires.

La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État. C'est ce que Josèphe montre admirablement contre Appion, et Philon, juif, en divers lieux, où ils font voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de *loi* n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après, en sorte qu'Homère [1], qui a traité de l'histoire de tant d'États, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de sa perfection par la simple lecture, où l'on voit qu'on a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs grecs et romains, en ayant eu quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois ; ce qui paraît par celle qu'ils appellent des Douze Tables, et par les autres preuves que Josèphe en donne. Mais cette loi est en même temps la plus sévère et la plus rigoureuse de toutes en ce qui regarde le culte de leur religion, obligeant ce peuple, pour le retenir dans son devoir, à mille observations particulières et pénibles, sur peine de la vie. De sorte que c'est une chose bien étonnante qu'elle se soit toujours conservée durant tant de siècles par un peuple rebelle et impatient comme celui-ci ; pendant que tous les autres États ont changé de temps en temps leurs lois, quoique tout autrement faciles. Le livre qui contient cette loi, la première de toutes, est lui-même le plus ancien livre du monde, ceux d'Homère, d'Hésiode, et les autres, n'étant que six ou sept cents ans depuis.

ARTICLE II.

LES DOCTRINES

sur Dieu, l'homme, la prière, la charité.

I. — Si c'est une marque de faiblesse de prouver Dieu par la nature, n'en méprisez pas l'Écriture [2] : si c'est une marque de force d'avoir connu ces contrariétés [3], estimez-en l'Écriture.

1. Hérodote ?
2. Qui, au dire de Pascal, n'a pas usé de ce genre de preuve.
3. Les incertitudes de l'esprit humain que l'Écriture a connues, mais non à la façon de Pascal.

II. — C'est une chose admirable que jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu [1]. Tous tendent à le faire croire ; David, Salomon, etc., jamais n'ont dit : Il n'y a point de vide, donc il y a un Dieu [2]. Il fallait qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis, qui s'en sont tous servis. Cela est très considérable.

III. — Un mot de David, ou de Moïse, comme « que Dieu circoncira les cœurs [3] », fait juger de leur esprit. Que tous les autres discours soient équivoques, et douteux d'être philosophes [4] ou chrétiens, enfin un mot de cette nature détermine tous les autres comme un mot d'Épictète détermine tout le reste au contraire [5]. Jusque-là l'ambiguïté dure, et non pas après.

IV. — Ce que les hommes, par leurs plus grandes lumières, n'avaient pu connaître, cette religion [6] l'enseignait à ses enfants.

V. — Moïse d'abord enseigne la Trinité, le péché originel, le Messie.

David, grand témoin [7]. Roi, bon, pardonnant, belle âme, bon esprit, puissant ; il prophétise, et son miracle arrive ; cela est infini [8]. Il n'avait qu'à dire qu'il était le Messie, s'il eût eu de la vanité : car les prophéties sont plus claires de lui que de JÉSUS-CHRIST . Et saint Jean [10] de même.

VI. — *Misère.* — Salomon et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme : l'un est le plus heureux, et l'autre le plus malheureux ; l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux.

VII. — L'Ecclésiaste [11] montre que l'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout, et dans un malheur inévitable. Car c'est être malheureux que de vouloir et ne pouvoir. Or, il [12] veut être heureux et assuré de quelque vérité, et cependant il ne peut ni savoir, ni ne désirer point de savoir. Il ne peut même douter [13].

---

1. Mais les saintes Lettres sont remplies d'allusions à ces arguments naturels, qui plus d'une fois même y sont explicitement rapportés.
2. Qui donc argumenterait sérieusement de la sorte ?
3. *Deut.*, XXX, 6.
4. Philosophiques.
5. Un mot d'Épictète suffit à montrer que sa morale est purement philosophique, et non chrétienne ; tandis qu'un mot de la Bible suffit à montrer qu'on est en pleine religion, et non pas en simple philosophie.
6. La religion judaïque, aujourd'hui la religion chrétienne.
7. David rend en effet un grand témoignage au Christ.
8. Les psaumes sont remplis d'une infinité de prophéties miraculeuses.
9. Bien des prophéties, soit antérieures à David, soit faites par lui, auraient pu paraître clairement accomplies en lui-même.
10. Saint Jean-Baptiste, qui dut déclarer de ne pas être le Messie, et qui le déclara avec une admirable humilité.
11. Surtout au ch. I de son livre.
12. L'Ecclésiaste qui se dépeint lui-même avec tant de vérité.
13. Ce trait est de l'invention de Pascal.

VIII. — Pourquoi Dieu a établi la prière? — 1° Pour communiquer à ses créatures la dignité de la causalité [1]. 2° Pour nous apprendre de qui nous tenons la vertu. 3° Pour nous faire mériter les autres vertus par travail ; mais pour se conserver la prière, Dieu donne la prière à qui il lui plaît. — *Objection.* Mais on croira qu'on tient la prière de soi. — Cela est absurde, car puisque, ayant la foi, on ne peut pas avoir les vertus, comment aurait-on la foi? Y a-t-il pas plus de distance de l'infidélité à la foi que de la foi à la vertu [2]?

IX. — Dieu ne doit que suivant ses promesses. Il a promis d'accorder la justice aux prières : jamais il n'a promis les prières qu'aux enfants de la promesse [3].

X. — *Si* ne marque pas l'indifférence. MALACHIE, ISAÏE. *Si volueritis*, etc. *In quacumque die* [4].

XI. — *Pour montrer que les vrais juifs et les vrais chrétiens n'ont qu'une même religion.* — La religion des Juifs semblait consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'arche, au temple, en Hiérusalem, et enfin en la Loi et en l'alliance de Moïse.

Je dis : Qu'elle ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait toutes les autres choses [5].

Que Dieu n'acceptait point la postérité d'Abraham.

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les étrangers, s'ils l'offensent. *Deut.*, VIII, 19 : « Si vous oubliez Dieu, et que vous suiviez des dieux étrangers, je vous prédis que vous périrez de la même manière que les nations que Dieu a exterminées devant vous. »

Que les étrangers seront reçus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'aiment. *Is.*, LVI, 3 : « Que l'étranger ne dise pas: Le Seigneur ne me recevra pas. Les étrangers qui s'attachent à Dieu seront pour le servir et l'aimer : je les mènerai en ma sainte montagne, et recevrai d'eux des sacrifices, car ma maison est la maison d'oraison. »

Que les vrais Juifs ne considéraient leur mérite que de Dieu

---

1. Car, dans une certaine mesure, la grâce devient un effet de nos prières.

2. Oui, la foi qui inspire la prière est surnaturelle : nous ne la tirons pas de notre propre fonds.

3. Dieu ne promet la grâce de prier qu'après avoir promis la rédemption et le salut.

4. C'est-à-dire : Quand Dieu fait des promesses ou des menaces conditionnelles, par exemple : « Si vous voulez ; ... si vous ne voulez pas ; ... chaque fois que ... » (*Is.*, I, 19-20; *Malach.*, II, 2, etc.), il ne marque pas qu'il soit indifférent à la manière dont on agira, mais il veut formellement qu'on agisse bien.

5. La religion juive, en tant que prophétique et figurative, consistait certainement dans ces choses extérieures ; mais en tant que religion sanctifiant les âmes et les conduisant au ciel, elle avait un élément intérieur et essentiel, sans lequel, en réalité, Dieu n'eût pas établi le culte purement extérieur.

et non d'Abraham. *Is.*, LXIII, 16 : « Vous êtes véritablement notre père, et Abraham ne nous a pas connus, et Israël [1] n'a pas eu de connaissance de nous ; mais c'est vous qui êtes notre père et notre rédempteur. »

Moïse même leur a dit que Dieu n'accepterait pas [2] les personnes. *Deut.*, X, 17 : Dieu, dit-il, « n'accepte pas les personnes, ni les sacrifices. » (Le sabbat n'était qu'un signe, *Ex.* XXXI, 13, et en mémoire de la sortie d'Egypte, *Deut.* V, 15. Donc il n'est plus nécessaire, puisqu'il faut oublier l'Egypte. La circoncision n'était qu'un signe, *Gen.* XVII, 11. Et de là vient qu'étant dans le désert ils ne furent pas circoncis, parce qu'ils ne pouvaient se confondre avec les autres peuples, et qu'après que JÉSUS-CHRIST est venu, elle n'est plus nécessaire.)

Que la circoncision du cœur est ordonnée. *Deut.*, X, 16 ; *Jérém.*, IV, 4 : « Soyez circoncis du cœur ; retranchez les superfluités de votre cœur, et ne vous endurcissez pas ; car votre Dieu est un Dieu grand, puissant et terrible, qui n'accepte pas les personnes. »

Que Dieu dit qu'il le ferait un jour. *Deut.*, XXX, 6 : « Dieu te circoncira le cœur, et à tes enfants, afin que tu l'aimes de tout ton cœur. »

Que les incirconcis de cœur seront jugés. *Jér.*, IX, 26 : Car Dieu jugera les peuples incirconcis, et tout le peuple d'Israël, parce qu'il « est incirconcis de cœur ».

Que l'extérieur ne sert de rien sans l'intérieur. *Joel*, II, 13 : *Scindite corda vestra* [3], etc. *Is.*, LVIII, 3, 4, etc.

L'amour de Dieu est recommandé en tout le Deutéronome. *Deut.*, XXX, 19 : « Je prends à témoin le ciel et la terre que j'ai mis devant vous la mort et la vie, afin que vous choisissiez la vie, et que vous aimiez Dieu et que vous lui obéissiez ; car c'est Dieu qui est votre vie. »

Que les Juifs, manque de cet amour, seraient réprouvés pour leurs crimes, et les Païens élus en leur place. *Os.*, I ; *Deut.*, XXXII, 20 : « Je me cacherai d'eux, dans la vue de leurs derniers crimes ; car c'est une nation méchante et infidèle. Ils m'ont provoqué à courroux par les choses [4] qui ne sont point des dieux ; et je les provoquerai à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, et par une nation sans science et sans intelligence. » *Is.*, LXV.

Que les biens temporels sont faux, et que le vrai bien est d'être uni à Dieu. *Ps.*, CXLIII, 15.

1. Jacob le patriarche.
2. Ne ferait pas acception de personnes.
3. « Déchirez vos cœurs, etc. »
4. Les idoles.

Que leurs fêtes déplaisent à Dieu. *Amos*, V, 21.

Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu. *Is.*, LXVI, I, 11. *Jérém.*, VI, 20. *David*, *Miserere*, *Ps.* L ; même de la part des bons. *Expectans. Ps.*, XLIX, 8-14. Qu'il ne les a établis que pour leur dureté. *Michée*, admirablement, VI, VIII. — *I Rois*, XV, 22. *Osée*, VI, 6.

Que les sacrifices des Païens seront reçus de Dieu, et que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs. *Malach.*, I, 11.

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, et que l'ancienne sera rejetée. *Jérém.*, XXXI, 31. *Mandata non bona* [1]. *Ezéch.*

Que les anciennes choses seront oubliées. *Is.*, XLIII, 18, 19 ; LXV, 17, 18.

Qu'on ne se souviendra plus de l'arche. *Jérém.*, III, 15, 16.

Que le temple serait rejeté. *Jérém.*, VII, 12-14.

Que les sacrifices seraient rejetés, et d'autres sacrifices purs établis. *Malach.*, I, 11.

Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron sera réprouvé, et celle de Melchisédech introduite par le Messie. *Dixit Dominus*, *Ps.* CIX, 4.

Que cette sacrificature serait éternelle. *Ibid.*

Que Hiérusalem serait réprouvée, et Rome admise. Que le nom des Juifs serait réprouvé et un nouveau nom donné. *Is.*, LXV, 15.

Que ce dernier nom serait meilleur que celui de Juifs, et éternel. *Is.*, LVI, 5.

Que les Juifs devaient être sans prophètes, *Amos* [2] ; sans roi, sans princes, sans sacrifices, sans idoles.

Que les Juifs subsisteraient toujours néanmoins en peuple. *Jérém.*, XXXI, 36.

1. « Préceptes qui ne sont pas bons ». Allusion au ch. XX, v. 25,
2. Pascal a peut-être en vue le chap. VII, 12-17. Ce qui suit se rapporte à *Osée*, III, 4.

CHAPITRE VI.

La religion chrétienne.

Les miracles de Jésus-Christ. Les figures de l'Ancien Testament accomplies dans le Nouveau. Les Prophéties réalisées en Jésus. Autres témoins et preuves en sa faveur. Le mystère de Jésus. Les caractères divins du christianisme. Les oppositions faites à sa doctrine. L'Église et la vérité. De la certitude du christianisme.

SECTION I.

OBJET ET MÉTHODE.

Résultats acquis. Comment aller plus avant. Vue générale des preuves à examiner.

I. — *Après avoir expliqué l'incompréhensibilité* [1]. — Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne, et qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme, et qu'il y a un grand principe de misère. Il faut donc qu'elle nous rende raison de ces étonnantes contrariétés.

Il faut que, pour rendre l'homme heureux, elle lui montre qu'il y a un Dieu ; qu'on est obligé de l'aimer ; que notre vraie félicité est d'être en lui, et notre unique mal d'être séparés de lui ; qu'elle reconnaisse que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connaître et de l'aimer ; et qu'ainsi

1. De l'homme.

nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et nos concupiscences nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice [1]. Il faut qu'elle nous rende raison de ces oppositions que nous avons à Dieu et à notre propre bien ; il faut qu'elle nous enseigne les remèdes à ces impuissances et les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce les philosophes, qui nous proposent [2] pour tout bien les biens qui sont en nous? Est-ce là le vrai bien? Ont-ils trouvé le remède à nos maux? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir mis à l'égal de Dieu? Ceux qui nous ont égalés aux bêtes, et les mahométans qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, même dans l'éternité, ont-ils apporté le remède à nos concupiscences?

Quelle religion nous enseignera donc à guérir l'orgueil et la concupiscence? Quelle religion enfin nous enseignera notre bien, nos devoirs, les faiblesses qui nous en détournent, la cause de ces faiblesses, les remèdes qui les peuvent guérir, et le moyen d'obtenir ces remèdes? Toutes les autres religions ne l'ont pu. Voyons ce que fera la Sagesse de Dieu.

« N'attendez pas, dit-elle, ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formés, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formés. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait ; je l'ai rempli de lumière et d'intelligence ; je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyait alors la majesté de Dieu [3]. Il n'était pas alors dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même, et indépendant de mon secours. Il s'est soustrait de ma domination ; et, s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui ; et, révoltant les créatures, qui lui étaient soumises, je les lui ai rendues ennemies : de sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes, et dans un tel éloignement de moi, qu'à peine lui reste-t-il une lumière confuse de son auteur : tant toutes ses connaissances ont été éteintes ou troublées [4] ! Les sens, indépendants de la raison, et souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent ou le

1. Si notre état est volontaire. Les jansénistes se gardaient bien de faire cette réserve.
2. Il eût fallu en excepter au moins quelques-uns.
3. Par une vue de raison et de foi, comme aujourd'hui, quoique plus facilement et plus paisiblement, et avec notre ignorance native en moins.
4. Ici Pascal fait parler la sagesse de Dieu un peu trop à la manière d'une religieuse de Port-Royal.

tentent, et dominent sur lui, ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs, ce qui est une domination plus terrible et plus impérieuse. Voilà l'état où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct impuissant du bonheur de leur première nature; et ils sont plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence, qui est devenue leur seconde nature [1].

« De ce principe que je vous ouvre, vous pouvez reconnaître la cause de tant de contrariétés qui ont étonné tous les hommes, et qui les ont partagés en de si divers sentiments. Observez maintenant tous les mouvements de grandeur et de gloire que l'épreuve de tant de misères ne peut étouffer, et voyez s'il ne faut pas que la cause en soit en une autre nature [2].»

II.— « *Pour demain* » ...*Prosopopée.*— « C'est en vain, ô hommes! que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères. Toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est point dans vous-mêmes que vous trouverez, ni la vérité ni le bien. Les philosophes vous l'ont promis, et ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état [3]. Comment auraient-ils donné des remèdes à vos maux, qu'ils n'ont pas seulement connus? Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait de Dieu, la concupiscence, qui vous attache à la terre ; et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins l'une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre superbe : ils vous ont fait penser que vous lui étiez semblables et conformes par votre nature [4]. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention vous ont jetés dans l'autre précipice, en vous faisant entendre que votre nature était pareille à celle des bêtes, et vous ont portés à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous guérir de vos injustices, que ces sages n'ont point connues. Je puis seule vous faire entendre qui vous êtes...

1. Sans toutefois que la première soit détruite, comme paraît le croire assez souvent Pascal.

2. Voir la note précédente.

3. Pascal avait d'abord intercalé ce qui suit : « Je suis la seule qui peut vous apprendre ces choses ; je les enseigne à ceux qui m'écoutent. Les livres que j'ai mis entre les mains des hommes les découvrent bien nettement. Mais je n'ai pas voulu que cette connaissance fût si ouverte. J'apprends aux hommes ce qui les peut rendre heureux ; pourquoi refusez-vous de m'ouïr? Ne cherchez pas de satisfaction dans la terre : n'espérez rien des hommes. Votre bien n'est qu'en Dieu, et la souveraine félicité consiste à connaître Dieu, à s'unir à lui dans l'éternité. Votre devoir est à l'aimer de tout votre cœur. Il vous a créés... » Ce passage, barré par l'auteur, viendrait assez naturellement à la suite du présent alinéa.

4. On nierait bien à tort cependant la réalité d'une certaine ressemblance et conformité essentielle entre notre nature et Dieu.

III. — « Si on [1] vous unit à Dieu, c'est par grâce, non par nature ; si on vous abaisse, c'est par pénitence, non par nature.

IV. — « Ces deux états étant ouverts [2], il est impossible que vous ne les reconnaissiez pas. Suivez vos mouvements, observez-vous vous-mêmes, et voyez si vous n'y trouverez pas les caractères vivants de ces deux natures. Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple ?

V. — « Je n'entends pas que vous soumettiez votre créance à moi sans raison, et ne prétends pas vous assujettir avec tyrannie. Je ne prétends point aussi vous rendre raison de toutes choses ; et pour accorder ces contrariétés, j'entends vous faire voir clairement, par des preuves convaincantes, des marques divines en moi, qui vous convainquent de ce que je suis, et m'attirent autorité par des merveilles et des preuves que vous ne puissiez refuser ; et qu'ensuite vous croyiez sciemment les choses que je vous enseigne, quand vous n'y trouverez aucun sujet de les refuser, sinon que vous ne pouvez par vous-mêmes connaître si elles sont ou non [3]. »

VI. — Pour les religions, il faut être sincère : vrais païens, vrais juifs, vrais chrétiens [4].

VII. — PREUVE. — 1° La religion chrétienne, par son établissement : par elle-même établie si fortement, si doucement, étant si contraire à la nature. — 2° La sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne. — 3° Les merveilles de l'Écriture sainte. — 4° JÉSUS-CHRIST en particulier. — 5° Les apôtres en particulier. — 6° Moïse et les prophètes en particulier. — 7° Le peuple juif. — 8° Les prophéties. — 9° La perpétuité. Nulle religion n'a la perpétuité. — 10° La doctrine, qui rend raison de tout. — 11° La sainteté de cette loi. — 12° Par la conduite du monde [5].

Il est indubitable qu'après cela on ne doit pas refuser, en considérant ce que c'est que la vie et que cette religion, de suivre l'inclination de la suivre, si elle nous vient dans le cœur ; et il est certain qu'il n'y a nul lieu de se moquer de ceux qui la suivent.

VIII. — Il faut mettre au chapitre des Fondements ce qui est en celui des Figuratifs touchant la cause des Figures : pour-

1. Dieu même.
2. Vous étant montrés.
3. C'est trop accorder à la raison humaine que de lui attribuer le droit préalable d'examiner, dans la révélation divine bien démontrée, si elle y trouve « quelque sujet de la refuser ». Quand la parole divine se fait entendre avec certitude l'homme n'a pas à la discuter.
4. Et juger chacune de ces formes religieuses d'après la réalité, non d'après les préjugés courants.
5. Il ne faut pas voir, dans cette énumération, le plan logique rêvé par Pascal. C'est une liste sans ordre, et simplement un aide-mémoire.

quoi JÉSUS-CHRIST prophétisé en son premier avènement? pourquoi prophétisé obscurément en la manière? — Parler contre les trop grands Figuratifs [1].

SECTION II.

AUTHENTICITÉ ET VÉRACITÉ DE LA BIBLE.

Moïse et le Pentateuque. Les Juifs, fidèles gardiens de la Bible. Objections contre ce livre sacré.

I. — *Preuve de Moïse.* — Pourquoi Moïse [2] va-t-il faire la vie des hommes si longue, et si peu de générations? Parce que ce n'est pas la longueur des années, mais la multitude des générations qui rendent les choses obscures. Car la vérité ne s'altère que par le changement des hommes.

Et cependant [3] il met deux choses, les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir la création et le déluge, si proches, qu'on y touche [4].

Sem, qui a vu Lamech, qui a vu Adam, a vu aussi Jacob [5], qui a vu ceux qui ont vu Moïse. Donc le déluge et la création sont vrais. Cela conclut, entre de certaines gens qui l'entendent bien.

II. — La longueur de la vie des patriarches, au lieu de faire que les histoires des choses passées se perdissent, servait, au contraire, à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, est que l'on n'a jamais guère vécu avec eux, et qu'ils sont morts souvent devant que l'on eût atteint l'âge de raison. Mais lorsque les hommes vivaient si longtemps, les enfants vivaient longtemps avec leurs pères, ils les entretenaient longtemps. Or, de quoi les eussent-ils entretenus, sinon de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire était réduite à celle-là, et qu'ils n'avaient point d'études, ni de sciences, ni d'arts, qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit qu'en ce temps-là les peuples avaient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

III. — Qu'il y a de différence d'un livre à un autre! Je ne

1. Pascal avait donc un chapitre sur les Figuratifs, et un autre sur les Fondements de l'apologétique chrétienne ; et il voulait faire passer une partie de celui-là dans celui-ci qui eût évidemment occupé l'un des premiers rangs dans l'ouvrage.
2. C'est Dieu dont Moïse ne fait que rapporter les œuvres.
3. Et par là-même.
4. Par le moyen du petit nombre des générations.
5. Non pas réellement, mais il est né très peu de temps après sa mort, et s'est trouvé par le fait son contemporain. Une centaine d'années seulement sépare Moïse de Jacob.

m'étonne pas de ce que les Grecs ont fait l'Iliade, ni les Égyptiens et les Chinois leurs histoires. Il ne faut que voir comment cela est né.

Ces historiens fabuleux ne sont pas contemporains des choses dont ils écrivent. Homère fait un roman, qu'il donne pour tel et qui est reçu pour tel ; car personne ne doutait que Troie et Agamemnon n'avaient non plus été [1] que la pomme d'or. Il ne pensait pas aussi à en faire une histoire, mais seulement un divertissement. Il est le seul qui écrit de son temps : la beauté de l'ouvrage fait durer la chose : tout le monde l'apprend et en parle : il la faut savoir ; chacun la sait par cœur. Quatre cents ans après, les témoins des choses ne sont plus vivants ; personne ne sait plus par sa connaissance [2] si c'est une fable ou une histoire : on l'a seulement appris de ses ancêtres, cela peut passer pour vrai.

IV. — *Principe.* — Moïse était habile homme ; si donc il se gouvernait par son esprit, il ne devait rien dire nettement qui fût directement contre l'esprit. Ainsi toutes les faiblesses très apparentes sont des forces. Exemple : les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc : qu'y a-t-il de plus clair, que cela n'a pas été fait de concert [3] ?

V. — *Sincérité des Juifs.* — Ils portent avec amour et fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont été ingrats envers Dieu toute leur vie, qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort, mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux, et qu'il leur a enseigné assez : il déclare qu'enfin Dieu, s'irritant contre eux, les dispersera parmi tous les peuples de la terre : que, comme ils l'ont irrité en adorant les dieux qui n'étaient point leur Dieu, de même il les provoquera en appelant un peuple qui n'est point son peuple ; et veut que toutes ses paroles soient conservées éternellement, et que son livre soit mis dans l'arche de l'alliance pour servir à jamais de témoin contre eux. Isaïe dit la même chose [4]. Cependant ce livre qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

Il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier et qu'il jette dans le peuple, et un livre qui fait lui-même un

1. La critique de Pascal est outrée en ce point.
2. Personnellement.
3. Voici le sens de cette pensée. La sainte Ecriture renferme parfois des difficultés que l'esprit humain, s'il était l'auteur de ce livre, eût pris grand soin d'éviter ou de faire disparaître. Dieu les y a laissées, au contraire, afin d'en faire une marque de son inspiration souveraine.
4. Is., XXX, 8.

peuple. On ne peut douter que ce livre ne soit aussi ancien que le peuple.

Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte ; ainsi les livres des Sibylles et de Trismégiste, et tant d'autres qui ont eu crédit au monde, sont faux et se trouvent faux à la suite des temps. Il n'en est pas ainsi des auteurs contemporains.

VI. — Plus je les examine [1], plus j'y trouve de vérités : ce qui a précédé et ce qui a suivi [2] ; enfin eux [3] sans idoles ni roi, et cette synagogue qui est prédite [4], et ces misérables qui la suivent, et qui, étant nos ennemis, sont d'admirables témoins de la vérité de ces prophéties, où leur misère et leur aveuglement même est prédit. Je trouve cet enchaînement, cette religion, toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets, et les ténèbres des Juifs effroyables et prédites : *Eris palpans in meridie* [5]. *Dabitur liber scienti litteras, et dicet, Non possum legere* [6].

VII. — Tout tourne en bien pour les élus, jusqu'aux obscurités de l'Écriture ; car ils les honorent, à cause des clartés divines. Et tout tourne en mal pour les autres, jusqu'aux clartés ; car ils les blasphèment, à cause des obscurités qu'ils n'entendent pas.

VIII. — *Objection.* Visiblement l'Écriture pleine de choses non dictées du Saint-Esprit [7]. — *Réponse.* Elles ne nuisent donc point à la foi [8]. — *Objection.* Mais l'Église a décidé que tout est du Saint-Esprit [9]. — *Réponse.* Je réponds deux choses : l'une que l'Église n'a jamais décidé cela ; l'autre que quand elle l'aurait décidé, cela se pourrait soutenir [10]. — Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire ? Non ; c'est pour éloigner de croire ! [11]

1. Les Ecritures.
2. La venue de JÉSUS-CHRIST.
3. Les Juifs à l'origine.
4. La synagogue rebelle à JÉSUS-CHRIST.
5. « Tu tâtonneras en plein midi. » (*Deuter.*, XXVIII, 29.)
6. « On donnera le livre à celui qui sait lire, et il dira : Je ne puis lire. » (*Is.*, XXIX, 12.)
7. Or, continuerait l'incrédule qui propose cette objection, des choses si fausses ne peuvent que détruire la foi.
8. Si elles ne sont pas dictées par le Saint-Esprit, répond Pascal, elles ne sont pas l'objet de la foi, et par conséquent ne lui nuisent pas.
9. L'incrédule reprend : Mais l'Eglise a défini que tout ce qui est contenu dans la Bible est divinement inspiré.
10. Pascal répond : L'Eglise n'a jamais décidé que tout, dans l'Ecriture, soit du Saint-Esprit. Et, en effet, l'Ecriture rapporte des erreurs et même des blasphèmes qui certainement ne sont pas du Saint-Esprit, mais elle les rapporte sous son inspiration divine. Les auteurs inspirés se sont-ils trompés en quelques points, par exemple d'histoire naturelle ? L'inspiration les a-t-elle mis à l'abri de toute erreur même de langage, jusque dans les moindres détails ? Léon XIII a récemment tranché ces questions, et l'on peut et doit désormais soutenir que tout, dans l'Ecriture, « est du Saint-Esprit », mais, bien entendu, tout ce qui est authentiquement de l'Écriture.
11. Nous avons déjà signalé ailleurs l'audace toute janséniste de cette exégèse.

IX. — *L'ordre. Contre l'objection que l'Écriture n'a pas d'ordre.* — Le cœur a son ordre ; l'esprit a le sien, qui est par principes et démonstrations ; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant d'ordre [1] les causes de l'amour : cela serait ridicule.

JÉSUS-CHRIST, saint Paul, ont l'ordre de la charité, non de l'esprit ; car ils voulaient échauffer, non instruire. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin [2], pour la montrer toujours.

SECTION III.

JÉSUS DÉMONTRÉ DIEU PAR LES MIRACLES.

Théorie générale des miracles et de leur valeur apologétique. La preuve des miracles appliquée à la personne et à la mission de JÉSUS-CHRIST.

ARTICLE I.

Théorie du miracle.

Ce que c'est. — Sa possibilité. — Ses rapports avec la doctrine. — Vrais et faux miracles. — Certitude qu'on peut tirer, si l'on est sincère, des vrais miracles.

I. — *Miracle.* — C'est un effet qui excède la force naturelle des moyens qu'on y emploie ; et non-miracle, est un effet qui n'excède pas la force naturelle des moyens qu'on y emploie. Ainsi, ceux qui guérissent par l'invocation du diable ne font pas un miracle ; car cela n'excède pas la force naturelle du diable. Mais...

II. — *Spongia solis* [3]. — Quand nous voyons un effet arriver toujours de même, nous en concluons une nécessité naturelle, comme, qu'il sera demain jour, etc. ; mais souvent la nature nous dément, et ne s'assujettit pas à ses propres règles [4].

1. Suivant l'ordre logique.
2. La fin dernière, qui attire invinciblement le cœur, la volonté. L'ordre du cœur doit donc abonder en « digressions » sur chaque point relatif à la fin « pour la montrer toujours. »
3. L'éponge (tache) du soleil.
4. De là, possibilité *d'un coup d'éponge* sur le soleil, et de sa disparition demain.

III.— *Miracles.* — Il est fâcheux d'être dans l'exception de la règle [1]. Il faut même être sévère et contraire à l'exception. Mais néanmoins, comme il est certain qu'il y a des exceptions de la règle, il en faut juger sévèrement, mais justement.

IV.— *Miracles.*— Que je hais ceux qui font les douteurs des miracles! Montaigne en parle comme il faut dans les deux endroits. On voit en l'un combien il est prudent, et néanmoins il croit en l'autre et se moque des incrédules. Montaigne contre les miracles. Montaigne pour les miracles.

V. — Il est dit : « Croyez à l'Église », mais il n'est pas dit : « Croyez aux miracles » [2], à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, non pas l'autre.

VI. — *Titre. D'où vient qu'on croit tant de menteurs qui disent qu'ils ont vu des miracles, et qu'on ne croit aucun de ceux qui disent qu'ils ont des secrets pour rendre l'homme heureux ou pour rajeunir.* — Ayant considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusques à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y en a de vrais ; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y eût eu remède à aucun mal, et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourraient donner, et encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir : de même que, si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables, par la connaissance même [3] des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par là ; et cela s'étant connu possible, on a conclu de là que cela était. Car le peuple raisonne ordinairement ainsi : « Une chose est possible, donc elle est » ; parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner quels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Il en est de même des prophéties, des miracles, des divinations par les songes, des sortilèges, etc. Car, si de tout cela il

1. Quand il s'agit de miracles, cela n'est pas fâcheux.
2. Voilà encore la science biblique de Pascal en défaut. Certainement JÉSUS-CHRIST a prescrit de croire aux vrais miracles, par exemple, *Joan.*, x, 38.
3. De l'aveu même.

n'y avait jamais eu rien de véritable, on n'en aurait jamais rien cru : et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles parce qu'il y en a tant de faux, il faut dire au contraire qu'il y a certainement de vrais miracles puisqu'il y en a tant de faux, et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais.

Il faut raisonner de la même sorte pour la religion ; car il ne serait pas possible que les hommes se fussent imaginé tant de fausses religions, s'il n'y en avait une véritable [1]. L'objection à cela, c'est que les sauvages ont une religion : mais on répond à cela que c'est qu'ils en ont ouï parler, comme il paraît par le déluge, la circoncision, la croix de saint André, etc. [2].

VII. — *Commencement* [3]. — Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles [4].

Il y [en] a de faux et de vrais. Il faut une marque pour les connaître ; autrement ils seraient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, et sont, au contraire, fondement [5]. Or il faut que la règle qu'il nous donne [6] soit telle, qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles.

Moïse en a donné deux : que la prédiction n'arrive pas, *Deut.*, XVIII, et qu'ils ne mènent point à l'idolâtrie, *Deut.*, XIII [7], et JÉSUS-CHRIST une [8].

Si la doctrine règle les miracles, les miracles sont inutiles pour la doctrine [9]. Si les miracles règlent... Si les miracles sont vrais, pourra-t-on persuader toute doctrine ? Non, car cela n'arrivera pas [10]. *Si Angelus...* [11] — Règle. Il faut juger de la doctrine par les miracles, il faut juger des miracles par la doctrine. Tout cela est vrai, mais cela ne se contredit pas. Car il faut distinguer les temps.

VIII. — Il y a un devoir réciproque entre Dieu et les

1. Avouons que tous ces raisonnements ne sont pas d'une grande force, et que, heureusement, l'apologétique catholique a de tout autres bases.

2. Ce sont là des traditions qu'on retrouve en effet dans un certain nombre de peuples étrangers au christianisme.

3. Du chapitre que Pascal voulait écrire sur le sujet des miracles.

4. Que la doctrine discerne les miracles, cela n'est pas douteux et l'on va voir que Moïse et JÉSUS-CHRIST nous en ont avertis. Aussi Tertullien (*C. Marc.*, III, 3), parle-t-il des miracles sans autorité, *exauctorata signa*.

5. De notre croyance.

6. La règle que Dieu nous donne pour discerner les miracles vrais d'avec les faux.

7. Si une prédiction ne se vérifie pas, elle n'est pas de Dieu ; si un miracle mène à l'idolâtrie, il est faux.

8. *Matth.*, XXIV, 24. On va voir quelle est cette règle.

9. Pas du tout. Ils prouvent une doctrine quand ils ne sont pas contraires à une autre doctrine préalablement et certainement connue.

10. Pascal veut dire que Dieu ne permettra pas à l'erreur de faire assez de miracles, pour se faire croire vraie.

11. *Gal.*, I, 8.

hommes. Il faut lui pardonner ce mot... *Quid debui* [1] ? « Accusez-moi, » dit Dieu dans Isaïe.

Dieu doit accomplir ses promesses, etc.

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne les point induire en erreur. Or, ils seraient induits en erreur, si les faiseurs [de] miracles annonçaient une doctrine [2] qui ne parût pas visiblement fausse aux lumières du sens commun, et si un plus grand faiseur de miracles n'avait déjà averti de ne les pas croire. Ainsi, s'il y avait division dans l'Église, et que les ariens, par exemple, qui se disaient fondés en l'Écriture comme les catholiques, eussent fait des miracles et non les catholiques, on eût été induit en erreur [3]. Car, comme un homme qui nous annonce les secrets de Dieu n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée, et que c'est pour cela que les impies en doutent : aussi un homme qui, pour marque de la communication qu'il a avec Dieu, ressuscite les morts, prédit l'avenir, transporte les mers, guérit les maladies, il n'y a point d'impie qui ne s'y rende, et l'incrédulité de Pharaon et des Pharisiens est l'effet d'un endurcissement surnaturel [4]. Quand donc on voit les miracles et la doctrine non suspecte tout ensemble d'un côté, il n'y a pas de difficulté. Mais quand on voit les miracles et [la] doctrine suspecte d'un même côté, alors il faut voir quel est le plus clair [5]. JÉSUS-CHRIST était suspect [6].

IX. — *Ubi est Deus tuus* ? — Les miracles le montrent, et sont un éclair.

X. — Il y a bien de la différence entre tenter et induire en erreur. Dieu tente [8], mais il n'induit pas en erreur. Tenter est procurer les occasions, qui n'imposant point de nécessité, si on n'aime pas Dieu, on fera une certaine chose. Induire en erreur est mettre l'homme dans la nécessité de conclure et suivre une fausseté.

XI. — S'il n'y avait point de faux miracles, il y aurait certitude [9]. S'il n'y avait point de règle pour les discerner, les miracles seraient inutiles, et il n'y aurait pas de raison de

1. « Qu'ai-je dû faire que je ne l'aie fait ? » (*Is.*, V, 4.)
2. Une doctrine fausse.
3. Nullement. Leurs miracles eussent été discrédités à l'avance, par le fait même de leur rupture avec le Siège Apostolique.
4. Non, hélas ! Il n'est que trop naturel.
5. Le plus clair est ce que la raison démontre évidemment, ou ce que l'autorité divine ou ecclésiastique enseigne.
6. Non point, sa doctrine n'était que le développement de la révélation mosaïque.
7. « Où est ton Dieu ? » (*Ps.*, XLI, 11.)
8. Dieu ne tente jamais positivement. Il ne fait que permettre la tentation.
9. Dès que le miracle serait prouvé en fait, il serait inutile de l'examiner quant au droit.

croire. Or, [il] n'y a pas humainement de certitude humaine, mais raison [1].

XII. — Les miracles ont une telle force, qu'il a fallu que Dieu ait averti qu'on n'y pense point contre lui, tout clair qu'il soit qu'il y a un Dieu ; sans quoi ils eussent été capables de troubler.

XIII. — Et ainsi tant s'en faut que ces passages, *Deut.*, XIII, XVIII, fassent contre l'autorité des miracles, que rien n'en marque davantage la force. Et de même pour l'Antéchrist : « Jusqu'à séduire les élus, s'il était possible [2]. »

XIV. — Les miracles prouvent le pouvoir que Dieu a sur les cœurs, par celui qu'il exerce sur les corps.

XV. — Ou Dieu a confondu les faux miracles, ou il les a prédits ; et par l'un et l'autre il s'est élevé au-dessus de ce qui est surnaturel à notre égard [3], et nous y a élevés nous-mêmes.

XVI. — Il n'est pas possible de croire raisonnablement contre les miracles.

XVII. — Il est impossible, par le devoir de Dieu, qu'un homme cachant sa mauvaise doctrine et n'en faisant paraître qu'une bonne, et se disant conforme à Dieu et à l'Église, fasse des miracles [4] pour couler insensiblement une doctrine fausse et subtile : cela ne se peut. Et encore moins que Dieu, qui connaît les cœurs, fasse des miracles en faveur d'un tel.

XVIII. — Les miracles sont plus importants que vous ne pensez [5] : ils ont servi à la fondation, et serviront à la continuation de l'Église, jusqu'à l'Antéchrist, jusqu'à la fin.

XIX. — « Un miracle, dit-on, affirmerait ma créance. » On le dit quand on ne le voit pas. Les raisons, étant vues de loin, paraissent borner notre vue, mais quand on y est arrivé, on commence à voir encore au-delà. Rien n'arrête la volubilité de notre esprit. Il n'y a point, dit-on, de règle qui n'ait quelque exception, ni de vérité si générale qui n'ait quelque face par où elle manque. Il suffit qu'elle ne soit pas absolument universelle, pour nous donner sujet d'appliquer l'exception au sujet présent, et de dire : « Cela n'est pas toujours vrai ; donc il y a des cas où cela n'est pas. » Il ne reste plus qu'à montrer que celui-ci en est ; et c'est à quoi on est bien maladroit ou bien malheureux si on n'y trouve quelque jour [6].

---

1. Pascal se trompe, et la raison même a sa certitude invincible.
2. Cela est dit de la force de ses miracles. (*Matth.*, XXIV, 24.)
3. En effet, les faux miracles eux-mêmes, s'ils ne sont pas de purs tours d'adresse, ont quelque chose de surnaturel par rapport à nous ; ils sont naturels au démon.
4. Vrais et divins.
5. Pascal s'adresse aux catholiques qui n'avaient garde de nier l'importance des miracles, mais qui prenaient soin de regarder de près à ceux de Port-Royal.
6. Pour bien entendre cette pensée, il faut observer qu'elle répond aux incrédules qui disent : « Si je voyais un miracle je croirais. » Elle développe cette parole du Rédempteur : « S'ils ne croient pas Moyse et les prophètes, ils ne croiront pas même à la vue d'un mort ressuscité. » (*Luc.*, XVI, 31.)

ARTICLE II.

JÉSUS-CHRIST et le miracle.

JÉSUS invoque la preuve du miracle. Il la met au-dessus des autres. Il montre qu'elle ne peut profiter à l'Antéchrist.

I. — On n'aurait point péché en ne croyant pas JÉSUS-CHRIST, sans les miracles : *Vide an mentiar* [1].

II. — Je ne serais pas chrétien sans les miracles, dit saint Augustin.

III. — JÉSUS-CHRIST dit que les Écritures témoignent de lui, mais il ne montre pas en quoi [2].

Même les prophéties ne pouvaient pas prouver JÉSUS-CHRIST pendant sa vie. Et ainsi on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas suffi sans la doctrine. Or ceux qui ne croyaient pas en lui encore vivant étaient pécheurs, comme il le dit lui-même, et sans excuse. Donc il fallait qu'ils eussent une démonstration à laquelle ils résistassent. Or ils n'avaient pas la nôtre, mais seulement les miracles ; donc ils suffisent, quand la doctrine n'est pas contraire, et on doit y croire.

IV. — JÉSUS-CHRIST a vérifié qu'il était le Messie, jamais [3] en vérifiant sa doctrine sur l'Écriture et les prophéties, et toujours par ses miracles. Il prouve qu'il remet les péchés, par un miracle.

Nicodème reconnaît par ses miracles, que sa doctrine est de Dieu : *Scimus quia a Deo venisti, magister; nemo enim potest hæc signa facere, quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo* [4]. Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles.

V. — JÉSUS-CHRIST a fait des miracles, et les apôtres ensuite, et les premiers saints, en grand nombre ; parce que, les prophéties n'étant pas encore accomplies, et s'accomplissant par eux, rien ne témoignait, que les miracles. Il était prédit que le Messie convertirait les nations. Comment cette prophétie se fût-elle accomplie, sans la conversion des nations ? Et comment les nations se fussent-elles converties au Messie, ne

1. « Vois si je mens. » JÉSUS adressait souvent cette invitation aux témoins de ses miracles.

2. Erreur. Ne l'a-t-il pas montré, par exemple, dans sa réponse aux disciples de Jean-Baptiste ? (*Matth.*, XI, 5.)

3. Voir la note précédente.

4. « Nous savons que vous êtes venu comme un maître envoyé de Dieu ; car personne ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. » (*Jo.*, III. 2.)

voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prouvent? Avant donc qu'il ait été mort, ressuscité, et converti les nations, tout n'était pas accompli ; et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps-là. Maintenant il n'en faut plus contre les Juifs, car les prophéties accomplies sont un miracle subsistant.

VI. — Les preuves que JÉSUS-CHRIST et les apôtres tirent de l'Écriture ne sont pas démonstratives ; car ils disent seulement que Moïse a dit qu'un prophète viendrait, mais ils ne prouvent pas par là que ce soit celui-là, et c'était toute la question. Ces passages ne servent donc qu'à montrer qu'on n'est pas contraire à l'Écriture [1], et qu'il n'y paraît point de répugnance, mais non pas qu'il y ait accord. Or cela suffit : exclusion de répugnance, avec miracles.

VII. — JÉSUS-CHRIST guérit l'aveugle-né, et fit quantité de miracles, au jour du sabbat. Par où il aveuglait les pharisiens qui disaient qu'il fallait juger des miracles par la doctrine.

« Nous avons Moïse ; mais celui-là, nous ne savons d'où il est [2]. » — « C'est ce qui est admirable, que vous ne savez d'où il est, et cependant il fait de tels miracles [3]. »

JÉSUS-CHRIST ne parlait ni contre Dieu, ni contre Moïse. L'Antéchrist et les faux prophètes, prédits par l'un et l'autre Testament, parleront ouvertement contre Dieu et contre JÉSUS-CHRIST qui n'est point caché. Qui serait ennemi couvert, Dieu ne permettrait pas qu'il fît des miracles ouvertement [4].

VIII. — Fondement de la religion. C'est les miracles. Quoi donc ? Dieu parle-t-il contre les miracles, contre les fondements de la foi qu'on a en lui? S'il y a un Dieu, il fallait que la foi de Dieu fût sur la terre. Or les miracles de JÉSUS-CHRIST ne sont pas prédits par l'Antéchrist, mais les miracles de l'Antéchrist sont prédits par JÉSUS-CHRIST ; et ainsi, si JÉSUS-CHRIST n'était pas le Messie, il aurait bien induit en erreur; mais l'Antéchrist ne peut bien induire en erreur. Quand JÉSUS-CHRIST a prédit les miracles de l'Antéchrist, a-t-il cru détruire la foi de ses propres miracles? Moïse a prédit JÉSUS-CHRIST, et ordonné de le suivre ; JÉSUS-CHRIST a prédit l'Antéchrist, et défendu de le suivre.

Il était impossible qu'au temps de Moïse on réservât sa croyance à l'Antéchrist, qui leur était inconnu ; mais il était bien aisé, au temps de l'Antéchrist, de croire en JÉSUS-CHRIST, déjà connu.

---

1. Il y a cependant des prophéties messianiques tellement exactes et précises qu'elles ont autant de force que le miracle lui-même. Du reste, une prophétie n'est qu'un miracle.
2. Paroles des Pharisiens à l'aveugle guéri. (*Joan.*, IX, 28-29.)
3. Réponse de l'aveugle. (*Ibid.*, 30-33.)
4. De vrais miracles, des miracles divins. Pascal omet à tort cette distinction.

Il n'y a nulle raison de croire en l'Antéchrist, qui ne soit à croire en JÉSUS-CHRIST ; mais il y en a en JÉSUS-CHRIST, qui ne sont pas en l'autre [1].

SECTION IV.

LES FIGURES ACCOMPLIES EN JÉSUS ET DANS SON ÉGLISE.

Théorie générale des figures. Leur but. Leurs diverses espèces. Comment on les reconnaît. Leur valeur apologétique. Examen de quelques-unes en détail. L'Ancien Testament devait se fondre dans le Nouveau.

ARTICLE I.

Théorie générale des Figures.

Leur origine et leur but. Preuves de leur réalité. De leur interprétation. Elles conduisirent à JÉSUS et à son Église.

I. — *Que la loi de Moïse était figurative.* — La création et le déluge étant passés, et Dieu ne devant plus détruire le monde, non plus que le recréer, ni donner de ces grandes marques de lui, il commença d'établir un peuple sur la terre, formé exprès, qui devait durer jusqu'au peuple que le Messie formerait par son esprit.

II. — Dieu, voulant faire paraître qu'il pouvait former un peuple saint d'une sainteté invisible, et le remplir d'une gloire éternelle, a fait des choses visibles. Comme la nature est une image de la grâce, il a fait dans les biens de la nature ce qu'il

1. Cette pensée se rapporte à l'avènement futur de l'Antéchrist, et Pascal s'exprime comme s'il voyait cet avènement, et comme s'il avait à défendre sa foi en JÉSUS-CHRIST contre les miracles de l'Antéchrist. Il fait des miracles, mais JÉSUS-CHRIST aussi en a fait : et, de plus, JÉSUS-CHRIST a été prophétisé par Moïse, et non l'Antéchrist ; JÉSUS-CHRIST a prouvé la divinité de sa mission et prédit à l'avance, en les démasquant et en les condamnant, les miracles de l'Antéchrist. Et ce que JÉSUS-CHRIST a fait contre l'Antéchrist, en le discréditant à l'avance, l'Antéchrist ne l'a point fait et n'a pu le faire contre JÉSUS-CHRIST. En prédisant les faux miracles de l'Antéchrist, JÉSUS-CHRIST a prouvé la vérité et la divinité des siens. La foi qu'il a ainsi gagnée et justifiée par ses miracles est en possession du monde moral au temps où arrive l'Antéchrist, et celui-ci n'est pas en droit de l'en déposséder. — Lorsque jadis Moïse annonçait le grand prophète que Dieu enverrait à son peuple, évidemment c'était du Christ et non de l'Antéchrist que les juifs entendaient cette prophétie, car ils ne connaissaient pas même le nom de l'Antéchrist, et ici encore la tradition tourne contre lui. — Enfin, si le Christ a trompé le monde, ce qui est d'ailleurs absurde, il l'a bien induit en erreur, et par des preuves irréfutables ; tandis que l'Antéchrist ne saurait bien l'y induire, n'ayant que de mauvais arguments à son service,

devait faire dans ceux de la grâce, afin qu'on jugeât qu'il pouvait faire l'invisible, puisqu'il faisait bien le visible. Il a donc sauvé ce peuple du déluge, il l'a fait naître d'Abraham, il l'a racheté d'entre ses ennemis, et l'a mis dans le repos.

L'objet de Dieu n'était pas de sauver du déluge et de faire naître tout un peuple d'Abraham, pour ne l'introduire que dans une terre grasse [1]. Et même la grâce n'est que la figure de la gloire, car elle n'est pas la dernière fin. Elle a été figurée par la loi, et figure elle-même la gloire ; mais elle en est la figure, et le principe ou la cause.

La vie ordinaire des hommes est semblable à celle des saints. Ils recherchent tous leur satisfaction, et ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent. Ils appellent leurs ennemis ceux qui les en empêchent, etc. Dieu a donc montré le pouvoir qu'il a de donner les biens invisibles, par celui qu'il a montré qu'il avait sur les choses visibles.

III. — *Figures.* — Dieu voulant se former un peuple saint, qu'il séparerait de toutes les autres nations, qu'il délivrerait de ses ennemis, qu'il mettrait dans un lieu de repos, a promis de le faire, et a prédit par ses prophètes le temps et la manière de sa venue. Et cependant, pour affermir l'espérance de ses élus dans tous les temps, il leur en a fait voir l'image sans les laisser jamais sans des assurances de sa puissance et de sa volonté pour leur salut. Car, dans la création de l'homme, Adam en était le témoin, et le dépositaire de la promesse du Sauveur qui devait naître de la femme. Lorsque les hommes étaient encore si proches de la création qu'ils ne pouvaient avoir oublié leur création et leur chute, lorsque ceux qui avaient vu Adam n'ont plus été au monde, Dieu a envoyé Noé, l'a sauvé, et noyé toute la terre, par un miracle qui marquait assez et le pouvoir qu'il avait de sauver le monde, et la volonté qu'il avait de le faire, et de faire naître de la semence de la femme Celui qu'il avait promis. Ce miracle suffisait pour affermir l'espérance des...

La mémoire du déluge étant encore si fraîche parmi les hommes, lorsque Noé vivait encore, Dieu fit ses promesses à Abraham, et lorsque Sem vivait encore, Dieu envoya Moïse, etc. [2]...

IV. — *Figures.* — Les prophètes prophétisaient par figures.

Le Vieux Testament est un chiffre [3].

---

1. La terre promise.
2. Passage emmêlé. Noé venait de mourir quand naquit Abraham. Abraham a certainement connu Sem. Moïse est postérieur à ces trois patriarches.
3. Un livre à signification prophétique et figurative, outre son sens historique et littéral.

Deux erreurs [1] : 1° prendre tout littéralement ; 2° prendre tout spirituellement.

V. — *Que la loi était figurative.* — Voilà le chiffre [2] que saint Paul nous donne : « La lettre tue. Tout arrivait en figures. » Il fallait que le Christ souffrît [3]. Un Dieu humilié [4]. Circoncision de cœur, vrai jeûne, vrai sacrifice, vrai temple. Les prophètes ont indiqué qu'il fallait que tout cela fût spirituel.

VI. — *Figures.* — Un portrait porte absence et présence, plaisir et déplaisir [5]. La réalité exclut absence et déplaisir.

Pour savoir si la loi et les sacrifices sont réalité ou figure, il faut voir si les prophètes, en parlant de ces choses, y arrêtaient leur vue et leur pensée, en sorte qu'ils ne vissent que cette ancienne alliance, ou s'ils y voyaient quelque autre chose dont elle fût la peinture ; car dans un portrait on voit la chose figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils en disent.

Quand ils disent qu'elle sera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de laquelle ils disent qu'elle sera changée ; et de même des sacrifices, etc.?

VII. — *Le chiffre à deux sens.*— Quand on surprend une lettre importante où l'on trouve un sens clair, et où il est dit néanmoins que le sens en est voilé et obscurci ; qu'il est caché, en sorte qu'on verra cette lettre sans la voir, et qu'on l'entendra sans l'entendre ; que doit-on penser, sinon que c'est un chiffre [6] à double sens ; et d'autant plus qu'on y trouve des contrariétés manifestes dans le sens littéral ? Combien doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chiffre, et nous apprennent à connaître le sens caché ; et principalement quand les principes qu'ils en prennent [7] sont tout à faits naturels et clairs ! C'est ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST, et les apôtres. Il a levé le sceau, il a rompu le voile et découvert l'esprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemis de l'homme sont ses passions ; que le Rédempteur serait spirituel et son règne spirituel ; qu'il y aurait deux avènements, l'un de misère, pour abaisser l'homme superbe, l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié ; que JÉSUS-CHRIST serait Dieu et homme. Les prophètes ont dit clairement qu'Israël serait toujours aimé de Dieu, et que la loi serait éternelle ; et ils ont dit que l'on n'entendrait point leur sens, et qu'il était voilé [8].

1. A éviter dans l'interprétation de l'Ancien Testament.
2. La clef d'interprétation.
3. Car cela avait été prophétisé.
4. Ceci avait aussi été annoncé.
5. Plaisir de la vue, déplaisir de l'absence.
6. Ensemble de signes convenus.
7. Les principes sur lesquels ils fondent leur interprétation.
8. Donc, c'est un sens spirituel, non matériel.

VIII. — Il y a des figures claires et démonstratives ; mais il y en a d'autres qui semblent un peu tirées par les cheveux, et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs. Celles-là sont semblables aux apocalyptiques. Mais la différence qu'il y a est qu'ils [1] n'en ont point d'indubitables. Tellement qu'il n'y a rien de si juste que quand ils montrent que les leurs sont aussi bien fondés que quelques-unes des nôtres [2] ; car ils n'en n'ont pas de démonstratives comme quelques-unes des nôtres. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas égaler et confondre ces choses parce qu'elles semblent être semblables par un bout, étant si différentes par l'autre. Ce sont les clartés qui méritent, quand elles sont divines, qu'on révère les obscurités.

IX. — *Figures.* — Pour montrer que l'Ancien Testament n'est que figuratif, et que les prophètes entendaient par les biens temporels [3] d'autres biens, c'est, premièrement, que cela serait indigne de Dieu ; secondement, que leurs discours expriment très clairement la promesse des biens temporels, et qu'ils disent néanmoins que leurs discours sont obscurs, et que leur sens ne sera point entendu. D'où il paraît que ce sens secret n'était pas celui qu'ils exprimaient à découvert, et que, par conséquent, ils entendaient parler d'autres sacrifices, d'un autre libérateur, etc. Ils disent qu'on ne l'entendra qu'à la fin des temps. *In novissimo dierum intelligetis ea* [4]. (*Jerem.*, XXX, 24.) La troisième preuve est que leurs discours sont contraires et se détruisent, de sorte que si on pense qu'ils n'aient entendu par les mots de loi et de sacrifice autre chose que ceux de Moïse, il y a contradiction manifeste et grossière. Donc ils entendaient autre chose, se contredisant quelquefois dans un même chapitre...

X. — *Figures.* — Quand la parole de Dieu, qui est véritable, est fausse littéralement, elle est vraie spirituellement. *Sede a dextris meis* [5]. Cela est faux littéralement, donc cela est vrai spirituellement. En ces expressions, il est parlé de Dieu à la manière des hommes ; et cela ne signifie autre chose sinon que, l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi. C'est donc une marque de l'intention de Dieu, non de sa manière de l'exécuter.

Ainsi quand il dit : Dieu a reçu l'odeur de vos parfums, et vous donnera en récompense une terre grasse, c'est-à-dire, la

1. Probablement les juifs.
2. Tant qu'ils n'essaient pas de montrer que leurs figures sont aussi bien fondées que les nôtres, on pourrait croire qu'ils sont aussi bien dans le vrai que nous. Mais dès qu'ils essaient cette démonstration, ils dévoilent leur faiblesse.
3. Attribués à l'avènement du Messie.
4. « Vous comprendrez ces choses au dernier des jours. »
5. « Asseyez-vous à ma droite. » *Ps.*, CIX, 1.

même intention qu'aurait un homme qui, agréant vos parfums, vous donnerait en récompense une terre grasse. Dieu aura la même intention pour vous, parce que vous avez eu pour lui la même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums. Ainsi, *iratus est* [1], « Dieu jaloux, » etc. Car les choses de Dieu étant inexprimables, elles ne peuvent être dites autrement ; et l'Église aujourd'hui en use encore : *Quia confortavit seras* [2]. Il ne nous est pas permis d'attribuer à l'Ecriture les sens qu'elle ne nous a pas révélé qu'elle a. Ainsi de dire que le *mem* fermé d'Isaïe signifie 600, cela n'est pas révélé. Il eût pu dire que le *tsadé* final et les *he deficientes* signifieraient des mystères. Il n'est donc pas permis de le dire,et encore moins de dire que c'est la matière de la pierre philosophale.[3] Mais nous disons que le sens littéral n'est pas le vrai parce que les prophètes l'ont dit eux-mêmes.

XI.—*Figures.*— Si la loi et les sacrifices sont la vérité,il faut qu'ils plaisent à Dieu, et qu'ils ne lui déplaisent point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent et déplaisent. Or dans toute l'Écriture ils plaisent et déplaisent.

Il est dit que la loi sera changée ; que le sacrifice sera changé ; qu'ils seront sans roi, sans prince et sans sacrifices ; qu'il sera fait une nouvelle alliance ; que la loi sera renouvelée ; que les préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas bons ; que leurs sacrifices sont abominables ; que Dieu n'en a point demandé.

Il est dit, au contraire, que la loi durera éternellement ; que cette alliance sera éternelle ; que le sacrifice sera éternel ; que le sceptre ne sortira jamais d'avec eux, puisqu'il n'en doit point sortir que le Roi éternel n'arrive. Tous ces passages marquent-ils que ce soit réalité ? Non. Marquent-ils aussi que ce soit figure ? Non : mais que c'est réalité, ou figure. Mais les premiers, excluant la réalité [4], marquent que ce n'est que figure.

Tous ces passages ensemble [5] ne peuvent être dits de la réalité ; tous peuvent être dits de la figure : donc ils ne sont pas dits de la réalilé, mais de la figure. *Agnus occisus est ab origine mundi* [6]. (*Apoc.*, XIII, 8.)

---

1. « Dieu s'est mis en colère. »
2. « Car il a fortifié les serrures de tes portes. » *Ps.*, CXLVII, 13. Texte que l'Église s'applique à elle-même, et aux âmes, et à la céleste Sion.
3. Pascal proteste ici, et fort justement, contre les interprétations cabalistiques données par les rabbins à certaines lettres ou formes de lettres de la Bible hébraïque.
4. En effet, les textes rappelés au précédent alinéa montrent bien que l'Ancien Testament ne devait pas durer, et conséquemment qu'il n'était pas encore la réalité mais seulement la figure. Donc, conclut Pascal, la seconde série de textes ne se rapporte plus à la figure, mais à la réalité.
5. Ceux de la première série.
6. « L'Agneau a été tué dès l'origine du monde, » non encore en réalité, mais en prophétie et en figure.

XII. — Il y en a qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence, qui le détourne de Dieu, et non pas Dieu ; ni d'autre bien que Dieu, et non pas une terre grasse. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'ils s'en soûlent et qu'ils y meurent ! Mais que ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder et d'ennemis que ceux qui les en détournent ; qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis, qu'ils se consolent, je leur annonce une heureuse nouvelle: il y a un libérateur pour eux, je le leur ferai voir; je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux ; je ne le ferai pas voir aux autres [1]. Je ferai voir qu'un Messie a été promis, qui délivrerait des ennemis ; et qu'il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non des ennemis.

Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Égyptiens, et alors je ne saurais montrer que la prophétie soit accomplie. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquités : car, dans la vérité, les Égyptiens ne sont pas ennemis, mais les iniquités le sont. Ce mot d'*ennemis* est donc équivoque.

Mais s'il dit ailleurs, comme il fait, qu'il délivrera son peuple de ses péchés, aussi bien qu'Isaïe et les autres, l'équivoque est ôtée, et le sens double des *ennemis* réduit au sens simple d'*iniquités :* car, s'il avait dans l'esprit les péchés, il les pouvait bien dénoter par ennemis ; mais s'il pensait aux ennemis, il ne les pouvait pas désigner par iniquités [2].

Or, Moïse, et David, et Isaïe, usaient des mêmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avaient pas le même sens, et que le sens de David, qui est manifestement d'iniquités lorsqu'il parlait d'ennemis, ne fût pas le même que celui de Moïse en parlant d'ennemis ?

Daniel, IX, prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis; mais il pensait aux péchés [3]: et, pour le montrer, il dit que Gabriel lui vint dire qu'il était exaucé, et qu'il n'y avait plus que soixante-dix semaines à attendre ; après quoi le peuple serait délivré d'iniquité, le péché prendrait fin, et le Libérateur, le Saint des saints, amènerait la justice éternelle, non la légale [4], mais l'éternelle.

1. A cause de leur aveuglement que Dieu cependant peut et veut guérir.
2. On ne saurait nier toutefois que bien des prophéties, bien des textes inspirés, se rapportent directement à des événements temporels figuratifs eux-mêmes des choses spirituelles.
3. Sans exclure d'abord la pensée des ennemis temporels de son peuple captif.
4. Celle de l'Ancienne Loi.

XIII. — *Figures.* — Dès qu'une fois on a ouvert ce secret, il est impossible de ne pas le voir. Qu'on lise le vieil Testament en cette vue, et qu'on voie si les sacrifices étaient vrais [1], si la parenté d'Abraham était la vraie cause de l'amitié de Dieu [2], si la terre promise était le véritable lieu de repos. Non. Donc c'étaient des figures. Qu'on voie de même toutes les cérémonies ordonnées, tous les commandements qui ne sont pas pour la charité, on verra que c'en sont les figures.

XIV. — Tous ces sacrifices et cérémonies étaient donc figures ou sottises. Or il y a des choses claires trop hautes, pour les estimer des sottises [3].

XV. — Tout ce qui ne va point à la charité est figure.

L'unique objet de l'Écriture est la charité. Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure : car, puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figuré.

Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité, pour satisfaire notre curiosité, qui recherche la diversité, par cette diversité qui nous mène toujours à notre unique nécessaire [4]. Car une seule chose est nécessaire, et nous aimons la diversité ; et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités, qui mènent au seul nécessaire [5].

XVI. — *Fac secundum exemplar quod tibi ostensum est in monte* [6]. — La religion des Juifs a donc été formée sur la ressemblance de la vérité du Messie ; et la vérité du Messie a été reconnue par la religion des Juifs, qui en était la figure.

Dans les Juifs, la vérité n'était que figurée. Dans le ciel, elle est découverte. Dans l'Église, elle est couverte, et reconnue par le rapport à la figure [7]. La figure a été faite sur la vérité, et la vérité a été reconnue sur la figure.

XVII. — La synagogue ne périssait point, parce qu'elle était la figure ; mais parce qu'elle n'était que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité, afin que l'Église fût toujours visible, ou dans la peinture qui la promettait, ou dans l'effet.

XVIII. — ...Et cependant ce Testament [8], fait pour aveugler

1. Définitifs et complets en eux-mêmes.
2. Si l'on était aimé de Dieu à cause qu'on descendait d'Abraham.
3. *Sottises*, mot un peu fort, mais qui est bien de Pascal.
4. « Changer de figure à cause de notre faiblesse, » dit ailleurs Pascal.
5. On trouve dans cette *Pensée* l'essence même du jansénisme, qui ne voulait rien admettre que de parfait dans la vie chrétienne, et n'estimait en théorie que la *charité* ou le pur amour de Dieu. La vérité est que Dieu nous impose bien d'autres vertus, plus humbles mais très essentielles aussi.
6. « Fais selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne ». (*Exod.*, XXV, 40.) Il s'agit du tabernacle de l'arche d'alliance dont Dieu donna le modèle à Moïse sur le Sinaï.
7. Par sa conformité avec les figures et les prophéties de l'ancienne loi.
8. L'Ancien Testament.

les uns et éclairer les autres, marquait, en ceux mêmes qu'il aveuglait, la vérité qui devait être connue des autres. Car les biens visibles qu'ils recevaient de Dieu étaient si grands et si divins, qu'il paraissait bien qu'il était puissant de leur donner les invisibles, et un Messie.

Car la nature est une image de la grâce, et les miracles visibles sont images des invisibles. *Ut sciatis,... tibi dico, Surge* [1]. (Marc., II, 10.)

Isaïe, LI, 10, 11, dit que la rédemption sera « comme le passage » de la mer Rouge.

Dieu a donc montré en la sortie d'Égypte, de la mer, en la défaite des rois, en la manne, en toute la généalogie d'Abraham, qu'il était capable de sauver, de faire descendre le pain du ciel, etc.; de sorte que le peuple ennemi [2] est la figure et la représentation du même Messie qu'ils ignorent, etc.

Il nous a donc appris enfin que toutes ces choses n'étaient que figures, et ce que c'est que vraiment libre, vrai Israélite, vraie circoncision, vrai pain du ciel, etc.

Dans ces promesses-là, chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels ou les biens spirituels, Dieu ou les créatures; mais avec cette différence, que ceux qui y cherchent les créatures les y trouvent, mais avec plusieurs contradictions, avec la défense de les aimer, avec l'ordre de n'adorer que Dieu et de n'aimer que lui, ce qui n'est qu'une même chose, et qu'enfin il n'est point venu [de] Messie pour eux ; au lieu que ceux qui y cherchent Dieu le trouvent, et sans aucune contradiction, avec commandement de n'aimer que lui, et qu'il est venu un Messie dans le temps prédit pour leur donner les biens qu'ils demandent.

Et ainsi les Juifs avaient des miracles, des prophéties qu'ils voyaient accomplir ; et la doctrine de leur loi était de n'adorer et de n'aimer qu'un Dieu : elle était aussi perpétuelle. Ainsi elle avait toutes les marques de la vraie religion : aussi elle l'était. Mais il faut distinguer la doctrine des Juifs d'avec la doctrine de la loi des Juifs. Or, la doctrine des Juifs [3] n'était pas vraie, quoiqu'elle eût les miracles, les prophéties, et la perpétuité, parce qu'elle n'avait pas cet autre point, de n'adorer et n'aimer que Dieu.

XIX. — L'Ancien Testament contenait les figures de la joie future, et le Nouveau contient les moyens d'y arriver. Les figures étaient de joie; les moyens, de pénitence; et néanmoins

1. « Afin que vous sachiez (que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, il dit au Paralytique :) Je te le dis : Lève-toi. »
2. Le peuple Juif.
3. Des charnels, des mauvais.

l'agneau pascal était mangé avec des laitues sauvages, *cum amaritudinibus* [1].

XX. — Les rabbins prennent pour figures les mamelles de l'Épouse [2], et tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont, des biens temporels. Et les chrétiens prennent même l'Eucharistie pour figure de la gloire où ils tendent [3].

ARTICLE II.

Quelques exemples de Figures.

Le peuple juif tout entier. Joseph le patriarche. Le Temple et les cérémonies. Personnages divers. Les deux Adams.

I. — Les Juifs, qui ont été appelés à dompter les nations et les rois, ont été esclaves du péché ; et les chrétiens, dont la vocation a été à servir et à être sujets, sont les enfants libres.

II. — *Figuratif.* — Dieu s'est servi de la concupiscence des Juifs pour les faire servir à JÉSUS-CHRIST.

Rien n'est si semblable à la charité que la cupidité, et rien n'y est si contraire. Ainsi, les Juifs pleins des biens qui flattaient leur cupidité, étaient très conformes aux chrétiens, et très contraires. Et par ce moyen ils avaient les deux qualités qu'il fallait qu'ils eussent, d'être très conformes au Messie pour le figurer, et très contraires pour n'être pas témoins suspects [4].

III. — *Figures.* — Dieu voulant priver les siens des biens périssables, pour montrer que ce n'était pas par impuissance, il a fait le peuple juif.

IV. — JÉSUS-CHRIST, figuré par Joseph, bien-aimé de son père, envoyé du père pour voir ses frères, etc., innocent, vendu par ses frères vingt deniers, et par là devenu leur seigneur, leur sauveur, et le sauveur des étrangers, et le sauveur du monde ; ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, la vente et réprobation qu'ils en firent.

Dans la prison, Joseph innocent entre deux criminels : JÉSUS-CHRIST en la croix entre deux larrons. Il prédit le salut à l'un, et la mort à l'autre, sur les mêmes apparences : JÉSUS-CHRIST sauve les élus et damne les réprouvés, sur les mêmes

1. « Avec des amertumes », des laitues amères. (*Ex.*, XII, 8.) L'agneau pascal était une figure de joie, mais on l'assaisonnait d'amertume.
2. L'Épouse du Cantique des cantiques, IV, 1.
3. Mais c'est une figure qui est déjà la réalité, et la plus réelle de toutes.
4. Leur concupiscence ou cupidité leur faisait tout ensemble désirer la venue du Messie et l'établissement d'un royaume temporel dont il eût été le chef, et eux les heureux sujets. Leur désir était donc mêlé de bien et de mal, les mettant d'accord avec les chrétiens et les opposant en même temps à eux et au Messie.

crimes [1]. Joseph ne fait que prédire : JÉSUS-CHRIST fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé qu'il se souvienne de lui quand il sera venu en sa gloire ; et celui que JÉSUS-CHRIST sauve lui demande qu'il se souvienne de lui quand il sera en son royaume.

V. — *Figures particulières.* — Double loi, doubles tables de la loi, double temple, double captivité [2].

VI. — Il n'était point permis de sacrifier hors de Jérusalem, qui était le lieu que le Seigneur avait choisi, ni même de manger ailleurs les décimes. *Deut.*, XII, 5, etc.; XIV, 23, etc.; XV, 20; XVI, 2, 7, 11, 15.

Osée, III, 4, a prédit qu'ils seraient sans roi, sans prince, sans sacrifices et sans idoles ; ce qui est accompli aujourd'hui, ne pouvant faire sacrifice légitime hors de Jérusalem.

VII.— *Figures* [3]. — ...Sauveur, père, sacrificateur, hostie, nourriture, roi, sage, législateur, affligé, pauvre, devant produire un peuple, qu'il devait conduire, et nourrir, et introduire dans sa terre...

VIII. — Adam *forma futuri* [4]. Les six jours pour former l'un, les six âges [5] pour former l'autre. Les six jours que Moïse représente pour la formation d'Adam, ne sont que la peinture des six âges pour former JÉSUS-CHRIST et l'Église. Si Adam n'eût point péché, et que JÉSUS-CHRIST ne fût point venu, il n'y eût eu qu'une seule alliance, qu'un seul âge des hommes, et la création eût été représentée comme faite en un seul temps [6].

---

1. Avec la différence du repentir des uns et de l'obstination des autres.

2. On voit ce parallélisme, ce dualisme, clairement établi par les prophéties. Dans l'Ancien Testament, *figure générale* du Nouveau, il y a donc une foule de *figures particulières* que Pascal se proposait de traiter.

3. De JÉSUS-CHRIST dans l'Ancien Testament.

4. Le premier Adam, « figure du second » (*Rom.*, V, 14), c'est-à-dire, de JÉSUS-CHRIST.

5. On le sait, les historiens ecclésiastiques ont coutume de diviser en six périodes les siècles antérieurs à l'avènement du Messie.

6. Opinion tout à fait douteuse. — Pascal emprunte ailleurs la note suivante à saint Augustin *(de Genesi contra Manichæos)* : « Les six âges. Les six Pères des six âges. Les six merveilles à l'entrée des six âges. Les six orients à l'entrée des six âges. »

SECTION V.

LES PROPHÉTIES ET JÉSUS.

Notion générale des prophéties. Étude particulière d'un certain nombre. Pourquoi les Juifs n'y crurent-ils pas? Ce qu'un homme de bon sens doit y trouver.

ARTICLE I.

Théorie générale de la prophétie messianique.

Son importance. Sa durée et sa diversité. A qui Dieu l'avait confiée. Sens matériel et sens spirituel.

I. — La plus grande des preuves de JÉSUS-CHRIST sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu ; car l'événement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Église jusques à la fin. Aussi Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans ; et, pendant quatre cents ans après, il a dispersé toutes ces prophéties, avec tous les Juifs qui les portaient, dans tous les lieux du monde. Voilà quelle a été la préparation à la naissance de JÉSUS-CHRIST, dont l'Évangile devant être cru de tout le monde, il a fallu non seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais que ces prophéties fussent par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde.

II. — *Prophéties.* — Quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions de JÉSUS-CHRIST, pour le temps et pour la manière [1], et que JÉSUS-CHRIST serait venu conformément à ces prophéties, ce serait une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes, durant quatre mille ans, qui constamment et sans variation viennent, l'un ensuite de l'autre, prédire ce même avènement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste depuis quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des assurances qu'ils en ont, et dont ils ne peuvent être divertis par quelques menaces et persécutions qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable.

III. — *Raison pourquoi Figures.* — Il fallait que, pour donner foi au Messie, il y eût eu des prophéties précédentes, et qu'elles fussent portées par des gens non suspects et d'une diligence et fidélité et d'un zèle extraordinaire, et connues de toute la terre.

1. Des prédictions annonçant JÉSUS-CHRIST, le temps et la manière de sa venue.

Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie, comme libérateur, et dispensateur des biens charnels que ce peuple aimait [1] ; et ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ses prophètes, et a porté à la vue de tout le monde ces livres qui prédisent leur Messie, assurant toutes les nations qu'il devait venir, et en la manière prédite dans les livres qu'ils tenaient ouverts à tout le monde. Et ainsi ce peuple, déçu par l'avènement ignominieux et pauvre du Messie, a été son plus cruel ennemi. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, et le plus exact et le plus zélé qui se puisse dire pour sa loi et pour ses prophètes, qui les porte incorrompus.

C'est pour cela que les prophéties ont un sens caché, le spirituel, dont ce peuple était ennemi, sous le charnel, dont il était ami. Si le sens spirituel eût été découvert, ils n'étaient pas capables de l'aimer ; et, ne pouvant le porter, ils n'eussent pas eu le zèle pour la conservation de leurs livres et de leurs cérémonies. Et, s'ils avaient aimé ces promesses spirituelles, et qu'ils les eussent conservées incorrompues jusqu'au Messie, leur témoignage n'eût pas eu de force, puisqu'ils en eussent été amis[2]. Voilà pourquoi il était bon que le sens spirituel fût couvert. Mais, d'un autre côté, si ce sens eût été tellement caché qu'il n'eût point du tout paru, il n'eût pu servir de preuve au Messie. Qu'a-t-il donc été fait ? Il a été couvert sous le temporel en la foule des passages, et a été découvert si clairement en quelques-uns, outre que le temps et l'état du monde ont été prédits si clairement, qu'il est plus clair que le soleil. Et ce sens spirituel est si clairement expliqué en quelques endroits, qu'il fallut un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit quand il lui est assujetti, pour ne le pas reconnaître.

Voilà donc quelle a été la conduite de Dieu. Ce sens est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, et découvert en quelques-uns rarement, mais en telle sorte néanmoins que les lieux où il est caché sont équivoques et peuvent convenir aux deux ; au lieu que les lieux où il est découvert sont univoques, et ne peuvent convenir qu'au sens spirituel.

De sorte que cela ne pouvait induire en erreur, et qu'il n'y avait qu'un peuple aussi charnel qui s'y pût méprendre.

Car, quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité, qui

1. Il semblerait, à entendre ce passage, que Dieu aurait trompé son peuple sur le rôle du Messie. Rien de plus faux : les prophéties n'ont rien dit que de vrai ; autrement elles ne seraient plus des prophéties.

2. Cela est outré.

déterminait ce sens aux biens de la terre? Mais ceux qui n'avaient de biens qu'en Dieu les rapportaient uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité et la charité. Ce n'est pas que la cupidité ne puisse être avec la foi en Dieu, et que la charité ne soit avec les biens de la terre. Mais la cupidité use de Dieu et jouit du monde ; et la charité, au contraire [1].

Or, la dernière fin est ce qui donne le nom aux choses. Tout ce qui nous empêche d'y arriver est appelé ennemi. Ainsi les créatures, quoique bonnes, sont ennemies des justes, quand elles les détournent de Dieu; et Dieu même est l'ennemi de ceux dont il trouble la convoitise.

Ainsi, le mot d'ennemi dépendant de la dernière fin, les justes entendaient par là leurs passions, et les charnels entendaient les Babyloniens : et ainsi ces termes n'étaient obscurs que pour les injustes. Et c'est ce que dit Isaïe : *Signa legem in electis meis* [2], et que JÉSUS-CHRIST sera pierre de scandale. Mais, « Bienheureux ceux qui ne seront point scandalisés en lui ! [3] » Osée (*ult.* [4]) le dit parfaitement : « Où est le sage ? et il entendra ce que je dis. Les justes l'entendront. Car les voies de Dieu sont droites ; les justes y marcheront, mais les méchants y trébucheront. »

ARTICLE II.

De quelques prophéties messianiques en particulier.

Moïse et Job. — Les Juifs charnels et les spirituels. — Nombreux détails messianiques prophétisés. — Détails relatifs à l'Église. — Prédictions indiquant les temps.

I. — Les deux plus anciens livres du monde sont Moïse et Job, l'un juif, l'autre païen [5], qui tous deux regardent JÉSUS-CHRIST comme leur centre commun et leur objet : Moïse, en rapportant les promesses de Dieu à Abraham, Jacob, etc., et ses prophéties ; et Job : *Quis mihi det ut*, etc. *Scio enim quod redemptor meus vivit*, etc. [6].

1. La charité ne prend pas Dieu pour moyen et le monde pour fin, mais Dieu pour fin et le monde pour moyen.
2. Le texte est celui-ci : « Signa legem in discipulis meis. » « Manifeste ma loi parmi mes disciples. » (*Is.*, VIII, 16.)
3. *Matth.*, XI, 6.
4. *Ultimo capite*, c'est-à-dire, ch. XIV, 10.
5. Mais païen croyant au vrai Dieu et inspiré par lui.
6. « Qui me donnera que mes discours soient écrits ? qui me donnera qu'ils soient retracés dans un livre, avec un stylet de fer, et sur une lame de plomb ; ou qu'ils soient gravés au burin sur le roc ? Car je sais que mon Rédempteur est vivant, etc. « (*Job*, XIX, 23 et suiv.)

II. — C'est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoin au Messie : *Is.*, XLIII, 10 ; XLIV, 8 [1]. Il porte les livres [2], et les aime, et ne les entend point. Et tout cela est prédit : que les jugements de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé.

Tandis que les prophètes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été négligent. Mais depuis qu'il n'y a plus eu de prophètes, le zèle a succédé. Le diable a troublé le zèle des Juifs avant JÉSUS-CHRIST, parce qu'il leur eût été salutaire, mais non pas après [3].

III. — Qui jugera de la religion des Juifs par les grossiers, la connaîtra mal. Elle est visible dans les saints livres et dans la tradition des prophètes, qui ont assez fait entendre qu'ils n'entendaient pas la loi à la lettre. Ainsi notre religion est divine dans l'Évangile, les apôtres et la tradition ; mais elle est ridicule dans ceux qui la traitent mal.

Le Messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand prince temporel. JÉSUS-CHRIST, selon les Chrétiens charnels, est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des sacrements qui opèrent tout sans nous. Ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne, ni juive. Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens ont toujours attendu un Messie qui les ferait aimer Dieu, et, par cet amour, triompher de leurs ennemis.

IV. — Les prophéties mêlées des choses particulières, et de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves, et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit.

V. — *Prophéties.* — « Que JÉSUS-CHRIST sera à la droite, pendant que Dieu lui assujettira ses ennemis [4]. » Donc il ne les assujettira pas lui-même [5].

VI. — *Ænigma* [6]. *Ezech.*, XVII, 2.

Son précurseur. *Malach.*, III, 1.

Il naîtra enfant. *Is.*, IX, 6.

Il naîtra de la ville de Bethléem. *Mich.*, V, 2. Il paraîtra principalement en Jérusalem et naitra de la famille de Juda et de David.

Il doit aveugler les sages et les savants, *Is.*, VI, VIII, XXIX, et annoncer l'Évangile aux pauvres et aux petits, *Is.*, XXIX, ouvrir

1. Dans ces deux textes d'Isaïe, Dieu proclame que son peuple lui sert de témoin au milieu des nations.
2. Les Saintes Écritures.
3. Le zèle dont il est ici question est celui du peuple juif pour étudier la Loi et les promesses du Messie, après la venue duquel ce zèle s'est rallumé parmi les Juifs.
4. *Ps.*, CIX, 1.
5. Conclusion peu sûre, et contredite par d'autres textes bibliques.
6. Il s'agit de l'énigme ou parabole prophétique des deux aigles d'Ezéchiel.

les yeux des aveugles, et rendre la santé aux infirmes, et mener à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres. *Is.*, LXI.

Il doit enseigner la voie parfaite, et être le précepteur des Gentils. *Is.*, LV, XLII.

Qu'il doit être la victime pour les péchés du monde. *Is.*, XXXIX, LIII, etc.

Il doit être la pierre fondamentale et précieuse. *Is.*, XXVIII.

Il doit être la pierre d'achoppement et de scandale. *Is.*, VIII. Jérusalem doit heurter contre cette pierre.

Les édifiants [1] doivent réprouver cette pierre. *Ps.*, CXVII.

Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin [2].

Et cette pierre doit croître en une immense montagne, et doit remplir toute la terre. *Dan.*, II.

Qu'ainsi il doit être rejeté, *Ps.*, CVIII, méconnu, *Is.*, LIII, trahi, *Ps.*, XL, vendu, *Zach.*, XI, craché, souffleté, *Is.*, L, moqué, *Ps.*, XXXIV, affligé en une infinité de manières, abreuvé de fiel, *Ps.*, LXVIII, transpercé, *Zach.*, XII, les pieds et les mains percés, *Ps.*, XXI, tué, *Dan.*, IX, et ses habits jetés au sort. *Ps.*, XXI.

Qu'il ressusciterait, *Ps.*, XV, le troisième jour, *Osée*, VI.

Qu'il monterait au ciel pour s'asseoir à la droite [3]. *Ps.*, CIX.

Que les rois s'armeraient contre lui. *Ps.*, II.

Qu'étant à la droite du Père, il sera victorieux de ses ennemis.

Que les rois de la terre et tous les peuples l'adoreraient. *Is.*, LX.

Que les Juifs subsisteront en nation. *Jérémie*, XXI.

Qu'ils seront errants, sans rois, etc., *Osée*, III, sans prophètes, *Amos* [4], attendant le salut, et ne le trouvant point. *Is.*, LIX.

Vocation des Gentils par JÉSUS-CHRIST, *Is.*, LII ; LV ; LX ; *Ps.*, LXXXI.

VII. — *Ne timeas, pusillus grex* [5]. — *Timore et tremore* [6]. — *Quid ergo ? — Ne timeas, modo timeas :* « Ne craignez point, pourvu que vous craigniez » ; mais si vous ne craignez pas, craignez [7].

Qui me recipit, non me recipit, sed eum qui me misit. — Nemo scit, neque Filius. — Nubes lucida obumbravit [8].

---

1. Ceux qui bâtissent.
2. La pierre d'angle.
3. De Dieu son Père.
4. VII, 16.
5. « Ne crains pas, petit troupeau. » (*Luc.*, XII, 32.)
6. « Louez Dieu avec crainte et tremblement. » (*Tob.*, XIII, 6.)
7. Cette sentence résume et concilie les précédentes.
8. « Qui me reçoit ne me reçoit pas, mais celui qui m'a envoyé. » (Pascal a mis de son propre chef : Ne me reçoit pas, mais... *Matth.*, X, 40.) — « Personne ne sait le jour et l'heure (de la fin du monde), pas même les anges des cieux, mais le Père seul. » (Pascal a ajouté : pas même le Fils ; *Matth.*, XXIV, 36.) — « Une nuée lumineuse l'environna. » (*Matth.*, XVII, 5.) — Pascal voulait montrer par ces exemples qu'il y a d'apparentes antinomies dans l'Écriture.

Saint Jean devait convertir les cœurs des pères aux enfants [1], et JÉSUS-CHRIST met la division [2]. Sans contradiction.

VIII. — Les prophéties doivent être inintelligibles aux impies, *Dan.*, XII ; *Osée*, *ult.* [3], mais intelligibles à ceux qui sont bien instruits.

IX. — ...Reconnaissez donc la vérité de la religion dans l'obscurité même de la religion, dans le peu de lumière que nous en avons, dans l'indifférence que nous avons de la connaître [4].

X. — ...Qu'il devait venir un libérateur, qui écraserait la tête au démon, qui devait délivrer son peuple de ses péchés, *ex omnibus iniquitatibus*, *Ps.*, CXXIX, 8 ; qu'il devait y avoir un Nouveau Testament, qui serait éternel ; qu'il devait y avoir une autre prêtrise selon l'ordre de Melchisédech, *Ps.*, CIX, 4 ; que celle-là serait éternelle ; que le Christ devait être glorieux, puissant, fort, et néanmoins si misérable qu'il ne serait pas reconnu ; qu'on ne le prendrait pas pour ce qu'il est, qu'on le rebuterait, qu'on le tuerait ; que son peuple, qui l'aurait renié, ne serait plus son peuple ; que les idolâtres le recevraient, et auraient recours à lui ; qu'il quitterait Sion pour régner au centre de l'idolâtrie ; que néanmoins les Juifs subsisteraient toujours ; qu'il devait être de Juda, et quand il n'y aurait plus de roi.

XI. — ...Que JÉSUS-CHRIST serait petit en son commencement, et croîtrait ensuite. La petite pierre de Daniel [5]. *Dan.*, II, 35.

XII. — ...Les prophéties qui le représentent pauvre le représentent maître des nations. *Is.*, LII, LIII ; *Zach.*, IX.

XIII. — Qu'il serait roi des Juifs et des Gentils. *Ps.*, LXXI. Et voilà ce roi des Juifs et des Gentils, opprimé par les uns et les autres qui conspirent à sa mort ; dominateur des uns et des autres ; et détruisant, et le culte de Moïse dans Jérusalem, qui en était le centre, dont il fait sa première église, et le culte des idoles dans Rome, qui en était le centre, et dont il fait sa principale église.

XIV. — Le mot de *Galilée*, que la foule des Juifs prononça comme par hasard, en accusant JÉSUS-CHRIST devant Pilate, donna sujet à Pilate d'envoyer JÉSUS-CHRIST à Hérode [6] ; en quoi fut accompli le mystère, qu'il devait être jugé par les Juifs et les Gentils. Le hasard en apparence fut la cause de l'accomplissement du mystère.

1. *Luc.*, I, 17.
2. *Matth.*, X, 35.
3. XIV, 10.
4. Car tout ceci a été prédit.
5. Détachée de la montagne, elle brisa la statue colossale qui figurait les grands empires du monde.
6. Qui gouvernait en Galilée,

XV. — *Is.*, II, 2, ...Qu'il enseignerait aux hommes la voie parfaite.

Et jamais il n'est venu, ni devant, ni après, aucun homme qui ait enseigné rien de divin approchant de cela.

XVI. — ...Qu'alors l'idolâtrie serait renversée ; que ce Messie abattrait toutes les idoles, *Ezéch.*, XXX, 13, et ferait entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu.

Que les temples des idoles seraient abattus, et que, parmi toutes les nations et en tous lieux du monde, il lui serait offert, *Malach.*, I, 11, une hostie pure, non pas des animaux.

XVII. — *Prédiction.* — Il est prédit qu'aux temps du Messie, il viendrait établir une nouvelle alliance, qui ferait oublier la sortie d'Égypte (*Jérém.*, XXIII, 5 ; *Is.*, XLIII, 16) ; qui mettrait sa loi, non dans l'extérieur, mais dans les cœurs ; que JÉSUS-CHRIST mettrait sa crainte, qui n'avait été qu'au dehors, dans le milieu du cœur. Qui ne voit la loi chrétienne en tout cela ?

XVIII. — *Jésus-Christ, offices* [1]. — Il devait lui seul produire un grand peuple, élu, saint et choisi ; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos et de sainteté ; le rendre saint à Dieu ; en faire le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu, le sauver de la colère de Dieu, le délivrer de la servitude du péché, qui règne visiblement dans l'homme ; donner des lois à ce peuple, graver ces lois dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur, devant s'offrir lui-même, son corps et son sang, et néanmoins offrir pain et vin à Dieu.

XIX. — *Prédictions.* — ...Qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, avant que la domination des Juifs fût ôtée, en la septantième semaine de Daniel, pendant la durée du second temple, les païens seraient instruits, et amenés à la connaissance du Dieu adoré par les Juifs ; que ceux qui l'aiment seraient délivrés de leurs ennemis, remplis de sa crainte et de son amour.

Et il est arrivé qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, etc., les païens en foule adorent Dieu, et mènent une vie angélique ; les filles consacrent à Dieu leur virginité et leur vie ; les hommes renoncent à tous plaisirs. Ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, une force secrète le persuade à cent millions d'hommes ignorants, par la vertu de peu de paroles.

Les riches quittent leur bien, les enfants quittent la maison délicate de leurs pères pour aller dans l'austérité d'un désert,

1. Fonctions du Messie, prophétisées, et remplies par JÉSUS-CHRIST,

etc. (Voyez Philon, juif) [1]. Qu'est-ce que tout cela? C'est ce qui a été prédit si longtemps auparavant. Depuis deux mille ans, aucun païen [2] n'avait adoré le Dieu des Juifs; et dans le temps prédit, la foule des païens adore cet unique Dieu. Les temples sont détruits, les rois mêmes se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela? C'est l'esprit de Dieu qui est répandu sur la terre.

XX. — On pourrait peut-être penser que quand les prophètes ont prédit que le sceptre ne sortirait pas de Juda jusqu'au roi éternel, ils auraient parlé pour flatter le peuple, et que leur prophétie se serait trouvée fausse à Hérode [3]. Mais pour montrer que ce n'est pas leur sens, et qu'ils savaient bien au contraire que ce royaume temporel devait cesser, ils disent qu'ils seront sans roi et sans prince, et longtemps durant [4].

XXI. — *Prophéties.* — Le temps [5], prédit par l'état du peuple juif, par l'état du peuple païen, par l'état du temple, par le nombre des années. Il faut être hardi pour prédire une même chose en tant de manières.

Il fallait que les quatre monarchies idolâtres ou païennes, la fin du règne de Juda, et les soixante-dix semaines, arrivassent en même temps, et le tout, avant que le deuxième temple fût détruit.

XXII. — Quand Nabuchodonosor emmena le peuple, de peur qu'on ne crût que le sceptre fût ôté de Juda [6], il leur fut dit auparavant qu'ils y seraient peu, et qu'ils seraient rétablis. Ils furent toujours consolés par les prophètes, leurs rois continuèrent. Mais la seconde destruction [7] est sans promesse de rétablissement, sans prophètes, sans rois, sans consolation, sans espérance, parce que le sceptre est ôté pour jamais.

XXIII. — *Prophéties.* — Les soixante-dix semaines de Daniel [8], sont équivoques pour le terme du commencement, à cause des termes de la prophétie; et pour le terme de la fin, à cause des diversités des chronologistes. Mais toute cette différence ne va qu'à deux cents ans [9].

XXIV. — ...Les prophéties qui prédisent le temps, ne le prédisent que maître des Gentils, et souffrant, et non dans les

1. En son livre de la *Vie contemplative*, il dépeint la vie des thérapeutes, qui au jugement de beaucoup d'érudits n'étaient que des chrétiens vivant en communauté.
2. Peu, sinon point.
3. Qui était iduméen, et non de la tribu de Juda.
4. *Os.*, III, 4. Il ne flattait certes pas le peuple en disant de telles choses, et par conséquent la prophétie relative au sceptre de Juda n'était pas non plus une flatterie.
5. De l'avènement de JÉSUS-CHRIST.
6. Et qu'ainsi le temps du Messie était arrivé.
7. Par la conquête romaine.
8. *Dan.*, IX, 20-27.
9. Cette fameuse prophétie de Daniel est bien plus précise que Pascal ne le croit,

nuées, ni juge. Et celles qui le représentent ainsi jugeant et glorieux, ne marquent point le temps [1].

XXV. — Le temps du premier avènement est prédit ; le temps du second [2] ne l'est point, parce que le premier devait être caché ; le second doit être éclatant et tellement manifeste que ses ennemis mêmes le doivent reconnaître. Mais, comme il ne devait venir qu'obscurément, et que pour être connu seulement de ceux qui sonderaient les Écritures... [3]

XXVI. — Si je n'avais ouï parler en aucune sorte du Messie, néanmoins, après les prédictions si admirables de l'ordre du monde [4] que je vois accomplies, je vois que cela est divin. Et si je savais que ces mêmes livres prédisent un Messie, je m'assurerais qu'il serait venu [5]. Et voyant qu'ils mettent son temps avant la destruction du deuxième temple [6], je dirais qu'il serait venu [7].

ARTICLE III.

Incrédulité des Juifs touchant les prophéties messianiques.

Leur incrédulité prédite. — Elle venait de leur esprit charnel. — Elle ne fut pas universelle parmi eux. — Elle constitue un témoignage de plus en faveur de JÉSUS.

I. — *Prophétie.* — Que les Juifs réprouveraient JÉSUS-CHRIST, et qu'ils seraient réprouvés de Dieu, par cette raison que la vigne élue ne donnerait que du verjus. Que le peuple choisi serait infidèle, « ingrat et incrédule : » *populum non credentem et contradicentem* [8]. Que Dieu les frapperait d'aveuglement, et qu'ils tâtonneraient en plein midi comme les aveugles [9] ; qu'un précurseur viendrait avant lui.

II. — Que pouvaient faire les Juifs, ses ennemis ? S'ils le [10]

1. En d'autres termes, le premier avènement du Messie était daté par les prophètes, et non le deuxième.
2. Le premier avènement de JÉSUS-CHRIST fut sa naissance humaine ; le second sera son retour comme juge universel à la fin du monde.
3. Il fallait que les prophéties précisassent le temps de sa naissance. Ce qui n'est pas nécessaire pour son second avènement dont personne ne pourra douter, tant il aura d'éclat.
4. Les prédictions bibliques sur l'histoire du monde.
5. Je m'informerais de son avènement.
6. Détruit par Titus.
7. Je dirais que son avènement a eu lieu.
8. *Rom.*, X, 21.
9. *Deut.*, XXVIII, 28.
10. JÉSUS-CHRIST.

reçoivent, ils le prouvent par leur réception, car les dépositaires de l'attente du Messie le reçoivent ; s'ils le renoncent, ils le prouvent par leur renonciation [1].

III. — De sorte que ceux qui ont rejeté et crucifié JÉSUS-CHRIST, qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui et qui disent qu'il sera rejeté et en scandale ; de sorte qu'ils ont marqué que c'était lui en le refusant, et qu'il a été également prouvé, et par les justes Juifs qui l'ont reçu, et par les injustes qui l'ont rejeté, l'un et l'autre ayant été prédits.

IV. — C'est une chose étonnante, et digne d'une étrange attention, de voir ce peuple juif subsister depuis tant d'années, et de le voir toujours misérable : étant nécessaire pour la preuve de JÉSUS-CHRIST, et qu'il subsiste pour le prouver, et qu'ils soient misérables, puisqu'ils l'ont crucifié : et, quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste néanmoins toujours, malgré sa misère.

V. — Si les Juifs eussent été tous convertis par JÉSUS-CHRIST, nous n'aurions plus que des témoins suspects [2] ; et s'ils avaient été exterminés, nous n'en aurions point du tout.

VI. — Les Juifs, en le tuant pour ne le pas recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque de Messie. Et en continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables ; et en le tuant, et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties. *Is.*, LV, LX ; *Ps.*, LXXI.

VII. — *Non habemus regem nisi Cæsarem* [3]. Donc JÉSUS-CHRIST était le Messie, puisqu'ils n'avaient plus de roi qu'un étranger, et qu'ils n'en voulaient point d'autre.

VIII. — Si cela est si clairement prédit aux Juifs, comment ne l'ont-ils pas cru ? ou comment n'ont-ils pas été exterminés, de résister à une chose si claire ?

Je réponds : premièrement, cela a été prédit, et qu'ils ne croiraient point une chose si claire, et qu'ils ne seraient point exterminés. Et rien n'est plus glorieux au Messie, car il ne suffisait pas qu'il y eût des prophètes ; il fallait que leurs prophéties fussent conservées sans soupçon. Or [4], etc.

IX. — Les Juifs ont tant aimé les choses figurantes [5], et les ont si bien attendues, qu'ils ont méconnu la réalité, quand elle est venue dans le temps et en la manière prédite.

---

1. Qui a été prédite.
2. Ceci est outré.
3. « Nous n'avons pas de roi autre que César. » (*Joan.*, XIX, 15.) C'est la parole des Juifs à Pilate.
4. La conservation des Juifs incrédules n'est-elle pas des plus utiles pour cela ?
5. Dont il est question ci-dessus, section IV.

X. — Les Juifs charnels [1] n'entendaient ni la grandeur ni l'abaissement du Messie prédit dans leurs prophéties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur, prédite comme quand il dit que le Messie sera seigneur de David, quoique son fils ; qu'il est devant qu'Abraham, et qu'il l'a vu. Ils ne le croyaient pas si grand qu'il fût éternel : et ils l'ont méconnu de même dans son abaissement et dans sa mort. Le Messie, disaient-ils, demeure éternellement, et celui-ci dit qu'il mourra. Ils ne le croyaient donc ni mortel ni éternel : ils ne cherchaient en lui qu'une grandeur charnelle.

XI. — Les Juifs avaient vieilli dans ces pensées terrestres, que Dieu aimait leur père Abraham, sa chair et ce qui en sortirait ; que pour cela il les avait multipliés et distingués de tous les autres peuples, sans souffrir qu'ils s'y mêlassent ; que, quand ils languissaient dans l'Égypte, il les en retira avec tous ses grands signes en leur faveur ; qu'il les nourrit de la manne dans le désert ; qu'il les mena dans une terre bien grasse ; qu'il leur donna des rois et un temple bien bâti pour y offrir des bêtes, et par le moyen de l'effusion de leur sang qu'ils seraient purifiés ; et qu'il leur devait enfin envoyer le Messie pour les rendre maîtres de tout le monde. Et il a prédit le temps de sa venue.

Le monde ayant vieilli dans ces erreurs charnelles [2], JÉSUS-CHRIST est venu dans le temps prédit, mais non pas dans l'éclat attendu ; et ainsi ils n'ont pas pensé que ce fut lui. Après sa mort [3], saint Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses étaient arrivées en figures ; que le royaume de Dieu ne consistait pas en la chair, mais en l'esprit ; que les ennemis des hommes n'étaient pas les Babyloniens, mais les passions ; que Dieu ne se plaisait pas aux temples faits de main d'homme, mais en un cœur pur et humilié ; que la circoncision du corps était inutile, mais qu'il fallait celle du cœur ; que Moïse ne leur avait pas donné le pain du ciel, etc.

Mais Dieu n'ayant pas voulu découvrir ces choses à ce peuple [4], qui en était indigne, et ayant voulu néanmoins les prédire afin qu'elles fussent crues, il en a prédit le temps clairement, et les a quelquefois exprimées clairement, mais abondamment en figures, afin que ceux qui aimaient les choses figurantes s'y arrêtassent [5], et que ceux qui aimaient les figurées [6] les y vissent.

XII. — Les Juifs le refusent, mais non pas tous : les saints le

1. Tous ne l'étaient point.
2. Elles n'étaient pas aussi universelles que le pense Pascal, même dans le peuple juif.
3 Mais lui-même, en sa vie mortelle, ne l'avait-il pas clairement enseigné?
4. Dieu, certes, ne les lui laissait pas ignorer. L'Ancien Testament le prouve.
5. Mais avec le pouvoir de comprendre ce qui était figuré.
6. Pascal a mis dans l'interligne : « Je ne dis pas bien. »

reçoivent, et non les charnels. Et tant s'en faut que cela soit contre sa gloire, que c'est le dernier trait qui l'achève. Comme la raison qu'ils en ont, et la seule qui se trouve dans tous leurs écrits, dans le Talmud et dans les rabbins, n'est que parce que JÉSUS-CHRIST n'a pas dompté les nations en main armée, *gladium tuum, potentissime* [1]. N'ont-ils que cela à dire? « JÉSUS-CHRIST a été tué, disent-ils ; il a succombé ; il n'a pas dompté les païens par sa force ; il ne nous a pas donné leurs dépouilles; il ne donne point de richesses. » N'ont-ils que cela à dire? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrais pas celui qu'ils se figurent. Il est visible que ce n'est que sa vie qui les a empêchés de le recevoir ; et par ce refus, ils sont des témoins sans reproche, et, qui plus est, par là ils accomplissent les prophéties.

XIII.—*Preuves de Jésus-Christ.*— Ce n'est pas avoir été captif que de l'avoir été avec assurance d'être délivré dans soixante-dix ans. Mais maintenant ils le sont sans aucun espoir [2].

Dieu leur a promis qu'encore qu'il les dispersât aux bouts du monde, néanmoins, s'ils étaient fidèles à sa loi, il les rassemblerait. Ils y sont très fidèles, et demeurent opprimés [3].

XIV. — Ceux qui ont peine à croire, en cherchent un sujet en ce que les Juifs ne croient pas. « Si cela était si clair, dit-on, pourquoi ne croyaient-ils pas? » Et ils voudraient quasi qu'ils crussent, afin de n'être pas arrêtés par l'exemple de leur refus. Mais c'est leur refus même qui est le fondement de notre créance. Nous y serions bien moins disposés, s'ils étaient des nôtres. Nous aurions alors un plus ample prétexte [4]. Cela est admirable, d'avoir rendu les Juifs grands amateurs des choses prédites, et grands ennemis de l'accomplissement [5].

ARTICLE IV.

Légitime croyance des Chrétiens aux prophéties messianiques.

Ces prophéties ont été accomplies selon leur vrai sens. — Elles ne pouvaient être que divines dans leur inspiration. — Elles ne purent être que divines dans leur accomplissement.

I. — *Preuve des deux Testaments à la fois.* — Pour prouver tout d'un coup les deux Testaments, il ne faut que voir si les

1. « Ton glaive, ô tout-puissant ! (*Ps.*, XLIV, 4.)
2. Les Juifs sont condamnés, à cause de leur incrédulité, à une ruine sans espoir, tant qu'ils ne se convertiront pas.
3. Donc cette promesse de Dieu ne se rapporte pas à leur état présent, mais à celui d'autrefois. Le Messie est venu.
4. De douter de l'authenticité de la Bible et des prophéties.
5. Non, Dieu n'a pas « rendu » les Juifs « grands ennemis » de la réalité. Ils l'ont été d'eux-mêmes.

prophéties de l'un sont accomplies en l'autre. Pour examiner les prophéties, il faut les entendre : car si on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu ; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en JÉSUS-CHRIST.

Toute la question est donc de savoir si elles ont deux sens [1].

II. — Que peut-on avoir, sinon de la vénération, d'un homme qui prédit clairement des choses qui arrivent, et qui déclare son dessein et d'aveugler et d'éclairer, et qui mêle des obscurités parmi les choses claires qui arrivent [2] ?

III. — La conversion des païens n'était réservée qu'à la grâce du Messie. Les Juifs ont été si longtemps à les combattre sans succès ; tout ce qu'en ont dit Salomon et les prophètes a été inutile. Les sages, comme Platon et Socrate, n'ont pu le persuader[3].

IV. — ...Alors JÉSUS-CHRIST vient dire aux hommes qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes ; que ce sont leurs passions qui les séparent de Dieu ; qu'il vient pour les détruire et pour leur donner sa grâce, afin de faire d'eux tous une Église sainte ; qu'il vient ramener dans cette Église les païens et les Juifs ; qu'il vient détruire les idoles des uns, et la superstition des autres.

A cela s'opposent tous les hommes, non seulement par l'opposition naturelle de la concupiscence ; mais, par-dessus tous, les rois de la terre s'unissent pour abolir cette religion naissante, comme cela avait été prédit : *Quare fremuerunt gentes? Reges terræ adversus Christum* [4]. Tout ce qu'il y a de grand sur la terre s'unit : les savants, les sages, les rois.

Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et, nonobstant toutes ces oppositions, ces gens simples et sans force résistent à toutes ces puissances, et se soumettent même ces rois, ces savants, ces sages, et ôtent l'idolâtrie de toute la terre. Et tout cela se fait par la force qui l'avait prédit.

1. L'un purement matériel et grammatical ; l'autre, intellectuel et réel.
2. C'est ce que Dieu a fait, d'après Pascal.
3. Persuader ce qu'ils savaient de vrai touchant la divinité et la religion.
4. « Pourquoi ont frémi les nations? Les rois de la terre se sont ligués contre Dieu et son Christ. » (*Ps.*, II, 2.)

SECTION VI.

LA PERSONNE ET LE MYSTÈRE DE JÉSUS.

Ce que devait être le Messie, d'après les prophètes, JÉSUS l'a été parfaitement. Ses grandeurs et ses abaissements. Son rôle par rapport à Dieu et par rapport à l'homme.

ARTICLE I.

La personne de JÉSUS.

Le Dieu caché. Il est pourtant le révélateur. A la doctrine il ajoute la grâce, au vrai le bien.

I. — Comment fallait-il que fût le Messie, puisque par lui le sceptre devait être éternellement en Juda, et qu'à son arrivée, le sceptre devait être ôté de Juda [1]?

...Pour faire « qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent point » [2], rien ne pouvait être mieux fait [3].

II. — Dieu, pour rendre le Messie connaissable aux bons et méconnaissable aux méchants, l'a fait prédire en cette sorte. Si la manière du Messie eût été prédite si clairement, il n'y eût point eu d'obscurité, même pour les méchants. Si le temps eût été prédit obscurément, il y eût eu obscurité, même pour les bons; car la bonté de leur cœur ne leur eût pas fait entendre que le *mem* fermé [4], par exemple, signifie six cents ans. Mais le temps a été prédit clairement, et la manière en figures.

Par ce moyen, les méchants, prenant les biens promis pour matériels, s'égarent malgré le temps prédit clairement, et les bons ne s'égarent pas : car l'intelligence des biens promis dépend du cœur, qui appelle bien ce qu'il aime ; mais l'intelligence du temps promis ne dépend point du cœur ; et ainsi la prédiction claire du temps, et obscure des biens, ne déçoit que les seuls méchants.

1. Il fallait qu'il fût fils de David, éternellement roi, et naissant après la destruction de la lignée purement humaine des rois sortis de Juda.

2. *Act.*, XXVIII, 27.

3. Que l'obscurité et la clarté mêlées dans la vie de JÉSUS-CHRIST.

4. Le *mem*, lettre hébraïque, sert à désigner le nombre 40 quand il est ouvert, et le chiffre 600 quand il est fermé. Les rabbins, remarquant ce *mem* fermé, contre toutes les règles, au milieu d'un mot d'Isaïe relatif au Messie (IX, 7), en ont tiré des inductions qu'on peut voir dans R. Martini (*Pugio fidei*, p. II, c. 11, et p. I, dist. I, cap. 9.)

III. — Que disent les prophètes, de JÉSUS-CHRIST ? Qu'il sera évidemment Dieu ? Non : mais qu'il est un Dieu véritablement caché ; qu'il sera méconnu ; qu'on ne pensera point que ce soit lui ; qu'il sera une pierre d'achoppement, à laquelle plusieurs heurteront, etc. Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession.

IV. — ...Mais, dit-on, il y a des obscurités. — Eh ! sans cela on ne serait pas aheurté à JÉSUS-CHRIST, et c'est un des desseins formels des prophètes. *Excæca* [1]...

V. — Que si la miséricorde de Dieu est si grande qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons-nous pas attendre lorsqu'il se découvre ?

On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres [2].

VI. — La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair. La grandeur de la Sagesse, qui n'est nulle part sinon en Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres différant en genre.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire et leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus, non des yeux mais des esprits : c'est assez.

Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent. Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

Archimède, sans éclat, serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh ! qu'il a éclaté aux esprits !

JÉSUS-CHRIST, sans bien, et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une

1. « Aveugle le cœur de ce peuple. » (*Is.*, VI, 10.) Mais il n'est pas vrai que le dessein formel du Dieu des prophètes ait été d'aveugler certains hommes.

2. Ce n'est pas aux ouvrages de Dieu, mais à ceux de Jansénius et de ses disciples, qu'on n'entend rien sans ce faux principe.

prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, et qui voient la Sagesse !

Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût. Il eût été inutile à Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi : mais il est bien venu avec l'éclat de son ordre.

Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de JÉSUS-CHRIST, comme si cette bassesse était du même ordre duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandon, dans sa secrète résurrection [1], et dans le reste ; on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas. Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles ; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la Sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité ; car cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir [2] une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité : cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.

VII. — ...JÉSUS-CHRIST dans une obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité) telle, que les historiens, n'écrivant que les importantes choses des États, l'ont à peine aperçu.

VIII. — Quel homme eut jamais plus d'éclat ? Le peuple juif tout entier le prédit, avant sa venue. Le peuple gentil l'adore, après sa venue. Les deux peuples, gentil et juif, le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme jouit jamais moins de cet éclat ? De trente-trois ans, il en vit trente sans paraître. Dans trois ans, il passe pour un imposteur, les prêtres et les principaux le rejettent, ses amis et ses plus proches le méprisent. Enfin il meurt trahi par un des siens, renié par l'autre, et abandonné par tous.

Quelle part a-t-il donc à cet éclat [3] ? Jamais homme n'a eu

1. La résurrection de JÉSUS-CHRIST s'est faite sans un grand appareil de puissance et sans un grand concours de spectateurs. En quoi elle fut *secrète*.
2. Sortir.
3. Qui l'environne dans l'histoire du monde.

tant d'éclat ; jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnaissable ; et il n'en a rien eu pour lui.

IX. — JÉSUS-CHRIST pour tous, Moïse pour un peuple [1].

Les Juifs bénis en Abraham : « Je bénirai ceux qui te béniront. » *Gen.*, XII. Mais « Toutes nations bénies en sa semence [2]. » *Ibid.*, XXII.

Lumen ad revelationem gentium [3].

Non fecit taliter omni nationi [4], disait David en parlant de la loi. Mais, en parlant de JÉSUS-CHRIST, il faut dire: *Fecit taliter omni nationi* [5].

Parum est ut, etc. *Isaïe*, XLIX [6]. Aussi, c'est à JÉSUS-CHRIST d'être universel. L'Église même n'offre le sacrifice que pour les fidèles [7] : JÉSUS-CHRIST a offert celui de la croix pour tous.

X. — JÉSUS-CHRIST ne dit pas qu'il n'est point de Nazareth, ni qu'il n'est pas fils de Joseph, pour laisser les méchants dans l'aveuglement [8].

XI. — *Et tu conversus confirma fratres tuos.* Mais auparavant, *conversus Jesus respexit Petrum* [9].

« Priez, de peur d'entrer en tentation [10]. » Il est dangereux d'être tenté ; et ceux qui le sont, c'est parce qu'ils ne prient pas [11].

XII. — Comme JÉSUS-CHRIST est demeuré inconnu parmi les hommes, ainsi sa vérité demeure parmi les opinions communes, sans différence à l'extérieur [12]: ainsi l'Eucharistie parmi le pain commun.

XIII. — JÉSUS-CHRIST n'a pas voulu être tué sans les formes de la justice [13]; car il est bien plus ignominieux de mourir par justice que par une sédition injuste.

---

1. Le peuple juif.
2. Les Juifs bénissent leur père Abraham, et sont bénis en lui. Mais de plus, toutes les nations, qui ne le bénissent pas comme leur père, sont bénies en sa postérité, en JÉSUS-CHRIST.
3. « Lumière révélée aux nations » (*Luc.*, II, 32) ; c'est le nom donné à JÉSUS par Siméon.
4. « Dieu n'a pas été si bienfaisant pour toute nation. » (*Ps.*, CXLVII, 20.)
5. « Dieu a été aussi bienfaisant pour toute nation. »
6. « C'est peu pour moi, dit le Seigneur, que tu me serves à relever les tribus de Jacob, et à convertir les fils d'Israël : voici que je t'ai donné pour être la lumière des nations, afin que tu sois mon salut jusqu'au bout de la terre. » (*Is.*, XLIX, 6.)
7. Pascal a tort de penser que l'efficacité du sacrifice de la messe est de moindre étendue que celle du sacrifice de la croix. Elle est la même, encore que la messe ne se célèbre pas directement et publiquement pour ceux qui sont hors de l'Église.
8. Ce n'est pas son but.
9. « Et toi, dit JÉSUS à saint Pierre, une fois converti confirme tes frères » (*Luc.*, XXII, 32), mais avant qu'il ne remplisse cet office à l'égard de ses frères, « JÉSUS s'étant tourné, regarde Pierre » (*ibid.*, 61); c'est-à-dire que toute la force de Pierre vient de JÉSUS.
10. *Matth.*, XXVI, 41.
11. Pas toujours, mais la prière fortifie contre la tentation.
12. Cependant avec des signes certains de sa divinité.
13. Qu'on le remarque bien : il n'y a eu que les formes.

XIV. — La fausse justice de Pilate ne sert qu'à faire souffrir JÉSUS-CHRIST ; car il le fait fouetter par sa fausse justice, et puis le tue. Il vaudrait mieux l'avoir tué d'abord. Ainsi les faux justes. Ils font de bonnes œuvres, et de méchantes pour plaire au monde, et montrer qu'ils ne sont pas tout à fait à JÉSUS-CHRIST, car ils en ont honte. Et enfin, dans les grandes tentations et occasions, ils le tuent [1].

XV. — JÉSUS-CHRIST est venu aveugler ceux qui voyaient clair, et donner la vue aux aveugles ; guérir les malades et laisser mourir les saints ; appeler à la pénitence et justifier les pécheurs, et laisser les justes dans leurs péchés ; remplir les indigents, et laisser les riches vides [2].

XVI. — Si JÉSUS-CHRIST n'était venu que pour sanctifier, toute l'Écriture et toutes choses y tendraient, et il serait bien aisé de convaincre les infidèles. Si JÉSUS-CHRIST n'était venu que pour aveugler, toute sa conduite serait confuse, et nous n'aurions aucun moyen de convaincre les infidèles. Mais comme il est venu *in sanctificationem et in scandalum* [3], comme dit Isaïe, nous ne pouvons convaincre les infidèles, et ils ne peuvent nous convaincre ; mais par cela même nous les convainquons, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute sa conduite de part ni d'autre [4].

XVII. — Non seulement nous ne connaissons Dieu que par JÉSUS-CHRIST, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par JÉSUS-CHRIST. Nous ne connaissons la vie, la mort, que par JÉSUS-CHRIST. Hors de JÉSUS-CHRIST, nous ne savons ce que c'est ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes.

Ainsi sans l'Écriture, qui n'a que JÉSUS-CHRIST pour objet, nous ne connaissons rien, et ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans [notre] propre nature [5].

XVIII. — *Dieu par Jésus-Christ.* — Nous ne connaissons Dieu que par JÉSUS-CHRIST [6]. Sans ce médiateur est ôtée toute communication avec Dieu ; par JÉSUS-CHRIST, nous connaissons Dieu. Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans JÉSUS-CHRIST, n'avaient que des preuves impuis-

1. Par leur apostasie.
2. On voit aisément dans quel sens ce langage est acceptable et dans quel sens, non.
3. « Pour la sanctification et pour le scandale. » (*Is.*, VIII, 14.) Mais si le Rédempteur veut positivement notre sanctification, il ne fait que permettre notre scandale.
4. Au dire de Pascal, la conduite de JÉSUS-CHRIST ne prouve pas qu'il soit venu pour sanctifier, ni qu'il soit venu pour aveugler. Or, toujours au dire de Pascal, cette incertitude sur le but du Messie a été prédite, et elle prouve ainsi que JÉSUS-CHRIST est le Messie. Mais rien de plus faux que les prémisses de ce raisonnement, et rien de plus certain que la volonté de JÉSUS-CHRIST de tout sanctifier et de ne rien aveugler.
5. Il y a bien quelque exagération en tout ceci.
6. D'une connaissance surnaturelle et filiale.

santes [1]. Mais pour prouver JÉSUS-CHRIST, nous avons les prophéties, qui sont des preuves solides et palpables [2]. Et ces prophéties étant accomplies, et prouvées véritables par l'événement, marquent la certitude de ces vérités, et partant la preuve de la divinité de JÉSUS-CHRIST. En lui et par lui nous connaissons donc Dieu. Hors de là et sans l'Écriture, et sans le péché originel, sans médiateur nécessaire [3] promis et arrivé, on ne peut prouver absolument Dieu, ni enseigner une bonne doctrine ni une bonne morale [4]. Mais par JÉSUS-CHRIST et en JÉSUS-CHRIST, on prouve Dieu, et on enseigne la morale et la doctrine. JÉSUS-CHRIST est donc le véritable Dieu des hommes.

Mais nous connaissons en même temps notre misère, car ce Dieu n'est autre chose que le réparateur de notre misère. Ainsi nous ne pouvons bien connaître Dieu qu'en connaissant nos iniquités.

Aussi ceux qui ont connu Dieu sans connaître leur misère ne l'ont pas glorifié, mais s'en sont glorifiés. *Quia non cognovit per sapientiam, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere*[5].

XIX.— Tous ceux qui cherchent Dieu hors de JÉSUS-CHRIST, et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur : et par là ils tombent, ou dans l'athéisme, ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également [6].

XX. — Le Dieu des chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien ; que tout son repos est en lui, et qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer ; et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent et l'empêchent d'aimer Dieu de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence, qui l'arrêtent, lui sont insupportables. Ce Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fond d'amour-propre qui la perd ; et que lui seul la peut guérir.

XXI. — JÉSUS-CHRIST est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel on s'abaisse sans désespoir [7].

---

1. Même remarque.
2. A la condition de connaître déjà Dieu et de croire en lui.
3. Le médiateur n'était pas nécessaire, même dans l'hypothèse que Dieu voulût nous racheter.
4. Toujours l'erreur condamnée par le Concile du Vatican, session III, ch. II, et can. 1 et 2.
5. « Le monde n'ayant pas connu Dieu par la sagesse humaine, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. » (I Cor., I, 21.) Cela prouve uniquement l'insuffisance de la connaissance naturelle de Dieu pour le salut, et la difficulté même que sans la révélation cette connaissance naturelle soit universelle et sans mélange d'erreurs. Mais cela ne prouve nullement son impossibilité.
6. Mais elle loue très fort, elle exige même, que d'abord notre raison connaisse l'existence et la véracité du Dieu révélateur.
7. Parce qu'il est humble et doux de cœur.

XXII. — L'Église a eu autant de peine à montrer que JÉSUS-CHRIST était homme, contre ceux qui le niaient, qu'à montrer qu'il était Dieu ; et les apparences [1] étaient aussi grandes.

XXIII. — Sans JÉSUS-CHRIST, il faut que l'homme soit dans le vice [2] et dans la misère; avec JÉSUS-CHRIST, l'homme est exempt de vice et de misère [3]. En lui est toute notre vertu et toute notre félicité. Hors de lui, il n'y a que vice, misère, erreurs, ténèbres, mort, désespoir.

XXIV. — La connaissance de Dieu sans celle de sa misère [4] fait l'orgueil. La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de JÉSUS-CHRIST fait le milieu, parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère.

XXV. — Je considère JÉSUS-CHRIST en toutes les personnes et en nous-mêmes : JÉSUS-CHRIST comme père en son Père [5], JÉSUS-CHRIST comme frère en ses frères, JÉSUS-CHRIST comme pauvre en les pauvres, JÉSUS-CHRIST comme riche en les riches, JÉSUS-CHRIST comme docteur et prêtre en les prêtres, JÉSUS-CHRIST comme souverain en les princes, etc. Car il est par sa gloire tout ce qu'il y a de grand, étant Dieu, et est par sa vie mortelle tout ce qu'il y a de chétif et d'abject : pour cela il a pris cette malheureuse condition, pour pouvoir être en toutes les personnes, et modèle de toutes conditions.

XXVI. — JÉSUS-CHRIST n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes qu'ils s'aimaient eux-mêmes, et qu'ils étaient esclaves, aveugles, malades, malheureux et pécheurs ; qu'il fallait qu'il les délivrât, éclairât, béatifiât et guérît ; que cela se ferait en se haïssant soi-même, et en le suivant par la misère et la mort de la croix.

XXVII.— Quand Épictète aurait vu parfaitement bien le chemin, il dit aux hommes : « Vous en suivez un faux ; » il montre que c'en est un autre, mais il n'y mène pas. C'est celui de vouloir ce que Dieu veut. JÉSUS-CHRIST seul y mène : *Via veritas* [6].

XXVIII. — La loi obligeait à ce qu'elle ne donnait pas [7]. La grâce [8] donne ce à quoi elle oblige.

XXIX. — Sans JÉSUS-CHRIST le monde ne subsisterait

---

1. Qu'il n'était pas homme.
2. Jamais le vice n'est nécessaire.
3. Au ciel seulement, cette exemption sera universelle et complète.
4. De notre misère.
5. JÉSUS-CHRIST ayant la même nature divine que son Père, et cette nature divine ayant daigné nous élever à l'état de ses enfants adoptifs, JÉSUS-CHRIST se trouve être en ce sens et par là-même « notre père qui est aux cieux ».
6. « Je suis la voie, la vérité et la vie. » (*Jo.*, XIV, 6.)
7. Que l'Ancienne Loi obligeât ainsi à des choses impossibles, c'est une doctrine condamnée par l'Église dans les propositions 6 et 7 du janséniste Quesnel, et dans la proposition 19 du pseudo-concile de Pistoie.
8. La Nouvelle Loi, le Nouveau Testament.

pas, car il faudrait ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût comme un enfer [1].

ARTICLE II.

Le mystère de Jésus.

Méditation et dialogue sur la vie intérieure.

I. — JÉSUS souffre dans sa passion les tourments que lui font les hommes ; mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même : *turbavit seipsum* [2]. C'est un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante, car il faut être tout-puissant pour le soutenir.

JÉSUS cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis [3], et ils dorment. Il les prie de soutenir un peu avec lui ; et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion [4] qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment. Et ainsi JÉSUS était délaissé seul à la colère de Dieu.

JÉSUS est seul dans la terre, non seulement qui ressente et partage sa peine, mais qui la sache : le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance.

JÉSUS est dans un jardin, non de délices, comme le premier Adam, où il se perdit, et tout le genre humain ; mais dans un de supplices, où il s'est sauvé [5], et tout le genre humain.

Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

Je crois [6] que JÉSUS ne s'est jamais plaint que cette seule fois ; mais alors il se plaint comme s'il n'eût plus pu contenir sa douleur excessive : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. »

JÉSUS cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes. Cela est unique en toute sa vie, ce me semble. Mais il n'en reçoit point, car ses disciples dorment.

JÉSUS sera en agonie jusqu'à la fin du monde [7] : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.

JÉSUS, au milieu de ce délaissement universel, et de ses amis

1. Belle exagération mais exagération, qui tendrait à établir, contre la vraie doctrine catholique, l'absolue nécessité de l'Incarnation par suite du péché originel.
2. « Il se troubla lui-même. » (*Joan.*, XI, 33.) Pascal se trompe ici, en rapportant à l'agonie de JÉSUS-CHRIST ce qui est écrit au sujet de la résurrection de Lazare.
3. Pierre, Jacques et Jean. (*Matth.* XXVI, 37.)
4. L'Évangile a quelque compassion pour eux, quand il dit qu'ils tombaient de sommeil.
5. Jésus n'avait pas besoin de rédemption.
6. A tort.
7. Dans un sens moral.

choisis pour veiller avec lui, les trouvant dormant, s'en fâche à cause du péril où ils exposent, non lui, mais eux-mêmes ; et les avertit de leur propre salut et de leur bien avec une tendresse cordiale pour eux pendant leur ingratitude ; et les avertit que l'esprit est prompt et la chair infirme.

JÉSUS, les trouvant encore dormant, sans que ni sa considération ni la leur les en eût retenus, il a la bonté de ne pas les éveiller, et les laisse dans leur repos.

JÉSUS prie dans l'incertitude de la volonté du Père, et craint la mort ; mais l'ayant connue, il va au-devant s'offrir à elle : *Eamus. Processit* [1].

JÉSUS a prié les hommes, et n'en a pas été exaucé.

JÉSUS, pendant que ses disciples dormaient, a opéré leur salut. Il l'a fait à chacun des justes pendant qu'ils dormaient, et dans le néant avant leur naissance, et dans les péchés depuis leur naissance [2].

Il ne prie qu'une fois que le calice passe, et encore avec soumission ; et deux fois qu'il vienne s'il le faut.

JÉSUS dans l'ennui. JÉSUS voyant tous ses amis endormis et tous ses ennemis vigilants, se remet tout entier à son Père.

JÉSUS ne regarde pas dans Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il l'aime et l'avoue, puisqu'il l'appelle ami.

JÉSUS s'arrache d'avec ses disciples pour entrer dans l'agonie ; il faut s'arracher de ses plus proches et des plus intimes pour l'imiter.

JÉSUS étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, pria plus longtemps [3].

II. — Console-toi ; tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé [4].

Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.

C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle et telle chose absente [5]. Je la ferai en toi si elle arrive.

Laisse-toi conduire à mes règles ; vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les saints qui m'ont laissé agir en eux.

Le Père aime tout ce que je fais.

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ?

---

1. « Allons ! » — « Et il s'avança. » (*Matth.*, XXVI, 46 ; *Jo.*, XVIII, 4.)
2. Pour les adultes, il ne leur a pas suffi de dormir dans le néant ou dans le péché : ils ont dû coopérer à la grâce de Dieu.
3. Le texte imprimé porte : « Prions plus longtemps », ce qui s'explique difficilement à moins qu'on ne se rappelle que, suivant Pascal, JÉSUS est toujours en agonie. (Voir p. 215.)
4. Au moins commencé de me trouver.
5. Et très difficile.

C'est mon affaire que ta conversion [1] : ne crains point, et prie avec confiance comme pour moi [2].

Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture ; par mon esprit dans l'Église, et par ses inspirations ; par ma puissance dans les prêtres ; par ma prière dans les fidèles.

Les médecins ne te guériront pas ; car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.

Souffre les chaînes de la servitude corporelle ; je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

Je te suis plus ami que tel et tel ; car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi, et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait, et comme je suis prêt à faire et fais dans mes élus et au Saint Sacrement [3].

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur.

— Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance.

— Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te le dis, est un signe que je te veux guérir. A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : « Vois les péchés qui te sont remis. » Fais donc pénitence pour tes péchés cachés, et pour la malice occulte de ceux que tu connais [4].

— Seigneur, je vous donne tout.

— Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures. *Ut immundus pro luto* [5].

Qu'à moi en [6] soit la gloire et non à toi, ver de terre.

Interroge ton directeur, quand mes propres paroles te sont occasion de mal, et de vanité ou curiosité.

III. — Je vois mon abîme d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. Il n'y a nul rapport [7] de moi à Dieu, ni à JÉSUS-CHRIST juste. Mais il a été fait péché [8] par moi [9] ; tous vos fléaux sont tombés sur lui. Il est plus abominable que moi [10], et loin de m'abhorrer, il se tient honoré [11] que j'aille à lui et le secoure.

Mais il s'est guéri lui-même, et me guérira à plus forte raison.

---

1. C'est l'affaire aussi de l'homme.
2. Ceci est étrange, peu conforme au véritable esprit chrétien.
3. Moralement dans les élus ; mystiquement dans l'Eucharistie.
4. Il faut surtout faire pénitence pour les péchés connus et bien volontaires de la part du pécheur.
5. « Comme l'homme impur (est passionné) pour la fange. »
6. De sa conversion.
7. De ressemblance surnaturelle.
8. Victime pour le péché, selon le langage biblique.
9. *Pour moi* serait plus juste.
10. Exagération toute janséniste.
11. Même exagération.

Il faut ajouter mes plaies aux siennes, et me joindre à lui, et il me sauvera en se sauvant.

Mais il n'en faut pas ajouter à l'avenir [1].

IV. — Consolez-vous : ce n'est pas de vous que vous devez l'attendre [2] ; mais c'est au contraire en n'attendant rien de vous, que vous devez l'attendre.

V. — *Sépulcre de Jésus-Christ.* — JÉSUS-CHRIST était mort, mais vu, sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulcre.

JÉSUS-CHRIST n'a été enseveli que par des saints.

JÉSUS-CHRIST n'a fait aucuns miracles au sépulcre.

Il n'y a que des saints qui y entrent.

C'est là où JÉSUS-CHRIST prend une nouvelle vie, non sur la croix.

C'est le dernier mystère de la passion et de la rédemption.

JÉSUS-CHRIST n'a point eu où se reposer sur la terre, qu'au sépulcre.

Ses ennemis n'ont cessé de le travailler [3] qu'au sépulcre.

VI [4]. — Je te parle et te conseille souvent, parce que ton conducteur ne te peut parler, car je ne veux pas que tu manques de conducteur. Et peut-être je le fais à ses prières, et ainsi il te conduit sans que tu le voies.

Tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais [5] ; ne t'inquiète donc pas.

VII [6]. — Ne te compare pas aux autres, mais à moi. Si tu ne m'y trouves pas, dans ceux où tu te compares, tu te compares à un abominable. Si tu m'y trouves, compare-t'y. Mais qu'y compareras-tu ? sera-ce toi, ou moi dans toi ? Si c'est toi, c'est un abominable. Si c'est moi, tu compares moi à moi. Or je suis Dieu en tout [7].

VIII. — Il me semble que JÉSUS-CHRIST ne laissa toucher que ses plaies [8], après sa résurrection : *Noli me tangere* [9]. Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances [10].

IX. — Il s'est donné à communier comme mortel en la Cène, comme ressuscité aux disciples d'Emmaüs, comme monté au ciel à toute l'Église.

---

1. C'est-à-dire : il ne faut plus pécher.
2. La conversion.
3. De le persécuter.
4. Parole de JÉSUS-CHRIST à l'homme.
5. Au moins déjà quelque peu, et par le désir sinon par la grâce sanctifiante.
6. Parole de JÉSUS-CHRIST.
7. Bien alambiqué. C'est le style de Port-Royal.
8. C'est assez improbable.
9. « Ne me touche pas. » Parole de JÉSUS-CHRIST à Marie-Madeleine. (*Jo.*, XX, 17.)
10. Et pourquoi donc pas à ses joies, à tout son être ?

SECTION VII.

LES TÉMOINS DE JÉSUS.

ARTICLE I.

Témoins de l'Ancien Testament.

Jésus a été prophète, et a témoigné pour lui-même.— Il est attesté par les deux Testaments, même par les généalogies de l'Ancien.

I. — Les prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits. Les saints ensuite[1] sont prédits, mais non prédisants. JÉSUS-CHRIST est prédit et prédisant.

II. — ...JÉSUS-CHRIST, que les deux Testaments regardent, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre.

III. — La généalogie de JÉSUS-CHRIST dans l'Ancien Testament est mêlée parmi tant d'autres inutiles, qu'elle ne peut être discernée. Si Moïse n'eût tenu registre que des ancêtres de JÉSUS-CHRIST, cela eût été trop visible. S'il n'eût pas marqué celle de JÉSUS-CHRIST, cela n'eût pas été assez visible. Mais, après tout, qui y regarde de près, voit celle de JÉSUS-CHRIST bien discernée par Thamar, Ruth, etc.

ARTICLE II.

Témoins du Nouveau Testament.

Apôtres, évangélistes, martyrs. — Hérétiques même. — Le Christ et Mahomet.

I. — JÉSUS-CHRIST n'a point voulu des témoignages des démons, ni de ceux qui n'avaient pas vocation[2] ; mais de Dieu et Jean-Baptiste.

II. — Les apôtres ont été trompés, ou trompeurs. L'un ou l'autre est difficile. Car il n'est pas possible de prendre un homme pour être ressuscité...

Tandis que JÉSUS-CHRIST était avec eux, il les pouvait soutenir ; mais après cela, s'il ne leur est apparu, qui les a fait agir ?

Preuves de Jésus-Christ. — L'hypothèse des apôtres fourbes est bien absurde. Qu'on la suive tout au long ; qu'on s'imagine

1. Qui ont suivi l'ère des prophètes.
2. Pour prêcher l'Évangile.

ces douze hommes, assemblés après la mort de JÉSUS-CHRIST, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par là toutes les puissances. Le cœur des hommes est étrangement penchant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un de ceux-là se fût démenti par tous ces attraits, et qui plus est par les prisons, par les tortures et par la mort, ils étaient perdus. Qu'on suive cela.

III. — Les Évangiles ne parlent de la virginité de la Vierge que jusques à la naissance de JÉSUS-CHRIST. Tout par rapport à JÉSUS-CHRIST [1].

IV. — Qui a appris aux évangélistes les qualités d'une âme parfaitement héroïque, pour la peindre si parfaitement en JÉSUS-CHRIST ? Pourquoi le font-ils faible dans son agonie ? Ne savent-ils pas peindre une mort constante [2] ? Oui, car le même saint Luc peint celle de saint Étienne plus forte que celle de JÉSUS-CHRIST. Ils le font donc capable de crainte avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et ensuite tout fort. Mais quand ils le font si troublé, c'est quand il se trouble lui-même ; et quand les hommes le troublent, il est tout fort.

V. — Le style de l'Évangile est admirable en tant de manières, et entre autres en ne mettant jamais aucune invective contre les bourreaux et ennemis de JÉSUS-CHRIST. Car il n'y en a aucune des historiens contre Judas, Pilate, ni aucun des Juifs.

Si cette modestie des historiens évangéliques avait été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère, et qu'ils ne l'eussent affectée que pour le faire remarquer ; s'ils n'avaient osé le remarquer eux-mêmes, ils n'auraient pas manqué de se procurer des amis, qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, et par un mouvement désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer à personne. Et je crois que plusieurs de ces choses n'ont point été remarquées ; et c'est ce qui témoigne la froideur avec laquelle la chose a été faite [3].

VI. — *Preuves de Jésus-Christ.* — JÉSUS-CHRIST a dit les choses grandes si simplement, qu'il semble qu'il ne les a pas pensées [4] ; et si nettement néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté, jointe à cette naïveté, est admirable.

1. Pascal répond ainsi à une objection tirée du silence de l'Évangile sur la virginité de Marie après la naissance de JÉSUS-CHRIST. C'est, dit-il, que l'Évangile ne relate que ce qui a rapport à lui ; et la virginité subséquente de Marie n'a plus de rapport avec lui. C'est une erreur, et l'Écriture n'est pas aussi muette que Pascal le croit sur ce point.

2. Subie avec courage.

3. La froide et exacte conscience avec laquelle l'Évangile a été écrit.

4. Qu'il n'a fait que les répéter. Mais, il le disait lui-même, ses paroles lui étaient dictées par son Père céleste dont l'infinie nature et l'infinie sagesse sont en lui. Il n'avait rien de la morgue des inventeurs de grands systèmes et de hautes théories.

VII. — Les exemples des morts généreuses des Lacédémoniens et autres ne nous touchent guère ; car qu'est-ce que cela nous apporte ? Mais l'exemple de la mort des martyrs nous touche ; car ce sont nos membres. Nous avons un lien commun avec eux : leur résolution peut former la nôtre, non seulement par l'exemple, mais parce qu'elle a peut-être mérité la nôtre. Il n'est rien de cela aux exemples des païens : nous n'avons point de liaison à eux ; comme on ne devient pas riche pour voir un étranger qui l'est, mais bien pour voir [1] son père ou son mari qui le soient.

VIII. — *Hérétiques.* — Ézéchiel [2]. Tous les païens disaient du mal d'Israël, et le Prophète aussi : et tant s'en faut que les Israélites eussent droit de lui dire : « Vous parlez comme les païens », qu'il fait sa plus grande force sur ce que les païens parlent comme lui.

IX. — *Différences entre Jésus-Christ et Mahomet.*

Les psaumes chantés par toute la terre [3].

Qui rend témoignage de Mahomet ? Lui-même. JÉSUS-CHRIST veut que son témoignage ne soit rien [4].

La qualité de témoins [5] fait qu'il faut qu'ils soient toujours et partout ; et, misérable, il est seul [6].

SECTION VIII.

LE CHRISTIANISME, PREUVE DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS.

Sa perpétuité. — Sa sainteté en laquelle se trouve le vrai bonheur. — Son absolue supériorité sur toute philosophie et toute religion humaines.

ARTICLE I.

Perpétuité du christianisme.

Seul, le christianisme est perpétuel sur la terre, en dépit des obstacles qui le renverseraient s'il n'était divin.

I. — Nulle secte ni religion n'a toujours été sur la terre, que la religion chrétienne.

1. Voir seulement servirait de peu. Pascal n'a-t-il pas voulu écrire *avoir ?*
2. Ce prophète a montré qu'on peut quelquefois invoquer le témoignage des ennemis de la vérité, des hérétiques par exemple, en faveur de la divinité de JÉSUS-CHRIST.
3. A la gloire de JÉSUS-CHRIST.
4. JÉSUS déclarait ne pas se contenter du témoignage qu'il se rendait à lui-même. (*Joan.*, v, 31.)
5. D'une religion universelle et perpétuelle.
6. Mahomet.

II. — *Perpétuité.* — Cette religion, qui consiste à croire que l'homme est déchu d'un état de gloire [1] et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu, mais qu'après cette vie [2] nous serons rétablis par un Messie qui devait venir, a toujours été sur la terre. Toutes choses ont passé, et celle-là a subsisté pour laquelle sont toutes choses.

Les hommes dans le premier âge du monde ont été emportés dans toutes sortes de désordres, et il y avait cependant des saints, comme Énoch, Lamech et d'autres, qui attendaient en patience le Christ promis dès le commencement du monde. Noé a vu la malice des hommes au plus haut degré ; et il a mérité de sauver le monde en sa personne, par l'espérance du Messie dont il a été la figure. Abraham était environné d'idolâtres, quand Dieu lui fit connaître le mystère du Messie, qu'il a salué de loin. Au temps d'Isaac et de Jacob, l'abomination était répandue sur toute la terre : mais ces saints vivaient en la foi ; et Jacob, mourant et bénissant ses enfants, s'écrie, par un transport qui lui fait interrompre son discours : « J'attends, ô mon Dieu, le Sauveur que vous avez promis : *Salutare tuum exspectabo, Domine* [3]. »

Les Égyptiens étaient infectés et d'idolâtrie et de magie ; le peuple de Dieu même était entraîné par leurs exemples. Mais cependant Moïse et d'autres croyaient celui qu'ils ne voyaient pas, et l'adoraient en regardant aux dons éternels qu'il leur préparait.

Les Grecs et les Latins ensuite ont fait régner les fausses déités ; les poètes ont fait cent diverses théologies ; les philosophes se sont séparés en mille sectes différentes : et cependant il y avait toujours au cœur de la Judée des hommes choisis qui prédisaient la venue de ce Messie, qui n'était connu que d'eux.

Il est venu enfin en la consommation des temps. Et depuis, on a vu naître tant de schismes et d'hérésies, tant renverser d'États, tant de changements en toutes choses ; et cette Église, qui adore celui qui a toujours été adoré, a subsisté sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable et tout à fait divin, c'est que cette religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle ; et toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance. C'est ce qui est étonnant, et qu'elle s'est maintenue sans fléchir et ployer sous la volonté des tyrans. Car il n'est pas étrange qu'un Etat

1. De grâce.
2. Dès cette vie même, quant à la grâce.
3. *Gen.*, XLIX, 18.

subsiste, lorsque l'on fait quelquefois céder ses lois à la nécessité, mais que [1]...

III. — La seule religion contre nature, contre le sens commun, contre nos plaisirs [2], est la seule qui ait toujours été.

IV. — Les États périraient, si on ne faisait ployer souvent les lois à la nécessité. Mais jamais la religion n'a souffert cela, et n'en a usé. Aussi il faut ces accommodements, ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en ployant, et ce n'est pas proprement se maintenir ; et encore périssent-ils enfin entièrement : il n'y en a point qui ait duré mille ans. Mais que cette religion se soit toujours maintenue, et inflexible, cela est divin.

V. — *Perpétuité.* — Qu'on considère que, depuis le commencement du monde, l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans interruption ; qu'il s'est trouvé des hommes qui ont dit que Dieu leur avait révélé qu'il devait naître un Rédempteur qui sauverait son peuple ; qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il avait eu révélation qu'il naîtrait de lui par un fils qu'il aurait ; que Jacob a déclaré que, de ses douze enfants, il naîtrait de Juda ; que Moïse et les prophètes sont venus ensuite déclarer le temps et la manière de sa venue ; qu'ils ont dit que la loi qu'ils avaient n'était qu'en attendant celle du Messie ; que jusque-là elle serait perpétuelle, mais que l'autre durerait éternellement ; qu'ainsi leur loi, ou celle du Messie, dont elle était la promesse, serait toujours sur la terre ; qu'en effet elle a toujours duré ; qu'enfin JÉSUS-CHRIST est venu dans toutes les circonstances prédites. Cela est admirable.

VI. — Il y aurait trop d'obscurité, si la vérité n'avait pas des marques visibles. C'en est une admirable qu'elle se soit toujours conservée dans une Église et une assemblée visible. Il y aurait trop de clarté, s'il n'y avait qu'un sentiment dans cette Eglise ; mais pour reconnaître quel est le vrai, il n'y a qu'à voir quel est celui qui a toujours été ; car il est certain que le vrai y a toujours été, et qu'aucun faux n'y a toujours été.

Perpétuité. — Ainsi, le Messie a toujours été cru. La tradition d'Adam était encore nouvelle en Noé et en Moïse. Les prophètes l'ont prédit depuis, en prédisant toujours d'autres choses dont les événements, qui arrivaient de temps en temps à la vue des hommes, marquaient la vérité de leur mission, et par conséquent celle de leurs promesses touchant le Messie. JÉSUS-CHRIST a fait des miracles, et les apôtres aussi, qui ont converti tous les païens ; et par là toutes les prophéties étant accomplies, le Messie est prouvé pour jamais.

1. Sans fléchir jamais, l'Église subsiste toujours, voilà qui est miraculeux.
2. Pascal entend la nature mauvaise, le sens commun perverti par les plaisirs illégitimes.

ARTICLE II.

Sainteté du christianisme.

Sainteté de doctrine, de morale, d'action, de souffrance et d'abnégation. — Sainteté qui donne le vrai bonheur.

I. — Nulle religion que la nôtre n'a enseigné que l'homme naît en péché, nulle secte de philosophes ne l'a dit : nulle n'a donc dit vrai.

II. — La vraie religion enseigne nos devoirs, nos impuissances (orgueil et concupiscence), et les remèdes (humilité, mortification).

III. — *Sainteté.* « *Effundam spiritum meum* [1]. » — Tous les peuples étaient dans l'infidélité et dans la concupiscence ; toute la terre fut ardente de charité. Les princes quittent leurs grandeurs ; les filles souffrent le martyre. D'où vient cette force ? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet et les marques de sa venue.

IV. — De tout ce qui est sur la terre, il [2] ne prend part qu'aux déplaisirs, non aux plaisirs [3]. Il aime ses proches, mais sa charité ne se renferme pas dans ces bornes, et se répand sur ses ennemis, et puis sur ceux de Dieu.

V. — J'aime la pauvreté, parce que JÉSUS-CHRIST l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde la fidélité à tout le monde. Je [ne] rends pas le mal à ceux qui m'en font, mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaie d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes, et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement ; et, soit que je sois seul ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu, qui les doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur, qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux, par la force de sa grâce à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur [4].

1. « Je répandrai mon esprit sur la terre. » (*Joel.*, II, 28.)
2. Le chrétien.
3. Il est de légitimes plais rs auxquels Dieu permet que le juste prenne part.
4. Voir ci-dessus, p. 24-25.

VI. — « *Comminutum cor* » [1]. SAINT PAUL [2]. Voilà le caractère chrétien.

« Albe vous a nommé, je ne vous connais plus. »
CORNEILLE [3].

Voilà le caractère inhumain. Le caractère humain est le contraire.

VII. — Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce [4] ; et qui en doute, ne sait ce que c'est que saint et qu'homme.

VIII. — Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable [5].

IX. — Avec combien peu d'orgueil un chrétien se croit-il uni à Dieu ! Avec combien peu d'abjection s'égale-t-il aux vers de la terre ! La belle manière de recevoir la vie et la mort, les biens et les maux !

X. — Il n'y a que la religion chrétienne qui rende l'homme aimable et heureux tout ensemble. Dans l'honnêteté [6], on ne peut être aimable et heureux tout ensemble.

ARTICLE III.

Transcendance absolue du Christianisme.

Nulle autre religion, nulle philosophie n'a donné, de Dieu et de l'homme, une doctrine théorique et pratique comparable à celle des chrétiens.

I. — Il faudrait que la vraie religion enseignât la grandeur, la misère, portât à l'estime et au mépris de soi, à l'amour et à la haine [7].

II. — Toute religion est fausse qui, dans sa foi, n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choses, et qui, dans sa morale, n'aime pas un seul Dieu comme objet [8] de toutes choses.

III. — Deux lois suffisent pour régler toute la république chrétienne, mieux que toutes les lois politiques [9].

1. « Cœur brisé. »
2. Selon toute apparence, Pascal eût ici rapporté le désir de saint Paul d'être victime d'expiation pour les juifs ses frères. (*Rom.*, IX, 3.)
3. Tragédie d'*Horace*.
4. Avec la coopération de l'homme.
5. Comme lui.
6. Dans la simple honnêteté dépourvue de religion.
7. C'est ce que fait le catholicisme : il nous montre notre vraie grandeur et nous la fait estimer et aimer ; il nous montre aussi notre misère, et nous en donne du mépris et de la haine.
8. Comme fin dernière.
9. Pascal veut peut-être indiquer la loi de l'amour de Dieu, et celle de l'amour du prochain.

IV. — Toute la conduite des choses doit avoir pour objet l'établissement et la grandeur de la religion ; les hommes doivent avoir en eux-mêmes des sentiments conformes à ce qu'elle nous enseigne ; et enfin elle doit être tellement l'objet et le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes puisse rendre raison, et de toute la nature de l'homme en particulier, et de toute la conduite du monde en général.

V. — La vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer son Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune ne l'a ordonné ; la nôtre l'a fait. Elle doit encore avoir connu la concupiscence et l'impuissance ; la nôtre l'a fait. Elle doit y avoir apporté les remèdes ; l'un est la prière. Nulle religion n'a demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre.

VI. — En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir [1]. Et sur cela j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi, d'une semblable nature : je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, ils me disent que non ; et sur cela, ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu y prendre d'attache ; et considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelques marques de soi.

Je vois plusieurs religions contraires, et par conséquent toutes fausses, excepté une. Chacune veut être crue par sa propre autorité, et menace les incrédules. Je ne les crois donc pas là-dessus ; chacun peut dire cela, chacun peut se dire prophète. Mais je vois la chrétienne où se trouvent des prophéties, et c'est ce que chacun ne peut faire...

VII. — ...Ils blasphèment ce qu'ils ignorent. La religion chrétienne consiste en deux points [2]. Il importe également aux hommes de les connaître, et il est également dangereux de les ignorer. Et il est également de la miséricorde de Dieu d'avoir donné des marques des deux.

Et cependant ils prennent sujet de conclure qu'un de ces

1. Toujours même exagération et même éloquence.
2. On verra un peu plus loin quels ils sont.

points [1] n'est pas, de ce qui [2] leur devrait faire conclure l'autre. Les sages qui ont dit qu'il y a un Dieu ont été persécutés, les Juifs haïs, les Chrétiens encore plus. Ils ont vu par lumière naturelle que, s'il y a une véritable religion sur la terre, la conduite de toutes choses doit y tendre comme à son centre. Et sur ce fondement, ils prennent lieu de blasphémer la religion chrétienne, parce qu'ils la connaissent mal. Ils s'imaginent qu'elle consiste simplement en l'adoration d'un Dieu considéré comme grand, et puissant, et éternel ; ce qui est proprement le déisme, presque aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme, qui y est tout à fait contraire. Et de là ils concluent que cette religion n'est pas véritable, parce qu'ils ne voient pas que toutes choses concourent à l'établissement de ce point, que Dieu ne se manifeste pas aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourrait faire.

Mais qu'ils en concluent ce qu'ils voudront contre le déisme, ils n'en concluront rien contre la religion chrétienne qui consiste proprement au mystère du Rédempteur, qui, unissant en lui les deux natures, humaine et divine, a retiré les hommes de la corruption du péché pour les réconcilier à Dieu en sa personne divine.

Elle enseigne donc aux hommes ces deux vérités : et qu'il y a un Dieu dont les hommes sont capables, et qu'il y a une corruption dans la nature qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connaître l'un et l'autre de ces points ; et il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître le Rédempteur qui l'en peut guérir. Une seule de ces connaissances fait, ou l'orgueil des philosophes, qui ont connu Dieu et non leur misère, ou le désespoir des athées, qui connaissent leur misère sans Rédempteur. Et ainsi, comme il est également de la nécessité de l'homme de connaître ces deux points, il est aussi également de la miséricorde de Dieu de nous les avoir fait connaître. La religion chrétienne le fait ; c'est en cela qu'elle consiste. Qu'on examine l'ordre du monde sur cela, et qu'on voie si toutes choses ne tendent pas à l'établissement des deux chefs [3] de cette religion.

VIII. — Si l'on ne se connaît plein de superbe, d'ambition, de concupiscence, de faiblesse, de misère et d'injustice, on est bien aveugle. Et si en le connaissant on ne désire d'en être délivré, que peut-on dire d'un homme [4] ?... Que peut-on donc

1. L'existence de Dieu.
2. L'incapacité de la raison humaine, d'où Pascal prétend tirer la preuve du péché originel.
3. Points principaux.
4. D'un tel homme.

avoir que de l'estime pour une religion qui connaît si bien les défauts de l'homme, et que du désir pour la vérité d'une religion qui y promet des remèdes si souhaitables ?

IX. — *Après avoir entendu la nature de l'homme* [1]. — Il faut, pour qu'une religion soit vraie, qu'elle ait connu notre nature. Elle doit avoir connu la grandeur et la petitesse, et la raison de l'une et de l'autre. Qui l'a connue, que la chrétienne ?

X. — Pour moi, j'avoue qu'aussitôt que la religion chrétienne découvre ce principe, que la nature des hommes est corrompue et déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette vérité : car la nature est telle [2], qu'elle marque partout un Dieu perdu, et dans l'homme et hors de l'homme, et une nature corrompue.

XI. — La vraie nature de l'homme, son vrai bien, et la vraie vertu, et la vraie religion, sont choses dont la connaissance est inséparable.

XII. — Sans ces divines connaissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon, ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur faiblesse présente ? Car, ne voyant pas la vérité entière, ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu. Les uns considérant la nature comme incorrompue, les autres comme irréparable, ils n'ont pu fuir ou l'orgueil ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices; puisqu'ils ne peuvent sinon, ou s'y abandonner par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car, s'ils connaissaient l'excellence de l'homme, ils en ignoraient la corruption ; de sorte qu'ils évitaient bien la paresse, mais ils se perdaient dans la superbe. Et s'ils reconnaissaient l'infirmité de la nature, ils en ignoraient la dignité : de sorte qu'ils pouvaient bien éviter la vanité, mais c'était en se précipitant dans le désespoir.

De là viennent les diverses sectes des stoïques et des épicuriens, des dogmatistes et des académiciens, etc. La seule religion chrétienne a pu guérir ces deux vices, non pas en chassant l'un par l'autre, par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un et l'autre, par la simplicité de l'Évangile. Car elle apprend aux justes, qu'elle élève jusqu'à la participation de la Divinité même, qu'en ce sublime état ils portent encore la source de toute la corruption, qui les rend durant toute la vie sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché ; et elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur Rédempteur [3]. Ainsi, donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, et consolant

1. Voir ci-dessus, ch. II.
2. Vue avec les préjugés jansénistes.
3. Nous sommes heureux de remarquer cet accord de Pascal avec l'Église sur un point que les Jansénistes ont obscurci de tout leur pouvoir.

ceux qu'elle condamne, elle tempère avec tant de justesse la crainte avec l'espérance par cette double capacité qui est commune à tous, et de la grâce et du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespoir; et qu'elle élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler : faisant bien voir par là qu'étant seule exempte d'erreur et de vice, il n'appartient qu'à elle d'instruire et de corriger les hommes.

Qui peut donc refuser à ces célestes lumières de les croire et de les adorer? Car, n'est-il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence? Et n'est-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition? Que nous crie donc ce chaos et cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante, qu'il est impossible de résister?

XIII. — Nous ne concevons ni l'état glorieux [1] d'Adam, ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite en nous. Ce sont choses qui se sont passées dans l'état d'une nature toute différente de la nôtre, et qui passent notre capacité présente [2]. Tout cela nous est inutile à savoir pour en sortir; et tout ce qu'il nous importe de connaître est que nous sommes misérables, corrompus, séparés de Dieu, mais rachetés par JÉSUS-CHRIST; et c'est de quoi nous avons des preuves admirables sur la terre. Ainsi les deux preuves de la corruption et de la rédemption se tirent des impies, qui vivent dans l'indifférence de la religion, et des Juifs, qui en sont les ennemis irréconciliables [3].

XIV. — On a beau dire, il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d'étonnant [4]. C'est parce que vous y êtes né, dira-t-on. Tant s'en faut; je me roidis contre, par cette raison-là même, de peur que cette prévention ne me suborne. Mais, quoique j'y sois né, je ne laisse pas de le trouver ainsi.

XV. — Qui peut ne pas admirer et embrasser une religion qui connaît à fond ce qu'on reconnaît d'autant plus qu'on a plus de lumière?

XVI. — Le christianisme est étrange! Il ordonne à l'homme de reconnaître qu'il est vil, et même abominable; et lui ordonne de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contre-poids,

1. Pourquoi donc affecter de dire que l'état d'Adam était « glorieux »? C'était simplement l'état de grâce avec des dons préternaturels, mais non la « gloire » qui ne se possède qu'au ciel.
2. La foi du moins nous en instruit amplement et clairement.
3. Nous avons observé déjà l'inefficacité de ces preuves.
4. Et qui attire par le fait même.

cette élévation le rendrait horriblement vain, ou cet abaissement le rendrait terriblement abject.

XVII. — La misère persuade le désespoir, l'orgueil persuade la présomption. L'Incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère, par la grandeur du remède qu'il a fallu.

XVIII. — ...Non pas un abaissement qui nous rende incapables du bien, ni une sainteté exempte du mal [1].

XIX. — Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir et de perdre la grâce, à cause du double péril où il est toujours exposé, de désespoir ou d'orgueil.

XX. — Les philosophes ne prescrivaient point des sentiments proportionnés aux deux états. Ils inspiraient des mouvements de grandeur pure, et ce n'est pas l'état de l'homme. Ils inspiraient des mouvements de bassesse pure, et ce n'est pas l'état de l'homme. Il faut des mouvements de bassesse, non de nature, mais de pénitence [2] ; non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvements de grandeur, non de mérite, mais de grâce [3], et après avoir passé par la bassesse.

XXI. — S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout : tout par lui, tout pour lui [4]. Il faut donc que la vraie religion nous enseigne à n'adorer que lui et à n'aimer que lui [5]. Mais, comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connaissons pas, et d'aimer autre chose que nous [6], il faut que la religion qui instruit de ces devoirs nous instruise aussi de ces impuissances, et qu'elle nous apprenne aussi les remèdes. Elle nous apprend que par un homme [7] tout a été perdu, et la liaison rompue entre Dieu et nous ; et que, par un homme [8], la liaison est réparée.

Nous naissons si contraires à cet amour de Dieu, et il est si nécessaire, qu'il faut que nous naissions coupables, ou Dieu serait injuste [9].

XXII. — Toute la foi consiste en JÉSUS-CHRIST et en Adam ; et toute la morale, en la concupiscence et en la grâce [10].

---

1. Voilà ce que la religion catholique nous propose.
2. Ce n'est pas la nature, mais la vertu de pénitence qui doit nous inspirer des « mouvements de bassesse », et ainsi nous relever par cette bassesse même.
3. Nos « mouvements de grandeur » doivent venir, non de notre mérite naturel qui est nul, mais de la grâce divine qui nous ennoblit.
4. Dieu.
5. Et le reste pour lui.
6. Notre impuissance n'est ni si grande ni si honteuse.
7. Adam.
8. JÉSUS-CHRIST.
9. Ce n'est pas notre contrariété naturelle à cet amour de Dieu qui nous fait coupables dès notre naissance. Elle n'est pas, du reste, aussi forte que le soutient Pascal. Ce qui nous rend coupables, c'est la privation de la grâce sanctifiante qui devrait être en nous, et qui n'y est pas par suite de la chute d'Adam.
10. Incomplet et paradoxal.

XXIII. — Il faut que l'extérieur soit joint à l'intérieur pour obtenir de Dieu, c'est-à-dire que l'on se mette à genoux, prie des lèvres, etc., afin que l'homme orgueilleux qui n'a voulu se soumettre à Dieu soit maintenant soumis à la créature [1]. Attendre de cet extérieur le secours est être superstitieux; ne vouloir pas le joindre à l'intérieur est être superbe.

XXIV. — Les autres religions, comme les païennes, sont plus populaires ; car elles sont en extérieur ; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles ; mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur et d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur, et abaisse les superbes à l'extérieur, et n'est pas parfaite sans les deux: car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre.

XXV. — Nulle autre religion n'a proposé de se haïr [2]. Nulle autre religion ne peut donc plaire à ceux qui se haïssent, et qui cherchent un être véritablement aimable. Et ceux-là, s'ils n'avaient jamais ouï parler de la religion d'un Dieu humilié, l'embrasseraient incontinent.

XXVI. — ... Nulle autre n'a connu que l'homme est la plus excellente créature. Les uns, qui ont bien connu la réalité de son excellence, ont pris pour lâcheté et pour ingratitude les sentiments bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes; et les autres, qui ont bien connu combien cette bassesse est effective, ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur, qui sont aussi naturels à l'homme.

Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns ; voyez celui auquel vous ressemblez, et qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblables à lui; la sagesse vous y égalera, si vous voulez la suivre [3]. Et les autres lui disent: Baissez vos yeux vers la terre, chétif ver que vous êtes, et regardez les bêtes, dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme ? Sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes? Quelle effroyable distance ! Que serons-nous donc ? Qui ne voit par tout cela que l'homme est égaré, qu'il est tombé de sa place, qu'il la cherche avec inquiétude, qu'il ne la peut plus retrouver [4]? Et qui l'y adressera donc ? Les plus grands hommes ne l'ont pu.

---

1. Ce motif singulier n'est pas celui qui justifie les pratiques du culte extérieur. Il ne s'agit pas de soumettre l'homme à son corps, mais le corps lui-même à l'âme et à Dieu.
2. Soi-même, dans ce qu'on a de mauvais.
3. En marge : « Haussez la tête, hommes libres, dit Épictète. » (*Morale*, I, 18.)
4. On sait ce qu'il faut penser de cette preuve.

XXVII. — Le Dieu des chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments ; c'est la part des païens et des épicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent ; c'est la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens [1], est un Dieu d'amour et de consolation : c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède ; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie ; qui s'unit au fond de leur âme ; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour ; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

XXVIII. — *Que Dieu s'est voulu cacher.* — S'il n'y avait qu'une religion, Dieu serait bien manifeste. S'il n'y avait des martyrs qu'en notre religion, de même [2].... Dieu étant ainsi caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas véritable ; et toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. La nôtre fait tout cela : *Vere tu es Deus absconditus* [3].

XXIX. — ... Dès là [4] je refuse toutes les autres religions : par là je trouve réponse à toutes les objections. Il est juste qu'un Dieu si pur ne se découvre qu'à ceux dont le cœur est purifié. Dès là cette religion m'est aimable, et je la trouve déjà assez autorisée par une si divine morale ; mais j'y trouve de plus...

Je trouve d'effectif que depuis que la mémoire des hommes dure, il est annoncé constamment aux hommes qu'ils sont dans une corruption universelle, mais qu'il viendra un réparateur. Que ce n'est pas un homme qui le dit, mais une infinité d'hommes, et un peuple entier, prophétisant et fait exprès durant quatre mille ans. Ainsi je tends les bras à mon libérateur, qui, ayant été prédit durant quatre mille ans, est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre dans les temps et dans toutes les circonstances qui en ont été prédites ; et, par sa grâce, j'attends la mort en paix, dans l'espérance de lui être éternellement uni ; et je vis cependant avec joie, soit dans les biens qu'il lui plaît de me donner, soit dans les maux qu'il m'envoie pour mon bien, et qu'il m'a appris à souffrir par son exemple.

---

1. Le Dieu des chrétiens est aussi et d'abord le Dieu de la création et de la providence.
2. Mais il n'en est pas ainsi, et Dieu est caché.
3. « Vraiment vous êtes un Dieu caché. » (*Is.*, XLV, 15.)
4. Dès que la religion chrétienne est démontrée la plus pure de toutes.

SECTION IX.

DE QUELQUES PRÉTENDUES CONTRADICTIONS DANS LE CHRISTIANISME.

ARTICLE I.

Observations préliminaires.

Source de ces apparentes contrariétés. — La Bible. — L'incompréhensible originel.

I. — *Source des contrariétés*[1]. — Un Dieu humilié, et jusqu'à la mort de la croix : un Messie triomphant de la mort par sa mort. Deux natures en JÉSUS-CHRIST ; deux avènements ; deux états de la nature de l'homme.

Contradiction. — On ne peut faire une bonne physionomie[2] qu'en accordant toutes nos contrariétés, et il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordantes sans accorder les contraires. Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

Ainsi, pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants, mais d'en avoir un qui accorde les passages même contraires.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Écriture et des prophètes. Ils avaient assurément trop bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs ; mais en JÉSUS-CHRIST toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sauraient accorder la cessation de la royauté et principauté, prédite par Osée, III, 4, avec la prophétie de Jacob[3].

Si on prend la loi, les sacrifices, et le royaume, pour réalités, on ne peut accorder tous les passages. Il faut donc par nécessité qu'ils ne soient que figures. On ne saurait pas même accorder les passages d'un même auteur, ni d'un même livre, ni

1. Dans le langage des Écritures.
2. Un portrait moral, voire même un portrait physique.
3. Qui prédit la permanence du sceptre dans la tribu de Juda jusqu'à l'arrivée du Désiré des nations. (*Gen.*, XLIX, 10.)

quelquefois d'un même chapitre. Ce qui marque trop quel était le sens de l'auteur. Comme quand Ézéchiel, ch. XX [1], dit qu'on vivra dans les commandements de Dieu et qu'on n'y vivra pas.

II. — *Incompréhensible.* — Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être. Le nombre infini. Un espace infini, égal au fini [2].

ARTICLE II.

Objections particulières.

Le péché originel. — L'incarnation. — Les fausses religions. — La résurrection.

I. — « Le péché originel est folie devant les hommes, mais on le donne pour tel. Vous ne me [3] devez donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puisque je la donne pour être sans raison [4]. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, *sapientius est hominibus* [5]. Car, sans cela, que dira-t-on qu'est l'homme ? Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose contre la raison [6] ; et que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente ? »

II. — *Incroyable que Dieu s'unisse à nous.* — Cette considération n'est tirée que de la vue de notre bassesse. Mais si vous l'avez bien sincère [7], suivez-la aussi loin que moi, et reconnaissez que nous sommes en effet si bas, que nous sommes par nous-mêmes incapables de connaître si sa miséricorde ne peut pas nous rendre capables de lui. Car je voudrais savoir d'où cet animal [8], qui se reconnaît si faible, a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère. L'homme sait si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne sait pas ce qu'il est lui-même : et, tout troublé de la vue de son propre état, il ose dire que Dieu ne peut pas le rendre capable de sa communication ! Mais je voudrais lui demander si Dieu

1. Versets 13, 21, 25.
2. Ni le nombre infini, ni l'espace infini, surtout égal au fini, ne sauraient exister ; Pascal confond l'indéfini avec l'infini.
3. C'est la sagesse divine qui parle.
4. Fausse application du mot de *folie* employée par S. Paul. La raison du péché originel est au contraire très accessible à notre esprit dès qu'elle lui est proposée par la révélation.
5. *I Cor.*, I, 25.
6. Contre la raison mal éclairée, oui : mais non pas contre la raison suffisamment instruite de l'état de la question,
7. Cette considération : qu'il est incroyable que Dieu s'unisse à nous.
8. L'homme. Pascal aime, on le voit, à le trainer dans la boue. Encore s'il n'exagérait pas, comme il le fait de nouveau ici, la faiblesse intellectuelle de cet « animal » !

demande autre chose de lui, sinon qu'il l'aime en le connaissant ; et pourquoi il croit que Dieu ne peut se rendre connaissable et aimable à lui, puisqu'il est naturellement capable d'amour et de connaissance. Il est sans doute [1] qu'il connaît au moins qu'il est, et qu'il aime quelque chose. Donc, s'il voit quelque chose dans les ténèbres où il est, et s'il trouve quelque sujet d'amour parmi les choses de la terre, pourquoi, si Dieu lui donne quelques rayons de son essence, ne sera-t-il pas capable de le connaître et de l'aimer en la manière qu'il lui plaira se communiquer à nous ? Il y a donc sans doute une présomption insupportable dans ces sortes de raisonnements, quoique ils paraissent fondés sur une humilité apparente, qui n'est ni sincère, ni raisonnable, si elle ne nous fait confesser que, ne sachant de nous-mêmes qui nous sommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.

III. — Si l'on veut dire que l'homme est trop peu pour mériter la communication avec Dieu, il faut être bien grand pour en juger [2].

IV. — L'homme n'est pas digne de Dieu [3], mais il n'est pas incapable d'en être rendu digne.

Il est indigne de Dieu de se joindre à l'homme misérable ; mais il n'est pas indigne de Dieu de le tirer de sa misère.

V. — *Sur ce que la religion chrétienne n'est pas unique.* — Tant s'en faut que ce soit une raison qui fasse croire qu'elle n'est pas la véritable, qu'au contraire, c'est ce qui fait voir qu'elle l'est [4].

VI. — *Athées.* — Quelle raison ont-ils de dire qu'on ne peut ressusciter ? que c'est plus difficile de naître ou de ressusciter ? que ce qui n'a jamais été soit, ou que ce qui a été soit encore ? Est-il plus facile [5] de venir en être que d'y revenir ? La coutume nous rend l'un facile ; le manque de coutume rend l'autre impossible [6]. Populaire façon de juger.

VII. — Qu'ont-ils à dire contre la résurrection ?... Qu'est-il plus difficile de produire un homme ou un animal, que de le reproduire ?...

VIII. — Toutes ces contrariétés, qui semblaient le plus m'éloigner de la connaissance de la religion, est ce qui m'a le plus tôt conduit à la véritable.

---

1. Il n'est pas douteux. — Mais, au contraire, cela est fort douteux si l'on prend au sérieux ce qui précède.

2. Réponse à une objection des incrédules contre la possibilité de la révélation.

3. N'exagérons pas : l'œuvre n'est-elle pas toujours digne, en un certain sens, de l'ouvrier qui n'a pas dédaigné de la faire ?

4. A cause de son incomparable supériorité sur toutes les autres.

5. Le manuscrit : *plus difficile ;* mais c'est évidemment un *lapsus.*

6. L'habitude de voir naître, sans voir ressusciter, fait qu'on juge l'un facile et l'autre impossible.

SECTION X.

L'ÉGLISE ET LA VÉRITÉ.

ARTICLE UNIQUE.

Les luttes contre l'Église.

Pourquoi tant de luttes contre l'Église. — L'Église, la vérité, la sécurité.

I. — L'Église a toujours été combattue par des erreurs contraires [1], mais peut-être jamais en même temps, comme à présent. Et si elle en souffre plus, à cause de la multiplicité d'erreurs, elle en reçoit cet avantage qu'elles se détruisent.

Elle se plaint des deux, mais bien plus des calvinistes, à cause du schisme [2].

Il est certain que plusieurs des deux contraires sont trompés, il faut les désabuser.

La foi embrasse plusieurs vérités qui semblent se contredire. *Temps de rire, de pleurer* [3], etc. *Responde, ne respondeas* [4], etc.

La source en est l'union des deux natures en JÉSUS-CHRIST [5].

Et aussi les deux mondes [6]. La création d'un nouveau ciel et nouvelle terre ; nouvelle vie, nouvelle mort [7] ; toutes choses doublées, et les mêmes noms demeurant [8].

Et enfin les deux hommes qui sont dans les justes, car ils sont les deux mondes, et un membre et image de JÉSUS-CHRIST. Et ainsi tous les noms leur conviennent, de juste, pécheur ; mort, vivant ; vivant, mort ; élu, réprouvé ; etc.

Il y a donc un grand nombre de vérités, et de foi et de morale, qui semblent répugnantes, et qui subsistent toutes dans un ordre admirable.

La source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques-

1. Entre elles.
2. Les deux erreurs qui, au dire de Pascal, affligeaient l'Église de son temps, était le calvinisme, à la fois erreur et schisme, qui niait la liberté humaine, et le molinisme à qui Pascal faisait l'honneur de ne pas le prendre pour un schisme, encore qu'il l'accusât faussement de nier la grâce.
3. *Eccl.*, III, 1-8.
4. « Réponds, ne réponds pas. »
5. Beaucoup d'apparentes antinomies dans le dogme catholique procèdent de là, en effet.
6. Le monde de la nature et celui de la grâce.
7. Vie de la grâce, mort à la nature.
8. Les mêmes choses, désignées par les mêmes noms, ont deux états, suivant qu'elles sont naturelles ou surnaturelles.

unes de ces vérités ; et la source de toutes les objections que nous font les hérétiques est l'ignorance de quelques-unes de nos vérités.

Et d'ordinaire il arrive que, ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées, et croyant que l'aveu [1] de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une, ils excluent l'autre, et pensent que nous, au contraire [2]. Or, l'exclusion est la cause de leur hérésie; et l'ignorance que nous tenons l'autre [3], cause leurs objections.

1er exemple: JÉSUS-CHRIST est Dieu et homme. Les ariens, ne pouvant allier ces choses, qu'ils croient incompatibles, disent qu'il est homme : en cela ils sont catholiques. Mais ils nient qu'il soit Dieu : en cela ils sont hérétiques. Ils prétendent que nous nions son humanité : en cela ils sont ignorants.

2e exemple, sur le sujet du Saint Sacrement: Nous croyons que la substance du pain étant changée, et consubstantiellement [4], en celle du corps de Notre-Seigneur, JÉSUS-CHRIST y est présent réellement. Voilà une des vérités. Une autre est que ce sacrement est aussi une des figures de la croix [5] et de la gloire, et une commémoration des deux [6]. Voilà la foi catholique, qui comprend ces deux vérités qui semblent opposées.

L'hérésie d'aujourd'hui [7], ne concevant pas que ce sacrement contient tout ensemble, et la présence de JÉSUS-CHRIST et sa figure, et qu'il soit sacrifice et commémoration de sacrifice, croit qu'on ne peut admettre l'une de ces vérités sans exclure l'autre pour cette raison.

Ils s'attachent à ce point seul, que ce sacrement est figuratif: et en cela ils ne sont pas hérétiques. Ils pensent que nous excluons cette vérité : et de là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Pères qui le disent. Enfin, ils nient la présence [8] : et en cela ils sont hérétiques.

3e exemple : les indulgences [9].

C'est pourquoi le plus court moyen pour empêcher les héré-

1. L'affirmation.
2. Ils pensent que nous faisons comme eux, mais à l'inverse, excluant l'une des deux vérités, et justement celle qu'ils admettent.
3. L'ignorance où ils sont de notre assentiment aux deux vérités dont ils rejettent l'une, gardant l'autre.
4. Pascal a voulu dire : *transubstantiellement*, ou bien il n'a pas su ce que signifiait *consubstantiellement*, et il a employé une expression, non seulement inexacte, mais sentant le luthéranisme.
5. Pas une figure de la croix, mais un mémorial du sacrifice de la croix.
6. Pas une commémoration du bonheur éternel, de la gloire, mais une figure et un gage.
7. Le protestantisme.
8. La présence réelle du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST sous les accidents eucharistiques.
9. Il serait facile, mais il est peu nécessaire, de développer ce 3e exemple proposé par Pascal.

sies est d'instruire de toutes les vérités ; et le plus sûr moyen de les réfuter [1] est de les déclarer toutes [2]. Car que diront les hérétiques [3] ?

Tous errent d'autant plus dangereusement qu'ils suivent chacun une vérité. Leur faute n'est pas de suivre une fausseté [4], mais de ne pas suivre une autre vérité.

II. — L'histoire de l'Église doit être proprement appelée l'histoire de la vérité [5].

III. — Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature [6].

SECTION XI.

DE LA CERTITUDE DU CHRISTIANISME.

ARTICLE I.

La Foi.

Notre religion est certaine, mais non d'une certitude purement naturelle. — La foi n'est pas le résultat du raisonnement. — Elle est la solution de toutes les difficultés.

I. — S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion ; car elle n'est pas certaine [7]. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain ! Les voyages sur mer, les batailles ! Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain [8] ; et qu'il y a plus de certitude à la religion, que non pas que nous voyions le jour de demain : car il n'est pas certain que nous voyions demain [9], mais il est certainement

1. Les hérésies.
2. De bien expliquer toutes les vérités de la foi.
3. Hélas ! ce que disait Pascal : qu'il était dans le vrai, que le Pape était trompé par les jésuites, que l'Église n'entendait pas bien ce dont il s'agissait.
4. Mais, de deux vérités essentiellement liées entre elles, n'en admettre qu'une, séparée et isolée, c'est déjà la fausser dans son essence même.
5. Parce que l'Église est la colonne et l'appui de la vérité, comme dit saint Paul. (1 *Tim.*, III, 15.)
6. Elles ne la feront pas sombrer.
7. Si elle n'est pas certaine, elle n'est que probable. Et Pascal y adhère fortement sur cette simple probabilité ?
8. Comment peut-on, après de telles déclarations, douter encore de l'irrémédiable scepticisme de Pascal ?
9. Si cela n'est pas certain métaphysiquement et nécessairement, c'est du moins physiquement et naturellement certain. Il y a plusieurs sortes de certitude, et Pascal a grandement perdu à l'ignorer.

possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit ; mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas [1] ? Or, quand on travaille pour demain et pour l'incertain, on agit avec raison. Car on doit travailler pour l'incertain [2], par la règle des partis qui est démontrée.

II. — Notre religion est sage et folle. Sage, parce qu'elle est la plus savante, et la plus fondée en miracles, prophéties, etc. Folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est ; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont [3]. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux* [4]. Et ainsi saint Paul, qui est venu en sagesse et signes, dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes, car il venait pour convertir [5]. Mais ceux qui ne viennent que pour convaincre peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et signes [6].

III. — Les prophéties, les miracles mêmes et les preuves de notre religion ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants [7]. Mais ils le sont aussi de telle sorte qu'on ne peut dire que ce soit être sans raison que de les croire. Ainsi il y a de l'évidence et de l'obscurité, pour éclairer les uns et obscurcir les autres [8]. Mais l'évidence est telle qu'elle surpasse, ou égale pour le moins [9], l'évidence du contraire ; de sorte que ce n'est pas la raison qui puisse déterminer à ne la pas suivre ; et ainsi ce ne peut être que la concupiscence et la malice du cœur. Et par ce moyen il y a assez d'évidence pour condamner, et non assez pour convaincre : afin qu'il paraisse qu'en ceux qui la suivent, c'est la grâce et non la raison [10] qui fait suivre ; et qu'en ceux qui la fuient, c'est la concupiscence, et non la raison, qui fait fuir.

IV. — La foi est un don de Dieu. Ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement. Les autres religions

---

1. Très certainement il était possible que Dieu n'instituât pas de religion surnaturelle, et que le christianisme n'existât pas. Mais il est absolument certain que Dieu l'a fait et qu'il existe.
2. Quand le certain fait défaut, ce qui n'est pas le cas.
3. Ce sont pourtant des motifs de crédibilité nécessaires.
4. « Afin que la croix du Christ ne soit pas inutile. » (*I Cor.*, I, 17.) C'est la vertu de la croix, la grâce divine, qui détermine la foi en nous.
5. *I Cor.*, I, 22-25. Les signes sont des miracles.
6. Purement humains.
7. Ils n'ont pas l'évidence « brutale » d'une opération d'arithmétique, mais une évidence très nette et très suffisante pour donner la certitude.
8. Pascal revient sans cesse au prétendu dessein de Dieu de perdre une partie des hommes.
9. Ce ne serait pas assez, et nous ne nous en contenterions pas.
10. La grâce assurément, mais la raison aussi. L'Église enseigne qu'il y a, dans ses preuves, assez d'évidence pour convaincre.

ne disent pas cela de leur foi ; elles ne donnaient que le raisonnement pour y arriver, qui n'y mène pas néanmoins [1].

V. — Le voile [2] qui est sur ces livres de l'Écriture pour les Juifs y est aussi pour les mauvais Chrétiens, et pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mêmes. Mais qu'on est bien disposé à les entendre et à connaître JÉSUS-CHRIST, quand on se hait véritablement soi-même !

VI. — Que je hais ces sottises, de ne pas croire l'Eucharistie, etc... ! Si l'Évangile est vrai, si JÉSUS-CHRIST est Dieu, quelle difficulté y a-t-il là ?

ARTICLE II.

L'incrédulité.

La certitude du Christianisme n'empêche pas qu'il y ait des incrédules et des damnés.

I. — Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner.

II. — Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire. Non, c'est pour vous éloigner de croire [3].

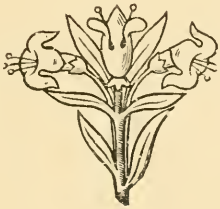
III. — *Deux sortes d'hommes en chaque religion.* — Parmi les Païens, des adorateurs des bêtes ; et les autres, adorateurs d'un seul Dieu dans la religion naturelle. Parmi les Juifs, les charnels, et les spirituels qui étaient les Chrétiens de la loi ancienne. Parmi les Chrétiens, les grossiers, qui sont les Juifs de la loi nouvelle. Les Juifs charnels attendaient un Messie charnel, et les Chrétiens grossiers croient que le Messie les a dispensés d'aimer Dieu. Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens adorent un Messie qui les fait aimer Dieu.

Les Juifs charnels et les Païens ont des misères, et les Chrétiens aussi. Il n'y a point de Rédempteur pour les Païens [4], car ils n'en espèrent pas seulement. Il n'y a point de Rédempteur pour les Juifs [5], ils l'espèrent en vain. Il n'y a de Rédempteur que pour les Chrétiens.

IV. — Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les Chrétiens et les Païens. Les Païens ne connaissent point Dieu, et

1. Il est certain que le raisonnement logique ne prouva jamais la vérité d'aucune fausse religion.
2. L'obscurité.
3. Pascal s'adresse aux réprouvés, et il leur applique sa fausse doctrine de la volonté que Dieu a de les damner par le même moyen qu'il emploie pour sauver les élus.
4. Par leur faute volontaire.
5. Voir la note précédente.

n'aiment que la terre. Les Juifs connaissent le vrai Dieu et n'aiment que la terre. Les Chrétiens connaissent le vrai Dieu, et n'aiment point la terre. Les Juifs et les Païens aiment les mêmes biens. Les Juifs et les Chrétiens connaissent le même Dieu. Les Juifs étaient de deux sortes: les uns n'avaient que les affections païennes, les autres avaient les affections chrétiennes.



CHAPITRE VII.

Sur divers sujets de morale.

Bien et mal. Vanités, vices, imperfections. Vie du juste, extérieure et intérieure. La mort et le jugement.

ARTICLE I.

BIEN ET MAL.

Comment il faut les entendre.

I. — *La Charité.*[1] — On ne s'éloigne [de Dieu] qu'en s'éloignant de la charité. Nos prières et nos vertus sont abomination devant Dieu, si elles ne sont les prières et les vertus de JÉSUS-CHRIST. Et nos péchés ne seront jamais l'objet de la [miséricorde], mais de la justice de Dieu, s'ils ne sont ceux de JÉSUS-CHRIST[2]. Il a adopté nos péchés, et nous a admis à son alliance; car les vertus lui sont propres, et les péchés étrangers ; et les vertus nous sont étrangères, et nos péchés nous sont propres.

Changeons la règle que nous avons prise jusqu'ici pour juger de ce qui est bon. Nous en avions pour règle notre volonté, prenons maintenant la volonté de Dieu : tout ce qu'il veut nous est bon et juste, tout ce qu'il ne veut...

Tout ce que Dieu ne veut pas est défendu. Les péchés sont défendus par la déclaration générale que Dieu a faite qu'il ne les voulait pas. Les autres choses qu'il a laissées sans défense générale, et qu'on appelle par cette raison permises, ne sont pas néanmoins toujours permises. Car quand Dieu en éloigne quelqu'une de nous, et que par l'événement, qui est une mani-

1. L'amour parfait de Dieu, toujours uni à la grâce sanctifiante.
2. Nous avons déjà dit que cette manière de parler est trop dure.

festation de la volonté de Dieu, il paraît que Dieu ne veut pas que nous ayons cette chose, cela nous est défendu alors comme le péché, puisque la volonté de Dieu est que nous n'ayons non plus l'un que l'autre. Il y a cette différence seule entre ces deux choses, qu'il est sûr que Dieu ne voudra jamais le péché, au lieu qu'il ne l'est pas qu'il ne voudra jamais l'autre. Mais tandis que Dieu ne la veut pas, nous la devons regarder comme péché ; tandis que l'absence de la volonté de Dieu, qui est seule toute la bonté et toute la justice, la rend injuste et mauvaise [1].

II. — Le mal est aisé, il y en a une infinité ; le bien est presque unique. Mais un certain genre de mal est aussi difficile à trouver que ce qu'on appelle bien ; et souvent on fait passer pour bien, à cette marque, ce mal particulier. Il faut même une grandeur extraordinaire d'âme pour y arriver, aussi bien qu'au bien [2].

ARTICLE II.

Concupiscences, vices, imperfections.

Insatiables concupiscences. — Injuste égoïsme. — Vices tenaces et subtils. — Conversions réelles ou apparentes. — Danger du théâtre pour les chrétiens. — Quelques imperfections.

I. — Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi* [3]. Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent ! Heureux ceux qui, étant sur ces fleuves, non pas plongés, non pas entraînés, mais immobiles, sont affermis, non pas debout, mais assis dans une assiette basse et sûre, d'où ils ne se relèvent jamais avant la lumière [4], mais, après s'y être reposés en paix, tendent la main à celui qui les doit élever, pour les faire tenir debout et fermes dans les porches de la sainte Hiérusalem, où l'orgueil ne pourra plus les combattre et

1. Pour que cette doctrine fût bien exacte, il faudrait non seulement que Dieu ne voulût pas nous donner une chose, mais encore qu'il nous la défendît positivement ; sans quoi elle n'est vraiment pas péché et ne peut être regardée comme telle.

2. Il s'agit de certains raffinements du mal dont les esprits élevés et habiles sont seuls capables. Ils n'en sont que plus coupables aussi.

3. « Passion de sentir, passion de savoir, passion de dominer. » Allusion à S. Jean, I Ep., II, 16.

4. Avant le jour, avant que la grâce ne les éclaire.

les abattre ; et qui cependant pleurent, non pas de voir écouler toutes les choses périssables que les torrents entraînent, mais dans le souvenir de leur chère patrie, de la Hiérusalem céleste, dont ils se souviennent sans cesse dans la longueur de leur exil !

II. — Il n'y a que deux sortes d'hommes : les uns justes, qui se croient pécheurs ; les autres pécheurs, qui se croient justes [1].

III. — *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* [2]. Tout le monde fait le dieu en jugeant « Cela est bon ou mauvais [3], » et s'affligeant ou se réjouissant trop des événements.

IV. — La volonté propre ne se satisfera jamais, quand elle aurait pouvoir de tout ce qu'elle veut ; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce. Sans elle, on ne peut être mal content; par elle, on ne peut être content.

V. — Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir ; car je ne suis la fin de personne, et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir [4] ? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fît plaisir : de même, je suis coupable de me faire aimer, et si j'attire les gens à s'attacher à moi. Je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revînt ; et de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi ; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu ou à le chercher [5].

VI. — Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fière, et étale la raison en tout son lustre [6] : quand l'austérité ou le choix sévère n'a pas réussi au vrai bien, et qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fière par ce retour [7].

VII. — Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc [8], s'emportent comme des branches.

VIII. — Ceux qui, dans de fâcheuses affaires, ont toujours

1. Ajoutez-y les justes qui espèrent bien l'être par la grâce de Dieu, et les pécheurs à qui cette grâce fait ressentir leur misère.
2. « Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » (*Gen.*, III, 5.) Parole du serpent à Ève.
3. En disant cela des œuvres et du gouvernement de la divine Providence, on s'arroge un droit qu'on n'a certainement pas.
4. Près de mourir.
5. On a déjà lu cette pensée dans la *Vie de Pascal* par madame Périer, ci-dessus, p. 23.
6. Elle fait montre et parade de raison.
7. Quand on n'a pas réussi, faute de courage, à s'attacher à Dieu avec austérité et gravité, et qu'on retombe dans l'ornière de la nature, on en conçoit une fierté de mauvais aloi.
8. Ceux dont ils dépendent et sur lesquels ils sont comme greffés.

bonne espérance et se réjouissent des aventures heureuses, s'ils ne s'affligent également des mauvaises sont suspects d'être bien aises de la perte de l'affaire ; et sont ravis de trouver ces prétextes d'espérance pour montrer qu'ils s'y intéressent, et couvrir par la joie qu'ils feignent d'en concevoir celle qu'ils ont de voir l'affaire perdue.

IX. — *Agitation.* — Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, etc., qu'on les mette sans rien faire.

X. — On a bien de l'obligation à ceux qui avertissent des défauts, car ils mortifient. Ils apprennent qu'on a été méprisé [1]: ils n'empêchent pas qu'on ne le soit à l'avenir, car on a bien d'autres défauts pour l'être. Ils préparent l'exercice de la correction et l'exemption du défaut.

XI. — « Prince » à un roi plaît, parce qu'il diminue sa qualité [2].

XII. — *Divertissement.* — La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

XIII. — Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux extrêmes de part et d'autre, il se présente des vices qui s'y insinuent insensiblement, dans leurs routes insensibles, du côté du petit infini ; et il s'en présente, des vices, en foule du côté du grand infini, de sorte qu'on se perd dans les vices, et on ne voit plus les vertus [3].

XIV. — L'expérience nous fait voir une différence énorme entre la dévotion et la bonté [4].

XV. — *Contre ceux qui sur la confiance de la miséricorde de Dieu demeurent dans la nonchalance de faire de bonnes œuvres.* — Comme les deux sources de nos péchés sont l'orgueil et la paresse, Dieu nous a découvert deux qualités en lui pour les guérir : sa miséricorde et sa justice. Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil, quelque saintes que soient les œuvres, *et non intres in judicium* [5] ; et le propre de la miséricorde est de combattre la paresse en invitant aux bonnes œuvres, selon ce passage : *La miséricorde de Dieu invite à pénitence* [6] ; et cet autre des Ninivites : *Faisons pénitence, pour voir si par aventure il aura pitié de nous* [7]. Et ainsi,

1. Par ceux-là au moins qui avertissent.
2. Il plaît à un roi d'être appelé seulement prince, parce qu'il y a quelque plaisir à déposer le poids de la majesté royale.
3. Les anciens disaient plus clairement : la vertu est dans le juste milieu. Le *petit infini* est le côté par où les vertus diminuent insensiblement, le *grand infini* celui par où elles s'exagèrent. Des deux côtés elles deviennent des vices, qu'on les « poursuive » en théorie ou en pratique.
4. Où cette expérience fut-elle plus claire qu'à Port-Royal ?
5. « Et n'entrez pas en jugement avec votre serviteur. » (*Ps.*, CXLII, 2.)
6. *Rom.*, II, 4.
7. *Jon.*, III, 9.

tant s'en faut que la miséricorde autorise le relâchement, que c'est au contraire la qualité qui le combat formellement ; de sorte qu'au lieu de dire : S'il n'y avait point en Dieu de miséricorde, il faudrait faire toutes sortes d'efforts pour la vertu ; il faut dire, au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde, qu'il faut faire toutes sortes d'efforts.

XVI. — Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur, et ils croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir.

XVII. — Il est vrai qu'il y a de la peine en entrant dans la piété. Mais cette peine ne vient pas de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Si nos sens ne s'opposaient pas à la pénitence, et que notre corruption ne s'opposât pas à la pureté de Dieu, il n'y aurait en cela rien de pénible pour nous. Nous ne souffrons qu'à proportion que le vice, qui nous est naturel, résiste à la grâce surnaturelle. Notre cœur se sent déchiré entre ces efforts contraires. Mais il serait bien injuste d'imputer cette violence à Dieu qui nous attire, au lieu de l'attribuer au monde qui nous retient. C'est comme un enfant, que sa mère arrache d'entre les bras des voleurs, doit aimer, dans la peine qu'il souffre, la violence amoureuse et légitime de celle qui procure sa liberté, et ne détester que la violence impérieuse et tyrannique de ceux qui le retiennent injustement. La plus cruelle guerre que Dieu puisse faire aux hommes en cette vie est de les laisser sans cette guerre qu'il est venu apporter : *Je suis venu apporter la guerre* [1], dit-il ; et, pour instruire de cette guerre : *Je suis venu apporter le fer et le feu* [2]. Avant lui, le monde vivait dans cette fausse paix.

XVIII. — Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais, entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur ; et surtout celle de l'amour, principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête ; car, plus il paraît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées. Sa violence plaît à notre amour-propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets que l'on voit si bien représentés ; et l'on se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui ôte la crainte des âmes pures, lesquelles s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté, d'aimer d'un amour qui leur semble si sage. Ainsi

1. *Matth.*, X, 34.
2. *Luc.*, XII, 49.

l'on s'en va de la comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la comédie.

XIX. — « Vous avez mauvaise grâce; excusez-moi, s'il vous plaît. » — Sans cette excuse, je n'eusse pas aperçu qu'il y eût d'injure [1]. — Révérence parler [2], il n'y a rien de mauvais que leur excuse [3].

XX. — Il y a beaucoup de gens qui entendent le sermon de la même manière qu'ils entendent vêpres [4].

XXI. — Une personne me disait un jour qu'elle avait grande joie et confiance en sortant de la confession : l'autre me disait qu'elle restait en crainte. Je pensai sur cela que de ces deux on en ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre [5]. Cela arrive souvent de même en d'autres choses.

XXII. — C'est être superstitieux, de mettre son espérance dans les formalités ; mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre.

1. En effet, vous n'êtes pas injurié si l'on vous dit avec vérité et douceur que vous manquez de bonne grâce.
2. C'est-à-dire, en parlant avec respect.
3. Souvent, il est vrai, une excuse inopportune fait remarquer une blessure qui n'aurait pas été sentie.
4. Sans y rien entendre.
5. Toutefois, après une bonne confession, la joie et la confiance doivent prévaloir.

ARTICLE III.

VIE CHRÉTIENNE, EXTÉRIEURE ET INTÉRIEURE.

Comment il faut aimer Dieu, le prochain et soi-même. — Jugements de Dieu bien autres que ceux du monde. — Usage des créatures. — Vrai disciple ou vrai juste. — Enfance spirituelle. — Conversation intérieure. — Les craintes vertueuses.

---

§ Ier. — De l'amour de Dieu.

I. — Si c'est un aveuglement surnaturel [1] de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un terrible de vivre mal en croyant Dieu.

II. — S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures passagères [2]. Le raisonnement des impies, dans *la Sagesse* [3], n'est fondé que sur ce qu'il n'y a point de Dieu. « Cela posé, disent-ils, jouissons donc des créatures. » C'est le pis-aller. Mais s'il y avait un Dieu à aimer, ils n'auraient pas conclu cela, mais le contraire. Et c'est la conclusion des sages : « Il y a un Dieu, ne jouissons donc pas des créatures. » Donc, tout ce qui nous incite à nous attacher aux créatures est mauvais, puisque cela nous empêche, ou de servir Dieu, si nous le connaissons, ou de le chercher, si nous l'ignorons. Or, nous sommes pleins de concupiscence : donc nous sommes pleins de mal [4] ; donc, nous devons nous haïr nous-mêmes, et tout ce qui nous excite à autre attache que Dieu seul [5].

III. — ...La vraie et unique vertu est donc de se haïr, car on est haïssable par sa concupiscence, et de chercher un être véritablement aimable, pour l'aimer. Mais, comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous ; et cela est vrai d'un chacun de tous les hommes. Or, il n'y a que l'Être universel qui soit

---

1. Causé par le diable, sans qui, du reste, les hommes savent fort bien déjà s'aveugler.
2. On peut très bien les aimer en lui, et selon qu'il le veut lui-même.
3. Ch. II.
4. La concupiscence involontaire n'est pas un mal, encore qu'elle soit une grande imperfection et une source probable de mal.
5. Que fait donc Pascal du précepte divin qui nous oblige « à aimer le prochain comme nous-mêmes, à cause de Dieu » ?

tel. Le royaume de Dieu est en nous [1] ; le bien universel est en nous, est nous-même, et ce n'est pas nous.

§ II. — De l'amour d'autrui et de soi-même.

I. — *Morale.* — Dieu ayant fait le ciel et la terre, qui ne sentent point le bonheur de leur être, il a voulu faire des êtres qui le connussent, et qui composassent un corps de membres pensants [2]. Car nos membres ne sentent point le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence [3], du soin que la nature a d'y influer les esprits, et de les faire croître et durer. Qu'ils seraient heureux s'ils le sentaient, s'ils le voyaient ! Mais il faudrait pour cela qu'ils eussent intelligence pour le connaître, et bonne volonté pour consentir à celle de l'âme universelle [4]. Que si, ayant reçu l'intelligence, ils s'en servaient à retenir en eux-mêmes la nourriture, sans la laisser passer aux autres membres, ils seraient non seulement injustes, mais encore misérables, et se haïraient plutôt que de s'aimer: leur béatitude, aussi bien que leur devoir, consistant à consentir à la conduite de l'âme entière à qui ils y appartiennent, qui les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

II. — Être membre, est n'avoir de vie, d'être et de mouvement, que par l'esprit du corps [5] et pour le corps. Le membre séparé, ne voyant plus le corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant.

Cependant il croit être un tout, et ne se voyant point de corps dont il dépende, il croit ne dépendre que de soi, et veut se faire centre et corps lui-même. Mais n'ayant point en soi de principe de vie, il ne fait que s'égarer, et s'étonne dans l'incertitude de son être, et sentant bien qu'il n'est pas corps, et cependant ne voyant point qu'il soit membre d'un corps. Enfin, quand il vient à se connaître, il est comme revenu chez soi, et ne s'aime plus que pour le corps [6]; il plaint ses égarements passés.

Il ne pourrait pas par sa nature aimer une autre chose, sinon pour soi-même et pour se l'asservir, parce que chaque chose s'aime plus que tout [7]. Mais en aimant le corps, il s'aime soi-même, parce qu'il n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui : *qui adhæret Deo unus spiritus est* [8].

1. *Luc.*, XVII, 21.
2. Une société d'êtres intelligents.
3. De leur admirable harmonie entre eux.
4. Pour consentir à la bonne volonté de l'âme qui est le lien commun et le principe universel de vie pour tous les membres de notre corps.
5. Il s'agit ici du corps mystique de JÉSUS-CHRIST dont les chrétiens sont les membres.
6. Pour JÉSUS-CHRIST.
7. Dieu merci, cet égoïsme n'est pas essentiel à l'intelligence.
8. « Celui qui adhère à Dieu est un seul esprit avec lui. » (*I Cor.*, VI, 18.)

III. — Le corps aime la main ; et la main, si elle avait une volonté, devrait s'aimer de la même sorte que l'âme l'aime [1]. Tout amour qui va au delà est injuste.

Adhærens Deo unus spiritus est [2]. On s'aime, parce qu'on est membre de JÉSUS-CHRIST. On aime JÉSUS-CHRIST, parce qu'il est le corps dont on est membre. Tout est un, l'un est en l'autre, comme les trois personnes [3].

IV. — *Membres.* — Pour régler l'amour qu'on se doit à soi-même, il faut s'imaginer un corps plein de membres pensants, car nous sommes membres du tout, et voir comment chaque membre devrait s'aimer, etc.

Si les pieds et les mains avaient une volonté particulière, jamais ils ne seraient dans leur ordre qu'en soumettant cette volonté particulière à la volonté première qui gouverne le corps entier. Hors de là, ils sont dans le désordre et dans le malheur; mais en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien.

V. — Il faut n'aimer que Dieu et ne haïr que soi [4].

Si le pied avait toujours ignoré qu'il appartînt au corps et qu'il y eût un corps dont il dépendît, s'il n'avait eu que la connaissance et l'amour de soi, et qu'il vînt à connaître qu'il appartient à un corps duquel il dépend: quel regret, quelle confusion de sa vie passée, d'avoir été inutile au corps qui lui a influé la vie, qui l'eût anéanti s'il l'eût rejeté et séparé de soi, comme il se séparait de lui ! Quelles prières d'y être conservé ! Et avec quelle soumission se laisserait-il gouverner à la volonté qui régit le corps, jusqu'à consentir à être retranché s'il le faut ! Ou il perdrait sa qualité de membre ; car il faut que tout membre veuille bien périr pour le corps, qui est le seul pour qui tout est [5].

VI. — Pour faire que les membres soient heureux, il faut qu'ils aient une [6] volonté, et qu'ils la conforment au corps.

§ III. — Jugements de Dieu et du monde.

I. — Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde sont les plus difficiles à vivre selon Dieu ; et au contraire. Rien n'est si difficile selon le monde que la vie religieuse [7] ; rien n'est

1. Comme membre du corps.
2. Texte déjà cité.
3. Tous les chrétiens sont unis et identifiés en JÉSUS-CHRIST, à l'image des trois personnes divines qui ne sont qu'un seul Dieu.
4. Dieu veut que nous aimions tout ce qui participe à sa bonté, et que nous ne haïssions que le mal.
5. Pascal commente ici saint Paul. (*I Cor.*, XII, 12-27.)
6. Une seule volonté.
7. Que la vie monastique, si intolérable pour un mondain, si douce pour une âme fidèle à Dieu.

plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge et dans de grands biens selon le monde ; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu, et sans y prendre de part et de goût.

II. — Il n'y a rien de si périlleux que ce qui plaît à Dieu et aux hommes. Car les états qui plaisent à Dieu et aux hommes ont une chose qui plaît à Dieu, et une autre qui plaît aux hommes. Comme la grandeur de sainte Thérèse : ce qui plaît à Dieu est sa profonde humilité dans ses révélations ; ce qui plaît aux hommes sont ses lumières. Et ainsi on se tue d'imiter ses discours, pensant imiter son état ; et pas tant d'aimer ce que Dieu aime, et de se mettre en l'état que Dieu aime.

Il vaut mieux ne pas jeûner et en être humilié, que jeûner et en être complaisant [1]. Pharisien, publicain [2].

Que me servirait de m'en souvenir [3], si cela peut également me nuire et me servir, et que tout dépend de la bénédiction de Dieu, qu'il ne donne qu'aux choses faites pour lui, et selon ses règles et dans ses voies, la manière étant ainsi aussi importante que la chose, et peut-être plus [4], puisque Dieu peut du mal tirer le bien, et que sans Dieu on tire le mal du bien ?

§ IV. — Usage des créatures.

I. — La loi n'a pas détruit la nature ; mais elle l'a instruite : la grâce n'a pas détruit la loi ; mais elle l'a fait exercer. La foi reçue au baptême est la source de toute la vie du chrétien et des convertis.

II. — La dignité de l'homme consistait [5], dans son innocence, à user et dominer sur les créatures, mais aujourd'hui à s'en séparer et s'y assujettir [6].

III. — On se fait une idole de la vérité même ; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu, et c'est son image, et une idole qu'il ne faut point aimer ni adorer [7] ; et encore moins faut-il aimer et adorer son contraire, qui est le mensonge.

IV. — Je puis bien aimer l'obscurité totale [8] ; mais, si Dieu

1. Et en tirer une vaine complaisance. Il est évidemment question des jeûnes de dévotion ou facultatifs.
2. Cette célèbre parabole (*Luc.*, XVIII, 9-14) est tout à la louange de l'humilité.
3. Des belles et grandes choses que j'ai pu faire.
4. Ce « peut-être plus » gâte inutilement une pensée fort juste ; la raison qu'en apporte Pascal ne prouve rien.
5. Pas uniquement.
6. A s'en séparer afin de n'en pas mal user ; à s'y assujettir, en supportant patiemment la souffrance dont elles sont cause.
7. La vérité unie à la charité, voilà certainement la perfection. Mais la vérité seule n'est pas une idole. Elle est encore l'image, bien qu'imparfaite, de Dieu ; Pascal le dit lui-même. Elle a donc encore de grands droits à nos égards.
8. Une vie absolument cachée et sans aucune réputation ni éclat.

m'engage dans un état à demi obscur, ce peu d'obscurité qui y est me déplaît; et, parce que je n'y vois pas le mérite d'une entière obscurité, il ne me plaît pas. C'est un défaut, et une marque que je me fais une idole de l'obscurité, séparée de l'ordre de Dieu. Or il ne faut adorer que son ordre.

V. — Il n'est pas bon d'être trop libre. Il n'est pas bon d'avoir toutes les nécessités [1].

VI. — Tout nous peut être mortel, même les choses faites pour nous servir ; comme, dans la nature, les murailles peuvent nous tuer, et les degrés [2] nous tuer, si nous n'allons avec justesse.

Le moindre mouvement importe à toute la nature ; la mer entière change pour une pierre [3]. Ainsi, dans la grâce, la moindre action importe pour ses suites à tout. Donc tout est important.

En chaque action, il faut regarder, outre l'action, notre état présent, passé, futur, et des autres à qui elle importe, et voir les liaisons de toutes ces choses. Et lors on sera bien retenu [4].

§ V. — Vrai disciple et vrai juste.

I. — Le juste agit par foi dans les moindres choses : quand il reprend ses serviteurs, il souhaite leur conversion par l'esprit de Dieu, et prie Dieu de les corriger, et attend autant de Dieu que de ses répréhensions, et prie Dieu de bénir ses corrections. Et ainsi aux autres actions.

II. — « Je m'en suis réservé sept mille [5]. » J'aime les adorateurs inconnus au monde, et aux prophètes mêmes [6].

III. — On ne s'ennuie point de manger et dormir tous les jours, car la faim renaît, et le sommeil : sans cela on s'en ennuierait. Ainsi, sans la faim des choses spirituelles, on s'en ennuie. Faim de la justice ; béatitude huitième [7].

IV. — L'espérance que les chrétiens ont de posséder un bien infini est mêlée de jouissance aussi bien que de crainte : car ce n'est pas comme ceux qui espéreraient un royaume, dont ils n'auraient rien étant sujets ; mais ils espèrent la sainteté, l'exemption d'injustice, et ils en ont [8] quelque chose.

---

1. Pascal eût mieux dit : « Tout le superflu. »
2. D'un escalier.
3. Qui se déplace et ouvre une issue à la mer.
4. Bien éloigné de faire certaines actions mauvaises. L'examen dont parle ici Pascal est cependant trop long pour être appliqué à « chaque action ». Il suffit qu'il le soit aux importantes.
5. « Qui n'ont pas plié les genoux devant Baal. » (*Rom.*, XI, 3.) C'est la réponse de Dieu à Elie qui se plaignait d'être seul à soutenir ses droits.
6. Il est à craindre que Pascal n'ait voulu appliquer cette parole divine aux disciples de Jansénius.
7. Dans le fameux sermon de JÉSUS-CHRIST sur la montagne.
8. Déjà, ici-bas.

V. — La Sagesse nous envoie à l'enfance : *nisi efficiamini sicut parvuli* [1].

VI. — Abraham ne prit rien pour lui, mais seulement pour ses serviteurs [2] ; ainsi le juste ne prend rien pour soi du monde, ni des applaudissements du monde ; mais seulement pour ses passions, desquelles il se sert comme maître, en disant à l'une: Va, et [à l'autre]. Viens [3]. *Sub te erit appetitus tuus* [4].

Les passions ainsi dominées sont vertus. L'avarice, la jalousie, la colère. Dieu même [se] les attribue ; et ce sont aussi bien vertus que la clémence, la pitié, la constance, qui sont aussi des passions. Il faut s'en servir comme d'esclaves, et leur laissant leur aliment, empêcher que l'âme n'y en prenne ; car, quand les passions sont les maîtresses, elles sont vices, et alors elles donnent à l'âme de leur aliment, et l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne.

VII. — Les vrais chrétiens obéissent aux folies [5] néanmoins, non pas qu'ils respectent les folies, mais l'ordre de Dieu, qui, pour la punition des hommes, les a asservis à ces folies. *Omnis creatura subjecta est vanitati. Liberabitur* [6].

Ainsi saint Thomas [7] explique le lieu de saint Jacques sur la préférence des riches [8], que, s'ils [9] ne le font dans la vue de Dieu, ils sortent de l'ordre de la religion.

VIII. — *Multi crediderunt in eum. Dicebat ergo Jesus : Si manseritis...*, vere *mei discipuli eritis et* veritas liberabit vos. *Responderunt : Semen Abrahæ sumus*, et *nemini servimus unquam* [10].

Il y a bien de la différence entre les disciples et les *vrais* disciples. On les reconnaît en leur disant que la vérité les rendra libres. Car s'ils répondent qu'ils sont libres, et qu'il est en eux de sortir de l'esclavage du diable, ils sont bien disciples, mais non pas vrais disciples [11].

IX. — Nous implorons la miséricorde de Dieu, non afin qu'il nous laisse en paix dans nos vices, mais afin qu'il nous en délivre.

---

1. « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas au royaume des cieux. » (*Matth.*, XVIII, 3.)
2. *Gen.*, XIV, 21-24.
3. *Matth.*, VIII, 9.
4. « Ta passion te sera assujettie. » (*Gen.*, IV, 7.)
5. Aux choses vaines et passagères, quoique bonnes, de la vie présente.
6. « Toute créature est sujette à la vanité ; — mais elle sera délivrée. » (*Rom.*, VIII, 20-21.)
7. *Sum. Theol.*, 22, q. 63, *passim*.
8. La préférence accordée aux riches. (*Jac.*, II, 1-9.)
9. Les chrétiens.
10. « Beaucoup crurent en JÉSUS, et il leur disait donc : Si vous êtes fidèles à ma doctrine, vous serez vraiment mes disciples, et la vérité vous délivrera. Ils lui répondirent : Nous sommes de la race d'Abraham, et jamais nous ne sommes les esclaves de personne. » (*Joan.*, VIII, 30-33.)
11. Parce qu'ils ne connaissent pas la nécessité de la grâce.

X. — Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement.

XI. — Faire les petites choses comme grandes, à cause de la majesté de JÉSUS-CHRIST qui les fait en nous, et qui vit notre vie ; et les grandes comme petites et aisées, à cause de sa toute-puissance.

XII. — Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? n'en dites point.

XIII. — Quelle différence entre un soldat et un chartreux, quant à l'obéissance ? Car ils sont également obéissants et dépendants, et dans des exercices également pénibles. Mais le soldat espère toujours devenir maître et ne le devient jamais, (car les capitaines et princes mêmes sont toujours esclaves et dépendants) ; mais il l'espère toujours, et travaille toujours à y venir. Au lieu que le chartreux fait vœu de n'être jamais que dépendant. Ainsi ils ne diffèrent pas dans la servitude perpétuelle que tous les deux ont toujours, mais dans l'espérance, que l'un a toujours et l'autre jamais.

XIV. — L'homme est ainsi fait, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit ; et, à force de se le dire à soi-même, on se le fait croire. Car l'homme fait lui seul une conversation intérieure, qu'il importe de bien régler : *Corrumpunt mores bonos colloquia mala* [1]. Il faut se tenir en silence autant qu'on peut, et ne s'entretenir que de Dieu, qu'on sait être la vérité [2] ; et ainsi on se la persuade à soi-même [3].

XV. — Les élus ignoreront leurs vertus, et les réprouvés la grandeur de leurs crimes : *Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, soif*, etc. [4] ?

ARTICLE IV.

LA PENSÉE DES FINS DERNIÈRES.

I. — Que me promettez-vous enfin [5], sinon dix ans d'amour-propre, à bien essayer de plaire sans y réussir, outre les peines? Car dix ans, c'est le parti [6].

1. « Les mauvaises conversations corrompent les bonnes mœurs. (*I Cor.*, XV, 33.)
2. Dieu veut qu'on pense aussi aux vérités que la raison et la révélation nous font connaitre.
3. On se persuade Dieu et sa vérité.
4. *Matth.*, XXV, 37, 44. Disons toutefois que cette ignorance ne sera que partielle, et que Dieu la fera disparaitre entièrement.
5. Vous, mondains, qui voudriez m'éloigner de la religion.
6. C'est tout ce que vous pouvez offrir à un homme faible et malade comme je suis, moi, Pascal, votre ancien ami.

II. — Mort soudaine, seule à craindre ; et c'est pourquoi les confesseurs demeurent chez les grands [1].

III. — Craindre la mort hors du péril, et non dans le péril ; car il faut être homme [2].

IV. — Superstition et concupiscence. Scrupules. Désirs mauvais.

Crainte mauvaise. Crainte, non celle qui vient de ce qu'on croit Dieu, mais celle qui vient de ce qu'on doute s'il est ou non. La bonne crainte vient de la foi, la fausse crainte vient du doute. La bonne crainte, jointe à l'espérance, parce qu'elle naît de la foi, et que l'on espère au Dieu que l'on croit. La mauvaise jointe au désespoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a point de foi. Les uns craignent de le perdre, les autres craignent de le trouver.

1. Afin de les absoudre au cas de mort subite. Dieu merci, cette raison n'est pas la seule, et tous les grands n'oublient pas leurs devoirs quotidiens envers Dieu.
2. Et en face du péril le lâche n'est pas un homme.

CHAPITRE VIII.

Remarques esthétiques.

La raison et la pensée. L'éloquence et le style. L'idéal et la critique. La part du sentiment dans la peinture.

ARTICLE I.

LA RAISON ET LA PENSÉE.

Empire de la raison. — Utilité des erreurs communes. — Les pensées et l'ordre. — Résultats de l'arrangement divers des pensées et des mots.

I. — La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître : car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot.

II. — Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes: comme, par exemple, la lune, à qui on attribue le changement des saisons, le progrès des maladies, etc. Car la maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir ; et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur que dans cette curiosité inutile [1].

III. — Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple [2].

IV. — La mémoire est nécessaire pour toutes les opérations de l'esprit [3].

---

1. Nous nous permettons d'en juger tout autrement, et d'estimer davantage la vérité et l'homme.
2. Les philosophes de l'antiquité avaient déjà cette théorie peu sincère et même peu honorable.
3. Sauf pour celles qui précèdent la mémoire.

V. — Hasard donne les pensées, hasard les ôte ; point d'art pour conserver ni pour acquérir [1].

VI. — *Universel.* — Morale et langage sont des sciences particulières, mais universelles [2].

VII. — *Ordre* [3]. — Pourquoi prendrai-je plutôt à diviser ma morale en quatre, qu'en six ? Pourquoi établirai-je plutôt la vertu en quatre, en deux, en un ? Pourquoi en *Abstine et sustine* [4] plutôt qu'en « Suivre nature [5] », ou « Faire ses affaires particulières sans injustice » comme Platon, ou autre chose ? Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un mot. Oui, mais cela est inutile, si on ne l'explique ; et quand on vient à l'expliquer, dès qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres, ils en sortent en la première confusion que vous vouliez éviter. Ainsi, quand ils sont tous renfermés en un, ils y sont cachés et inutiles comme en un coffre, et ne paraissent jamais qu'en leur confusion naturelle. La nature les a tous établis sans renfermer l'un en l'autre.

La nature a mis toutes ses vérités chacune en soi-même. Notre art les renferme les unes dans les autres, mais cela n'est pas naturel. Chacune tient sa place [6].

VIII. — La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

IX. — Les langues sont des chiffres [7], où non les lettres sont changées en lettres, mais les mots en mots ; de sorte qu'une langue inconnue est déchiffrable.

X. — Les mots diversement rangés font un sens divers, et les sens diversement rangés font différents effets.

XI. — Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner [8]. Il en faut chercher des exemples.

1. Pascal a lui-même barré cette pensée dans son manuscrit. Il a bien fait ; elle méprise trop la méthode.
2. Particulières quant à leur objet, universelles quant à leur étendue : tous les hommes sont soumis aux lois du langage et de la morale.
3. Ordre à suivre dans l'étude des sciences morales.
4. « Abstiens-toi et supporte ! » Devise des Stoïciens.
5. Devise d'Épicure.
6. Cela revient à dire qu'il n'y a pas de principes parmi les sciences morales. Alors ce ne sont plus des sciences, ce que, du reste, Pascal serait ravi que l'on admît sur sa parole.
7. Dans le sens de signes de convention pour une correspondance secrète.
8. Non point toujours.

ARTICLE II.

L'ÉLOQUENCE ET LE STYLE.

L'éloquence. — Un peu de scepticisme. — L'art de plaire en écrivant.

I. — L'éloquence est une peinture de la pensée ; et ainsi ceux qui après avoir peint ajoutent encore, font un tableau, au lieu d'un portrait.

II. — L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon, 1° que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine, et avec plaisir ; 2° qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion. Elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert ; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme pour en savoir tous les ressorts, et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on veut y assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre. Il faut se renfermer, le plus qu'il est possible, dans le simple naturel ; ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle, il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop ni rien de manque.

III. — *Géométrie, finesse.* — La vraie éloquence se moque de l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale ; c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit, qui est sans règles.

Car le jugement est celui à qui appartient le sentiment, comme les sciences appartiennent à l'esprit. La finesse est la part du jugement, la géométrie est celle de l'esprit [1].

Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher [2].

IV. — *Éloquence.* — Il faut de l'agréable et du réel ; mais il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai.

V. — *Langage.* — Il ne faut point détourner l'esprit ailleurs sinon pour le délasser, mais dans le temps où cela est à propos ; le délasser quand il faut, et non autrement ; car qui délasse hors de propos, il lasse ; et qui lasse hors de propos délasse, car

1. Cette opposition du sentiment et de l'esprit n'est qu'à la surface, et elle n'a point les conséquences déduites ici par Pascal.
2. Mot emprunté à Montaigne.

on quitte tout là [1] : tant la malice de la concupiscence se plaît à faire tout le contraire de ce qu'on veut obtenir de nous sans nous donner du plaisir, qui est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut [2].

VI.— Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon, et qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur : *Plus poetice quam humane locutus es* [3]. Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie [4].

VII. — Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous le fait sentir ; car il ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre ; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable : outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer.

VIII. — Quand dans un discours se trouvent des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser ; c'en est la marque [5]. Et c'est là la part de l'envie [6], qui est aveugle, et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas faute en cet endroit ; car il n'y a point de règle générale.

ARTICLE III.

L'IDÉAL ET LA CRITIQUE.

Le beau. Pourquoi il n'est pas partout. Règles fondamentales du beau. Quelques applications. Les hommes universels.

I. — *Beauté poétique.* — Comme on dit beauté poétique, on devrait aussi dire beauté géométrique, et beauté médicinale. Cependant on ne le dit point : et la raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, et qu'il consiste en preuves, et

1. On quitte tout là puisqu'on est lassé ; et on est délassé, puisqu'on quitte tout là.
2. Non, nous ne sommes pas uniquement les esclaves du plaisir ; et lors même que nous en ferions le cas légitime qu'il mérite, nous n'agirions pas uniquement par concupiscence, mais par raison.
3. « Tu as parlé, lui disent-ils, plus en poète qu'en homme. »
4. A condition de l'apprendre d'abord. Mais il est certain que l'ayant apprise, on peut en parler avec aisance et naturel.
5. La marque qu'il les faut laisser, c'est qu'en les enlevant on gâterait le discours.
6. L'envie fera sa proie de ces répétitions qu'elle reprochera à l'auteur.

quel est l'objet de la médecine, et qu'il consiste en la guérison ; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poésie [1]. On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter ; et, à faute de cette connaissance, on a inventé de certains termes bizarres : « siècle d'or, merveille de nos jours, fatal, etc., » et on appelle ce jargon beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme sur ce modèle-là, qui consiste à dire de petites choses avec de grands mots, verra une jolie demoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes, dont il rira, parce qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme, que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connaîtraient pas l'admireraient en cet équipage ; et il y a bien des villages où on la prendrait pour la reine : et c'est pourquoi nous appelons les sonnets faits sur ce modèle-là les reines de villages.

II. — Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée : soit maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits, etc. Tout ce qui n'est point fait sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le bon goût. Et comme il y a un rapport parfait entre une chanson et une maison qui sont faites sur le bon modèle, parce qu'elles ressemblent à ce modèle unique, quoique chacune selon son genre, il y a de même un rapport parfait entre les choses faites sur le mauvais modèle. Ce n'est pas que le mauvais modèle soit unique, car il y en a une infinité. Mais chaque mauvais sonnet, par exemple, sur quelque faux modèle qu'il soit fait, ressemble parfaitement à une femme vêtue sur ce modèle. Rien ne fait mieux entendre combien un faux sonnet est ridicule, que d'en considérer la nature et le modèle, et de s'imaginer ensuite une femme ou une maison faite sur ce modèle-là.

III. — Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard des autres. L'un dit : Il y a deux heures ; l'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre ; je dis à l'un : Vous vous ennuyez ; et à l'autre : Le temps ne vous dure guère ; car il y a une heure et demie ; et je me moque de ceux qui disent que le temps me dure à moi, et que j'en juge par fantaisie : ils ne savent pas que je juge par ma montre [2].

1. La science du beau n'est pas si bornée que le dit Pascal. Elle sait déterminer « l'agrément » qui est l'objet de la poésie et le distinguer parfaitement de celui de la géométrie ou de la médecine.

2. Il paraît que Pascal portait toujours une montre attachée au poignet gauche. Mais c'est un détail inutile pour l'intelligence de cette pensée.

IV. — A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

V. — Toutes les fausses beautés que nous blâmons en Cicéron ont des admirateurs, et en grand nombre.

VI. — Masquer la nature et la déguiser [1]. Plus de roi, de pape, d'évêques : mais *auguste monarque*, etc. ; point de Paris : *capitale du royaume*. Il y a des lieux où il faut appeler Paris *Paris*, et d'autres où il le faut appeler *capitale du royaume*.

VII. — La manière d'écrire d'Épictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie [2], est la plus d'usage, qui s'insinue le mieux, qui demeure plus dans la mémoire, et qui se fait le plus citer, parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie ; comme, quand on parlera de la commune erreur qui est parmi le monde, que la lune est cause de tout, on ne manquera jamais de dire que Salomon de Tultie dit que, lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune, etc., qui est [3] la pensée ci-dessus [4].

VIII. — *Miscellanea* [5]. — *Langage*. — Ceux qui font des antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes.

IX. — Il y en a qui parlent bien et qui n'écrivent pas bien. C'est que le lieu, l'assistance les échauffent, et tirent de leur esprit plus qu'ils n'y trouvent sans cette chaleur.

X. — On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers si l'on n'a mis l'enseigne de poète ; de mathématicien [6], etc. Mais les gens universels ne veulent point d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur. Les gens universels ne sont appelés ni poètes, ni géomètres, etc. ; mais ils sont cela, et jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront de ce qu'on parlait quand ils sont entrés. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage [7] ; mais alors on s'en souvient : car il est également de ce caractère [8]

1. Les hommes ont l'habitude de masquer la réalité par des expressions et un langage métaphoriques.
2. *Salomon de Tultie* est l'anagramme de *Louis de Montalte*, pseudonyme sous lequel se cachait l'auteur des *Provinciales*. Ce Salomon est donc Pascal lui-même.
3. Ce qui est.
4. La pensée rapportée p. 256, n° II, de la présente édition. La prophétie de Pascal, relativement à cette étrange et sceptique pensée, paraît bien un peu ironique.
5. *Mélanges*. Rubrique sous laquelle Pascal rangeait des notes de toute sorte.
6. Il y a ici une ellipse facile à suppléer.
7. Sauf quand ils sont forcés d'en faire usage.
8. Leur caractère d'universalité fait que...

qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien lorsqu'il n'est pas question de langage ; et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse louange qu'on donne à un homme quand on dit de lui, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie ; et c'est une mauvaise marque, quand on n'a pas recours à un homme quand il s'agit de juger de quelque vers [1].

ARTICLE IV.

LA PART DU SENTIMENT.

Ce qui manque à Martial et à Montaigne. Influence du bien sur la pensée et le style.

I. — *Épigrammes de Martial.* — L'homme aime la malignité ; mais ce n'est pas contre les borgnes, ni contre les malheureux, mais contre les heureux superbes : on se trompe autrement [2], car la concupiscence est la source de tous nos mouvements [3]; et l'humanité [4]: il faut plaire à ceux qui ont les sentiments humains et tendres.

Celle [5] des deux borgnes ne vaut rien, parce qu'elle ne les console pas, et ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta* [6].

II. — Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois [7].

III. — Ce que Montaigne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais (j'entends hors les mœurs) [8], eût pu être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisait trop d'histoires, et qu'il parlait trop de soi.

IV. — *Montaigne.* — Les défauts de Montaigne sont grands. Mots lascifs. Cela ne vaut rien, malgré mademoiselle de Gournay [9]. Crédule (gens sans yeux). Ignorant (quadrature du cercle,

1. Comparer cette pensée avec celle que nous reproduisons ci-dessus, p. 159, note 7.
2. Lorsque, comme Martial, on fait des pointes contre les malheureux.
3. Non pas de tous, heureusement.
4. La vertu d'humanité ne permet pas de s'attaquer aux infortunés, même dans le but de plaire aux esprits malins ; or, si l'homme aime la malignité, il aime aussi l'humanité.
5. L'épigramme.
6. « On retranchera les ornements ambitieux ». (HOR., *Art poét.*, v. 447.)
7. Grand éloge pour Montaigne, mais petit pour Pascal qui retrouve si bien dans son *moi* ce qu'il voit dans l'auteur des *Essais*.
8. La correction de ses erreurs en fait de mœurs eût été difficile et longue.
9. Grande admiratrice et « fille d'alliance » de Montaigne qu'elle a édité et beaucoup défendu.

monde plus grand). Ses sentiments sur l'homicide volontaire, sur la mort. Il inspire une nonchalance du salut « sans crainte et sans repentir ». Son livre n'étant pas fait pour porter à la piété, il n'y était pas obligé : mais on est toujours obligé de n'en point détourner. On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie ; mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort ; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement : or il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement, par tout son livre [1].

V. — Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages disent : « Mon livre, mon commentaire, mon histoire, etc. » Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours « chez moi » à la bouche. Ils feraient mieux de dire : « Notre livre, notre commentaire, notre histoire, etc. », vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur [2].

VI. — On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a soi-même trouvées, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

VII. — Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit et le sentiment par les conversations. On se gâte l'esprit et le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il importe donc de tout bien savoir choisir, pour se le former et ne point le gâter ; et on ne peut faire ce choix, si on ne l'a déjà formé et point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où sont bien heureux ceux qui sortent [3].

VIII. — Il faut, en tout dialogue et discours, qu'on puisse dire à ceux qui s'en offensent : « De quoi vous plaignez-vous ? [4] »

IX. — On aime à voir l'erreur, la passion, de Cléobuline [5], parce qu'elle ne la connaît pas. Elle déplairait, si elle n'était trompée [6].

X. — Je me suis mal trouvé de ces compliments : « Je vous ai bien donné de la peine ; je crains de vous ennuyer ; je crains que cela soit trop long. » Ou on entraîne, ou on irrite [7].

XI. — Le respect est « Incommodez-vous [8]. » Cela est vain en apparence, mais très juste ; car c'est dire : Je m'incommo-

1. Excellent programme d'un jugement exact contre Montaigne.
2. Pascal aurait dû se rappeler ses propres et fréquents emprunts à Montaigne.
3. La raison et l'enseignement sont des moyens commodes d'en sortir.
4. Si on peut dire cela, c'est qu'on parle d'une façon irréprochable.
5. Personnage de théâtre.
6. Par sa propre passion. C'est une circonstance atténuante.
7. Compliments flatteurs ou fâcheux : mauvais dans les deux cas.
8. C'est-à-dire : Il n'y a pas de vrai respect s'il ne coûte quelque chose à celui qui le professe.

derais bien si vous en aviez besoin, puisque je le fais bien sans que cela vous serve. Outre que le respect est pour distinguer les grands : or, si le respect était d'être en fauteuil [1], on respecterait tout le monde [2], et ainsi on ne distinguerait pas : mais, étant incommodé, on distingue fort bien.

XII. — On ne consulte que l'oreille, parce qu'on manque de cœur [3]. La règle est l'honnêteté.

ARTICLE V.

SUR LA PEINTURE.

Elle est vaine. — Symétrie. — Pittoresque.

I. — Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux [4] !

II. — Symétrie, est ce qu'on voit d'une vue. Fondée sur ce qu'il n'y a pas de raison de faire autrement [5]. Et fondée aussi sur la figure de l'homme ; d'où il arrive qu'on ne veut la symétrie qu'en largeur, non en hauteur ni profondeur [6].

III. — Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance.

IV. — Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui portent où l'on veut aller.

1. Si le respect consistait tout bonnement à offrir un fauteuil.
2. Car on offre un fauteuil à tout venant.
3. Et l'on aime mieux flatter qu'instruire son auditoire.
4. Mais cela n'est pas toujours.
5. Raison purement négative et peu satisfaisante de la symétrie. Il eût mieux valu invoquer cette loi ou du moins ce fait, qu'en général la variété réduite à l'unité est nécessaire à la beauté.
6. Les parties symétriques du corps humain sont effectivement juxtaposées, et non superposées.

CHAPITRE IX.

Polémique jansénienne.

Lutte contre Rome. Défense des dogmes de Port-Royal, et de sa morale. Les miracles jansénistes. Contre les jésuites et les catholiques.

ARTICLE I.

POLÉMIQUE CONTRE ROME.

Le pape. — L'infaillibilité. — Les condamnations et les ordres de Rome. — L'Église d'autrefois et celle d'aujourd'hui.

I. — *Église, pape.* — Unité, multitude. En considérant l'Église comme unité, le pape quelconque [1] est le chef, est comme tout. En la considérant comme multitude, le pape n'en est qu'une partie [2]. Les Pères l'ont considérée tantôt en une manière, tantôt en l'autre, et ainsi ont parlé diversement du pape. Saint Cyprien : *Sacerdos Dei* [3]. Mais en établissant une de ces deux vérités, ils n'ont pas exclu l'autre. La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion ; l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie [4]. Il n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le concile est au-dessus du pape [5].

---

1. Tout pape légitime.
2. Mais la principale, la tête.
3. « Pontife de Dieu ». Pascal fait sans doute allusion à la lettre de saint Cyprien au pape saint Corneille, dans laquelle il reconnait l'Église Romaine comme source de l'unité sacerdotale répandue par le monde.
4. Nullement ; et l'unité qui dépend de la multitude risque fort d'être confusion et désordre.
5. La conclusion naturelle était que la France se trompait. Elle l'a bien reconnu depuis.

II. — Le pape est premier. Quel autre est connu de tous? Quel autre est reconnu de tous ayant pouvoir d'insinuer dans tout le corps [1], parce qu'il tient la maîtresse branche [2] qui s'insinue partout? Qu'il était aisé de faire dégénérer cela en tyrannie! C'est pourquoi JÉSUS-CHRIST leur a posé ce précepte: *Vos autem non sic* [3].

L'unité et la multitude: *Duo aut tres in unum* [4]. Erreur à exclure l'une des deux, comme font les papistes [5] qui excluent la multitude [6], ou les huguenots qui excluent l'unité [7].

III. — Saint Pierre demande permission de frapper Malchus, et frappe avant que d'ouïr la réponse; et JÉSUS-CHRIST répond après [8].

IV. — Il ne faut pas juger de ce qu'est le pape par quelques paroles des Pères, comme disaient les Grecs dans un concile, règles importantes; mais par les actions de l'Église et des Pères, et par les canons [9].

V. — La manière dont l'Église a subsisté est que la vérité a été sans contestation; ou, si elle a été contestée, il y a eu le pape; et sinon, il y a eu l'Église [10].

VI. — Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Église [11]. C'en serait un étrange, si l'infaillibilité était dans un [12]; mais, d'être dans la multitude, cela paraît si naturel, que la conduite de Dieu est cachée sous la nature, comme en tous ses autres ouvrages [13].

VII. — Les sages qui ont dit qu'il y a un Dieu ont été persécutés, les juifs haïs, les chrétiens encore plus [14].

VIII. — Le silence est la plus grande persécution [15]: jamais

1. D'exercer son autorité dans toute l'Église.
2. Le suprême magistère en matière de foi et de mœurs.
3. « Pour vous, vous n'agirez pas ainsi », comme les princes païens qui tyrannisent leurs peuples. (*Luc.*, XXII, 25-27.)
4. « Deux ou trois ensemble. » Allusion à *Matth.*, XVIII, 20. Pascal veut dire que l'Église se compose nécessairement du pape et des évêques.
5. Remarquer ce mot, emprunté aux calvinistes.
6. Aucunement. Les catholiques ont toujours cru que les évêques adhérant au pape forment avec lui l'Église enseignante.
7. Le pape. On peut voir avec quelle charité Pascal traitait les ultramontains, les *papistes*, en les mettant sur le même rang que les *huguenots*.
8. L'Évangile ne dit pas précisément que ce soit Pierre qui ait demandé la permission de frapper, mais « ceux qui entouraient JÉSUS ». (*Luc.*, XXII. 46.) On voit bien l'intention de Pascal; il voudrait montrer que le Saint Siège, frappant les jansénistes, n'a pas toujours attendu la permission de Dieu. Le trait ne porte pas.
9. Et précisément c'est d'après ces raisons que le concile du Vatican a défini l'infaillibilité du pape.
10. Il était commode d'en appeler du pape à l'Église, et les jansénistes n'y manquaient pas. Le concile du Vatican a mis fin à ce vieux stratagème.
11. Mais il l'assiste surnaturellement et constamment.
12. Dans le pape. Or, ce « miracle étrange » est un fait et un dogme.
13. Voilà où mène l'esprit de révolte contre l'Église: à ne vouloir plus guère admettre que ce qui est naturel.
14. Pascal sous-entend: surtout les jansénistes!
15. Quand on l'impose à Pascal et à ses amis.

les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation [1], mais ce n'est pas des arrêts du Conseil [2] qu'il faut apprendre si l'on est appelé: c'est de la nécessité de parler [3]. Or, après que Rome a parlé, et qu'on pense qu'*elle* a condamné la vérité, et qu'ils l'ont écrit [4], et que les livres qui ont dit le contraire [5] sont censurés, il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement, et qu'on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu'à ce qu'il vienne un pape qui écoute les deux parties, et qui consulte l'antiquité pour faire justice [6]. Aussi les bons papes trouveront encore l'Église en clameurs [7].

...L'Inquisition et la Société [8], les deux fléaux de la vérité [9].

... Que ne les [10] accusez-vous d'arianisme? Car s'ils ont dit que JÉSUS-CHRIST est Dieu, peut-être ils l'entendent non par nature, mais comme il est dit, *Dii estis.* (*Ps.*, LXXXI, 6.)

IX. — Si mes lettres [11] sont condamnées à Rome [12], ce que j'y condamne [13] est condamné dans le ciel : *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello* [14].

... Vous-même êtes corruptible [15].

... J'ai craint que je n'eusse mal écrit, me voyant condamné ; mais l'exemple de tant de pieux écrits [16] me fait croire au contraire. Il n'est plus permis de bien écrire, tant l'Inquisition est corrompue ou ignorante ! [17]

... Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes [18].

... Je ne crains rien, je n'espère rien. Les évêques ne sont pas ainsi [19]. Le Port-Royal craint, et c'est une mauvaise poli-

1. Pour dogmatiser dans l'Église.
2. Le Conseil du roi avait condamné, en date du 23 septembre 1660, la traduction latine des *Provinciales* faite par Nicole.
3. Avec ce système, les hérétiques ne se tairont jamais.
4. Et que les jésuites ont écrit pour soutenir les actes de Rome.
5. De ce que Rome enseignait.
6. Ce pape désiré des jansénistes aurait dû être janséniste lui-même, afin de continuer à leur plaire.
7. « Les bons papes » souhaités par la secte ne sont pas encore venus ; et la secte a cessé de pousser les clameurs dont elle prétendait troubler l'Église jusqu'à leur avènement.
8. La Compagnie de JÉSUS.
9. C'est-à-dire, du *jansénisme* et du *protestantisme.*
10. Les jansénistes. Pascal s'adresse aux jésuites, et leur dit : Ne vous arrêtez pas en chemin, et accusez-nous d'être ariens, et de ne pas croire que JÉSUS-CHRIST soit Dieu par nature, mais seulement par manière de parler, comme quand les juges sont appelés *dieux : Dii estis.*
11. Les *Provinciales.*
12. Elles furent mises à l'Index le 6 septembre 1657 ; et la traduction italienne de l'édition de Nicole fut condamnée par la Congrégation du S. Office le 3 mars 1762.
13. Dans mes lettres.
14. « J'en appelle à votre tribunal, Seigneur JÉSUS. » C'est la formule classique de toutes les hérésies, de tous les schismes, de toutes les apostasies.
15. Ceci paraît bien s'adresser au pape.
16. Les pieux écrits des jansénistes condamnés par l'Église !
17. Langage imité de celui de Luther.
18. Mais Dieu veut qu'on obéisse à son Église comme à lui-même.
19. Pascal les accuse de craindre le pape ou le roi, et d'en espérer des faveurs.

tique de les séparer [1] ; car ils ne craindront plus [2], et se feront plus craindre.

Je ne crains pas même vos censures pareilles... [3] si elles ne sont fondées sur celles de la tradition. Censurez-vous tout? quoi? même mon respect? — Non. — Donc dites quoi : ou vous ne ferez rien, si vous ne désignez le mal, et pourquoi il est mal. Et c'est ce qu'ils auront bien peine à faire [4].

X. — *Le bon sens.* — Ils sont contraints [5] de dire : « Vous n'agissez pas de bonne foi ; Nous ne dormons pas, etc. » Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante! Car ce n'est pas là le langage d'un homme à qui on dispute son droit, et qui le défend les armes et la force à la main. Il ne s'amuse pas à dire qu'on n'agit pas de bonne foi, mais il punit cette mauvaise foi par la force.

XI. — Juges injustes [6], ne faites pas de lois sur l'heure ; jugez par celles qui sont établies, et établies par vous-mêmes : *Væ qui conditis leges iniquas* [7].

XII. —*Injustice.* — La juridiction ne se donne pas pour [le] juridiciant, mais pour le juridicié [8]. — Il est dangereux de le dire au peuple [9]. — Mais le peuple a trop de croyance en vous ; cela ne lui nuira pas, et peut vous servir. Il faut donc le publier. — « *Pasce oves meas*, non *tuas*. Vous me devez pâture » [10].

XIII. — La piété est différente de la superstition. Soutenir la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous reprochent [11]...

XIV. — *Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui* [12]. — Dans les premiers temps, les chrétiens

1. Les solitaires de Port-Royal, qui craignaient cette séparation.
2. Une fois la séparation consommée.
3. Ceci est encore probablement à l'adresse du Saint Siège.
4. On le faisait constamment, mais Port-Royal prétendait qu'on ne le faisait pas.
5. Probablement le pape et les évêques, s'adressant aux jansénistes.
6. Les docteurs catholiques qui rappelaient, avec saint Paul, qu'un ange même, venu du ciel, ne saurait prévaloir contre l'Évangile.
7. « Malheur à vous qui établissez des lois iniques. » (*Is.*, X, 1.)
8. Étranges mots pour dire le *juge* et le *justiciable*.
9. Pascal prête bien gratuitement cette réflexion égoïste à l'autorité ecclésiastique ou civile.
10. Pascal fait dire à Dieu s'adressant à l'autorité constituée par lui sur la terre : « Pais mes brebis, non *les tiennes*. C'est à moi que tu dois le droit de paître ces ouailles, et c'est pour moi qu'il faut l'exercer. » (Cf *Joan.*, XXI, 17.)
11. Pascal voulait dire : Si nous nous soumettons à tous les ordres du pape, nous tombons dans la superstition, et nous détruisons la piété, comme les hérétiques nous le reprochent. Ce langage est schismatique.
12. Tout ce numéro est empreint d'une évidente et double exagération : la primitive Église n'avait que des saints ; l'Église actuelle n'en a plus qu'à Port-Royal. L'histoire et l'Église même donnent un formel démenti à cette manière de voir familière à tous les ennemis du Saint Siège. Cette remarque générale suffira, ce nous semble, pour mettre le lecteur en garde contre les erreurs mêlées à des choses d'ailleurs vraies et utiles.

étaient parfaitement instruits dans tous les points nécessaires au salut ; au lieu que l'on voit aujourd'hui une ignorance si grossière, qu'elle fait gémir tous ceux qui ont des sentiments de tendresse pour l'Église.

On n'entrait alors dans l'Église qu'après de grands travaux et de longs désirs ; on s'y trouve maintenant sans aucune peine, sans soin et sans travail.

On n'y était admis qu'après un examen très exact ; on y est reçu maintenant avant qu'on soit en état d'être examiné.

On n'y était reçu alors qu'après avoir abjuré sa vie passée, qu'après avoir renoncé au monde, et à la chair, et au diable ; on y entre maintenant avant qu'on soit en état de faire aucune de ces choses.

Enfin il fallait autrefois sortir du monde pour être reçu dans l'Église : au lieu qu'on entre aujourd'hui dans l'Église au même temps que dans le monde. On connaissait alors par ce procédé une distinction essentielle du monde d'avec l'Église. On les considérait comme deux contraires, comme deux ennemis irréconciliables, dont l'un persécute l'autre sans discontinuation, et dont le plus faible en apparence doit un jour triompher du plus fort ; en sorte que de ces deux partis contraires on quittait l'un pour entrer dans l'autre ; on abandonnait les maximes de l'un pour embrasser les maximes de l'autre ; on se dévêtait des sentiments de l'un pour se revêtir des sentiments de l'autre ; enfin on quittait, on renonçait, on abjurait le monde où l'on avait reçu sa première naissance, pour se vouer totalement à l'Église où l'on prenait comme sa seconde naissance ; et ainsi on concevait une différence épouvantable entre l'un et l'autre : au lieu qu'on se trouve maintenant presque au même temps dans l'un et dans l'autre ; et le même moment qui nous fait naître au monde nous fait renaître dans l'Église ; de sorte que la raison survenant ne fait plus de distinction de ces deux mondes si contraires. Elle est élevée dans l'un et dans l'autre tout ensemble. On fréquente les sacrements, et on jouit des plaisirs du monde ; et ainsi, au lieu qu'autrefois on voyait une distinction essentielle entre l'un et l'autre, on les voit maintenant confondus et mêlés, en sorte qu'on ne les discerne plus.

De là vient qu'on ne voyait autrefois entre les chrétiens que des personnes très instruites, au lieu qu'elles sont maintenant dans une ignorance qui fait horreur ; de là vient qu'autrefois ceux qui avaient été régénérés par le baptême, et qui avaient quitté les vices du monde pour entrer dans la piété de l'Église, retombaient si rarement de l'Église dans le monde ; au lieu qu'on ne voit maintenant rien de plus ordinaire que les vices

du monde dans le cœur des chrétiens. L'Église des saints se trouve toute souillée par le mélange des méchants ; et ses enfants, qu'elle a conçus et nourris dès l'enfance dans son sein, sont ceux-là mêmes qui portent dans son cœur, c'est-à-dire jusqu'à la participation de ses plus augustes mystères, le plus cruel de ses ennemis, l'esprit du monde, l'esprit d'ambition, l'esprit de vengeance, l'esprit d'impureté, l'esprit de concupiscence : et l'amour qu'elle a pour ses enfants l'oblige d'admettre jusque dans ses entrailles le plus cruel de ses persécuteurs.

Mais ce n'est pas l'Église à qui on doit imputer les malheurs qui ont suivi un changement de discipline si salutaire, car elle n'a pas changé d'esprit, quoiqu'elle ait changé de conduite. Ayant donc vu que la dilation [1] du baptême laissait un grand nombre d'enfants dans la malédiction d'Adam, elle a voulu les délivrer de cette masse de perdition [2] en précipitant le secours qu'elle leur donne ; et cette bonne mère ne voit qu'avec un regret extrême que ce qu'elle a procuré pour le salut de ces enfants est devenu l'occasion de la perte des adultes. Son véritable esprit est que ceux qu'elle retire dans un âge si tendre de la contagion du monde, prennent des sentiments tout opposés à ceux du monde. Elle prévient l'usage de la raison pour prévenir les vices où la raison corrompue les entraînerait ; et avant que leur esprit puisse agir, elle les remplit de son esprit, afin qu'ils vivent dans une ignorance du monde et dans un état d'autant plus éloigné du vice qu'ils ne l'auront jamais connu. Cela paraît par les cérémonies du baptême ; car elle n'accorde le baptême aux enfants qu'après qu'ils ont déclaré, par la bouche des parrains, qu'ils le désirent, qu'ils croient, qu'ils renoncent au monde et à Satan. Et comme elle veut qu'ils conservent ces dispositions dans toute la suite de leur vie, elle leur commande expressément de les garder inviolablement, et ordonne, par un commandement indispensable, aux parrains, d'instruire les enfants de toutes ces choses ; car elle ne souhaite pas que ceux qu'elle a nourris dans son sein soient aujourd'hui moins instruits et moins zélés que les adultes qu'elle admettait autrefois au nombre des siens ; elle ne désire pas une moindre perfection dans ceux qu'elle nourrit que dans ceux qu'elle reçoit. Cependant on en use d'une façon si contraire à l'intention de l'Eglise, qu'on n'y peut penser sans horreur. On ne fait quasi plus de réflexion sur un aussi grand bienfait, parce qu'on ne l'a jamais souhaité, parce qu'on ne l'a jamais demandé, parce qu'on ne se souvient pas même de l'avoir reçu....

1. Le délai, le retard.
2. Expression biblique dont le sens est bien connu. (*I Cor.*, v, 6.)

Mais comme il est évident que l'Église ne demande pas moins de zèle dans ceux qui ont été élevés domestiques de la foi [1] que dans ceux qui aspirent à le devenir, il faut se mettre devant les yeux l'exemple des catéchumènes, considérer leur ardeur, leur dévotion, leur horreur pour le monde, leur généreux renoncement au monde ; et si on ne les jugeait pas dignes de recevoir le baptême sans ces dispositions, ceux qui ne les trouvent pas en eux [2]... Il faut donc qu'ils se soumettent à recevoir l'instruction qu'ils auraient eue s'ils commençaient à entrer dans la communion de l'Église ; il faut de plus qu'ils se soumettent à une pénitence continuelle, et qu'ils aient moins d'aversion pour l'austérité de leur mortification, qu'ils ne trouvent de charmes dans l'usage des délices empoisonnées du péché...

Pour les disposer à s'instruire, il faut leur faire entendre la différence des coutumes qui ont été pratiquées dans l'Église suivant la diversité des temps...

Qu'en l'Église naissante on enseignait les catéchumènes, c'est-à-dire ceux qui prétendaient au baptême, avant que de le leur conférer ; et on ne les y admettait qu'après une pleine instruction des mystères de la religion [3], qu'après une pénitence de leur vie passée, qu'après une grande connaissance de la grandeur et de l'excellence de la profession de la foi et des maximes chrétiennes où ils désiraient entrer pour jamais, qu'après des marques éminentes d'une conversion véritable du cœur, et qu'après un extrême désir du baptême. Ces choses étant connues de toute l'Église, on leur conférait le sacrement d'incorporation par lequel ils devenaient membres de l'Église ; au lieu qu'en ces temps, le baptême ayant été accordé aux enfants avant l'usage de la raison, par des considérations très importantes [4], il arrive que la négligence des parents laisse vieillir les chrétiens sans aucune connaissance de la grandeur de notre religion.

Quand l'instruction précédait le baptême, tous étaient instruits ; mais maintenant que le baptême précède l'instruction, l'enseignement qui était nécessaire est devenu volontaire, et ensuite négligé et presque aboli [5]. La véritable raison de cette conduite est qu'on est persuadé de la nécessité du baptême,

1. Expression de saint Paul pour désigner les fidèles, ceux qui appartiennent à la maison de Dieu, à sa famille. (*Gal.*, VI, 10.)

2. Doivent tâcher de les acquérir.

3. Nous ne relevons pas toutes les erreurs historiques de ce fragment, mais en voici une qui dépasse toutes les bornes : justement, en effet, les catéchumènes n'étaient instruits du dogme essentiel de l'eucharistie qu'après avoir reçu le baptême.

4. On est tenté de se demander si ce langage est sincère de la part de l'auteur.

5. Combien tout ceci est outré et faux !

et on ne l'est pas de la nécessité de l'instruction. De sorte que quand l'instruction précédait le baptême, la nécessité de l'un faisait que l'on avait recours à l'autre nécessairement ; au lieu que le baptême précédant aujourd'hui l'instruction, comme on a été fait chrétien sans avoir été instruit, on croit pouvoir demeurer chrétien sans se faire instruire ;... et qu'au lieu que les premiers chrétiens témoignaient tant de reconnaissance envers l'Église pour une grâce qu'elle n'accordait qu'à leurs longues prières, ils témoignent aujourd'hui tant d'ingratitude pour cette même grâce qu'elle leur accorde avant même qu'ils aient été en état de la demander. Et si elle détestait si fort les chutes des premiers, quoique si rares, combien doit-elle avoir en abomination les chutes et rechutes continuelles des derniers, quoiqu'ils lui soient beaucoup plus redevables, puisqu'elle les a tirés bien plus tôt et bien plus libéralement de la damnation où ils étaient engagés par leur première naissance ! Elle ne peut voir, sans gémir, abuser de la plus grande de ses grâces, et que ce qu'elle a fait pour assurer leur salut devienne l'occasion presque assurée de leur perte [1], car elle n'a pas.....

XV. — Est fait prêtre qui veut l'être, comme sous Joroboam [2]. C'est une chose horrible, qu'on nous propose la discipline de l'Église d'aujourd'hui pour tellement bonne, qu'on fait un crime de la vouloir changer. Autrefois elle était bonne infailliblement, et on trouve qu'on a pu la changer sans péché ; et maintenant, telle qu'elle est, on ne la pourra souhaiter changée ! Il a bien été permis de changer la coutume de ne faire des prêtres qu'avec tant de circonspection qu'il n'y en avait presque point qui en fussent dignes ; et il ne sera pas permis de se plaindre de la coutume qui en fait tant d'indignes [3] !

XVI. — Ce qui nous gâte pour comparer ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant, c'est qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse et les autres, comme couronnés de gloire et agissant avec nous comme des dieux. A présent que le temps a éclairci les choses, cela paraît ainsi. Mais au temps où on le persécutait, ce grand saint était un homme qui s'appelait Athanase : et sainte Thérèse une fille [4]. « *Élie était un homme comme nous, et sujet aux mêmes passions que nous* [5], » dit saint Jacques, pour désabuser les chré-

1. Il est étrange que Pascal ait vu cela, et que l'Église ne l'ait pas vu.
2. Les jansénistes auraient voulu des signes extraordinaires et presque miraculeux de vocation dans les aspirants au sacerdoce, qui, avouons-le, n'en présentaient pas toujours d'ordinaires et de suffisants.
3. Cela eût été permis, moyennant quelque modération dans le fond et dans la forme de cette plainte.
4. Une simple et pauvre religieuse.
5. *Jac.*, v, 17.

tiens de cette fausse idée qui nous fait rejeter l'exemple des saints, comme disproportionné à notre état. C'étaient des saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous. Que se passait-il donc alors? Saint Athanase était un homme appelé Athanase, accusé de plusieurs crimes, condamné en tel et tel concile, pour tel et tel crime [1]. Tous les évêques y consentaient, et le pape enfin [2]. Que dit-on à ceux qui y résistent? Qu'ils troublent la paix, qu'ils font schisme, etc. [3].

Quatre sortes de personnes : zèle sans science ; science sans zèle ; ni science ni zèle ; zèle et science. Les trois premiers le condamnent [4]; et les derniers l'absolvent, et sont excommuniés de l'Église, et sauvent néanmoins l'Église [5].

ARTICLE II.

DOGMATIQUE DE PORT-ROYAL.

Grâce et nature. — La rédemption non universelle. — Discussion de textes. — L'hérésie jansénienne.

I. — La grâce sera toujours dans le monde (et aussi la nature), de sorte qu'elle est en quelque sorte naturelle [6]. Et ainsi toujours il y aura des pélagiens, et toujours des catholiques, et toujours combat : parce que la première naissance fait les uns [7], et la grâce de la seconde naissance fait les autres [8].

II. — Les figures de la totalité de la rédemption, comme, que le soleil éclaire à tous, ne marquent qu'une totalité ; mais les figurantes des exclusions, comme des Juifs élus à l'exclusion des Gentils, marquent l'exclusion [9].

« JÉSUS-CHRIST, rédempteur de tous ? » — Oui [10], car il a offert [11], comme un homme qui a racheté tous ceux qui voudront venir à lui ; ceux qui mourront en chemin, c'est leur malheur : mais quant à lui, il leur offrait rédemption. — Cela

1. Mais accusé et condamné faussement. De sorte que la prétention de Port-Royal de lui ressembler manque totalement de base.
2. Ces allégations de Pascal prouvent que l'histoire ecclésiastique lui était mal enseignée par ses amis de Port-Royal.
3. Et l'on a mille fois raison. Jamais Athanase ne fut en rébellion contre l'Église.
4. Saint Athanase.
5. Non, les excommuniés n'ont jamais sauvé l'Église, ni du temps de saint Athanase, ni du temps de Pascal et des Arnauld.
6. Pur sophisme qui tendait sans doute à établir la nécessité et légitimité du jansénisme.
7. Les pélagiens qui ne veulent que la nature.
8. Les catholiques qui reçoivent une seconde naissance spirituelle et surnaturelle au saint baptême.
9. Non, il n'y a pas de figures excluant les hommes de la réalité de la rédemption ; et celle des Juifs élus, à l'exclusion des Gentils, ne saurait prévaloir contre le dogme formel de la vocation de ceux-ci.
10. Ce sont les adversaires de Jansénius qui répondent *oui*.
11. Un prix surabondant pour la rédemption de tous.

est bon en cet exemple, où celui qui rachète et celui qui empêche de mourir sont deux, mais non pas en JÉSUS-CHRIST, qui fait l'un et l'autre [1]. — Non [2], car JÉSUS-CHRIST, en qualité de rédempteur, n'est pas peut-être maître de tous ; et ainsi, en tant qu'il est en lui, il est rédempteur de tous.

III. — Il y a hérésie à expliquer toujours *omnes* [3] de tous, et hérésie à ne le pas expliquer quelquefois de tous. — *Bibite ex hoc omnes* : les huguenots, hérétiques, en l'expliquant de tous. — *In quo omnes peccaverunt :* les huguenots, hérétiques en exceptant les enfants des fidèles. Il faut donc suivre les Pères et la Tradition pour savoir quand, puisqu'il y a hérésie à craindre de part et d'autre.

IV. — Les effets, *in communi* et *in particulari*. Les semipélagiens errent en disant *in communi* ce qui n'est vrai que *in particulari ;* et les calvinistes en disant *in particulari* ce qui est vrai *in communi*, ce me semble [4].

V. — Quand on [5] dit que JÉSUS-CHRIST n'est pas mort pour tous : Vous abusez [6] d'un vice des hommes qui s'appliquent incontinent cette exception ; ce qui est favoriser le désespoir, au lieu de les en détourner pour favoriser l'espérance [7].

... S'ils disent [8] que notre salut dépend de Dieu, ce sont [9] des

1. Cette réplique est de Pascal et ne signifie rien. Car, sans doute c'est JÉSUS-CHRIST qui empêche de mourir ; mais il veut empêcher *tous* les hommes de mourir, et s'ils meurent, c'est de leur faute.

2. Ce *non* est de Pascal dont l'étrange système est que JÉSUS-CHRIST n'est pas le *maître* d'appliquer à *tous* les hommes son sang versé pour *tous;* Dieu ne le voulant pas.

3. « Tous. » — Pascal discute la question de savoir si Dieu veut sauver *tous* les hommes Jansénius, son maître, dit que non. Les catholiques lui opposent ce texte de saint Paul : *Qui* OMNES *homines vult salvos fieri.* (*Tim.*, II, 4.) — Pascal répond 1° Quelquefois *omnes* signifie seulement une catégorie d'hommes, par exemple dans le texte : *Bibite ex hoc omnes* (*Matth.*, XXVI, 27), qui s'adresse aux apôtres et aux seuls prêtres, en leur commandant de boire tous le calice eucharistique, ce que les protestants veulent étendre à tous les fidèles. 2° Quelquefois, au contraire, *omnes* comprend tous les hommes, par exemple dans le texte : *In quo omnes peccaverunt* (*Rom.*, V, 12), qui affirme que tous les hommes contractent le péché originel, tandis que les protestants voudraient en excepter ceux qui naissent de parents fidèles. Cela posé, Pascal dit très justement qu'il faut donc s'en rapporter à la Tradition pour expliquer le sens douteux de l'Ecriture. Or, d'après cette excellente règle, Jansénius et Pascal sont confondus ; et l'universalité du décret rédempteur est au-dessus de toute contestation.

4. Note relative aux effets de la rédemption, très probablement. Suivant Jansénius, les semipélagiens prétendaient que le Christ est mort pour *tous* les hommes, « *in communi* » ; tandis que suivant le même Jansénius et Pascal, il ne serait mort que pour *quelques-uns*, « *in particulari* ». Les calvinistes allaient plus loin encore et prétendaient que Dieu voulait damner *tel et tel homme* en particulier, « *in particulari,* » avant même d'avoir prévu leurs péchés, tandis que pour les jansénistes, d'accord en cela avec les thomistes, Dieu ne prédestinerait ainsi à la mort éternelle, antérieurement à la prévision de leurs démérites, que *certains hommes indéterminés* et en général, « *in communi* ».

5. Jansénius.

6. C'est le reproche très juste que les catholiques faisaient à Jansénius, d'abuser du vice qui porte les hommes à désespérer, afin de vivre plus à leur aise dans le péché.

7. Les éditions communes ajoutent ici la phrase suivante, évidemment déplacée de son véritable endroit : « Car on s'accoutume ainsi aux vertus intérieures par ces habitudes extérieures. »

8. Les jansénistes. Hélas ! ils ne justifiaient que trop les dires de leurs adversaires.

9. D'après les catholiques, à ce que prétend Pascal.

hérétiques. S'ils disent qu'ils sont soumis au Pape, c'est une hypocrisie. S'ils sont prêts à souscrire toutes ses constitutions, cela ne suffit pas. S'ils disent qu'il ne faut pas tuer pour une pomme, ils combattent la morale des catholiques. S'il se fait des miracles parmi eux, ce n'est plus une marque de sainteté, et c'est au contraire un soupçon d'hérésie [1].

ARTICLE III.

MORALE DE PORT-ROYAL.

Contre le probabilisme. — Pour la charité jansénienne. — Sur les *Petites Écoles* de Port-Royal.

I. — *Probabilité.* [2] — Ils ont quelques principes vrais ; mais ils en abusent. Or, l'abus des vérités doit être autant puni que l'introduction du mensonge.

II. — On aime la sûreté. On aime que le pape soit infaillible en la foi, et que les docteurs graves le soient dans les mœurs, afin d'avoir son assurance [3].

III. — L'ardeur des saints à rechercher et pratiquer le bien était inutile, si le *probable* est sûr [4].

IV. — Otez la *probabilité*, on ne peut plus plaire au monde : mettez la *probabilité*, on ne peut plus lui déplaire [5].

V. — *Montalte* [6]. — ... Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes, qu'il est étrange que les leurs [7] déplaisent. C'est qu'ils ont excédé toute borne. Et, de plus, il y a bien des gens qui voient le vrai, et qui n'y peuvent atteindre. Mais il y [en] a peu qui ne sachent que la pureté de la religion est contraire

1. On verra plus loin que cette spirituelle accusation est totalement fausse. Ce qui est malheureusement vrai, mais pour d'autres motifs que le miracle de la Sainte Épine, c'est que le jansénisme devint de bonne heure une hérésie formelle et très dangereuse.

2. Vraisemblablement il s'agit du probabilisme dont quelques théologiens, désagréables à Pascal, ont pu abuser, mais dont Pascal, avec tout son génie, a eu la faiblesse de ne pas reconnaître le bien fondé.

3. On, c'est-à-dire les catholiques non inféodés à Jansénius. Pascal en les raillant de leur goût pour la sûreté, ruine lui-même les reproches qu'il leur faisait tout à l'heure au sujet de la probabilité et de leur déférence pour les *docteurs graves*. La conscience, quand elle ne peut arriver, ni par elle-même, ni par les décisions d'autrui, à connaître directement et *avec certitude* son devoir, peut se contenter d'une connaissance indirecte fondée sur les principes généraux de la prudence. Si elle doit consulter, elle s'adressera tout naturellement à des hommes *instruits* et *graves*, ayant fait des choses morales une étude spéciale et approfondie.

4. Les saints ont été *probabilistes* quand il l'a fallu ; et la pointe de Pascal est absolument émoussée.

5. Il entend par *probabilité* la morale traditionnelle soutenue par les jésuites contre les jansénistes.

6. Louis de Montalte (*Mont haut*, allusion probable à la ville natale de Pascal), tel est le pseudonyme sous lequel il abritait ses *Provinciales*.

7. Celles des casuistes ici attaqués par Pascal.

à nos corruptions. Ridicule de dire qu'une récompense éternelle est offerte à des mœurs escobardines [1].

VI. — La charité n'est pas un précepte figuratif. Dire que JÉSUS-CHRIST, qui est venu ôter les figures pour mettre la vérité, ne soit venu que mettre la figure de la charité pour ôter la réalité qui était auparavant, cela est horrible. Si la lumière est ténèbres, que seront les ténèbres [2] ?

VII. — *La gloire.* — L'admiration gâte tout dès l'enfance. « Oh ! que cela est bien dit ! qu'il a bien fait ! qu'il est sage ! etc. [3]. » Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire, tombent dans la nonchalance [4].

ARTICLE IV.

MIRACLES DE PORT-ROYAL.

Tentative d'appliquer à la cause de Port-Royal la théorie apologétique des miracles. — Le miracle de la Sainte Épine serait la preuve de la divinité du jansénisme, ou bien le catholicisme même serait sans preuve.

I. — *Raisons pourquoi on ne croit point. — Judæi signa petunt et Græci sapientiam quærunt, nos autem Jesum crucifixum. — Sed plenum signis, sed plenum sapientia, vos autem Christum non crucifixum, et religionem sine miraculis et sine sapientia* [5]. Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, est le manque de charité. *Sed vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis* [6]. Ce qui fait croire les faux est le manque de charité [7].

II. — Les Juifs avaient une doctrine de Dieu comme nous en avons une de JÉSUS-CHRIST, et confirmée par miracles ; et défense de croire à tous faiseurs de miracles, et, de plus, ordre de recourir aux grands-prêtres et de s'en tenir à eux. Et ainsi

1. On sait que l'espagnol Escobar est un des casuistes le plus calomniés par Pascal, sur les fausses données qu'il tirait de Port-Royal.

2. Sans doute la charité est le grand caractère du Nouveau Testament. Mais ce n'est pas l'orgueilleuse et fausse charité janséniste, que ni l'Ancien ni le Nouveau Testament ne sauraient admettre.

3. Exclamation de l'admiration paternelle et maternelle.

4. Curieux et important aveu sur les fameuses *Petites Écoles* instituées par les jansénistes.

5. « Les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse ; mais nous, JÉSUS-CHRIST. Mais nous le cherchons rempli de miracles et de sagesse, tandis que vous le cherchez non crucifié, avec une religion sans miracles ni sagesse. » Cette objurgation, dont les premiers mots sont empruntés à saint Paul (Rom., I, 22), s'adresse aux adversaires de Port-Royal, mais fort mal à propos.

6. « Mais vous, vous ne croyez point, parce que vous n'êtes point du nombre de mes brebis. » (*Joan.*, X, 26.)

7. Cf. *II Thes.*, II, 10. Cette maxime s'applique parfaitement aux amis de Pascal et à Pascal lui-même.

toutes les raisons que nous avons pour refuser de croire les faiseurs de miracles, ils les avaient à l'égard de leurs prophètes. Et cependant ils étaient très coupables de refuser les prophètes, à cause de leurs miracles, et n'eussent pas été coupables s'ils n'eussent point vu les miracles : *Nisi fecissem, peccatum non haberent* [1]. Donc toute la créance est sur les miracles [2].

III. — *Jean VII* [3]. — Contestation entre les juifs, comme entre les chrétiens aujourd'hui [4]. Les uns croyaient en JÉSUS-CHRIST ; les autres ne le croyaient pas, à cause des prophéties qui disaient qu'il devait naître de Bethléem. Ils devaient mieux prendre garde s'il n'en était pas [5]. Car ses miracles étant convaincants, ils devaient bien s'assurer de ces prétendues contradictions de sa doctrine à l'Écriture ; et cette obscurité ne les excusait pas, mais les aveuglait. Ainsi ceux qui refusent de croire les miracles d'aujourd'hui, par une prétendue contradiction chimérique [6], ne sont pas excusés.

IV. — Les miracles discernent aux choses douteuses : entre les peuples juif et païen ; juif et chrétien ; catholique, hérétique ; calomniés, calomniateurs ; entre les deux croix [7]. Mais aux hérétiques les miracles seraient inutiles, car l'Église, autorisée par les miracles qui ont préoccupé la créance [8], nous dit qu'ils n'ont pas la vraie foi. Il n'y a pas de doute qu'ils n'y sont pas, puisque les premiers miracles de l'Église excluent la foi des leurs. Il y a ainsi miracles contre miracles, et premiers et plus grands du côté de l'Église.

Contestations : Abel, Caïn. — Moïse, magiciens. — Élie, faux prophètes. — Jérémie, Ananias. — Michée, faux prophètes. — JÉSUS-CHRIST, Pharisiens. — Saint Paul, Barjésu. — Apôtres, exorcistes. — Les chrétiens et les infidèles. — Les catholiques, les hérétiques. — Élie, Énoch, Antéchrist. — Toujours le vrai prévaut en miracles. Les deux croix [9].

---

1. « Si je n'avais fait parmi eux des miracles que personne autre n'a faits, ils ne seraient point coupables de ne pas me croire. » (*Joan.*, XV, 24.) Pascal avait noté cela ailleurs : « JÉSUS-CHRIST a fait des miracles. »

2. A condition qu'ils ne contredisent pas une doctrine antérieure établie sans réplique.

3. En ce passage de S. Jean (v. 40-53) sont rapportées les dissensions des juifs touchant la vérité de la prédication de JÉSUS-CHRIST.

4. Touchant le jansénisme et ses prétendus miracles.

5. C'est qu'en effet JÉSUS avait longtemps habité la Galilée et paraissait y être né ; or, le Messie ne devait pas être de Galilée, mais de Bethléem. De là, une difficulté qu'il fallait examiner de près. Pascal dit à bon droit qu'elle était loin d'être insoluble et n'excusait pas les incrédules.

6. La contradiction de la doctrine janséniste avec la doctrine de l'Église. Elle n'était nullement chimérique, et suffisait pour ôter toute valeur aux miracles de la secte.

7. Allusion au miracle par lequel on distingua la croix de Notre Seigneur d'avec celles des larrons, quand elles furent toutes trois retrouvées à Jérusalem.

8. Qui ont précédé l'établissement de l'Église et justifié sa croyance.

9. Pascal se proposait donc d'examiner, au point de vue des miracles, ces deux séries d'antagonistes, et démontrer que les miracles les plus nombreux et les seuls vraiment divins sont du côté de la vérité.

Jamais, en la contention [1] du vrai Dieu, de la vérité de la religion, il n'est arrivé miracle du côté de l'erreur, et non de la vérité [2].

— ... S'ensuit-il de là qu'ils [3] auraient eu droit d'exclure tous les prophètes qui leur sont venus ? Non. Ils eussent péché en n'excluant pas ceux qui niaient Dieu, et aussi péché d'exclure ceux qui ne niaient pas Dieu.

D'abord donc qu'on voit un miracle, il faut, ou se soumettre, ou avoir d'étranges marques du contraire. Il faut voir s'ils nient, ou un Dieu, ou JÉSUS-CHRIST, ou l'Église [4].

V. — Dans le Vieux Testament, quand on vous détournera de Dieu ; dans le Nouveau, quand on vous détournera de JÉSUS-CHRIST : voilà les occasions d'exclusion à la foi des miracles [5], marquées. Il ne faut pas y donner d'autres exclusions [6].

VI. — Il y a bien de la différence entre n'être pas pour JÉSUS-CHRIST et le dire, ou n'être pas pour JÉSUS-CHRIST et feindre d'en être. Les uns peuvent faire des miracles [7], non les autres [8] ; car il est clair des uns qu'ils sont contre la vérité, non des autres ; et ainsi les miracles sont plus clairs [9].

VII. — Il avait été dit aux juifs, aussi bien qu'aux chrétiens, qu'ils ne crussent pas toujours les prophètes. Mais néanmoins les pharisiens et les scribes font grand état de ses miracles [10], et essayent de montrer qu'ils sont faux, ou faits par le diable : étant nécessités d'être convaincus, s'ils reconnaissent qu'ils sont de Dieu.

Nous ne sommes pas aujourd'hui dans la peine de faire ce discernement. Il est pourtant bien facile à faire : ceux qui ne nient ni Dieu, ni JÉSUS-CHRIST, ne font point des miracles qui ne soient sûrs [11]. *Nemo faciat virtutem in nomine meo, et cito possit de me male loqui.* [12] Mais nous n'avons point à faire ce discernement. Voici une relique sacrée. Voici une épine de la couronne

---

1. Dans la discussion touchant le vrai Dieu et la vraie religion.
2. Il n'est jamais arrivé qu'il y eût des miracles du côté de l'erreur tandis qu'il n'y en avait point du côté de la vérité.
3. Les juifs.
4. Excellent aveu.
5. Les raisons de rejeter les miracles comme faux.
6. Mais l'Église Romaine étant inséparable de JÉSUS-CHRIST, les miracles opposés à sa doctrine ou à son autorité seraient aussi faux qu'opposés à JÉSUS-CHRIST même. C'était le cas des miracles de Port-Royal.
7. Ceux qui sont ouvertement contre JÉSUS-CHRIST peuvent faire des miracles, mais de faux, dont la fausseté sera aisément démasquée.
8. Ils en peuvent faire aussi de faux, de diaboliques, comme ceux qui rendirent fameuse la tombe du diacre Pâris, le grand saint janséniste.
9. Que la doctrine. Pas toujours.
10. Des miracles du Messie.
11. Justement cela n'est pas sûr.
12. « Personne ne peut faire de miracle en mon nom, et immédiatement dire du mal de moi. » (*Marc.*, IX, 38.)

du Sauveur du monde, en qui le prince de ce monde [1] n'a point puissance, qui fait des miracles par la propre puissance de ce sang répandu pour nous. Voici que Dieu choisit lui-même cette maison [2] pour y faire éclater sa puissance.

Ce ne sont point des hommes qui font ces miracles par une vertu inconnue et douteuse, qui nous oblige à un difficile discernement. C'est Dieu même, c'est l'instrument de la passion de son Fils unique, qui, étant en plusieurs lieux, choisit celui-ci, et fait venir de tous côtés les hommes pour y recevoir ces soulagements miraculeux dans leurs langueurs [3].

IX. — *Point formaliste.* — Quand saint Pierre et les apôtres délibèrent d'abolir la circoncision, où il s'agissait d'agir contre la loi de Dieu [4] ils ne consultent point les prophètes, mais simplement la réception du Saint-Esprit en la personne des incirconcis. Ils jugent plus sûr que Dieu approuve ceux qu'il remplit de son Esprit, que non pas qu'il faille observer la loi ; ils savaient que la fin de la loi n'était que le Saint-Esprit, et qu'ainsi, puisqu'on l'avait [5] bien sans circoncision, elle [6] n'était pas nécessaire.

X. — Les miracles ne sont plus nécessaires, à cause qu'on en a déjà. Mais quand on n'écoute plus la Tradition, quand on ne propose plus que le Pape, quand on l'a surpris, et qu'ainsi, ayant exclu la vraie source de la vérité, qui est la Tradition, et ayant prévenu le Pape, qui en est le dépositaire, la vérité n'a plus de liberté de paraître : alors les hommes ne parlant plus de la vérité, la vérité doit parler elle-même aux hommes. C'est ce qui arriva au temps d'Arius [7].

Non quia vidistis signa, sed quia manducastis ex panibus, et saturati estis [8].

---

1. Le démon.

2. Port-Royal. On peut voir par les *Mémoires* du janséniste Fontaine *sur les solitaires de Port-Royal*, tome III, pp. 195-196, que toute cette théorie de Pascal sur les miracles jansénistes était celle de M. de Sacy, qui probablement l'avait enseignée à l'auteur des *Provinciales*, destiné par la secte à faire l'*Apologie* de Port-Royal plus encore que celle du christianisme.

3. Disons une fois de plus que ces miracles n'étaient qu'apparents ou diaboliques. S'il s'en trouvait quelqu'un qui vînt vraiment de Dieu, il ne pouvait en aucune manière justifier la rébellion contre l'Église, mais seulement récompenser la foi sincère de quelque âme naïve comme la petite nièce de Pascal.

4. Qu'ils savaient abolie. Pascal aurait dû faire cette remarque ; mais l'argument qu'il veut proposer en faveur de Port-Royal honoré des miracles jansénistes, eût perdu toute sa force.

5. Le Saint-Esprit.

6. La loi mosaïque.

7. Les miracles arrivés du temps d'Arius n'étaient pas en opposition avec l'Église et le Pape, avec l'Écriture et la Tradition ; tandis que ceux des jansénistes étaient précisément invoqués, quoi qu'en dise Pascal, contre la véritable Tradition, contre la véritable autorité pontificale, contre le véritable enseignement biblique.

8. « Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez eu à manger de ces pains, et que vous avez été rassasiés. » (*Joan*, VI, 26.) Pascal prétend, on va le voir, appliquer aux catholiques ces paroles de JÉSUS-CHRIST.

Ceux [1] qui suivent JÉSUS-CHRIST à cause de ses miracles, honorent sa puissance dans tous les miracles qu'elle produit ; mais ceux [2] qui, en faisant profession de le suivre pour ses miracles, ne le suivent en effet que parce qu'il les console et les rassasie des biens du monde, ils déshonorent ses miracles, quand ils sont contraires à leurs commodités.

XI. — [Les pharisiens disaient] : *Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit. Alii autem dicebant : Quomodo potest homo peccator hæc signa facere* [3] ? Lequel est le plus clair [4] ?

Dans la contestation présente, les uns disent : « Cette maison n'est pas de Dieu ; car on n'y croit pas que les cinq propositions soient dans Jansénius. » Les autres : « Cette maison est de Dieu ; car il y fait d'étranges miracles. » Lequel est le plus clair [5] ?

[Ainsi la même raison qui rend coupables les juifs de n'avoir pas cru en JÉSUS-CHRIST, rend les jésuites coupables d'avoir continué de persécuter la maison de Port-Royal [6].]

— *Tu quid dicis ? Dico quia propheta est. Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam* [7].

XII. — Un miracle parmi les schismatiques n'est pas tant à craindre ; car le schisme, qui est plus visible que le miracle, marque visiblement leur erreur [8]. Mais quand il n'y a point de schisme, et que l'erreur est en dispute [9], le miracle discerne.

XIII. — Que vous êtes aise de savoir les règles générales [10], pensant par là jeter le trouble et rendre tout inutile ! On vous en empêchera, mon père [11] : la vérité est une et ferme [12].

XIV. — L'Église a trois sortes d'ennemis : les juifs, qui n'ont jamais été de son corps ; les hérétiques, qui s'en sont retirés ; et les mauvais chrétiens, qui la déchirent au dedans.

Ces trois sortes de différents adversaires la combattent d'or-

1. Les jansénistes, au dire de Pascal.
2. Les catholiques, toujours au dire de Pascal.
3. « Cet homme n'est pas un envoyé de Dieu, car il n'observe pas le sabbat. Mais d'autres disaient : Comment un pécheur pourrait-il faire de tels miracles ? » (*Joan.*, IX, 16.)
4. Évidemment le second ; car le premier, — c'est-à-dire que JÉSUS n'observait pas le sabbat, — était absolument faux.
5. Évidemment le premier, car désobéir à l'Église, c'est désobéir à Dieu ; et il est clair que les miracles opposés à l'Église sont opposés à Dieu. Si donc ils viennent de lui, ce qu'il faut voir, certainement on en fausse le sens en les tournant contre l'autorité de l'Église.
6. Il n'y a aucune parité. Cet alinéa est-il bien authentique ?
7. « Toi, que dis-tu ? — Je dis que c'est un prophète. S'il n'était de Dieu, il ne pourrait rien faire de tel. » (*Joan.*, IX, 17-33.) De l'entretien des juifs et de l'aveugle-né.
8. C'est justement le cas de Port-Royal, qui était au moins implicitement en état de schisme.
9. Qu'on dispute entre catholiques sur la question de savoir où est l'erreur.
10. Sur la foi et les miracles.
11. Apostrophe aux jésuites, qu'on n'a pas empêchés de triompher du jansénisme.
12. Oui, celle de l'Église ; non, celle de Port-Royal.

dinaire diversement. Mais ici ils la combattent d'une même sorte. Comme ils sont tous sans miracles, et que l'Église a toujours eu contre eux des miracles, ils ont tous eu le même intérêt à les éluder, et se sont tous servis de cette défaite : qu'il ne faut pas juger de la doctrine par les miracles, mais des miracles par la doctrine [1]. Il y avait deux partis entre ceux qui écoutaient JÉSUS-CHRIST : les uns qui suivaient sa doctrine par ses miracles ; les autres qui disaient... [2] Il y avait deux partis au temps de Calvin... [3] Il y a maintenant les jésuites [4], etc.

XV. — Ce n'est point ici [5] le pays de la vérité : elle erre inconnue parmi les hommes. Dieu l'a couverte d'un voile, qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix. Le lieu est ouvert au blasphème, et même sur des vérités au moins bien apparentes. Si l'on publie les vérités de l'Évangile, on en publie de contraires, et on obscurcit les questions, en sorte que le peuple ne peut discerner. Et on demande : « Qu'avez-vous pour vous faire plutôt croire que les autres? Quel signe [6] faites-vous ? Vous n'avez que des paroles, et nous aussi. Si vous aviez des miracles, bien [7]. » Cela est une vérité [8], que la doctrine doit être soutenue par les miracles, dont on abuse pour blasphémer la doctrine. Et si les miracles arrivent, on dit que les miracles ne suffisent pas sans la doctrine ; et c'est une autre vérité, pour blasphémer les miracles.

XVI. — Ces filles [9], étonnées de ce qu'on dit, qu'elles sont dans la voie de perdition ; que leurs confesseurs les mènent à Genève [10] ; qu'ils leur inspirent que JÉSUS-CHRIST n'est point en l'Eucharistie [11], ni en la droite du Père : elles savent que tout cela est faux [12] ; elles s'offrent donc à Dieu en cet état : *Vide si via iniquitatis in me est* [13]. Qu'arrive-t-il là-dessus ? Ce

1. Ce n'est pas une défaite, mais, dans certaines conditions que nous avons indiquées plus haut, c'est une règle très sage et très nécessaire.
2. Que ses miracles étaient diaboliques, parce que sa doctrine leur paraissait mauvaise.
3. Les catholiques et les calvinistes. Pascal suppose à tort que les catholiques du XVIe siècle ne faisaient fond que sur les miracles.
4. Et les jansénistes que Pascal donne comme les seuls dépositaires de la vraie tradition en fait de *miracles*.
5. Sur la terre.
6. Quel miracle.
7. Pascal se trompe. Les adversaires de Jansénius ne lui demandaient pas des miracles pour preuve de la vérité de sa doctrine, mais une obéissance et une conformité entières à la doctrine de l'Église Romaine.
8. Pascal prête ce langage à ses adversaires qui, selon lui, abusent des miracles de l'Évangile pour blasphémer la doctrine de Port-Royal, et de la doctrine de l'Église pour blasphémer les miracles de Port-Royal.
9. Les religieuses de Port-Royal, parmi lesquelles se trouvait Jacqueline Pascal.
10. Au protestantisme.
11. Voir ci-dessus, p. 267, note 10.
12 Non pas tout.
13. « Voyez si la voie de l'iniquité est en moi ». (*Ps.*, CXXXVIII, 24)

lieu, qu'on dit être le temple du diable, Dieu en fait son temple [1]. On dit qu'il faut en ôter les enfants : Dieu les y guérit [2]. On dit que c'est l'arsenal de l'enfer : Dieu en fait le sanctuaire de ses grâces. Enfin on les menace de toutes les fureurs et de toutes les vengeances du ciel : et Dieu les comble de ses faveurs [3]. Il faudrait avoir perdu le sens pour en conclure qu'elles sont dans la voie de perdition [4].

XVII. — Pour affaiblir vos adversaires, vous désarmez toute l'Église [5].

XVIII. — Quoi qu'il en soit, l'Église est sans preuves, s'ils ont raison [6].

ARTICLE V.

CONTRE LES JÉSUITES.

Leurs prétendus excès en théologie dogmatique et morale. — Ils détruiraient la religion chrétienne, voire même toute religion. — Ils s'empareraient des rois et feraient le mal par conscience.

I. — Les malheureux [7], qui m'ont obligé de parler du fond de la religion [8] !... Des pécheurs purifiés sans pénitence, des justes justifiés sans charité, tous les chrétiens sans la grâce de JÉSUS-CHRIST, Dieu sans pouvoir sur la volonté des hommes, une prédestination sans mystère, une rédemption sans certitude ! [9]

II. — *Sur les confessions et absolutions sans marques de regret.* — Dieu ne regarde que l'intérieur : l'Église ne juge que par l'extérieur. Dieu absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur ; l'Église, quand elle la voit dans les œuvres. Dieu fera une Église pure au dedans, qui confonde par sa sainteté intérieure et toute spirituelle l'impiété intérieure des sages superbes et des pharisiens : et l'Église fera une assemblée d'hommes, dont les mœurs extérieures soient si pures, qu'elles confondent les mœurs des païens. S'il y en a d'hypocrites, mais si bien

1. Non vraiment.
2. Peut-être. La guérison de Marguerite Périer n'est pas un fait à l'abri de tout conteste. Voir ci-dessus, p. 14, note 3.
3. Ou plutôt, le démon les accable de toutes ses illusions.
4. On vit bien, surtout après la mort de Pascal, où les conduisait leur voie.
5. Quoi ? En doutant de la guérison de cette petite fille ?
6. Si les catholiques ont raison en niant le miracle de Port-Royal. Pas du tout.
7. Les jésuites dont Pascal avait une crainte et une horreur maladives.
8. Il se croit obligé à défendre contre eux, et contre le Pape, le fond même de la religion qu'ils ont corrompu, à ce qu'il prétend.
9. Quelle longue énumération de graves erreurs ! Et Pascal a cru de bonne foi que les jésuites en étaient coupables ? A quoi sert donc le génie ?

déguisés qu'elle n'en reconnaisse pas le venin, elle les souffre ; car, encore qu'ils ne soient pas reçus de Dieu qu'ils ne peuvent tromper, ils le sont des hommes qu'ils trompent. Et ainsi elle n'est pas déshonorée par leur conduite qui paraît sainte. Mais vous voulez [1] que l'Église ne juge, ni de l'intérieur, parce que cela n'appartient qu'à Dieu, ni de l'extérieur, parce que Dieu ne s'arrête qu'à l'intérieur ; et ainsi, lui ôtant tout choix des hommes, vous retenez dans l'Église les plus débordés, et ceux qui la déshonorent si fort, que les synagogues des juifs et les sectes des philosophes les auraient exilés comme indignes, et les auraient abhorrés comme impies.

III. — Les trois marques de la religion : la perpétuité, la bonne vie, les miracles. Ils détruisent [2] la perpétuité par la probabilité ; la bonne vie, par leur morale ; les miracles, en détruisant ou leur vérité ou leur conséquence.

Si on les croit, l'Église n'aura que faire de perpétuité, sainteté ni miracles. Les hérétiques les nient [3], ou en nient la conséquence : eux de même [4]. Mais il faudrait n'avoir point de sincérité pour les nier, ou encore perdre le sens pour nier la conséquence [5].

IV. — Toutes les religions et les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes, et à s'informer de celles que JÉSUS-CHRIST a laissées aux anciens pour être transmises aux fidèles [6]. Cette contrainte lasse ces bons pères [7]. Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions, comme les prophètes disaient autrefois aux juifs : « Allez au milieu de l'Église ; informez-vous des lois que les anciens lui ont laissées, et suivez ces sentiers ». Ils ont répondu comme les juifs : « Nous n'y marcherons pas : mais nous suivrons les pensées de notre cœur » ; et ils ont dit : « Nous serons comme les autres peuples. »

1. Il s'adresse aux adversaires de Port-Royal, leur prêtant un raisonnement et une conduite qu'ils n'ont jamais tenus.

2. Les jésuites. Quand Pascal leur reproche de détruire la perpétuité par la probabilité, il ne dit rien d'intelligible ni d'intelligent ; de détruire la bonne vie par leur morale, il les calomnie sans autre prétexte que certaines exagérations ou maladresses de quelques-uns : de détruire enfin les miracles en discutant celui de la Sainte Épine, il exagère plaisamment la portée d'un fait obscur et sans valeur.

3. Les miracles.

4. Nullement.

5. La sincérité veut qu'on examine l'authenticité des miracles ; et le sens, qu'on n'attribue pas à Dieu des intentions qu'il ne peut avoir, comme celle de soutenir Jansénius contre l'Église.

6. Sans négliger pourtant et surtout sans mépriser la raison naturelle, qui vient aussi de Dieu.

7. Les jésuites que Pascal calomnie en leur prêtant le dessein de substituer la raison à la révélation, comme les peuples païens.

V. — Il importe aux rois, aux princes, d'être en estime de piété ; et pour cela, il faut qu'ils se confessent à vous [1].

VI. — Les jansénistes ressemblent aux hérétiques par la réformation des mœurs ; mais vous leur ressemblez en mal [2].

VII. — Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement, que quand on le fait par conscience [3].

1. Calomnie absurbe contre les rois, les princes, et leurs confesseurs jésuites.

2. Ce n'est pas seulement par leur prétendu zèle pour la réforme des mœurs que les jansénistes ressemblaient aux hérétiques, mais par l'hérésie même. Quant à dire que les adversaires de Port Royal, jésuites ou non, ressemblaient en mal aux hérétiques, c'est une extraordinaire et incroyable audace.

3. Par fausse conscience, comme faisait Pascal lorsqu'il écrivait les *Provinciales*, ou qu'il aiguisait quelque *pensée* contre les jésuites.

TROISIÈME PARTIE

OPUSCULES

Ire SECTION.

Opuscules philosophiques.

I. — PRÉFACE

SUR LE TRAITÉ DU VIDE[1].

Le respect que l'on porte à l'antiquité est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il doit avoir moins de force [2], que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées et des mystères même de ses obscurités, que l'on ne peut plus avancer de nouveautés sans péril, et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons...

Ce n'est pas que mon intention soit de corriger un vice par un autre, et de ne faire nulle estime des anciens parce que l'on en fait trop.

Je ne prétends pas bannir leur autorité pour relever le raisonnement tout seul, quoique l'on veuille établir leur autorité seule au préjudice du raisonnement...

Pour faire cette importante distinction [3] avec attention, il faut considérer que les unes dépendent seulement de la mémoire et sont purement historiques, n'ayant pour objet que de savoir ce que les auteurs ont écrit ; les autres dépendent seulement du raisonnement et sont entièrement dogmatiques, ayant pour objet de chercher et découvrir les vérités cachées.

Celles de la première sorte sont bornées, d'autant que les livres dans lesquels elles sont contenues [4]...

C'est suivant cette distinction qu'il faut régler différemment l'étendue de ce respect [5]. Le respect que l'on doit avoir pour...

---

1. Il ne reste de ce traité que de rares fragments. La *Préface*, composée de 1647 à 1651, suivant toutes les apparences, est plutôt une étude de philosophie comme les fragments *de l'Esprit géométrique*. Elle renferme bien des lacunes, n'ayant peut-être jamais été achevée. Cela expliquerait comment la pensée y est souvent traînante et le style languissant. La parenté de cette *Préface* avec *l'Art de persuader* et avec l'Introduction que Pascal projetait pour son grand ouvrage apologétique, aurait pu nous autoriser à la publier dans les *Pensées*, ainsi que les deux opuscules suivants, *de l'Esprit géométrique* et *de l'Art de persuader*.

2. C'est-à-dire dans les sciences purement philosophiques et rationnelles.

3. Entre les sciences d'autorité et celles de raisonnement.

4. Ne sont ni très nombreux, ni très complets, ni toujours sûrs.

5 Pour l'autorité des anciens écrivains.

Dans les matières où l'on recherche seulement de savoir ce que les auteurs ont écrit, comme dans l'histoire, dans la géographie, dans la jurisprudence, dans les langues,..... et surtout dans la théologie [1] ; et enfin dans toutes celles qui ont pour principe, ou le fait simple, ou l'institution divine ou humaine. Il faut nécessairement recourir à leurs livres, puisque tout ce que l'on en peut savoir y est contenu : d'où il est évident que l'on peut en avoir la connaissance entière [2], et qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter.

S'il agit de savoir qui fut premier roi des français ; en quel lieu les géographes placent le premier méridien ; quels mots sont usités dans une langue morte, et toutes les choses de cette nature: quels autres moyens que les livres pourraient nous y conduire ? Et qui pourra rien ajouter de nouveau à ce qu'ils nous en apprennent, puisqu'on ne veut savoir que ce qu'ils contiennent ?

C'est l'autorité seule qui nous en peut éclaircir. Mais où cette autorité a la principale force, c'est dans la théologie, parce qu'elle y est inséparable de la vérité, et que nous ne la connaissons que par elle ; de sorte que pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les Livres sacrés[3], comme pour montrer l'incertitude des choses les plus vraisemblables, il faut seulement faire voir qu'elles n'y sont pas comprises : parce que ses principes sont au-dessus de la nature et de la raison, et que, l'esprit de l'homme étant trop faible pour y arriver par ses propres efforts, il ne peut parvenir à ces hautes intelligences s'il n'y est porté par une force toute-puissante et surnaturelle.

Il n'en est pas de même des sujets, qui tombent sous les sens ou sous le raisonnement : l'autorité y est inutile [4], la raison seule a lieu d'en connaître. Elles ont leurs droits séparés : l'une avait tantôt tout l'avantage ; ici l'autre règne à son tour. Mais comme les sujets de cette sorte sont proportionnés à la portée de l'esprit, il trouve une liberté tout entière de s'y étendre : sa fécondité inépuisable produit continuellement, et ses inventions peuvent être tout ensemble sans fin et sans interruption...

C'est ainsi que la géométrie, l'arithmétique, la musique, la physique, la médecine, l'architecture, et toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement, doivent être augmentées pour devenir parfaites. Les anciens les ont trouvées seulement ébauchées par ceux qui les ont précédés : et nous

1. La théologie est ici fort mal appréciée : elle est loin d'être une simple bibliographie, ou un simple travail de copiste.
2. Des documents, sinon des vérités dont ils traitent.
3. Et dans les Traditions de l'Église.
4. Pas tout à fait : n'est-elle pas un précieux témoignage des anciennes observations ou expériences, et de leur interprétation par des génies parfois très puissants ?

les laisserons à ceux qui viendront après nous, en un état plus accompli que nous ne les avons reçues [1].

Comme leur perfection dépend du temps et de la peine, il est évident qu'encore que notre peine et notre temps nous eussent moins acquis que leurs travaux séparés des nôtres, tous deux néanmoins joints ensemble doivent avoir plus d'effet que chacun en particulier.

L'éclaircissement de cette différence doit nous faire plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences; et nous donner de l'horreur pour la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la théologie, au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères. Il faut relever le courage de ces gens timides qui n'osent rien inventer en physique, et confondre l'insolence de ces téméraires qui produisent des nouveautés en théologie. Cependant le malheur du siècle est tel, qu'on voit beaucoup d'opinions nouvelles en théologie, inconnues à toute l'antiquité, soutenues avec obstination et reçues avec applaudissement [2] ; au lieu que celles qu'on produit dans la physique, quoique en petit nombre, semblent devoir être convaincues de fausseté dès qu'elles choquent tant soit peu les opinions reçues : comme si le respect qu'on a pour les anciens philosophes était de devoir, et que celui que l'on porte aux plus anciens des Pères [3] était seulement de bienséance ! Je laisse aux personnes judicieuses à remarquer l'importance de cet abus qui pervertit l'ordre des sciences avec tant d'injustice ; et je crois qu'il y en aura peu qui ne souhaitent que cette... [4] s'applique à d'autres matières, puisque les inventions nouvelles sont infailliblement des erreurs dans les matières [5] que l'on profane impunément ; et qu'elles sont absolument nécessaires pour la perfection de tant d'autres sujets incomparablement plus bas, que toutefois on n'oserait toucher.

Partageons avec plus de justice notre crédulité et notre défiance, et bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître elle doit aussi le mesurer ; et considérons que s'ils fussent demeurés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connaissances qu'ils avaient reçues, ou que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offraient, ils se seraient privés eux-mêmes et leur postérité du fruit de leurs inventions.

1. A moins de décadences fort possibles.
2. Par exemple, celles de Baïus, de Jansénius, de MM. de Port-Royal, etc.
3. Les Pères moins anciens ne sont point par là-même de moindre autorité.
4. Liberté.
5. De théologie.

Comme ils ne se sont servis de celles qui leur avaient été laissées que comme des moyens pour en avoir de nouvelles, et que cette heureuse hardiesse leur avait ouvert le chemin aux grandes choses, nous devons prendre celles qu'ils nous ont acquises, de la même sorte, et à leur exemple en faire les moyens et non pas la fin de notre étude, et ainsi tâcher de les surpasser en les imitant.

Car, qu'y a-t-il de plus injuste que de traiter nos anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait ceux qui les ont précédés, et d'avoir pour eux ce respect inviolable qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage?...

Les secrets de la nature sont cachés. Quoique elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets : le temps les révèle d'âge en âge, et quoique toujours égale en elle-même, elle n'est pas toujours également connue.

Les expériences qui nous en donnent l'intelligence multiplient continuellement ; et, comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences multiplient à proportion.

C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions sans mépriser... [1] sans ingratitude, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés aux nôtres, et que dans ces avantages nous leur sommes redevables de l'ascendant [2] que nous avons sur eux ; parce que s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et avec moins de peine et moins de gloire nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue ; et quoique ils connussent aussi bien que nous tout ce qu'ils pouvaient remarquer de la nature, ils n'en connaissaient pas tant néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

Cependant il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avaient plus laissé de vérités à connaître.

N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal ? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et

1. L'antiquité et...
2. De la supériorité.

chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse ; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver ; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage, non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs ; parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement ; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusques à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses [1], et formaient l'enfance des hommes proprement [2] ; et comme nous avons joint à leurs connaissances

1. Sauf en philosophie pourtant, où ils ont admirablement excellé avec Socrate, Platon et Aristote.
2. A proprement parler.

l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres.

Ils doivent être admirés dans les conséquences qu'ils ont bien tirées du peu de principes qu'ils avaient, et ils doivent être excusés dans celles où ils ont plutôt manqué du bonheur de l'expérience que de la force du raisonnement.

Car n'étaient-ils pas excusables dans la pensée qu'ils ont eue pour la *voie de lait*[1], quand la faiblesse de leurs yeux n'ayant pas encore reçu le secours de l'artifice[2], ils ont attribué cette couleur à une plus grande solidité en cette partie du ciel qui renvoie la lumière avec plus de force ?

Mais ne serions-nous pas inexcusables de demeurer dans la même pensée, maintenant qu'aidés des avantages que nous donne la lunette d'approche, nous y avons découvert une infinité de petites étoiles, dont la splendeur plus abondante nous a fait reconnaître quelle est la véritable cause de cette blancheur ?

N'avaient-ils pas aussi sujet de dire que tous les corps corruptibles étaient renfermés dans la sphère du ciel de la lune, lorsque durant le cours de tant de siècles ils n'avaient point encore remarqué de corruptions ni de générations[3] hors de cet espace ?

Mais ne devons-nous pas assurer le contraire, lorsque toute la terre a vu sensiblement des comètes s'enflammer et disparaître bien loin au delà de cette sphère ?

C'est ainsi que sur le sujet du vide ils avaient droit de dire que la nature n'en souffrait point, parce que toutes leurs expériences leur avaient toujours fait remarquer qu'elle l'abhorrait et ne le pouvait souffrir.

Mais si les nouvelles expériences leur avaient été connues, peut-être auraient-ils trouvé sujet d'affirmer ce qu'ils ont eu sujet de nier par là que[4] le vide n'avait point encore paru[5]. Aussi, dans le jugement qu'ils ont fait que la nature ne souffrait point de vide, ils n'ont entendu parler de la nature qu'en l'état où ils la connaissaient ; puisque, pour le dire généralement, ce ne serait assez de l'avoir vu[6] constamment en cent rencontres, ni en mille, ni en tout autre nombre, quelque grand qu'il soit ; puisque s'il restait un seul cas à examiner, ce seul suffirait pour empêcher la définition générale, et si un seul était con-

1. La voie lactée des astronomes.
2. Des télescopes
3. De productions et de transformations matérielles.
4. Parce que.
5. Le vide complet, absolu, théorique, a-t-il enfin « paru » ?
6. L'état de la nature.

traire, ce seul [1]..... Car dans toutes les matières dont la preuve consiste en expériences et non en démonstrations, on ne peut faire aucune assertion universelle que par la générale énumération de toutes les parties et de tous les cas différents [2]. C'est ainsi que quand nous disons que le diamant est le plus dur de tous les corps, nous entendons de tous les corps que nous connaissons, et nous ne pouvons ni ne devons y comprendre ceux que nous ne connaissons point ; et quand nous disons que l'or est le plus pesant de tous les corps, nous serions téméraires de comprendre dans cette proposition générale ceux qui ne sont point encore en notre connaissance, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'ils soient en nature [3].

De même, quand les anciens ont assuré que la nature ne souffrait point de vide, ils ont entendu qu'elle n'en souffrait point dans toutes les expériences qu'ils avaient vues, et ils n'auraient pu sans témérité y comprendre celles qui n'étaient pas en leur connaissance. Que si elles y eussent été, sans doute ils auraient tiré les mêmes conséquences que nous, et les auraient par leur aveu autorisées de cette antiquité [4] dont on veut faire aujourd'hui l'unique principe des sciences.

C'est ainsi que, sans les contredire, nous pouvons assurer le contraire de ce qu'ils disaient ; et, quelque force enfin qu'ait cette antiquité, la vérité doit toujours avoir l'avantage, quoique nouvellement découverte, puisqu'elle est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues, et que ce serait ignorer sa nature de s'imaginer qu'elle ait commencé d'être au temps qu'elle a commencé d'être connue [5].

---

1. Suffirait à annuler cette définition générale.
2. Pascal n'a pas encore la vraie et parfaite notion de l'induction.
3. Dans la nature. Les découvertes de la chimie moderne ont justifié cette observation.
4. Et par leur suffrage ils auraient donné l'autorité et le prestige de l'antiquité à des théories qui ne sont que modernes.
5. Pascal avait écrit ailleurs la note suivante, relative au même sujet, mais peu honorable pour sa connaissance de l'ancienne physique dont il n'a certainement pas saisi l'exacte pensée : « Qu'y a-t-il de plus absurde que de dire que des corps inanimés ont des passions, des craintes, des horreurs? que des corps insensibles, sans vie et même incapables de vie, aient des passions qui présupposent une âme au moins sensitive pour les ressentir? de plus, que l'objet de cette horreur fût le vide? qu'y a-t-il dans le vide qui leur puisse faire peur? qu'y a-t-il de plus bas et de plus ridicule? Ce n'est pas tout: qu'ils aient en eux-mêmes un principe de mouvement pour éviter le vide? Ont-ils des bras, des jambes, des muscles, des nerfs? »

II. — DE L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE[1].

PREMIER FRAGMENT.

On peut avoir trois principaux objets dans l'étude de la vérité : l'un, de la découvrir quand on la cherche ; l'autre, de la démontrer quand on la possède ; le dernier, de la discerner d'avec le faux quand on l'examine.

Je ne parle point du premier ; je traite particulièrement du second, et il enferme le troisieme. Car, si l'on sait la méthode de prouver la vérité, on aura en même temps celle de la discerner, puisqu'en examinant si la preuve qu'on en donne est conforme aux règles qu'on connaît, on saura si elle est exactement démontrée.

La géométrie, qui excelle en ces trois genres, a expliqué l'art de découvrir les vérités inconnues[2] ; et c'est ce qu'elle appelle *analyse*, et dont il serait inutile de discourir après tant d'excellents ouvrages qui ont été faits.

Celui de démontrer les vérités déjà trouvées et de les éclaircir de telle sorte que la preuve en soit invincible, est le seul que je veux donner ; et je n'ai pour cela qu'à expliquer la méthode que la géométrie y observe ; car elle l'enseigne parfaitement par ses exemples, quoique elle n'en produise aucun discours. Et parce que cet art consiste en deux choses principales, l'une de prouver chaque proposition en particulier, l'autre de disposer toutes les propositions dans le meilleur ordre, j'en ferai deux sections, dont l'une contiendra les règles de la conduite des démonstrations géométriques, c'est-à-dire méthodiques et parfaites ; et la seconde comprendra celles de l'ordre géométrique, c'est-à-dire méthodique et accompli : de sorte que les deux ensemble enfermeront tout ce qui sera nécessaire pour la conduite du raisonnement à prouver et discerner les vérités, lesquelles[3] j'ai dessein de donner entières.

---

1. Titre assez trompeur. Il s'agit moins de géométrie que de logique dans ces deux fragments d'ouvrage, Pascal y expose en effet la théorie de la démonstration et de la persuasion, non pour servir d'introduction à ses œuvres géométriques, mais plutôt pour servir de préliminaires à son ouvrage d'apologie. On sait que, dans un tout autre but, l'athée Spinoza prétendit aussi démontrer géométriquement sa morale. On verra plus loin dans quel sens large Pascal emploie ici le nom de *géométrie*. (Voir p. 301.) *La Logique de Port-Royal* s'est servie de ces fragments.

2. Non, elle n'a pas « expliqué » mais seulement « appliqué » cet art.

3. Les deux « sections » dont il vient d'être parlé. En réalité, nous n'avons que la première, et Pascal n'a peut-être jamais fait la seconde.

SECTION PREMIÈRE.

De la méthode des démonstrations géométriques, c'est-à-dire méthodiques et parfaites.

Je ne puis faire mieux entendre la conduite qu'on doit garder pour rendre les démonstrations convaincantes, qu'en expliquant celle que la géométrie observe [1].

Mais il faut auparavant que je donne l'idée d'une méthode encore plus éminente et plus accomplie, mais où les hommes ne sauraient jamais arriver : car ce qui passe la géométrie nous surpasse [2] ; et néanmoins il est nécessaire d'en dire quelque chose, quoique il soit impossible de le pratiquer.

Cette véritable méthode, qui formerait les démonstrations dans la plus haute excellence [3], s'il était possible d'y arriver, consisterait en deux choses principales : l'une de n'employer aucun terme dont on n'eût auparavant expliqué nettement le sens ; l'autre, de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontrât par des vérités déjà connues ; c'est-à-dire, en un mot, à définir tous les termes et à prouver toutes les propositions. Mais, pour suivre l'ordre même que j'explique, il faut que je déclare ce que j'entends par *définition.*

On ne reconnaît en géométrie que les seules définitions que les logiciens appellent *définitions de nom*, c'est-à-dire que les seules impositions de nom aux choses qu'on a clairement désignées en termes parfaitement connus ; et je ne parle que de celles-là seulement.

Leur utilité et leur usage est d'éclaircir et d'abréger le discours en exprimant par le seul nom qu'on impose ce qui ne pourrait se dire qu'en plusieurs termes ; en sorte néanmoins que le nom imposé demeure dénué de tout autre sens, s'il en a, pour n'avoir plus que celui auquel on le destine uniquement. En voici un exemple.

1. Au dos du papier sur lequel se trouvait cet alinéa, Pascal avait écrit ce qui suit et qui peut-être eût été intercalé ici : « [Mon objet] est bien plus de réussir à l'une qu'à l'autre, et je n'ai choisi cette science pour y arriver que parce qu'elle seule sait les véritables règles du raisonnement et, sans s'arrêter aux règles des syllogismes qui sont tellement naturelles qu'on ne peut les ignorer, s'arrête et se fonde sur la véritable méthode de conduire le raisonnement en toutes choses, que presque tout le monde ignore et qu'il est si avantageux de savoir, que nous voyons par expérience qu'entre esprits égaux et toutes choses pareilles, celui qui a de la géométrie l'emporte et acquiert une vigueur toute nouvelle.

« Je veux donc faire entendre ce que c'est que démonstration, par l'exemple de celles de géométrie qui est presque la seule des sciences humaines qui en produise d'infaillibles, parce qu'elle seule observe la véritable méthode, au lieu que toutes les autres sont par une nécessité naturelle dans quelque sorte de confusion que les seuls géomètres savent extrêmement connaître. »

2. La métaphysique, dans l'ordre seulement naturel dont il est ici question, surpasse encore la géométrie, et de beaucoup.

3. Point du tout, et Pascal en conviendra lui-même plus loin (p. 296). La démonstration par excellence ne peut être celle qui n'aurait jamais de point de départ et de point d'appui, mais qui les reculerait toujours à l'infini.

Si l'on a besoin de distinguer dans les nombres ceux qui sont divisibles en deux également, d'avec ceux qui ne le sont pas, pour éviter de répéter souvent cette condition, on lui donne un nom en cette sorte : j'appelle tout nombre divisible en deux également, *nombre pair*.

Voilà une définition géométrique ; parce qu'après avoir clairement désigné une chose, savoir tout nombre divisible en deux également, on lui donne un nom que l'on destitue de tout autre sens, s'il en a, pour lui donner celui de la chose désignée.

D'où il paraît que les définitions sont très libres, et qu'elles ne sont jamais sujettes à être contredites ; car il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée un nom tel qu'on voudra [1]. Il faut seulement prendre garde qu'on n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms, en donnant le même à deux choses différentes.

Ce n'est pas que cela ne soit permis, pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences et qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre.

Mais si l'on tombe dans ce vice, on peut lui opposer un remède très sûr et très infaillible : c'est de substituer mentalement la définition à la place du défini, et d'avoir toujours la définition si présente, que toutes les fois qu'on parle, par exemple, de nombre pair, on entende précisément que c'est celui qui est divisible en deux parties égales : et que ces deux choses soient tellement jointes et inséparables dans la pensée, qu'aussitôt que le discours en exprime l'une, l'esprit y attache immédiatement l'autre. Car les géomètres, et tous ceux qui agissent méthodiquement, n'imposent des noms aux choses que pour abréger le discours, et non pour diminuer ou changer l'idée des choses dont ils discourent. Et ils prétendent que l'esprit supplée toujours la définition entière aux termes courts, qu'ils n'emploient que pour éviter la confusion que la multitude des paroles apporte.

Rien n'éloigne plus promptement et plus puissamment les surprises captieuses des sophistes que cette méthode, qu'il faut avoir toujours présente et qui suffit seule pour bannir toutes sortes de difficultés et d'équivoques.

Ces choses étant bien entendues, je reviens à l'explication du véritable ordre qui consiste, comme je disais, à tout définir et à tout prouver.

---

1. Cela n'est point sans de grands dangers et par conséquent n'est pas absolument permis. Que dirait-on d'un philosophe qui s'obstinerait à appeler le vice du nom de vertu et réciproquement, lors même qu'il aurait commencé par les définir clairement l'un et l'autre ?

Certainement cette méthode serait belle, mais elle est absolument impossible; car il est évident que les premiers termes qu'on voudrait définir en supposeraient de précédents pour servir à leur explication, et que de même les premières propositions qu'on voudrait prouver en supposeraient d'autres qui les précédassent; et ainsi il est clair qu'on n'arriverait jamais aux premières.

Aussi, en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs qu'on ne peut plus définir, et à des principes si clairs qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage pour servir à leur preuve.

D'où il paraît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit, dans un ordre absolument accompli [1].

Mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre.

Car il y en a un, et c'est celui de la géométrie, qui est à la vérité inférieur en ce qu'il est moins convaincant, mais non pas en ce qu'il est moins certain. Il ne définit pas tout et ne prouve pas tout, et c'est en cela qu'il lui cède; mais il ne suppose que des choses claires et constantes par la lumière naturelle, et c'est pourquoi il est parfaitement véritable, la nature le soutenant au défaut du discours [2].

Cet ordre le plus parfait entre les hommes consiste, non pas à tout définir ou à tout démontrer, ni aussi à ne rien définir ou à ne rien démontrer, mais à se tenir dans ce milieu de ne point définir les choses claires et entendues de tous les hommes, et de définir toutes les autres; et de ne point prouver toutes les choses connues des hommes, et de prouver toutes les autres. Contre cet ordre pèchent également ceux qui entreprennent de tout définir et de tout prouver, et ceux qui négligent de le faire dans les choses qui ne sont pas évidentes d'elles-mêmes.

C'est ce que la géométrie enseigne parfaitement. Elle ne définit aucune de ces choses, *espace*, *temps*, *mouvement*, *nombre*, *égalité*, ni les semblables qui sont en grand nombre, parce que ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que d'instruction [3].

Car il n'y a rien de plus faible que le discours de ceux qui

1. L'ordre « absolument accompli » n'est pas du tout celui qui vient d'être décrit, et qui mériterait bien plutôt le nom de désordre.

2. La certitude naturelle lui est acquise, si la certitude artificielle qui résulte du discours ou raisonnement lui fait défaut.

3. Leur sens vague et superficiel est certainement facile à atteindre, mais il ne suffit pas toujours.

veulent définir ces mots primitifs. Quelle nécessité y a-t-il, par exemple, d'expliquer ce qu'on entend par le mot *homme?* Ne sait-on pas assez quelle est la chose qu'on veut désigner par ce terme [1]? Et quel avantage pensait nous procurer Platon, en disant que c'était un animal à deux jambes, sans plumes [2]? Comme si l'idée que j'en ai naturellement, et que je ne puis exprimer, n'était pas plus nette et plus sûre que celle qu'il me donne par son explication inutile et même ridicule; puisqu'un homme ne perd pas l'humanité en perdant les deux jambes, et qu'un chapon ne l'acquiert pas en perdant ses plumes [3].

Il y en a qui vont jusqu'à cette absurdité d'expliquer un mot par le mot même. J'en sais qui ont défini la lumière en cette sorte : *La lumière est un mouvement luminaire des corps lumineux;* comme si on pouvait entendre les mots de *luminaire* et de *lumineux* sans celui de *lumière* [4].

On ne peut entreprendre de définir l'être sans tomber dans cette absurdité : car on ne peut définir un mot sans commencer par celui-ci, *c'est*, soit qu'on l'exprime ou qu'on le sous-entende. Donc pour définir l'être, il faudrait dire *c'est*, et ainsi employer le mot défini dans sa définition.

On voit assez de là qu'il y a des mots incapables d'être définis [5]; et, si la nature n'avait suppléé à ce défaut par une idée pareille qu'elle a donnée à tous les hommes, toutes nos expressions seraient confuses; au lieu qu'on en use avec la même assurance et la même certitude que s'ils étaient expliqués d'une manière parfaitement exempte d'équivoques; parce que la nature nous en a elle-même donné, sans paroles, une intelligence plus nette que celle que l'art nous acquiert par nos explications.

Ce n'est pas que tous les hommes aient la même idée de l'essence des choses que je dis qu'il est impossible et inutile de définir.

Car, par exemple, le temps est de cette sorte. Qui le pourra définir? Et pourquoi l'entreprendre, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant de temps, sans qu'on le désigne davantage? Cependant il y a bien de différentes opinions touchant l'essence du temps. Les uns disent que c'est le mouvement d'une chose créée; les autres, la mesure du mouvement, etc. Aussi ce n'est pas la nature de ces choses que je dis qui est connue à tous : ce n'est simplement que le rapport

1. Vaguement et superficiellement, oui.
2. Pourquoi ne pas rapporter d'autres définitions mille fois plus vraies?
3. Emprunt fait à Montaigne.
4. Allusion à une explication fort médiocre donnée par le P. Noël, jésuite.
5. Souvent ils pourront être utilement expliqués et commentés, ce qu'avait sans doute voulu faire l'auteur dont il est question à la note précédente.

entre le nom et la chose; en sorte qu'à cette expression *temps*, tous portent la pensée vers le même objet; ce qui suffit pour faire que ce terme n'ait pas besoin d'être défini [1], quoique ensuite, en examinant ce que c'est que le temps, on vienne à différer de sentiment après s'être mis à y penser; car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, et non pas pour en montrer la nature [2].

Ce n'est pas qu'il ne soit permis d'appeler du nom de *temps* le mouvement d'une chose créée; car, comme j'ai dit tantôt, rien n'est plus libre que les définitions. Mais, ensuite de cette définition, il y aura deux choses qu'on appellera du nom de *temps :* l'une est celle que tout le monde entend naturellement par ce mot et que tous ceux qui parlent notre langue nomment par ce terme; l'autre sera le mouvement d'une chose créée, car on l'appellera aussi de ce nom, suivant cette nouvelle définition.

Il faudra donc éviter les équivoques et ne pas confondre les conséquences. Car il ne s'ensuivra pas de là que la chose qu'on entend naturellement par le mot de *temps* soit en effet le mouvement d'une chose créée. Il a été libre de nommer ces deux choses de même; mais il ne le sera pas de les faire convenir de nature aussi bien que de nom.

Ainsi, si l'on avance ce discours : *le temps est le mouvement d'une chose créée*, il faut demander ce qu'on entend par ce mot de *temps*, c'est-à-dire, si on lui laisse le sens ordinaire et reçu de tous, ou si on l'en dépouille pour lui donner en cette occasion celui de mouvement d'une chose créée. Que si on le destitue de tout autre sens, on ne peut contredire, et ce sera une définition libre, ensuite de laquelle, comme j'ai dit, il y aura deux choses qui auront ce même nom. Mais si on lui laisse son sens ordinaire, et qu'on prétende néanmoins que ce qu'on entend par ce mot soit le mouvement d'une chose créée, on peut contredire. Ce n'est plus une définition libre, c'est une proposition qu'il faut prouver, si ce n'est qu'elle soit très évidente d'elle-même; et alors ce sera un principe et un axiome, mais jamais une définition, parce que dans cette énonciation on n'entend pas que le mot de *temps* signifie la même chose que ceux-ci, *le mouvement d'une chose créée*, mais on entend que ce que l'on conçoit par le terme de *temps* soit ce mouvement supposé.

Si je ne savais combien il est nécessaire d'entendre ceci parfaitement, et combien il arrive à toute heure, dans les discours

1. Cela dépend de la question posée; elle peut exiger dès l'abord une définition adéquate.

2. Pascal n'admet pas qu'outre les définitions de mots, les définitions de choses soient nécessaires aux discussions et démonstrations scientifiques. Il est dans l'erreur.

familiers et dans les discours de science, des occasions pareilles à celle-ci que j'ai donnée en exemple, je ne m'y serais pas arrêté. Mais il me semble, par l'expérience que j'ai de la confusion des disputes, qu'on ne peut trop entrer dans cet esprit de netteté pour lequel je fais tout ce traité, plus que pour le sujet que j'y traite [1].

Car combien y a-t-il de personnes qui croient avoir défini le temps quand ils ont dit que c'est la mesure du mouvement, en lui laissant cependant son sens ordinaire! Et néanmoins ils ont fait une proposition, et non pas une définition. Combien y en a-t-il de même qui croient avoir défini le mouvement quand ils ont dit : *Motus nec simpliciter actus nec mera potentia est, sed actus entis in potentia* [2]! Et cependant, s'ils laissent au mot de *mouvement* son sens ordinaire [3] comme ils font, ce n'est pas une définition, mais une proposition; et confondant ainsi les définitions qu'ils appellent *définitions de nom*, qui sont les véritables définitions libres, permises et géométriques, avec celles qu'ils appellent *définitions de chose*, qui sont proprement des propositions nullement libres, mais sujettes à contradiction, ils s'y donnent la liberté d'en former aussi bien que des autres : et chacun définissant les mêmes choses à sa manière, par une liberté qui est aussi défendue dans ces sortes de définitions que permise dans les premières, ils embrouillent toutes choses, et perdant tout ordre et toute lumière, ils se perdent eux-mêmes et s'égarent dans des embarras inexplicables [4].

On n'y tombera jamais en suivant l'ordre de la géométrie. Cette judicieuse science est bien éloignée de définir ces mots primitifs, *espace*, *temps*, *mouvement*, *égalité*, *majorité*, *diminution*, *tout*, et les autres que le monde entend de soi-même. Mais, hors ceux-là, le reste des termes qu'elle emploie y sont tellement éclaircis et définis, qu'on n'a pas besoin de dictionnaire pour en entendre aucun; de sorte qu'en un mot tous ces termes sont parfaitement intelligibles, ou par la lumière naturelle, ou par les définitions qu'elle en donne.

Voilà de quelle sorte elle évite tous les vices qui se peuvent

1. Pascal écrivait à Fermat, le 10 août 1660 : « Pour vous parler franchement de la géométrie, je la trouve le plus haut exercice de l'esprit; mais en même temps je la connais pour si inutile, que je fais peu différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan. Aussi je l'appelle le plus beau métier du monde; mais enfin ce n'est qu'un métier; et j'ai dit souvent qu'elle est bonne pour faire l'essai, et non pas l'emploi de notre force. »

2. « Le mouvement n'est ni l'acte simplement, ni la pure puissance; mais l'acte d'un être en puissance. » C'est la définition donnée par Aristote. Le texte latin donné de cette définition par les anciens éditeurs de Pascal était très fautif.

3. Celui du changement d'état ou de lieu.

4. Qu'il y ait eu sous ce rapport de réels abus, qui le nie? Mais c'en est un autre de vouloir, à cause de ceux-là, supprimer toutes les définitions de choses.

rencontrer dans le premier point, lequel consiste à définir les seules choses qui en ont besoin. Elle en use de même à l'égard de l'autre point, qui consiste à prouver les propositions qui ne sont pas évidentes.

Car, quand elle est arrivée aux premières vérités connues, elle s'arrête là et demande qu'on les accorde, n'ayant rien de plus clair pour les prouver : de sorte que tout ce que la géométrie propose est parfaitement démontré, ou par la lumière naturelle [1], ou par les preuves.

De là vient que si cette science ne définit pas et ne démontre pas toutes choses, c'est par cette seule raison que cela nous est impossible [2].

On trouvera peut-être étrange que la géométrie ne puisse définir aucune des choses qu'elle a pour principaux objets : car elle ne peut définir ni le mouvement, ni les nombres, ni l'espace ; et cependant ces trois choses sont celles qu'elle considère particulièrement et selon la recherche desquelles elle prend ces trois différents noms, de *mécanique*, d'*arithmétique*, de *géométrie*, ce dernier nom appartenant au genre et à l'espèce [3].

Mais on n'en sera pas surpris, si l'on remarque que cette admirable science ne s'attachant qu'aux choses les plus simples, cette même qualité qui les rend dignes d'être ses objets les rend incapables d'être définies ; de sorte que le manque de définition est plutôt une perfection qu'un défaut, parce qu'il ne vient pas de leur obscurité, mais au contraire de leur extrême évidence, qui est telle qu'encore qu'elle n'ait pas la conviction des démonstrations, elle en a toute la certitude [4]. Elle suppose donc que l'on sait quelle est la chose qu'on entend par ces mots, *mouvement*, *nombre*, *espace* ; et, sans s'arrêter à les définir inutilement, elle en pénètre la nature et en découvre les merveilleuses propriétés.

Ces trois choses qui comprennent tout l'univers, selon ces paroles : *Deus fecit omnia in pondere, in numero et mensura* [5], ont une liaison réciproque et nécessaire. Car on ne peut imaginer de mouvement sans quelque chose qui se meuve ; et cette chose étant une, cette unité est l'origine de tous les nombres ; et enfin

1. La lumière naturelle ou l'évidence immédiate ne « démontre » pas : elle *montre*.

2. Pascal avait mis entre parenthèses : « Mais comme la nature fournit tout ce que cette science ne donne pas, son ordre à la vérité *(c'est-à-dire le rapport de la géométrie avec la vérité)* ne donne pas une perfection plus qu'humaine, mais il a toute celle où les hommes peuvent arriver. Il m'a semblé à propos de donner dès l'entrée de ce discours cette... (théorie ?) »

3. Selon l'auteur, la géométrie est un genre qui se divise en trois branches ou espèces, dont la dernière s'appelle du même nom que le genre : *géométrie* (proprement dite).

4. Pour Pascal la *conviction* présuppose des raisonnements ou démonstrations ; tandis que la certitude peut résulter d'une vue immédiate de l'esprit ou d'une démonstration par voie de raisonnement et de discours.

5. « Dieu a fait toutes choses avec poids, nombre et mesure. » (SAP., XI, 21.)

le mouvement ne pouvant être sans espace, on voit ces trois choses enfermées dans la première.

Le temps même y est aussi compris : car le mouvement et le temps sont relatifs l'un à l'autre : la promptitude et la lenteur, qui sont les différences des mouvements, ayant un rapport nécessaire avec le temps.

Ainsi il y a des propriétés communes à toutes ces choses, dont la connaissance ouvre l'esprit aux plus grandes merveilles de la nature.

La principale comprend les deux infinités qui se rencontrent dans toutes : l'une de grandeur, l'autre de petitesse [1].

Car quelque prompt que soit un mouvement, on peut en concevoir un qui le soit davantage et hâter encore ce dernier ; et ainsi toujours à l'infini, sans jamais arriver à un qui le soit de telle sorte qu'on ne puisse plus y ajouter. Et au contraire, quelque lent que soit un mouvement, on peut le retarder davantage, et encore ce dernier ; et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un tel degré de lenteur qu'on ne puisse encore en descendre à une infinité d'autres, sans tomber dans le repos.

De même, quelque grand que soit un nombre, on peut en concevoir un plus grand et encore un qui surpasse le dernier ; et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté. Et au contraire, quelque petit que soit un nombre, comme la centième ou la dix-millième partie, on peut encore en concevoir un moindre, et toujours à l'infini, sans arriver au zéro ou néant.

Quelque grand que soit un espace, on peut en concevoir un plus grand et encore un qui le soit davantage ; et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté. Et au contraire, quelque petit que soit un espace, on peut encore en considérer un moindre, et toujours à l'infini, sans jamais arriver à un indivisible qui n'ait plus aucune étendue.

Il en est de même du temps. On peut toujours en concevoir un plus grand sans dernier, et un moindre sans arriver à un instant et à un pur néant de durée.

C'est-à-dire, en un mot, que quelque mouvement, quelque nombre, quelque espace, quelque temps que ce soit, il y en a toujours un plus grand et un moindre : de sorte qu'ils se soutiennent tous entre le néant et l'infini, étant toujours infiniment éloignés de ces extrêmes.

Toutes ces vérités ne se peuvent démontrer ; et cependant

1. Ce ne sont pas de vraies *infinités*, mais seulement des *indéfinités*, si l'on peut parler ainsi ; et encore ces *indéfinités* ne sont-elles pas toujours réalisables, plusieurs ne pouvant être admises qu'en théorie et non en pratique, comme la divisibilité de la matière à l'infini.

ce sont les fondements et les principes de la géométrie. Mais comme la cause qui les rend incapables de démonstration n'est pas leur obscurité, mais au contraire leur extrême évidence, ce manque de preuve n'est pas un défaut, mais plutôt une perfection.

D'où l'on voit que la géométrie ne peut définir les objets, ni prouver les principes : mais par cette seule et avantageuse raison que les uns et les autres sont dans une extrême clarté naturelle, qui convainc la raison plus puissamment que le discours.

Car qu'y a-t-il de plus évident que cette vérité, qu'un nombre, tel qu'il soit, peut être augmenté : ne peut-on pas le doubler ? Que la promptitude d'un mouvement peut être doublée, et qu'un espace peut être doublé de même ?

Et qui peut aussi douter qu'un nombre, tel qu'il soit, ne puisse être divisé par la moitié, et sa moitié encore par la moitié ? Car cette moitié serait-elle un néant? Et comment ces deux moitiés, qui seraient deux zéros, feraient-elles un nombre ?

De même, un mouvement, quelque lent qu'il soit, ne peut-il pas être ralenti de moitié, en sorte qu'il parcoure le même espace dans le double de temps, et ce dernier mouvement encore ? Car serait-ce un pur repos ? Et comment se pourrait-il que ces deux moitiés de vitesse, qui seraient deux repos, fissent la première vitesse ?

Enfin un espace, quelque petit qu'il soit, ne peut-il pas être divisé en deux, et ces moitiés encore ? Et comment pourrait-il se faire que ces moitiés fussent indivisibles sans aucune étendue, elles qui jointes ensemble ont fait la première étendue ?

Il n'y a point de connaissance naturelle dans l'homme qui précède celles-là, et qui les surpasse en clarté. Néanmoins, afin qu'il y ait exemple de tout, on trouve des esprits excellents en toutes autres choses, que ces infinités choquent et qui n'y peuvent en aucune sorte consentir.

Je n'ai jamais connu personne qui ait pensé qu'un espace ne puisse être augmenté. Mais j'en ai vu quelques-uns [1], très habiles d'ailleurs, qui ont assuré qu'un espace pouvait être divisé en deux parties indivisibles, quelque absurdité qu'il s'y rencontre.

Je me suis attaché à rechercher en eux quelle pouvait être la cause de cette obscurité, et j'ai trouvé qu'il n'y en avait qu'une principale qui est qu'ils ne sauraient concevoir un continu divisible à l'infini ; d'où ils concluent qu'il n'y est pas divisible [2].

1. Quelques années après Pascal, Leibniz devait donner un grand éclat à cette doctrine.
2. Ils auraient dû distinguer entre la divisibilité théorique et logique, certainement possible à l'infini, et la divisibilité pratique et réelle qui ne peut dépasser certaines limites.

C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement ; et de là vient qu'il est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible ; au lieu qu'en effet il ne connaît naturellement que le mensonge [1], et qu'il ne doit prendre pour véritables que les choses dont le contraire lui paraît faux [2].

Et c'est pourquoi, toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement et ne pas la nier à cette marque, mais en examiner le contraire ; et si on le trouve manifestement faux, on peut hardiment affirmer la première, tout incompréhensible qu'elle est. Appliquons cette règle à notre sujet.

Il n'y a point de géomètre qui ne croie l'espace divisible à l'infini [3]. On ne peut non plus l'être sans ce principe, qu'être homme sans âme. Et néanmoins il n'y en a point qui comprenne une division infinie ; et l'on ne s'assure de cette vérité que par cette seule raison, mais qui est certainement suffisante, qu'on comprend parfaitement qu'il est faux qu'en divisant un espace on puisse arriver à une partie indivisible, c'est-à-dire, qui n'ait aucune étendue.

Car qu'y a-t-il de plus absurde que de prétendre qu'en divisant toujours un espace, on arrive enfin à une division telle, qu'en la divisant en deux, chacune des moitiés reste indivisible et sans aucune étendue, et qu'ainsi ces deux néants d'étendue fissent ensemble une étendue? Car je voudrais demander à ceux qui ont cette idée, s'ils conçoivent nettement que deux indivisibles se touchent : si c'est partout, ils ne sont qu'une même chose et partant les deux ensemble sont indivisibles ; et si ce n'est pas partout, ce n'est donc qu'en une partie : donc ils ont des parties, donc ils ne sont pas indivisibles.

Que s'ils confessent, comme en effet ils l'avouent quand on les presse, que leur proposition est aussi inconcevable que l'autre, qu'ils reconnaissent que ce n'est pas par notre capacité à concevoir ces choses que nous devons juger de leur vérité, puisque ces deux contraires étant tous deux inconcevables, il est néanmoins nécessairement certain que l'un des deux est véritable.

Mais qu'à ces difficultés chimériques, et qui n'ont de proportion [4] qu'à notre faiblesse, ils opposent ces clartés naturelles et ces vérités solides : s'il était véritable que l'espace fût composé d'un certain nombre fini d'indivisibles, il s'ensuivrait que deux

1. Assertion vraiment extraordinaire.
2. Pascal, si sévère contre les logiciens de l'ancienne école, eût appris d'eux que les contraires peuvent être faux, tous deux ensemble ; et il eût substitué ici et ailleurs, à ce mot de *contraires*, celui de *contradictoires*.
3. Théoriquement, oui.
4. Qui ne doivent leur origine.

espaces, dont chacun serait carré, c'est-à-dire égal et pareil de tous côtés, étant doubles l'un de l'autre, l'un contiendrait un nombre de ces indivisibles double du nombre des indivisibles de l'autre. Qu'ils retiennent bien cette conséquence, et qu'ils s'exercent ensuite à ranger des points en carrés jusqu'à ce qu'ils en aient rencontré deux dont l'un ait le double des points de l'autre ; et alors je leur ferai céder tout ce qu'il y a de géomètres au monde. Mais si la chose est naturellement impossible, c'est-à-dire, s'il y a impossibilité invincible à ranger des carrés de points dont l'un en ait le double de l'autre, comme je le démontrerais en ce lieu-là même si la chose méritait qu'on s'y arrêtât, qu'ils en tirent la conséquence.

Et pour les soulager dans les peines qu'ils auraient en de certaines rencontres, comme à concevoir qu'un espace ait une infinité de divisibles, vu qu'on les parcourt en si peu de temps pendant lequel on aurait parcouru cette infinité de divisibles, il faut les avertir qu'ils ne doivent pas comparer des choses aussi disproportionnées qu'est l'infinité des divisibles avec le peu de temps où ils sont parcourus : mais qu'ils comparent l'espace entier avec le temps entier, et les infinis divisibles de l'espace avec les infinis instants de ce temps ; et ainsi ils trouveront que l'on parcourt une infinité de divisibles en une infinité d'instants, et un petit espace en un petit temps ; en quoi il n'y a plus la disproportion qui les avait étonnés.

Enfin, s'ils trouvent étrange qu'un petit espace ait autant de parties qu'un grand, qu'ils entendent aussi qu'elles sont plus petites à mesure ; et qu'ils regardent le firmament au travers d'un petit verre, pour se familiariser avec cette connaissance, en voyant chaque partie du ciel en chaque partie du verre.

Mais s'ils ne peuvent comprendre que des parties, si petites qu'elles nous sont imperceptibles, puissent être autant divisées que le firmament, il n'y a pas de meilleur remède que de les leur faire regarder avec des lunettes qui grossissent cette pointe délicate jusqu'à une prodigieuse masse ; d'où ils concevront aisément que par le secours d'un autre verre encore plus artistement taillé, on pourrait les grossir jusqu'à égaler ce firmament dont ils admirent l'étendue. Et ainsi ces objets leur paraissant maintenant très facilement divisibles, qu'ils se souviennent que la nature peut infiniment plus que l'art.

Car enfin qui les a assurés que ces verres auront changé la grandeur naturelle de ces objets, ou s'ils auront au contraire rétabli la véritable, que la figure de notre œil avait changée et raccourcie, comme font les lunettes qui amoindrissent ?

Il est fâcheux de s'arrêter à ces bagatelles ; mais il y a des temps de niaiser.

Il suffit de dire à des esprits clairs [1] en cette matière, que deux néants d'étendue ne peuvent pas faire une étendue. Mais parce qu'il y en a qui prétendent s'échapper à cette lumière par cette merveilleuse réponse, que deux néants d'étendue peuvent aussi bien faire une étendue que deux unités dont aucune n'est nombre font un nombre par leur assemblage ; il faut leur repartir qu'ils pourraient opposer de la même sorte que vingt mille hommes font une armée, quoique aucun d'eux ne soit armée ; que mille maisons font une ville, quoique aucune ne soit ville ; ou que les parties font le tout, quoique aucune ne soit le tout ; ou, pour demeurer dans la comparaison des nombres, que deux binaires font le quaternaire et dix dizaines une centaine, quoique aucun ne le soit.

Mais ce n'est pas avoir l'esprit juste que de confondre, par des comparaisons si inégales, la nature immuable des choses avec leurs noms libres et volontaires et dépendant du caprice des hommes qui les ont composés. Car il est clair que pour faciliter les discours on a donné le nom d'*armée* à vingt mille hommes, celui de *ville* à plusieurs maisons, celui de *dizaine* à dix unités ; et que de cette liberté naissent les noms d'*unité*, *binaire*, *quaternaire*, *dizaine*, *centaine*, différents par nos fantaisies, quoique ces choses soient en effet de même genre par leur nature invariable, et qu'elles soient toutes proportionnées entre elles et ne diffèrent que du plus ou du moins, et quoique, ensuite de ces noms, le binaire ne soit pas quaternaire, ni une maison, une ville, non plus qu'une ville n'est pas une maison. Mais encore, quoique une maison ne soit pas une ville, elle n'est pas néanmoins un néant de ville : il y a bien de la différence entre n'être pas une chose et en être un néant.

Car, afin qu'on entende la chose à fond, il faut savoir que la seule raison pour laquelle l'unité n'est pas au rang des nombres, est qu'Euclide et les premiers auteurs qui ont traité d'arithmétique, ayant plusieurs propriétés à donner, qui convenaient à tous les nombres hormis à l'unité, pour éviter de dire souvent *qu'en tout nombre, hors l'unité, telle condition se rencontre*, ils ont exclu l'unité de la signification du mot de *nombre*, par la liberté que nous avons déjà dit qu'on a de faire à son gré des définitions. Aussi, s'ils eussent voulu, ils en eussent de même exclu le binaire et le ternaire, et tout ce qu'il leur eût plu ; car on en est maître, pourvu qu'on en avertisse : comme au contraire l'unité se met quand on veut au rang des nombres, et les fractions de même. Et, en effet, l'on est obligé de le faire dans les

1. Instruits.

propositions générales, pour éviter de dire à chaque fois : *en tout nombre, et à l'unité et aux fractions, une telle propriété se trouve ;* et c'est en ce sens indéfini que je l'ai pris dans tout ce que j'en ai écrit.

Mais le même Euclide qui a ôté à l'unité le nom de *nombre*, ce qui lui a été permis, pour faire entendre néanmoins qu'elle n'est pas un néant mais qu'elle est au contraire du même genre, il définit ainsi les grandeurs homogènes : *Les grandeurs*, dit-il, *sont dites être de même genre, lorsque l'une étant plusieurs fois multipliée peut arriver à surpasser l'autre ;* et par conséquent, puisque l'unité peut, étant multipliée plusieurs fois, surpasser quelque nombre que ce soit, elle est de même genre que les nombres précisément par son essence et par sa nature immuable, dans le sens du même Euclide qui a voulu qu'elle ne fût pas appelée *nombre*.

Il n'en est pas de même d'un indivisible à l'égard d'une étendue. Car non seulement il diffère de nom, ce qui est volontaire, mais il diffère de genre, par la même définition ; puisqu'un indivisible, multiplié autant de fois qu'on voudra, est si éloigné de pouvoir surpasser une étendue, qu'il ne peut jamais former qu'un seul et unique indivisible, ce qui est naturel et nécessaire, comme il est déjà montré. Et comme cette dernière preuve est fondée sur la définition de ces deux choses, *indivisible* et *étendue*, on va achever et consommer la démonstration.

Un indivisible est ce qui n'a aucune partie, et l'étendue est ce qui a diverses parties séparées [1].

Sur ces définitions, je dis que deux indivisibles étant unis ne font pas une étendue.

Car, quand ils sont unis, ils se touchent chacun en une partie ; et ainsi les parties par où ils se touchent ne sont pas séparées, puisque autrement elles ne se toucheraient pas. Or, par leur définition, ils n'ont point d'autres parties ; donc ils n'ont pas de parties séparées ; donc ils ne sont pas une étendue, par la définition de l'étendue qui porte la séparation des parties.

On montrera la même chose de tous les autres indivisibles qu'on y joindra, par la même raison. Et partant un indivisible, multiplié autant qu'on voudra, ne fera jamais une étendue. Donc il n'est pas de même genre que l'étendue, par la définition des choses du même genre.

Voilà comment on démontre que les indivisibles ne sont pas du même genre que les nombres. De là vient que deux unités peuvent bien faire un nombre, parce qu'elles sont de même genre ; et que deux indivisibles ne font pas une étendue, parce qu'ils ne sont pas de même genre.

1. *Distinctes* vaudrait mieux.

D'où l'on voit combien il y a peu de raison de comparer le rapport qui est entre l'unité et les nombres à celui qui est entre les indivisibles et l'étendue.

Mais, si l'on veut prendre dans les nombres une comparaison qui représente avec justesse ce que nous considérons dans l'étendue, il faut que ce soit le rapport du zéro aux nombres ; car le zéro n'est pas du même genre que les nombres, parce qu'étant multiplié, il ne peut les surpasser : de sorte que c'est un véritable indivisible de nombre, comme l'indivisible est un véritable zéro d'étendue. Et on en trouvera un pareil entre le repos et le mouvement, et entre un instant et le temps ; car toutes ces choses sont hétérogènes à leurs grandeurs, parce qu'étant infiniment multipliées, elles ne peuvent jamais faire que des indivisibles, non plus que les indivisibles d'étendue, et par la même raison. Et alors on trouvera une correspondance parfaite entre ces choses ; car toutes ces grandeurs sont divisibles à l'infini, sans tomber dans leurs indivisibles, de sorte qu'elles tiennent toutes le milieu entre l'infini et le néant.

Voilà l'admirable rapport que la nature a mis entre ces choses, et les deux merveilleuses infinités qu'elle a proposées aux hommes, non pas à concevoir, mais à admirer ; et, pour en finir la considération par une dernière remarque, j'ajouterai que ces deux infinis, quoique infiniment différents, sont néanmoins relatifs l'un à l'autre, de telle sorte que la connaissance de l'un mène nécessairement à la connaissance de l'autre.

Car dans les nombres, de ce qu'ils peuvent toujours être augmentés, il s'ensuit absolument qu'ils peuvent toujours être diminués, et cela clairement ; car, si l'on peut multiplier un nombre jusqu'à 100,000, par exemple, on peut aussi en prendre une 100,000^{e} partie, en le divisant par le même nombre qu'on le multiplie ; et ainsi tout terme d'augmentation deviendra terme de division, en changeant l'entier en fraction. De sorte que l'augmentation infinie enferme nécessairement aussi la division infinie.

Et dans l'espace le même rapport se voit entre ces deux infinis contraires ; c'est-à-dire que, de ce qu'un espace peut être infiniment prolongé, il s'ensuit qu'il peut être infiniment diminué, comme il paraît en cet exemple : Si on regarde au travers d'un verre un vaisseau qui s'éloigne toujours directement, il est clair que le lieu du diaphane où l'on remarque un point tel qu'on voudra du navire, haussera toujours par un flux continuel, à mesure que le vaisseau fuit. Donc, si la course du vaisseau est toujours allongée et jusqu'à l'infini, ce

point haussera continuellement ; et cependant il n'arrivera jamais à celui où tombera le rayon horizontal mené de l'œil au verre, de sorte qu'il en approchera toujours sans y arriver jamais, divisant sans cesse l'espace qui restera sous ce point horizontal, sans y arriver jamais. D'où l'on voit la conséquence nécessaire qui se tire de l'infinité de l'étendue du cours du vaisseau, à la division infinie et infiniment petite de ce petit espace restant au-dessous de ce point horizontal.

Ceux qui ne seront pas satisfaits de ces raisons, et qui demeureront dans la créance que l'espace n'est pas divisible à l'infini, ne peuvent rien prétendre aux démonstrations géométriques ; et quoique ils puissent être éclairés en d'autres choses, ils le seront fort peu en celle-ci ; car on peut aisément être très habile homme et mauvais géomètre.

Mais ceux qui verront clairement ces vérités pourront admirer la grandeur et la puissance de la nature [1] dans cette double infinité qui nous environne de toutes parts, et apprendre par cette considération merveilleuse à se connaître eux-mêmes, en se regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue, entre une infinité et un néant de nombre, entre une infinité et un néant de mouvement, entre une infinité et un néant de temps. Sur quoi on peut apprendre à s'estimer son juste prix [2], et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même.

J'ai cru être obligé de faire cette longue considération en faveur de ceux qui ne comprenant pas d'abord cette double infinité sont capables d'en être persuadés. Et quoique il y en ait plusieurs qui aient assez de lumière pour s'en passer, il peut néanmoins arriver que ce discours, qui sera nécessaire aux uns, ne sera pas entièrement inutile aux autres....

DEUXIÈME FRAGMENT [3].

L'art de persuader a un rapport nécessaire à la manière dont les hommes consentent à ce qu'on leur propose, et aux conditions des choses qu'on veut faire croire.

Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions

1. C'est à notre raison et à notre imagination qu'il faut, plutôt qu'à la nature, attribuer cette double infinité dont Pascal exagère beaucoup l'importance.

2. Heureusement nous avons d'autres moyens et d'autres motifs de nous estimer « notre juste prix ».

3. Ce deuxième fragment est habituellement intitulé *de l'Art de persuader*, mais il appartient réellement à l'*Esprit géométrique*.

sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances : l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement, car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées. Mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté ; car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne, et étrangère : aussi tout le monde la désavoue. Chacun fait profession de ne croire et même de n'aimer que ce qu'il sait le mériter.

Je ne parle pas ici des vérités divines, que je n'aurais garde de faire tomber sous l'art de persuader, car elles sont infiniment au-dessus de la nature : Dieu seul peut les mettre dans l'âme, et par la manière qu'il lui plaît. Je sais qu'il a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur [1], pour humilier cette superbe puissance du raisonnement qui prétend devoir être juge des choses que la volonté choisit ; et pour guérir cette volonté infirme, qui s'est toute corrompue par ses sales attachements. Et de là vient qu'au lieu qu'en parlant des choses humaines on dit qu'il faut les connaître avant que de les aimer, ce qui a passé en proverbe [2], les saints au contraire disent, en parlant des choses divines, qu'il faut les aimer pour les connaître, et qu'on n'entre dans la vérité que par la charité, dont ils ont fait une de leurs plus utiles sentences [3].

En quoi il paraît que Dieu a établi cet ordre surnaturel et tout contraire à l'ordre qui devait être naturel aux hommes dans les choses naturelles. Ils ont néanmoins corrompu cet ordre, en faisant des choses profanes ce qu'ils devaient faire des choses saintes, parce qu'en effet nous ne croyons presque que ce qui nous plaît. Et de là vient l'éloignement où nous sommes de consentir aux vérités de la religion chrétienne tout opposée à nos plaisirs. « Dites-nous des choses agréables et nous vous écouterons, » disaient les juifs à Moïse [4], comme si l'agrément devait régler la créance ! Et c'est pour punir ce désordre par un ordre qui lui est conforme, que Dieu ne verse ses lumières dans les esprits, qu'après avoir dompté la rébellion de la volonté par une douceur toute céleste qui la charme et qui l'entraîne [5].

Je ne parle donc que des vérités de notre portée ; et c'est

1. Nous avons déjà dit, dans les notes au ch. I des *Pensées*, de quelle façon il faut entendre ceci, pour rester fidèle à l'Église et à la vérité.
2. « Ignoti nulla cupido », disait Ovide : « On ne désire pas ce qu'on ignore. »
3. Cependant la connaissance a toujours le premier pas.
4. Pascal confond Moïse avec Isaïe (XXX, 10).
5. Cette douceur elle-même ne vient qu'après quelque lumière.

d'elles que je dis que l'esprit et le cœur sont comme les portes par où elles sont reçues dans l'âme; mais que bien peu entrent par l'esprit, au lieu qu'elles y sont introduites en foule par les caprices téméraires de la volonté, sans le conseil du raisonnement.

Ces puissances ont chacune leurs principes et les premiers moteurs de leurs actions.

Ceux de l'esprit sont des vérités naturelles et connues à tout le monde, comme que le tout est plus grand que sa partie, outre plusieurs axiomes particuliers que les uns reçoivent et non pas d'autres, mais qui dès qu'ils sont admis sont aussi puissants, quoique faux, pour emporter la créance, que les plus véritables.

Ceux de la volonté sont de certains désirs naturels et communs à tous les hommes, comme le désir d'être heureux, que personne ne peut pas ne pas avoir, outre plusieurs objets particuliers que chacun suit pour y arriver, et qui ayant la force de nous plaire sont aussi forts, quoique pernicieux en effet, pour faire agir la volonté, que s'ils faisaient son véritable bonheur.

Voilà pour ce qui regarde les puissances qui nous portent à consentir.

Mais pour les qualités des choses que nous devons persuader, elles sont bien diverses.

Les unes se tirent, par une conséquence nécessaire, des principes communs et des vérités avouées. Celles-là peuvent être infailliblement persuadées ; car en montrant le rapport qu'elles ont avec les principes accordés, il y a une nécessité inévitable de convaincre, et il est impossible qu'elles ne soient pas reçues dans l'âme dès qu'on a pu les enrôler [1] à ces vérités qu'elle a déjà admises.

Il y en a qui ont une union étroite avec les objets de notre satisfaction ; et celles-là sont encore reçues avec certitude [2], car aussitôt qu'on fait apercevoir à l'âme qu'une chose peut la conduire à ce qu'elle aime souverainement, il est inévitable qu'elle ne s'y porte avec joie.

Mais celles qui ont cette liaison tout ensemble et avec les vérités avouées et avec les désirs du cœur, sont si sûres de leur effet, qu'il n'y a rien qui le soit davantage dans la nature : comme au contraire ce qui n'a de rapport ni à nos créances ni à nos plaisirs nous est importun, faux et absolument étranger.

En toutes ces rencontres il n'y a point à douter [3]. Mais il y en a où les choses qu'on veut faire croire sont bien établies sur

1. Les rattacher.
2. Il serait plus vrai de dire : avec facilité.
3. Au contraire, il y aurait bien à douter quand la passion se mêle de nous endoctriner. Mais malheureusement le doute déplait alors.

des vérités connues, mais qui sont en même temps contraires aux plaisirs qui nous touchent le plus. Et celles-là sont en grand péril de faire voir, par une expérience qui n'est que trop ordinaire, ce que je disais au commencement : que cette âme impérieuse qui se vantait de n'agir que par raison, suit par un choix honteux et téméraire ce qu'une volonté corrompue désire, quelque résistance que l'esprit trop éclairé puisse y opposer.

C'est alors qu'il se fait un balancement douteux entre la vérité et la volupté, et que la connaissance de l'une et le sentiment de l'autre font un combat dont le succès est bien incertain, puisqu'il faudrait pour en juger connaître tout ce qui se passe dans le plus intérieur de l'homme, que l'homme même ne connaît presque jamais.

Il paraît de là que quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut, dont il faut connaître l'esprit et le cœur, quels principes il accorde, quelles choses il aime ; et ensuite remarquer dans la chose dont il s'agit quel rapport elle a avec les principes avoués ou avec les objets délicieux par les charmes qu'on lui donne.

De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison !

Or, de ces deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer, je ne donnerai ici les règles que de la première, et encore au cas qu'on ait accordé les principes et qu'on demeure ferme à les avouer : autrement je ne sais s'il y aurait un art pour accommoder les preuves à l'inconstance de nos caprices.

Mais la manière d'agréer est bien sans comparaison plus difficile, plus subtile, plus utile et plus admirable ; aussi, si je n'en traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capable ; et je m'y sens tellement disproportionné, que je crois la chose absolument impossible.

Ce n'est pas que je ne croie qu'il y ait des règles aussi sûres pour plaire que pour démontrer, et que qui les saurait parfaitement connaître et pratiquer ne réussît aussi sûrement à se faire aimer des rois et de toutes sortes de personnes qu'à démontrer les éléments de la géométrie à ceux qui ont assez d'imagination pour en comprendre les hypothèses. Mais j'estime, et c'est peut-être ma faiblesse qui me le fait croire, qu'il est impossible d'y arriver. Au moins je sais que si quelqu'un en est capable ce sont des personnes que je connais [1], et qu'aucun autre n'a sur cela de si claires et de si abondantes lumières.

1. Arnauld et Nicole, peut-être.

La raison de cette extrême difficulté vient de ce que les principes du plaisir ne sont pas fermes et stables. Ils sont divers en tous les hommes, et variables dans chaque particulier avec une telle diversité, qu'il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même dans les divers temps. Un homme a d'autres plaisirs qu'une femme ; un riche et un pauvre en ont de différents ; un prince, un homme de guerre, un marchand, un bourgeois, un paysan, les vieux, les jeunes, les sains, les malades, tous varient ; les moindres accidents les changent.

Or, il y a un art, et c'est celui que je donne, pour faire voir la liaison des vérités avec leurs principes, soit de vrai, soit de plaisir [1], pourvu que les principes qu'on a une fois avoués [2] demeurent fermes et sans être jamais démentis.

Mais comme il y a peu de principes de cette sorte, et que, hors de la géométrie qui ne considère que des figures très simples, il n'y a presque point de vérités dont nous demeurions toujours d'accord, et encore moins d'objets de plaisir dont nous ne changions à toute heure, je ne sais s'il y a moyen de donner des règles fermes pour accorder les discours à l'inconstance de nos caprices.

Cet art, que j'appelle l'*Art de persuader*, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques parfaites, consiste en trois parties essentielles : à définir les termes dont on doit se servir, par des définitions claires ; à proposer des principes ou axiomes évidents pour prouver la chose dont il s'agit ; et à substituer toujours mentalement dans la démonstration les définitions à la place des définis.

La raison de cette méthode est évidente, puisqu'il serait inutile de proposer ce qu'on veut prouver et d'en entreprendre la démonstration, si on n'avait auparavant défini clairement tous les termes qui ne sont pas intelligibles ; et qu'il faut de même que la démonstration soit précédée de la demande [3] des principes évidents qui y sont nécessaires, car si l'on n'assure le fondement on ne peut assurer l'édifice ; et qu'il faut enfin en démontrant substituer mentalement les définitions à la place des définis, puisque autrement on pourrait abuser des divers sens qui se rencontrent dans les termes. Il est facile de voir qu'en observant cette méthode on est sûr de convaincre, puisque, les termes étant tous entendus et parfaitement exempts d'équivoques par les définitions, et les principes étant accordés, si dans la démonstration on substitue toujours mentalement

1. Principes réels ou supposés tels.
2. Admis.
3. Demande par laquelle on s'accorde de part et d'autre sur les principes dont on aura à se servir.

les définitions à la place des définis, la force invincible des conséquences ne peut manquer d'avoir tout son effet.

Aussi jamais une démonstration dans laquelle ces circonstances sont gardées n'a pu recevoir le moindre doute; et jamais celles où elles manquent ne peuvent avoir de force.

Il importe donc bien de les comprendre et de les posséder ; et c'est pourquoi, pour rendre la chose plus facile et plus présente, je les donnerai toutes en ce peu de règles qui enferment tout ce qui est nécessaire pour la perfection des définitions, des axiomes et des démonstrations, et par conséquent de la méthode entière des preuves géométriques de l'art de persuader.

RÈGLES POUR LES DÉFINITIONS.

I. N'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes, qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer.

II. N'omettre [1] aucun des termes un peu obscurs ou équivoques sans définition.

III. N'employer dans la définition des termes que des mots parfaitement connus, ou déjà expliqués.

RÈGLES POUR LES AXIOMES.

I. N'omettre [2] aucun des principes nécessaires sans avoir demandé si on l'accorde, quelque clair et évident qu'il puisse être.

II. Ne demander, en axiomes, que des choses parfaitement évidentes d'elles-mêmes.

RÈGLES POUR LES DÉMONSTRATIONS.

I. N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver.

II. Prouver toutes les propositions un peu obscures, et n'employer à leur preuve que des axiomes très évidents ou des propositions déjà accordées ou démontrées.

III. Substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, pour ne pas se tromper par l'équivoque des termes que les définitions ont restreints.

Voilà les huit règles qui contiennent tous les préceptes des preuves solides et immuables, desquelles il y en a trois qui ne sont pas absolument nécessaires et qu'on peut négliger sans erreur, qu'il est même difficile et comme impossible d'observer

1 Ne laisser.
2. Ne laisser.

toujours exactement, quoique il soit plus parfait de le faire autant qu'on peut : ce sont les trois premières de chacune des parties.

Pour les définitions. Ne définir aucun des termes qui sont parfaitement connus.

Pour les axiomes. N'omettre à demander aucun des axiomes parfaitement évidents et simples.

Pour les démonstrations. Ne démontrer aucune des choses très connues d'elles-mêmes.

Car il est sans doute [1] que ce n'est pas une grande faute de définir et d'expliquer bien clairement des choses, quoique très claires d'elles-mêmes, ni d'omettre à demander par avance des axiomes qui ne peuvent être refusés au lieu où ils sont nécessaires ; ni enfin de prouver des propositions qu'on accorderait sans preuve.

Mais les cinq autres règles sont d'une nécessité absolue, et on ne peut s'en dispenser sans un défaut essentiel et souvent sans erreur ; et c'est pourquoi je les reprendrai ici en particulier.

Règles nécessaires pour les définitions. N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques, sans définition ;

N'employer dans les définitions que des termes parfaitement connus, ou déjà expliqués.

Règle nécessaire pour les axiomes. Ne demander en axiomes que des choses parfaitement évidentes.

Règles nécessaires pour les démonstrations. Prouver toutes les propositions, en n'employant à leur preuve que des axiomes très évidents d'eux-mêmes, ou des propositions déjà démontrées ou accordées ;

N'abuser jamais de l'équivoque des termes, en manquant de substituer mentalement les définitions qui les restreignent et les expliquent.

Voilà les cinq règles qui forment tout ce qu'il y a de nécessaire pour rendre les preuves convaincantes, immuables, et pour tout dire géométriques ; et les huit règles ensemble les rendent encore plus parfaites.

Je passe maintenant à celle de l'ordre dans lequel on doit disposer les propositions, pour être dans une suite excellente et géométrique.

Après avoir établi [2]...

Voilà en quoi consiste cet art de persuader, qui se renferme dans ces deux principes : définir tous les noms qu'on impose ;

1. Il est certain.
2. On n'a pas encore retrouvé la seconde partie de l'*Art de persuader*, qui commençait ici ; peut-être même n'a-t-elle jamais existé.

prouver tout, en substituant mentalement les définitions à la place des définis.

Sur quoi il me semble à propos de prévenir trois objections principales qu'on pourra faire.

L'une, que cette méthode n'a rien de nouveau; l'autre, qu'elle est bien facile à apprendre, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'étudier les éléments de géométrie, puisqu'elle consiste en ces deux mots qu'on sait à la première lecture ; et enfin qu'elle est assez inutile, puisque son usage est presque renfermé dans les seules matières géométriques.

Il faut donc faire voir qu'il n'y a rien de si inconnu, rien de plus difficile à pratiquer, et rien de plus utile et de plus universel.

Pour la première objection, qui est que ces règles sont communes dans le monde : qu'il faut tout définir et tout prouver, et que les logiciens mêmes les ont mises entre les préceptes de leur art, je voudrais que la chose fût véritable et qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous les défauts des raisonnements qui sont véritablement communs. Mais cela l'est si peu, que si l'on en excepte les seuls géomètres qui sont en si petit nombre qu'ils sont uniques en tout un peuple et dans un long temps, on n'en voit aucun qui le sache aussi [1]. Il sera aisé de le faire entendre à ceux qui auront parfaitement compris le peu que j'en ai dit ; mais s'ils ne l'ont pas conçu parfaitement, j'avoue qu'ils n'y auront rien à y apprendre.

Mais s'ils sont entrés dans l'esprit de ces règles, et qu'elles [leur] aient assez fait d'impression pour s'y enraciner et s'y affermir, ils sentiront combien il y a de différence entre ce qui est dit ici et ce que quelques logiciens en ont peut-être écrit d'approchant au hasard [2], en quelques lieux de leurs ouvrages.

Ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent. Croira-t-on, en vérité, que deux personnes qui ont lu et appris par cœur le même livre le sachent également, si l'un le comprend en sorte qu'il en sache tous les principes, la force des conséquences, les réponses aux objections qu'on y peut faire et toute l'économie de l'ouvrage ; au lieu qu'en l'autre ce soient des paroles mortes et des semences qui, quoique pareilles à celles qui ont produit des arbres si fertiles, sont demeurées sèches et infructueuses dans l'esprit stérile qui les a reçues en vain ?

1. Pascal s'abuse. Ses règles de logique étaient connues au moins depuis Aristote — Mais on ne les observait pas, dit-il. — Les a-t-il donc lui-même bien observées ?

2. Quel mépris des autres !

Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte ; et c'est pourquoi l'incomparable auteur de l'*Art de conférer* [1] s'arrête avec tant de soin à faire entendre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire : mais, au lieu d'étendre l'admiration d'un bon discours à la personne, qu'on pénètre, dit-il, l'esprit d'où il sort ; qu'on tente s'il le tient de sa mémoire ou d'un heureux hasard ; qu'on le reçoive avec froideur et avec mépris, afin de voir s'il ressentira qu'on ne donne pas à ce qu'il dit l'estime que son prix mérite : on verra le plus souvent qu'on le lui fera désavouer sur l'heure, et qu'on le tirera bien loin de cette pensée meilleure qu'il ne croit, pour le jeter dans une autre toute basse et ridicule. Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur [2] ; comment, par où, jusqu'où il la possède : autrement le jugement précipité sera jugé téméraire.

Je voudrais demander à des personnes équitables si ce principe : *La matière est dans une incapacité naturelle invincible de penser*, et celui-ci : *Je pense, donc je suis*, sont en effet les mêmes dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de saint Augustin, qui a dit la même chose douze cents ans auparavant [3].

En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable auteur, quand même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand saint ; car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue, et apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures matérielle et spirituelle, et en faire un principe ferme et soutenu d'une physique entière, comme Descartes a prétendu faire. Car, sans examiner s'il a réussi efficacement dans sa prétention [4], je suppose qu'il l'ait fait, et c'est dans cette supposition que je dis que ce mot est aussi différent dans ses écrits d'avec le même mot dans les autres qui l'ont dit en passant, qu'un homme plein de vie et de force d'avec un homme mort.

Tel dira une chose de soi-même sans en comprendre l'excellence, où un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences qui nous font dire hardiment que ce n'est plus le même mot, et qu'il ne le doit non plus à celui d'où il l'a appris qu'un arbre admirable n'appartiendra pas à celui qui en aurait

1. Montaigne. — « Incomparable auteur » est une expression bien exagérée, que Pascal n'eût peut-être pas ratifiée dans les derniers temps de sa vie.
2. Ceci est emprunté mot pour mot à Montaigne.
3. *Cité de Dieu*, liv. XI, chap. XXVI.
4. Non certainement.

jeté la semence, sans y penser et sans la connaître, dans une terre abondante qui en aurait profité de la sorte par sa propre fertilité.

Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur : infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. Mais il arrive bien plus souvent qu'un bon esprit fait produire lui-même à ses propres pensées tout le fruit dont elles sont capables, et qu'ensuite quelques autres, les ayant ouï estimer, les empruntent et s'en parent, mais sans en connaître l'excellence ; et c'est alors que la différence d'un même mot en diverses bouches paraît le plus.

C'est de cette sorte que la logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie [1] sans en comprendre la force ; et ainsi, en les mettant à l'aventure parmi celles qui lui sont propres, il ne s'ensuit pas de là qu'ils [2] aient entré dans l'esprit de la géométrie ; et je serai bien éloigné, s'ils n'en donnent pas d'autres marques que de l'avoir dit en passant, de les mettre en parallèle avec cette science, qui apprend la véritable méthode de conduire la raison [3]. Mais je serai au contraire bien disposé à les en exclure, et presque sans retour. Car, de l'avoir dit en passant, sans avoir pris garde que tout est renfermé là-dedans, et au lieu de suivre ces lumières s'égarer à perte de vue après des recherches inutiles [4], pour courir à ce que celles-là offrent et qu'elles ne peuvent donner, c'est véritablement montrer qu'on n'est guère clairvoyant, et bien plus que si l'on avait manqué de les suivre parce qu'on ne les avait pas aperçues.

La méthode de ne point errer est recherchée de tout le monde. Les logiciens font profession d'y conduire ; les géomètres seuls y arrivent, et hors de leur science et de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonstrations [5]. Tout l'art en est renfermé dans les seuls préceptes que nous avons dits ; ils suffisent seuls, ils prouvent seuls ; toutes les autres règles sont inutiles ou nuisibles. Voilà ce que je sais par une longue expérience [6] de toutes sortes de livres et de personnes.

Et sur cela je fais le même jugement de ceux qui disent que les géomètres ne leur donnent rien de nouveau par ces règles, parce qu'ils les avaient en effet, mais confondues parmi une multitude d'autres inutiles ou fausses dont ils ne pouvaient pas les discerner, que de ceux qui cherchant un diamant de grand

1. L'inverse seul est vrai.
2. Les logiciens.
3. Tel n'est pas du tout le but de la géométrie, encore que son exercice puisse servir à l'atteindre.
4. A ce compte, la *Logique de Port-Royal* elle-même renfermerait bien des inutilités.
5. Insupportable prétention d'un géomètre.
6. Expérience mal faite et nullement concluante.

prix parmi un grand nombre de faux, mais qu'ils n'en sauraient pas distinguer, se vanteraient [1], en les tenant tous ensemble, de posséder le véritable aussi bien que celui qui, sans s'arrêter à ce vil amas, porte la main sur la pierre choisie que l'on recherche, et pour laquelle on ne jetait pas tout le reste.

Le défaut d'un raisonnement faux est une maladie qui se guérit par ces deux remèdes. On en a composé un autre d'une infinité d'herbes inutiles, où les bonnes se trouvent enveloppées, et où elles demeurent sans effet, par les mauvaises qualités de ce mélange [2].

Pour découvrir tous les sophismes et toutes les équivoques des raisonnements captieux, ils ont inventé des noms barbares [3] qui étonnent ceux qui les entendent; et au lieu qu'on ne peut débrouiller tous les replis de ce nœud si embarrassé qu'en tirant l'un des bouts que les géomètres assignent, ils en ont marqué un nombre étrange d'autres où ceux-là se trouvent compris, sans qu'ils sachent lequel est le bon. Et ainsi, en nous montrant un nombre de chemins différents qu'ils disent nous conduire où nous tendons, quoique il n'y en ait que deux qui y mènent, il faut savoir les marquer en particulier. On prétendra que la géométrie, qui les assigne certainement, ne donne que ce qu'on avait déjà des autres, parce qu'ils donnaient en effet la même chose et davantage, sans prendre garde que ce présent perdait son prix par son abondance et qu'il ôtait en ajoutant.

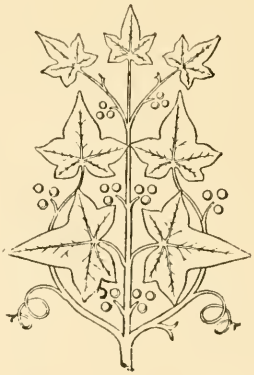
Rien n'est plus commun que les bonnes choses : il n'est question que de les discerner; et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée, et même connues de tout le monde, mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne : il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune [4].

Je ne fais donc pas de doute que ces règles, étant les véritables, ne doivent être simples, naïves, naturelles, comme elles le sont. Ce n'est pas *Barbara* et *Baralipton* qui forment le raisonnement [5]. Il ne faut pas guinder l'esprit; les manières

1. Ils n'auraient pas tout à fait tort.
2. Ce langage est d'un ennemi de l'ancienne philosophie, mais non d'un vrai connaisseur des choses.
3. Eh ! de grâce, quelle science est exempte de cette barbarie ? Et qu'il serait à souhaiter que toutes eussent des formules aussi justes et aussi précises que la logique !
4. Pas tant que le dit Pascal. Qu'on interroge là-dessus les vrais savants.
5. Non sans doute, ces deux formules pour ainsi dire algébriques ne forment pas seules le raisonnement; mais elles contiennent une foule de choses nécessaires à le bien former. Pascal en eût grandement profité s'il eût pris soin d'y recourir.

tendues et pénibles le remplissent d'une sotte présomption par une élévation étrangère et par une enflure vaine et ridicule, au lieu d'une nourriture solide et vigoureuse. Et l'une des raisons principales qui éloignent autant ceux qui entrent dans ces connaissances du véritable chemin qu'ils doivent suivre, est l'imagination qu'on prend d'abord, que les bonnes choses sont inaccessibles, en leur donnant le nom de *grandes*, *hautes*, *élevées*, *sublimes*. Cela perd tout. Je voudrais les nommer *basses*, *communes*, *familières* : ces noms-là leur conviennent mieux ; je hais ces mots d'enflure [1].....

1. La logique n'est pas précisément une science ou un art d'*enflure;* et les *mots d'enflure* sont plus souvent aux lèvres de ses détracteurs.



IIme SECTION.

Écrits intimes.

I. — ÉCRIT

TROUVÉ COUSU DANS L'HABIT DE PASCAL APRÈS SA MORT [1].

L'an de grâce 1654.
Lundi 23 novembre, jour de saint Clément, pape et martyr, et autres au martyrologe.
Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres [2].
Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi [3],
Feu [4].
« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob [5], »
Non des philosophes et des savants [6].
Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix [7].
Dieu de JÉSUS-CHRIST [8].
Deum meum et Deum vestrum [9].

---

1. Cet écrit a fait beaucoup penser, beaucoup écrire, et surtout beaucoup divaguer. On l'a qualifié de singulier, d'étrange, de hiéroglyphique, d'inintelligible, d'extatique ; on y a vu une amulette, un souvenir de ravissement et de vision mystérieuse, l'œuvre d'un génie dérangé et d'un cerveau frappé. Et il s'est rencontré de bons et naïfs savants qui ont pris la peine de le commenter à grand renfort d'érudition, et de théories mystiques ou aliénistes. Il est néanmoins des plus simples, des plus raisonnables, des plus sensés ; et l'on en trouverait des milliers de pareils dans les papiers intimes des méditatifs et des hommes intérieurs. Les quelques notes que nous y ajoutons suffiront à justifier le bon sens de Pascal et le bien fondé de notre opinion.

2. Pascal, comme une foule de chrétiens, datait les jours par le nom des saints inscrits au Martyrologe Romain. Il avait 31 ans, et venait d'échapper, le mois précédent, à l'accident du pont de Neuilly. Rien qu'à ce titre, l'année 1654 était déjà pour lui un *an de grâce;* et une autre grâce, d'ordre purement intérieur, allait lui être accordée en cette nuit du 23 au 24 novembre.

3. Deux heures de méditation et de réflexions pieuses, dont nous avons sous les yeux le résumé.

4. Feu qui s'allume dans la méditation, comme parle l'Écriture, (*Ps.*, XXXVIII, 4), et qui est la lumière de l'esprit et le zèle du cœur.

5. Formule biblique très fréquente pour désigner le vrai Dieu.

6. Jusque-là Pascal n'avait guère connu que le Dieu des philosophes et des savants, le Dieu abstrait et inaccessible qu'on respecte, qu'on adore peut-être, mais qu'on ne saisit pas dans son âme et qu'on n'aime pas dans son cœur.

7. Une grande certitude de l'existence du Dieu vivant remplit Pascal; elle lui est sensible et le remplit de joie et de paix.

8. C'est le Dieu de JÉSUS-CHRIST, c'est JÉSUS-CHRIST lui-même, vrai Fils de Dieu, dont il éprouve la présence.

9. « Mon Dieu et votre Dieu,» parole de JÉSUS-CHRIST à ses apôtres (*Joan.*, XX, 17). Elle explique la ligne précédente et la ligne suivante.

« Ton Dieu sera mon Dieu [1] ! »
Oubli du monde et de tout, hormis Dieu [2].
Il ne se trouve que par les voies enseignées par l'Evangile [3].
Grandeur de l'âme humaine [4].
« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu [5]. »
Joie, joie, joie, pleurs de joie [6].
Je m'en suis séparé [7] :
Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ [8].
Mon Dieu, me quitterez-vous [9] ?
Que je n'en [10] sois pas séparé éternellement !
« Cette est [11] la vie éternelle, qu'ils te connaissent, seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, JÉSUS-CHRIST [12]. »
JÉSUS-CHRIST !
JÉSUS-CHRIST [13] !
Je m'en suis séparé ; je l'ai fui, renoncé, crucifié [14].
Que je n'en sois jamais séparé [15] !
Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile [16].
Renonciation totale et douce [17].
Soumission totale à JÉSUS-CHRIST et à mon directeur.
Éternellement en joie pour un jour d'exercice [18] sur la terre.
Non obliviscar sermones tuos. Amen [19].
Etc. [20].

---

1. C'est une parole de Ruth à Noëmi (*Ruth*, I. 16).
2. Résolution prise ensuite des mouvements et sentiments décrits jusqu'ici.
3. Réflexion qui précise la précédente. Il faut vivre, non plus en philosophe, mais en chrétien.
4. L'âme humaine, si méprisée de Pascal philosophe, apparait pleine de grandeur à Pascal chrétien et éclairé des lumières de la foi.
5. Paroles de JÉSUS-CHRIST (*Joan.*, XVII, 25) qui se présentent à l'âme du nouveau converti.
6. A cause de cette nouvelle et bienheureuse connaissance de Dieu acquise par Pascal.
7. De Dieu. — Retour de pénitence sur le passé.
8. « Ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive. » Plainte de Dieu par la bouche de Jérémie (II, 13).
9. Ce serait la juste punition de mes criminels égarements.
10. De Dieu.
11. C'est.
12. Paroles de JÉSUS-CHRIST (*Joan.*, XVII, 3). Ici la méditation de Pascal s'applique particulièrement à la divine personne de JÉSUS-CHRIST ; et l'on y verra des sentiments analogues à la première partie qui s'adressait à Dieu.
13. Cris de foi, d'espérance, d'amour, de pénitence.
14. Nouveaux sentiments de contrition.
15. Nouveau désir de persévérance immuable.
16. Nouvelle considération sur les moyens pratiques de persévérer.
17. Conclusion toute logique de cette méditation si simple et si calme, au milieu de son énergie et de ses élans. Pascal voit bien qu'une seule chose est à faire désormais, renoncer entièrement et doucement à soi-même et au monde, afin d'être tout à Dieu en JÉSUS-CHRIST. Quel dommage que la néfaste influence du jansénisme ait troublé l'œuvre de la grâce divine !
18. D'épreuve. Cette vie d'épreuves est courte comme un jour.
19. « Je n'oublierai pas vos discours. (*Ps.*, CXVIII, 16.) Ainsi soit-il. »
20. D'autres sentiments, pareils à ceux qu'on vient de voir, remplissaient l'âme de Pascal à cette heure bénie dont on conçoit qu'il ait toujours voulu garder le souvenir. Mais qu'on n'y cherche rien de plus.

II. — SUR LA CONVERSION DU PÉCHEUR[1].

La première chose que Dieu inspire à l'âme qu'il daigne toucher véritablement, est une connaissance et une vue tout extraordinaire par laquelle l'âme considère les choses et elle-même d'une façon toute nouvelle.

Cette nouvelle lumière lui donne de la crainte, et lui apporte un trouble qui traverse le repos qu'elle trouvait dans les choses qui faisaient ses délices.

Elle ne peut plus goûter avec tranquillité les choses qui la charmaient. Un scrupule continuel la combat dans cette jouissance, et cette vue intérieure ne lui fait plus trouver cette douceur accoutumée parmi les choses où elle s'abandonnait avec une pleine effusion de cœur.

Mais elle trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde. D'une part, la présence[2] des objets visibles la touche plus que l'espérance des invisibles, et de l'autre la solidité des invisibles la touche plus que la vanité des visibles. Et ainsi la présence des uns et la solidité des autres disputent son affection, et la vanité des uns et l'absence des autres excitent son aversion; de sorte qu'il naît dans elle un désordre et une confusion qu'[3].....

Elle considère les choses périssables comme périssantes et même déjà péries; et dans la vue certaine de l'anéantissement de tout ce qu'elle aime, elle s'effraie dans cette considération, en voyant que chaque instant lui arrache la jouissance de son bien, et que ce qui lui est le plus cher s'écoule à tout moment, et qu'enfin un jour certain viendra, auquel elle se trouvera dénuée de toutes les choses auxquelles elle avait mis son espérance. De sorte qu'elle comprend parfaitement que son cœur ne s'étant attaché qu'à des choses fragiles et vaines, son âme doit se trouver seule et abandonnée au sortir de cette vie, puisqu'elle n'a pas eu soin de se joindre à un bien véritable et subsistant par lui-même, qui pût la soutenir et durant et après cette vie.

De là vient qu'elle commence à considérer comme un néant tout ce qui doit retourner dans le néant : le ciel, la terre ; son

1. Cet écrit est probablement l'analyse psychologique de la conversion de Pascal, rédigée par ce grand homme lui-même, ou par sa sœur Jacqueline. Il a été trouvé dans les papiers de Marguerite Périer qui devait le tenir de sa tante.

2. Certains éditeurs lisent « vanité ».

3. Qu'elle ressent avec une grande tristesse.

esprit, son corps; ses parents, ses amis, ses ennemis; les biens, la pauvreté; la disgrâce, la prospérité; l'honneur, l'ignominie; l'estime, le mépris; l'autorité, l'indigence; la santé, la maladie et la vie même. Enfin tout ce qui doit moins durer que son âme est incapable de satisfaire le désir de cette âme, qui recherche sérieusement à s'établir dans une félicité aussi durable qu'elle-même.

Elle commence à s'étonner de l'aveuglement où elle a vécu; et quand elle considère d'une part le long temps qu'elle a vécu sans faire ces réflexions et le grand nombre de personnes qui vivent de la sorte, et de l'autre combien il est constant que l'âme, étant immortelle comme elle est, ne peut trouver sa félicité parmi des choses périssables et qui lui seront ôtées au moins à la mort, elle entre dans une sainte confusion, et dans un étonnement qui lui porte un trouble bien salutaire.

Car elle considère que, quelque grand que soit le nombre de ceux qui vieillissent dans les maximes du monde, et quelque autorité que puisse avoir cette multitude d'exemples de ceux qui posent leur félicité au monde, il est constant néanmoins que, quand les choses du monde auraient quelque plaisir solide, ce qui est reconnu pour faux par un nombre infini d'expériences si funestes et si continuelles, il est inévitable que la perte de ces choses [1] ou que la mort enfin nous en prive; de sorte que, l'âme s'étant amassé des trésors de biens temporels de quelque nature qu'ils soient, soit or, soit science, soit réputation, c'est une nécessité indispensable qu'elle se trouve dénuée de tous ces objets de sa félicité; et qu'ainsi, s'ils ont eu de quoi la satisfaire, ils n'auront pas de quoi la satisfaire toujours; et que si c'est se procurer un bonheur véritable, ce n'est pas se proposer un bonheur bien durable, puisqu'il doit être borné avec le cours de cette vie.

De sorte que, par une sainte humilité, que Dieu relève au-dessus de la superbe [2], elle commence à s'élever au-dessus du commun des hommes; elle condamne leur conduite, elle déteste leurs maximes, elle pleure leur aveuglement; elle se porte à la recherche du véritable bien; elle comprend qu'il faut qu'il ait ces deux qualités : l'une, qu'il dure autant qu'elle et qu'il ne puisse lui être ôté que de son consentement, et l'autre, qu'il n'y ait rien de plus aimable.

Elle voit que, dans l'amour qu'elle a eu pour le monde, elle trouvait en lui cette seconde qualité dans son aveuglement; car elle ne reconnaissait rien de plus aimable. Mais, comme elle n'y voit pas la première, elle connaît que ce n'est pas le

1. Suppléer : *arrive*.
2. De l'orgueil.

souverain bien. Elle le cherche donc ailleurs, et connaissant par une lumière toute pure qu'il n'est point dans les choses qui sont en elle, ni hors d'elle, ni devant elle, rien donc en elle ni à ses côtés, elle commence à le chercher au-dessus d'elle.

Cette élévation est si éminente et si transcendante qu'elle ne s'arrête pas au ciel, il n'a pas de quoi la satisfaire ; ni au-dessus du ciel, ni aux anges, ni aux êtres les plus parfaits. Elle traverse toutes les créatures, et ne peut arrêter son cœur qu'elle ne se soit rendue jusqu'au trône de Dieu, dans lequel elle commence à trouver son repos et ce bien qui est tel qu'il n'y a rien de plus aimable, et qui ne peut lui être ôté que par son propre consentement.

Car, encore qu'elle ne sente pas ces charmes dont Dieu récompense l'habitude dans la piété, elle comprend néanmoins que les créatures ne peuvent pas être plus aimables que le Créateur; et sa raison, aidée des lumières de la grâce, lui fait connaître qu'il n'y a rien de plus aimable que Dieu, et qu'il ne peut être ôté qu'à ceux qui le rejettent, puisque c'est le posséder [1] que de le désirer, et que le refuser c'est le perdre.

Ainsi elle se réjouit d'avoir trouvé un bien qui ne peut pas lui être ravi tant qu'elle le désirera, et qui n'a rien au-dessus de soi.

Et, dans ces réflexions nouvelles, elle entre dans la vue des grandeurs de son Créateur, et dans des humiliations et des adorations profondes. Elle s'anéantit en conséquence, et ne pouvant former d'elle-même une idée assez basse, ni en concevoir une assez relevée de ce bien souverain, elle fait de nouveaux efforts pour se rabaisser jusqu'aux derniers abîmes du néant, en considérant Dieu dans des immensités qu'elle multiplie sans cesse. Enfin, dans cette conception qui épuise ses forces, elle l'adore en silence, elle se considère comme sa vile et inutile créature, et par ses respects réitérés l'adore et le bénit, et voudrait à jamais le bénir et l'adorer. Ensuite elle reconnaît la grâce qu'il lui a faite, de manifester son infinie majesté à un si chétif vermisseau; et après une ferme résolution d'en être éternellement reconnaissante, elle entre en confusion d'avoir préféré tant de vanités à ce divin maître; et, dans un esprit de componction et de pénitence, elle a recours à sa pitié [2] pour arrêter sa colère, dont l'effet lui paraît épouvantable. Dans la vue de ces immensités,... elle fait d'ardentes prières à Dieu pour obtenir de sa miséricorde que, comme il lui a plu de se découvrir à elle, il lui plaise de la conduire à lui, et lui faire connaître les moyens d'y arriver. Car, comme c'est à Dieu

1. C'est du moins commencer de le posséder.
2. A la bonté paternelle de Dieu.

qu'elle aspire, elle aspire encore à n'y arriver que par des moyens qui viennent de Dieu même, parce qu'elle veut qu'il soit lui-même son chemin, son objet et sa dernière fin.

Ensuite de ces prières, elle commence d'agir et cherche entre ceux [1].....

Elle commence à connaître Dieu, et désire d'y arriver; mais, comme elle ignore les moyens d'y parvenir, si son désir est sincère et véritable, elle fait la même chose qu'une personne qui, désirant arriver en quelque lieu, ayant perdu le chemin et connaissant son égarement, aurait recours à ceux qui sauraient parfaitement ce chemin, et [2]...

Elle se résout de conformer à ses volontés [3] le reste de sa vie ; mais comme sa faiblesse naturelle, avec l'habitude qu'elle a aux péchés où elle a vécu, l'ont réduite dans l'impuissance d'arriver à cette félicité, elle implore de sa miséricorde les moyens d'arriver à lui, de s'attacher à lui, d'y adhérer éternellement....

Ainsi elle reconnaît qu'elle doit adorer Dieu comme créature, lui rendre grâces comme redevable, lui satisfaire comme coupable, le prier comme indigente...

III. — PRIÈRE

POUR DEMANDER A DIEU LE BON USAGE DES MALADIES [4].

I.

Seigneur, dont l'esprit est si bon et si doux en toutes choses, et qui êtes tellement miséricordieux, que non seulement les prospérités mais les disgrâces mêmes qui arrivent à vos élus sont des effets de votre miséricorde [5], faites-moi la grâce de n'agir pas en païen dans l'état où votre justice m'a réduit. Que comme un vrai chrétien je vous reconnaisse pour mon père et pour mon Dieu, en quelque état que je me trouve, puisque le changement de ma condition n'en apporte pas à la vôtre, que vous êtes toujours le même quoique je sois sujet au changement, et que vous n'êtes pas moins Dieu quand vous affligez et quand vous punissez, que quand vous consolez et que vous usez d'indulgence!

1. Entre les directeurs qu'elle connait, le plus sage et le plus saint.
2. S'en rapporterait fidèlement à leur parole.
3. De Dieu.
4. Prière très étudiée, très raisonnée, renfermant d'ailleurs bien des pensées d'édification. Elle date de 1647 ou 1648.
5. Ou sont tournées à bien par elle.

II.

Vous m'aviez donné la santé pour vous servir, et j'en ai fait un usage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger, ne permettez pas que j'en use pour vous irriter par mon impatience. J'ai mal usé de ma santé, et vous m'en avez justement puni. Ne souffrez pas que j'use mal de votre punition. Et puisque la corruption [1] de ma nature est telle qu'elle me rend vos faveurs pernicieuses, faites, ô mon Dieu, que votre grâce toute-puissante me rende vos châtiments salutaires. Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vigueur pour mon salut ; et rendez-moi incapable de jouir du monde, soit par faiblesse de corps, soit par zèle de charité, pour ne jouir que de vous seul.

III.

O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie et à la fin du monde ! O Dieu, qui ne laissez subsister le monde et toutes les choses, que pour exercer vos élus ou pour punir les pécheurs [2] ! O Dieu, qui laissez [3] les pécheurs endurcis dans l'usage délicieux et criminel du monde! O Dieu,qui faites mourir nos corps,et qui à l'heure de la mort détachez notre âme de tout ce qu'elle aimait au monde! O Dieu, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché et où j'ai mis mon cœur ! O Dieu, qui devez consumer au dernier jour le ciel et la terre,et toutes les créatures qu'ils contiennent,pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, et qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous puisque rien n'est durable que vous ! O Dieu, qui devez détruire toutes ces vaines idoles et tous ces funestes objets de nos passions ! Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses, dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit. Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé et des plaisirs du monde, et de ce que vous avez anéanti en quelque sorte, pour mon avantage, les idoles trompeuses que vous anéantirez effectivement, pour la confusion des méchants, au jour de votre colère. Faites, Seigneur, que je me juge moi-même, ensuite de cette

1. La faiblesse.
2. Et pour les secourir aussi les uns et les autres, selon les justes et miséricordieux desseins de la divine Providence.
3. Parfois.

destruction que vous avez faite à mon égard, afin que vous ne me jugiez pas vous-même, ensuite de l'entière destruction que vous ferez de ma vie et du monde. Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur, faites que je me considère en cette maladie comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence, pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur ; et qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une espèce de mort pour exercer votre miséricorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. Faites donc, ô mon Dieu, que comme vous avez prévenu ma mort, je prévienne la rigueur de votre sentence, et que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence.

IV.

Faites, ô mon Dieu, que j'adore en silence l'ordre de votre providence adorable sur la conduite de ma vie, que votre fléau me console, et qu'ayant vécu dans l'amertume de mes péchés pendant la paix, je goûte les douceurs célestes de votre grâce durant les maux salutaires dont vous m'affligez ! Mais je reconnais, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci et plein des idées, des soins, des inquiétudes et des attachements du monde, que la maladie non plus que la santé, ni les discours ni les livres, ni vos Écritures sacrées ni votre Évangile, ni vos mystères les plus saints ni les aumônes, ni les jeûnes ni les mortifications, ni les miracles ni l'usage des sacrements, ni le sacrifice de votre corps, ni tous mes efforts ni ceux de tout le monde ensemble, ne peuvent rien du tout pour commencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance tout extraordinaire [1] de votre grâce. C'est pourquoi, mon Dieu, je m'adresse à vous, Dieu tout-puissant, pour vous demander un don que toutes les créatures ensemble ne peuvent m'accorder. Je n'aurais pas la hardiesse de vous adresser mes cris, si quelque autre pouvait les exaucer. Mais, mon Dieu, comme la conversion de mon cœur, que je vous demande, est un ouvrage qui passe tous les efforts de la nature, je ne puis m'adresser qu'à l'auteur et au maître tout-puissant de la nature et de mon cœur. A qui crierai-je, Seigneur, à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous ? Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. C'est Dieu même que je demande et

1. Cet adjectif n'était pas absolument nécessaire.

que je cherche ; et c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir. Ouvrez mon cœur, Seigneur ; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent sujette. Entrez-y comme dans la maison du fort [1] ; mais liez auparavant le fort et puissant ennemi qui la maîtrise, et prenez ensuite les trésors qui y sont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avait volées ; volez vous-même ce trésor, ou plutôt reprenez-le puisque c'est à vous qu'il appartient, comme un tribut que je vous dois puisque votre image y est empreinte. Vous l'y aviez formée, Seigneur, au moment de mon baptême, qui est ma seconde naissance ; mais elle est tout effacée. L'idée du monde y est tellement gravée, que la vôtre n'est plus connaissable. Vous seul avez pu créer mon âme, vous seul pouvez la créer de nouveau ; vous seul y avez pu former votre image, vous seul pouvez la reformer, et y réimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire JÉSUS-CHRIST mon Sauveur, qui est votre image et le caractère de votre substance [2].

V.

O mon Dieu, qu'un cœur est heureux, qui peut aimer un objet si charmant qui ne le déshonore point et dont l'attachement lui est si salutaire ! Je sens que je ne puis aimer le monde sans vous déplaire, sans me nuire et sans me déshonorer ; et néanmoins le monde est encore l'objet de mes délices. O mon Dieu, qu'une âme est heureuse dont vous êtes les délices ; puisqu'elle peut s'abandonner à vous aimer, non seulement sans scrupule, mais encore avec mérite ! Que son bonheur est ferme et durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, et que ni la vie ni la mort ne la sépareront jamais de l'objet de ses désirs ; et que le même moment qui entraînera les méchants avec leurs idoles dans une ruine commune, unira les justes avec vous dans une gloire commune ; et que comme les uns périront avec les objets périssables auxquels ils se sont attachés, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel et subsistant par soi-même auquel ils se sont étroitement unis ! Oh ! qu'heureux sont ceux qui, avec une liberté entière et une pente invincible [3] de leur volonté, aiment parfaitement et librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement !

VI.

Achevez, ô mon Dieu, les bons mouvements que vous me donnez. Soyez-en la fin comme vous en êtes le principe. Cou-

1. *Matth.*, XII, 29.
2. *Hebr.*, I, 3.
3. Expression qui sent trop Port-Royal.

ronnez vos propres dons, car je reconnais que ce sont vos dons. Oui, mon Dieu ; et bien loin de prétendre que mes prières aient du mérite qui vous oblige de les accorder de nécessité, je reconnais très humblement qu'ayant donné aux créatures mon cœur, que vous n'aviez formé que pour vous et non pas pour le monde ni pour moi-même, je ne puis attendre aucune grâce que de votre miséricorde, puisque je n'ai rien en moi qui vous y puisse engager, et que tous les mouvements naturels de mon cœur, se portant vers les créatures ou vers moi-même, ne peuvent que vous irriter [1]. Je vous rends donc grâces, mon Dieu, des bons mouvements que vous me donnez, et de celui même que vous me donnez de vous en rendre grâces.

VII.

Touchez mon cœur du repentir de mes fautes, puisque, sans cette douleur intérieure, les maux extérieurs dont vous touchez mon corps me seraient une nouvelle occasion de péché. Faites-moi bien connaître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède, en me faisant considérer, dans les douleurs que je sens, celle que je ne sentais pas dans mon âme, quoique toute malade et couverte d'ulcères. Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité et cette extrême faiblesse qui lui avait ôté tout sentiment de ses propres misères. Faites-les-moi sentir vivement, et que ce qui me reste de vie soit une pénitence continuelle pour laver les offenses que j'ai commises.

VIII.

Seigneur, bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes, dont vous avez éloigné de moi les occasions, elle vous a été néanmoins très odieuse par sa négligence continuelle, par le mauvais usage de vos plus augustes sacrements, par le mépris de votre parole et de vos inspirations, par l'oisiveté et l'inutilité totale de mes actions et de mes pensées, par la perte entière du temps que vous ne m'aviez donné que pour vous adorer, pour rechercher en toutes mes occupations les moyens de vous plaire [2], et pour faire pénitence des fautes qui se commettent tous les jours, et qui même sont ordinaires aux plus justes de sorte que leur vie doit être une pénitence continuelle sans laquelle ils sont en danger de déchoir de leur justice. Ainsi, mon Dieu, je vous ai toujours été contraire.

1. Ils peuvent cependant ne pas irriter Dieu, en se portant de telle sorte vers les créatures qu'ils ne se détournent pas de lui.
2. Voir la note précédente.

IX.

Oui, Seigneur, jusqu'ici j'ai toujours été sourd à vos inspirations, j'ai méprisé vos oracles, j'ai jugé au contraire de ce que vous jugez, j'ai contredit aux saintes maximes que vous avez apportées au monde du sein de votre Père éternel, et suivant lesquelles vous jugerez le monde. Vous dites : Bienheureux sont ceux qui pleurent, et malheur à ceux qui sont consolés [1] ! Et moi, j'ai dit : Malheureux ceux qui gémissent, et très heureux ceux qui sont consolés ! J'ai dit : Heureux ceux qui jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse et d'une santé robuste ! Et pourquoi les ai-je réputés heureux, sinon parce que tous ces avantages leur fournissaient une facilité très ample de jouir des créatures, c'est-à-dire de vous offenser ? Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, non pas parce qu'elle est un moyen facile pour vous servir avec utilité, pour consommer plus de soins et de veilles à votre service et pour l'assistance du prochain, mais parce qu'à sa faveur je pouvais m'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie, et en mieux goûter les funestes plaisirs. Faites-moi la grâce, Seigneur, de réformer ma raison corrompue, et de conformer mes sentiments aux vôtres. Que je m'estime heureux dans l'affliction, et que, dans l'impuissance d'agir au dehors, vous purifiiez tellement mes sentiments, qu'ils ne répugnent plus aux vôtres et qu'ainsi je vous trouve au-dedans de moi-même, puisque je ne puis vous chercher au-dehors à cause de ma faiblesse ! Car, Seigneur, votre royaume est dans vos fidèles [2] ; et je le trouverai dans moi-même, si j'y trouve votre esprit et vos sentiments.

X.

Mais, Seigneur, que ferai-je pour vous obliger à répandre votre esprit sur cette misérable terre ? Tout ce que je suis vous est odieux, et je ne trouve rien en moi qui vous puisse agréer. Je n'y vois rien, Seigneur, que mes seules douleurs, qui ont quelque ressemblance avec les vôtres. Considérez donc les maux que je souffre et ceux qui me menacent. Voyez d'un œil de miséricorde les plaies que votre main m'a faites, ô mon Sauveur, qui avez aimé vos souffrances en la mort ! O Dieu, qui ne vous êtes fait homme que pour souffrir plus qu'aucun homme pour le salut des hommes ! O Dieu, qui ne vous êtes incarné après le péché des hommes et qui n'avez pris un corps, que pour y souffrir tous les maux que nos péchés ont mérités !

1. JÉSUS-CHRIST n'a pas ajouté cette malédiction (*Matth.*, V, 5).
2. *Luc.*, XVII, 21.

O Dieu, qui aimez tant les corps qui souffrent, que vous avez choisi pour vous le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde ! Ayez agréable mon corps, non pas pour lui-même ni pour tout ce qu'il contient, car tout y est digne de votre colère, mais pour les maux qu'il endure, qui seuls peuvent être dignes de votre amour. Aimez mes souffrances, Seigneur, et que mes maux vous invitent à me visiter. Mais, pour achever la préparation de votre demeure, faites, ô mon Sauveur, que si mon corps a cela de commun avec le vôtre qu'il souffre pour mes offenses, mon âme ait aussi cela de commun avec la vôtre qu'elle soit dans la tristesse pour les mêmes offenses; et qu'ainsi je souffre avec vous et comme vous, et dans mon corps et dans mon âme, pour les péchés que j'ai commis.

XI.

Faites-moi la grâce, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre en chrétien. Je ne demande pas d'être exempt des douleurs, car c'est la récompense des saints; mais je demande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature sans les consolations de votre esprit, car c'est la malédiction des juifs et des païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolation sans aucune souffrance, car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude de maux sans consolation, car c'est un état de judaïsme [1]. Mais je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble et les douleurs de la nature pour mes péchés, et les consolations de votre esprit par votre grâce, car c'est le véritable état du christianisme. Que je ne sente pas des douleurs sans consolation; mais que je sente des douleurs et de la consolation tout ensemble, pour arriver enfin à ne sentir plus que vos consolations sans aucune douleur. Car, Seigneur, vous avez laissé languir le monde dans les souffrances naturelles sans consolation, avant la venue de votre Fils unique [2]; vous consolez maintenant et vous adoucissez les souffrances de vos fidèles par la grâce de votre Fils unique; et vous comblez d'une béatitude toute pure vos saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier : faites-moi passer par le second, pour arriver au troisième. Seigneur, c'est la grâce que je vous demande.

1. A ce que disait Port-Royal. Mais jamais Dieu n'a laissé les juifs sans grâce et sans consolation, sous l'Ancien Testament.
2. Voir la note précédente.

XII.

Ne permettez pas que je sois dans un tel éloignement de vous, que je puisse considérer votre âme triste jusqu'à la mort et votre corps abattu par la mort pour mes propres péchés, sans me réjouir de souffrir et dans mon corps et dans mon âme. Car qu'y a-t-il de plus honteux, et néanmoins de plus ordinaire dans les chrétiens et dans moi-même, que, tandis que vous suez le sang pour l'expiation de nos offenses, nous vivons dans les délices; et que des chrétiens qui font profession d'être à vous, que ceux qui par le baptême ont renoncé au monde pour vous suivre, que ceux... qui ont juré solennellement à la face de l'Église de vivre et de mourir avec vous, que ceux qui font profession de croire que le monde vous a persécuté et crucifié, que ceux qui croient que vous vous êtes exposé à la colère de Dieu et à la cruauté des hommes pour les racheter de leurs crimes, que ceux, dis-je, qui croient toutes ces vérités, qui considèrent votre corps comme l'hostie qui s'est livrée pour leur salut, qui considèrent les plaisirs et les péchés du monde comme l'unique sujet de vos souffrances et le monde même comme votre bourreau, recherchent à flatter leurs corps par ces mêmes plaisirs, parmi ce même monde; et que ceux qui ne pourraient, sans frémir d'horreur, voir un homme caresser et chérir le meurtrier de son père qui se serait livré pour lui donner la vie, puissent vivre comme j'ai fait, avec une pleine joie, parmi le monde que je sais avoir été véritablement le meurtrier de celui que je reconnais pour mon Dieu et mon père, qui s'est livré pour mon propre salut et qui a porté en sa propre personne la peine de mes iniquités ? Il est juste, Seigneur, que vous ayez interrompu une joie aussi criminelle que celle dans laquelle je me reposais à l'ombre de la mort.

XIII.

Otez donc de moi, Seigneur, la tristesse que l'amour de moi-même me pourrait donner de mes propres souffrances, et des choses du monde qui ne réussissent pas au gré des inclinations de mon cœur et qui ne regardent pas votre gloire; mais mettez en moi une tristesse conforme à la vôtre. Que mes souffrances servent à apaiser votre colère ! Faites-en une occasion de mon salut et de ma conversion. Que je ne souhaite désormais de santé et de vie qu'afin de l'employer et la finir pour vous, avec vous et en vous ! Je ne vous demande ni santé ni maladie, ni vie ni mort; mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut, et pour l'utilité de l'Église et de vos saints, dont j'espère

par votre grâce faire une portion. Vous seul savez ce qui m'est expédient : vous êtes le souverain maître, faites ce que vous voudrez. Donnez-moi, ôtez-moi ; mais conformez ma volonté à la vôtre ; et que dans une soumission humble et parfaite, et dans une simple confiance, je me dispose à recevoir les ordres de votre providence éternelle, et que j'adore également tout ce qui me vient de vous.

XIV.

Faites, mon Dieu, que, dans une uniformité d'esprit toujours égale, je reçoive toutes sortes d'événements, puisque nous ne savons ce que nous devons demander, et que je n'en puis souhaiter l'un plutôt que l'autre sans présomption, et sans me rendre juge et responsable des suites que votre sagesse a voulu justement me cacher. Seigneur, je sais que je ne sais qu'une chose : c'est qu'il est bon de vous suivre, et qu'il est mauvais de vous offenser. Après cela, je ne sais lequel est le meilleur ou le pire en toutes choses ; je ne sais lequel m'est profitable, de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde. C'est un discernement qui passe la force des hommes et des anges, et qui est caché dans les secrets de votre providence que j'adore et que je ne veux pas approfondir.

XV.

Faites donc, Seigneur, que tel que je sois je me conforme à votre volonté ; et qu'étant malade comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. Sans elles je ne puis arriver à la gloire ; et vous-même, mon Sauveur, n'y avez voulu parvenir que par elles. C'est par les marques de vos souffrances[1] que vous avez été reconnu de vos disciples ; et c'est par les souffrances que vous reconnaissez aussi ceux qui sont vos disciples. Reconnaissez-moi donc pour votre disciple dans les maux que j'endure et dans mon corps et dans mon esprit, pour les offenses que j'ai commises. Et parce que rien n'est agréable à Dieu s'il ne lui est offert par vous, unissez ma volonté à la vôtre, et mes douleurs à celles que vous avez souffertes. Faites que les miennes deviennent les vôtres. Unissez-moi à vous ; remplissez-moi de vous et de votre esprit.[Soyez]dans mon cœur et dans mon âme, pour y porter mes souffrances, et pour continuer d'endurer en moi ce qui vous reste à souffrir de votre passion que vous achevez dans vos membres jusqu'à la consommation parfaite de votre corps, afin qu'étant plein de

1. Les plaies de JÉSUS-CHRIST, encore visibles après sa résurrection.

vous, ce ne soit plus moi qui vive et qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez et qui souffriez en moi, ô mon Sauveur ; et qu'ainsi, ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entièrement de la gloire qu'elles vous ont acquise, dans laquelle vous vivez avec le Père et le Saint-Esprit, par tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

IV. — TRADUCTION

DU CHAPITRE XLIX D'ISAIE [1].

Écoutez, peuples éloignés, et vous, habitants des îles de la mer : le Seigneur m'a appelé par mon nom dès le ventre de ma mère, il me protège sous l'ombre de sa main, il a mis mes paroles comme un glaive aigu, et m'a dit : Tu es mon serviteur ; c'est par toi que je ferai paraître ma gloire. Et j'ai dit: Seigneur, ai-je travaillé en vain ? est-ce inutilement que j'ai consommé toute ma force ? faites-en le jugement, Seigneur, mon travail est devant vous. Lors le Seigneur, qui m'a formé lui-même dès le ventre de ma mère pour être tout à lui, afin de ramener Jacob et Israël, m'a dit : Tu seras glorieux en ma présence, et je serai moi-même ta force : c'est peu de chose que tu convertisses les tribus de Jacob : je t'ai suscité pour être la lumière des gentils et pour être mon salut jusqu'aux extrémités de la terre. Ce sont les choses que le Seigneur a dites à celui qui a humilié son âme, qui a été en mépris et en abomination aux gentils, et qui s'est soumis aux puissants de la terre. Les princes et les rois t'adoreront, parce que le Seigneur qui t'a élu est fidèle. Le Seigneur m'a dit encore : Je t'ai exaucé dans les jours de salut et de miséricorde, et je t'ai établi pour être l'alliance du peuple, et te mettre en possession des nations les plus abandonnées, afin que tu dises à ceux qui sont dans les chaînes : Sortez en liberté ; et à ceux qui sont dans les ténèbres : Venez à la lumière, et possédez des terres abondantes et fertiles. Ils ne seront plus travaillés ni de la faim, ni de la soif, ni de l'ardeur du soleil, parce que celui qui a eu compassion d'eux sera leur conducteur : il les mènera aux sources vivantes des eaux, et aplanira les montagnes devant eux. Voici, les peuples aborderont de toutes parts, d'Orient, d'Occident, d'Aquilon et de Midi. Que le ciel en rende gloire à Dieu, que la terre s'en réjouisse, parce qu'il a plu au Seigneur de consoler son peuple, et qu'il aura enfin pitié des pauvres qui espèrent en lui. Et cependant Sion a osé dire : Le Seigneur m'a

1. Pascal avait traduit ou du moins transcrit en français un certain nombre de passages bibliques, soit pour son ouvrage d'apologie, soit pour son édification personnelle. Le fragment que voici avait probablement ce caractère d'intimité et de piété.

abandonné, et n'a plus mémoire de moi. Une mère peut-elle mettre en oubli son enfant, et peut-elle perdre la tendresse pour celui qu'elle a porté dans son sein? Mais quand elle en serait capable, je ne t'oublierai pourtant jamais, Sion: je te porte toujours entre mes mains,et tes murs sont toujours devant mes yeux. Ceux qui doivent te rétablir accourent, et tes destructeurs seront éloignés. Lève les yeux de toutes parts, et considère toute cette multitude qui est assemblée pour venir à toi. Je jure que tous ces peuples te seront donnés comme l'ornement duquel tu seras à jamais revêtue : tes déserts et tes solitudes, et toutes tes terres qui sont maintenant désolées, seront trop étroites pour le grand nombre de tes habitants ; et les enfants qui te naîtront dans les années de ta stérilité te diront : La place est trop petite, écarte les frontières, et fais-nous place pour habiter. Alors tu diras en toi-même : Qui est-ce qui m'a donné cette abondance d'enfants, moi qui n'enfantais plus, qui étais stérile, transportée et captive? Et qui est-ce qui me les a nourris, moi qui étais délaissée sans secours ? D'où sont donc venus tous ceux-ci ? Et le Seigneur te dira : Voici, j'ai fait paraître ma puissance sur les gentils, et j'ai élevé mon étendard sur les peuples, et ils t'apporteront des enfants dans leurs bras et dans leurs seins ; les rois et les reines seront tes nourriciers ; ils t'adoreront, le visage contre terre, et baiseront la poussière de tes pieds ; et tu connaîtras que je suis le Seigneur, et que ceux qui espèrent en moi ne seront jamais confondus ; car qui peut ôter la proie à celui qui est fort et puissant ? Mais, encore même qu'on la lui pût ôter, rien ne pourra empêcher que je ne sauve tes enfants, et que je ne perde tes ennemis ; et tout le monde reconnaîtra que je suis le Seigneur ton sauveur, et le puissant rédempteur de Jacob.

IIIme SECTION.

Correspondance.

I. — LETTRE DE PASCAL
SUR LA MORT DE SON PÈRE.

17 octobre 1651 [1].

Puisque vous êtes maintenant informés l'un et l'autre de notre malheur commun, et que la lettre que nous [2] avions commencée vous a donné quelque consolation, par le récit des circonstances heureuses qui ont accompagné le sujet de notre affliction, je ne puis vous refuser celles qui me restent dans l'esprit, et que je prie Dieu de me donner et de me renouveler, de plusieurs que nous avons autrefois reçues de sa grâce et qui nous ont été nouvellement données par nos amis en cette occasion [3].

Je ne sais plus par où finissait la première lettre. Ma sœur l'a envoyée sans prendre garde qu'elle n'était pas finie. Il me semble seulement qu'elle contenait en substance quelques particularités de la conduite de Dieu sur la vie et sur la maladie, que je voudrais vous répéter ici, tant je les ai gravées dans le cœur et tant elles portent de consolation solide, si vous ne les pouviez voir vous-mêmes dans la précédente lettre, et si ma sœur ne devait pas vous en faire un récit plus exact à sa première commodité.

Je ne vous parlerai donc ici que de la conséquence que j'en tire, qui est, qu'ôtés [4] ceux qui sont intéressés par les sentiments de la nature, il n'y a point de chrétien qui ne s'en doive réjouir.

Sur ce grand fondement, je vous commencerai ce que j'ai à dire, par un discours bien consolatif à ceux qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur: c'est que nous devons chercher la consolation à nos maux,

---

1. Lettre écrite par Pascal à sa sœur Gilberte et à son beau-frère Fl. Périer, au sujet de la mort de son père Étienne Pascal. On en a publié souvent des extraits sous le titre de *Pensées sur la mort*. Nous croyons préférable de la donner tout entière.
2. Pascal et Jacqueline, sa sœur.
3. Pascal parle des consolations qu'il avait eues avant et après son grand deuil, de la part surtout de ses amis de Port-Royal.
4. Qu'excepté.

non pas dans nous-mêmes, non pas dans les hommes, non pas dans tout ce qui est créé, mais dans Dieu. Et la raison en est que toutes les créatures ne sont pas la première cause des accidents que nous appelons maux ; mais que la providence de Dieu en étant l'unique et véritable cause [1], l'arbitre et la souveraine, il est indubitable qu'il faut recourir directement à la source et remonter jusqu'à l'origine, pour trouver un solide allègement. Que si nous suivons ce précepte, et que nous envisagions cet événement [2], non pas comme un effet du hasard, non pas comme une nécessité fatale de la nature, non pas comme le jouet des éléments et des parties qui composent l'homme, (car Dieu n'a pas abandonné ses élus au caprice et au hasard [3]), mais comme une suite indispensable, inévitable, juste, sainte, utile au bien de l'Église et à l'exaltation du nom et de la grandeur de Dieu, d'un arrêt de sa providence conçu de toute éternité pour être exécuté dans la plénitude de son temps, en telle année, en tel jour, en telle heure, en tel lieu, en telle manière ; et enfin [si nous voyons] que tout ce qui est arrivé a été de tout temps presçu [4] et préordonné en Dieu ; si, dis-je, par un transport de grâce, nous considérons cet accident, non pas dans lui-même et hors de Dieu, mais hors de lui-même et dans l'intime [5] de la volonté de Dieu, dans la justice de son arrêt, dans l'ordre de sa providence qui en est la véritable cause, sans qui il ne fût pas arrivé, par qui seul il est arrivé et de la manière dont il est arrivé : nous adorerons dans un humble silence la hauteur impénétrable de ses secrets, nous vénérerons la sainteté de ses arrêts, nous bénirons la conduite de sa providence ; et unissant notre volonté à celle de Dieu même, nous voudrons avec lui, en lui et pour lui, la chose qu'il a voulue en nous et pour nous de toute éternité.

Considérons-la donc de la sorte, et pratiquons cet enseignement, que j'ai appris d'un grand homme dans le temps de notre plus grande affliction, qu'il n'y a de consolation qu'en la vérité seulement. Il est sans doute [6] que Socrate et Sénèque n'ont rien de persuasif [7] en cette occasion. Ils ont été sous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes dans le premier [8] : ils ont tous

1. Pascal est dans l'erreur : beaucoup de maux viennent des créatures ; et si la Providence en créant celles-ci faillibles et finies a nécessairement ouvert la porte à ceux-là, elle ne fait que les tolérer sans consentir à en être appelée « l'unique et véritable cause ».
2. La mort.
3. Le corps humain, sans les privilèges accordés à Adam et perdus par lui, est tout aussi corruptible que celui des végétaux et des animaux qui peuplent la terre. Il est surprenant que Pascal ne l'ait pas reconnu.
4. Su à l'avance.
5. Dans le sein et le secret.
6. Indubitable.
7. De capable de consoler.
8. En Adam.

pris la mort comme naturelle à l'homme [1] ; et tous les discours qu'ils ont fondés sur ce faux principe sont si futiles, qu'ils ne servent qu'à montrer par leur inutilité combien l'homme en général est faible, puisque les plus hautes productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses et si puériles. Il n'en est pas de même de JÉSUS-CHRIST, il n'en est pas ainsi des Livres canoniques : la vérité y est découverte, et la consolation y est jointe, aussi infailliblement qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur.

Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage, de connaître que véritablement et effectivement la mort est une peine du péché, imposée à l'homme pour expier son crime, nécessaire à l'homme pour le purger du péché ; que c'est la seule qui peut délivrer l'âme de la concupiscence des membres, sans laquelle les saints ne viennent point dans ce monde [2]. Nous savons que la vie, et la vie des chrétiens, est un sacrifice continuel qui ne peut être achevé que par la mort. Nous savons que comme JÉSUS-CHRIST, étant au monde, s'est considéré et s'est offert à Dieu comme un holocauste et une véritable victime ; que sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension, et sa présence dans l'Eucharistie, et sa séance éternelle à la droite [3], ne sont qu'un seul et unique sacrifice. Nous savons que ce qui est arrivé en JÉSUS-CHRIST doit arriver en tous ses membres.

Considérons donc la vie comme un sacrifice ; et que les accidents de la vie ne fassent d'impression dans l'esprit des chrétiens, qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accomplissent ce sacrifice. N'appelons mal [4] que ce qui rend la victime de Dieu victime du diable ; mais appelons bien ce qui rend la victime du diable en Adam victime de Dieu ; et sur cette règle examinons la nature de la mort.

Pour cette considération, il faut recourir à la personne de JÉSUS-CHRIST ; car tout ce qui est dans les hommes est abominable [5] ; et comme Dieu ne considère les hommes que par le médiateur JÉSUS-CHRIST, les hommes aussi ne devraient regarder ni les autres ni eux-mêmes que médiatement [6] par JÉSUS-CHRIST. Car si nous ne passons par ce milieu, nous ne

1. Ils avaient raison : elle lui est naturelle ; mais il devait en être surnaturellement préservé, sans la faute d'Adam.
2. Sauf, bien entendu, un don spécial de Dieu.
3. Son séjour à la droite de son Père, où l'Écriture nous le montre assis dans son éternel triomphe.
4. Mal complet et absolu.
5. Langage trop dur, emprunté par Jansénius aux luthériens et aux calvinistes.
6. Par le moyen, par le milieu.

trouverons en nous que de véritables malheurs ou des plaisirs abominables ; mais si nous considérons toutes choses en JÉSUS-CHRIST, nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification.

Considérons donc la mort en JÉSUS-CHRIST, et non pas sans JÉSUS-CHRIST. Sans JÉSUS-CHRIST elle est horrible, elle est détestable, et l'horreur de la nature. En JÉSUS-CHRIST elle est tout autre ; elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle. Tout est doux en JÉSUS-CHRIST, jusqu'à la mort : et c'est pourquoi il a souffert et est mort pour sanctifier la mort et les souffrances ; et que, comme Dieu et comme homme, il a été tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject, afin de sanctifier en soi toutes choses, excepté le péché, et pour être modèle de toutes les conditions.

Pour considérer ce que c'est que la mort, et la mort en JÉSUS-CHRIST, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continuel et sans interruption, et pour cela remarquer que dans les sacrifices la principale partie est la mort de l'hostie [1]. L'oblation et la sanctification qui précèdent sont des dispositions ; mais l'accomplissement [2] est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement de la vie, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa majesté, et en adorant sa souveraine existence qui seule existe réellement. Il est vrai qu'il y a une autre partie, après la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile : c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est ce qui est dit dans l'Écriture : *Et odoratus est Dominus suavitatem* [3] : « Et Dieu a odoré et reçu l'odeur du sacrifice. » C'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation ; mais elle est plutôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature envers Dieu, et n'empêche pas que la dernière action de la créature ne soit la mort.

Toutes ces choses ont été accomplies en JÉSUS-CHRIST. En entrant au monde, il s'est offert : *Per Spiritum sanctum semetipsum obtulit* [4]. *Ingrediens mundum, dicit : Hostiam noluisti... Tunc dixi : Ecce venio. In capite* etc. [5] « Il s'est offert par le Saint-Esprit. En entrant au monde, JÉSUS-CHRIST a dit : Seigneur, les sacrifices ne te sont point agréables ; mais tu m'as donné un corps. Lors j'ai dit : Voici que je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté ; et ta loi est dans le milieu de mon cœur. » Voilà son oblation. Sa sanctification a été immédiate de son

1. De la victime, appelée *hostia* chez les latins.
2. Du sacrifice.
3. *Gen.*, VIII, 21. — Pascal ne cite pas littéralement.
4. *Hebr.*, IX, 14.
5. *Ibid.*, X, 5, 7.

oblation [1]. Ce sacrifice a duré toute sa vie, et a été accompli par sa mort. « Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances, pour entrer en sa gloire [2]. Et, quoique il fût fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obéissance. Mais au jour de sa chair, ayant crié avec grands cris à celui qui le pouvait sauver de la mort, il a été exaucé pour sa révérence [3]. » Et Dieu l'a ressuscité, et envoyé sa gloire, figurée autrefois par le feu du ciel qui tombait sur les victimes, pour brûler et consumer son corps, et le faire vivre spirituel de la vie de la gloire. C'est ce que JÉSUS-CHRIST a obtenu, et qui a été accompli par sa résurrection.

Ainsi, ce sacrifice étant parfait [4] par la mort de JÉSUS-CHRIST, et consommé même en son corps par sa résurrection, où l'image de la chair du péché a été absorbée par la gloire, JÉSUS-CHRIST avait tout achevé de sa part; il ne restait sinon que le sacrifice fût accepté de Dieu; que, comme la fumée s'élevait et portait l'odeur au trône de Dieu, aussi JÉSUS-CHRIST fût, en cet état d'immolation parfaite, offert, porté et reçu au trône de Dieu même ; et c'est ce qui a été accompli en l'ascension en laquelle il est monté, et par sa propre force, et par la force de son Saint-Esprit qui l'environnait de toutes parts ; il a été enlevé, comme la fumée des victimes, figures de JÉSUS-CHRIST, était portée en haut par l'air qui la soutenait, figure du Saint-Esprit; et les Actes des Apôtres nous marquent expressément qu'il fut reçu au ciel [5], pour nous assurer que ce saint sacrifice accompli en terre a été reçu et acceptable à Dieu, reçu dans le sein de Dieu, où il brûle de la gloire dans les siècles des siècles.

Voilà l'état des choses en notre souverain Seigneur. Considérons-les en nous maintenant. Dès le moment que nous entrons dans l'Église, qui est le monde des fidèles et particulièrement des élus, où JÉSUS-CHRIST entra dès le moment de son incarnation par un privilège particulier au Fils unique de Dieu, nous sommes offerts et sanctifiés. Ce sacrifice se continue par la vie, s'accomplit à la mort, dans laquelle, l'âme quittant véritablement tous les vices et l'amour de la terre dont la contagion l'infecte toujours durant cette vie, elle achève son immolation et est reçue dans le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas comme les païens qui n'ont point d'espérance. Nous n'avons pas perdu mon père au moment de sa mort ; nous l'avons perdu, pour ainsi dire, dès qu'il entra dans l'Église par le baptême. Dès lors il était à Dieu; sa vie

1. A été la conséquence immédiate de son oblation.
2. *Luc.*, XXIV, 26.
3. *Hebr.*, V, 7-8.
4. Achevé, — du verbe *parfaire*.
5. *Act.*, I, 11.

était vouée à Dieu; ses actions ne regardaient le monde que pour Dieu. Dans sa mort il s'est totalement détaché des péchés; et c'est en ce moment qu'il a été reçu de Dieu, et que son sacrifice a reçu son accomplissement et son couronnement. Il a donc fait ce qu'il avait voué; il a achevé l'œuvre que Dieu lui avait donnée à faire; il a accompli la seule chose pour laquelle il était créé. La volonté de Dieu est accomplie en lui, et sa volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uni; et étouffons ou modérons, par l'intelligence de la vérité, les sentiments de la nature corrompue et déçue qui n'a que des fausses images, et qui trouble par ses illusions [1] la sainteté des sentiments que la vérité et l'Évangile nous doit donner.

Ne considérons donc plus la mort comme des païens, mais comme les chrétiens, c'est-à-dire avec l'espérance, comme saint Paul l'ordonne [2], puisque c'est le privilège spécial des chrétiens. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte, car la nature trompeuse se le figure de la sorte; mais comme le temple inviolable et éternel du Saint-Esprit, comme la foi l'apprend. Car nous savons que les corps saints sont habités par le Saint-Esprit jusqu'à la résurrection, qui se fera par la vertu de cet Esprit qui réside en eux pour cet effet. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques [3] des morts, et c'est sur ce vrai principe que l'on donnait autrefois [4] l'Eucharistie dans la bouche des morts, parce que, comme on savait qu'ils étaient le temple du Saint-Esprit, on croyait qu'ils méritaient d'être aussi unis à ce saint sacrement. Mais l'Église a changé cette coutume [5]; non pas pour ce que ces corps ne soient pas saints, mais par cette raison que l'Eucharistie étant le pain de vie et des vivants, il ne doit pas être donné aux morts.

Ne considérons plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoi que la nature suggère; mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus son âme comme périe et réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain vivant; et corrigeons ainsi, par l'attention à ces vérités, les sentiments d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes, et ces mouvements d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

Pour dompter plus fortement cette horreur, il faut en bien comprendre l'origine; et pour vous le toucher en peu de mots,

1. Déplorer ses morts, ce n'est pourtant ni corruption, ni déception, ni fausses images, ni trouble et illusions. Si telle était la doctrine de messieurs de Port-Royal, telle n'est pas celle de l'Église.
2. *I Thess.*, IV, 12-17.
3. Les restes.
4. Par de rares abus.
5. Ce ne fut pas une *coutume*.

je suis obligé de vous dire en général quelle est la source de tous les vices et de tous les péchés. C'est ce que j'ai appris de deux très grands et très saints personnages [1]. La vérité que couvre ce mystère est que Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même; mais avec cette loi, que l'amour pour Dieu serait infini, c'est-à-dire sans aucune autre fin que Dieu même, et que l'amour pour soi-même serait fini et rapportant à Dieu.

L'homme en cet état, non seulement s'aimait sans péché, mais ne pouvait pas ne point s'aimer sans péché [2]. Depuis, le péché étant arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours [3]; et l'amour pour soi-même étant resté seul dans cette grande âme capable d'un amour infini, cet amour-propre s'est étendu et débordé dans le vide que l'amour de Dieu a quitté; et ainsi il s'est aimé seul, et toutes choses pour soi, c'est-à-dire infiniment. Voilà l'origine de l'amour propre. Il était naturel à Adam, et juste en son innocence [4]; mais il est devenu et criminel et immodéré, ensuite de son péché.

Voilà la source de cet amour, et la cause de sa défectuosité et de son excès. Il en est de même du désir de dominer, de la paresse, et des autres. L'application en est aisée. Venons à notre seul sujet. L'horreur de la mort était naturelle à Adam innocent, parce que sa vie étant très agréable à Dieu, elle devait être agréable à l'homme et la mort était horrible; lorsqu'elle finissait une vie conforme à la volonté de Dieu. Depuis, l'homme ayant péché, sa vie est devenue corrompue, son corps et son âme ennemis l'un de l'autre, et tous deux de Dieu. Cet horrible changement ayant infecté une si sainte vie, l'amour de la vie est néanmoins demeuré; et l'horreur de la mort étant restée pareille, ce qui était juste en Adam est injuste et criminel en nous [5].

Voilà l'origine de l'horreur de la mort, et la cause de sa défectuosité. Éclairons donc l'erreur de la nature par la lumière de la foi. L'horreur de la mort est naturelle, mais c'est en l'état d'innocence; la mort à la vérité est horrible, mais c'est quand

1. Probablement saint Augustin et Jansénius.
2. Telle est encore aujourd'hui la loi divine; mais on la transgresse, hélas! trop souvent.
3. La grâce le lui rend, s'il le veut.
4. Contenu dans les limites de la loi de Dieu, il est maintenant encore naturel, juste, innocent.
5. Pur sophisme. La mort, même après le péché d'Adam, — qui, du reste, n'a pas tant corrompu la nature que Pascal le pense, — la mort, dis-je, est toujours un mal et un très grand mal qu'il nous est permis de redouter comme tel, à la condition de n'être ni sans foi, ni sans résignation, ni sans espérance. Et si elle n'était pas un mal, pourquoi donc Jésus-Christ l'eût-il tant redoutée? Et pourquoi la miséricordieuse bonté de Dieu nous eût-elle accordé la résurrection finale?

elle finit une vie toute pure [1]. Il était juste de la haïr, quand elle séparait une âme sainte d'un corps saint ; mais il est juste de l'aimer, quand elle sépare une âme sainte d'un corps impur [2]. Il était juste de la fuir, quand elle rompait la paix entre l'âme et le corps ; mais non pas quand elle en calme la dissension irréconciliable. Enfin, quand elle affligeait un corps innocent, quand elle ôtait au cœur la liberté d'honorer Dieu, quand elle séparait de l'âme un corps soumis et coopérateur à ses volontés, quand elle finissait tous les biens dont l'homme est capable, il était juste de l'abhorrer ; mais quand elle finit une vie impure, quand elle ôte au corps la liberté de pécher, quand elle délivre l'âme d'un rebelle très puissant et contredisant tous les motifs de son salut, il est très injuste d'en conserver les mêmes sentiments [3].

Ne quittons donc pas cet amour que la nature nous a donné pour la vie, puisque nous l'avons reçu de Dieu ; mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'a donné, et non pas pour un objet contraire [4]. En consentant à l'amour qu'Adam avait pour sa vie innocente, et que JÉSUS-CHRIST même a eu pour la sienne, portons-nous à haïr une vie contraire à celle que JÉSUS-CHRIST a aimée, et à n'appréhender que la mort que JÉSUS-CHRIST a appréhendée, qui arrive à un corps agréable à Dieu ; mais non pas à craindre une mort qui, punissant un corps coupable et purgeant un corps vicieux, doit nous donner des sentiments tout contraires, si nous avons un peu de foi, d'espérance et de charité.

C'est un des grands principes du christianisme, que tout ce qui est arrivé à JÉSUS-CHRIST doit se passer dans l'âme et dans le corps de chaque chrétien : que comme JÉSUS-CHRIST a souffert durant sa vie mortelle, est mort à cette vie mortelle, est ressuscité d'une nouvelle vie, est monté au ciel et sied [5] à la droite du Père, ainsi le corps et l'âme doivent souffrir, mourir, ressusciter, monter au ciel et seoir à la dextre [6]. Toutes ces choses s'accomplissent en l'âme durant cette vie, mais non pas dans le corps. L'âme souffre et meurt au péché dans la pénitence et dans le baptême ; l'âme ressuscite à une nouvelle vie

1. Étrange aberration ! Quoi ? la mort après une vie d'imperfection et de péché n'est pas mille fois plus redoutable qu'après « une vie toute pure » ?

2. Ceci n'est qu'un motif de s'y résigner. Elle n'est aimable qu'en tant qu'elle nous procure le bien suprême.

3. On croirait vraiment, à entendre ceci, que l'union de l'âme et du corps n'a plus aucune bonne raison d'être depuis le péché.

4. Pascal est quelque peu bizarre, dans un sujet si grave et si sombre. Il veut bien que nous aimions la vie, non pas la nôtre, mais uniquement celle qu'Adam eut pendant quelques heures et que JÉSUS-CHRIST eut jusqu'à sa mort.

5. Siège.

6. Siéger à la droite de Dieu.

dans le même baptême ; l'âme quitte la terre et monte au ciel à l'heure de la mort, et sied à la droite au temps où Dieu l'ordonne. Aucune de ces choses n'arrive [1] dans le corps durant cette vie ; mais les mêmes choses s'y passent ensuite. Car, à la mort, le corps meurt à sa vie mortelle ; au jugement, il ressuscitera à une nouvelle vie ; après le jugement, il montera au ciel et seoira à la droite. Ainsi les mêmes choses arrivent au corps et à l'âme, mais en différents temps ; et les changements du corps n'arrivent que quand ceux de l'âme sont accomplis, c'est-à-dire à l'heure de la mort ; de sorte que la mort est le couronnement de la béatitude de l'âme, et le commencement [2] de la béatitude du corps.

Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des saints ; et saint Augustin nous apprend sur ce sujet que Dieu en a disposé de la sorte, de peur que si le corps de l'homme fût mort et ressuscité pour jamais dans le baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Evangile que par l'amour de la vie ; au lieu que la grandeur de la foi éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort.

Voilà certainement quelle est notre créance, et la foi que nous professons ; et je crois qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour aider vos consolations par mes petits efforts. Je n'entreprendrais pas de vous porter ce secours de mon propre : mais comme ce ne sont que des répétitions de ce que j'ai appris, je le fais avec assurance, en priant Dieu de bénir ces semences et de leur donner de l'accroissement, car sans lui nous ne pouvons rien faire, et ses plus saintes paroles ne prennent point en nous, comme il l'a dit lui-même [3].

Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment [4] : le coup est trop sensible ; il serait même insupportable sans un secours surnaturel. Il n'est donc pas juste que nous soyons sans douleur, comme des anges qui n'ont aucun sentiment de la nature ; mais il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation, comme des païens qui n'ont aucun sentiment de la grâce ; mais il est juste que nous soyons affligés et consolés comme chrétiens, et que la consolation de la grâce l'emporte par dessus les sentiments de la nature ; que nous disions comme les apôtres : « Nous sommes persécutés et nous bénissons [5] », afin que la grâce soit non seulement en nous, mais

1. Elles commencent du moins.
2. Non pas encore.
3. *Joan.*, XV, 4-5.
4. Sans tristesse.
5. *I Cor.*, IV, 12.

victorieuse en nous ; qu'ainsi, en sanctifiant le nom de notre Père, sa volonté soit faite la nôtre ; que sa grâce règne et domine sur la nature, et que nos afflictions soient comme la matière d'un sacrifice que sa grâce consomme et anéantisse pour la gloire de Dieu ; et que ces sacrifices particuliers honorent et préviennent [1] le sacrifice universel où la nature entière doit être consommée par la puissance de JÉSUS-CHRIST. Ainsi nous tirerons avantage de nos propres imperfections, puisqu'elles serviront de matière à ces holocaustes : car c'est le but des vrais chrétiens de profiter de leurs propres imperfections, parce que « tout coopère en bien pour les élus [2]. »

Et si nous y prenons garde de près, nous trouverons de grands avantages pour notre édification, en considérant la chose dans la vérité comme nous avons dit tantôt. Car, puisqu'il est véritable que la mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme ; et que nous bâtissons sur ce principe, qu'en cette rencontre nous avons tous les sujets possibles de bien espérer de son salut, il est certain que si nous ne pouvons arrêter le cours du déplaisir, nous en devons tirer ce profit que, puisque la mort du corps est si terrible qu'elle nous cause de tels mouvements, celle de l'âme nous en devrait bien causer de plus inconsolables. Dieu nous a envoyé la première, Dieu a détourné la seconde. Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux ; et que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle [3] de notre joie.

Il n'y a rien qui la puisse modérer, sinon la crainte qu'il [4] ne languisse pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie ; et c'est pour fléchir la colère de Dieu sur lui, que nous devons soigneusement nous employer. La prière et les sacrifices sont un souverain remède à ses peines. Mais j'ai appris d'un saint homme [5], dans notre affliction, qu'une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde, et de pratiquer les saints avis qu'ils nous ont donnés, et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent. Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous ; et comme les hérésiarques sont punis, en l'autre vie, des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs dans

1. Précèdent, préparent.
2. *Rom.*, VIII, 28.
3. De la grandeur.
4. Le père de Pascal.
5. Probablement M. Singlin, l'un des chefs de la secte janséniste.

lesquels leur venin vit encore, ainsi les morts sont récompensés, outre leurs propres mérites, pour ceux auxquels ils ont donné suite par leurs conseils et par leur exemple.

Faisons-le donc revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir ; et consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore, et que notre réunion nous rend en quelque sorte sa présence, comme JÉSUS-CHRIST se rend présent en l'assemblée de ses fidèles.

Je prie Dieu de former et maintenir en nous ces sentiments, et de continuer ceux qu'il me semble qu'il me donne, d'avoir pour vous et pour ma sœur plus de tendresse que jamais ; car il me semble que l'amour que nous avions pour mon père ne doit pas être perdu, et que nous en devons faire une réfusion [1] sur nous-mêmes, et que nous devons principalement hériter de l'affection qu'il nous portait, pour nous aimer encore plus cordialement s'il est possible.

Je prie Dieu de nous fortifier dans ces résolutions ; et sur cette espérance, je vous conjure d'agréer que je vous donne un avis que vous prendriez bien sans moi ; mais je ne laisserai pas de le faire. C'est qu'après avoir trouvé des sujets de consolation pour sa personne, nous n'en venions point à manquer pour la nôtre, par les prévoyances des besoins et des utilités que nous aurions de sa présence [2].

C'est moi qui y suis le plus intéressé. Si je l'eusse perdu il y a six ans, je me serais perdu ; et quoique je croie en avoir à présent une nécessité moins absolue, je sais qu'il m'aurait été encore nécessaire dix ans, et utile toute ma vie.

Mais nous devons espérer que Dieu l'ayant ordonné en tel temps, en tel lieu, en telle manière, sans doute c'est le plus expédient pour sa gloire et pour notre salut.

Quelque étrange que cela paraisse, je crois qu'on en doit estimer [3] de la sorte en tous les événements, et que, quelque sinistres qu'ils nous paraissent, nous devons espérer que Dieu en tirera la source de notre joie si nous lui en remettons la conduite.

Nous connaissons des personnes de condition qui ont appréhendé des morts domestiques [4], que Dieu a peut-être détournées à leur prière, qui ont été cause ou occasion de tant de misères qu'il serait à souhaiter qu'ils n'eussent pas été exaucés.

L'homme est assurément trop infirme pour pouvoir juger sainement de la suite des choses futures.

1. C'est-à-dire : reporter cet amour.
2. Voici le sens : ne nous désolons point en calculant quel besoin nous avions encore de la présence de notre excellent père.
3. Qu'on doit en juger.
4. Des morts dans leur famille.

Espérons donc en Dieu, et ne nous fatiguons pas par des prévoyances indiscrètes et téméraires. Remettons-nous à Dieu pour la conduite de nos vies, et que le déplaisir ne soit pas dominant en nous.

Saint Augustin nous apprend qu'il y a dans chaque homme un serpent, une Ève et un Adam. Le serpent sont les sens et notre nature, l'Ève est l'appétit concupiscible [1], et l'Adam est la raison. La nature nous tente continuellement; l'appétit concupiscible désire souvent ; mais le péché n'est pas achevé, si la raison ne consent.

Laissons donc agir ce serpent et cette Ève, si nous ne pouvons l'empêcher ; mais prions Dieu que sa grâce fortifie tellement notre Adam qu'il demeure victorieux ; et que JÉSUS-CHRIST en soit vainqueur, et qu'il règne éternellement en nous. Amen.

II. — FRAGMENTS DE LETTRES A Melle DE ROANNEZ [2].

I.

[Je ferai de mon mieux] pour répondre à tous vos articles, et bien écrire malgré mon peu de temps. Je suis ravi de ce que vous goûtez le livre de M. de Laval [3] et les Méditations sur la Grâce [4] ; j'en tire de grandes conséquences pour ce que je souhaite [5].

Je mande le détail de cette condamnation [6] qui vous avait effrayée ; cela n'est rien du tout, Dieu merci, et c'est un miracle de ce qu'on n'y fait pas pis, puisque les ennemis de la vérité ont le pouvoir et la volonté de l'opprimer. Peut-être êtes-vous de celles qui méritent que Dieu ne l'abandonne pas, et ne la retire pas de la terre qui s'en est rendue si indigne ; et il est assuré que vous servez à l'Église par vos prières, si l'Église vous a servi par les siennes. Car c'est l'Église qui mérite avec JÉSUS-CHRIST, qui en est inséparable, la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la vérité ; et ce sont ensuite ces personnes converties qui secourent la mère qui les a déli-

1. D'un mot latin qui signifie *désirer*. C'est donc la faim et la soif que nous avons de posséder les biens et avantages de ce monde.

2. Charlotte-Gouffier de Roannez, d'abord novice à Port-Royal, d'où la fit sortir une lettre de cachet sollicitée par sa mère ; puis ardente janséniste dans une vie de retraite tout-à-fait ascétique ; enfin duchesse de la Feuillade et fort malheureuse dans ce mariage dont elle fut délivrée par la mort en 1683. Elle avait 23 ans quand Pascal, en 1656, lui écrivait les lettres dont nous donnons ici les seuls fragments connus.

3. Le duc de Luynes, auteur de *Sentences* jansénistes.

4. Quelque ouvrage janséniste, resté probablement manuscrit.

5. Sans doute l'entrée de Mlle de Roannez en religion.

6. La mise à l'*Index* des œuvres d'Arnauld en 1656.

vrées. Je loue de tout mon cœur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape. Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, et n'appartient plus à JÉSUS-CHRIST. Je ne sais s'il y a des personnes dans l'Église plus attachées à cette unité du corps que ceux que vous appelez nôtres. Nous savons que toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église et de la communion du chef de l'Église, qui est le Pape. Je ne me séparerai jamais de sa communion ; au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce, sans quoi je serais perdu pour jamais.

Je vous fais une espèce de profession de foi, et je ne sais pourquoi ; mais je ne l'effacerai pas ni ne recommencerai pas.

M. du Gas [1] m'a parlé ce matin de votre lettre avec autant d'étonnement et de joie qu'on en peut avoir ; il ne sait où vous avez pris ce qu'il m'a rapporté de vos paroles ; il m'en a dit des choses surprenantes et qui ne me surprennent plus tant. Je commence à m'accoutumer à vous et à la grâce que Dieu vous fait, et néanmoins je vous avoue qu'elle m'est toujours nouvelle, comme elle est toujours nouvelle en effet. Car c'est un flux continuel de grâces, que l'Écriture compare à un fleuve et à la lumière que le soleil envoie incessamment hors de soi et qui est toujours nouvelle, en sorte que, s'il cessait un instant d'en envoyer, toute celle qu'on aurait reçue disparaîtrait, et on resterait dans l'obscurité.

Il m'a dit qu'il avait commencé à vous répondre, et qu'il le transcrirait pour le rendre plus lisible, et qu'en même temps il l'étendrait. Mais il vient de me l'envoyer avec un petit billet, où il me mande qu'il n'a pu ni le transcrire ni l'étendre ; cela me fait croire que cela sera mal écrit. Je suis témoin de son peu de loisir, et du désir qu'il avait d'en avoir pour vous.

Je prends part à la joie que vous donnera l'affaire des...[2], car je vois bien que vous vous intéressez pour l'Église. Vous lui êtes bien obligée. Il y a seize cents ans qu'elle gémit pour nous. Il est temps de gémir pour elle et pour nous tout ensemble, et de lui donner tout ce qui nous reste de vie, puisque JÉSUS-CHRIST n'a pris la sienne que pour la perdre pour elle et pour nous.

II.

Il me semble que vous prenez assez de part au miracle [3], pour vous mander en particulier que la vérification en est achevée

1. Apparemment le fameux abbé Singlin.
2. Il s'agit peut-être de religieuses du Poitou auxquelles Mlle de Roannez voulait du bien.
3. De la Sainte-Épine.

par l'Église, comme vous le verrez par cette sentence de M. le grand vicaire.[1] — Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paraître par ces coups extraordinaires [2], qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connaissons avec plus de certitude.

Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y aurait point de mérite à le croire ; et s'il ne se découvrait jamais, il y aurait peu de foi. Mais il se cache ordinairement, et se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service.

Cet étrange secret, dans lequel Dieu s'est retiré impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude loin de la vue des hommes.

Il est demeuré caché sous le voile de la nature qui nous le couvre jusques à l'Incarnation ; et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était bien plus reconnaissable quand il était invisible que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin, quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, qui sont les espèces de l'Eucharistie. C'est ce sacrement que saint Jean appelle dans l'Apocalypse [3] *une manne cachée ;* et je crois qu'Isaïe le voyait en cet état, lorsqu'il dit en esprit de prophétie : *Véritablement tu es un Dieu caché.* [4] C'est là le dernier secret où il peut être.

Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidèles qui, comme dit saint Paul [5], ont reconnu un Dieu invisible par la nature visible. Les chrétiens hérétiques l'ont connu à travers son humanité, et adorent JÉSUS-CHRIST Dieu et homme. Mais, de le reconnaître sous des espèces de pain, c'est le propre des seuls catholiques : il n'y a que nous que Dieu éclaire jusque-là.

On peut ajouter à ces considérations le secret de l'Esprit de Dieu caché encore dans l'Écriture. Car il y a deux sens parfaits, le littéral et le mystique ; et les juifs, s'arrêtant à l'un, ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre et ne songent pas à le chercher ; de même que les impies, voyant les effets naturels, les attribuent à la nature, sans penser qu'il y en ait un

1. L'abbé de Hodencq vicaire-général du cardinal de Retz.
2. Les miracles.
3. II, 17.
4. XLV, 15.
5. *Rom.*, I, 20.

autre auteur ; et comme les juifs, voyant un homme parfait en JÉSUS-CHRIST, n'ont pas pensé à y chercher une autre nature : *Nous n'avons pas pensé que ce fût lui*, dit encore Isaïe [1] ; et de même enfin que les hérétiques, voyant les apparences parfaites du pain dans l'Eucharistie, ne pensent pas à y chercher une autre substance.

Toutes choses couvrent quelque mystère ; toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les chrétiens doivent le reconnaître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire connaître et servir en tout ; et rendons-lui des grâces infinies de ce que s'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous.

III.

Il est bien assuré qu'on ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit saint Augustin [2] ; mais quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien ; le lien s'étend et endure toute la violence ; et ce lien est notre pauvre corps, qui ne se rompt qu'à la mort. Notre Seigneur a dit que, *depuis la venue de Jean-Baptiste*, c'est-à-dire depuis son avènement dans chaque fidèle, *le royaume de Dieu souffre violence et que les violents le ravissent* [3]. Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires font cette violence que Dieu seul peut faire surmonter. *Mais nous pouvons tout*, dit saint Léon, *avec celui sans lequel nous ne pouvons rien* [4]. Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre toute sa vie, car il n'y a point ici de paix. *Jésus-Christ est venu apporter le couteau, et non pas la paix* [5]. Mais néanmoins il faut avouer, comme l'Écriture dit, que la *sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu* [6] ; aussi on peut dire que cette guerre qui paraît dure aux hommes est une paix devant Dieu ; car c'est cette paix que JÉSUS-CHRIST a aussi apportée. Elle ne sera néanmoins parfaite que quand le corps sera détruit ; et c'est ce qui fait souhaiter la mort, en souffrant néanmoins de bon cœur la vie pour l'amour de Celui qui a souffert pour nous

1. LIII, 3.
2. *Tract.* XXVI, 5, *in Joannem.*
3. *Matth.*, XI, 12.
4. *Sermo VIII de Epiphania.*
5. *Matth.*, X, 34.
6. *I Cor.*, III, 19.

et la vie et la mort, et qui peut nous donner plus de biens que nous ne pouvons ni demander ni imaginer, comme dit saint Paul [1] en l'épître de la messe d'aujourd'hui [2].

IV.

Je ne sais comment vous aurez reçu la perte de vos lettres. Je voudrais bien que vous l'eussiez prise comme il faut. Il est temps de commencer à juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle, et non pas par la nôtre qui est toujours pleine de malice et d'erreur. Si vous avez eu ces sentiments, j'en serai bien content, afin que vous vous en soyez consolée sur une raison plus solide que celle que j'ai à vous dire, qui est que j'espère qu'elles se retrouveront. On m'a déjà apporté celle du 5 ; et quoique ce ne soit pas la plus importante, car celle de M. du Gas l'est davantage, néanmoins cela me fait espérer de ravoir l'autre.

Je ne sais pourquoi vous vous plaignez de ce que je n'avais rien écrit pour vous [3]; je ne vous sépare point vous deux, et je songe sans cesse à l'un et à l'autre. Vous voyez bien que mes autres lettres, et encore celle-ci, vous regardent assez. En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que je voudrais être infaillible dans mes jugements : vous ne seriez pas mal si cela était, car je suis bien content de vous, mais mon jugement n'est rien. Je dis cela sur la manière dont je vois que vous parlez de ce bon cordelier persécuté, et de ce que fait le... Je ne suis pas surpris de voir M. N. [4] s'y intéresser, je suis accoutumé à son zèle ; mais le vôtre m'est tout à fait nouveau ; c'est ce langage nouveau que produit ordinairement le cœur nouveau. JÉSUS-CHRIST a donné dans l'Évangile cette marque pour reconnaître ceux qui ont la foi, qui est qu'ils parleront un langage nouveau [5]. Et en effet le renouvellement des pensées et des désirs cause celui des discours. Ce que vous dites des jours où vous vous êtes trouvée seule, et la consolation que vous donne la lecture, sont des choses que M. N. sera bien aise de savoir quand je les lui ferai voir, et ma sœur aussi [6]. Ce sont assurément des choses nouvelles, mais qu'il faut sans cesse renouveler ; car cette nouveauté, qui ne peut déplaire à Dieu comme le vieil homme ne lui peut plaire, est différente des nouveautés de la terre, en ce que les choses du monde, quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en durant ; au lieu que cet esprit nouveau se re-

1. *Ephes.*, III, 20.
2. XVIe dimanche après la Pentecôte (24 septembre 1656).
3. Quand j'ai écrit à votre frère, ou bien à M. du Gas.
4. Peut-être Nicole.
5. *Marc.*, XVI, 17.
6. Jacqueline Pascal.

nouvelle d'autant plus qu'il dure davantage. « Notre vieil homme périt, dit saint Paul [1], et se renouvelle de jour en jour, » et ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité, où l'on chantera sans cesse ce cantique nouveau dont parle David dans les psaumes de Laudes [2], c'est-à-dire ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité.

Je vous dirai pour nouvelle de ce qui touche ces deux personnes, que je vois bien que leur zèle ne se refroidit pas ; cela m'étonne, car il est bien plus rare de voir continuer dans la piété que d'y voir entrer. Je les ai toujours dans l'esprit, et principalement celle du miracle, parce qu'il y a quelque chose de plus extraordinaire, quoique l'autre le soit aussi beaucoup et quasi sans exemple[3]. Il est certain que les grâces que Dieu fait en cette vie sont la mesure de la gloire qu'il prépare en l'autre. Aussi, quand je prévois la fin et le couronnement de son ouvrage par les commencements qui en paraissent dans les personnes de piété, j'entre en une vénération qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Je vous avoue qu'il me semble que je les vois déjà dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec JÉSUS-CHRIST, selon la promesse qu'il en a faite [4]. Mais quand je viens à penser que ces mêmes personnes peuvent tomber et être au contraire au nombre malheureux des jugés [5], et qu'il y en aura tant qui tomberont de la gloire et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avait offerte, je ne puis souffrir cette pensée ; et l'effroi que j'aurais de les voir en cet état éternel de misère, après les avoir imaginées avec tant de raison dans l'autre état, me fait détourner l'esprit de cette idée et revenir à Dieu, pour le prier de ne pas abandonner les faibles créatures qu'il s'est acquises, et lui dire, pour les deux personnes que vous savez, ce que l'Église dit aujourd'hui avec saint Paul : *Seigneur, achevez vous-même l'ouvrage que vous-même avez commencé* [6]. Saint Paul se considérait souvent en ces deux états, et c'est ce qui lui fait dire ailleurs [7] : *Je châtie mon corps, de peur que moi-même*, qui convertis tant de peuples, *je ne devienne réprouvé*. Je finis donc par ces paroles de Job [8] : *J'ai toujours craint le Seigneur comme les flots d'une mer furieuse*

1. *Col.*, III, 9, 10.
2. *Ps.*, CXLIX, au bréviaire romain.
3. Il est peut-être ici question du duc de Roannez et de sa sœur, pour laquelle le miracle de la Sainte-Épine avait été un motif puissant d'adhésion à Port-Royal.
4. *Matth.*, XIX, 28.
5. Des damnés.
6. *Philip.*, I, 6. Ce texte se lit au XXIIe dimanche après la Pentecôte, qui était le 5 novembre en 1656.
7. II *Cor.*, IX, 27.
8. *Job*, XXXI, 23.

et enflée pour m'engloutir. Et ailleurs : *Bienheureux est l'homme qui est toujours en crainte* [1] !

V.

Je ne crains plus rien pour vous, Dieu merci, et j'ai une espérance admirable. C'est une parole bien consolante que celle de JÉSUS-CHRIST : « Il sera donné à ceux qui ont déjà. [2] » Par cette promesse, ceux qui ont beaucoup reçu ont droit d'espérer davantage, et ainsi ceux qui ont reçu extraordinairement doivent espérer extraordinairement.

J'essaie autant que je puis de ne m'affliger de rien et de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur. Je crois que c'est un devoir et qu'on pèche en ne le faisant pas. Car enfin la raison pour laquelle les péchés sont péchés, c'est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu : et ainsi, l'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connaissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce serait un péché de ne s'y pas accommoder. J'ai appris que tout ce qui est arrivé a quelque chose d'admirable, puisque la volonté de Dieu y est marquée. Je le loue de tout mon cœur de la continuation faite de ses grâces, car je vois bien qu'elles ne diminuent point.

L'affaire du...[3] ne va guère bien : c'est une chose qui fait trembler ceux qui ont de vrais mouvements de Dieu, de voir la persécution qui se prépare non seulement contre les personnes, (ce serait peu), mais contre la vérité. Sans mentir, Dieu est bien abandonné. Il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend lui est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grâce par la nature; et ainsi il permet de considérer que, comme un prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles dans la révolte publique, de même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent aujourd'hui la pureté de la religion et de la morale, qui est si fort combattue. Mais il y a cette différence entre les rois de la terre et le Roi des rois, que les princes ne rendent pas leurs sujets fidèles, mais qu'ils les trouvent tels : au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidèles, et qu'il les rend fidèles quand ils le sont. De sorte qu'au lieu que les rois ont une obligation insigne à ceux qui demeurent dans leur obéissance, il arrive, au contraire, que ceux qui subsistent dans le service de Dieu lui sont eux-mêmes redeva-

1. *Ps.*, CXI, 1.
2. *Matth.*, XIII, 12.
3. Du jansénisme alors combattu par Alexandre VII et l'Assemblée du clergé de France.

bles infiniment. Continuons donc à le louer de cette grâce, s'il nous l'a faite, de laquelle nous le louerons dans l'éternité ; et prions-le qu'il nous la fasse encore, et qu'il ait pitié de nous et de l'Église entière, hors laquelle il n'y a que malédiction.

Je prends part aux...[1] persécutés dont vous parlez. Je vois bien que Dieu s'est réservé des serviteurs cachés, comme il le dit à Elie[2]. Je le prie que nous en soyons, bien et comme il faut, en esprit et en vérité et sincèrement.

VI.

Quoi qu'il puisse arriver de l'affaire de..., il y en a assez, Dieu merci, de ce qui est déjà fait pour en tirer un admirable avantage contre ces maudites maximes[3]. Il faut que ceux qui ont quelque part à cela en rendent de grandes grâces à Dieu, et que leurs parents et amis prient Dieu pour eux, afin qu'ils ne tombent pas d'un si grand bonheur et d'un si grand honneur que Dieu leur a faits. Tous les honneurs du monde n'en sont que l'image ; celui-là seul est solide et réel, et néanmoins il est inutile sans la bonne disposition du cœur. Ce ne sont ni les austérités du corps, ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvements du cœur qui méritent, et qui soutiennent les peines du corps et de l'esprit. Car enfin il faut ces deux choses pour sanctifier peines et plaisirs. Saint Paul a dit que ceux qui entreront dans la bonne voie trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre[4]. Cela doit consoler ceux qui en sentent, puisque, étant avertis que le chemin du ciel qu'ils cherchent en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines-là ne sont pas sans plaisirs, et ne sont jamais surmontées que par le plaisir. Car, de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde, ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu, et que ce charme victorieux les entraîne et, les faisant repentir de leur premier choix, les rend des *pénitents du diable*, selon la parole de Tertullien[5] : de même on ne quitterait jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de JÉSUS-CHRIST, si on ne trouvait plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénûment, et dans le rebut des hommes, que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit

1. Plusieurs prêtres de Saint-Merry, paroisse des Roannez, étaient en fuite et poursuivis comme jansénistes
2. *Rom.*, XI, 4.
3. Celles du Pape et du Clergé de France, maudites par les jansénistes.
4. *Act.*, XIV, 21.
5. *De Pœnitentia*, 5.

Tertullien, *il ne faut pas croire que la vie des chrétiens soit une vie de tristesse*[1]. On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. *Priez toujours*, dit saint Paul, *rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours*[2]. C'est la joie d'avoir trouvé Dieu, qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé et de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le trésor dans un champ en a une telle joie, que cette joie, selon JÉSUS-CHRIST, lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter[3]. Les gens du monde n'ont point cette joie *que le monde ne peut ni donner ni ôter*, dit JÉSUS-CHRIST même[4]. Les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse ; les gens du monde ont leur tristesse sans cette joie ; et les chrétiens ont cette joie mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs, et de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. Et ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joie qui modère notre crainte, et à conserver cette crainte qui conserve notre joie, et selon qu'on se sent trop emporter vers l'une, se pencher vers l'autre pour demeurer debout. *Souvenez-vous des biens dans les jours d'affliction, et souvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjouissance*, dit l'Écriture[5], jusqu'à ce que la promesse que JÉSUS-CHRIST nous a faite[6], de rendre sa joie pleine en nous, soit accomplie. Ne nous laissons donc pas abattre à la tristesse, et ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le ciel, est si pleine de satisfactions, qu'elle en remplit et l'entrée, et le progrès, et le couronnement. C'est une lumière si éclatante, qu'elle rejaillit sur tout ce qui lui appartient ; et s'il y a quelque tristesse mêlée, et surtout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient et non pas de la vertu ; car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Otons l'impiété, et la joie sera sans mélange. Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes, et n'y cherchons du soulagement que par notre correction.

VII.

Je suis bien aise de l'espérance que vous me donnez du bon succès de l'affaire dont vous craignez de la vanité. Il y a à craindre partout, car, si elle ne réussissait pas, j'en craindrais cette mauvaise tristesse dont saint Paul dit qu'elle donne la mort, au

1. *De Spectaculis*, 28.
2. *I Thess.*, V, 16, 17, 18.
3. *Matth.*, XIII, 44.
4. *Joan.*, XIV, 27, et XVI, 22.
5. *Eccli.*, XI, 27.
6. *Joan.*, XVI, 24.

lieu qu'il y en a une autre qui donne la vie[1]. Il est certain que cette affaire-là était épineuse, et que si la personne en sort, il y a sujet d'en prendre quelque vanité, si ce n'est à cause qu'on a prié Dieu pour cela, et qu'ainsi il doit croire que le bien qui en viendra sera son ouvrage. Mais si elle réussissait mal, il ne devrait pas en tomber dans l'abattement, par cette même raison qu'on a prié Dieu pour cela, et qu'il y a apparence qu'il s'est approprié cette affaire; aussi il le faut regarder comme l'auteur de tous les biens et de tous les maux, excepté le péché. Je lui répéterai là-dessus ce que j'ai autrefois rapporté de l'Écriture : « Quand vous êtes dans les biens, souvenez-vous des maux que vous méritez ; et quand vous êtes dans les maux, souvenez-vous des biens que vous espérez. » Cependant je vous dirai sur le sujet de l'autre personne que vous savez[2], qui mande qu'elle a bien des choses dans l'esprit qui l'embarrassent, que je suis bien fâché de la voir en cet état. J'ai bien de la douleur de ses peines, et je voudrais bien l'en pouvoir soulager ; je la prie de ne point prévenir l'avenir, et de se souvenir que, comme dit Notre Seigneur, « à chaque jour suffit sa malice[3] ».

Le passé ne nous doit point embarrasser, puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes ; mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point[4] du tout à notre égard, et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées. Cependant le monde est si inquiet, qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir, et jamais de vivre maintenant. Notre Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendît plus loin que le jour où nous sommes. C'est les bornes qu'il faut garder, et pour notre salut, et pour notre propre repos. Car, en vérité, les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolations ; je dis plus que les maximes du monde.

Je prévois aussi bien des peines, et pour cette personne, et pour d'autres et pour moi[5]. Mais je prie Dieu, lorsque je sens que je m'engage dans ces prévoyances, de me renfermer dans mes limites ; je me ramasse dans moi-même, et je trouve que je manque à faire plusieurs choses à quoi je suis obligé présen-

1. *II Cor.*, VII, 10.
2. Apparemment Mlle de Roannez elle-même. Il était probablement question de son frère dans ce qui précède.
3. *Matth.*, VI, 34.
4. Qu'il n'existe pas encore.
5. Surtout à cause de mon influence sur vous. La famille de Roannez déplorait et détestait cette influence si funeste à deux de ses membres.

tement, pour me dissiper en des pensées inutiles de l'avenir, auxquelles bien loin d'être obligé de m'arrêter, je suis au contraire obligé de ne m'y point arrêter. Ce n'est que faute de savoir bien connaître et étudier le présent, qu'on fait l'entendu pour étudier l'avenir. Ce que je dis là, je le dis pour moi, et non pas pour cette personne qui a assurément bien plus de vertu et de méditation que moi, mais je lui représente mon défaut pour l'empêcher d'y tomber. On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien ; et il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, au lieu que le bien est si rare.

VIII.

Je plains la personne que vous vous savez [1], dans l'inquiétude où je sais qu'elle est, et où je ne m'étonne pas de la voir. C'est un petit jour du jugement [2], qui ne peut arriver sans une émotion universelle de la personne, comme le jugement général en causera une générale dans le monde, excepté ceux qui se seront déjà jugés eux-mêmes, comme elle prétend faire. Cette peine temporelle garantirait de l'éternelle, par les mérites infinis de JÉSUS-CHRIST qui la souffre et qui se la rend propre ; c'est ce qui doit la consoler. Notre joug est aussi le sien, sans cela il serait insupportable. « Portez, dit-il, mon joug sur vous. » Ce n'est pas notre joug, c'est le sien, et aussi il le porte. « Sachez, dit-il, que mon joug est doux et léger [3]. » Il n'est léger qu'à lui et à sa force divine. Je lui voudrais dire qu'elle se souvienne que ces inquiétudes ne viennent pas du bien qui commence d'être en elle, mais du mal qui y est encore et qu'il faut diminuer continuellement ; et qu'il faut qu'elle fasse comme un enfant qui est tiré par des voleurs d'entre les bras de sa mère qui ne le veut point abandonner ; car il ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre la mère qui le retient amoureusement, mais ses injustes ravisseurs. Tout l'office de l'Avent est bien propre pour donner courage aux faibles, et on y dit souvent ce mot de l'Écriture : « Prenez courage, lâches et pusillanimes, voici votre rédempteur qui vient [4] » ; et on dit aujourd'hui à Vêpres : « Prenez de nouvelles forces, et bannissez désormais toute crainte ; voici notre Dieu qui arrive, et vient pour nous secourir et nous sauver [5]. »

1. Toujours Mlle de Roannez.
2. Il pourrait bien s'agir d'une confession générale faite à la manière des jansénistes.
3. *Matth.*, XI, 29, 30.
4. *Is.*, XXXV, 4.
5. Capitule des vêpres de la veille de Noël, au bréviaire de Paris de 1653.

IX.

Votre lettre m'a donné une extrême joie. Je vous avoue que je commençais à craindre, ou au moins à m'étonner [1]. Je ne sais ce que c'est que ce commencement de douleur dont vous parlez ; mais je sais qu'il faut qu'il en vienne. Je lisais tantôt le treizième chapitre de saint Marc en pensant à vous écrire, et aussi je vous dirai ce que j'y ai trouvé. JÉSUS-CHRIST y fait un grand discours à ses apôtres sur son dernier avènement ; et comme tout ce qui arrive à l'Église arrive aussi à chaque chrétien en particulier, il est certain que tout ce chapitre prédit aussi bien l'état de chaque personne qui,en se convertissant,détruit le vieil homme en elle,que l'état de l'univers entier qui sera détruit pour faire place à de nouveaux cieux et à une nouvelle terre, comme dit l'Écriture [2]. Et aussi je songeais que cette prédiction de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé qui est en chacun de nous et dont il est dit qu'il ne sera laissé pierre sur pierre, marque qu'il ne doit être laissé aucune passion du vieil homme ; et ces effroyables guerres civiles et domestiques représentent si bien le trouble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint.

Mais cette parole est étonnante : « Quand vous verrez l'abomination dans le lieu où elle ne doit pas être, alors, que chacun s'enfuie sans rentrer dans sa maison pour reprendre quoi que ce soit.» Il me semble que cela prédit parfaitement le temps où nous sommes, où la corruption de la morale est aux maisons de sainteté, et dans les livres des théologiens et des religieux où elle ne devrait pas être. Il faut sortir après un tel désordre, et malheur à celles qui sont enceintes ou nourrices en ce temps-là, c'est-à-dire, à ceux qui ont des attachements au monde qui les y retiennent ! La parole d'une sainte est à propos sur ce sujet : Qu'il ne faut pas examiner si on a vocation pour sortir du monde, mais seulement si on a vocation pour y demeurer, comme on ne consulterait point si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée.

Ce chapitre de l'Évangile, que je voudrais lire avec vous tout entier, finit par une exhortation à veiller et à prier pour éviter tous ces malheurs ; et en effet il est bien juste que la prière soit continuelle quand le péril est continuel.

J'envoie à ce dessein des prières qu'on m'a demandées ; c'est à trois heures après midi [3]. Il s'est fait un miracle depuis votre

1. Pascal redoutait que sa correspondante n'eût pas le courage d'entrer à Port-Royal.
2. *II Petr.*, III, 13.
3. Qu'il faut les faire.

départ à une religieuse de Pontoise, qui, sans sortir de son couvent, a été guérie d'un mal de tête extraordinaire par une dévotion [1] à la Sainte-Épine. Je vous en manderai un jour davantage. Mais je vous dirai sur cela un beau mot de saint Augustin, et bien consolatif pour de certaines personnes : c'est qu'il dit que ceux-là voient véritablement les miracles, auxquels les miracles profitent ; car on ne les voit pas si on n'en profite pas [2].

Je vous ai une obligation que je ne puis assez vous dire, du présent que vous m'avez fait [3] ; je ne savais ce que ce pouvait être, car je l'ai déployé avant que de lire votre lettre, et je me suis repenti ensuite de ne lui avoir pas rendu d'abord le respect que je lui devais. C'est une vérité que le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paraisse visiblement en la résurrection ; et c'est ce qui rend les reliques des saints si dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulcre, où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivants devant Dieu, à cause que le péché n'y est plus, au lieu qu'il y réside toujours durant cette vie, au moins quant à sa racine ; car les fruits du péché n'y sont pas toujours, et cette malheureuse racine, qui en est inséparable pendant la vie [4], fait qu'il n'est pas permis de les honorer alors, puisqu'ils sont plutôt dignes d'être haïs. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine, et c'est ce qui la rend souhaitable. Mais il ne sert de rien de vous dire ce que vous savez si bien ; il vaudrait mieux le dire à ces autres personnes dont vous parlez [5] : mais elles ne l'écouteraient pas.

1. Par une neuvaine sans doute. Ce fait plus ou moins discutable est du mois d'août 1656.

2. Cf. S. AUGUST., *Tract.* XXIV *in Joan.*, c. 6.

3. Présent d'un reliquaire, probablement par manière de souvenir, avant l'entrée en religion.

4. Cette « malheureuse racine » ne doit pas être entendue au sens janséniste, de je ne sais quelle qualité positivement mauvaise surajoutée par le péché originel à notre âme et à notre corps; mais seulement, au sens ordinairement reçu dans l'Eglise, de l'imperfection de notre nature, surtout de notre nature sensible et corporelle qui nous expose sans cesse au péché, quoique certainement la grâce divine puisse diminuer beaucoup et même totalement corriger ses écarts.

5. Les parents de Mlle de Roannez très probablement.

IVme SECTION.

Divers écrits d'après Pascal.

I. — DISCOURS SUR LA CONDITION DES GRANDS [1].

PREMIER DISCOURS.

Pour entrer dans la véritable connaissance de votre condition, considérez-la dans cette image :

Un homme est jeté par la tempête dans une île inconnue, dont les habitants étaient en peine de trouver leur roi, qui s'était perdu ; et ayant beaucoup de ressemblance de corps et de visage avec ce roi, il est pris pour lui, et reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne savait quel parti prendre ; mais il se résolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut tous les respects qu'on lui voulut rendre, et il se laissa traiter de roi.

Mais comme il ne pouvait oublier sa condition naturelle, il songeait, en même temps qu'il recevait ces respects, qu'il n'était pas ce roi que ce peuple cherchait, et que ce royaume ne lui appartenait pas. Ainsi il avait une double pensée : l'une par laquelle il agissait en roi, l'autre par laquelle il reconnaissait son état véritable, et que ce n'était que le hasard qui l'avait mis en la place où il était. Il cachait cette dernière pensée, et il découvrait l'autre. C'était par la première qu'il traitait avec le peuple, et par la dernière qu'il traitait avec soi-même.

Ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hasard que vous possédez les richesses dont vous vous trouvez maître, que celui par lequel cet homme se trouvait roi. Vous n'y avez aucun droit de vous-même et par votre nature, non plus que lui : et non seulement vous ne vous trouvez fils d'un duc, mais vous ne vous trouvez au monde, que par une infinité de hasards. Votre naissance dépend d'un mariage, où plutôt

1. La rédaction de ces discours est de Nicole. Selon lui, ils ont été tenus par Pascal, vers 1652 ou 1653, « à un enfant de grande condition » qu'il est difficile de déterminer aujourd'hui. Nicole affirme que « les pensées et les sentiments au moins » sont de Pascal.

de tous les mariages de ceux dont vous descendez. Mais ces mariages, d'où dépendent-ils? D'une visite faite par rencontre, d'un discours en l'air, de mille occasions imprévues.

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres; mais n'est-ce pas par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises et qu'ils les ont conservées? Mille autres, aussi habiles qu'eux, ou n'en ont pu acquérir, ou les ont perdues après les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque voie naturelle que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous? Cela n'est pas véritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs qui ont pu avoir de bonnes raisons, mais dont aucune n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avait plu d'ordonner que ces biens, après avoir été possédés par les pères durant leur vie, retourneraient à la république après leur mort, vous n'auriez aucun sujet de vous en plaindre [1].

Ainsi, tout le titre par lequel vous possédez votre bien n'est pas un titre de nature, mais d'un établissement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les lois vous aurait rendu pauvre; et ce n'est que cette rencontre, du hasard qui vous a fait naître avec la fantaisie des lois favorables à votre égard, qui vous met en possession de tous ces biens.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartiennent pas légitimement, et qu'il soit permis à un autre de vous les ravir; car Dieu, qui en est le maître, a permis aux sociétés de faire des lois pour les partager; et quand ces lois sont une fois établies, il est injuste de les violer. C'est ce qui vous distingue un peu de cet homme qui ne posséderait son royaume que par l'erreur du peuple: parce que Dieu n'autoriserait pas cette possession et l'obligerait à y renoncer, au lieu qu'il autorise la vôtre. Mais ce qui vous est entièrement commun avec lui, c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé, non plus que le sien, sur quelque qualité et sur quelque mérite qui soit en vous et qui vous en rende digne. Votre âme et votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc; et il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condition plutôt qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de là? Que vous devez avoir, comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée; et que si vous agissez extérieurement avec les hommes selon votre rang, vous devez reconnaître, par une pensée plus cachée mais plus véritable, que vous n'avez rien naturellement au-dessus d'eux. Si la pensée publique vous élève au-dessus du commun des

1. On le voit, les principes du socialisme d'État ne datent pas d'hier.

hommes, que l'autre vous abaisse et vous tienne dans une parfaite égalité avec tous les hommes, car c'est votre état naturel.

Le peuple qui vous admire ne connaît pas peut-être ce secret. Il croit que la noblesse est une grandeur réelle [1], et il considère presque les grands comme étant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur, si vous voulez; mais n'abusez pas de cette élévation avec insolence, et surtout ne vous méconnaissez pas vous-même en croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres.

Que diriez-vous de cet homme qui aurait été fait roi par l'erreur du peuple, s'il venait à oublier tellement sa condition naturelle, qu'il s'imaginât que ce royaume lui était dû, qu'il le méritait et qu'il lui appartenait de droit? Vous admireriez sa sottise et sa folie. Mais y en a-t-il moins dans les personnes de condition qui vivent dans un si étrange oubli de leur état naturel?

Que cet avis est important! Car tous les emportements, toute la violence et toute la vanité des grands vient de ce qu'ils ne connaissent point ce qu'ils sont : étant difficile que ceux qui se regarderaient intérieurement comme égaux à tous les hommes, et qui seraient bien persuadés qu'ils n'ont rien en eux qui mérite ces petits avantages que Dieu leur a donnés au-dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soi-même pour cela, et croire qu'on a quelque excellence réelle au-dessus d'eux : en quoi consiste cette illusion que je tâche de vous découvrir.

DEUXIÈME DISCOURS.

Il est bon, Monsieur, que vous sachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne prétendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous est pas dû; car c'est une injustice visible : et cependant elle est fort commune à ceux de votre condition, parce qu'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs : car il y a des grandeurs d'établissement et des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru avec raison devoir honorer certains états et y attacher certains respects. Les dignités et la noblesse sont de ce genre. En un pays on honore les nobles, en l'autre les roturiers; en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi

1. Si elle est légitime, il ne se trompe pas.

cela? Parce qu'il a plu aux hommes. La chose était indifférente avant l'établissement : après l'établissement elle devient juste, parce qu'il est injuste de la troubler.

Les grandeurs naturelles sont celles qui sont indépendantes de la fantaisie des hommes, parce qu'elles consistent dans les qualités réelles et effectives de l'âme ou du corps, qui rendent l'une ou l'autre plus estimable, comme les sciences, la lumière de l'esprit, la vertu, la santé, la force.

Nous devons quelque chose à l'une et à l'autre de ces grandeurs; mais comme elles sont d'une nature différente, nous leur devons aussi différents respects. Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à-dire certaines cérémonies extérieures qui doivent être néanmoins accompagnées, selon la raison, d'une reconnaissance intérieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte. Il faut parler aux rois à genoux, il faut se tenir debout dans la chambre des princes. C'est une sottise et une bassesse d'esprit que de leur refuser ces devoirs.

Mais pour les respects naturels qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles; et nous devons au contraire le mépris et l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les cérémonies que mérite votre qualité de duc, ni l'estime que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous ferais encore justice; car en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre naissance, je ne manquerais pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que mériterait la bassesse de votre esprit.

Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux grandeurs d'établissement, ou à exiger les respects d'établissement pour les grandeurs naturelles. Monsieur N. est un plus grand géomètre que moi; en cette qualité il veut passer devant moi : je lui dirai qu'il n'y entend rien. La géométrie est une grandeur naturelle; elle demande une préférence d'estime: mais les hommes n'y ont attaché aucune préférence extérieure. Je passerai donc devant lui, et l'estimerai plus que moi, en qualité de géomètre. De même si, étant duc et pair, vous ne vous contentiez pas que je me tinsse découvert devant vous, et que vous voulussiez encore que je vous estimasse, je vous prierais de me

montrer les qualités qui méritent mon estime. Si vous le faisiez, elle vous est acquise, et je ne pourrais vous la refuser avec justice; mais si vous ne le faisiez pas, vous seriez injuste de me la demander; et assurément vous n'y réussiriez pas, fussiez-vous le plus grand prince du monde.

TROISIÈME DISCOURS.

Je vous veux faire connaître, Monsieur, votre condition véritable; car c'est la chose du monde que les personnes de votre sorte ignorent le plus. Qu'est-ce, à votre avis, que d'être grand seigneur? C'est être maître de plusieurs objets de la concupiscence des hommes [1], et ainsi pouvoir satisfaire aux besoins et aux désirs de plusieurs. Ce sont ces besoins et ces désirs qui les attirent auprès de vous, et qui font qu'ils se soumettent à vous: sans cela ils ne vous regarderaient pas seulement; mais ils espèrent, par ces services et ces déférences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils désirent et dont ils voient que vous disposez [2].

Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance: ainsi il est proprement le roi de la charité. Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes, sur qui vous régnez en votre manière. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence; c'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un roi de concupiscence. Votre royaume est de peu d'étendue: mais vous êtes égal en cela aux plus grands rois de la terre: ils sont comme vous des rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est-à-dire la possession des choses que la cupidité des hommes désire.

Mais en connaissant votre condition naturelle, usez des moyens qu'elle vous donne, et ne prétendez pas régner par une autre voie que par celle qui vous fait roi. Ce n'est point votre force et votre puissance naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes désirs; soulagez leurs nécessités; mettez votre plaisir à être bienfaisant; avancez-les [3] autant que vous le pourrez, et vous agirez en vrai roi de concupiscence.

1. Du désir qu'ont les hommes d'obtenir les biens sensibles et terrestres.
2. Dieu merci, il y a d'autres raisons à l'organisation des hommes en sociétés politiques ou autres; et la bassesse de sentiments qui se remarque en quelques-uns ne peut être sans injustice ni déraison attribuée à tous.
3. Avantagez-les.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin ; et si vous en demeurez là, vous ne laisserez pas de vous perdre ; mais au moins vous vous perdrez en honnête homme. Il y a des gens qui se damnent si sottement par l'avarice, par la brutalité, par les débauches, par la violence, par les emportements, par les blasphèmes ! Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honnête ; mais en vérité c'est toujours une grande folie que de se damner ; et c'est pourquoi il ne faut pas en demeurer là. Il faut mépriser la concupiscence et son royaume, et aspirer à ce royaume de charité où tous les sujets ne respirent que la charité, et ne désirent que les biens de la charité. D'autres que moi vous en diront le chemin : il me suffit de vous avoir détourné de ces vies [1] brutales où je vois que plusieurs personnes de votre condition se laissent emporter, faute de bien connaître l'état véritable de cette condition.

II. — ENTRETIEN SUR ÉPICTÈTE ET MONTAIGNE [2].

M. Pascal dit que ses deux livres les plus ordinaires avaient été Épictète et Montaigne, et il fit de grands éloges de ces deux esprits. M. de Sacy, qui avait toujours cru devoir peu lire ces auteurs, pria M. Pascal de lui en parler à fond.

« Épictète, lui dit-il, est un des philosophes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet ; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice ; qu'il se soumette à lui de bon cœur, et qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très grande sagesse : qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures, et préparera son esprit à souffrir paisiblement les événements les plus fâcheux. Ne dites jamais, dit-il, « J'ai perdu cela ; » dites plutôt, « Je l'ai rendu. Mon fils est mort, je l'ai rendu. Ma femme est morte, je l'ai rendue. » [3] Ainsi des biens et de tout le reste. « Mais celui qui me l'ôte est un méchant homme, dites-vous. » De quoi vous mettez-vous en peine par qui Celui qui vous l'a prêté vous le redemande ? Pendant qu'il vous en permet l'usage, ayez-en soin comme d'un bien qui appartient à autrui, comme un homme qui fait voyage se regarde dans une

1. Ou plutôt de ces *voies*.
2. Les deux interlocuteurs étaient Pascal et de Sacy. Le rédacteur fut le secrétaire de celui-ci, le janséniste Fontaine.
3. *Manuel*, II.

hôtellerie [1]. Vous ne devez pas, dit-il, désirer que ces choses qui se font se fassent comme vous le voulez ; mais vous devez vouloir qu'elles se fassent comme elles se font. Souvenez-vous, dit-il ailleurs [2], que vous êtes ici comme un acteur, et que vous jouez le personnage d'une comédie, tel qu'il plaît au maître de vous le donner. S'il vous le donne court, jouez-le court ; s'il vous le donne long, jouez-le long : s'il veut que vous contrefassiez le gueux, vous le devez faire avec toute la naïveté qui vous sera possible ; ainsi du reste. C'est votre fait, de jouer bien le personnage qui vous est donné ; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre. Ayez tous les jours devant les yeux la mort et les maux qui semblent les plus insupportables ; et jamais vous ne penserez rien de bas, et ne désirerez rien avec excès [3].

» Il montre aussi en mille manières ce que doit faire l'homme. Il veut qu'il soit humble, qu'il cache ses bonnes résolutions, surtout dans les commencements, et qu'il les accomplisse en secret : rien ne les ruine davantage que de les produire. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le désir de l'homme doivent être de reconnaître la volonté de Dieu et de la suivre.

» Voilà, Monsieur, dit M. Pascal à M. de Sacy, les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu les devoirs de l'homme. J'ose dire qu'il méritait d'être adoré s'il avait aussi bien connu son impuissance, puisqu'il fallait être dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes. Aussi, comme il était terre et cendre, après avoir si bien compris ce qu'on doit, voici comment il se perd dans la présomption de ce que l'on peut. Il dit que Dieu a donné à tout homme les moyens de s'acquitter de toutes ses obligations ; que ces moyens sont toujours en notre puissance ; qu'il faut chercher la félicité par les choses qui sont en notre pouvoir, puisque Dieu nous les a données à cette fin ; qu'il faut voir ce qu'il y a en nous de libre ; que les biens, la vie, l'estime, ne sont pas en notre puissance et ne mènent donc pas à Dieu ; mais que l'esprit ne peut être forcé de croire ce qu'il sait être faux, ni la volonté d'aimer ce qu'elle sait qui la rend malheureuse ; que ces deux puissances donc sont libres, et que c'est par elles que nous pouvons nous rendre parfaits ; que l'homme peut par ces puissances parfaitement connaître Dieu, l'aimer, lui obéir, lui plaire, se guérir de tous ses vices, acquérir toutes les vertus, se rendre saint, et ainsi compagnon de Dieu. Ces principes d'une superbe diabolique le conduisent à d'autres

1. *Manuel*, 18.
2 *Ibid.*, 17.
3. *Ibid.*, 21.

erreurs, comme : que l'âme est une portion de la substance divine ; que la douleur et la mort ne sont pas des maux ; qu'on peut se tuer quand on est si persécuté qu'on peut croire que Dieu appelle, et d'autres.

» Pour Montaigne, dont vous voulez aussi, Monsieur, que je vous parle, étant né dans un État chrétien, il fait profession de la religion catholique, et en cela il n'a rien de particulier. Mais comme il a voulu chercher quelle morale la raison devrait dicter sans la lumière de la foi, il a pris ses principes dans cette supposition ; et ainsi, en considérant l'homme destitué de toute révélation, il discourt en cette sorte : il met toutes choses dans un doute universel et si général, que ce doute s'emporte soi-même, c'est-à-dire s'il doute ; et doutant même de cette dernière proposition, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos ; s'opposant également à ceux qui assurent que tout est incertain et à ceux qui assurent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer [1]. C'est dans ce doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore, et qu'il appelle sa maîtresse forme, qu'est l'essence de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif. Car, s'il dit qu'il doute, il se trahit, en assurant au moins qu'il doute ; ce qui étant formellement contre son intention, il n'a pu s'expliquer que par interrogation ; de sorte que, ne voulant pas dire : « Je ne sais », il dit : « Que sais-je ? » dont il fait sa devise, en la mettant sous des balances, qui pesant les contradictoires se trouvent dans un parfait équilibre : c'est-à-dire qu'il est pur pyrrhonien [2]. Sur ce principe roulent tous ses discours et tous ses *Essais ;* et c'est la seule chose qu'il prétende bien établir, quoique il ne fasse pas toujours remarquer son intention. Il y détruit insensiblement tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude de laquelle seule il est ennemi, mais pour faire voir seulement que, les apparences étant égales de part et d'autre, on ne sait où asseoir sa créance.

» Dans cet esprit, il se moque de toutes les assurances ; par exemple, il combat ceux qui ont pensé établir dans la France un grand remède contre les procès par la multitude et par la prétendue justesse des lois : comme si l'on pouvait couper la racine des doutes d'où naissent les procès, et qu'il y eût des digues qui pussent arrêter le torrent de l'incertitude et captiver

1. Pascal, si ferme contre Montaigne, ne lui ressemble-t-il pas cependant, et de fort près, dans les défaillances de sa raison qu'il dit complètement viciée par le péché, et incapable de vraie certitude sans la foi ? Et pourquoi lui emprunte-t-il si volontiers, si souvent, non seulement ses formules, mais encore ses pensées pyrrhoniennes ?

2. Voir l'*Apologie de R. de Sebonde*, dans les *Essais* de Montaigne.

les conjectures ! C'est là que, quand il dit qu'il vaudrait autant soumettre sa cause au premier passant, qu'à des juges armés de ce nombre d'ordonnances, il ne prétend pas qu'on doive changer l'ordre de l'État : il n'a pas tant d'ambition ; ni que son avis soit meilleur : il n'en croit aucuns de bons. C'est seulement pour prouver la vanité des opinions les plus reçues : montrant que l'exclusion de toutes lois diminuerait plutôt le nombre des différends que cette multitude de lois qui ne sert qu'à l'augmenter, parce que les difficultés croissent à mesure qu'on les éclaire, que les obscurités se multiplient par le commentaire, et que le plus sûr moyen pour entendre le sens d'un discours est de ne le pas examiner et de le prendre sur la première apparence : si peu qu'on l'observe, toute sa clarté se dissipe. Aussi il juge à l'aventure de toutes les actions des hommes et des points d'histoire, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, suivant librement sa première vue, et sans contraindre sa pensée sous les règles de la raison qui n'a que de fausses mesures, ravi de montrer par son exemple les contrariétés d'un même esprit. Dans ce génie tout libre, il lui est entièrement égal de l'emporter ou non dans la dispute, ayant toujours, par l'un et l'autre exemple, un moyen de faire voir la faiblesse des opinions ; étant porté avec tant d'avantage dans ce doute universel, qu'il s'y fortifie également par son triomphe et par sa défaite.

» C'est dans cette assiette, toute flottante et chancelante qu'elle est, qu'il combat avec une fermeté invincible les hérétiques de son temps, sur ce qu'ils s'assuraient de connaître seuls le véritable sens de l'Écriture ; et c'est de là encore qu'il foudroyait plus vigoureusement l'impiété horrible de ceux qui osent assurer que Dieu n'est point. Il les entreprend particulièrement dans l'*Apologie de Raymond de Sebonde ;* et les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation, et abandonnés à leur lumière naturelle, toute foi mise à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet Être souverain qui est infini par sa propre définition, eux qui ne connaissent véritablement aucunes choses de la nature. Il leur demande sur quels principes ils s'appuient ; il les presse de les montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire, et y pénètre si avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus éclairés et les plus fermes. Il demande si l'âme connaît quelque chose ; si elle se connaît elle-même ; si elle est substance ou accident, corps ou esprit ; ce que c'est que chacune de ces choses, et s'il n'y a rien qui ne soit de l'un de ces ordres ; si elle connaît son propre corps, ce que c'est que matière, et si elle peut discerner entre

l'innombrable variété d'avis qu'on en produit ; comment elle peut raisonner, si elle est matérielle ; et comment elle peut être unie à un corps particulier et en ressentir les passions, si elle est spirituelle ; quand a-t-elle commencé d'être, avec le corps ou devant ; et si elle finit avec lui ou non ; si elle ne se trompe jamais ; si elle sait quand elle erre, vu que l'essence de la méprise consiste à la connaître ; si dans ses obscurcissements elle ne croit pas aussi fermement que deux et trois font six, qu'elle sait ensuite que c'est cinq ; si les animaux raisonnent, pensent, parlent ; et qui peut décider ce que c'est que le temps, ce que c'est que l'espace ou étendue, ce que c'est que le mouvement, ce que c'est que l'unité, qui sont toutes choses qui nous environnent et entièrement inexplicables ; ce que c'est que la santé, maladie, vie, mort, bien, mal, justice, péché, dont nous parlons à toute heure ; si nous avons en nous des principes du vrai ; et si ceux que nous croyons, et qu'on appelle axiomes ou notions communes, parce qu'elles sont communes dans tous les hommes, sont conformes à la vérité essentielle. Et puisque nous ne savons que par la seule foi qu'un Être tout bon nous les a donnés véritables, en nous créant pour connaître la vérité, qui saura sans cette lumière si, étant formés à l'aventure, ils ne sont pas incertains, ou si, étant formés par un être faux et méchant, il ne nous les a pas donnés faux afin de nous séduire ? montrant par là que Dieu et le vrai sont inséparables, et que si l'un est ou n'est pas, s'il est certain ou incertain, l'autre est nécessairement de même. Qui sait donc si le sens commun, que nous prenons pour juge du vrai, en a l'être de Celui qui l'a créé [1] ? De plus, qui sait ce que c'est que vérité, et comment peut-on s'assurer de l'avoir sans la connaître ? Qui sait même ce que c'est qu'être, qu'il est impossible de définir puisqu'il n'y a rien de plus général, et qu'il faudrait d'abord, pour l'expliquer, se servir de ce mot-là même en disant : C'est ? Et puisque nous ne savons ce que c'est qu'âme, corps, temps, espace, mouvement, vérité, bien, ni même être, ni expliquer l'idée que nous nous en formons, comment nous assurons-nous qu'elle est la même dans tous les hommes, vu que nous n'avons d'autre marque que l'uniformité des conséquences, qui n'est pas toujours un signe de celle des principes : car ils peuvent bien être différents et conduire néanmoins aux mêmes conclusions, chacun sachant que le vrai se conclut souvent du faux.

» Enfin il examine si profondément toutes les sciences : et la

1. C'est-à-dire, si le sens commun a réellement reçu du Créateur la capacité de juger du vrai.

géométrie dont il montre l'incertitude dans les axiomes et dans les termes qu'elle ne définit point, comme de centre, de mouvement, etc.; et la physique en bien plus de manières; et la médecine en une infinité de façons ; et l'histoire, et la politique, et la morale, et la jurisprudence, et le reste ; de telle sorte que l'on demeure convaincu que nous ne pensons pas mieux à présent que dans quelques songes dont nous ne nous éveillons qu'à la mort, et pendant lesquels nous avons aussi peu les principes du vrai que durant le sommeil naturel. C'est ainsi qu'il gourmande si fortement et si cruellement la raison dénuée de la foi, que, lui faisant douter si elle est raisonnable, et si les animaux le sont ou non, ou plus ou moins, il la fait descendre de l'excellence qu'elle s'est attribuée, et la met par grâce en parallèle avec les bêtes, sans lui permettre de sortir de cet ordre jusqu'à ce qu'elle soit instruite, par son Créateur même, de son rang qu'elle ignore ; la menaçant, si elle gronde, de la mettre au-dessous de toutes, ce qui est aussi facile que le contraire ; et ne lui donnant pouvoir d'agir cependant [1] que pour remarquer sa faiblesse avec une humilité sincère, au lieu de s'élever par une sotte insolence [2]. »

M. de Sacy se croyant vivre dans un nouveau pays et entendre une nouvelle langue, il se disait en lui-même les paroles de saint Augustin : « O Dieu de vérité ! ceux qui savent ces subtilités de raisonnement vous sont-ils pour cela plus agréables ? » Il plaignait ce philosophe qui se piquait et se déchirait de toutes parts des épines qu'il se formait, comme saint Augustin dit de lui-même lorsqu'il était en cet état. Après donc une assez longue patience [3], il dit à M. Pascal :

« Je vous suis obligé, Monsieur ; je suis sûr que si j'avais longtemps lu Montaigne, je ne le connaîtrais pas autant que je fais depuis cet entretien que je viens d'avoir avec vous. Cet homme devrait souhaiter qu'on ne le connût que par les récits que vous faites de ses écrits ; et il pourrait dire avec saint Augustin : *Ibi me vide, attende* [4]. Je crois assurément que cet homme avait de l'esprit ; mais je ne sais si vous ne lui en prêtez pas un peu plus qu'il n'en a, par cet enchaînement si juste que vous faites de ses principes. Vous pouvez juger qu'ayant passé ma vie comme j'ai fait, on [5] m'a peu conseillé de lire cet auteur, dont tous les ouvrages n'ont rien de ce que nous devons principalement rechercher dans nos lectures, selon

1. En attendant.
2. Ce n'est pas Montaigne seul, c'est aussi Pascal qui pense et dit ces choses.
3. Une assez longue pause.
4. « Vois-moi là ; et sois-y attentif. »
5. Les chefs de la secte janséniste.

la règle de saint Augustin, parce que ses paroles ne paraissent pas sortir d'un grand fonds d'humilité et de piété. On pardonnerait à ces philosophes d'autrefois, qu'on nommait académiciens, de mettre tout dans le doute. Mais qu'avait besoin Montaigne de s'égayer l'esprit en renouvelant une doctrine qui passe maintenant aux yeux des chrétiens pour une folie? C'est le jugement que saint Augustin fait de ces personnes. Car on peut dire après lui de Montaigne : « Il met dans tout ce qu'il dit la foi à part ; ainsi nous, qui avons la foi, devons de même mettre à part tout ce qu'il dit. » Je ne blâme point l'esprit de cet auteur, qui est un grand don de Dieu ; mais il pouvait s'en servir mieux, et en faire plutôt un sacrifice à Dieu qu'au démon. A quoi sert un bien quand on en use si mal? *Quid proderat*[1] ? etc. dit de lui-même ce saint Docteur avant sa conversion. Vous êtes heureux, Monsieur, de vous être élevé au-dessus de ces personnes qu'on appelle des docteurs, plongés dans l'ivresse de la science, mais qui ont le cœur vide de la vérité. Dieu a répandu dans votre cœur d'autres douceurs et d'autres attraits que ceux que vous trouviez dans Montaigne[2]. Il vous a rappelé de ce plaisir dangereux, *a jucunditate pestifera*[3], dit saint Augustin, qui rend grâces à Dieu de ce qu'il lui a pardonné les péchés qu'il avait commis en goûtant trop les vanités. Saint Augustin est d'autant plus croyable en cela, qu'il était autrefois dans ces sentiments; et comme vous dites de Montaigne que c'est par ce doute universel qu'il combat les hérétiques de son temps, ce fut aussi par ce même doute des académiciens que saint Augustin quitta l'hérésie des Manichéens. Depuis qu'il fut à Dieu, il renonça à cette vanité qu'il appelle sacrilège, et fit ce qu'il dit de quelques autres: il reconnut avec quelle sagesse saint Paul nous avertit de ne nous pas laisser séduire par ces discours. Car il avoue qu'il y a en cela un certain agrément qui enlève : on croit quelquefois les choses véritables, seulement parce qu'on les dit éloquemment. Ce sont des viandes dangereuses, dit-il, que l'on sert dans de beaux plats ; mais ces viandes, au lieu de nourrir le cœur, elles le séduisent. On ressemble alors à des gens qui dorment et qui croient manger en dormant; ces viandes imaginaires les laissent aussi vides qu'ils étaient.[4] »

M. de Sacy dit à M. Pascal plusieurs choses semblables : sur quoi M. Pascal lui dit que s'il lui faisait compliment de bien posséder Montaigne et de le savoir bien tourner, il pouvait lui

1. « Que me servait » d'avoir tant d'esprit et de science pour en si mal user?
2. Sacy nous semble railler finement la philosophie de Pascal, sous couleur de le féliciter d'appartenir à Port-Royal.
3. « Du plaisir qui tue. »
4. Cf. *Confessions* de S. Augustin, livres III, V, VII, etc.

dire sans compliment qu'il possédait bien mieux saint Augustin, et qu'il le savait bien mieux tourner, quoique peu avantageusement en faveur de Montaigne. Il lui parut être extrêmement édifié de la solidité de tout ce qu'il venait de lui représenter ; cependant, étant encore tout plein de son auteur, il ne put se retenir et lui dit :

« Je vous avoue, Monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, qui, de la société avec Dieu, où il s'élevait par les maximes de la seule raison, le précipite dans la nature des bêtes ; et j'aurais aimé de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance, si, étant disciple de l'Église par la foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes, qu'il avait si utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes Celui qui peut seul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pouvoir pas seulement connaître [1].

» Mais il agit, au contraire, de cette sorte en païen. De ce principe, dit-il, que hors de la foi tout est dans l'incertitude, et considérant bien combien il y a que l'on cherche le vrai et le bien sans aucun progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on en doit laisser le soin aux autres ; et demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur les sujets de peur d'y enfoncer en appuyant ; et prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser, parce qu'ils sont si peu solides, que quelque peu qu'on serre la main ils s'échappent entre les doigts et la laissent vides. C'est pourquoi il suit le rapport des sens et les notions communes, parce qu'il faudrait qu'il se fît violence pour les démentir, et qu'il ne sait s'il gagnerait, ignorant où est le vrai. Ainsi il fuit la douleur et la mort, parce que son instinct l'y pousse et qu'il ne veut pas résister pour la même raison, mais sans en conclure que ce soient de véritables maux, ne se fiant pas trop à ces mouvements naturels de crainte, vu qu'on en sent d'autres de plaisir qu'on accuse d'être mauvais, quoique la nature parle au contraire. Ainsi, il n'a rien d'extravagant dans sa conduite ; il agit comme les autres hommes ; et tout ce qu'ils font dans la sotte pensée qu'ils suivent le vrai bien, il le fait par un autre principe, qui est que les vraisemblances étant pareillement d'un et d'autre côté, l'exemple et la commodité sont les contrepoids qui l'entrainent.

» Il suit donc les mœurs de son pays parce que la coutume

1. Ce passage est de la plus haute importance : on y voit Pascal tomber pleinement d'accord avec Montaigne sur toute la partie négative et sceptique de sa philosophie, ne lui reprochant que de n avoir pas essayé de retirer l'homme, par la foi, des ruines lamentables de la raison.

l'emporte; il monte sur son cheval, comme un autre qui ne serait pas philosophe, parce qu'il [1] le souffre, mais sans croire que ce soit de droit, ne sachant pas si cet animal n'a pas, au contraire, celui de se servir de lui. Il se fait aussi quelque violence pour éviter certains vices, et même il a gardé la fidélité au mariage, à cause de la peine qui suit les désordres ; mais si celle qu'il prendrait surpasse celle qu'il évite, il y demeure en repos, la règle de son action étant en tout la commodité et la tranquillité. Il rejette donc bien loin cette vertu stoïque qu'on peint avec une mine sévère, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé et en sueur, dans une posture pénible et tendue, loin des hommes, dans un morne silence, et seule sur la pointe d'un rocher : fantôme, à ce qu'il dit, capable d'effrayer les enfants, et qui ne fait là autre chose, avec un travail continuel, que de chercher le repos, où il n'arrive jamais. La sienne est naïve, familière, plaisante, enjouée, et pour ainsi dire folâtre ; elle suit ce qui la charme, et badine négligemment des accidents bons ou mauvais, couchée mollement dans le sein de l'oisiveté tranquille, d'où elle montre aux hommes, qui cherchent la félicité avec tant de peines, que c'est là seulement où elle repose, et que l'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il dit lui-même [2].

» Je ne puis vous dissimuler, Monsieur, qu'en lisant cet auteur et le comparant avec Épictète, j'ai trouvé qu'ils étaient assurément les deux plus illustres défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde et les seules conformes à la raison, puisqu'on ne peut suivre qu'une de ces deux routes, savoir : ou qu'il y a un Dieu, et alors il [3] y place son souverain bien ; ou qu'il [4] est incertain, et qu'alors le vrai bien l'est aussi, puisqu'il [5] en est incapable. J'ai pris un plaisir extrême à remarquer, dans ces divers raisonnements, en quoi les uns et les autres sont arrivés à quelque conformité avec la sagesse véritable qu'ils ont essayé de connaître. Car, s'il est agréable d'observer dans la nature le désir qu'elle a de peindre Dieu dans tous ses ouvrages, où l'on en voit quelques caractères parce qu'ils en sont les images, combien est-il plus juste de considérer dans les productions des esprits les efforts qu'ils font pour imiter la vérité essentielle, même en la fuyant, et de remarquer en quoi ils y arrivent et en quoi ils s'en égarent, comme j'ai tâché de faire dans cette étude!

1. Le cheval.
2. *Essais*, liv. III, chap. XIII.
3. L'homme.
4. Que l'homme.
5. Puisque l'homme est incapable d'y atteindre.

» Il est vrai, Monsieur, que vous venez de me faire voir admirablement le peu d'utilité que les chrétiens peuvent faire de ces études philosophiques. Je ne laisserai pas néanmoins, avec votre permission, de vous en dire encore ma pensée, prêt néanmoins de renoncer à toutes les lumières qui ne viendront point de vous, en quoi j'aurai l'avantage, ou d'avoir rencontré la vérité par bonheur, ou de la recevoir de vous avec assurance. Il me semble que la source des erreurs de ces deux sectes est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création ; de sorte que l'un, remarquant quelques traces de sa première grandeur, et ignorant sa corruption [1], a traité la nature comme saine et sans besoin de réparateur, ce qui le mène au comble de la superbe ; au lieu que l'autre, éprouvant la misère présente et ignorant la première dignité, traite la nature comme nécessairement infirme et irréparable, ce qui le précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, et de là dans une extrême lâcheté [2]. Ainsi ces deux états, qu'il fallait connaître ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices, d'orgueil ou de paresse, où sont infailliblement tous les hommes avant la grâce, puisque s'ils ne demeurent dans leurs désordres par lâcheté, ils en sortent par vanité : tant il est vrai ce que vous venez de me dire de saint Augustin, et que je trouve d'une grande étendue ; car en effet on lui rend hommage en bien des manières.

» C'est donc de ces lumières imparfaites qu'il arrive que l'un, connaissant les devoirs de l'homme et ignorant son impuissance, se perd dans la présomption ; et que l'autre connaissant l'impuissance et non le devoir, il s'abat dans la lâcheté ; d'où il semble que puisque l'un est la vérité, l'autre l'erreur, l'on formerait en les alliant une morale parfaite. Mais, au lieu de cette paix, il ne resterait de leur assemblage qu'une guerre et qu'une destruction générale : car, l'un établissant la certitude, l'autre le doute, l'un la grandeur de l'homme, l'autre sa faiblesse, ils ruinent la vérité aussi bien que les faussetés l'un de l'autre. De sorte qu'ils ne peuvent subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de leurs oppositions, et qu'ainsi ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de l'Évangile. C'est elle qui accorde les contrariétés par un art tout divin ; et unissant tout ce qui est de vrai et chassant tout

1. Ignorant surtout, ou feignant d'ignorer son imperfection qui, même sans le péché originel, suffit amplement à démentir les prétentions orgueilleuses des stoïciens.

2. Même en ignorant le péché originel, la philosophie épicurienne ou sceptique est impardonnable de se laisser prendre aux sophismes dont elle est la victime, très volontaire peut-être.

ce qu'il y a de faux, elle en fait une sagesse véritablement céleste où s'accordent ces opposés, qui étaient incompatibles dans ces doctrines humaines. Et la raison en est que ces sages du monde plaçaient les contraires dans un même sujet ; car l'un attribuait la grandeur à la nature, et l'autre la faiblesse à cette même nature, ce qui ne pouvait subsister ; au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différents : tout ce qu'il y a d'infirme appartenant à la nature, tout ce qu'il y a de puissant appartenant à la grâce. Voilà l'union étonnante et nouvelle que Dieu seul pouvait enseigner, et que lui seul pouvait faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable de deux natures dans la seule personne d'un Homme-Dieu.

« Je vous demande pardon, Monsieur, dit M. Pascal à M. de Sacy, de m'emporter ainsi devant vous dans la théologie, au lieu de demeurer dans la philosophie, qui était seule mon sujet ; mais il m'y a conduit insensiblement ; et il est difficile de n'y pas entrer, quelque vérité qu'on traite, parce qu'elle est le centre de toutes les vérités ; ce qui paraît ici parfaitement, puisqu'elle enferme si visiblement toutes celles qui se trouvent dans ces opinions. Aussi je ne vois pas comment aucun d'eux pourrait refuser de la suivre. Car s'ils sont pleins de la pensée de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cède[1] aux promesses de l'Évangile, qui ne sont autre chose que le digne prix de la mort d'un Dieu ? Et s'ils se plaisent à voir l'infirmité de la nature, leur idée n'égale plus celle de la véritable faiblesse du péché, dont la même mort a été le remède. Ainsi tous y trouvent plus qu'ils n'ont désiré ; et ce qui est admirable, ils s'y trouvent unis, eux qui ne pouvaient s'allier dans un degré infiniment inférieur ! »

M. de Sacy ne put s'empêcher de témoigner à M. Pascal qu'il était surpris de voir comment il savait tourner les choses ; mais il avoua en même temps que tout le monde n'avait pas le secret comme lui de faire sur ses lectures des réflexions si sages et si élevées. Il lui dit qu'il ressemblait à ces médecins habiles qui, par la manière adroite de préparer les plus grands poisons, en savent tirer les plus grands remèdes. Il ajouta que, quoique il voyait bien, par ce qu'il venait de lui dire, que ces lectures lui étaient utiles, il ne pouvait pas croire néanmoins qu'elles fussent avantageuses à beaucoup de gens dont l'esprit se traînerait un peu, et n'aurait pas assez d'élévation pour lire ces auteurs et en juger, et savoir tirer les perles du milieu du fumier *aurum ex stercore (Tertulliani)*[2], disait un Père. Ce qu'on

1. Qui ne soit inférieur.
2. « L'or tiré du fumier (de Tertullien). »

pouvait bien plus dire de ces philosophes dont le fumier, par sa noire fumée, pouvait obscurcir la foi chancelante de ceux qui les lisent. C'est pourquoi il conseillerait toujours à ces personnes de ne pas s'exposer légèrement à ces lectures, de peur de se perdre avec ces philosophes et de devenir l'objet des démons et la pâture des vers, selon le langage de l'Écriture, comme ces philosophes l'ont été.

« Pour l'utilité de ces lectures, dit M. Pascal, je vous dirai fort simplement ma pensée. Je trouve dans l'Épictète un art incomparable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses extérieures; et pour les forcer à reconnaître qu'ils sont de véritables esclaves et de misérables aveugles, qu'il est impossible qu'ils trouvent autre chose que l'erreur et la douleur qu'ils fuient, s'ils ne se donnent sans réserve à Dieu seul. Montaigne est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors la foi, se piquent d'une véritable justice ; pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs opinions, et qui croient trouver dans les sciences des vérités inébranlables ; et pour convaincre si bien la raison de son peu de lumière et de ses égarements, qu'il est difficile, quand on fait un bon usage de ses principes, d'être tenté de trouver des répugnances dans les mystères ; car l'esprit en est si battu, qu'il est bien éloigné de vouloir juger si l'Incarnation ou le mystère de l'Eucharistie sont possibles ; ce que les hommes du commun n'agitent que trop souvent.

» Mais, si Épictète combat la paresse, il mène à l'orgueil, de sorte qu'il peut être très nuisible à ceux qui ne sont pas persuadés de la corruption de la plus parfaite justice qui n'est pas [1] de la foi. Et Montaigne est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices. C'est pourquoi ils doivent être réglés avec beaucoup de soin, de discrétion, et d'égard à la condition et aux mœurs de ceux à qui on les conseille [2]. Il me semble seulement qu'en les joignant ensemble ils ne pourraient réussir fort mal, parce que l'un s'oppose au mal de l'autre : non qu'ils puissent donner la vertu, mais seulement troubler dans les vices : l'âme se trouvant combattue par ces contraires, dont l'un chasse l'orgueil et l'autre la paresse, et ne pouvant reposer dans aucun de ces vices par ses raisonnements ni aussi les fuir tous. »

Ce fut ainsi que ces deux personnes d'un si bel esprit s'accordèrent enfin au sujet de la lecture de ces philosophes, et se rencontrèrent au même terme, où ils arrivèrent néanmoins

1 Qui ne vient pas.

2 Le Saint-Siège a mis les *Essais* de Montaigne à l'Index par un décret du 12 juin 1676.

d'une manière un peu différente : M. de Sacy y étant venu tout d'un coup par la claire-vue du christianisme, et M. Pascal n'y étant arrivé qu'après beaucoup de détours en s'attachant aux principes de ces philosophes.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES

PENSÉES [1].

A

Abraham ne prit rien. 253, VI.
Adam *forma futuri*. 194, VIII.
Ainsi ces discours sont faux. 127, XII.
Ainsi tout l'univers apprend. 129, XI.
Alors JÉSUS-CHRIST. 207, IV.
A mesure qu'on a plus. 261, IV.
Athéisme, marque de force. 156, XIV.
Avant que d'entrer. 143, n. 5.
Avec combien peu d'orgueil. 225, IX.
Ayant considéré d'où vient. 179, VI.

B

Bassesse de l'homme. 131, V.

C

Car il ne faut pas. 71, VII.
Ce chien est à moi, 118, I.
Cela est admirable. 121, X.
Ce n'est pas avoir été captif. 206, XIII.
Ce n'est pas dans Montaigne. 262, II.
Ce n'est pas ici le pays. 281, XV.
Ce n'est pas par ce qu'il y a. 161, V.
Ce n'est pas une chose. 63, II.
Ce que les hommes. 167, IV.
Ce que Montaigne a de bon. 262, III.
Ce que peut la vertu. 114, XIV.
Ce qui fait qu'on ne croit pas. 276, I.
Ce qui m'étonne le plus. 154, X.
Ce qui nous gâte. 272, XVI.
Certains auteurs. 263, V.
César était trop vieil. 113, X.
Ces deux états étant ouverts. 174, IV.
Ce sera une des confusions. 68, IV.
Ces filles, étonnées. 281, XVI.
Ces grands efforts d'esprit. 114, XVI.
C'est cette partie décevante. 88, I.
C'est donc une chose. 155, n. 1.
C'est en vain, ô hommes ! 173, II.
C'est être superstitieux. 247, XXII.
C'est l'effet de la force. 114, XV.
C'est une chose admirable. 167, II.
C'est une chose déplorable. 93, V.
C'est une chose étonnante. 204, IV.
C'est une chose horrible. 134, V.
C'est un effet qui excède. 178, I.
C'est une plaisante chose. 111, VIII.
C'est un grand avantage. 95, II.
C'est un héritier qui trouve. 132, III.
C'est visiblement un peuple. 198, II.
Cet homme si affligé. 104, n. 3.
Cette considération. 234, II.
Cette duplicité de l'homme. 130, I.
Cette guerre intérieure. 98, VII.
Cette religion qui consiste. 222, II.
Cette secte se fortifie. 154, IX.
Ceux que nous voyons. 67, XVI.
Ceux qui croient sans. 67, XVII.
Ceux qui dans. 244, VIII.
Ceux qui espèrent leur salut. 140, VI.
Ceux qui font. 261, VIII.

1. Nous donnons ici les *premiers mots français* de chaque *Pensée*, et non les rubriques ou titres, soit français soit latins, qui précèdent souvent le texte même des *Pensées* dans le manuscrit et les diverses éditions de Pascal. — Le chiffre *arabe* marque la page du présent volume ; le chiffre *romain* marque le n° d'ordre de la *Pensée ;* la lettre *n* suivie d'un chiffre arabe se réfère aux notes mises au bas des pages.

Ceux qui jugent. 260, III.
Ceux qui n'aiment pas. 69, XI.
Ceux qui ont peine. 206, XIV.
Ceux qui sont accoutumés. 63, VIII.
Ceux qui sont dans. 95, XIII.
Chacun est un tout. 86, XVII.
Chacun est un tout. 110, VI.
Chaque chose est ici vraie. 154, VII.
Combien de royaumes. 115, XXII.
Combien les lunettes. 157, XXI.
Comme des duchés. 120, IX.
Comme JÉSUS-CHRIST. 211, XII.
Comme la mode fait. 125, V.
Comme les deux sources. 245, XV.
Commencer par plaindre. 70, III.
Comment fallait-il que fût. 208, I.
Comme on dit beauté poétique. 259, I.
Comme on se gâte l'esprit. 263, VII.
Condition de l'homme. 99, I.
Console-toi. 216, II.
Consolez-vous. 218, IV.
Contestations entre les Juifs. 277, III.
Contradiction est. 69, X.
Craindre la mort. 255, III.
Cromwell allait ravager. 86, XV.
Croyez-vous qu'il soit. 87, XIX.
Curiosité n'est que vanité. 107, II.

D

Dans cette recherche. 165, III.
Dans la lettre de l'Injustice. 125, VII.
Dans les premiers temps. 268, XIV.
Dans le Vieux Testament. 278, V.
De deux personnes. 160, IV.
Description de l'homme. 116, I.
Dès là je refuse. 232, XXIX.
De sorte que ceux. 204, III.
Dès qu'une fois on a. 191, XIII.
De tout ce qui est. 224, IV.
Deux choses instruisent. 77, II.
Deux excès : exclure la raison. 68, I.
Deux lois suffisent. 225, III.
Deux sortes de gens. 69, XII.
Deux sortes de personnes. 64, VI.
Deux visages semblables. 264, III.
Dieu a voulu racheter. 65, XI.
Dieu ayant fait le ciel. 249, I.
Dieu ne doit que suivant. 168, IX.
Dieu ne fait point. 266, VI.
Dieu ne regarde. 282, II.
Dieu pour rendre le Messie. 208, II.
Dieu pour se réserver. 92, I.
Dieu s'est servi. 193, II.
Dieu veut plus disposer. 65, X.
Dieu voulant faire paraître. 185, II.
Dieu voulant priver les siens. 193, III.
Dieu voulant se former. 186, III.
Dira-t-on que pour avoir dit. 162, III.
Diseur de bons mots. 118, XI.
Diverses sortes de sens droits. 60, II.
Donc JÉSUS-CHRIST était. 204, VII.
Double loi, doubles tables. 194, V.
D'où il paraît que Dieu. 152, n. 1.
D'où vient qu'un boiteux. 97, IX.

E

Écrire contre ceux. 61, III.
Elles gagnent. 115, XXIV.
En écrivant ma pensée. 97, XI.
En l'un, les principes. 59, I.
En sachant la passion. 99, VIII.
Entre nous et l'enfer. 134, VI.
En voyant l'aveuglement. 226, VI.
Est-ce courage à un homme. 135, IX.
Est fait prêtre. 272, XV.
Es-tu moins esclave. 114, XIX.
Et ainsi tant s'en faut. 182, XIII.
Et cependant. 191, XVIII.
Et qui doute que si. 149, n. 6.
Être brave n'est pas trop. 119, IV.
Être membre, est n'avoir. 249, II.
Et toute religion est. 163, n. 2.
Ézéchiel. Tous les païens. 221, VIII.

F

Faire les petites choses. 254, XI.
Fausseté des autres religions. 162, I.
Fondement de la religion. 184, VIII.

G

Gradation. Le peuple honore. 96, IV.
Guerre intestine de l'homme. 98, VI.

H

Hasard donne les pensées. 257, V.
Haussez la tête. 231, n. 3.
Hommes naturellement. 112, n. 5.

I

Il avait été dit aux Juifs. 278, VII.
Il devait lui seul produire. 201, XVIII.
Il est bon d'être lassé. 162, V.
Il est dangereux de dire. 126, IX.
Il est dangereux de trop. 77, VI.
Il est dit : « Croyez à l'Église. » 179, V.
Il est donc vrai de dire. 96, V.
Il est donc vrai que tout. 66, XIII.
Il est fâcheux d'être. 179, III.
Il est faux que nous soyons. 117, VIII.
Il est impossible. 182, XVII.
Il est indubitable. 159, IV.
Il est injuste qu'on s'attache. 244, V.
Il est juste que ce qui est. 125, VIII.
Il est nécessaire qu'il y ait. 118, II.
Il est prédit qu'aux temps. 201, XVII.
Il est vrai qu'il y a. 246, XVII.
Il fallait que pour donner. 195, III.
Il faudrait que la vraie. 225, I.
Il faut avoir ces trois qualités. 69, n. 6.
Il faut avoir une pensée. 256, III.
Il faut de l'agréable. 258, IV.
Il faut dire en gros. 157, XXII.
Il faut en tout dialogue. 263, VIII.
Il faut mettre au chapitre. 174, VIII.
Il faut n'aimer que Dieu. 250, V.
Il faut pour qu'une religion. 228, IX.
Il faut que l'extérieur. 231, XXIII.
Il faut qu'on n'en puisse dire. 159, n. 7.
Il faut savoir douter. 69, VIII.
Il faut se connaître soi-même. 132, II.
Il faut travailler tout le jour. 89, n. 2.
Il faut vivre autrement. 140, VII.
Il importe aux rois. 284, V.
Il me semble que J.-C. 218, VIII.
Il n'aime plus. 101, XIV.
Il ne faut pas juger. 266, IV.
Il ne faut point détourner. 258, V.
Il n'est pas bon d'être. 252, V.
Il n'est pas honteux. 115, XX.
Il n'est pas possible. 182, XVI.
Il n'était point permis. 194, VI.
Il n'y a point de doctrine. 230, XIX.
Il n'y a que deux sortes. 244, II.
Il n'y a que la religion 225, X.
Il n'y a que trois sortes. 132, V.
Il n'y a rien de si conforme. 68, VI.
Il n'y a rien de si périlleux. 251, II.
Il n'y a rien sur la terre. 130, XII.
Ils aiment mieux, 96, VII.
Ils blasphèment. 226, VII.
Ils concluent qu'on peut. 156, XVII.
Ils croient que Dieu est. 156, XVI.
Ils disent que les éclipses. 157, XX.
Ils ont quelques principes. 275, I.
Ils ont un instinct secret. 103, XXII.
Ils portent avec amour. 176, V.
Il s'est donné à communier. 218, IX.
Ils s'imaginent que. 103, XXI.
Ils sont contraints de dire. 266, X.
Il y a beaucoup de gens. 247, XX.
Il y a bien de la différence. 181, X.
Il y a bien de la différence. 253, VIII.
Il y a bien de la différence. 278, VI.
Il y a cela de commun. 133, X.
Il y a des figures claires. 188, VIII.
Il y a des herbes sur la terre. 94, VIII.
Il y a des vices. 244, VII.
Il y a deux manières. 71, V.
Il y a diverses classes. 124, IV.
Il y a hérésie à expliquer. 274, III.
Il y a peu de vrais chrétiens. 63, I.
Il y a plaisir d'être. 238, III.
Il y a trois moyens de croire. 64, VII.
Il y a un certain modèle. 260, II.
Il y a un devoir réciproque. 180, VIII.
Il y a une différence. 64, III.

Il y aurait trop d'obscurité. 223, VI.
Il y en a qui parlent bien. 261, IX.
Il y en a qui voient bien 190, XII.
Incompréhensible que Dieu. 130, II.
Incrédules les plus crédules. 156, XV.
Instinct et raison. 129, VIII.

J

J'aime la pauvreté. 224, V.
Jamais on ne fait le mal. 284, VII.
J'aurais bien plus de peur. 141, X.
J'aurais bien pris ce discours. 73, XI.
J'aurais bientôt quitté. 64, V.
J'avais passé longtemps. 93, VII.
Je blâme également. 133, I.
Je considère J.-C. 214, XXV.
J'écrirai ici mes pensées. 93, III.
Je m'en suis réservé. 252, II.
Je me suis mal trouvé. 263, X.
Je mets en fait. 117, VI.
Je n'admire point l'excès. 100, VII.
Je ne crois que les histoires. 160, I.
Je n'entends pas que vous. 174, V.
Je ne serais pas chrétien. 183, II.
Je porte envie à ceux. 141, IX.
Je puis bien aimer. 251, IV.
Je puis bien concevoir. 77, III.
Je sens que je puis. 77, IV.
Je suis la seule qui peux. 173, n. 3.
JÉSUS-CHRIST a dit. 220, VI.
J.-C. a fait des miracles. 183, V.
J.-C. a vérifié. 183, IV.
J.-C. dans une obscurité. 210, VII.
J.-C. dit que les Écritures. 183, III.
J.-C. est un Dieu. 212, XXI.
J.-C. est venu aveugler. 212, XV.
J.-C. était mort. 218, V.
J.-C. figuré par Joseph. 193, IV.
J.-C. guérit l'aveugle-né. 184, VII.
J.-C. n'a fait autre chose. 214, XXVI.
J.-C. n'a pas voulu. 211, XIII.
J.-C. n'a point voulu. 219, I.
J.-C. ne dit pas. 211, X.
J.-C. pour tous. 211, IX.
J.-C. que les deux Testaments. 219, II.
JÉSUS souffre dans sa passion. 215, I.
Je te parle et te conseille. 218, VI.
Je tiens impossible. 84, n. 7.
Je trouve bon. 134, VII.
Je vois la religion. 164, III.
Je vois mon abîme d'orgueil. 217, III.
Juges injustes. 268, XI.

L

La belle chose de crier. 158, I.
La charité n'est pas. 276, VI.
La chose la plus importante. 112, VII.
La concupiscence et la force. 107, I.
La conduite de Dieu. 71, VI.
La connaissance de Dieu. 214, XXIV.
La conversion des païens. 207, III.
La corruption de la raison. 131, I.
La coutume de voir les rois. 95, III.
La coutume est notre nature. 65, IX.
La création du monde. 164, II.
La création et le déluge. 185, I.
La danse. Il faut bien. 107, n. 2.
La dernière chose. 257, VIII.
La dernière démarche. 68, V.
La dignité de l'homme. 251, II.
La dignité royale. 105, XXIII.
La distance infinie des corps. 209, VI.
L'admiration gâte tout. 276, VII.
La douceur de la gloire. 112, VI.
La fausse justice de Pilate. 212, XIV.
La foi dit bien ce que les sens. 69, IX.
La foi est un don de Dieu. 239, IV.
La force est la reine du monde. 124, I.
La généalogie de J.-C. 219, III.
La grâce sera toujours. 273, I.
La grandeur de l'homme. 78, IX.
La grandeur de l'homme est. 128, I.
La juridiction. 268, XII.
La justice est ce qui. 125, VI.
L'Alcoran n'est pas. 161, VI.
La loi n'a pas détruit. 251, I.
La loi obligeait. 214, XXVIII.
La longueur de la vie. 175, II.

La machine d'arithmétique. 79, XI.
La manière d'écrire. 261, VII.
La manière dont l'Église. 266, V.
La mémoire est nécessaire. 256, IV.
La misère persuade. 230, XVII.
La misère se concluant. 128, II.
La mort est plus aisée. 245, XII.
La nature a des perfections. 86, XVIII.
La nature de l'amour-propre. 108, IV.
La nature de l'homme. 101, XV.
La nature de l'homme. 131, IV.
La nature de l'homme. 148, III.
La nature nous rendant. 112, IV.
La nature recommence. 157, XXIII.
La nature s'imite. 86, XVI.
L'Ancien Testament. 192, XIX.
La piété est différente. 268, XIII.
La pluralité est la meilleure. 126, XI.
La plus grande des preuves. 195, I.
La raison agit avec lenteur. 61, IV.
La raison ne se soumettrait. 68, III.
La raison nous commande. 256, I.
L'ardeur des saints. 275, III.
La religion chrétienne. 174, VII.
La religion des juifs a donc. 191, XII.
La religion des juifs semblait. 168, XI.
La religion est proportionnée. 70, I.
La religion est une chose. 133, VIII.
La religion païenne. 163, I.
La Sagesse nous envoie. 253, V.
La science des choses. 93, VI.
La seule chose. 102, XIX.
La seule religion. 223, III.
La seule science. 111, III.
La Synagogue. 191, XVII.
La théologie est une science. 75, XV.
La tyrannie consiste. 127, XIII.
La volonté propre. 244, IV.
La vraie éloquence. 258, III.
La vraie et unique vertu. 248, III.
La vraie nature de l'homme. 228, XI.
La vraie nature étant perdue. 131, III.
La vraie religion doit avoir. 226, V.
La vraie religion enseigne. 224, II.
Le chancelier est grave. 90, n. 2.
Le christianisme est étrange. 229, XVI.
Le cœur a ses raisons. 62, VI.
Le cœur a ses raisons. 62, VII.
Le cœur a son ordre. 178, IX.
Le commun des hommes. 158, II.
Le corps aime la main. 250, III.
Le dernier acte. 115, XXVI.
Le Dieu des chrétiens. 213, XX.
Le Dieu des chrétiens. 232, XXVII.
L'Ecclésiaste montre. 167, VII.
L'Écriture a pourvu. 130, XIII.
L'Église a eu autant. 214, XXII.
L'Église a toujours. 236, I.
L'Église a trois sortes. 280, XIV.
Le gentilhomme croit. 107, n. 3.
Le juste agit par la foi. 252, I.
L'éloquence continue. 100, X.
L'éloquence est un art. 258, II.
L'éloquence est une peinture. 258, I.
Le mal est aisé. 243, II.
Le « moi » est haïssable. 116, III.
Le monde juge bien. 119, III.
Le monde ordinaire. 64, IV.
Le monde subsiste. 133, II.
Le mot de Galilée. 200, XIV.
L'empire fondé sur l'opinion. 125, II.
L'ennui qu'on a de quitter. 101, XIII.
Le pape est premier. 266, II.
Le péché originel est folie. 234, I.
Le peuple a les opinions. 119, V.
Le plus grand des maux. 95, I.
Le pyrrhonisme est le vrai. 153, VI.
Lequel est le plus clair. 280, XI.
Le respect. 263, XI.
Les Apôtres ont été trompés. 219, II.
Les athées doivent dire. 156, XIII.
Les autres religions. 231, XXIV.
Les belles actions cachées. 128, III.
Les bêtes ne s'admirent. 78, VIII.
Les choses du monde. 120, n. 3.
Les choses ont diverses. 99, III.
Les choses qui nous tiennent. 91, III.
Les conditions les plus aisées. 250, I.
Les cordes qu'attache. 126, X.
Les défauts de Montaigne. 262, IV.

Les deux plus anciens livres. 197, I.
Les discours d'humilité. 129, V.
Les effets *in communi*. 274, IV.
Les élus ignoreront. 254, XV.
Les enfants qui s'effraient. 92, VI.
Le sentiment de la fausseté. 101, XI.
Les États périraient. 223, IV.
Le seul qui connaît la nature. 79, XII.
Les Évangiles ne parlent. 220, III.
Les exemples des morts. 221, VII.
Les exemples qu'on prend. 70, IV.
Les figures de la totalité. 273, II.
Les grandeurs et les misères. 171, I.
Les grands et les petits. 114. XIII.
Les hommes n'ayant pas. 94, XI.
Les hommes n'ayant pu. 132, VI.
Les hommes ont mépris. 73, IX.
Les hommes prennent. 246, XVI.
Les hommes sont. 115, XXV.
Le silence est la plus. 266, VIII.
Le silence éternel. 115, XXIII.
Les impies qui font. 134, VIII.
Les jansénistes ressemblent. 284, VI.
Les juifs avaient. 276, VII.
Les juifs avaient vieilli. 205, XI.
Les juifs charnels. 205, X.
Les juifs charnels tiennent. 240, IV.
Les juifs le refusent. 205, XII.
Les juifs ont tout aimé. 204, IX.
Les juifs qui ont été appelés. 193, I.
Les langues sont des chiffres. 257, IX.
Les malheureux, qui m'ont. 282, I.
Les miracles discernent. 180, VII.
Les miracles discernent. 277, IV.
Les miracles le montrent. 181, IX.
Les miracles ne servent pas. 240, I.
Les miracles ne sont plus. 279, X.
Les miracles ont une telle. 182, XII.
Les miracles prouvent. 182, XIV.
Les miracles sont plus. 182, XVIII.
Les mots diversement rangés. 257, X.
Les opinions relâchées. 275, V.
Le souverain bien. 157, XIX.
L'espérance que les chrétiens. 252, IV.
Les pères craignent. 99, V.
Les philosophes ne. 230, XX.
Les philosophes ont. 158, XXVI.
Les philosophes qui ont. 158, XXVII.
Les preuves de Dieu. 72, VIII.
Les preuves que J.-C. 184, VI.
Les principales forces. 149, V.
L'esprit croit naturellement. 95, XIV.
L'esprit de ce souverain juge. 123, II.
Les prophètes ont prédit. 219, I.
Les prophètes prophétisaient. 186, IV.
Les prophéties citées. 240, II.
Les prophéties doivent être. 200, VIII.
Les prophéties, les miracles. 239, III.
Les prophéties mêlées. 198, IV.
Les prophéties qui. 200, XII.
Les prophéties qui. 202, XXIV.
Les psaumes chantés. 221, IX.
Les rabbins prennent. 193, XX.
Les raisons qui étant vues. 70, XIV.
Les rivières sont. 264, IV.
Les sages qui ont dit. 266, VII.
Les semaines. 202, XXIII.
Les seules règles. 125, III.
Les six âges. Les six pères. 194, n. 6.
Les stoïques disent. 149, IV.
Les Suisses s'offensent. 129, VI.
Les trois concupiscences. 148, II.
Les trois marques. 283, III.
Le style de l'Évangile. 220, V.
Les villes par où on passe. 112, VIII.
Les vrais chrétiens. 253, VII.
Le temps du premier. 203, XXV.
Le temps et mon humeur, 101, XII.
Le temps guérit. 100, VI.
Le temps prédit par l'état. 202, XXI.
L'être éternel est toujours. 162, VII.
Le voile qui est sur ces Livres. 240, V.
L'exemple de la chasteté. 118, X.
L'expérience nous fait voir. 245, XIV.
L'extrême esprit. 100, VIII.
L'histoire de l'Église. 238, II.
L'homme aime la malignité. 262, I.
L'homme est ainsi fait. 254, XIV.
L'homme est plein de besoins. 159, VI.
L'homme est visiblement fait. 111, I.

L'homme n'agit point. 131, II.
L'homme ne sait à quel rang. 130, III.
L'homme n'est ni ange. 77, V.
L'homme n'est pas digne. 235, IV.
L'homme n'est qu'un roseau. 86, XIV.
L'homme n'est qu'un sujet. 97, I.
L'hypothèse des Apôtres. 219, II.
L'imagination grossit. 91, II.
L'orgueil contre-pèse. 101, XVI.
L'orgueil nous tient. 117, VII.
Lorsqu'on est accoutumé. 64, VIII.
Lorsqu'on ne sait pas. 256, II.
L'unité jointe à l'infini. 135, I.

M

Mahomet non prédit. 161, VIII.
Mahomet, sans autorité. 160, III.
Mais auparavant. 211, XI.
Mais ceux-là mêmes. 133, IX.
Mais, dans le fond. 131, VI.
Mais, dit-on, il y a. 209, IV.
Mais est-il probable. 140, III.
Mais il est impossible. 162, VI.
Mais outre que c'est peu. 82, n. I.
Masquer la nature. 261, VI.
Misère de l'homme. 73, XII.
Moïse d'abord enseigne. 167, V.
Moïse était habile homme. 176, IV.
Mon Dieu, que ce sont. 94, XII.
M. de Roannez disait. 63, IX.
Montaigne a tort. 123, III.
Morale et langage. 257, VI.
Mort soudaine. 255, II.

N

N'avez-vous jamais vu. 114, XVII.
Ne craignez point. 199, VII.
Ne nous contentons pas. 107, III.
Ne te compare pas. 218, VII.
Ne vivre que de son travail. 100, IX.
Ne vous étonnez pas de voir. 66, XV.
Non pas un abaissement. 230, XVIII.
Non seulement nous. 212, XVII.
Non seulement nous. 96, VIII.
Notre âme est jetée. 135, II.
Notre imagination. 91, IV.
Notre nature est dans. 99, II.
Notre religion est sage. 239, II.
Nous avons une. 154, VIII.
Nous avons une si grande. 77, VII.
Nous connaissons la vérité. 61, V.
Nous courons sans souci. 134, IV.
Nous implorons. 253, IX.
Nous ne concevons. 229, XIII.
Nous ne connaissons. 212, XVIII.
Nous ne nous soutenons pas. 129, IX.
Nous ne nous tenons. 101, XVII.
Nous nous connaissons. 95, XV.
Nous sommes plaisants. 116, IV.
Nous sommes pleins de. 156, XVIII.
Nous sommes si. 112, V.
Nous souhaitons la vérité. 129, X.
Nous supposons que tous. 155, XI.
Nulle autre n'a connu. 231, XXVI.
Nulle autre religion. 231, XXV.
Nulle religion que la nôtre. 224, I.
Nulle secte ni religion. 221, I.
Nul n'est heureux comme. 225, VIII.

O

On a beau dire, il faut. 229, XIV.
On a bien de l'obligation. 245, X.
On aime à voir l'erreur. 263, IX.
On aime la sûreté. 275, II.
On charge les hommes. 102, XVIII.
On n'apprend pas. 94, IX.
On n'aurait point péché. 183, I.
On ne choisit pas. 120, VIII.
On ne consulte que l'oreille. 264, XII.
On ne passe point dans. 261, X.
On ne peut faire. 233, I.
On ne s'éloigne de Dieu. 242, I.
On ne s'ennuie point. 252, III.
On ne s'imagine Platon. 159, V.
On n'est pas misérable. 115, XXVII.
On pourrait peut-être. 202, XX.
On répondra que les. 67, n. 3.

On se fait une idole. 251, III.
On se persuade mieux. 263, VI.
Orgueil, contrepesant. 129, IV.
Otez la probabilité. 275, IV.
Ou Dieu a confondu. 182, XV.

P

Parler de ceux qui ont. 74, XIII.
Parler de ceux qui ont. 76, I.
Par les partis, vous devez. 141, VIII.
Parmi les païens. 240, III.
Paul-Emile en reprochait. 78, n. 6.
Plaindre les malheureux. 110, V.
Plus je les examine. 177, VI.
Pour affaiblir. 282, XVII.
Pour faire d'un homme. 225, VII.
Pour faire que les membres. 250, VI.
Pour les philosophes. 159, III.
Pour les religions. 174, VI.
Pour moi j'avoue qu'aussitôt. 228, X.
Pour montrer que. 188, IX.
Pour prouver tout d'un coup. 206, I.
Pourquoi Dieu a établi. 168, VIII.
Pourquoi me tuez-vous ? 96, VI.
Pourquoi Moïse va-t-il faire. 175, I.
Pourquoi prendrai-je plutôt. 257, VII.
Pourquoi suit-on la pluralité. 125, IV.
Pour régler l'amour. 250, IV.
« Prince » à un roi plaît. 245, XI.

Q

Qu'alors l'idolâtrie. 201, XVI.
Quand dans un discours. 259, VIII.
Quand Épictète. 214, XXVII.
Quand il est question. 124, V.
Quand je considère. 132, IV.
Quand je me suis mis. 106, XXIV.
Quand la force attaque. 115, XXI.
Quand la malignité. 244, VI.
Quand la parole de Dieu. 188, X.
Quand Nabuchodonosor. 202, XXII.
Quand notre passion. 98, V.
Quand nous voulons penser. 87, XX.
Quand nous voyons un effet. 178, II.
Quand on dit que J.-C. 274, V.
Quand on dit que le. 157, XXIV.
Quand on se porte bien. 98, III.
Quand on surprend. 187, VII.
Quand on veut poursuivre. 245, XIII.
Quand on veut reprendre. 73, X.
Quand on voit le style. 259, VI.
Quand saint Pierre. 279, IX.
Quand tout se remue. 132, VII.
Quand un discours naturel. 259, VII.
Quand un seul homme. 195, II.
Quand un soldat se plaint. 245, IX.
Que disent les prophètes. 209, III.
Que dois-je faire. 94, X.
Que je hais ces sottises. 240, VI.
Que je hais ceux qui. 179, IV.
Que J.-C. sera à la droite. 198, V.
Que J.-C. serait petit. 200, XI.
Quel déréglement. 110, VII.
Que les juifs réprouveraient. 203, I.
Que l'homme contemple. 79, XIII.
Quel homme eût jamais. 210, VIII.
Que l'homme maintenant. 131, I.
Quelle différence entre. 254, XIII.
Quelle raison ont-ils de dire. 235, VI.
Quelle vanité que la peinture. 264, I.
Que l'on a bien fait. 120, VI.
Que me promettez-vous enfin. 254, I.
Qu'en la IVe monarchie. 201, XIX.
Que peut-on avoir sinon. 207, II.
Que pouvaient faire les juifs. 203, II.
Que si la miséricorde de Dieu. 209, V.
Qu'est-ce que nos principes. 99, IV.
Que vous êtes aise. 280, XIII.
Qui a appris. 220, IV.
Qui aurait eu l'amitié. 124, VI.
Quiconque n'ayant plus. 140, V.
Qui jugera de la religion. 198, III.
Qu'il devait venir. 200, X.
Qu'il enseignerait. 201, XV.
Qu'il est beau de voir. 160, II.
Qu'il est difficile de proposer. 117, IX.
Qu'ils apprennent au moins. 141, XI.
Qu'il serait roi des juifs. 200, XIII.

Qu'il y a de différence. 175, III.
Qu'il y a loin de la. 162, IV.
Qui ne hait en soi. 162, II.
Qui peut ne pas admirer. 229, XV.
Qui voudra connaître. 113, IX.
Quoique les personnes. 98, II.
Quoi qu'il en soit, l'Église. 282, XVIII.
Qu'on considère que depuis. 223, V.
Qu'on ne dise pas. 75, XIV.
Qu'on s'imagine un nombre. 134, III.
Qu'ont-ils à dire contre. 235, VII.
Qu'une chose aussi visible. 111, II.

R

Raison pourquoi. 106, n. 3.
Reconnaissez donc la vérité. 200, IX.
Renversement continuel. 120, VII.
Rien ne nous plaît que. 92, V.
Rien n'est si insupportable. 98, IV.
Roseau pensant. 86, n. 1.

S

S. Augustin a vu qu'on travaille. 140, IV.
S. Paul. Voilà le caractère. 225, VI.
S. Pierre demande. 266, III.
Salomon et Job. 167, VI.
Sans ces divines. 228, XII.
Sans J.-C. il faut que. 214, XXIII.
Sans J.-C. le monde. 214, XXIX.
Sauveur, père, sacrificateur. 194, VII.
Scaramouche. 114, XVIII.
Si cela est si clairement. 204, VIII.
Si c'est un aveuglement. 248, I.
Si c'est une marque. 166, I.
Si Dieu nous donnait. 254, X.
Si j'avais vu un miracle. 70, XIII.
Si je n'avais ouï parler. 203, XXVI.
Si J.-C. n'était venu. 212, XVI.
Si la loi et les sacrifices. 189, XI.
Si le foudre tombait. 70, II.
Si le monde subsistait. 66, XII.
Si les juifs en le tuant. 204, VI.
Si les juifs eussent été tous. 204, V.
Si l'homme était heureux. 103, XX.
Si l'homme n'est fait. 87, XXII.
S'il ne fallait rien faire. 238, I.
S'il n'y avait point de faux. 181, XI.
S'il n'y avait p. d'obscurité. 66, XIV.
S'il n'y avait qu'une. 232, XXVIII.
Si l'on ne se connaît. 227, VIII.
Si l'on veut dire que. 235, III.
S'il se vante, je l'abaisse. 130, IV.
S'il y a un Dieu, il ne faut. 248, II.
S'il y a un seul principe. 230, XXI.
Si mes lettres sont. 267, IX.
Si ne marque pas. 168, X.
Si notre condition. 113, XI.
Si nous rêvions. 155, XII.
Si on est trop jeune. 129, VII.
Si on soumet tout à la raison. 68, II.
Si on vous unit à Dieu. 174, III.
Si un animal faisait par esprit. 78, X,
Son précurseur. 198, VI.
Superstition. 255, IV.
Sur quoi l'homme fondera-t-il. 121, I.
Symétrie est ce qu'on voit. 264, II.

T

Tant s'en faut que ce soit. 235, V.
Tant s'en faut que d'avoir. 68, VII.
Tous ces sacrifices. 191, XIV.
Tous ceux qui cherchent. 213, XIX.
Tous les grands. 246, XVIII.
Tous les hommes se haïssent. 116, II.
Tous les peuples étaient. 224, III.
Tous leurs principes sont. 158, XXV.
Tout ce qui est au monde. 243, I.
Tout c. q. e. incompréhensible. 234, II.
Tout ce qui ne va point. 191, XV.
Toute la conduite. 226, IV.
Toute la dignité de l'homme. 93, II.
Toute la dignité de l'homme. 93, n. 1.
Toute la foi consiste. 230, XXII.
Toute religion est fausse. 225, II.
Toutes ces contrariétés. 235, VIII.
Toutes les bonnes. 87, XXIII.
Toutes les fausses beautés. 261, V.

Toutes les occupations. 93, IV.
Toutes les religions. 283, IV.
Tout homme peut faire. 161, VII.
Tout le monde fait le dieu. 244, III.
Tout notre raisonnement. 97, X.
Tout nous peut être mortel. 252, VI.
Tout tourne en bien. 177, VII.

U

Un Dieu humilié. 233, I.
Une lettre de la Folie. 148, I.
Une personne me disait. 247, XXI.
Un homme qui se met. 113, XII.
Unité, multitude. 265, I.
Un même sens change. 257, XI.
Un miracle, dit-on. 182, XXI.
Un miracle parmi les. 280, XII.
Un mot de David. 167, III.
Un portrait porte absence. 187, VI.
Un vrai ami. 117, V.

V

Visiblement l'Écriture. 177, VIII.
Voilà ce que je vois. 87, XXI.
Voilà le chiffre. 187, V.
Voilà une partie. 85, n. 4.
Voulez-vous qu'on croie. 254, XII.
Vous avez mauvaise grâce. 247, XIX.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Préface.... 1

PREMIÈRE PARTIE.

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES 1

I. — Vie de Blaise Pascal, écrite par Gilberte Périer, sa sœur... ... 3
II. — Extraits d'un Mémoire de la vie de Pascal, par Marguerite Périer, sa nièce 32
III. — Traduction de l'Épitaphe de Pascal, composée en latin par Florin Périer... 37
IV. — Épitaphe de Pascal, composée par A. P. C. D. 37

DEUXIÈME PARTIE.

PENSÉES

Préface d'Étienne Périer, neveu de Pascal, pour l'édition princeps des Pensées publiée en 1669-1670, par MM. de Port-Royal... 41

CHAPITRE PREMIER.

Préliminaires.

De l'esprit humain et de la méthode qu'il doit suivre pour arriver à la vérité chrétienne.

ARTICLE I.

De l'esprit humain. — Diverses sortes d'esprits. — La raison et le cœur. 59

ARTICLE II.

Des dispositions nécessaires pour connaître la vraie religion.

Dispositions intellectuelles. — Dispositions morales données surtout par Dieu... 63

ARTICLE III.

La foi, la raison, les sens.

Usage de la raison dans la recherche de la vraie religion. — Les difficultés. — Les sophismes. — Le vrai moyen de croire. 68

ARTICLE IV.

La méthode.

Des preuves et des sources de conviction. — Du plan à suivre... ... 70

CHAPITRE DEUXIÈME.

Étude positive de l'homme.

Grandeur et bassesse de l'homme considéré en lui-même, et dans ses relations avec le monde et avec Dieu. Incompréhensibilité de sa nature, telle qu'elle est actuellement. Conséquences tirées de là.

SECTION I.

L'homme individuel.

L'homme considéré en dehors de lui-même, et ensuite au dedans, est un mélange extraordinaire de grandeur et de bassesse.

ARTICLE I.

Comparaison de l'homme avec l'animal, avec la nature, avec Dieu. 76

ARTICLE II.

Grandeur et bassesse de l'homme au dedans.

§ 1. — L'imagination. — Avantages et désavantages de l'imagination. 88

§ 2. — L'intelligence. — Sa misère. — La frivolité de ses opinions. — Son extrême dépendance à l'égard des passions.

I. — Misère de la raison 92

II. — Frivolité des opinions 95

III. — La raison et les passions. 97

§ 3. — La volonté. — Inconstance et inquiétude. — Recherche passionnée des divertissements ou distractions. — L'amour injuste de soi.

I. — Mobilité de la Volonté. 99

II. — Orgueil. Égoïsme. Hypocrisie.. 107

§ 4. — Le néant humain. — Vanité et misère de l'être humain et de ses biens.. 111

SECTION II.

L'homme en société.

Relations humaines. — Propriété et inégalité. — Organisation sociale. — Opinion et force. — Justice et injustice. — Tyrannie.

ARTICLE I.

Relations humaines.

Nécessaires. — Faites de haine. — Apparences d'amitié. — Corruption mutuelle des idées et des mœurs... 116

ARTICLE II.

Propriété et inégalité.

Source enfantine. — Effets tyranniques. — Le pour et le contre dans les opinions et coutumes sociales... 118

ARTICLE III.

Organisation sociale.

Bases sans consistance et sans uniformité. — Faiblesse des gouvernants. — Incertitude des lois. — Les événements livrés à l'opinion d'un seul 121

ARTICLE IV.

Opinion et force.

Leur alliance. — Résultat tyrannique. — La force a le suprême empire. — Elle fait la justice et l'injustice. — La tyrannie 124

SECTION III.

Caractère *monstrueux* de l'homme. — Duplicité et opposition de sa nature. — Son incompréhensibilité monstrueuse. — Sa corruption essentielle.

ARTICLE I.

L'homme, être double et opposé.

Opposition dans ses bons actes, dans ses vertus, dans ses fautes et ses vices, dans son histoire individuelle ou sociale... 128

ARTICLE II.

L'homme, être incompréhensible.

Système des deux âmes. — Nombreuses incompréhensibilités. — La monstruosité de l'homme. 130

ARTICLE III.

L'homme, être corrompu.

L'Incarnation a été nécessaire pour le sauver de lui-même. — Il était devenu tout, excepté un homme... 131

SECTION IV.

Conclusions de l'étude de l'homme.

Absurdité de l'indifférence. — Folie de vivre et de mourir au hasard. — Le parti le plus sage.

ARTICLE I.

L'indifférence est absurde.

Elle laisse l'homme dans le danger, dans le dérèglement, dans le doute, dans l'ignorance, relativement aux objets les plus graves... 131

ARTICLE II.

La folie commune des hommes.

Ils sont dans un état lamentable, s'efforçant de ne pas le voir, et fuyant même lâchement la pensée de la mort... 133

ARTICLE III.

Le parti le plus sage.

Plusieurs partis s'offrent à nous. — Croix ou pile. — Épouvantable malheur possible. — Immense gain probable, sans aucune perte. — Le parti à prendre est évident... 135

CHAPITRE TROISIÈME.

Impuissance de la philosophie à expliquer l'origine de l'homme.

ARTICLE I.

Critique des philosophes.

Vues générales. — Le pyrrhonisme. — Les athées et les matérialistes. — Les stoïciens. — Les astrologues. — Les cartésiens... 148

ARTICLE II.

Conclusion contre les philosophes.

Ils ne savent rien, ne peuvent rien, ne servent à rien... 158

CHAPITRE QUATRIÈME.

Les religions humaines.

ARTICLE I.

Critique.

La Chine. — Les païens au service de l'Évangile. — Mahomet... ... 160

ARTICLE II.

Conclusion contre les religions.

Elles ont été fausses, et inefficaces dans ce qu'elles avaient de vrai et de bien... 162

CHAPITRE CINQUIÈME.

La religion des Hébreux.

L'apparition du peuple hébreu et de la Bible. — Analyse de ce livre sacré, notamment sur la prière et sur la charité.

ARTICLE I.

Les origines.

Rapports entre le christianisme, le judaïsme et la Bible. Grandeur de ce peuple et de ce livre. Caractère exceptionnel dans l'antiquité... 163

ARTICLE II.

Les doctrines.

Sur Dieu, l'homme, la prière, la charité... 166

CHAPITRE SIXIÈME.

La religion chrétienne.

Les miracles de JÉSUS-CHRIST. — Les figures de l'Ancien Testament accomplies dans le Nouveau. — Les prophéties réalisées en JÉSUS. — Autres témoins et preuves en sa faveur. — Le mystère de JÉSUS. — Les caractères divins du christianisme. — Les oppositions faites à sa doctrine. — L'Église et la vérité. — De la certitude du christianisme.

SECTION I.

Objet et méthode.

Résultats acquis. Comment aller plus avant. Vue générale des preuves à examiner.. 171

SECTION II.

Authenticité et véracité de la Bible.

Moïse et le Pentateuque. Les Juifs, fidèles gardiens de la Bible. Objections contre ce livre sacré... 175

SECTION III.

Jésus démontré Dieu par les miracles.

Théorie générale des miracles et de leur valeur apologétique. La preuve des miracles appliquée à la personne et à la mission de JÉSUS-CHRIST.

ARTICLE I.

Théorie du miracle.

Ce que c'est. — Sa possibilité. — Ses rapports avec la doctrine. — Vrais et faux miracles. — Certitude qu'on peut tirer, si l'on est sincère, des vrais miracles... 178

ARTICLE II.

Jésus-Christ et le miracle.

JÉSUS invoque la preuve du miracle. Il la met au-dessus des autres. Il montre qu'elle ne peut profiter à l'Antéchrist... 183

SECTION IV.

Les figures accomplies en Jésus et dans son Église.

Théorie générale des figures. Leur but. Leurs diverses espèces. Comment on les reconnaît. Leur valeur apologétique. Examen de quelques-unes en détail. L'Ancien Testament devait se fondre dans le Nouveau.

ARTICLE I.

Théorie générale des figures.

Leur origine et leur but. Preuves de leur réalité. De leur interprétation. Elles conduisirent à JÉSUS et à son Église. 185

ARTICLE II.

Quelques exemples de figures.

Le peuple juif tout entier. Joseph le patriarche. Le Temple et les cérémonies. Personnages divers. Les deux Adam 193

SECTION V.

Les prophéties et Jésus.

Notion générale des prophéties. — Étude particulière d'un certain nombre. — Pourquoi les juifs n'y crurent-ils pas? — Ce qu'un homme de bon sens doit y trouver.

ARTICLE I.

Théorie générale de la prophétie messianique.

Son importance. — Sa durée et sa diversité. — A qui Dieu l'avait confiée. — Sens matériel et sens spirituel... 195

ARTICLE II.

De quelques prophéties messianiques en particulier.

Moïse et Job. — Les juifs charnels et les spirituels. — Nombreux détails messianiques prophétisés. — Détails relatifs à l'Église. — Prédictions indiquant les temps 197

ARTICLE III.

Incrédulité des juifs touchant les prophéties messianiques.

Leur incrédulité prédite. — Elle venait de leur esprit charnel. — Elle ne fut pas universelle parmi eux. — Elle constitue un témoignage de plus en faveur de JÉSUS... 203

ARTICLE IV.

Légitime croyance des chrétiens aux prophéties messianiques.

Ces prophéties ont été accomplies selon leur vrai sens. — Elles ne pouvaient être que divines dans leur inspiration. — Elles ne purent être que divines dans leur accomplissement. 206

SECTION VI.

La personne et le mystère de Jésus.

Ce que devait être le Messie d'après les prophètes, JÉSUS l'a été parfaitement. — Ses grandeurs et ses abaissements. — Son rôle par rapport à Dieu et par rapport à l'homme.

ARTICLE I.

La personne de Jésus.

Le Dieu caché. — Il est pourtant le révélateur. — A la doctrine il ajoute la grâce, au vrai le bien 208

ARTICLE II.

Le mystère de Jésus.

Méditation et dialogue sur la vie intérieure 215

SECTION VII.

Les témoins de Jésus.

ARTICLE I.

Témoins de l'Ancien Testament.

JÉSUS a été prophète, et a témoigné pour lui-même. — Il est attesté par les deux Testaments, même par les généalogies de l'Ancien... 219

ARTICLE II.

Témoins du Nouveau Testament.

Apôtres, Évangélistes, Martyrs. — Hérétiques même. — Le Christ et Mahomet.... 219

SECTION VIII.

Le christianisme, preuve de la divinité de Jésus.

Sa perpétuité. — Sa sainteté en laquelle se trouve le vrai bonheur. — Son absolue supériorité sur toute philosophie et toute religion humaines.

ARTICLE I.

Perpétuité du christianisme.

Seul, le christianisme est perpétuel sur la terre, en dépit des obstacles qui le renverseraient s'il n'était divin. 221

ARTICLE II.

Sainteté du christianisme.

Sainteté de doctrine, de morale, d'action, de souffrance et d'abnégation. — Sainteté qui donne le vrai bonheur. 224

ARTICLE III.

Transcendance absolue du christianisme.

Nulle autre religion, nulle philosophie n'a donné, de Dieu et de l'homme, une doctrine théorique et pratique comparable à celle des chrétiens 225

SECTION IX.

De quelques prétendues contradictions dans le christianisme.

ARTICLE I.

Observations préliminaires.

Source de ces apparentes contrariétés. — La Bible. — L'incompréhensible originel. 233

ARTICLE II.

Objections particulières.

Le péché originel. — L'Incarnation. — Les fausses religions. — La résurrection. 234

SECTION X.

L'Église et la vérité.

ARTICLE UNIQUE.

Les luttes contre l'Église.

Pourquoi tant de luttes contre l'Église. — L'Église, la vérité, la sécurité. 236

SECTION XI.

De la certitude du christianisme.

ARTICLE I.

La foi.

Notre religion est certaine, mais non d'une certitude purement naturelle. — La foi n'est pas le résultat du raisonnement. — Elle est la solution de toutes les difficultés 238

ARTICLE II.

L'incrédulité.

La certitude du christianisme n'empêche pas qu'il y ait des incrédules et des damnés... 240

CHAPITRE SEPTIÈME.

Sur divers sujets de morale.

Bien et mal.— Vanités, vices, imperfections.—Vie du juste, extérieure et intérieure. — La mort et le jugement.

ARTICLE I.

Bien et mal.

Comment il faut les entendre 242

ARTICLE II.

Concupiscences, vices, imperfections.

Insatiables concupiscences. — Injuste égoïsme. — Vices tenaces et subtils. — Conversions réelles ou apparentes. — Danger du théâtre pour les chrétiens. — Quelques imperfections... 243

ARTICLE III.

Vie chrétienne, extérieure et intérieure.

Comment il faut aimer Dieu, le prochain et soi-même. — Jugements de Dieu bien autres que ceux du monde. — Usage des créatures.— Vrai disciple et vrai juste. — Enfance spirituelle. — Conversation intérieure. — Les craintes vertueuses.

§ I. — De l'amour de Dieu... 248
§ II. — De l'amour d'autrui et de soi-même... 249
§ III. — Jugements de Dieu et du monde. 250
§ IV. — Usage des créatures 251
§ V. — Vrai disciple et vrai juste. 252

ARTICLE IV.

La pensée des fins dernières 254

CHAPITRE HUITIÈME.

Remarques esthétiques.

La raison et la pensée. — L'éloquence et le style. — L'idéal et la critique. — La part du sentiment.— Sur la peinture.

ARTICLE I.

La Raison et la Pensée.

Empire de la raison. — Utilité des erreurs communes. — Les pensées et l'ordre. — Résultats de l'arrangement divers des pensées et des mots 256

ARTICLE II.

L'éloquence et le style.

L'éloquence. — Un peu de scepticisme. — L'art de plaire en écrivant. 258

ARTICLE III.

L'idéal et la critique.

Le beau. — Pourquoi il n'est pas partout. — Règles fondamentales du beau. — Quelques applications. — Les hommes universels ... 259

ARTICLE IV.

La part du sentiment.

Ce qui manque à Martial et à Montaigne. — Influence du bien sur la pensée et le style 262

ARTICLE V.

Sur la peinture.

Elle est vaine. — Symétrie. — Pittoresque 264

CHAPITRE NEUVIÈME.

Polémique Jansénienne.

Lutte contre Rome. — Défense des dogmes de Port-Royal et de sa morale. — Les miracles jansénistes. — Contre les jésuites et les catholiques.

ARTICLE I.

Polémique contre Rome.

Le pape. — L'infaillibilité. — Les condamnations et les ordres de Rome. — L'Église d'autrefois et celle d'aujourd'hui... 265

ARTICLE II.

Dogmatique de Port-Royal.

Grâce et nature. — La rédemption non universelle. — Discussion de textes. — L'hérésie jansénienne 273

ARTICLE III.

Morale de Port-Royal.

Contre le probabilisme. — Pour la charité jansénienne. — Sur les *Petites Écoles* de Port-Royal... 275

ARTICLE IV.

Miracles de Port-Royal.

Tentative d'appliquer à la cause de Port-Royal la théorie apologétique des miracles. — Le miracle de la Sainte-Épine serait la preuve de la divinité du jansénisme, ou bien le catholicisme même serait sans preuve. 276

ARTICLE V.

Contre les jésuites.

Leurs prétendus excès en théologie dogmatique et morale. — Ils détruiraient la religion chrétienne, voire même toute religion. — Ils s'empareraient des rois et feraient le mal par conscience. 282

TROISIÈME PARTIE.

OPUSCULES.

SECTION I.

Opuscules philosophiques.

I. — PRÉFACE.

Sur le traité du vide... 287

II. — DE L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE.

Premier fragment... 294
Section première. De la méthode des démonstrations géométriques, c'est-à-dire méthodiques et parfaites... 295
Deuxième fragment, ou de l'art de persuader... 309

SECTION II.

Écrits intimes.

I. — Écrit trouvé cousu dans l'habit de Pascal après sa mort 321
II. — Sur la conversion du pécheur... 323
III. — Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies. ... 326
IV. — Traduction du chapitre XLIX d'Isaïe... 335

SECTION III.

Correspondance.

I. — Lettre de Pascal sur la mort de son père. 337
II. — Fragments de lettres à Melle de Roannez 348

SECTION IV.

Divers écrits d'après Pascal.

I. — Discours sur la condition des grands 361
Premier discours... 361
Deuxième discours 363
Troisième discours 365
II. — Entretien sur Épictète et Montaigne... 366

Table alphabétique des *Pensées*. 379
Table analytique des matières... 389

FIN.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie.

72

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

B
1901
P4
1896

Pascal, Blaise
Pensees de Blaise
Pascal